

UNIV. OF ARIZONA

843.56 J9 1925

mn

Rousseau, Jean-Jacqu/La nouvelle Heloise



3 9001 03837 9270

LES
GRANDS ÉCRIVAINS
DE LA FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

Publiée sous la Direction

de

GUSTAVE LANSON

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. AD. RÉGNIER

Membre de l'Institut.

- BOSSUET : *Correspondance*. Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française, par MM. Ch. Urbain et E. Levesque. 15 volumes.
- CORNEILLE (P.), par M. Ch. Marty-Laveaux. 12 volumes et un album.
- FÉNELON, par M. A. Cahen. *Les aventures de Télémaque*. Deux volumes.
- LA BRUYÈRE, par M. G. Servois. 6 volumes et un album.
- LA FONTAINE, par M. Henri Régnier. 11 volumes et un album.
- LA ROCHEFOUCAULD, par MM. D.-L. Gilbert et J. Gourdault. 4 volumes et un album.
- MALHERBE, par M. Ludovic Lalanne. 4 volumes et un album.
- MOLIÈRE, par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. 13 volumes et un album.
- PASCAL (Blaise) : *Œuvres* publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents, introduction et notes. 14 volumes.
- Première série* : Œuvres jusqu'au Mémorial de 1654 par MM. Léon Brunswick et Pierre Boutroux. 3 volumes.
- Deuxième série* : Œuvres depuis le Mémorial de 1654. Lettres provinciales. Traité de la Roulette, etc., par MM. L. Brunswick, Pierre Boutroux et Félix Gazier. 8 volumes.
- Troisième série* : *Les Pensées*, par M. Léon Brunswick. 3 volumes.
- RACINE (Jean), par M. P. Mesnard. 8 volumes et un album.
- RETZ (Cardinal de), par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze. 10 volumes.
- Supplément à la Correspondance, par M. Claude Cochin. 1 volume.
- SAINT-SIMON : *Mémoires*. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe et augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de suites et appendices par M. de Boislisle, avec la collaboration de MM. L. Lecestre et J. de Boislisle. En vente : Tomes I à XXXVI, et tables des 28 premiers volumes (2 vol.).
- Les tomes suivants sont en cours de publication.
- SÉVIGNÉ (M^{me} de). Lettres de M^{me} de Sévigné, de sa famille et de ses amis, par M. Monmerqué. 14 volumes et un album.

DEUXIÈME SÉRIE. — XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. G. LANSON

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
Directeur de l'École Normale supérieure.

- LAMARTINE : *Méditations poétiques*, par M. G. Lanson. 2 volumes.
- VICTOR HUGO : *La Légende des Siècles*, par M. Paul Berret. 2 volumes.
- *La Légende des Siècles* (nouvelle série), par M. Paul Berret, 3 volumes.
- *Les Contemplations*, par M. Joseph Vianey. 3 volumes.

Chaque volume ou album. . . 35 fr.

J.-J. Rousseau
J.-J. ROUSSEAU

LA

NOUVELLE HÉLOÏSE

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC DES VARIANTES,

UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

DANIEL MORNET

I

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1925

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND
Rue Fulbert, 9.



843.56
J9
1925
v.1

AVERTISSEMENT

Je résume les principes de cette édition, justifiés par la troisième partie de mon Introduction.

J'imprime le texte de la première édition, publiée chez Rey, en 1761. Je donne, en tête des notes, toutes les Variantes proprement dites, celles de l'édition de Rey 1763 (désignée par : Rey 1763) et les corrections manuscrites de Rousseau dans l'exemplaire de la Bibliothèque de la Chambre des députés (désigné par : exemplaire Duchesne-Coindet) et les exemplaires de la Bibliothèque de Genève (désignés par : exemplaire Duchesne-d'Ivernois et exemplaire Rey-Coindet).

Nous possédons des brouillons de la *Nouvelle Héloïse* et deux copies (antérieures à l'impression). Il était matériellement impossible d'en publier le texte intégral. M. P.-M. Masson a publié de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* une admirable édition où il a reproduit exactement toutes les rédactions et copies. Il en est résulté, pour la seule *Profession*, un volume de près de 600 pages in-4. Ainsi conçue, l'édition de la *Nouvelle Héloïse* aurait comporté une douzaine de volumes in-8. J'ai donc dû choisir.

Les corrections et remaniements des brouillons sont innombrables. J'en ai apporté dans mon Introduction quelques spécimens précis. Je les ai étudiés dans leur ensemble et j'ai exposé mes conclusions. Mais je n'ai, en principe, reproduit dans les notes (avec l'indication : Brouillon) que ce qui était ou pouvait être correction et remaniement d'idée et non de style.

Les deux copies sont beaucoup plus proches du texte imprimé. J'ai donc pu en donner la plupart des variantes, sans m'astreindre toutefois à reproduire toutes les menues corrections de pure forme (épithètes déplacées, détails mo-

215139

difiés pour le rythme de la phrase, etc.). Ces copies sont désignées par : Copie personnelle et Copie Luxembourg.

J'ai enfin donné en note les corrections imposées par Malesherbes pour l'édition de Paris.

L'orthographe posait un problème particulier. Celle de la première édition est constamment différente de l'orthographe usuelle vers 1760¹. Dès les deux premières lettres elle imprime : *il falloît — je m'apperçois — je sai — quitter — flater — échapent — falut — raisonable — appaiser — jetter — je flote — assés — on envoie*. Est-ce bien l'orthographe de Rousseau ? On pourrait en douter puisque Rousseau s'est plaint amèrement que l'édition de Rey fût très incorrecte. (Voir mon Introduction, p. .) Mais la comparaison avec la copie très soignée faite pour Mme de Luxembourg montre que, sauf exceptions, Rey ne fait que reproduire l'orthographe de cette copie. Fallait-il corriger conformément à ces exceptions ? Rey imprime, par exemple, *deffendre, indiscrette* là où la copie suit l'orthographe usuelle en 1762 : *défendre, indiscrete*. Mais cette même copie donne ailleurs, et le plus souvent, elle aussi, *deffendre* et *indiscrette*. Rey imprime *abbatement, rappeler* ; il n'y a aucun intérêt à suivre, pour le corriger, la copie qui écrit *abatement, rapeler*, et qui écrit ailleurs, à l'occasion, *abbatement* et *rappeller*. On pourrait être tenté de corriger *je distinguai* ou *l'amérique*, en lisant dans la copie *je distinguai* et *l'Amérique* ; mais elle écrit, ailleurs, *prodiga* et *l'amérique*. Bien plus, si l'on suivait cette copie, il faudrait ajouter des fautes qui ne sont pas dans l'édition de Rey. Le mieux était donc de reproduire l'orthographe de cette première édition, qui copie très certainement de près celle du manuscrit de Rousseau, et qui est constamment confirmée, pour les orthographes les plus singulières, par la copie (*paillier* pour *pallier*, *exchurre*, *aussi-tôt*,

1. Par usuelle, j'entends celle du *Dict. de l'Académie* et de la plupart des bons éditeurs. Mais on trouve souvent, notamment dans des brochures, des orthographes qui sont celles de Rousseau : *jetter, vanger, cahos*, etc... Je n'ai pas tenté l'étude méthodique de cette orthographe.

eclore, ce que je te dis-là, etc.). J'ai cependant vérifié, d'un bout à l'autre, cette orthographe. J'ai corrigé, sans les signaler, les fautes d'impression les plus grossières (*q'oique*, *allas* pour *allassent*, *tellement*, *premie-fois*, etc.). J'en ai corrigé quelques autres moins brutalement évidentes, lorsqu'il y avait, selon moi, après comparaison avec la copie Luxembourg, faute d'impression certaine, mais j'ai toujours signalé ces corrections.

J'ai de même respecté la ponctuation. Elle est souvent déconcertante, mais j'ai montré que l'usage du XVIII^e siècle différait de l'usage actuel; le point et virgule par exemple a souvent la valeur de notre virgule (voir *L'Alexandrin français dans la 2^e moitié du XVIII^e s.* Toulouse, Privat, 1907). En outre certaines négligences apparentes de Rousseau sont systématiques. Il n'emploie souvent qu'une virgule pour les mots que nous mettons entre deux (*vous êtes sauté, pour ainsi dire à l'autre extrémité*). Il ne met pas de virgules entre des mots juxtaposés (*de dédain d'horreur et de pitié*). Il emploie *le*; là où nous nous servons de: (Marlborough... *lui dit*; *s'il y eût eu...*) et inversement, etc...

Par contre, j'ai corrigé constamment l'accentuation conformément à celle en usage vers 1760, qui est à peu près l'accentuation moderne. Celle de Rey est beaucoup plus fantaisiste encore que l'orthographe. Dès les six premiers paragraphes, il imprime: *mere* — *j'espère* — *ébloui* — *secrete* — *altere* — *manieres* — *ame* — Par moments, la moitié des accents sont omis ou altérés. La comparaison avec la copie Luxembourg montre une accentuation différente, mais tout aussi arbitraire. Dans ces six paragraphes on trouve: *vôtre* — *mère* — *dépourvû* — *j'espère* — *defaut* — *mère* — *ébloüi* — *gout* — *l'ame* — *secrete* — *altère* — *manières*. Il était sans véritable profit d'imposer au lecteur la lecture fatigante et continue de ces fantaisies. Rousseau d'ailleurs n'y tenait évidemment pas. Ce sont des négligences, le plus souvent, et non pas un système d'accentuation, qui serait incohérent¹.

1. On peut en dire tout autant de l'orthographe. Rousseau reste fidèle à un certain nombre d'orthographes vieilles. Mais souvent il y

Duchesne a imprimé la *Nouvelle Héloïse* conformément à l'orthographe et à l'accentuation usuelles ; dans les exemplaires de cette édition Duchesne qu'il a corrigés avec un soin minutieux, Rousseau a, sauf quelques exceptions très rares que mes notes signalent, accepté cette orthographe et ces accents. Il a même corrigé quelques accents insolites, comme *lû* pour *lu*, *chimère* pour *chinère*, dont lui-même s'était cependant servi dans la copie Luxembourg.

Pour les leçons et remaniements, choisis dans le Brouillon et les Copies, que j'ai donnés en note, j'ai rétabli uniformément l'orthographe moderne. Ils n'ont pas à servir à une étude philologique, et il aurait été vain de respecter dans les textes pris aux brouillons des graphies qui ne sont fort souvent que des négligences et lapsus.

J'ai à payer une dette de reconnaissance à tous ceux qui m'ont rendu service dans la préparation de cette édition : MM. E. Albertini, A. François, Dufor, A. Jullien, R. Lebègue, P.-M. Masson, E. Maynial, H. Mérimée, L. Arnould, J. Merlant, R. Sturel, J. Morel, plus particulièrement M. Aubert, conservateur de la bibliothèque de Genève, et surtout M. Ch. Robert, directeur de la Bibliothèque de Neuchâtel, qui m'ont aidé dans l'établissement de la Bibliographie des éditions du roman. M. K.-R. Gallas, professeur à l'Université d'Amsterdam, a décrit, dans les *Annales J.-J. Rousseau* (tome XIII), sept éditions, dont six m'étaient inconnues. Je remercie tous les bibliothécaires de Paris, Genève, Neuchâtel et des bibliothèques provinciales qui m'ont communiqué ou fait parvenir des éditions. J'ai demandé des renseignements et conseils à MM. E. Ritter, Th. Dufour, B. Bouvier, de Montet, R. Allier, G. Mangeot, A. Lombard, P. Villey, G. de Reynold, P. E. Brunold, et surtout à M. A. François, qui fut aussi complaisant que savant. M. Magistrini a bien voulu vérifier pour moi la

a faute pure et simple. On n'y attachait à cette date, le plus souvent, aucune importance. Voir par exemple l'orthographe authentique de Mme d'Épinay, de Mme d'Houdetot, de Mme de Verdelin, signalée par M. Th. Dufour (*Annales J.-J. Rousseau* (19), t. IV, p. xi).

copie des *Aventures de Milord Edouard* qui est à Neuchâtel. M. Ducarre m'a signalé les numéros 40^{bis}, 48^{bis}, 66^{bis}, 66^{ter}, de ma *Bibliographie*. Des notes des papiers Th. Dufour, obligeamment communiquées par M. P.-P. Plan, m'ont permis deux rectifications et Mlle A. Da Rin m'a rendu le plus grand service en me communiquant les références des citations de Métastase. Enfin M. L. Barthou qui possède, dans sa collection célèbre, la copie autographe de la 3^e partie me l'a communiquée avec la bonne grâce que connaissent tous ceux qui ont eu recours à lui.

La Société J.-J. Rousseau avait publié mon étude sur le *Texte de la Nouvelle Héloïse et les éditions du XVIII^e siècle*, et des *Additions et corrections*. Je n'ai eu qu'à les reprendre avec quelques autres additions et corrections. Il convient de rappeler l'activité et la science incomparables de ceux qui conduisent cette société, et qui ont vraiment organisé l'étude méthodique de Rousseau.

(Voir la Bibliographie à la fin de l'Introduction, p. 319. Les numéros insérés dans les notes renvoient aux numéros de cette Bibliographie.)

PREMIÈRE PARTIE

LE MILIEU

CHAPITRE PREMIER

LE ROMAN FRANÇAIS DE 1741 A 1760 (a).

I. — LA THÉORIE.

« Vous êtes, écrit-on à Rousseau en 1761, le premier auteur à qui j'aie vu enfreindre avec succès l'étroite observance des règles ¹. » A vrai dire, l'audace n'était pas neuve et les règles avaient perdu à cette date quelque chose de leur prestige. Ni la comédie larmoyante, ni le poème en prose, ni la Chaussée, ni Gessner n'observaient étroitement les règles, et leur succès était éclatant. Mais il n'était même pas certain que Jean-Jacques eût à se soucier des règles. Il y avait des règles, dont on dissertait copieusement, pour le poème épique et le dramatique, voire pour l'épigramme et la pastorale. Mais le roman n'était ni un « grand genre », ni un « petit ». C'était un divertissement dont s'étaient avisés quelques désœuvrés, et qui n'avait pas en littérature droit de cité. Les *Traités*, *Discours* ou *Dissertations* ne se soucient pour l'ordinaire ni de ses erreurs ni de ses qualités. On écrivait pourtant des romans, et on les lisait ; et, comme il y avait dans le royaume des gens de lettres plus de joie pour une discussion que pour un chef-d'œuvre, on discuta, à l'occasion, du roman, comme du merveilleux païen ou de la tragédie en prose.

On voulut savoir d'abord s'il avait le droit de vivre. Il y avait en effet des consciences austères qui ne faisaient grâce ni à Racine ni à Molière, et pour qui le théâtre n'était encore,

(a) Cette date de 1741 n'est rigoureuse, bien entendu, que pour les statistiques qui comparent le nombre des romans publiés de 1741 à 1760 à celui des romans publiés de 1761 à 1780.

1. Anonyme. Lettre manuscrite de Neuchâtel (252)

vers 1750, que prostitutions toutes crues. On pense bien que le roman avait lui aussi ses adversaires, non pas seulement les *Sopha* et les *Margot la Ravaudeuse*, mais tous les romans qui parlaient d'amour, c'est-à-dire tous les romans. Il y avait des *anti-romanciers*¹ ; il y en eut même « une infinité »². Il semble, dit Lenglet-Dufresnoy, que la plupart des hommes se soient entendus pour décrier les romans³. Contre eux on livre des batailles rangées que l'abbé Iraillh enregistre dans ses *Querelles littéraires*⁴. L'abbé Jacquin ne rédige un *Entretien sur les romans*⁵ que pour demander qu'on n'en parle plus. Tous les gens d'Église, ou presque, redoutent leurs pièges artificieux. Le P. Porée n'aime pas le théâtre ; il n'aime pas non plus les romans ; il écrit contre eux un discours retentissant⁶. Le *Journal de Trévoux*⁷ n'a pas sur ces sadaises pernicieuses un autre avis. Mais ceux-là mêmes qui ne sont pas professeurs de morale s'accordent avec les abbés. « On s'y gâte le goût, affirme Bruzen de la Martinière⁸ ; on y prend de fausses idées de la vertu ; on y rencontre des images obscènes ; on s'appriivoise insensiblement avec elles ; et on se laisse amollir par le langage séduisant des passions, » et le président Caulet démontre aux Jeux floraux qu'il faut leur faire une « rude guerre »⁹. Sévérités farouches, que d'autres atténuent sans les renier absolument. C'est un genre « indifférent », tout proche de celui des « barbouilleurs d'éventails et de colifichets ». On peut, si l'on veut, en accepter « un fort petit nombre », mais il en est « un plus grand nombre de mauvais »¹⁰.

Pourtant tous ceux qui furent sensibles à leurs agréments ne se laissèrent pas vouer sans protester au mépris des âmes honnêtes. On affirma que tant d'auteurs et de lecteurs goûtaient autre chose que les adultères ou les obscénités. Dès 1728, l'abbé de Saint-Pierre demandait aux romans vertueux d'enseigner à la jeunesse la vie généreuse et sage ; il conseillait

1. Aubert de la Chesnaye Desbois (37), p. 25.

2. *Mercure de France*, sept. 1747, p. 42.

3. (55), t. I, p. 2.

4. (49^{bis}), t. II, pp. 334-353.

5. (50).

6. (64). Voir sur ce discours l'abbé Granet (49), t. I, p. 97.

7. Février 1703, p. 311.

8. (40), p. 294.

9. (40^{bis}), p. 252.

10. Granet (49), t. I, p. 108, 119. — Desfontaines, *Observations sur la littérature moderne*, t. XV, p. 290. — F. Duval (47), t. I, pp. 140 et suiv.

même aux jeunes gens d'en rédiger¹. Lenglet-Dufresnoy, en écrivant sur l'*Usage des romans* deux copieux volumes qui furent très lus, prenait soin de démontrer, au chapitre iv de son premier tome, l'« Utilité des romans pour inspirer des mœurs, réprimer les passions, en éviter les pièges, et pour connaître les usages du monde ». Il y a des romanciers judicieux qui savent « représenter des gens sages qui, par une conduite exacte et mesurée, quoique tendre et délicate, parviennent à une fin honnête ». On s'instruit dans leurs livres « de cette sage politesse, de cette urbanité si estimable, de cet amour d'une douce et tranquille société, je dirai même de cette tendre passion, les délices des cœurs les plus nobles et les mieux placés ». Et, n'en déplaie au P. Porée, régent, comme aux sévérités de ses disciplines, ces gens polis, civils, agréables sont « fort différents de ceux qu'on a vus dans les collèges »².

L'ample traité de Lenglet-Dufresnoy eut des imitateurs comme des lecteurs. Aubert de la Chesnaye-Desbois adresse à Milady W** des « Lettres amusantes et critiques sur les romans en général, anglais et français, tant anciens que modernes »³. Ceux de France ou d'Outre-Manche et ceux d'aujourd'hui ou d'autrefois peuvent être parfois indécents ou stupides ; mais on en trouve qui sont bien faits. Ce sont alors « des précepteurs muets qui enseignent la manière de se comporter dans le monde ». Permettons-les donc à la jeunesse pour lui enseigner à vivre, ou tout au moins « pour façonner l'esprit au tour des grâces et de la légèreté ». C'est l'avis de Morelly⁴, de Sainte-Maure⁵, du *Journal Encyclopédique*⁶ et de quelques autres⁷. C'est surtout l'avis de tous les romanciers qui ne se contentent pas de justifier les romans en s'entêtant à les écrire. Ils s'arment eux aussi d'éloquence et de dialectique. Leurs *Mémoires*, *Aventures* ou *Histoires* s'abritent bien souvent derrière une avant-garde de *Préfaces* ou d'*Avertissements* belliqueux.

« Avez-vous bien pesé, s'écrie le chevalier de Méhégan, ce

1. (68). *Projet pour perfectionner l'éducation*. Paris, Briasson, 1728. Observation XXXI.

2. (55), ch. iv ; t. I, pp. 83, 210, 218.

3. (37), p. 20.

4. (60), pp. 94-102.

5. *Délassements du cœur et de l'esprit*. Londres-Paris, 1758, t. II, pp. 106-107.

6. 15 décembre 1757, p. 97.

7. Mme de Benouville, *Les Pensées errantes*. Londres-Paris, Hardy, 1758, p. 51. — Desmolets (44), pp. 210-211.

que c'est qu'un roman ? Une misère, vous écriez-vous, qui gâte l'esprit et qui corrompt les mœurs. Oui ! et moi je prétends que ce genre ne demande pas moins de génie que les plus sublimes et peut devenir aussi utile pour former le cœur¹. » Tous ses confrères n'ont pas autant de superbe, mais ils prodiguent pour le moins les raisonnements. Racine n'écrivait-il pas *Phèdre* pour apprendre aux femmes inquiètes à se défier du tourment d'aimer ? Tout de même on peut publier un *Recueil de romans historiques* pour « écarter le désordre » des passions du cœur². On enseignera les grâces et les joies de la vertu. On joindra l'utile à l'agréable. Le roman n'est pas seulement un « roman d'enchantements, d'amours, de duels, de combats, de rendez-vous, de perfidie, de coquetteries et de mauvaise foi ». Même, à condition qu'il soit décent, il lui suffira d'être vrai pour être bienfaisant. On formera les mœurs en enseignant ce qu'est la vie ; « on rendra les romans le tableau de la vie humaine ». On étendra ses bienfaits jusqu'à nos arrière-neveux : « notre postérité connaîtra nos mœurs et apprendra à imiter nos vertus et à fuir nos vices et nos ridicules »³.

Si le roman a le droit de vivre, il reste pourtant qu'il peut être chétif et mal venu. Pour bien vivre il doit savoir qui sont ses maîtres : Apulée ou les *Amadis* ou La Calprenède ou Mme de La Fayette ? On disputa fort sur cet idéal... Il y en eut, et qui furent nombreux, pour s'en tenir au goût de leurs pères et aux charmes de la tradition. Mme de Sévigné faisait ses délices du *Grand Cyrus*. Mme du Deffand, malgré qu'elle s'en raille, relit encore trois fois *Cassandre*. Elles ont, pendant tout le xviii^e siècle, des émules. On projette, en 1731, écrit le *Mercury*, une nouvelle édition des romans de Mlle de Scudéry : « tous les amateurs de la politesse et de la galanterie héroïque s'en réjouissent »⁴. Les amateurs étaient nombreux. On n'a réédité pour eux que *Cassandre*, des *Abrégés* ou des *Extraits*, mais ils ont relu pieusement les longues files des *Artamène* ou des *Polexandre*, et ils ont affirmé à vingt reprises qu'ils n'y trouvaient pas d'ennui. Rousseau et son père étaient du nombre, on le sait, quand Rousseau était jeune.

1. *Histoire de la marquise de Terville*. Londres-Paris, Jorry, 1756. Avis (sans pagination).

2. Londres, s. n., 1746, t. I, p. II.

3. Abbé Lambert (52), *Préface*. — De Mouhy (61), *Préface*. — Jourdan (51), *Préface*. — D'Argens (36). — De la Solle (54), t. I, pp. x-xiii.

4. 1^{er} décembre 1732, p. 2567.

Bien d'autres, Mlle de Lespinasse, Mme de Genlis, Palissot, Sébastien Mercier, etc., ont pensé comme lui. L'*Astrée* ou la *Cléopâtre*, conclut l'*Année littéraire*, valent bien les romans modernes. Ce fut même parfois l'opinion des romanciers modernes, si l'abbé Prévost juge avec indulgence *Cassandre*, *Cléopâtre* et le *Grand Cyrus*, et si le marquis d'Argens lit encore la Calprenède avec plaisir¹. Il n'est pas jusqu'à la « Carte du Tendre » qui n'ait gardé ses prestiges, et c'est en 1772 que l'on édite cette « Médaille curieuse où sont gravés les deux principaux écueils de tous les jeunes cœurs, nouvelle manière de roman² » dont toute la nouveauté n'est qu'un aimable plagiat de la Mer d'oubli ou de Tendre sur inclination.

On reste d'ailleurs fidèle aux principes de Scudéry ou de Gomberville. On sait que le roman du xvii^e siècle s'est réclamé, non de la fantaisie mais de l'histoire, et non de la vie commune mais du poème héroïque. On consent encore au xviii^e siècle à unir les destinées du roman et de l'épopée. « Qu'est-ce que le poème épique ? proclame paisiblement le romancier Méhégan, un roman destiné à consacrer les actions des grands hommes³ » ; l'*Iliade* comme l'*Énéide* ne sont que des romans⁴. Inversement, le roman n'est qu'un poème épique dédaigneux de la rime et de la mesure. « Je l'ai déjà dit, affirme le grave théoricien Lenglet-Dufresnoy, un roman est un poème héroïque en prose⁵. » C'est l'avis, à peu près, du non moins grave Bruzen de la Martinière et celui même, en 1776, de Bérardier de Bataut⁶. Formey se contente de juger que les romans sont des « bâtards du poème épique⁷. » Il y a même un romancier pour s'excuser en 1724 de ne pas

1. Voir Mornet, *Le Sentiment de la nature*, etc... (22), pp. 303-304. Ajouter ces autres éloges des romans héroïques du xvii^e s. : Duval (47), t. I, pp. 141-143. — Abbé Prévost, *Le Pour et Contre* ; nombre XVI. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*. Paris, Martin, 1728, t. III, p. 146. — Lenglet-Dufresnoy (55), t. I, pp. 328-329. — *Journal de Verdun*, août 1749, p. 109. — *Année littéraire*, 1754, t. VII, p. 62. — D'Argens, *Critique du siècle*, etc... La Haye, Paupie, 1755, t. I, p. 251. — Abbé de la Porte, *Ecole de littérature*..., 2^e éd., Paris, 1767, t. I, p. 221. — Bruzen de la Martinière (40), p. 289. — *Journal des dames*, avril 1762, p. 87.

2. Paris, s. n., 1772 (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 16690, in-12).

3. *Histoire de la Marquise de Terville*. Londres-Paris, Jorrey, 1756. Avis (sans pagination).

4. C'est l'avis de Duval (47).

5. *De l'usage des romans*... (55), 1734, t. I, p. 188.

6. (40), p. 284. — Bérardier (38^{bis}), p. 696.

7. *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse mais choisie*. Nouv. d. Berlin, Hinde et Spiner, 1756, p. 48.

composer l'*Histoire et les amours de Sapho de Mytilène* selon les règles du poème épique¹.

Ce ne sont pas là seulement des divertissements de théoriciens ; la doctrine emporte des conséquences où se jouent les destinées du roman.

Tout d'abord l'histoire restera liée au roman comme elle l'était à l'épopée. « Il faut opter, disait judicieusement la *Correspondance littéraire* ; la sagesse de l'histoire ne peut pas s'allier avec les saillies de l'imagination »². L'éditeur de « feu M. Boursault » en concluait seulement que l'histoire n'était qu'une hypocrisie légitime : « ce n'est ici qu'un petit roman à quoi l'on prête des noms illustres pour le faire recevoir plus favorablement »³. Mais d'autres ont voulu que l'alliance fût sincère et solide. « Le mélange de la fable et de l'histoire, dit Desmolets, fait le roman⁴ » ; et, pour louer congrûment son œuvre, un romancier parlera comme lui : « J'y trouve ce que l'histoire a de plus vrai, le roman de plus merveilleux, le théâtre de plus tragique »⁵. En outre, la « fable » et l'« imagination » ne demanderont pas seulement des caprices d'aventures et le droit de vêtir Cléopâtre à la mode d'une Montespan ; ils nous obligeront à prêter à nos héros, même parmi la guerre et ses rigueurs, le « langage du cœur » et celui de la Chambre bleue. On aura le soin de ne rien dire qui ne soit une « galanterie ». Lenglet-Dufresnoy ne veut pas d'amour qui n'y soit « un peu cérémonieux », et c'est pour deux raisons, non pour une. Qu'on cherche si l'on veut des romans qui soient neufs ; il faudra du moins pour qu'ils réussissent « qu'il y soit parlé d'amour, et qu'il y soit traité avec autant de réserve que de gentillesse »⁶. Concluons avec le marquis d'Argens que « la galanterie est l'âme du roman »⁷. Concluons même avec un romancier ironique que les « drogues » qui sont bonnes pour l'heureuse trituration d'un roman, ce sont encore « des déclarations d'amour, des billets doux, des

1. Paris, Musier, 1724. *Préface*, p. v.

2. (22), t. I, p. 133.

3. Boursault, *Le Prince de Condé*. Paris, Le Breton, 1739. Avis (sans pagination).

4. (44), p. 193.

5. Boureau-Deslandes, *Histoire de la Princesse de Montferrat*. Londres, s. n., 1749, in-12, p. 133.

6. *De l'usage des romans* (55). Avertissement du t. II (*Bibliothèque des romans*), sans pagination.

7. *Lettres juives*. Nouv. éd. La Haye, Paupie, 1764, lettre 35, p. 47.

rivaux, des rivales, des harangues, des soliloques, des enlèvements, des duels...¹ »

Un autre ajoute « une intrigue liée ». Car on veut bien s'émouvoir pour ceux qui s'aiment avec gentillesse et cérémonie, mais à condition qu'ils ne soient jamais sûrs d'être heureux. L'intérêt d'un roman, ce n'est au fond ni d'être historique ni d'être galant, c'est de prodiguer les aventures et de ménager ces curiosités par où notre égoïste sécurité se repait des tribulations d'autrui. Le roman d'intrigue est la forme première, naturelle et nécessaire du roman. On ne lit couramment, ni pour connaître les hommes ni pour goûter les prestiges du beau, mais pour vivre, dans une vie, mille vies orageuses, douloureuses et triomphales. Le roman n'est roman, pour le commun des lecteurs, que s'il est exceptionnel. Ce qui lui convient donc, avant Rousseau, c'est le hasard et la surprise. Ce sont « les grands coups du sort », et les « caprices de la destinée ». « Tout est naturel dans mon œuvre, dit avec naïveté un romancier, des aventures singulières, des événements tragiques...² » Il y eut des théoriciens pour approuver la doctrine, sans ambages : la seule nature qui convienne au roman est celle qui n'est pas naturelle.

Les romanciers, à l'ordinaire, ne cherchent pas d'autres séductions. Ils demandent qu'on les tienne, non pour simples, clairs et véridiques, mais pour obscurs et subtils. « On a lieu de croire que cet ouvrage sera reçu favorablement du public » ; et les raisons qu'en donne le traducteur des *Désespérés* de Marini, en 1732, sont de celles qui sont pressantes : « il serait difficile de ramasser des événements plus singuliers, amenés avec plus d'adresse... on se croit obligé d'avertir que la lecture de cet ouvrage demande plus d'application qu'on n'a coutume d'en apporter à des lectures amusantes ; l'intrigue en est serrée et chargée d'une multiplicité de faits »³. Il y eut bien d'autres romanciers pour estimer que le lecteur serait heureux de s'appliquer. Lisez-moi, décident-ils dans leurs *Avis*, *Préfaces* et *Avertissements* : ce ne sont pas ici « des fictions conformes à nos mœurs présentes » ; ce qui fait « le solide » de mon livre, c'est « la singularité des histoires dont il est

1. Dujardin et Sellius, *La double beauté*. Cantorbery, 1754, p. xvi.

2. *L'infortuné français ou les Mémoires et aventures du marquis de Courtanges*. Traduit de l'anglais [prétendument]. Londres, Nourse, 1752, p. 4.

3. *Les désespérés, histoire héroïque*. Nouvellement traduite de l'italien, etc... Paris, Prault, 1752. Avertissement.

composé ». Je me propose de vous faire « le récit d'une foule étonnante de faits merveilleux et intéressants... moine, corsaire, comédien, soldat ». Vous y trouverez l'utile et l'agréable, car il « est plein d'aventures surprenantes et agréables », et « la variété des matières est prodigieuse ». Il convient qu'un auteur soit modeste, mais il ne saurait douter de l'indulgence de ses lecteurs en songeant à « la singularité de l'ouvrage qu'il donne aujourd'hui ». La Providence fait bien les choses parfois : « il semble que l'heureux couple qui en est le sujet ait voulu faire éclore des aventures inouïes pour en régaler le public ». L'abbé Prévost lui-même, qui a souvent cuisiné de ces régals, s'est plaint dans son *Pour et Contre* que les Français n'eussent plus le goût de « ces agréables chimères que l'esprit humain enfanta dans un de ces accès où l'imagination prenant le dessus le force à quitter le vrai et le vraisemblable ¹ ».

Les romanciers sans doute sont suspects d'être indulgents pour leurs propres méthodes. Mais ceux qui les ont jugés ont pensé comme eux. Ils les louent d'être vertueux, chastes et soucieux du bon style ; mais ils s'affligent de ces froides judiciaires qui ne savent rien imaginer hors de l'ordre commun ; ils s'émerveillent des gens habiles qui s'enfoncent dans l'ingénieux labyrinthe des aventures. « L'île inconnue, dit Desfontaines en parlant du *Cleveland* de Prévost, habitée par les réfugiés de la Rochelle, est ce qu'il y a de plus singulier » ; mais c'est donc aussi ce qu'il y a « de plus intéressant dans le deuxième volume » ². « J'ose établir pour maxime, conclut le *Mercur*, qu'un roman ne saurait trop l'être. Il faut que les incidents, pour frapper, sortent de l'ordre commun, que les sentiments, pour se faire admirer, passent les bornes de la nature ordinaire et que les premiers personnages, pour intéresser, aient un corps et une âme d'une trempe supérieure

1. Desfontaines, *Anecdotes galantes et tragiques de la cour de Néron*. Paris, Rollin, 1735, p. 11. — *La coquette punie ou le triomphe de l'innocence sur la perfidie*. La Haye, Compagnie, 1740. Préface. — Abbé C. F. Lambert, *Le nouveau Protée ou le moine aventurier*. Haarlem, Van Lee, 1740. Au Public. — Mouhy, *Voyages et aventures du comte de *** et de son fils*. Amsterdam, Marteau, 1748, t. I, p. xii. — *Le désespoir amoureux avec les nouvelles visions de don Quichotte*. Amsterdam, Compagnie, 1747. Avertissement. — De La Solle, *Mémoires de deux amis*, etc... Londres, 1754, t. I, p. vii. — *La double marotte ou l'antipathie couronnée par l'hymen*. La Haye, Van Cleef, 1752, p. iv. — Prévost, *Le Pour et Contre* (XII).

2. Cité par Schræder, *L'abbé Prévost*, Paris, Hachette, 1898, p. 151.

à celle des autres hommes »¹. Le *Mercur de France*, si l'on veut, est encore « immédiatement au-dessous de rien ». Mais le *Journal Encyclopédique*, qui est philosophe, suit au fond les mêmes chemins. Médiocre, cette *Histoire d'Émilie*, car elle n'a pas su se dégager « de ces événements ordinaires qu'on trouve partout et qui arrivent à tout le monde »². Languissants, ces *Mémoires de Miledi B***, car ils ont « un défaut fort commun aujourd'hui dans tous les ouvrages d'imagination ; c'est un vide d'action continuel. On se flatte en vain de remplacer ce mérite par de longues dissertations, des réflexions fines, des analyses du cœur humain »³. Et la *Correspondance littéraire* juge à l'occasion comme le *Mercur* ou le *Journal Encyclopédique*. Roman médiocre que l'*Histoire de la princesse Jaïren, reine du Mexique*, par l'abbé C. F. Lambert ; pourtant « la marche de ce roman est ce que j'y ai trouvé de plus passable »⁴. Or Jaïren et Thekela, roi de Taoula, y traversent, pour s'aimer, la guerre, les enlèvements, les conjurations, les stratagèmes, les vengeances et les suicides. La Chesnaye-Desbois qui est un compilateur et Formey qui est un philosophe se rencontrent dans un même amour pour ce prestige des aventures. « Ne faut-il pas du merveilleux dans un roman », et savoir « passionner son lecteur par des événements imprévus qui retardent la félicité de deux amants auxquels on s'intéresse d'autant plus que leurs aventures sont plus singulières »⁵ ?

Pourtant la *Princesse de Clèves* ne traverse pas d'aventures singulières et il n'y a pas de merveilleux dans la *Vie de Marianne* ou le *Paysan parvenu*. Les *Lettres d'une Péruvienne* sont bien d'une Péruvienne, mais elles ne relatent guère d'événements qui surprennent, comme Manon n'a guère que les joies et les misères familières aux filles galantes. Il y eut des lecteurs pour s'y plaire et des juges pour décider qu'ils faisaient figure de chefs-d'œuvre. Il fallait donc choisir entre deux naturels, celui des *Clélie* et des *Polexandre*, et celui de Marivaux ou de Mme de Graigny ; entre les « incidents qui sortent de l'ordre commun » et ceux qui justement ne sont que l'image fidèle de cet ordre. Le choix fut discuté ; mais ce furent les modernes qui finirent par l'emporter. D'autres

1. Février 1755, p. 85.

2. Juillet 1756 (t. II), p. 85.

3. Août 1760 (t. I), p. 103.

4. (22), t. I, p. 458.

5. La Chesnaye (37), p. 116. — Formey (48), p. 283

théoriciens convinrent qu'il fallait renoncer aux « folies romanesques », comme on s'était lassé des fontanges et des plumets.

Lenglet-Dufresnoy l'avoue lui-même, malgré ses tendresses de cœur pour l'amour cérémonieux : « les longs romans ont eu leur cours ; on est aux historiettes et aux histoires secrètes » ; il faut « s'accommoder avec l'impatience française »¹. Car, affirment les *Amusements de la campagne*, « le goût pour les livres change de mode chez les Français, comme les habits. Les longs romans, pleins d'aventures fabuleuses et vides des choses qui doivent rester dans l'esprit et y faire fruit, étaient en vogue dans le temps que les chapeaux pointus étaient trouvés beaux. On s'est lassé presque en même temps des uns et des autres ; et les petites histoires, ornées des agréments que la vérité peut souffrir, ont pris leur place »². C'est dans ce goût qu'écrivent beaucoup de tous ceux qui se piquent de réussir, et, si les Anglais triomphent malgré leurs six ou huit volumes, c'est qu'on les allège et non sans qu'on se plaigne de leur fâcheuse prolixité. « Richardson a bien de l'esprit » ; tout le monde pense là-dessus comme Mme du Deffand. Mais beaucoup pensent aussi comme elle qu'il est bien long³, et le *Journal Encyclopédique* s'accorde sur ce point avec celui de l'abbé de La Porte, celui de Grimm ou celui de Collé⁴.

L'ennui tue d'ailleurs moins sûrement que le ridicule, et c'est « du dernier ridicule » à cette date d'en être encore aux « amours gothiques », et à cette stratégie du cœur qui ravissait les Cathos et les Madelon. Marivaux s'était amusé à les railler dans son *Pharsamond* et sa *Voiture embourbée*. Contre les indulgences de Lenglet-Dufresnoy le P. Bougeant avait rédigé, en 1735⁵, le *Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie contenant plusieurs observations historiques, géographiques, physiques, critiques et morales*. Cette Romancie, toute peuplée des ombres de Mlle de Scu-

1. *De l'usage des romans* (55), t. I, p. 200. Avertissement (sans pag.) du t. II.

2. *Les Amusements de la campagne ou Récréations historiques avec quelques anecdotes secrètes et galantes*. Paris, 1742, t. II, p. 1. Voir aussi *Recueil de romans historiques*. Londres, s. n., 1746. Avertissement.

3. (153), t. I, p. 250.

4. *Journal Encyclopédique*, février 1756 (t. II), p. 34. — *Correspondance littéraire* (22), t. II, p. 24. — De La Porte, *Observations sur la littérature moderne*, 1749 et suiv., t. VII, p. 131-132. — Collé, *Journal et Mémoires*, pub. p. H. Bonhomme. Paris, Didot, 1868, t. II, p. 373.

5. (39).

déry, de la Calprenède et de Gomberville, et parfois des fantômes de quelques modernes, dont Prévost, était merveilleusement fertile en absurdités, et sa physique ne valait pas mieux que sa morale. A travers les fontaines de l'amour et de la haine ou le lac d'indifférence, parmi les princes et princesses qui vivent sans boire ni manger et les rochers que les pleurs ont fondu comme la cire, l'émerveillé Fan-Férédin gagne le pays incomparable où les habitants sont si sensibles et si inquiets « qu'ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils désirent ni ce qui leur manque. Ils voudraient et ne voudraient pas ». Ils vivent cependant sous les cieux surprenants de la Haute et Basse Romancie. Fan-Férédin s'y instruit des trente-six formalités préliminaires qui doivent précéder les propositions de mariage et de ces métiers subtils où toute l'industrie des Romanciers se résume : enfileurs, souffleurs, brodeurs, ravau-deurs, enlumineurs, faiseurs de lanternes magiques, monstreurs de curiosités. Le P. Bougeant ne fut pas le seul à juger qu'il y avait pour un romancier des métiers plus judicieux.

Les amants des romans de Duclos n'habitent pas la Romancie ; ils savent ce qu'ils veulent ou ce qu'ils refusent, et ne se paient pour l'ordinaire que de réalités et de certitudes. On s'en plaint au moins une fois. « *Madame de Luz* est trop fortement écrite. Un roman doit être plus allongé ; il y faut les détails des moindres démarches des amants ; il faut qu'ils soient toujours occupés les uns des autres ; qu'ils aient ensemble des conversations longues et fréquentes ; et, lorsqu'ils sont séparés, qu'on soit encore instruit par des monologues des moindres sentiments de leurs cœurs » ¹. Mais la critique est isolée ; on est las le plus souvent de ces fadaïses. La *Lettre à l'auteur de Madame de Luz* se félicite qu'on agisse enfin au lieu de dissenter ². La Porte se gausse de « l'absurde métaphysique d'amour » ³. Les femmes elles-mêmes en tiennent pour les amoureux qui se décident : « un auteur de romans est six mois de l'année à se promener au Luxembourg, au Palais-Royal ; là il rêve sérieusement à la manière dont il fera dire par un jeune fat à sa maîtresse : Beauté incomparable, je vous adore, je ne veux vivre que pour vous... » ⁴

Beaucoup de romanciers affirmèrent donc qu'ils méprisaient

1. (46). pp. 353-355.

2. *Ibid.*

3. *Observations sur la littérature moderne*, t. IX, p. 131.

4. *Mercury de France*, sept. 1747, p. 45.

les rêveries galantes et les jeunes fats. Qu'importe qu'on « manque d'expressions neuves pour décrire la tendresse, la fidélité, l'héroïsme des heureux amants, ou pour toucher avec énergie les plaintes, les soupirs, les désespoirs des amants malheureux¹ » ; il n'y a qu'à mépriser les extases et les tourments. « J'aurais pu nouer une intrigue avec une Julie, une Gertrude, une Isabelle ou quelque autre coureuse de la sorte... errer de pays en pays suivi de *mon adorable*, me dissoudre en eau à ses pieds, pleurer, sangloter pour la moindre égratignure qu'elle aurait soufferte, apostropher le destin à chaque page et arriver à la fin du volume après une tirade immense de soupirs et de monologues². » Mais de telles intrigues sont fastidieuses ; les héros qui plaisent sont ceux qui n'arrivent à la fin du volume qu'après vingt triomphes et non pas mille et un discours. Et, si l'on se laisse aller encore à parler d'amour, il convient presque qu'on s'en excuse : « J'espère que le public ne condamnera pas ce mélange d'aventures tragiques et galantes. L'agrément des unes diminuera en quelque façon l'ennui des autres³. »

Il convient même que les aventures tragiques ne soient pas celles où triomphent, dans les forêts de la Romancie, les paladins vainqueurs d'hippogriffes et pourfendeurs de nécromanciens. Ces merveilles n'ont qu'un défaut, c'est qu'on n'y croit plus. Même dans le roman il ne faut plus maintenant quitter la nature d'un pas. « Ce n'est qu'avec bien de la peine, écrit un romancier, que je me suis déterminé à donner cette histoire au public, dans la crainte que le lecteur surpris des événements extraordinaires qu'il y trouvera ne les mette au nombre de ces contes frivoles qui n'ont jamais existé que dans l'imagination d'un auteur⁴. » Le public dédaigna vraisemblablement le conte et les excuses du conteur. Car les dissertateurs s'accordent : « Le bon goût est revenu, écrit le marquis d'Argens ; au lieu du surnaturel on veut du raisonnable ; et, à la place d'un grand nombre d'incidents qui surchargeaient les moindres faits, on demande une narration simple, vive et soutenue par des portraits qui nous présentent

1. *La double marotte* etc... La Haye, Van Cleef, 1752. Préface, pp. 1-11.

2. *L'aveu sans exemple ou Mémoires de Constantin de Tourville*. Amsterdam, s. n., 1747, p. 2.

3. J. A. Guer, *Mono-Simpliatos ou les aventures du comte Delurilia*. Londres, Compagnie, 1741, p. 4.

4. *Histoire de Rosalie d'Auffen, princesse de Bretagne*. La Haye, 1746, s. n., p. 4.

l'agréable et l'utile... Tout ce qui tient du merveilleux outré n'est pas prisé davantage par les gens de goût que ce qui sent le galimatias¹. » Bruzen de la Martinière, le P. Bougeant, Granet, Desmolets, la Chesnaye-Desbois ou Maillard, tous les ennemis ou tous les mentors du roman appuient l'autorité du marquis d'Argens². « Rien ne dispense d'être sage et naturel ; » les merveilles, même si elles laissent les cœurs chastes, peuvent cependant gâter le goût ; laissons au siècle des Clélies les « prodiges d'extravagance » et le « trésor inépuisable » des tempêtes, esclavages, enlèvements, combats, fées, génies, géants, nains, monstres et enchantements. Point de merveilleux, point même de vérités sans vraisemblance. C'est le désir de Grimm³ comme celui de Fréron⁴, et de l'abbé de la Porte⁵ comme du *Journal de Verdun*⁶. Foin de ces romans qui nous prennent encore pour dupes. Mauvaises, ces *Deux cousines* dont le sujet est « travaillé contre toutes les règles de la vraisemblance⁷ ». Ridicule, cette *Comtesse de Montglas* où l'on trouve « des poisons, des poignards, des noirceurs, des trahisons pour fournir plus de cent romans en cas de besoin »⁸. Fâcheux même parfois cette touchante *Péruvienne*, ce *Cleveland* ou cet *Homme de qualité*, car la vraisemblance y manque et les « fictions » sont trop hardies⁹.

C'est donc la nature seule qui enchante. Mme de La Fayette avait déjà, par la clarté de sa *Princesse de Clèves*, dissipé les vapeurs épaisses des romans à la Scudéry. « Il n'y a rien de romanesque ni de grimpé ». Là est le vrai. L'excellent Lenglet-Dufresnoy consent lui-même à l'avouer. Il faut que le naturel soit « beau, agréable, enjoué », mais il faut tout de même qu'il soit naturel : « Chez nous les héros sont toujours des hommes, au lieu que chez les anciens ce sont quelquefois de grands fous. Les événements de nos romans peuvent arriver

1. (36). Lettre 35 (Nouv. éd., La Haye, Paupie, 1764, p. 41).

2. Bruzen (40), p. 293. — Bougeant (39), *passim*. — Granet (49), t. I, pp. 50, 63. — Desmolets (44), *passim*. — La Chesnaye (37), p. 27. — Maillard (57), pp. 51-53.

3. *Correspondance littéraire* (22), t. II, p. 338.

4. *Année littéraire*, 1754, t. III, p. 17.

5. *Observations sur la littérature moderne*, t. IV, p. 109.

6. Août 1749, p. 102.

7. La Chesnaye (37), p. 142.

8. *Corr. littéraire* (22), t. III, p. 110. — T. I, p. 132.

9. La Chesnaye (37), p. 37.

tous les jours ¹ » ; ceux des bons romans tout au moins, et c'est là le plus sûr de leur mérite. Les romanciers commencent à ne parler dans leurs *Préfaces* que de nature et de vérité. « Il n'y a ni jargon, ni affectation, ni réflexions sophistiques, écrit Prévost lui-même de sa *Manon* : c'est la nature même qui écrit ². » Loin de nous les gens sans goût qui s'attardent aux sottises d'autrui ou aux perversités des petits-maîtres : « J'avertis ces personnes qu'elles ne trouveront pas ici leur compte. Le pétillant, le sémillant, le frétilant ne s'y rencontrent pas. Mon auteur est un homme d'un bon gros sens qui n'aime que le vrai, le vraisemblable, la nature, la raison ³. » Point non plus « de flots qui mugissent, d'éclairs qui brillent, de foudres qui éclatent, de corsaires qui s'accrochent » ⁴. Mais la « simple nature » ⁵ ; un récit « simple, tendre, intéressant ; les événements y sont tous vraisemblables » ⁶. Il convient de se persuader « que le public n'aime ni les moralités, ni les réflexions, quand il s'agit d'aventures, mais des événements vrais, simples » ⁷. C'est là ce qui ravit les journalistes et les critiques. Les plus humbles romans trouvent grâce à l'occasion quand la vérité y est modeste comme eux. L'*Histoire d'Emilie* nous attache, dit le *Mercur*, car « l'action est simple et entièrement dégagée de ces ornements monstrueux, de ce merveilleux et de ces aventures extraordinaires qui ne trouvent aucune créance dans l'esprit » ⁸. L'*Etourdie* a son prix, avoue Grimm, car il y règne « une grande simplicité et une grande vérité » ⁹, et, si les *Lettres de Milady Juliette Catesby* charment le *Journal Encyclopédique*, ce n'est ni par la richesse du fond, ni par la variété des incidents, mais par la vérité des détails ¹⁰.

Cette vérité, les romanciers anglais l'ont exprimée avec

1. (55), t. I, pp. 207, 208.

2. *Le Pour et Contre*, t. III, p. 139.

3. Guillot de Chassagne, *Les Amours traversés. Histoires intéressantes dans lesquelles la vertu ne brille pas moins que la galanterie*. La Haye, Néaulme, 1741, t. I, p. 4.

4. *L'aveu sans exemple ou Mémoires de Constantin de Tourville*. Amsterdam, s. n., 1747, p. 1.

5. Mme Dalibard de Saint-Phallier, *Le Portefeuille rendu ou lettres historiques*. Londres, s. n., 1749, t. II, p. 111.

6. *Histoire d'une femme de qualité*. La Haye, s. n., 1749. Avant-propos.

7. Saumery, *Les Aventures de Mme la duchesse de Vaujour*. La Haye, Utrecht, 1741. Avertissement.

8. Octobre 1732, p. 2149.

9. *Corr. littéraire* (22), t. II, p. 375.

10. 1^{er} mars 1759, p. 123.

une précieuse sincérité. C'est pour elle, tout autant que pour la dignité de leur morale, qu'on s'engoua des Richardson et des Fielding. On leur sut gré de peindre les hommes tels qu'ils sont, dans leurs bassesses ou leurs énergies quotidiennes, et non dans les héroïsmes ou les tribulations réservés aux grands du monde ou à des paladins qui ne furent jamais. De l'abbé Prévost jusqu'à Diderot, et de Desfontaines jusqu'à Rousseau, c'est là, pour une part, ce qu'on exalta dans leurs chefs-d'œuvre et ce qu'on relut sans se lasser. « Un livre nouveau, qui n'a point de modèles si ce n'est dans la nature, dit Desfontaines de *Paméla*, résumant à l'avance toute une part des éloges qui l'escorteront... Ceux qui aiment les raffinements d'idées, les réflexions à perte de vue, les développements métaphysiques du cœur, les situations tragiques, les événements lugubres, les poignards, les poisons, les enterrements, les résurrections, les enlèvements, les monologues abstraits, les dialogues doucereux, les transports, les fureurs, etc... ceux qui veulent dans un roman des intrigues compliquées, des épisodes entassés; ceux qui se mettent peu en peine de la vraisemblance et de la nature, ceux qui aiment les peintures hardies, les délicatesses lascives, les obscénités épigrammatiques... tous ces gens-là doivent sans doute s'ennuyer à l'histoire de *Paméla*... Quoi de plus simple que ce qui fait le sujet de cette aimable fiction? Il n'y a proprement que deux acteurs sur la scène, *Paméla* et son amant¹. »

L'amant était gentilhomme et de la meilleure noblesse qui fût; mais *Paméla* n'était qu'une servante et de la plus pauvre famille qui gagnât son pain en peinant à des travaux serviles. Ce n'était donc pas seulement à la vérité et à la nature qu'il convenait de s'intéresser, mais à la nature commune et à la vérité qui court les champs, les mesures et les boutiques. La simplicité qui faisait le prix des romans ce n'était pas celle des bergers de Fontenelle; c'était celle qui nous coudoie en fichus de basin et en jupes de bougran; celle qui peine pour vivre, le plus souvent sans élégance et parfois sans scrupules ou sans dignité. Les héros des romans d'antan se libéraient de la matière et n'étaient pour l'ordinaire que de purs esprits d'amants. On voulut qu'ils revinssent à la vie sous ses formes les plus triviales, sinon les plus grossières et les plus brutales. On affirma, contre le roman d'intrigue et le roman galant, la nécessité du roman réaliste et des saines traditions par où

1. *Observations sur la littérature moderne*, t. XXIX, pp. 205-207.

Le Sage avait continué Furetière ou Sorel. « Il y a trop longtemps, dit de la Solle, qu'on dit aux hommes comme ils doivent être ; il est temps de les montrer tels qu'ils sont ¹. » Et ils ne sont pour la plupart ni vicomtes ni marquis. « Il y a des gens, raille la Marianne de Marivaux, dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures... ils ne veulent voir agir que des seigneurs, des princes, des rois ²... » Ils entendent du moins ne s'intéresser qu'à ceux qui sont du *bon ton* et du *bel air* et qui savent ce qu'on leur doit. Mais ce bon ton et ce bel air ont trouvé depuis longtemps des sceptiques ; on a dit, avant Jean-Jacques, que la stupidité d'un portefaix valait à tout prendre le persiflage et la fatuité. On a pensé, comme Marianne, qu'une fille de modes avait parfois plus d'attraits qu'une marquise, et que, pour être laquais ou paysan, on peut s'entendre, comme Gil Blas ou le Paysan parvenu, à la conduite des affaires et des gens.

On peut surtout vivre, plus près des réalités courageuses, une vie que ne déforment pas les mensonges de la mode et les corruptions du luxe. C'est là justement celle que mènent cette Parnéla qui est servante, ce David Simple qui est du peuple, ce Tom Jones qui est bâtard, et tous les héros de ces romans anglais qui firent à travers la France une fortune retentissante. On a dit de ces héros sans blason, et sans belles manières que leur charme était justement de n'en pas avoir. « On ne voit guère en France, dit La Porte, de roman roturier ³. » Mais nos romans n'y gagnent, estime Grimm, qu'« un certain coloris délicat et faux qui est insupportable ». Les Anglais au contraire ont créé le « roman domestique ». Roman « commun » et roman « bas », et que proscribit absolument la « loi non écrite qu'on appelle bon ton, ton de la bonne compagnie » ; roman même qui ne craint pas des « images de misère, d'indigence » et de batailles à coups de poing. Mais le lecteur y gagne du moins de s'y reconnaître lui-même ou ceux qui l'entourent et d'y retrouver ses misères et ses joies. Les infortunes des dames d'antan se réduisaient pour l'ordinaire « à un mal moral ou métaphysique ; les héroïnes des romans anglais au contraire sont souvent exposées à souffrir des maux physiques tels que la faim, la soif, la fatigue d'un voyage, les horreurs d'une prison et mille autres

1. *Mémoires de deux amis* etc... (54), t. I, p. x

2. *La Vie de Marianne*. Début de la 2^e Partie.

3. *Observations sur la littérature moderne*, t. I, p. 108.

calamités nullement idéales mais sensibles et matérielles ». Et c'est bien là celles qui emplissent la vie quotidienne ; comme ce sont d'humbles souffrances du cœur et des plaisirs modestes qui nous attendent, non les catastrophes des dynasties ou les triomphes des conquérants. Les romans s'empliront donc de ce « qu'on voit tous les jours », de ce qui « se passe tous les jours sous vos yeux et que vous ne voyez jamais ». Nous rencontrerons au tournant des pages « les hommes tels que ceux avec qui nous vivons et que nous avons sous les yeux » et des choses « toutes pareilles à celles dont on a été soi-même témoin¹. »

Or nous avons souvent sous les yeux des malotrus ou des stupides et des aventures sans dignité, des histoires d'auberge ou des querelles de lingère et de cocher. Les réalités sont celles parfois des digestions laborieuses et des ruisseaux où l'on se crotte. Ni Gil Blas ni Marianne ne craignent à l'occasion d'en conter les grossières péripéties. Mais ils y gardent du moins de la discrétion et cet art du quant à soi qui met entre le lecteur et les bassesses des hommes ou des choses la dignité d'un style choisi. Les Anglais y faisaient moins de façons, et leurs enfants trouvés ou leurs laquais ne sont pas tous, comme Marianne ou Gil Blas, fille de naissance ou futur ministre. Leurs gentilshommes, quand il se trouve, s'enivrent sans mesure et s'insultent sans décence ; et leurs coquins nous mènent, s'il le faut, dans les basses horreurs des mauvais lieux. C'étaient là, malgré tout, des compagnies aventureuses. Les théoriciens pensèrent qu'il y avait des bornes aux complaisances et que toute nature n'était pas belle. Ils convinrent presque tous, quand ils avaient quelque jugement, que la galanterie cérémonieuse et les intrigues sans vraisemblance ne pouvaient plaire qu'aux filles de chambre. Ils estimèrent presque tous à leur prix les récits brefs, discrets et fidèles. Mais ils résistèrent communément aux agréments des boutiques ou des tavernes. Ils voulurent du naturel ; ils redoutèrent le réalisme. Ils gardèrent presque tous, malgré leurs bonnes volontés et le prestige des *Clarisse* ou des *Paméla*, le préjugé ou le scrupule de la belle nature. Ils goûtèrent dans le roman la sorte de vérité qu'ils demandaient aux élogues. Ils y

1. *Corr. littéraire* (22), t. II, pp. 267-268, 374 ; t. IV, p. 264. — Diderot (*Éloge de Richardson*), *Œuvres* (20), t. V, p. 217. — La Porte, *Observations sur la littérature moderne*, t. II, p. 345. — *Lettre sur Paméla* (73), t. I, p. xx. — Hawkesworth, *Ariana ou la Patience récompensée* etc... Londres Paris, Prault, 1757. Avertissement, pp. iii, vii, ix.

voulaient des ruisseaux, mais qui fussent clairs, des chaumières, mais qui fussent fleuries, et des Annettes et des Lubins mais qui fussent « naïfs » et non grossiers. « Il est d'autres romanciers, écrit le marquis d'Argens, qui poussent les choses à l'extrême ; à force de vouloir paraître naturels, ils sont devenus bas et rampants¹. » Ce fut le plus souvent ce qu'on pensa des romanciers qui n'avaient pas su choisir leur simplicité. L'abbé Prévost n'aimait pas les trivialités de *Marianne*², et Desfontaines, qui goûtait furieusement l'abbé Prévost, méprisait Ducastre d'Auvigny : « Aimez-vous ces combats où l'on se jette des tisons et des planches ?³ » « Expressions triviales », « trivialités », « style bas », ce sont les plaintes familières à Fréron, à l'abbé de la Porte et à bien d'autres⁴.

On sait que les Fielding et les Richardson n'avaient pas de ces délicatesses, et que toute réalité leur était bonne, pourvu qu'elle fût expressive et fertile en enseignements. Mais on laissa ces façons au pays où les petits-maitres s'habillaient en débardeurs et mettaient leur honneur dans la force de leurs poings. On sait aussi que les traductions de l'abbé Prévost et de La Place expurgèrent soigneusement *Paméla* ou *Clarisse* ou *Tom Jones*, en prévenant honnêtement leurs lecteurs qu'elles tenaient à les respecter. Les lecteurs jugèrent parfois qu'on prenait encore des libertés grandes et que le bon goût méritait plus de ménagements. « On y remarque du génie, si l'on veut, dit de La Porte des romans anglais, mais presque jamais de goût. » C'est l'avis de Grimm, de Clément et de quelques autres. Laissons donc à *Tom Jones* ses « détails bas », ses « portraits bas » ; laissons-les à *David Simple* ; ne nous promenons pas « dans toutes les différentes conditions de la vie ». Quand nous imitons les Anglais, comme Crébillon dans ses *Heureux Orphelins*, ne nous croyons pas tenus de leur emprunter un « fond commun et trivial ». *Paméla* est une histoire de servante : « Les détails de ce livre, dit Desfontaines, sont petits, sans être bas. » Distinction subtile et peut-être vaine et la *Lettre sur Paméla* proteste dignement contre les trivialités de ce « meuble à la mode »⁵.

1. *Lettres Juives* (36). Nouv. éd. La Haye, Paupie, 1764, p. 42.

2. *Le Pour et Contre*, t. II, p. 345.

3. *Nouvelliste du Parnasse*, t. I, p. 163.

4. *Année littéraire*, 1754, t. IV, p. 307, t. III, p. 272 ; 1758, t. IV, p. 128 ; 1760, t. V, p. 123. — La Porte, *Observations sur la littérature moderne*, t. I, p. 115, t. VII, p. 342, t. V, p. 290.

5. La Porte, *Observations sur la littérature moderne*, t. I, p. 115, t. V,

Ainsi, avant la publication de la *Nouvelle Héloïse*, les discussions et les jugements trahissent clairement et les survivances du passé et des goûts qui sont nouveaux. Les romanciers ou ceux qui discutent les romans n'invoquent le plus souvent ni Aristote, ni les droits éternels de la raison et du goût. Ils affirment simplement que la raison et les règles n'importent pas dans un roman pourvu qu'on s'amuse, et que tous les plaisirs y sont bons, quand ils sont honnêtes. Les romanciers sont donc libres de suivre leur fantaisie et d'entraîner leurs lecteurs à travers mille surprises, en Alger, chez les bons sauvages ou dans le harem des sultanes. Les romans d'aventures et les romans « de galanterie » trouvent des critiques qui les acceptent encore ou même qui les louent. Pourtant les esprits changent, comme les modes. Une doctrine nouvelle apparaît qui réclame des romans moins longs et plus judicieux. On est du siècle où l'on n'est plus dupe, où l'on élève en soi-même un « tribunal » à cette raison qui se défie des chimères et du merveilleux. Il convient donc, lorsque Cyrus aime Mandane, qu'il le lui prouve sans s'attarder, et non pas en vingt volumes mais en deux, et plutôt même en trois cents pages. Il convient aussi qu'il sache aimer comme on aime dans la vie courante, non parmi les batailles, les naufrages et les coups merveilleux du sort.

Enfin si l'on n'admet guère que le roman s'encanaille et si le bon ton reste la règle, même lorsque l'on méprise les délicatesses du « bel air », c'est pourtant la nature que l'on demande, et, sinon toute la vie, du moins une part judicieuse et fidèle de la vie.

II

LA PRATIQUE.

« Tous nos gens de lettres, écrit Fréron en 1760, tous nos barbouilleurs de papier, nos écrivailleurs, nos philosophistes se sont mis à raisonner politique, commerce, législation. » La mode est prospère parce qu'elle est neuve; Fréron lui-même en convient : « il a été un temps où l'on ne composait,

p. 290. — *Corr. littéraire* (22), t. I, pp. 298, 410 ; t. II, p. 372. — *Année littéraire*, 1758, t. IV, p. 128 ; 1760, t. V, p. 123. — Desfontaines et autres, *Observations sur les écrits modernes* (1735 et suiv.), t. XV, p. 295 ; t. XXIX, pp. 210, 212. — *Lettre sur Pamela* (73). — P. Clément, *Les Cinq années littéraires*. La Haye, 1754, t. I, p. 287.

on ne lisait, on n'estimait que des aventures romanesques¹. » Mais ce temps-là durait justement encore quand l'*Année littéraire* est née. « Tel est, Monsieur, disait-elle quatre ans plus tôt, le goût du siècle pour les romans, qu'on veut mettre à tout une draperie romanesque². » Il vient en effet des romans de partout, des imprimeries clandestines de Paris, des libraires de province qui savent se passer d'autorisation, de Genève, de Londres, de Hollande surtout. Leur multitude « inonde l'Europe ». « Ne verrons-nous jamais se dissiper ces vapeurs contagieuses qui, formées dans les marais de la Hollande, se répandent sur toute la surface de l'Univers³ ? » Les vapeurs étaient épaisses ; en vingt ans, de 1741 à 1760, il y a, édités ou réédités, plus de huit cents romans, nouvelles et contes.

Le Roman d'intrigue. — Nous jugerions aujourd'hui que la contagion la plus dangereuse était l'ennui. Mais les contemporains de Rousseau étaient encore des lecteurs patients. Ils s'étaient accommodés des dix volumes d'une *Cassandre* ; ils iront paisiblement jusqu'au bout des huit volumes des *Mémoires d'un homme de qualité*. Ils raffolaient encore, aussi bien, des aventures hors de l'ordre commun. Sur les huit cents éditions (sans parler des contes qui se réclament des enchanteurs ou des fées) le roman d'aventures compte pour plus d'un tiers. Sans doute il y a des aventures surprenantes dans *Gil Blas*, et d'autres qui sont merveilleuses dans *Cléveland*. Mais Lesage ou Prévost avaient, chemin faisant, d'autres soucis plus littéraires. La plupart de nos romanciers ne s'embarassent pas de peindre au naturel les passions des hommes ou d'enseigner des sagesse vertueuses. Ils se contentent de suivre avec application les détours de leurs intrigues. Il leur fallait, écrit à Rousseau une correspondante anonyme, « des reconnaissances, des assassinats, des îles désertes, enfin un roman ordinaire »⁴. C'est dire que les romans ordinaires se nourrissaient d'extravagances. Le public, écrira plus tard Dorat, « soupire tous les jours après des tragédies simples, et ce sont les romans compliqués qu'il accueille »⁵. Il accepta en effet, sans stupeur, les plus surprenantes gageures.

1. *Année littéraire*. 1760, t. II, pp. 289-290.

2. *Ibid.* 1756, t. VIII, p. 212.

3. *Histoire de Rosalie d'Auffen, princesse de Bretagne*. La Haye, s. n. 1746, p. 4.

4. Bib. de Neuchâtel. Ms. n° 7902 (252).

5. Dorat, *Coup d'œil sur la littérature...* Amsterdam-Paris, 1780, t. I, p. 19.

Le chevalier de Mouhy fut l'un de ses fournisseurs les plus zélés. Les gens graves, ou qui se piquent de discernement, le renvoient aux « couturières et aux marchandes de modes ». Mais les gens de peu lui furent fidèles. Une douzaine de romans n'épuisèrent ni la complaisance des lecteurs ni celle des libraires. Il a donné, tout comme un autre, nous le verrons, dans le « philosophique » et dans le « larmoyant ». Mais il s'est consacré pour l'ordinaire à des tâches plus délicates. Suivons, pour nous en convaincre, les destins du *Masque de fer* qui eut trois éditions pour le moins, tout autant que tel roman de Prévost ou de Mme de Tencin. C'est un récit qui se pique de discrétion. Il tient compendieusement en un volume.

Don Pèdre, vice-roi de Catalogne, combat un chevalier aux armes blanches. Ce chevalier est une femme, et, par surcroît, la sœur du roi, Émilie. Elle avoue à don Pèdre que l'amour l'a vaincue avant son épée; ils se marient secrètement. Don Pèdre est dénoncé au roi par un rival. Le roi, subitement, se déguise en courrier et se rend au palais de son vice-roi. Par mauvaise fortune, don Pèdre est loin de là, dans le château de sa belle. Pour le sauver, un capitaine des gardes contrefait don Pèdre malade, se couche dans l'obscurité et donne audience à ce courrier qui est le roi. Mais sa voix le trahit. Le roi le fait suivre sans qu'il s'en doute, arrive au château de sa sœur, soudoie l'écuyer et trouve les époux clandestins dans leur lit. Le crime était noir; la vengeance fut farouche. Les deux époux sont coiffés de masques de fer rivés à tout jamais, et débarqués sur un rocher sinistre. Par clémence du ciel, ils y trouvent des arbres, des fruits, des nids, du bitume enflammé. Émilie (qui n'était que casquée) met au monde deux enfants, dont une fille. La fille porte, dessiné sur la poitrine, le masque qui supplicie les parents; à six ans elle disparaît. Tels sont, non dans leurs détails mais dans leur plus simple structure, les événements des quatre-vingt quatre pages de la première partie.

Tout soudain un coup de foudre délivre Émilie de son masque pendant qu'un vaisseau fait naufrage. Le fils, Cristanval, sauve une naufragée qui est anglaise. Elle est la seule survivante. Mais le navire, par fortune, échappe au destin de ses passagers. Il s'échoue; on le renfloue; on met à la voile; on débarque en Angleterre où Cristanval devient favori du roi. Guerre avec l'Espagne; don Pèdre et son fils sont victorieux de celui qui fut leur persécuteur.

Entre temps, la jeune naufragée, Kulmie, raconte son histoire. Elle n'est ni simple ni brève, et il faut quelque contention d'esprit pour saisir les liens obscurs qui l'attachent à celle des époux masqués. Après ce récit ingénieux, péripéties politiques et guerrières. Dom Père devient roi d'Espagne. L'amour le favorise, comme la fortune. Il épouse une jeune fille qu'il aime. Mais, par un soudain revers, il apprend qu'il est, malgré lui, non perfide, mais incestueux. La jeune épouse porte sur la poitrine l'image d'un masque. C'est sa fille ! Dom Père se tue.

Le chevalier de la Bastide dispute au chevalier de Mouhy les faveurs des lecteurs. C'était, malgré ce qu'en ont dit Grimm ou Diderot, un homme de lettres qui tenait son rang, qui fut un journaliste adroit et pour qui Rousseau eut quelque complaisance. Demandons-lui comment on peut manier avec dextérité, non plus les hasards des complots, des exils, des îles désertes et des batailles, mais ceux des passions qui s'accordent ou se heurtent. Les *Mémoires de la baronne de Saint-Clair* — qui eurent deux éditions — nous les font connaître ingénieusement. M. de Monbuisson aime Mme de Saint-Clair, qui ne l'aime pas. Elle a du moins souci de sa dignité ; elle l'oblige à épouser une maîtresse qui lui a donné trois enfants. Entre temps, elle manque de clairvoyance et se laisse conquérir par un homme à bonnes fortunes, le marquis de Sursac. Trahison du marquis ; dénonciations ; scène de ménage. Le marquis en s'enfuyant est assassiné. La marquise veut bien se fâcher, mais non qu'on la venge. Elle pénètre dans la prison où l'on garde l'assassin et le poignarde. Son bras trahit sa fureur : sa victime survit. Par bonheur ; car c'est M. de Monbuisson, et un Monbuisson innocent ; il s'est défendu loyalement contre M. de Sursac qui l'attaquait, et c'est le valet du mort qui a payé deux complices pour l'accuser. Cependant la femme de Monbuisson, la maîtresse dont il a fait son épouse, se meurt d'être femme légitimesans être aimée. Toujours généreuse, Mme de Sursac renvoie le trop fidèle et trop infidèle Monbuisson. Elle entre dans un couvent qu'elle a voulu secret. Elle aime maintenant Monbuisson ; mais il ne saura jamais où s'ensevelit son amour. Elle va prononcer ses vœux ; la cérémonie s'achève ; elle ouvre la bouche ; une voix s'élève : « Arrêtez ! » C'est M. de Monbuisson. Il est veuf ; il la sauve du cloître ; il l'épouse. Histoire naïve et dont nous avons négligé maintes péripéties, un mariage secret de M. de Sursac, le retour de sa femme, la découverte du couvent, etc...

Les *Ressources de l'amour* du même la Bastide ne sont pas moins fertiles en ressources d'aventures, amours, lassitudes, retours, séductions, enfants secrets, enlèvements, deux ou trois meurtres, autant de duels, amour avec une belle inconnue, reconnaissances, etc... On retrouverait tout ce répertoire de Mouhy ou de Bastide dans les romans, qui furent très lus, du marquis d'Argens. Le marquis d'Argens était un philosophe, et qui sentait furieusement le fagot. Ses *Lettres juives* ou ses *Lettres chinoises* avaient fait scandale. Ses romans, qui furent nombreux, et dont quelques-uns furent réédités, avaient des charmes moins philosophiques. C'étaient des « histoires véritables », celles de « solitaires philosophes » ou de « philosophes amoureux », qui n'avaient du philosophe que le nom. Le plus souvent les solitaires ou les amoureux étaient en vérité fort libertins de mœurs et volontiers luxurieux. Mais ils se trouvaient plus souvent encore les héros de surprenantes destinées. *Les enchaînements de l'amour et de la fortune*, c'est le titre d'un roman du marquis. Ce serait celui de tous ceux qu'il écrivit, en ajoutant que ces enchaînements défont toute vraisemblance et se jouent de toute logique.

A côté de ces maîtres du roman d'intrigue se presse la cohorte tumultueuse des inventeurs plus modestes. Il y a des aventuriers au nom séduisant, comme M. de la Neuville Montador ou Guillot de la Chassagne, la Vieuville d'Orville, l'Escalopier de Nourar ; des abbés soucieux de morale comme l'abbé Lambert ; des étrangers comme le fertile signor Galli da Bibbiena ; des philosophes comme Deslandes ; des conteurs licencieux comme Chevrier, Crébillon fils, la Morlière ; des dames et des demoiselles comme Mme Dalibard, Mlle Brohon, Mlle Fauque, Mlle Lubert, Mme de Lintot, Mme Meheust, Mme de Richebourg, Mme de Vaubreton, Mme de Villeneuve, Mme de Gomez, Mme de Puisieux ; des traducteurs comme de la Place. Ceux qui sont illustres comme ceux qui sont obscurs s'empruntent avec candeur les mêmes artifices. Ils allèchent le lecteur par des titres qui soient des promesses. Ce sont des récits *sans exemple*, des *caprices du sort* ou de la *fortune*, des *histoires secrètes*, des *amants salamandres*, des *aventures sans exemple*, *vénitiennes*, *turques*, *portugaises*, *siciliennes*, *africaines*, des *criminels vertueux*, des *laideurs aimables*, des *heureux imposteurs*, des *amants* ou des *beaux-frères supposés*, des *illustres malheureux*, des *campagnes philosophiques*, etc... Ils se défendent d'ailleurs de forcer la nature et d'en imposer aux lecteurs. Si leurs péripéties sont singu-

lières et leurs catastrophes sans exemple elles ne sont pas sans vérité. On veut, en ce siècle, de la raison en tout. J'éviterai, dit M. de Montador, le « merveilleux des aventures trop confuses et qui lassent l'esprit d'un lecteur qui ne lit que pour s'amuser ». J'apporte, dit un autre, non du roman, mais de la vérité et de la nature. Je me garderai, dit un troisième, de « donner dans un merveilleux romanesque ». Sur quoi M. de Montador confesse la baronne de ***. Comme elle est « malheureuse en enfants », elle entre au couvent, s'en lasse, le quitte, tente trois mariages également funestes ; pour elle on tue son frère, un ami, deux amants, trois époux ; pour elle une femme empoisonne, assassine, etc... L' « Infortuné » qui ne veut point de romanesque est d'abord enlevé par les brigands, voyage en Afrique. Constantin de Tourville commence à « chercher la vérité et la nature » à Rome, en Russie, en Orient, dans les sérails, etc... Sur ce point la valeur n'attend pas le nombre des années. Mlle Brohon, qui a dix-huit ans, et qui nous offre des *Amants philosophes* et le *Triomphe de la raison*, y mêle quelques agréments, filles costumées en garçon, tentatives d'inceste, séquestration, duels, etc. Les gens de goût et qui savent ne pas rester courts embellissent à l'occasion des sujets qui sont à la mode, mais qui sont fades. L'abbé Lambert rédige pour ceux qui goûtent Marivaux une *Nouvelle Marianne*. La nouvelle ne se contente pas pour une chute, un talon foulé, l'amour d'un gentilhomme, une inconstance vite oubliée. Il y faut mille périls tragiques, une vertu qu'assaillent incessamment les conjurations du destin et des hommes, des histoires qui mêlent à l'histoire de Marianne leurs mystères. M. Beliard, sans le dire expressément, a refait lui aussi une Marianne qu'il a galamment dénommée Rézéda. Mais Rézéda ne débute point par une cure de campagne ou une boutique de lingère. Elle s'enfuit pour sauver sa vertu ; chemin faisant, elle rencontre sous une grotte l'amant qui s'était exilé dans l'horreur des déserts par désespoir de l'avoir perdue ; c'est là qu'elle vit, comme entrée de jeu, d'amour et de fruits sauvages, pendant un an.

On pourrait multiplier les exemples. On pourrait tout aussi bien les cataloguer. Mlle Brohon, à dix-huit ans, ou l'abbé Lambert sur le tard ne se sont pas mis en peine. Ils ont prodigué les richesses de trésors où chacun pouvait puiser. Leurs aventures, pour être surprenantes, ne sont presque jamais neuves, et les infortunes dont on triomphe ou dont on meurt nous mènent par des routes cent fois parcourues.

De roman en roman, d'année en année, on se lègue les mêmes procédés. Il en est qui vieillissent un peu. L'histoire est du nombre, cette histoire si complaisante qui prêtait aux passions de l'amour ou de l'ambition le ragoût des Mérovingiens, des Maures ou des Saxons. Elle est commode pourtant puisqu'elle apporte avec elle le prestige des têtes couronnées, l'émotion des complots, des intrigues de cour, des politiques subtiles et des batailles à grand fracas. Elle garde encore des disciples qui sont fidèles. Sans parler des romans de Mme d'Aulnoy, de Mlle de la Force, de la Princesse de Conti qu'on réédite, Mlle de Lussan lui consacre une demi-douzaine de romans qui passionnèrent bien des lecteurs pour les galanteries héroïques ou tendres de la Cour de François premier, de Philippe-Auguste, de Henri second, de Marie d'Angleterre. D'autres, qui ne sont pas des femmes et se piquaient de nouveauté, ont suivi ces traditions. Deslandes nous conte l'*Histoire de la princesse de Montferrat* ou celle des *Princesses de Bohême*, Duclos celle de *Mme de Luz* qui est une « anecdote du règne d'Henri IV », Mme le Prince de Beaumont les *Anecdotes du XIV^e siècle*, Mme de Tencin le *Siège de Calais*, Mme de Villeneuve les *Anecdotes de la Cour d'Alphonse de Castille*. Les *Mémoires de la vie du comte de Grammont* d'Hamilton, qu'on réédite, sont une manière de chef-d'œuvre ; mais, comme *La princesse de Clèves*, c'est un chef-d'œuvre qui ne gagne rien à se costumer en récit « véritable » et en aventures qui sont « historiques ».

On reste fidèle aux tiroirs comme à l'histoire. Les tiroirs sont une ressource aisée pour se distraire du grand chemin par des sentiers qui vagabondent. L'artifice est grossier, mais on continue paisiblement à le mettre en œuvre. Il y avait cinq histoires qui s'enchevêtraient dans la *Zayde* de Mme de La Fayette. Il y a des tiroirs dans les romans du marquis d'Argens, de M. de la Bastide, du chevalier de Mouhy, de Mme de Tencin, de la comtesse de Murat, et de bien d'autres qui furent moins illustres. Mme Dalibard nous donne un recueil de « Lettres historiques ». C'est un petit in-24 de 275 pages. Mais ce commerce épistolaire laisse leur place aux *amours de M. d'Her*** et de Mlle D. M.* qui consentent elles-mêmes à s'interrompre pour que Mme Dalibard nous conte l'*Histoire de Sainte-Isidore*.

Pourtant on commençait à se lasser de l'histoire comme des tiroirs. Les *Pharamond* et les *Cassandra* avaient discrédité les amours princières et les manteaux de cour. On pensait

qu'il n'était pas besoin d'être princesse de Clèves pour refuser son cœur à son mari et le donner à un amant aimable. Les tiroirs fatiguaient eux aussi « l'impatience française ». Il fallut pour la satisfaire des agréments qui sentissent un peu moins le gothique. Les ressources ne manquaient pas. On puisa à pleines mains dans le répertoire des naissances inconnues ou supposées, des enlèvements, des trahisons, des duels, des héros masqués, des femmes qui s'habillent en hommes et des hommes qui passent pour filles, des séquestrations, des morts qu'on retrouve sur leurs jambes et des vivants qui s'enfoncent dans les déserts et les ermitages. Plus audacieusement encore on franchit les frontières; on lança ses héros sur les ondes perfides; on les promena de naufrages en captivités et des déserts brûlants aux brumes de Scandinavie. L'Orient surtout eut des attraites dont on ne se lassa pas. Il y a des corsaires, des sérails, des sultanes trop tendres, des pachas et des janissaires dans deux ou trois douzaines de ces romans. Il y a même des catastrophes plus neuves et des destinées plus singulières. Les tempêtes mènent aux îles désertes, chez des races inconnues qui sont rudes mais qui sont vertueuses, chez les Ingoinis et les Abaquis, chez Oronoko ou les Péruviens, chez tous ces bons sauvages qui n'ont pas attendu Rousseau pour vivre heureux selon la nature. L'« histoire vraie » fait sa place à la « philosophie ».

Cette philosophie, pour l'ordinaire, n'y vaut pas mieux que l'histoire, et la tâche peut sembler vaine de railler ses extravagances. Il est très certain que les lecteurs des romans d'intrigue n'eurent bien souvent qu'un souci médiocre des Belles-Lettres. « Ce présent livre, lit-on sur un exemplaire d'un roman de Desboulmiers, à partaie à André Germain Brice Rigault plafarme dans le quipachge de S. A. S. Monseigneur le Comdelamache à S. Brice¹. » Ceux qui firent la fortune des aventures singulières furent sans doute pour une part des palefreniers ou des filles de modes et qui s'inquiétaient aussi peu que Germain Brice Rigault des vanités de l'orthographe, du style et de la pensée. Les libraires qui vivaient d'argent et non de beau langage publiaient, avec des chefs-d'œuvre, s'il se trouvait, ce que les rapports de librairie dénomment des « romans de garnison ». Il fallait distraire des soudards désœuvrés comme des esprits délicats. Pourtant, si ces romans sont les ancêtres détestables de nos feuilletons, ils n'étaient

1. Bibliothèque Nationale, Y² 63612.

pas des feuilletons. C'étaient des livres, et qui coûtaient aussi cher que les autres. Les critiques les raillent, mais ils en parlent comme de *Manon Lescaut* ou de *Clarisse*, et pour des lecteurs qui sont les mêmes. Sans doute, ils n'ont guère eu d'influence sur Prévost, sur Duclos ou quelques autres, mais ils trahissent les goûts obstinés du public. Or, Duclos ou Prévost ou Jean-Jacques Rousseau lui-même ont voulu plaire, et ce fut quelquefois par les moyens qui firent la fortune des Mouhy ou des Bastide. Ou bien ils ont voulu résister à des goûts qu'ils jugeaient médiocres et non plus s'y asservir, ils ont écrit pour protester. Et ce sont, dans les deux cas, les extravagances familières aux romans d'intrigue qui font mieux saisir les desseins des romanciers de talent ou de génie.

Prévost a écrit des romans historiques, l'*Histoire de Marguerite d'Anjou* ou celle de *Guillaume le Conquérant*, sans compter les *Campagnes philosophiques* qui sont celles d'un aide de camp du maréchal de Schomberg engagé dans les guerres d'Irlande. Mme de Tencin a conté, avec la collaboration posthume de Mme de Beaumont, les *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard III* ; elle a voulu nous émouvoir par les héroïsmes du *Siège de Calais*. Surtout Mme de Tencin comme l'abbé Prévost ont pensé qu'un romancier avait d'autres devoirs que d'exprimer la vie commune. Ils ont mis leur point d'honneur à machiner des « caprices du sort » et des surprises de la fortune. Le siège de Calais n'encadre pas seulement les tendresses de M. de Canaple et Mme de Grançon. Il y faut, pour les corser, les passions d'une douzaine de soupirants frénétiques ou transis. Il ne suffit pas, pour que Mme de Tencin s'émeuve, d'une épouse qui se meurt d'aimer un autre que son mari. L'amour ne s'exprime chez elle avec éloquence qu'à travers les enlèvements, les massacres, les reconnaissances, les accouchements secrets, en un mot les coups du sort et les fureurs des amants déchainés. L'abbé Prévost s'accorde sur ce point avec Mme de Tencin. Cléveland sans doute est un « philosophe anglais », comme l'Homme de qualité ou le Doyen de Killerine nous enseignent les héroïsmes des consciences vertueuses. Mais ni leur philosophie ni leurs vertus ne vaudraient qu'on s'y attardât si elles étaient bourgeoises et pacifiques. Hors de l'ordre commun, il leur faut des fortunes, pour mériter que Prévost les conte. « C'est à cause de leur singularité, dit l'abbé Prévost, qu'on les public. » S'il leur survient des « aventures surprenantes », « on doit se souvenir que c'est ce qui les rend dignes d'être commu-

niquées au public » ¹. Le public en eut pour son argent. L'Homme de qualité a recueilli, avec l'histoire de ses destinées, celle du prince de Portugal, du consul ***, de son ami Rosambert ; et ces narrateurs complaisants ont côtoyé et retenu très exactement pour les raconter à leur tour des aventures qui n'étaient pas les leurs. La philosophie de Cléveland s'éprouve et s'affermite à travers de prodigieux hasards de fortune : des cavernes où s'abritent des exilés, des Salentes protestante ou sauvage, des Peaux-Rouges qui sont cannibales ou qui vivent comme des bergers d'idylle, des poursuites qui mènent de Sainte-Hélène à la Jamaïque, Cuba, Saint-Domingue, la Virginie et les déserts mystérieux du Nouveau-Monde. Tant d'épreuves ne vont pas sans batailles, complots, meurtres et catastrophes qui hérissent la chair. Si bien que Prévost se lassa lui-même de ces tragédies, et traduisit l'*Histoire du chevalier Grandisson*, « parce qu'elle n'offre point d'intrigues sombres ni d'aventures sanglantes et de catastrophes funestes » ². Elle n'est pas pour cela ni commune ni pacifique : elle chemine au contraire de hasards en prodiges et de surprises en étonnements. Ce n'était pas la seule aventure d'Outre-Manche qui eût de pareils prestiges. L'orpheline anglaise de Sarah Fielding est fille d'un père qui l'abandonne et qu'elle retrouve sans le connaître ; elle traverse des attaques de corsaires, des naufrages, des morts, des assassinats et des suicides, deux mariages, un enlèvement manqué, etc... Le froid Duclos lui aussi, pour qui le seul principe était l'amour de l'ordre, n'a pas méprisé dans ses romans quelque beau désordre ou quelque extravagance dans les conjurations de la fortune. Ce ne sont pas des libertinages aisés que ceux du comte de ***, et c'est une infortune singulière pour Mme de Luz que de donner, par chantage, évanouissement et dol, à trois amoureux méprisés, ce qu'elle a refusé à l'amant aimé.

Jean-Jacques Rousseau lui-même s'est laissé gagner aux séductions de ces romans d'intrigue. Son ami Diderot goûtait médiocrement les sujets « d'une extrême simplicité ». Il eût voulu que les *Lettres de Milady Catesby* fussent de ces romans qui « l'agitent » et que des amours trop aisées devinssent des « amours secrètes » ³. Jean-Jacques a goûté

1. Avis en tête des *Mémoires*.

2. *Œuvres choisies*. Amsterdam-Paris. Rue et hôtel Serpente. *Grandisson*, 1784, t. I, p. ix.

3. *Œuvres* (20), t. VII, pp. 408-409.

comme lui les passions qui suivent des chemins surprenants. Les *Amours de Milord Edouard* ont failli se glisser parmi celles de Julie et de Saint-Preux. Duclos lui conseillait de leur faire place¹. Il en est resté dans quelques passages de l'*Héloïse* tout ce qu'il fallait pour ennuyer. Rousseau n'a ménagé dans ces *Amours* ni les situations qui fussent audacieuses, ni les amours qui veulent tuer ou dont on meurt, ni les amours héroïques qui s'ensevelissent au fond des cloîtres. L'histoire d'*Emile et Sophie* qui continue l'*Emile* serait comme une gageure d'extravagances, si cette Sophie infidèle, le départ d'*Emile*, sa captivité en Alger et, sans doute, la rencontre avec Sophie dans une île déserte ne rappelaient exactement les fantaisies de ce *Cléveland* que Jean-Jacques avait aimé et où la nature lui semblait « toujours pure ».

Pourtant, en écrivant l'*Héloïse*, il s'est souvenu qu'il était un moraliste et non pas un romancier ; il a cru que les belles histoires sont séduisantes, mais nourrissent des plaisirs frivoles. Il a voulu, malgré son « délire », se proposer un « objet utile ». *Clarisse* ou *Paméla* l'avaient fait avant lui. *Clarisse* n'est que l'histoire d'une séduction et d'un viol. *Paméla* n'est que le récit d'une résistance et d'un mariage. Il n'y avait là-dedans, malgré les machinations romanesques de Lovelace, ni pirates, ni meurtres, ni disparitions, ni naufrages, ni îles désertes. Il n'y en avait pas davantage dans les romans que Mme Riccoboni publiait avant l'*Héloïse*. Un amant que l'on aime, que l'on rêve à la mesure de ses tendresses, qui se révèle hypocrite et que l'on renie, ce sont toutes les *Lettres de mistriss Fanni Butlerd*. La vie de Juliette Gatesby n'a pas d'autres surprises ni d'autres merveilles. « Le sujet, juge Diderot, en est d'une extrême simplicité. C'est un seul et unique incident qui donne lieu à quelques lettres préliminaires et à deux grands récits². »

Le chevalier de Mouhy lui-même a mis une fois son ambition à laisser la vie conduire les cœurs sur une route qui fût unie. Le commandeur se divertit à écrire à Mlle de *** des lettres qui soient amicales³. Mais l'amitié mène à la tendresse, la tendresse à l'amour. Mlle de ***, contrainte d'épouser le Wolmar qu'elle n'aime pas, laisse son cœur au commandeur,

1. Lettre dans Streckeisen (18), t. I, p. 292.

2. *Œuvres* (20), t. VII, p. 408.

3. *Lettres du commandeur de *** à Mademoiselle de ****, avec les réponses Paris, Jorry, Duchesne, 1753.

et, comme Julie, meurt avant d'avoir trahi son époux. Et ce sont huit cents pages d'effusions et de tourments d'amour entre deux amants qui restent chastes et ne se voient presque jamais. A plus forte raison Rousseau comprit-il qu'il y avait dans la simplicité du sujet quelque dignité. S'il pensait que la gageure était malaisée de soutenir l'intérêt sans les ressources familières aux romans d'intrigue, il voulut du moins la tenir, et, quand il eut triomphé, c'est contre le roman d'aventures qu'il triompha et qu'il se fit gloire d'avoir vaincu : « Des événements si naturels, si simples, qu'ils le sont trop ; rien d'inopiné, point de coup de théâtre : tout est prévu longtemps d'avance, tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison ou dans celle de son voisin¹ ? » Il jugea qu'il valait la peine et que c'était là le véritable intérêt du roman.

Les historiettes et les contes. — Cette belle simplicité ne séduisit pas tous les lecteurs. Il y en eut pour affirmer que ce naturel était insipide et que cet intérêt était « nul ». Mais il y avait à la prolixité des romans d'intrigue des remèdes moins héroïques. Il suffisait, sans toucher à leurs fantaisies, de les faire plus courtes. On ne renonça donc ni aux surprises ni aux catastrophes ; on se contenta d'enfermer en cent pages ce que Prévost contait en deux mille. Le goût des « petites histoires » n'était pas nouveau, on en avait écrit dès le ^{xvii}e siècle. *Les Divertissements de la Princesse Aurélie*, de Segrais, qui sont de 1656 et qu'on réédite en 1742, étaient faits de six nouvelles en deux minces volumes. Mais l'impatience des lecteurs multiplie, entre 1740 et 1760, ces abrégés de romans. Ils ne sont guère plus sages que les longs ouvrages. Cinquante ou cent pages leur suffisent pour des pirates, des captifs, des turqueries, du « merveilleux triste », des illustres inconnus, des innocences délivrées, des infortunes italiennes ou des belles Péruviennes. Lorsque Caylus et ses amis colligent les fantaisies qui ont charmé leurs « Soirées du Bois de Boulogne », ces sceptiques restent fidèles aux enlèvements, méprises, quiproquos, bandits masqués, paysannes qui sont des filles nobles, héros sans nom qui se retrouvent gentilshommes, corsaires d'Orient et « belles Zizis ». Mais du moins ces gentillesse ne nous demandent qu'une heure de patience. Il faut songer aux « quarts d'heure d'une jolie

1. 2^e Préface de la Nouvelle Héloïse.

femme » ou aux « divertissements de la toilette ». Tout le monde se pique donc à l'occasion d'être court et de trousseur une « nouvelle parisienne ». D'Argens, l'abbé Prévost, Le Sage, Mme de Gomez s'y essaient. Les *Veillées de Thessalie* de Mlle de Lussan, qui sont de courtes veillées, connurent une fortune éclatante. Caylus surtout et ses amis, ou Coustelier, multiplièrent les *Recueils*, les *Pots-pourris*, les *Soirées* et les *Rapsodies*. On s'engoua furieusement de ces aventures qui se nouaient et se dénouaient en vingt ou cent pages. Les imprimeurs s'ingénierent. Ils reprirent ou allégèrent les anciennes historiottes ou nouvelles pour les réunir en volumes nombreux mais variés. De 1740 à 1760, se multiplient incessamment ces *Bibliothèques de campagne*, ces *Amusements de la campagne*, ces *Après-Soupers de la campagne*, ces *Recueils de romans*, ces *Amusements des dames*, ces *Amusements de l'esprit et du cœur*, ces *Bibliothèques choisies*, ces *Bibliothèques de campagne* qui colligent, en vingt ans, cent cinquante volumes d'historiottes. Elles se pillent paisiblement les unes les autres, puisque la plupart de ces romans n'ont jamais eu de privilège. Elles empruntent à toutes mains, à l'antiquité, aux romans du *xvii^e* siècle, à ceux du *xviii^e*, à ceux qui sont illustres comme à ceux qui sont obscurs. Mais toutes se font une loi de ne rien prendre qui ne soit court ou qu'elles n'abrègent sans vergogne ; trois ou quatre nouvelles par volume, des histoires « courtes, amusantes, intéressantes »¹.

L'historiette chercha même, pour être vraiment intéressante, des agréments qui fussent nouveaux ; elle se fit conte. Le conte, pendant les vingt années qui précèdent la *Nouvelle Héloïse*, eut une fortune presque aussi éclatante que le roman d'intrigue. Il en parut près de deux cent cinquante. Le genre avait des privilèges. Comme il s'installait dans l'allégorie, il pouvait cheminer, sous le masque, dans les routes défendues de la philosophie ou les sentiers scabreux du libertinage. Pour le moins il pouvait donner aux galanteries dont on se lassait, aux aventures qui n'étaient plus neuves des décors qui fussent imprévus. Il n'y eut pas de gens de lettres ou de barbouilleurs de papier qui ne se laissassent tenter par ces commodités. On multiplie les contes grecs et les nudités savoureuses des mythologies de truineaux. On promène des fantaisies et des

1. Sous-titre de *Les Après-soupers de la campagne ou Recueil d'histoires courtes, amusantes et intéressantes*. Amsterdam-Paris, Bauche, Lambert, Duchesne.

caprices galants chez les Sylphes, les fées, les enchanteurs, les Indous, les Mogols, à Minutie, à Sanga ou à Firando, dans tous les pays où il est permis d'être absurde, chez toutes les princesses qui s'accommodent des extravagances. Entre les citrouilles transformées en carrosses et les libertins qui deviennent sophas il y a place pour des allusions qui soient claires et des satires qui soient transparentes. Le conte satirique prodigue aux Persans des railleries qui touchent les Français et aux princesses visitées par les fées des conseils qui se moquent de nos marquises. La philosophie passe par la porte qu'ouvre la satire. Voltaire, Diderot, Deslandes se promènent en Orient, chez les Chinois ou chez les Guèbres, pour y trouver enfin des sages. Mais les libertins, les satiriques ou les philosophistes s'accordent tout au moins sur un point, c'est que l'obscénité, la raillerie ou la raison ne sont rien si elles ne sont brèves, et qu'il n'y a pas de bonne plaisanterie qui ne soit courte. Le conte ne saurait faire passer la sagesse à travers plus de cinquante pages. Il faut être bref pour se faire lire.

Prévost lui-même s'en doutait un peu. Quand il traduisait *Clarisse*, il abrégait le roman anglais de plus d'un tiers. Ses premiers romans ont sept, huit, dix volumes. Il n'en risque plus généralement, par la suite, sans parler de ses traductions, qu'un ou deux. Or, la *Nouvelle Héloïse* a six volumes. C'est un roman qui, bien qu'il soit simple, est long. Moins long que la *Clarisse* ou le *Grandisson* de Richardson même abrégés, mais plus long que tous les romans français qui trouvaient le plus de lecteurs. Trois ou quatre *Malheurs de l'amour*, une dizaine de *Madame de Luz* tiendraient dans les *Lettres de deux amants*. Jean-Jacques a été prolix, bien qu'il ait lui-même ébauché deux « Nouvelles » et écrit la *Reine fantasque*, bien qu'il n'ait guère vu sur les toilettes ou les consoles que des historiettes ou des contes. Il a subi l'influence de Richardson ; il a obéi à la pente de son éloquence passionnée plus fortement qu'aux exigences du goût public. Il n'a cherché ni la « grâce » ni la « facilité ». Il a voulu écrire un roman qui fût « long »¹. On s'en déshabitua certainement autour de lui.

Romans d'analyse galante. — Il y avait d'autres ressources pour plaire que la brièveté de l'historiette et du conte. La *Princesse de Clèves* est courte, mais la *Vie de Marianne* est longue et n'est pas un roman d'intrigue. Deux amants qui s'aiment

1. 2^e Préface.

et qui causent ne disent rien qui ne soit en apparence indifférent ou parfois stupide ; mais ils y trouvent et ils y goûtent mille saveurs cachées. Le « sentiment » peut colorer les vaines banalités de la vie. Ainsi le roman peut n'avoir pas d'autres aventures que celles qui se trament au fond des âmes. Au lieu des grandes routes que hantent les voleurs et des mers qu'ébranlent les tempêtes, on suivra les « sentiers du cœur ». Au lieu de conter les catastrophes brutales du sentiment, on en fera la « métaphysique ». Le roman d'analyse galante prolonge encore avant la *Nouvelle Héloïse* ce qui fit les délices de la Chambre bleue et des ruelles précieuses. On goûtera les passions, non parce qu'elles nous émeuvent, mais parce qu'elles sont pleines de mystères et de subtilités ; on en discernera les pentes cachées et les détours inattendus. La Marianne de Marivaux s'attacherait moins vivement à ses amours si elles étaient aisées et naïves ; il lui plaît de se perdre un moment dans son cœur pour savoir s'y retrouver. Tout l'art des romans de Mme de Tencin est dans ce juste discernement. Elle n'y conte des *Caprices de l'amour* et des *Égarements du cœur* que pour ne jamais égarer son esprit, et nous mener de maxime en déduction, jusqu'à ces raisons que la raison ne connaît pas. D'Argens lui-même, Bastide, Mouhy, tous les maîtres du roman d'intrigue ont tenté bien souvent de mêler aux surprises des aventures les surprises du cœur et aux jeux du hasard ceux du sentiment. Les femmes, par goût et par amour-propre, se sont vouées à ces analyses. Elles ont multiplié à l'infini des Princesses de Clèves plus prolixes et moins touchantes. Elles ont continué les Mme d'Aulnoy, les Mme de Villeneuve, les Mme de la Force, les Princesses de Conti, qu'on réédite d'ailleurs. Elles ont écrit des « nouvelles historiques », mais pour chercher dans l'histoire plus d'amants que d'ambitieux. Quand Mme de Gomez conte les *Anecdotes de la maison ottomane* ou l'*Histoire du comte d'Oxford*, quand Mlle de Lussan se promène de la cour de Philippe-Auguste à celle de François premier et du palais de Henri second à celui de Marie d'Angleterre, c'est pour n'y rencontrer que des tendresses d'amants et les conflits délicats de l'ambition et de l'amour, du devoir et des penchants, de la politique et du cœur.

Rousseau lui-même a subi l'influence de la tradition et de la mode. Il a voulu, à l'occasion, marivauder et chercher l'amour dans ses niches. Non pas, certes, sauf exceptions, celui de Julie d'Etange et de Saint-Preux, qui est la passion

toute pure. Mais celui qui naît ou qui semble naître, dans les cendres de l'ancien amour, entre Saint-Preux et la cousine Claire. Ils s'aiment peut-être, sans le savoir. Julie le croit. Et Rousseau s'est évertué à saisir les nuances qui peuvent lier leur amitié à la tendresse, la tendresse à l'amour — ou les séparer. Tout comme Wolmar s'est piqué de bien connaître Julie et Saint-Preux, « ses jeunes gens », et de discerner pourquoi ils s'aiment plus que jamais en ayant cessé de s'aimer. Le roman de Jean-Jacques n'est pas toujours éloquent et pathétique ; il est parfois subtil, ou il prétend l'être.

Le Roman de mœurs. — Les sentiments qu'analysent Mme de Tencin, Mlle de Lussan ou les autres sont d'ailleurs des sentiments d'exception. La simplicité, le « bon gros sens » que les théoriciens réclament n'ont que faire de ces amours qui commencent à trente quartiers, et dont les délicatesses sont si subtiles. Ce qui convient, c'est la vérité quotidienne et ce qui peut « arriver tous les jours », au faubourg Saint-Antoine comme à Versailles. « J'ai entendu, disait Diderot de Richardson, disputer sur la conduite de ses personnages comme sur des événements réels, louer, blâmer Paméla, Clarisse, Grandisson comme des personnages vivants qu'on aurait connus et auxquels on aurait pris le plus grand intérêt¹. » Cet intérêt-là les romanciers ont voulu presque tous l'assurer à leurs romans.

L'artifice le plus simple, même s'il est naïf, c'est d'attester les dieux et les hommes qu'on n'invente pas, mais qu'on raconte. « Les romanciers, dit Béliard, se sont mis l'esprit à la torture pour inventer quelque circonstance capable de persuader que l'ouvrage qu'ils s'étaient bien donné de la peine à faire n'était pas d'eux². » En fait, leur torture était brève. Ils se contentent d'affirmer. Ce ne sont point « des histoires faites à plaisir et inventées par un faiseur de romans ». Ce sont des « portraits calqués d'après le naturel et les événements plus vrais encore qu'ils ne paraîtront simples et vraisemblables » ; c'est « la vérité elle-même, nue et sans fard ». Sans doute, les événements sont de ceux qui méritent quelque défiance ; mais, s'ils ne sont pas vraisemblables, ils sont vrais. On peut en trouver « des garants ». Ces *Lettres*, ces *Mémoires*, c'est le

1. *Œuvres* (20), t. V, p. 219.

2. *Rézéda*. Ouvrage orné d'une post-face par M. B***. Amsterdam, Compagnie, 1751, p. xiii (Post-face).

hasard que voici, c'est la confiance que voilà, c'est l'indiscrétion d'un ami ou quelque fausse confidence, ou des papiers tombés par cas fortuit entre ses mains, qui les ont livrés à l'éditeur. Ce n'est pas « un crime » de les publier. Ce crime, tous les romanciers le risquent, Mouhy comme d'Argens, Méhégan comme de Mirone ou Magny¹. Prévost lui-même ne veut pas qu'on tienne l'île de Sainte-Hélène ou les Abaquis pour des chimères. C'est le propre fils de Cléveland qui lui a remis le manuscrit². Et Rousseau, quand il écrit les *Lettres de deux amants*, n'avoue pas qu'il invente. Il les « recueille » et les « publie ». S'il est glorieux d'être auteur il se souvient qu'il est plus sûr pour réussir de n'être qu'un éditeur. On l'interroge, on le presse. Il ne dit pas que Julie ni Saint-Preux aient vécu : on ne les a connus ni à Vevey ni à Clarens. Il n'y a jamais ouï parler d'eux. Mais n'ont-ils pas vécu ailleurs, et les fictions de ces lettres ne sont-elles pas là pour « donner le change au lecteur » ? Rousseau ne nie ni n'affirme. « Que chacun pense comme il lui plaira³. »

Jean-Jacques sut tromper quelque temps les curiosités. Ni les d'Argens ni les Mouhy, comme on le pense, n'y réussirent. L'artifice se discrédita par cela seul qu'on en abusa. On pensa que ces *Mémoires* vrais et ces authentiques amours abusaient des crédulités : « J'aimerais mieux lire le *Voyage de la Lune* de Cyrano de Bergerac et les visions de Quevedo⁴. » Il valait

1. D'Argens, *Mémoires du M^{rs} de Mirmon*. Avertissement. — Lubaut, *Les erreurs de l'amour et de la vanité*, La Haye, Néaulme, 1755, p. 3. — *Histoire de Rosalie d'Auffen princesse de Bretagne*. La Haye, s. n., 1746, p. 3. — Cointreau, *L'amant salamandre* etc... Londres-Paris, Duchesne, 1756, p. 4. — Méhégan, *Histoire de la marquise de Terville*. Londres-Paris, Jorry, 1756. Avis au lecteur. — Mouhy, *Mémoires d'Anne-Marie de Moras*, etc... La Haye, de Hondt, 1739. Avertissement. — Le même, *Voyages et aventures du comte de *** et de son fils*. Amsterdam, Marteau, 1748, t. I, p. xv. — Bastide, *Lettres d'amour du chevalier de ****. Londres, s. n., 1752, p. vi. — De la Bataille, *Mémoires et aventures de M^r le comte de Kermalec*. La Haye, Compagnie, t. I, p. 1. — *Le Solitaire espagnol ou Mémoires de don Varasque de Figuierous*. Leyde, Suchtmans, 1753, t. I, p. 3. — Guér, *César aveugle et voyageur*. Londres, 1740, p. 5. — Gironet, *Carmanthière ou les engagements rompus par l'amour*. Amsterdam, 1754. Avertissement. — Lambert, *Mémoires et aventures d'une dame de qualité qui s'est retirée du monde*. La Haye, Compagnie, 1741. Préface. — Magny, *Mémoires de Justine*, etc... Londres, Nourse, 1754, p. II. — *La coquette punie ou le triomphe de l'innocence sur la perfidie*. La Haye, Compagnie, 1740. Préface, etc...

2. *Le Philosophe anglais ou histoire de Monsieur Cléveland* (*Œuvres choisies* de Prévost. Amsterdam-Paris. Rue et hôtel Serpente, 1783), t. I, p. vi.

3. Première et deuxième préfaces du roman.

4. *La Coquette punie*, etc... La Haye, Compagnie, 1740. Préface.

mieux ne rien dire et persuader qu'on était vrai. On n'aborde pas tous les jours à des îles désertes. Mais c'est à chaque tournant de rue que les Mme Dutour, lingère, se querellent avec des cochers. Il n'importait donc guère que Marivaux eût trouvé les *Mémoires* de Marianne dans une armoire abandonnée. Si ces *Mémoires* n'étaient pas vrais, ils pouvaient l'être. A défaut du vrai, qui n'importe guère, ils nous donnaient du moins le vraisemblable. Car nous ne doutons guère des aventures lorsque nous les rencontrons autour de nous. Les *Gil Blas* ne sont pas enfermés pour l'ordinaire dans les cavernes de brigands, mais ils sont dupés aisément dans les auberges ou complices des Sangrados. Pour faire croire à la vie, il n'y avait qu'à la refléter, comme Marivaux, ou comme Le Sage, lorsqu'il le veut. Le roman de mœurs ou de caractères tenta donc quelques audacieux. Les Anglais, Fielding ou Sarah Fielding, en donnaient, comme *Gil Blas* ou *Marianne*, des modèles aimables. Le naïf Joseph Andrews ou le bon ministre Abraham Adams, le « simple » David ou l'enfant bâtard Tom Jones ne pratiquaient pas la vertu sans quelque humour, clairvoyant ou involontaire. Leurs historiens se souciaient d'autre chose que de sermons. Pour les mener au bien ou à la fortune, ils n'oubliaient pas de s'égayer des sottises et de peindre les vices à plein, même si pour les observer il fallait aller à l'auberge ou chez les gens de rien. Quelques romans français s'y hasardèrent comme eux. On conta les *Mémoires et aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde*, la *Promenade de Saint-Cloud* où des bourgeois se chamaillent et se dupent. Duclos voulut, « pour servir à l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle, » rédiger des aventures plus distinguées, et nous donner les *Mémoires* d'un libertin qui se fait vertueux. Pourtant les mœurs du beau monde, comme celles des bourgeois qui parviennent ou des boutiquiers qui prennent la galiote de Saint-Cloud, occupèrent rarement les romanciers. Deux éditions environ du *Bachelier de Salamanque*, neuf du *Diable boiteux*, sept éditions de *Gil Blas* de 1740 à 1760, deux éditions du *Paysan parvenu*, quatre de la *Vie de Marianne* attestent qu'on n'oublie ni Le Sage ni Marivaux¹. Mais on mit surtout en

1. Je n'insiste pas sur l'influence de Marivaux. Elle est incontestable ; elle n'est pas (comme le chiffre et la comparaison du chiffre des éditions l'indiquent) prépondérante. Il est possible et même probable que Richardson a subi l'influence de Marivaux. Mais aucun contemporain de Rousseau ne s'en avise. Pour la critique du XVIII^e siècle, les romans de Marivaux ne sont

Maximes, Mœurs ou Caractères ce qu'ils avaient mis en roman. Les *Caractères* de La Bruyère ou les *Lettres Persanes* suscitent une postérité féconde. Il n'est pas de femme de lettres, d'écrivain à gages ou d'abbé féru de beau style qui ne rédige des *Mœurs du siècle*, des *Esprits du siècle*, des *Hommes*, des *Caractères*, des *Lettres chinoises, siamoises, turques, iroquoises*. L'intrigue romanesque semble vaine. Pour peindre les mœurs, on note ; on disserte ; on renonce à imaginer.

Roman réaliste. — On ne disserte guère d'ailleurs que des mœurs des gens distingués. Javotte ou Margot, la Sinclair de Richardson, prostituée, voire Mme Dutour lingère n'ont que des vices sans délicatesse et des appétits sans raffinement. On les voit tout d'un coup d'œil et l'analyste n'y a que faire. On commence pourtant à croire que la vie a son pittoresque, même lorsqu'elle se passe d'intelligence. Le roman réaliste est plus prospère, à tout prendre, que le roman de mœurs ou de caractères. Le réalisme de *Joseph Andrews*, de *David Simple* ou de *Tom Jones*, ou celui du *William Pickle* de Smollett étaient du moins pittoresques. Les beuveries et les pugilats y sont contés avec cette bonne humeur qui donne à la vie grossière l'élégance de l'ironie. Richardson au contraire n'avait pas d'ironie, et ses mauvais lieux ou ses rustres sont cyniques, puants et féroces tout à plat. Rustres et prostituées n'avaient d'ailleurs rien qui pût surprendre des Français, sinon qu'ils étaient mêlés à la vie d'une « divine » Clarisse ou d'une « touchante » Paméla. Les Français n'avaient qu'à se souvenir des Sorel ou des Scarron. Leur tradition subsiste. Les duchesses et les petits-maitres ne dédaignent pas, aux boulevards, de questionner Fanchon la Vieilleuse, comme ils s'asseyent dans les guinguettes près de Javotte ou de Guillaume. Il est de bon ton de s'encanailler et de s'exercer au style poissard. Cailleau, Caylus, Coustelier, Chevrier conteront donc, dans le style des Halles, les amours de Royal Vilain et de Mlle Javotte, celles d'un pêcheur et d'une blanchisseuse ou de Mlle Jeannot Georgin, les histoires des Écosseuses, celles des Fêtes roulantes ou des Bals de bois, une douzaine de romans poissards qui furent parfois réédités. Il y a d'ailleurs des grossièretés savoureuses autre part qu'à la

que de bons romans qui ne se détachent pas parmi vingt ou cinquante autres bons romans. Aucun romancier ne dit : « J'ai lu Marivaux, » comme il dit : « J'ai lu Richardson, ou Rousseau, ou même Prévost. »

Foire Saint-Laurent ou au bal des Porcherons. Les procureurs, les chevaliers d'industrie, les soudards ou même les mendiants et les coupe-jarrets ont, eux aussi, leurs appétits qui se démènent. On racontera donc les aventures d'un M. Hugon parti pour Mantes par la rivière, d'une Nine qui fut fille de ferme avant d'être Mme de Forceville, de « héros » qui sont « subalternes », c'est-à-dire qui servent obscurément sous le nom de Picard ou de Normand, de M. de Verval qui fut d'abord Belle-Rose avant d'être un soldat parvenu, d'un Clapandrus, d'une baronne ou d'un chevalier de V*** qui prirent plaisir à s'encanailler, d'un sieur de Chassonville qui n'était lui qu'une canaille, d'un Pinolet ou d'un César, qui n'étaient qu'aveugles, et qui vécurent, avec des coupe-bourses ou des tire-laines leur existence de mendiants.

Romans et contes licencieux. — Ils sont prospères évidemment; il suffira, pour s'en convaincre de se reporter à notre bibliographie. La Morlière, Crébillon fils et dix autres, sans parler de Diderot, eurent des lecteurs assidus. Le « libertinage » commence à devenir tout bonnement la dépravation des mœurs et le goût de l'obscénité. On y met sans doute de l'esprit et des formes de style; mais ce n'est qu'un raffinement et non une pudeur. Et c'est en partie une révolte de la pudeur et de la dignité qui explique la fortune contemporaine du roman moral et philosophique.

Roman moral et philosophique. — Malgré les succès du roman réaliste, les Caylus, les Chevrier, les Couteliers et les autres ne comptent guère au regard des trois cents romans d'aventures et des deux cent cinquante contes fantaisistes, satiriques ou libertins. Les lecteurs furent somme toute d'accord avec les théoriciens du roman : s'ils goûtèrent trop souvent l'obscénité élégante, ils ne goûtèrent ni le « bas », ni le « rampant », ou ne le goûtèrent qu'en passant. Ils demandèrent au roman d'autres plaisirs.

Ils y cherchèrent d'abord ce que les critiques sévères s'inquiétaient de n'y pas trouver, des enseignements et non des plaisirs, du profit moral et non des exemples scabreux. Il y a, dans les spectacles de la vie, des leçons qui sont fertiles. On peut y apprendre à vivre selon la conscience et selon la raison; on peut y enseigner la philosophie et la vertu. Comme la philosophie était à la mode et que la vertu gardait des attraits, les romanciers s'évertuèrent parfois à les enseigner : « Je crains, dira, un peu plus tard, la Dixmerie, que vos romanciers ne

deviennent à la fin trop philosophes¹. » Ils commencent déjà vers 1750. « Je ne sais point philosopher² », affirmait la Marianne de Marivaux. Les romanciers qui vont suivre n'ont pas cette modestie.

A vrai dire, ce sont les conteurs surtout qui se piquent de raisonner. Pendant ces vingt années, de Deslandes à Voltaire, de Méhégan à Sandisson, de Voisenon au chevalier de Béthune, c'est la folie qui vend la sagesse. De 1747 à 1759 paraissent *Zadig*, *Memnon*, *Micromégas*, *Candide*. Mais les romanciers s'évertuèrent parfois, eux aussi, à « dévoiler les préjugés ». Ils proposèrent aux gens du monde les leçons de la pure nature et de l'éternelle raison. Avant les îles de Tinian et de Juan Fernandez de l'*Héloïse*, ils continuèrent la fiction des îles désertes où l'on vit heureux et des sauvages qui sont vertueux³. Le *Robinson Crusoë* est traduit en 1720. Le Sage avait conduit les *Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne*, dans une Salente sauvage, chez les Hurons. De 1740 à 1760, le *Robinson* ne semble guère avoir été réédité qu'une seule fois ; mais d'autres îles désertes sont les asiles de la félicité, et les sauvages sont des philosophes qui s'ignorent. Les protestants de *Cléveland* qui vivent à Sainte-Hélène, séparés du monde, ou les Abaquis dociles à « la raison » et à « l'humanité », ne sont pas les seuls peuples où l'on ignore les mensonges et les misères des civilisés. La Péruvienne de Mme de Graffigny a appris, à Cuzco, à mépriser les vanités du luxe et les sottises du bel air. L'Oronoko de Mistriss Behn laisse aux civilisés, qui le trahissent, la bassesse et la duplicité, et garde pour lui et les siens la noblesse d'âme et le dévouement. M. le marquis de St*** ou le marquis de Courtanges savent, eux aussi, par la grâce d'un naufrage, mener la vie d'un Robinson, ou goûter, dans une île délicieuse, « de charmants et innocents plaisirs » en suivant « les simples lois de la nature »⁴.

1. *Les deux âges...* (178), p. 116.

2. *La Vie de Marianne*. 1^{re} Partie (Paris, Garnier, s. d., p. 18).

3. Voir, depuis 1700 : Gilbert, *Histoire de l'île de Calejava* (1700). — Lahontan, *Nouveaux voyages de M^r le baron de Lahontan* (1703). — Tyssot de Patot, *Voyages et aventures de Jacques Massé* (1710). — Lebeau, *Aventures du sieur Lebeau* (1738) et dix autres. Consulter : Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*. Paris, Hachette, 1913 ; et quelques additions dans notre compte rendu de la *Revue d'histoire littéraire de la France* (juillet-décembre 1914).

4. *Mémoires de M^r le marquis de St*** ou les amours fugitifs du cloître*.

Avant 1760, cependant, la philosophie ne fait qu'ébaucher ses triomphes. Les philosophes sont une « secte » qui peut encore dénombrer ses adeptes. Et les romanciers ne se sont laissé séduire que timidement par les impertinences de la « pure raison » ou les leçons audacieuses de la nature. Ils ont suivi, pour nous instruire, des routes plus prudentes et mieux connues. « J'ai tiré de la philosophie, dit Cléveland, tout le secours qu'elle peut donner ¹. » Mais, cette philosophie-là, ce n'est presque jamais celle de Voltaire, de Diderot ou même de Mme de Graffigny. C'est une morale, tout simplement, et, si c'est une morale « naturelle », elle choisit dans la nature ce qui peut s'accorder avec les traditions orthodoxes et les exigences des morales bourgeoises. Les romanciers ont été parfois philosophes : ils ont été communément moralistes.

Prévost et Richardson leur donnèrent l'exemple. Desfontaines avait pour la morale et pour Prévost toutes les indulgences. Il s'est ennuyé pourtant à l'occasion : ces « longues moralités qui sentent un peu le prédicateur fatiguent » ². Cléveland, le Doyen de Killerine, l'Homme de qualité ne se lassent pas en effet de prêcher. Prévost pensait que leurs sermons donnaient au roman la dignité qui lui manquait ³. Les lecteurs lui donnèrent raison. Et le triomphe de *Paméla*, de *Clarisse*, de *Grandisson*, voire du *Tom Jones* et du *David Simple* vint soutenir celui de Prévost. Richardson n'a pas écrit pour nous divertir. On l'appelait M. Gravité. Il ne fut romancier que pour « cultiver les principes de la vertu et de la religion dans les esprits des jeunes gens des deux sexes ». Il ne s'est passionné, ni pour la beauté des visages, ni pour l'élégance des esprits, ni pour l'harmonie des choses et du style. Tout son lyrisme est celui de la vertu, de la conscience, de l'honneur. Il n'a vu dans le monde que des coquins victimes du vice, des âmes faibles qui lui cèdent et se repentent, des âmes héroïques qui mènent contre lui, à grand renfort d'apostrophes et d'exaltations, des combats tantôt désespérés et tantôt triomphants. Ce fut pour ces batailles qu'on lut *Clarisse*, *Grandisson* ou *Paméla*. Ceux-là mêmes qui se piquaient de philosophie et qui méprisaient les naïvetés du sentiment

Amsterdam, Compagnie, 1749, p. 26. — *L'infortuné français ou les Mémoires et aventures du marquis de Courlanges*. Londres, Nourse, 1752, p. 102.

1. Cité par Schrøder, *L'abbé Prévost*. Paris, Hachette, 1898, p. 191.

2. *Nouvelliste du Parnasse*, t. III, p. 4.

3. Préface du Doyen de Killerine. — *Avis de l'auteur en tête de Manon*.

se laissèrent gagner comme les autres. « Tout ce que Montaigne, Charron, la Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes, dit Diderot, Richardson l'a mis en action ¹. » Et la sèche Mme du Deffand parle comme le lyrique Diderot : « Vous et Paméla, écrit-elle à Choiseul, valez mieux pour moi que Sénèque et Nicole ². » *Tom Jones* et *David Simple* eux-mêmes, qui s'égaient des vices au lieu de gémir et d'exécrer, ne nous donnent pas de meilleur plaisir que « celui de la vertu » ³.

Les romanciers français suivirent avec ardeur ceux d'Outre-Manche dans ces routes austères mais glorieuses. Le chevalier de Mouhy s'intéresse, à l'ordinaire, aux aventures savoureuses, non aux drames de la conscience. Il a su pourtant, comme il convenait, jouer les Mentors et les prédicateurs. « Quoiqu'il ait l'air d'un roman, dit-il de son *Paris ou le Mentor à la mode* ⁴, l'examen lui fera connaître qu'il est plus fait pour instruire que pour amuser. » De fait, lorsque le comte de *** rappelle ses voyages et aventures, « il est témoin... d'un grand nombre d'aventures dont le dénouement est ou le triomphe de la vertu ou la punition du vice ⁵. » La nouvelle Marianne de l'abbé Lambert ⁶ qui devient grande dame est férue de vertu, d'idylle et de sensiblerie. Si Mouhy écrit des *Lettres parisiennes* ⁷, ce n'est pas — sauf quelques oublis — pour de galants ou pervers badinages. C'est pour les intituler, « le désir du bonheur en général, — l'amour regardé comme la source du bonheur, — l'amour incapable de nous rendre heureux », pour renier, après l'amour, l'ambition, les richesses, la vie mondaine, les belles-lettres, et nous conduire à la solitude, à la paix de l'âme, à l'amitié. Tous les romans ne se résignent pas à ces renoncements, mais ils choisissent pour la plupart entre le libertinage et la vertu. Il en est peu pour croire à la sagesse de Gil Blas et penser qu'il vaut mieux se divertir de la vie que de nous proposer des leçons. Si l'on n'y est pas petit-maitre ou don Juan, on y est homme à principes ou

1. *Œuvres* (20), t. V, p. 213.

2. *Correspondance complète avec la duchesse de Choiseul etc...*, p. p. de Sainte-Aulaire. Paris, Lévy, 1877, t. I, p. 135.

3. La Porte, *Observations sur la littérature moderne*, t. I, p. 117; t. II, p. 347.

4. Paris, Ribou, 1735-1736. Préface, p. vi.

5. Le même, *Voyages et aventures du comte de *** et de son fils*. Amsterdam Marteau, 1748, t. I, p. x.

6. *La Nouvelle Marianne ou les mémoires de la baronne de *** etc...* La Haye, de Hondt, 1755.

7. Genève-Paris, Duchesne, 1758.

pêcheur converti. C'est pourquoi des abbés qui n'étaient pas de cour, l'abbé Lambert ou l'abbé Bridard de la Garde, ont pu écrire des romans. C'est pourquoi la *Correspondance littéraire* a pu dire de la *Princesse de Montferrat* de Deslandes, de ce Deslandes dont le *Pygmalion* trahit le libertinage des mœurs comme celui de l'esprit, que « c'est tout ensemble une philosophie, une politique, une morale pleine de sentiment »¹. C'est pourquoi l'*Année littéraire*, qui défendait contre les audaces et les corruptions du siècle la morale et la piété, a pu louer le public de son indifférence pour les romans frivoles, s'indigner des romans qui menaçaient la religion ou les mœurs, mais louer à l'occasion ceux qui les respectaient ou les servaient². Dieu, l'humanité, l'amitié, la bienfaisance, le dévouement, la simplicité du cœur, l'héroïsme qui lutte et le renoncement qui accepte, toutes les vertus cardinales, toutes celles de la vie sociale et de la vie privée sont traduites par les romans en « exemples vivants » et auréolées de commentaires.

Quand Jean-Jacques réfléchit sur ses ivresses de passion et sur les « molleses » dangereuses qu'il rêvait en se racontant les amours de Saint-Preux, il eut donc pour l'avertir autre chose que des « principes sévères » et les maximes qu'il avait « si fortement prêchées ». Publier les délires qui jettent Julie dans les bras de son maître, ce n'était pas seulement se « démentir soi-même » ; c'était s'allier à des romanciers « efféminés » et peut-être à des romanciers libertins contre ceux qui avaient fait du roman une école de bonnes mœurs et de « grandeur d'âme ». C'était justifier ces théoriciens qui, bien avant le *Discours sur les lettres et les arts*, ne voulaient voir dans le roman que la forme la plus vaine ou la plus malsaine des Belles-Lettres. Et c'était avoir contre soi, non plus même les pédants de collège ou d'Académie, mais tous ceux qui s'enivraient de *Cléveland*, de *Clarisse*, de *Paméla*, ou de *Grandisson*. Il y avait contre le roman de plaisir, d'amour ou plus simplement d'aventures, autre chose que des indignations de moralistes ; il y avait les catalogues des libraires et la faveur de ceux qui lisent. Joindre aux « tableaux voluptueux » le « doux coloris de l'innocence », un « objet de mœurs et d'honnêteté conjugale », voire de tolérance et de paix sociale, ce n'était donc pas seulement s'éviter une inconséquence,

1 (22), t. I, p. 175.

2. 1756, t. VII, p. 233 ; 1757, t. I, p. 139 ; 1758, t. VIII, p. 3, etc...

c'était encore s'assurer le succès. Il y avait profit de gloire tout autant que profit d'honneur. La première comme la deuxième Préface, en donnant le roman pour une leçon de morale et de sagesse, servaient autre chose que la vertu et les doctrines de Jean-Jacques. Elles l'associaient à tout ce qui résistait aux contes libertins ou obscènes, à tout ce qui faisait la fortune d'un Prévost et d'un Richardson. Elles donnaient l'*Héloïse* non pour plus vertueuse, mais pour vertueuse avec plus de sens que les « modernes romans anglais ». C'était demander pour elle la faveur qui avait accueilli ces romans.

Le Roman sentimental. — La vertu toute seule ne fait d'ailleurs pas le roman, et ni *Clarisse* ni *Paméla* n'auraient ainsi conquis les cœurs, si elles n'avaient eu des « grâces », et si leur conscience n'avait lutté contre leur cœur. « Il faut des spectacles dans les grandes villes, dit Rousseau au début de sa *Préface*, et des romans aux peuples corrompus. » Entendons qu'il nous faut, pour oublier nos misères, des chimères qui nous émeuvent. Il faut plaire au cœur si l'on veut convaincre la conscience. Sans doute, les fats et les petites maîtresses, ont essayé de se persuader qu'il était vain d'avoir un cœur. « C'est, écrit d'Argenson, une faculté dont nous nous dépouillons chaque jour, faute d'exercice... Nous devenons des êtres tout spirituels¹. » Mais les romanciers refusèrent pour une part de s'accommoder à cet esprit-là. Ils voulurent écrire pour le cœur, et non pas pour les petits maîtres. « A Paris, aujourd'hui, écrit Bridard de la Garde, on ne parle plus de tendresse qu'en épigrammes². » Le sentiment, dit l'abbé Chayet, n'est plus dans le monde « qu'un sujet de conversation »³. La société, confirme Bastide, n'est plus composée que de personnes « que leur état a rendues insensibles »⁴. Mais les romans de Bridard, Bastide ou Chayet ne seront écrits ni pour fournir des épigrammes ni pour distraire les gens du monde. Il importe peu de plaire aux coquettes et aux fats : « une coquette et un fat sont l'espèce la plus méprisable qu'il y ait dans le monde »⁵. Il reste quelques « gens

1. Voir Mornet (28), p. 2.

2. *Lettres de Thérèse* etc... La Haye, Néaulme, 1739, p. 90.

3. *L'amour décent et délicat ou le beau de la galanterie*. A la Tendresse, 1760, p. 14.

4. *Lettres d'amour du chevalier de ****. Londres, s. l. n. d., t. I, p. 9.

5. *Le faux oracle et l'illusion d'un instant*. Amsterdam, s. n., 1752, pp. 3, 49.

à sentiments ». C'est pour eux que Bridard, Bastide et d'autres ont publié leurs romans.

Les « gens à sentiments », d'ailleurs, ne furent pas toujours très exigeants. Le cœur tel que l'entendent une douzaine de ces romanciers a pour les sens des politesses qui sont flatteuses. Bastide, qui raille les fats, nous conte dans le style qui est le leur les amours de Phanor, qui « ne s'occupe plus qu'à faire sans cesse trouver à Eglé un amant dans un époux »¹. Le chevalier de Mouhy a des principes qui sont austères. « Autant un bon livre affermit la raison... autant et plus un roman où les tendres sentiments dominent tout seuls amollit le cœur et le rend susceptible de faiblesses². » C'est pourquoi les *Mémoires d'Anne-Marie de Moras* s'achemineront vers de vertueuses sagesse. Mais ils traversent pour y parvenir des épisodes qui sont scabreux et, d'aventure, presque illisibles. Anne ne lit-elle pas à dix ans des livres obscènes trouvés par hasard ? N'interroge-t-elle pas Julie pour pénétrer les mystères du mariage et celui des sexes, qu'elle découvre sur un vieux maître, endormi dans une antichambre. Galli da Bibbiena et La Place lui-même, Baculard d'Arnaud ou Duclos côtoient avec la même aisance les émotions du cœur et celles des sens. Le comte de^{***}, de Duclos, ne goûte les charmes d'un amour pur qu'après s'être complu longuement à narrer ses bonnes fortunes. Il y a dans le *Bal de Venise* de Baculard une amoureuse qui est sincère : c'est une courtisane. Les « erreurs » du fat que raille La Place³ ne le mènent de bonne fortune en bonne fortune que pour l'arrêter au port d'une passion coupable, si la stricte morale approuve le mariage et non le concubinage dont il se contente. Galli da Bibbiena veut que le sentiment « triomphe »⁴. C'est pourquoi son héroïne se lasse des petits maîtres et prie ses familiers de découvrir « un homme à sentiments ». A la cour comme à Paris, il en demeure tout juste un seul. Après s'être gaussé de lui, on quitte l'amant qui paie et ceux qui distraient pour se donner à cet homme singulier. « Lumière divine, guide sûr et éclairé, doux lien des cœurs, sentiment, que n'ai-je connu plus tôt les charmes ! » Mais, si l'amour sincère emplit le cœur,

1. *Ibid.*, p. 104.

2. *Mémoires d'Anne-Marie de Moras, comtesse de Courbon*. La Haye, de Hondt, 1740, t. II, p. 9.

3. *Les Erreurs de l'amour-propre*. Londres, 1754.

4. *Le triomphe du sentiment*. La Haye, Paupie, 1750.

on s'aperçoit aussi qu'il ranime singulièrement le plaisir : « Je m'étais attendue au plus grand des bonheurs, puisque les approches me l'annonçaient ; mais je ne m'étais pas figurée que j'expirerais. Il n'y a point de femmes de bon ton qui ne voulussent être ce qu'elles appellent bégueules...¹ » Clarisse même et Paméla sont bien, si l'on veut, des bégueules ; et il n'y a pas l'ombre de libertinage dans le grave Richardson. Mais n'y a-t-il pas aussi dans *Clarisse* et dans *Paméla* une singulière conception de la chasteté ? Ne rappelle-t-elle pas celle des imagiers qui sculptaient au fronton des cathédrales les images des voluptés vouées aux supplices de l'enfer ? Le viol de Clarisse est préparé, lamenté et même décrit avec tant de complaisance que les pensées impures risquent de s'y attarder plus qu'il ne convient. Et Paméla trouve si souvent son maître dans sa chambre et dans son lit, que des lecteurs aux âmes troubles évoqueront aisément des gaillardises. Cette pudeur sans mystères est sincère. Mais elle brave le péril plus qu'il n'est nécessaire. C'est elle, peut-être, comme l'aisance des Bastide, des Baculard et des autres à tenir pour chaste un plaisir sensuel s'il est mêlé de tendresse, qui font comprendre la pudeur de Jean-Jacques et la chasteté de l'*Héloïse*. Que Julie cède à son précepteur, ce n'est pas là ce qui importe. Mais il y a des attentes et des lendemains d'amour où la chair tressaille comme le cœur. Presque tous ceux qui se sont enivrés au xviii^e siècle du roman de Rousseau, tous ceux qui en ont exalté la noblesse et la dignité, les plus chastes et les plus dignes, ont accepté à peu près sans réserves ces pages où brûle la volupté. Il semble bien que la pudeur de Jean-Jacques ait été la leur. Ils restent, comme lui, du temps où l'on n'a renié le libertinage qu'en avouant les droits de la nature, entendons ceux des sens.

Rousseau pourtant a pensé que « le charme de la jouissance était dans l'âme », et que le sentiment dont le cœur se nourrit est « la seule félicité suprême »². Il y a de ces jouissances et de ces félicités dans les romans, même avant la *Nouvelle Héloïse*. Dès la deuxième moitié du xviii^e siècle, les héros de roman connaissent les « transports » et « l'extrême violence des mouvements du cœur », l'« agrément sauvage des beaux déserts » et des solitudes où l'on rêve. Les *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise*, qui furent illustres et que fut

1. *Ibid.*, t. I, p. 5 ; t. II, p. 301.

2. *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 55.

Rousseau, mêlent dans un style tourmenté les abandons d'amour et les révoltes de la trahison. Au XVIII^e siècle, les héros de Mme de Tencin « ne veulent point de galanteries » ; ils veulent « de belles et bonnes passions ». Ils s'abandonnent sans défense à ce « fond de sensibilité qui alarme pour le repos de leur vie ». Pourtant ces violences de passion gardent presque toujours dans leur expression la discrétion des gens qui sont nés et qui savent leur monde. Quand les amants s'enivrent de leur amour ou lorsqu'ils en meurent, ils ne reflètent presque jamais dans leur langage le tumulte de leurs âmes¹. C'est vers 1750 seulement que la « passion toute pure » commence à ne plus s'exprimer dans le style des salons, et que les « mouvements du cœur » se trahissent par les désordres du style. Avant la *Nouvelle Héloïse*, les romans tentent parfois de « brûler le papier ». C'est du moins leur intention. Ils veulent qu'on les lise, non pour les analyses délicates ou la juste peinture des mœurs, mais pour les troubles du sentiment. « Dans un roman, dit Baculard, on ne veut presque point d'esprit ; son langage est trop éloigné de celui du cœur. On s'attache au sentiment ; c'est lui qui fait lire. » « Cœurs sensibles et passionnés, c'est pour vous que j'écris... !² » L'apostrophe n'est pas de Jean-Jacques ; elle est de l'aigrefin La Morlière. Elle est aussi d'une dizaine d'autres : « Je n'écris que pour les cœurs tendres. — Les cœurs sensibles et compatissants peuvent seuls être affectés par mon récit ; mon but est d'exciter chez eux ce tendre frémissement, ces agitations si terribles et en même temps si agréables pour ceux qui sont dominés par le sentiment³. » Ainsi parlent un autre anonyme et même La Morlière. Les héroïnes de roman ne veulent pas d'autre gloire que celle de tirer des larmes. « Mon cœur seul, dit l'une, a fait mon roman. — Je me suis contentée, dit l'autre, de laisser parler mon cœur. — Le sentiment, écrit cette troisième, est la base de l'âme : quand elle est insensible, je

1. Voir mon livre : *Le romantisme en France au XVIII^e s.* (28), pp. 4 et suiv. Je ne donne pas les références qui s'y trouvent ni la description détaillée des romans réunis dans la rubrique « Roman sentimental » de la *Bibliographie* de cette édition.

2. La Morlière, *Le chevalier de R***, anecdote du siège de Tournay*. Tournay, 1745. Avertissement.

3. *L'infortuné Français ou les mémoires et aventures du marquis de Courtanges*. Londres, Nourse, 1752, pp. 7-8. — La Morlière, *Mylord Stanley ou le criminel vertueux*. Cadix, 1747, p. 32.

le regarde comme une terre odieuse qui ne produit que des monstres¹. »

Aussi les romanciers ont-ils cultivé des terres plus fertiles où prospère une floraison d'exaltations, de délires et de détresses d'amour. Guillot de la Chassagne, Thibouville, Baculard d'Arnaud, Mouhy, Bastide et quelques autres en ont assemblé, avant Rousseau, des gerbes qui sont luxuriantes. La fille de qualité de Guillot de la Chassagne se rit des férocités de la tante qui l'élève. Elle a trouvé, à dix-huit ans, l'asile délicieux de son cœur : « Je lui créais un monde pour remplacer celui que mon aveugle docilité effaçait devant moi... il se précipitait, et je m'égarais moi-même sur ses pas ; il me conduisait dans des lieux enchantés ; il me promenait dans des retraites délicieuses. » Mais on se lasse d'être seule pour ces égarements ; la jeune fille rencontre celui qui fixera son destin : « mes regards couraient au-devant de lui ; ils s'ouvraient avidement, ils avalaient à longs traits le poison qu'il me préparait. » L'amant aime bientôt comme il est aimé ; il se déclare : « J'attendais ses arrêts ; hélas ! je me transportais dans son cœur pour les dicter et pour m'y soumettre ; je volais de là pour les entraîner dans sa bouche ; j'allais tomber devant eux ; mais je me perdis dans ces illusions ; mon obéissance et mon avidité s'exprimèrent par des soupirs ; je me sentis étouffée de sanglots, mes mouvements s'échappaient à gros bouillons ; ils inondèrent pour ainsi dire et mes sens et mon âme ; je tombai au pied d'un arbre, emportée par une agitation violente qui ébranlait tous mes ressorts ; j'y fus longtemps presque sans vie. Je m'échappai enfin de ces cruelles secousses, j'ouvris les yeux et je vis le marquis à mes pieds tout baigné de larmes. » On ressuscite aisément de ces petites morts : « Nous marchâmes ainsi enveloppés de notre étourdissement et recueillis dans ce silence si énergique ; je tournais la tête ; je m'échappais souvent vers cet arbre, vers ce lierre où j'avais vu le marquis dans une posture si respectueuse et si tendre. Je courais y chercher encore ses regards et lui prodiguer les miens². » Celle qui aime le chevalier de *** ne goûte, elle aussi, l'amour que pour de cruelles secousses : « J'ai besoin de vivre avec

1. Guillot de la Chassagne, *Mémoires d'une fille de qualité*, p. 2. — Lambert, *La Nouvelle Marianne* etc... La Haye, de Hondt, 1755, t. I, pp. 5-6. — Bastide, *Le tombeau philosophique* etc... Amsterdam, 1751, t. I, p. 16.

2. *Mémoires d'une fille de qualité*..., pp. 6, 12, 16, 20, 22.

moi-même ; mes sentiments sont devenus mes seuls amis... Viens donc, ma fureur épuise ma raison ; j'ai besoin de jouir de toute ma faiblesse ; viens, je suis perdue si je ne me perds. » Mais on peut se perdre sans fixer un cœur volage : le chevalier est infidèle ; et des lettres de neuf pages gémissent sur l'abandon dont on ne guérit pas¹. L'amour pour ces héros est autre chose qu'une aimable faiblesse ; c'est une tempête dont la seule approche suffit pour épouvanter. Le commandeur de ***, dont Mouhy recueille les lettres, la pressent avec tremblement lorsqu'il voit sa bien-aimée : « soyez assurée que la vue d'un monstre ou celle du péril de ma vie n'aurait pas fait sur moi l'effet que j'éprouvai en vous voyant il y a huit jours » ; il n'exagère pas, s'il est vrai qu'il fut pris de pâleur mortelle, frisson universel, démarche chancelante, abattement, faiblesse ou plutôt « extinction presque totale de son bon sens et de ses forces »².

Thibouville prête au marquis de Barbazan des aventures plus tragiques encore : « Vous connaissez, écrit-il à son ami, la sensibilité d'un cœur aussi violent que tendre. » La fortune a pris plaisir à mettre à l'épreuve les tendresses et les violences : « Mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ! », c'est Saint-Preux qui parle de sa Julie. Le marquis de Barbazan, quatre ans plus tôt, connaît déjà les tortures mêmes de Saint-Preux. Il n'aime pas sa femme ; il aime Mlle Dumesnil qui ne l'aime pas. Transports et fureurs, « léthargie des grandes douleurs », larmes amères que l'on a pourtant une « triste douceur à répandre ». Oui, continue Barbazan, « Mlle Dumesnil est insensible pour moi : elle en aime un autre, elle me l'a déclaré. Ce malheur est affreux : mais perd-on l'espérance en aimant ? Je vous dirai plus : dût-elle ne changer jamais, j'aurais du moins le plaisir de la voir. Je sentirai le bonheur de l'aimer, je goûterai le bien suprême de la rendre heureuse, même sans intérêt ; je jouirai de ses regrets de ne m'avoir pas connu avant d'engager son cœur ; ils prolongeront mes malheureux jours, car enfin, il est vrai, je n'existe plus que par l'amour qui m'attache à elle ». Bientôt son malheur passe son espérance. Il devient veuf ; il est libre. Il part à la recherche de sa bien-aimée : elle est mariée ! « Adieu, Madame, laissez-moi vous fuir ; laissez-

1. Bastide, *Lettres d'amour* etc... Voir notre *Romantisme* (28), p. 5.

2. *Lettres du commandeur de **** etc..., t. II, p. 57

moi mourir, et n'oubliez pas du moins que vous seule avez plongé le poignard dans un cœur qui vous adorait, qui vous idolâtre encore en finissant des jours devenus odieux puisqu'ils ne peuvent plus être à vous.... Je ne puis souhaiter la mort ; le poison qui me dévore m'est encore cher ; je trouve une sorte de douceur funeste, un certain charme indéfinissable dans le seul bien d'aimer que je regretterai peut-être en périssant¹. »

M. de la Bédoyère a goûté ces douceurs mortelles. Son aventure fut retentissante ; il épousa une actrice, Mlle Sticotti, malgré son père. Le mariage est cassé après un procès qui fait scandale. Baculard d'Arnaud, dès 1746, s'est ému de ce tragique conflit. « Mes pleurs ont coulé, je me suis senti emporté par des mouvements pressants dont je n'ai point été le maître, par ces transports qu'on peut nommer l'enthousiasme du sentiment, le génie du cœur ; j'ai cédé à ce penchant qui me dominait, mon âme s'est épanchée. » L'« épanchement » fut un roman copieux qui enivra de larmes les lecteurs de dix éditions. « Les applaudissements, dit Baculard, n'ont point flatté en moi l'amour-propre de l'auteur ; ce n'est point à mon esprit, c'est à mon cœur qu'ils ont été donnés. » Car le cœur de Baculard avait su exprimer l'âme ardente des amants, la « mer d'infortunes », les « transports de rage », l'appétit du suicide, les tempêtes du ciel qui mêlent leurs fureurs aux tempêtes du cœur, les amères délices plus profondes que les joies vulgaires. « Il est des voluptés de tout genre, des douleurs qui ont leurs charmes, leurs transports, leurs délices. Qu'il est de plaisirs pour les âmes sensibles !... Que les yeux d'une amante sont ravissants, adorables, lorsqu'ils sont couverts de larmes ! Le cœur s'y baigne tout entier². »

Tous les cœurs ne sont pas préparés à se baigner dans ces flots mélancoliques. La plupart des romanciers prêtent aux propos d'amour comme à leurs fureurs plus de réserve et de discrétion. Mais ils aiment les joies et les tourments des amours profondes. Les *Lettres d'une Péruvienne*, qui furent un des triomphes littéraires du siècle, ne durent pas seulement leur succès aux attraites d'un Manco-Capac, d'un temple du soleil, aux dédains d'une sauvage pour nos sottises de civilisés. « C'est la nature embellie par le sentiment, dit

1. Voir notre *Romantisme* (28), p. 6.

2. Voir notre *Romantisme* (28), p. 8.

Grimm, c'est le sentiment qui s'exprime lui-même¹. » « Ce n'est, confirme La Porte, ni dans les poètes, ni dans les romans que Zilia a appris à aimer... Son âme est la source et l'image de ses sentiments². » C'est à cette source que d'autres héros de romans aiment à s'abreuver. « On en lit cent quatre-vingt-dix pages en fondant en larmes », disait en 1728 la tendre Mlle Aïssé des *Mémoires d'un homme de qualité*³. C'est que les héros de Prévost, dont on réédite abondamment les aventures, connaissent déjà l'amère douceur des souffrances du cœur, l'angoisse de poursuivre l'amour d'une « grecque moderne » qui se dérobe avec des sourires, la douleur, quand on est doyen de Killerine, de se dévouer pour des ingrats, la lutte, quand on est Cléveland, contre une fortune obstinée à vous nuire et le plaisir cruel de souffrir. « Chère et délicieuse tristesse, gémit Cléveland avant Saint-Preux... le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse... je continue d'écrire pour nourrir ma tristesse et pour en inspirer à tous les cœurs sensibles⁴. » D'autres, qui n'ont pas la grandeur d'âme de Cléveland, goûtent pourtant les joies du cœur. « Le ciel m'avait fait naître, dit l'une, avec un cœur sensible et tendre. » « C'étaient, dit une autre, des ravissements qui nous mettaient hors de nous-mêmes, et qui semblaient devoir nous ôter l'usage des sens. » Ce sont, pour cette troisième, des « transports incroyables » et des « délires »⁵. La Cécile de L***, dont La Place nous transmet les Mémoires, ne s'est permis, elle aussi, que « le langage du cœur ». Il n'est pas jusqu'au licencieux Godard d'Aucour qui n'ait donné, dans ses *Histoires et aventures de* ***, des Lettres d'amour chastes, mélancoliques et passionnées.

De 1757 à 1760, quand la *Nouvelle Héloïse* s'achève, le goût du public n'a pas changé. Mine Riccobini publie ses premiers romans. Ni Fanny Butler ni Juliette Catesby n'ont traversé des royaumes inconnus ou des périls inimitables. « On n'y trouvera, dit le *Journal Encyclopédique*, aucune histoire, aucune anecdote intéressante, point d'allusions, point de cri-

1. *Corr. littéraire* (22), t. I, p. 132.

2. *Observations sur la littérature moderne*, t. I (1752), p. 37.

3. Voir notre *Romantisme* (28), p. 93.

4. Voir notre *Romantisme* (28), p. 93.

5. Lambert, *Mémoires et ouvrages d'une dame de qualité* etc. La Haye, Compagnie, 1741, t. II, p. 387. — Le même, *La Nouvelle Marianne* etc... La Haye, de Hondt, 1755, t. II, p. 231. — Notre *Romantisme* (28), pp. 9-10.

tique, point de satire ¹. » Pourtant, l'*Année littéraire* l'avoue, on n'a vu personne qui « n'ait versé des larmes » ². C'est que Mme Riccoboni a suivi le conseil que le *Journal Encyclopédique* donne aux femmes : « aimez et écrivez » ³. Elle a aimé ; elle s'en est enivrée ou désespérée ; et, pour écrire ses romans, elle s'est contentée pour une part de se souvenir : premières tendresses, premiers aveux, premiers abandons, confiances, douceurs d'âmes, troubles, jalousies, menaces, trahisons, regrets, il n'y a rien d'autre, ou presque, dans ses romans que ces idylles ou ces drames du cœur.

Les critiques, d'ailleurs, n'en ont pas demandé davantage. Ils se sont trouvés tout de suite d'accord avec les romanciers et les théoriciens du roman. Ils ont loué, nous l'avons dit, tout autant que les sages philosophiques d'une Péruvienne, les naïves et pures tendresses de Zilia. Ils ont goûté les aventures de Fanny Butler et de Juliette Catesby, parce qu'elles étaient tout simplement celles d'un « cœur de femme ». Ils ont accueilli des « aventures ordinaires », des faits et des événements qui n'étaient jamais « multipliés », des romans où « il n'y a pas ce qui s'appelle un trait d'esprit, une expression ingénieuse », parce qu'il y avait « mieux que cela », c'est-à-dire du « sentiment » et du « cœur » ⁴.

Assurément ni le sentiment ni le cœur n'ont conquis tout le monde. Les romanciers, dit le *Journal Encyclopédique*, « cherchent plus à faire briller leur esprit qu'à plaire au cœur... la plupart de leurs héros sont sans sentiment, des gens à bonne fortune, de petits maîtres qui font gloire de leur légèreté et de leur peu de délicatesse » ⁵. Si l'on y joint ceux qui se font gloire de leur impiété, de leur luxure ou des aventures qu'ils ont traversées, le *Journal Encyclopédique* n'a pas tort. Le roman sentimental n'a pas encore conquis la mode. Deux douzaines de titres font médiocre figure auprès des cinq ou six centaines d'éditions de romans d'intrigue ou de contes. Mais, tout de même, Prévost ne doit pas seulement ses succès aux Abaquis, aux cavernes, aux Edens de Sainte-Hélène. La Zilia de Mme de Graffigny conquiert des

1. 1^{er} juin 1757, p. 98.

2. 1758, t. VIII, p. 301.

3. 1^{er} mai 1759, p. 127.

4. La Chesnaye-Desbois (37), p. 108. — *Année littéraire*, 1758, t. VIII, pp. 301-302. — *Journal Encyclopédique*, 1^{er} février 1756, p. 48 ; 1^{er} mars 1756, p. 58. — *Corr. littéraire* (22), t. I, pp. 459, 461.

5. 1^{er} février 1756, p. 48.

cœurs innombrables. Mme Riccoboni dut à Fanny Butler et à Juliette Catesby une gloire soudaine. Les Guillot de la Chassagne, les Baculard d'Anaud, les Mouhy ne furent pas, quand ils parlaient sentiment, des méconnus. Leurs romans eurent pour le moins deux éditions, et huit ou dix à l'occasion. La *Nouvelle Héloïse* put donc bouleverser les cœurs ; elle ne dut pas tout à fait les surprendre. En prêtant à Julie et à Saint-Preux ses délires, Jean-Jacques savait qu'il trouverait des lecteurs qui goûtaient autre chose que le bel esprit ou le feuilleton. Ils avaient aimé, avant les amants de Vevey, des baisers qui « brûlent jusqu'à la moëlle », des langueurs dont on se consume, des joies d'amour dont on voudrait mourir, et les séparations plus cruelles que la mort. « Ah, Monsieur Rousseau de Genève, disait l'*Année littéraire* en 1758, à propos des *Lettres de Juliette Catesby*, que direz-vous lorsque vous apprendrez que l'auteur de ce roman est une femme¹. » L'*Année littéraire* ne se doutait guère, sans doute, que Rousseau achevait un roman qui bouleverserait les cœurs de femmes. Mais elle n'avait pas tort de songer à lui. Le talent de Mme Riccoboni, comme les médiocrités de quelques autres ne faisaient que devancer son génie.

Le Roman sombre. — Les délires que Rousseau avait vécus dans les bois de Montmorency s'étaient mal terminés. Ils l'avaient conduit à la passion sans espoir, aux malentendus du cœur, aux soupçons et à la haine. Les amours de Julie et de Saint-Preux n'avaient pas été plus heureuses. Pour de brèves délices ils n'avaient connu que l'angoisse des séparations, et l'amertume des renoncements ; seule la mort de Julie les avait sauvés des tortures du remords. Le cœur menait donc aux souffrances plus sûrement qu'aux voluptés. Les romanciers ont goûté ce tragique du cœur avant la promenade sur le lac et la mort de Julie. L'abbé Prévost, plus que tout autre, avait savouré ces joies amères. Il donnait à ses ouvrages, dira Jean-Jacques, un « sombre coloris »². Grimm, la Dixmerie et bien d'autres s'en sont émus. « Son crayon est triste et noir. Il déchire l'âme en même temps qu'il l'effraie. »³ Les destins sans doute unissent leurs fureurs pour faire la guerre à ses héros ; mais il semble qu'ils appellent d'eux mêmes les angoisses et ne puissent vivre sans elles. Cléveland s'est tou-

1. T. VIII, pp. 301-302

2. *Œuvres*, t. VIII, p. 266

3. *Corr. littéraire* (22), t. I, p. 139. — *La Dixmerie* (178), p. 364.

jours mal défendu contre « une horreur invincible pour la vie ». L'homme de qualité est né « pour être le plus malheureux de tous les hommes ». La femme de Cléveland, Fanny, est possédée « d'une mélancolie douce ». Quand ils aiment, c'est « sans bornes et sans mesures ». Ils sont tous de ceux à qui la « nature a donné en partage une âme trop délicate... Pour les naturels de cette trempe, tout devient une source de joies ou de douleurs ». Ils se plaisent à multiplier leurs tourments par les complicités qu'ils demandent aux choses. Après la mort de son épouse, l'homme de qualité « s'ensevelit tout vivant » dans une sorte de tombeau. Le Patrice du *Doyen de Killerine* veut, pour enfermer son désespoir, des tentures d'un violet sombre, des meubles en désordre, des fenêtres à demi-fermées, un silence profond.

Ces héros de roman ont trouvé, avant 1760, des âmes qui les comprennent. « Que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible ! » gémit Saint-Preux. On l'a répété, avant lui et après Cléveland, avec la plus singulière précision. « J'ai toujours remarqué, dit Mouhy, que les sensations les plus vives sont celles qui entraînent le plus d'amertume¹. » L'héroïne de Mme Benoît en a fait la pesante expérience : « à l'âge de seize ans j'ai commencé à jouir de mon être, c'est-à-dire que j'éprouvai que j'avais un cœur tendre et sensible, ce précieux et fatal présent du ciel². » Bastide, Mlle de la Guesnerie et d'autres se sont complu à cette fatalité. Le comte de Baneton a voulu savourer ces tourments : « J'ai voulu vivre pour en être sans cesse dévoré ! J'ai choisi cette maison pour en faire mon tombeau... ce cimetière que vous avez dû y remarquer fait ma principale promenade. » « Depuis que vous m'avez aimée, écrit Mme de V*** à celui qui la torture, ou pour mieux dire depuis que je vous aime, je n'ai connu que la douleur... Ah ! cruel ! arrache-moi du moins à cette passion malheureuse, ne sois pas cruel à demi, écrase-moi sous le poids affreux de tes iniquités, un nouveau crime est souvent un bienfait... O nuit ! ô triste nuit ! Tu me planges dans les plus affreuses ténèbres ; je suis accablée de douleur, je ne respire plus que les sombres vapeurs de la mort, toute la nature est anéantie pour moi³. » Le père de

1. *Lettres parisiennes* etc... Genève-Paris, Duchesne, 1758, pp. 204-206.

2. *Mes principes ou la vertu raisonnée*. Amsterdam-Paris, Guissart, 1759.

p. 2.

3. De Forceville, *Mémoires du comte de Baneton*. La Haye-Paris, Duchesne,

Miledi B***, en 1760, ne cherche au contraire pour se consoler que l'accord farouche de la nature et de son âme. Chassé par la révocation de l'édit de Nantes, ruiné, pleurant sa femme, il s'est réfugié dans une grotte, sur le bord de l'Océan : « L'horreur de ce séjour, la sombre mélancolie qu'il m'inspirait avaient plus de charmes pour mon père que le paysage le plus riant et le plus varié... une vaste mer dont l'immensité avait je ne sais quoi d'effrayant... de hautes montagnes qui semblaient se perdre dans les nues, de sombres forêts où les rayons du soleil n'avaient jamais pénétré ; les cris sinistres des oiseaux de proie, les hurlements des bêtes sauvages qui s'y retiraient ¹. »

Les glaces et les torrents des rochers de Meillerie devaient être quelques mois plus tard des asiles moins farouches. Ici encore, Rousseau n'a rien révélé. Avec les romans sombres de Prévost et des autres, on lisait d'ailleurs *le Temple de la mort* de Feutry, la traduction des *Méditations* d'Hervey, de *l'Élégie sur un cimetière de campagne* de Gray. *La Nouvelle Héloïse* a donné seulement une pente plus profonde à ce courant de sentiment, de mélancolie et d'humeur noire.

Avant Jean-Jacques, et malgré des survivances obstinées et puissantes, on commence donc à se lasser du roman d'intrigues ; avant lui, on s'engoue des romans vertueux et des prédications de Richardson. Avant lui, on veut émouvoir des cœurs plutôt qu'amuser des loisirs, et le seul langage qui touche est celui du « sentiment ». Avant lui, on goûte la joie des larmes, et les passions conduisent jusqu'aux frénésies. *La Nouvelle Héloïse* était moins neuve qu'on ne le croit et que Rousseau ne le croyait ; ou plutôt, elle l'était autrement.

1755, t. I, pp. 22-23. — Bastide, *Lettres d'amour* etc..., t. II, p. 47 ; t. IV, pp. 26-35.

1. Voir notre *Romanisme* (28), p. 94.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES MOËURS

Critique des mœurs mondaines ¹. — Le sage ne vit pas seulement selon son cœur. Même s'il dédaigne les hommes, il les côtoie. Ce fut le destin de Rousseau. Avant de se perdre dans les sentiers de Montmorency il a hanté les salons. Il s'est mêlé à la vie mondaine comme à celle des champs. Il a écouté les grandes dames à leur toilette et les philosophes dans leurs soupers. Il a été le témoin des modes ; il a pris sa part des discussions. De tout cela, il a pensé sans doute que le sage n'avait rien à retenir. Mais, s'il a pu fuir Paris, les salons, les conversations, il n'a pu échapper à ses souvenirs, à toute cette mémoire obscure qui prolonge en nous notre passé. Il a obéi, sans qu'il le voulût, aux suggestions du monde et de l'opinion. Il a pensé bien souvent dans les méditations de l'Ermitage, comme on pensait autour de lui, chez les d'Holbach, les Helvétius, les Dupin ou les d'Épinay.

« C'est la maladie de tous les Suisses, dira plus tard Mme Necker, enchantés d'être dans une grande ville et d'en médire ; nous nous plaçons à une fenêtre d'un quatrième étage, et, avec un crayon et du papier, nous faisons des notes numérotées sur les mœurs des passants qui traversent la rue. ² » Ce fut, nous le verrons, la maladie du Bernois Muralt que Jean-Jacques compila avec tant d'application. C'est aussi bien la maladie du Suisse Saint-Preux. Rien au monde ne l'oblige, lorsqu'il quitte Julie, à gagner Paris pour y juger des salons, des femmes, de la tragédie et de la musique françaises. Toute la *Nouvelle Héloïse* subsiste si l'amant qu'on éloigne

1. Nous résumons dans ce paragraphe notre annotation des lettres 14, 17, 21 de la 2^e partie.

2. Cité par d'Haussonville, *Le Salon de Mme Necker*. Paris, Lévy, 1898, t. I, p. 115.

s'enferme, sans rien voir des Parisiens, des Parisiennes et de l'Opéra, au fond de sa douleur et d'un « tombeau » à la Cléveland. Mais il se trouvait justement que les Suisses n'étaient pas les seuls à prendre des notes sur les Parisiens. Les Parisiens eux-mêmes les confirment et les justifient. Les sévérités helvétiques sont moins acharnées que les sévérités des gens du monde. On me prouve, gémit Saint-Preux, que le vrai sage « doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour lois, et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous ». Ce sont pourtant les fous eux-mêmes qui se sont raillés de ces folies.

Car, s'ils « dégradent, comme Saint-Preux s'en afflige encore, la nature de l'homme », ils se piquent depuis longtemps de la connaître. Il est justement de bon ton de se railler du bon ton, et c'est le fin du fin que de vouer au mépris des honnêtes gens les raffinements de la vie mondaine. Si l'on est frivole et curieux de débauche, on n'en est pas dupe, tout au moins. Et, pour révéler à Julie les mystères de la vie parisienne, Saint-Preux n'aurait eu qu'à copier les moralistes à la mode, comme Rousseau avait copié Muralt dans ses cahiers de notes. Les *Caractères*, nous l'avons dit, les *Essais* ou les *Considérations sur les mœurs* ou *sur le siècle*, les in-12 compacts et les brochures légères se transmettent fidèlement les ironies et les sévérités. Julie s'étonne que le judicieux Saint-Preux s'essaye au ton des petits-maitres. Mais des livres qui sont écrits pour eux raillaient, avant elle, leur style et leurs badinages. Il y a cinquante diatribes, allégories ou facéties qui les tiennent pour fantômes et pour néant. « On n'a jamais tant donné de ridicule au bel esprit, dit Duclos, que depuis qu'on en est infatué¹. » Des romanciers, nous l'avons vu, les méprisent pour faire appel aux lecteurs « à sentiment ». Il n'est pas de Persan, de Siamois, de Juif, de Péruvienne ou d'Athénienne qui ne s'émerveille, en débarquant à Paris, de leur stupidité. « De toutes les maladies de l'esprit, la plus incurable c'est la fureur du bel esprit » ; c'est le marquis d'Argens, philosophe, qui prononce. « L'ouvrage n'est pas fait pour les petits maitres... » ; c'est un grave moraliste, Blondel, qui leur ferme son livre. Le *Mercur*e s'accorde, pour les accabler, avec les allégories de l'abbé Coyer et les dédains de Voltaire ou de Chevrier. Bref, conclut Soret, « les petits-maitres peuvent être utiles comme ces esclaves de Sparte qu'on eni-

1. *Œuvres diverses*. Paris, 1802, t. I (*Considérations*, p. 154).

vrait pour inspirer aux enfants l'horreur de l'ivrognerie ».

Ces ivrognes tiennent justement pour de vils ilotes ceux qui ne sont pas admis à déraisonner avec eux ; ils accueillent les profanes avec brocards et sarcasmes. Jean-Jacques, qui s'aventura chez eux comme Saint-Preux, souffrit comme lui d'y tenir gauchement son rang. Il soupçonna qu'on le recevait sans indulgence ; il souffrit du « persifflage ». Mais ni le persifflage, ni la vanité des gens du monde ne furent épargnés par les moralistes. « Je ne connais, dit Cléon, que cinq ou six maisons dans Paris où l'on puisse trouver ce qu'on appelle proprement la bonne compagnie. Tout ce qui n'est pas de ma société est singulièrement ridicule. » Ce « petit maître esprit fort » n'est justement qu'un fantoche dont l'auteur se raille. Duclos d'ailleurs, d'Argens, l'abbé Le Blanc et d'autres ont multiplié contre le persifflage les sarcasmes et les ironies.

Il importerait peu que cinq ou six maisons, dans Paris, vouent la nation française au ridicule en mettant leur gloire à persiffler. Mais il se trouve que la nation semble parfois jalouse de leur ressembler, et que les sottises de ces « frivolites » pourrissent les âmes après avoir gâté les esprits. Ce qu'ils raillent, ce n'est pas seulement le « ton gothique » de ceux qui parlent comme Saint-Preux le langage de leur province, ou la rusticité de ces âmes simples qui ne savent, comme le même Saint-Preux, ni ramasser un éventail ni tendre sur une assiette une tabatière ; ce sont encore les vertus profondes qu'on prise en Suisse ou à Chambéry beaucoup plus que les « bons airs ». Pourtant, les bons airs ont trouvé avant Saint-Preux des incrédules, et les vertus des défenseurs. Les gens du monde tiennent sans doute la pudeur pour une convention et la fidélité conjugale pour une vaine superstition. Saint-Preux s'irrite de ce cynisme. Toute la *Nouvelle Héloïse* est écrite pour attester qu'il vaut mieux se donner étant fille que tromper lorsqu'on est épouse. Or, on n'avait pas attendu Julie pour justifier les honnêtes femmes. « Je le pardonnerais à un Hottentot ; mais un Français aimer sa femme à la rage, avoir la même maison, le même domestique, la même table, le même équipage, le même lit !... le lit surtout !... ah ! je ne saurais digérer ce lit-là. » « Une femme qui ose, « sans pudeur, sans retenue, » se faire voir au Cours avec son époux et ses enfants. Quelle horreur ! C'est une femme perdue de réputation... » Ce sont des propos du bel air, et qui sont fâcheux, mais Blondel ou Thorel de Campi-

gneulles ne les rapportent que pour dénoncer leur scandale. « Au sacrement prêt, il n'est pas possible d'apercevoir aucune différence entre ce qu'on appelle une honnête femme et une femme publique. » L'aveu est de Fougeret de Montbron, qui écrivit plus souvent pour les femmes publiques que pour les femmes honnêtes. Mais ces sévérités seraient aussi bien celles du marquis d'Argens, de Toussaint, de Poullain de Sainte-Foix et de bien d'autres. Elles seraient même celles de Duclos, qui fit pourtant longtemps profession de libertinage et qui sut fixer l'ombrageuse amitié de Rousseau. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle* et ses *Considérations sur les mœurs* se rencontrent parfois avec les ironies et les indignations de Saint-Preux. Il ne s'est accommodé, tout au moins dans ses livres, ni de la contagion du bel esprit, ni de l'empire de la mode, ni du bon ton et du persiflage, ni du décri de l'amour conjugal, ni même de cette stérilité du cœur dont Saint-Preux s'émerveille, et qui fait les liens des amants aussi pesants que ceux des époux¹. Jean-Jacques l'a lu sans aucun doute. Il dut se reconnaître parmi ces « timides » que déconcerte « l'amas fatigant de paroles sans idées », qui « font rire les fous » et les gens du monde. Il se rencontre avec lui, au moins une fois, dans les termes « Cela se fait ou ne se fait pas ; voilà la règle de nos jugements. — Cela se fait, cela ne se fait pas, voilà la décision suprême ». Mais c'étaient aussi les termes de Muralt. C'étaient plus simplement des lassitudes et des railleries qui étaient banales, dont Rousseau n'a presque jamais inventé les formules, mais qu'il a répétées avec plus d'éloquence à des lecteurs déjà à demi convaincus. Pendant qu'il écrivait l'*Héloïse*, Helvétius rédigeait justement son *Esprit*, et l'*Esprit*, que Rousseau ne lut qu'après avoir achevé son roman, s'accorde avec la sagesse de Saint-Preux. Est-ce Helvétius, est-ce Rousseau qui défendent le sage contre les insolences de la folie ? « Le philosophe qui vivra avec des petits-maîtres sera l'imbécile et le ridicule de leur société ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon dont les plus fades quolibets passeront pour d'excellents mots. » Est-ce Saint-Preux, est-ce Helvétius qui reprochent aux jeunes gens, « pour éviter l'air pesant et méthodique de jouer souvent l'étourderie », et d'être pour les Anglais, les Allemands et les

1. *Œuvres diverses* de Duclos. Paris, Desessarts, 1802, t. I (*Considérations*), pp. 102, 111, etc... (Voir surtout ch. viii, ix, xii). T. II (*Mémoires sur les mœurs de ce siècle*), pp. 69, 108

Espagnols d'autant plus ridicules « qu'ils sont plus attentifs au bel usage » ? Saint-Preux ne donne aux petits-maitres et au bel usage que quelques pages. Helvétius, pour les condamner, les accable de deux chapitres.

*Retour à la vie rurale*¹. — Si la vie mondaine est frivole toujours, et le plus souvent ridicule et malsaine, il faut fuir les salons et la mode. Il faut s'enfermer, loin des villes, dans la paix des campagnes et l'activité féconde des travaux rustiques. Ainsi vivent au château de Clarens Julie et M. de Wolmar, entre leur tendresse, leurs enfants, le bien qu'ils font et les soins de leur domaine. Mais on a compris, bien avant eux, quelles sérénités et quelles richesses on pouvait trouver dans le « patrimoine de ses pères ». J'aime à me figurer, dit Jean-Jacques, deux époux lisant l'*Héloïse* ensemble, « y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles... tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature ». On avait vanté ces plaisirs bien avant 1761, et les deux époux avaient, pour reprendre courage, dix exemples et vingt doctrines.

Le marquis de Mirabeau raillait les « soi-disant châteaux voisins de Paris où l'on ne va à la campagne que par air ». C'étaient ceux peut-être de la Chevrette, de Montmorency ou de Margency. Mais, autour de Jean-Jacques, il y a des maisons des champs plus rustiques que ces châteaux. Conzié et Cornabé sont ses amis ; l'un ne quitte guère son ermitage des Charmettes, et l'autre date son bonheur du jour où il s'enferma dans sa maison des rives de la Saône. Helvétius, pour mieux goûter les douceurs de son mariage, a vendu sa charge de fermier général, et s'est établi, dès 1751, dans sa terre de Voré. Il y chasse, sans doute, comme il y médite. Mais il y surveille ses terres assidûment et n'ignore pas ses paysans ; il est fermier comme il est philosophe. On n'en rougit plus autour de lui. « Personne [en 1755], écrit sans doute Delille, excepté les agriculteurs de profession, ne s'occupait d'agriculture ; nulle société, nulle académie ne s'était consacrée à la théorie de ce premier des arts ; aucun livre encore, ou presque aucun. » Les souvenirs de Delille sont contestables. En 1755, il y avait cinq années que Duhamel du Monceau avait

1. Nous résumons ici notre *Sentiment de la nature* (26), 2^e partie, livre I, chap. II.

publié avec un succès retentissant son *Traité de la culture des terres*. C'est en 1755 justement que la Bélise d'un *Conte mora* de Marmontel s'occupe, en compagnie d'une « espèce de philosophe », à faire le bonheur de ses laboureurs et à chercher toute sa science dans la *Maison rustique*. Elle ne déroge pas, d'ailleurs. En 1754 et 1755, Louis XV, au petit Trianon, daigne s'intéresser aux expériences de Duhamel et à celles de Tillet sur les causes de la corruption des grains. Comme cet empereur de la Chine dont on exaltera les pacifiques sagesse, il conduit lui-même la charrue. En 1759, Duhamel, publie une *Ecole d'agriculture*, le marquis de Turbilly des *Mémoires sur les défrichements*, trois fois réédités en dix-huit mois. Dans les deux années 1760 et 1761, il paraît pour le moins une cinquantaine de traités ou mémoires d'agriculture. Bref, les journaux s'accordent : on n'a jamais vu plus de systèmes sur l'agriculture « que depuis quelques années ». Il y a « presque autant de volumes que l'agriculture embrasse d'objets importants », « presque autant de plumes que de socs de charrue ». Il y a même des lyres qui s'accordent. Rosset achève vers 1750 son poème de l'*Agriculture*, Delille commence en 1755 sa traduction des *Géorgiques*, et c'est un magistrat de Montpellier qui termine en 1758 sur les *Géorgiques* un poème que l'*Année littéraire* tient pour un chef-d'œuvre.

Enfin, c'est en 1757 que le marquis de Mirabeau publie cet *Ami des hommes* qui fut plus cher à Jean-Jacques que son Plutarque même et son Tacite, et qui le suivit dans ses exils avec ses traités de botanique. Ouvrage « unique en son genre », si l'on en croit les contemporains, où le marquis « écrit comme Montaigne et pense comme Montesquieu ». Mais Montesquieu et Montaigne ne se souciaient guère de ceux qui mènent la charrue et les moutons à la pâture. Jean-Jacques achevait l'*Héloïse* et ces chapitres où Julie et M. de Wolmar assurent leur bonheur rustique par le bonheur de leurs gens et de leurs paysans. C'est dans Mirabeau qu'il a pu trouver ou reconnaître tant d'idées qui lui étaient chères : le mépris des superfluités qui sont « un crime contre la société qui tient au meurtre et à l'homicide » ; la défiance de l'argent qui « n'est rien du tout de sa nature », la confiance dans les biens *naturels* de l'agriculture et du commerce, la colère contre les villes qui nourrissent le luxe et les faux plaisirs, l'éloge de la vie rustique, de l'abondance qu'elle prodigue à des gentilshommes campagnards qui ne seront ni

musiciens, ni géomètres, ni acteurs de parade, mais qui ne sont pas nobles « pour cela »¹.

Pour associer ces enthousiasmes, et sans doute pour les soutenir, on imite Dublin, Edimbourg, Londres, Turin, dix capitales étrangères. Le 2 février 1757, se fonde une « Société d'agriculture, de commerce et des arts » de Bretagne, qui connut tout de suite une gloire éclatante, et que l'*Année littéraire* accueillit avec « les mêmes transports que ressentait Tibulle en célébrant ses dieux pénates ». Au moment où paraît la *Nouvelle Héloïse*, en quelques mois, du 24 février à la fin de 1761, se fondent dix nouvelles sociétés, à Tours, Paris, Limoges, Lyon, Orléans, etc... De 1751 à 1761, les « philanthropes » créent pour les agriculteurs des prix académiques à Bordeaux, Amiens, Caen, Besançon, Metz, Rouen, etc...

Rousseau sans doute n'était pas dupe, et refusera d'admirer ces désœuvrés « payés de la graisse du peuple pour aller six fois la semaine bavarder dans une académie ». C'est en 1762 qu'on publiera un *Préservatif contre l'agromanie*. C'est une mode à laquelle « le beau sexe, au sein même des villes les plus fastueuses », prête ses frivolités et ses mensonges. Mais il y eut pourtant des élans sincères, et des vies qui se vouèrent sans hypocrisie à ces labours, à ces vendanges, à ces veillées laborieuses qui emplissent la vie du château de Wolmar. En 1761, Voltaire lui-même se vante, dans son *Épître sur l'agriculture*, de manger le pain qu'il a semé dans des landes et d'en donner à deux cents laboureurs qui travaillent sous ses yeux. D'Etigny dans le Midi, Turgot dans le Limousin, d'autres déjà dans le Roussillon, la Touraine, le Soissonnais avaient trouvé pour leurs sages réformes des bonnes volontés et des collaborations. « Allez, bonnes gens, dit Jean-Jacques à ses châtelains de Clarens... allez au loin chercher vos semblables. » Ils en pouvaient trouver, dès 1761, dans les campagnes de France comme dans les vallées de l'Helvétie.

*Le sentiment de la nature*². — Rousseau n'a pas choisi le château de Clarens pour le seul plaisir des vendanges et des veillées où l'on teille le chanvre : il a cherché le paysage qui fût à son gré « le plus touchant ». Il a voulu que les deux amants emplissent leurs yeux de ces splendeurs qui « ravissent les sens, émeuvent le cœur, élèvent l'âme ». Il a mêlé à son

1. (25^{bis}), t. I, pp. 31, 43, 133, 148-150, 179 ; t. II, pp. 68, 162, 297, etc

2. Résumé de notre *Sentiment de la nature* (26), 2^e partie, livre II.

roman toutes les beautés de la nature. Pourtant, si c'est lui qui les a pleinement fait comprendre, on les a soupçonnées avant la *Nouvelle Héloïse*.

Vers 1750 sans doute, il est « du bel air de mépriser la campagne et tout ce qui peut y avoir rapport ». Même, en 1769, Saint-Lambert chante la nature « chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence ». Mais ce sont là en réalité des ignorances dont on s'est lassé depuis longtemps. De tous temps il y eut des citadins pour goûter la paix des champs ou même leurs grâces harmonieuses. Ni Balzac, ni Saint-Amant, ni Théophile, ni La Fontaine, ni Racine, ni Mme de Sévigné, ni Chapelle, ni Fénelon, ni Rapin, ni de Villiers, ni quelques autres n'ont ignoré la « tendresse » qui emplît le cœur pour « les jardins, les fleurs, les ombrages ». Mais vers 1750, ce ne sont plus seulement des poètes et des gens d'étude qui goûtent la beauté du monde. Tout autour de Paris, sur les coteaux de Meudon, de Bellevue ou de Montmartre, dans la verdure de Sceaux, Montmorency, Marly, des maisons des champs ouvrent leurs fenêtres. Les promeneurs emplissent les cabriolets ou les galiotes qui les emmènent vers les sentiers de Meudon ou de Saint-Cloud. Il n'est presque pas de bourgeois aisé qui n'ait déjà son ermitage ou ne goûte le dimanche la joie de courir les champs. L'exemple vient de haut d'ailleurs. Mme de Pompadour abrite ses royales amours à Crécy-en-Brie, Montretout, la Celle, Bellevue. Dès 1748 on commence pour elle, à Versailles, un Ermitage, « six toises de long sur cinq de large », qui suffisent du moins pour y loger un poulailier et une laiterie. A Bagnolet, chez le duc d'Orléans, on s'égaie en parties d'ânes et promenades aux alentours. A Auteuil, Chaillot, Châtillon, Rueil, Bagneux, Issy, Boulogne, les bourgeois ont des maisons « sans nombre, plus jolies les unes que les autres » et qui vantent, quand elles sont à louer, leurs treillages et leurs bassins, leurs jets d'eau et leurs cascades, leurs orangers et leurs myrtes et leurs « belvédères en belle vue ». « Tout le monde, écrit Raynal en 1750, est maintenant à la campagne. »

Après 1750, il semble que l'on goûte ces joies rustiques avec une ardeur nouvelle. Mme d'Houdetot partage ses jours entre le Marais, Méréville, Fourqueux, la Rocheguyon, avant de s'arrêter à Eaubonne, près de Jean-Jacques. Au Grandval, chez le baron d'Holbach, on se réfugie dans un petit bois « coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branches d'arbres rompues, à travers des ronces, des joncs,

de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil en est tout à fait pittoresque et sauvage ». Le duc de Croÿ fuit les tracas de la cour et les vanités de l'ambition pour « aller en campagne voir naître, lever et jouir pour la première fois des commencements du printemps [*sic*] ». « Chaque bourgeois, commerçant, artisan même un peu aisé a sa maison de campagne. » Nous en connaissons quelques-uns : Gauthier de Brécy à Sèvres, le libraire Guérin à Saint-Brice, des amis de Rousseau, MM. Minard et Ferrand à Montmorency, etc... Les gens de lettres, comme on s'en doute, hantent les sylvains et les dryades. Marmontel a « pour cabinets d'étude » les bois de Marly, de Verrières, de Satory, les forêts de Compiègne et de Fontainebleau. Colardeau est « né pour la campagne » ; il s'y isole dans « un séjour délicieux ». Chabanon achète sur les bords de l'Oise un « rustique Tibur ». Chez M. d'Argental, Diderot, d'Alembert, Duclos, Bernis, Voisenon et d'autres s'en vont gaiement à l'aventure à travers les coteaux de Romainville, Sceaux, Boulogne ou Saint-Cloud. D'autres encore, Lezay-Marnezia, Fréron, Cochin, Deleyre, Morellet, ont leurs ermitages ou leurs jours de solitude. Même à travers la province, à Bordeaux, à Autun, à Nantes, Orléans ou Tours, la Garonne, la Loire, la Saône abritent, dans la verdure de leurs rives, « quantité de jolies maisons de campagne ». Ceux qui n'ont pas leur château ou leur « bien de roture » ou qui se lassent des mêmes horizons connaissent, pour leurs escapades, les beautés changeantes des « sentiers tortus », ou des « coteaux délicieux ». Joseph Vernet et sa famille n'ont pas de joies plus allègres que leurs déjeuners champêtres à Vincennes, Passy, Sèvres ou Meudon. Rien n'arrête Diderot ou le baron d'Holbach, « ni les coteaux, ni les fondrières, ni les terres labourées ». On rencontre autour de Paris des bandes joyeuses qui sont des artistes, ou d'autres qui sont des séminaristes, et qui dînent où elles le peuvent, dans une cabane, un bois, une prairie.

Sans doute, il y a dans ces maisons des champs et ces divertissements rustiques bien des conventions et des mensonges. Jean-Jacques, quand il détestait le fracas de la vie mondaine revenait, sans savoir comment, « au milieu de ses chères bergeries ». Tout le XVIII^e siècle a peuplé comme lui la campagne et la nature d'idylles « naïves » et de pastorales enrubannées. On a rêvé pour vivre aux champs des Arcadies. En 1757, Mme de Mauconseil offrait au roi de Pologne, à Bagatelle, une fête touchante. De jeunes jardinières, des paysans en habits

de fête, des sonneurs et carillonneurs l'accueillirent, au son des instruments champêtres, au seuil d'une fête de village. Les plus sincères de nos campagnards et les plus convaincus de nos « rêveurs tendres » sont revenus obstinément à ces conventions villageoises, à ces décors de paravents. L'églogue galante mêle à toute cette nature du XVIII^e siècle, avant Jean-Jacques comme après lui, ses fadeurs et ses illusions. Les Daphnis et les Sylvanires, les Lubins et les Annettes habitent, avant les vendanges de Clarens comme après elles, des chaumières enguirlandées et des coteaux toujours riant. Pourtant on a aimé parfois la nature, avant Saint-Preux, avec une ardeur sincère et des yeux clairvoyants. Seul, à son Ermitage, le duc de Croÿ se lève avant trois heures pour goûter « le plaisir aussi pur que doux » de l'aurore. Le soir, il dîne dans son parc, au clair de lune, tandis qu'un domestique emplît les bois des tristesses mélodieuses d'un cor. Guibert, à quinze ans, cherche à guérir dans les sentiers des montagnes son âme « abattue par un violent chagrin ». Et Colardeau, pour oublier un amour désespéré, s'enfuit à Pithiviers, dans sa terre natale. Hénault même, le froid Hénault soupire au clair de lune pour Mme du Deffand, qui l'en raille. Mme du Boccage goûte, sur la Tamise, au clair de lune, ces « paysages lointains » que l'imagination prolonge. Et Mme d'Epinaÿ, qui n'est guère pourtant de celles qui rêvent, a aimé, quand elle était jeune, les bois de M. de Ternan et les méditations solitaires. Elle en a retrouvé les prestiges pour s'éprendre de Francueil, et c'est une prairie, un ruisseau, le gazon et les arbres qui la livrent à son amant, non la nuit d'une alcôve ou la trahison d'un sofa.

Les romans eux-mêmes ont écouté parfois les conseils de la nature et la « voix du sentiment ». Jean-Jacques reprochait à Richardson de n'avoir mis dans sa *Clarisse* ou sa *Paméla* aucun de ces sites qui « ajoutent et accompagnent de toute l'immensité de la nature les pensées ». On n'en est pas encore, avant l'*Héloïse*, à ces « infinis ». Mais on a dépassé tout de même le petit ruisseau le long duquel, dans la *Princesse de Clèves*, M. de Nemours promène ses langueurs. Paysages vagues assez souvent, où la nature, selon la formule, « semble avoir pris plaisir à embellir d'agréables séjours », collines, fleurs, ruisseaux, bosquets, coteaux, « rideau de verdure fort agréable », « grand fond d'eau dont les bords étaient ornés de gazons », « le chant des rossignols et le murmure d'un ruisseau dont le cristal sortait en cascade d'une grotte pleine

de rocaïlles », « des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable », et, par occasion, le silence de la nuit, les pins, les cyprès, les rochers arides et les torrents sauvages qui sont le décor du désespoir. Pourtant il y a parfois des merveilles moins incertaines et moins convenues. La Péruvienne de Mme de Graffigny a compris ces couchers de soleil qui nous mènent « jusqu'à l'oubli de nous-mêmes », la fraîcheur des bois qu'on croit voir avant de l'éprouver, les feuilles nuancées qui tamisent la lumière, l'odeur incertaine et pénétrante, tout cet attrait « incompréhensible dont la seule nature a le secret ». Même on a trouvé dans cette nature une inspiratrice et une confidente : « la beauté de la nature, l'ombre et le silence des bois » jettent malgré soi dans la rêverie d'amour ; « la proximité de la montagne, le voisinage des bois, le bouillonnement des eaux, le brillant des astres, le silence et la solitude de la nuit » mènent un libertin jusqu'aux « profondes rêveries ». « Le silence de la nuit favorise mes réflexions ; tout est tranquille ; tout repose ; la nature est éteinte pour tous les mortels ; mon cœur, qu'une douce volupté agite, semble s'être asservi l'âme de l'univers » : ce n'est pas encore Saint-Preux qui parle, c'est l'obscur chevalier de la Bastide.

Ce sont là des rencontres, d'ailleurs. Dans les romans comme dans la vie, on ne s'attarde encore que par exception à ces exaltations mystérieuses qui mêlent notre âme à l'âme des choses. Avant la *Nouvelle Héloïse*, on est tout prêt à les éprouver ; on s'est lassé des villes et des salons, du bel air et du bel esprit. On a compris qu'on pouvait trouver la sérénité et l'allégresse à vivre dans le silence et la solitude de la nature. On a savouré des amours plus délicieuses et des rêveries plus tendres le long des ruisseaux et dans l'ombre des futaies. Des romanciers ont cru, comme Jean-Jacques, qu'il fallait à leurs amants « un séjour qui leur convînt », c'est-à-dire des arbres, des fleurs, des clairs de lune. Mais ce sont encore des rêves timides et des desseins mal ébauchés. « Vil jouet de l'air et des saisons, dit Saint-Preux de l'homme sensible, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée. » Avant Jean-Jacques, les destinées humaines s'associent momentanément à la nature ; elles ignorent les joies « amères et douces » de n'être plus que « son esclave ».

L'art des jardins. — Il ne suffit pas à Julie, pour goûter la nature, du miroir d'un lac ou des lignes lointaines des montagnes. Elle a voulu son « Elysée », un jardin à l'image

de son cœur et de ses rêves. D'un verger inculte et dédaigné elle a fait une fraîche et sauvage solitude, un petit monde de verdure enguirlandé de plantes grimpantes ; sentiers de mousse fine, eau limpide qui court parmi les fleurs, saules aux têtes creuses, « rien d'aligné, rien de nivelé ». Saint-Preux, à deux pas du château de Wolmar, retrouve les déserts délicieux de Tinian et de Juan Fernandez. Il aurait pu en chercher les images dans les châteaux de France comme sur les rives du Léman. A travers tout le XVIII^e siècle, sans doute, les nobles accords du jardin de Le Nôtre prolongent leurs harmonies ; ils se déforment même, jusqu'en 1750, dans la banalité des *maisons rustiques* et l'ambition des bourgeois qui plantent. En 1709, comme en 1750, des *Théorie et pratique du jardinage* déploient pour leurs lecteurs des splendeurs horticoles qui sont fort disciplinées : jardins en pentes douces, jardins en terrasses, glacis, talus et rampes, jardins de niveau. Ce sont ces derniers « qui sont les plus beaux ». Un « magnifique jardin tout de de niveau » allie les parterres symétriques, les allées rectilignes et les arbres tondus. Le vrai jardin de plaisance doit être bien situé, d'une terre bien fertile, « et en troisième lieu d'une superficie bien unie ». C'est un modèle fort enviable qu'un enclos « en triangle parfait ».

Pourtant, on se lasso de l'équerre et du compas. En Angleterre, de 1720 à 1740, Kent et Brown avaient remanié les parcs et créé le jardin anglais. Il trouve bientôt en France des indulgences et des sympathies. Huet avait déjà de la tendresse pour les fontaines rustiques, les hêtres touffus, les grands chênes et la « nature sans déguisement ». Montesquieu préfère au jardin de Le Nôtre les prés, les ruisseaux, les collines et « ces dispositions qui sont pour ainsi dire créées exprès ». L'abbé Leblanc, en 1745, opposait aux parterres peignés « ces rochers informes et sauvages, ces arbres vénérables de la forêt de Fontainebleau », où le paysagiste Lerouge allait, dès 1734, chercher « des idées » pour les jardins. D'autres rêverent comme eux des jardins d'Angleterre, qu'ils unirent bientôt aux « jardins chinois ». Déjà connus par les récits des voyageurs, ces jardins chinois devinrent brusquement célèbres, en 1749, par une longue description du frère Attiret et par le livre que Chambers publia, en 1757, à Londres, en anglais et en français. On s'engoua des passages tournants, des scènes changeantes, des « transitions subites », des « frappantes oppositions de forme, de couleur et d'ombre », de « l'horreur de la ligne droite ». Des théoriciens comme

Blondel ou l'abbé Laugier, des traités anonymes comme l'*Essai sur l'agriculture moderne*, des poètes comme Gouges de Cessières s'accordent, de 1750 à 1760, pour dédaigner les froides splendeurs du jardin français. « Rien qui puisse fournir au plaisir de l'âme » ; on n'y goûte que « la tristesse et l'ennui » ; il faut, pour que le cœur se donne, « un air de désordre, de caprice, de négligence même », des bois touffus où le fer ni la main

N'ont osé déranger les lois de la nature.

Jean-Jacques n'a lu sans doute ni Gouges de Cessières, ni Blondel. Quand le livre de Chambers paraît, il est probable que l'Élysée de Julie était dessiné déjà. Il a lu peut-être le frère Attiret, et c'est là, non « à la Chine », que Saint-Preux a dû voir ces merveilles trop compliquées qui « présentent la nature sous mille aspects divers », pour réussir dans l'ensemble à « n'être point naturelles ». C'est Muralt qui l'a renseigné sur ce parc de Saint-James où Le Nôtre eut la sagesse de respecter la nature. Ce sont plus sûrement les curiosités et les conversations du Grandval, de la Chevrette, de Chenonceaux qui l'aident à connaître les jardins anglais. Les jardins de Staw sont illustres et dix Voyages ou Traités les célèbrent après 1760. Jean-Jacques ne les a pas vus, puisqu'il ignore l'Angleterre. Il ne les connaît pas par les livres, puisqu'aucun n'en parle à cette date ; et il ne sait d'ailleurs pas d'abord, quand il rédige, où ils se trouvent exactement ¹. Saint-Preux les cite pourtant, et les décrit brièvement à Milord Edouard. Ce sont des propos de château qui les ont révélés à Jean-Jacques. Avant de lire la description de son Élysée, on a causé autour de lui des jardins où l'art « se cache », et qui demandent à la simple nature « ses charmes les plus touchants » ¹.

Diderot d'ailleurs, dès 1747, goûtait les parcs où la nature « se montre partout », où l'art ne s'aperçoit « que quand il est un jeu de la nature ». Il admire, en 1762, le parc du château de la Briche, que Mme d'Épinay n'habite qu'à cette date, mais qu'elle possède dès 1742 et que Jean-Jacques a pu connaître : « Tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc a l'air sauvage... les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes

1. *Nouvelle Héloïse*, 4^e partie, lettre 11.

marécageuses ; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse ; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé ; des arbres qui croissent comme il plaît à la nature ; des arbres plantés sans symétrie ; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes ; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point¹. »

La montagne. -- Rousseau a voulu que le cadre de son roman eût « la magnificence » et la « majesté ». Il lui a fallu, avec les bords fleuris de la Veveysse, la splendeur des Alpes, les roches sauvages de Meillerie, les pentes abruptes du Valais. On parlait des montagnes avant lui. Les géologues et les botanistes avaient eu des curiosités. On disserta longuement des glaciers, des « lavanges » ou des cristaux de roche. L'*Essai historique et physique des montagnes de la Suisse* d'Altmann avait vanté, dès 1730, les sagesse de la Providence et les trésors qu'elle y cachait. Mais il célébrait un pays que l'on tenait pour un « asile de loups-garous, où l'on ne voit le soleil que par un trou ». C'était l'avis de Montesquieu ou celui du président Hénault, qui se désespèrent de ne voir « qu'un petit morceau de ciel », et prennent envie « de se noyer ou de se précipiter ». C'est « l'abandon total de la nature et le désespoir d'y être ». Des voyageurs plus modestes gardent, avant Jean-Jacques, les mêmes défiances. Misson visite Lausanne ; c'est un pays « un peu sauvage » ; « *cependant...* cette ville est aimée de tous ceux qui la connaissent ». Au total, le pays, pour Mme Bruys, en 1751, n'est qu'une contrée inégale, stérile et fort désagréable à la vue. Parfois le voyageur a des surprises joyeuses. Pays « montagneux, à la vérité », dit l'un d'eux ; mais, dans le Vaudois et le Neuchâtelois, les montagnes sont « fort éloignées » et les pentes sont « fort adoucies ».

On noterait pourtant des curiosités moins timides. « Il pourrait bien se faire, insinue l'abbé de la Porte en 1751, qu'un pays où l'on ne voit que des précipices, des torrents, de la neige et des glaçons ne fût pas un séjour aussi charmant qu'on voudrait nous le persuader ». « On », c'est Haller, dont le poème sur *Les Alpes*, traduit en 1749, fut réédité pour le moins sept fois jusqu'en 1770, publié par le *Mercur* en 1752, et loué chaleureusement par la plupart des journalistes. Les Français y goûtaient, avec les tendres idylles et les vertus

1. *Œuvres* (20), t. XIX, p. 122.

pastorales de ces Arcadies inconnues, la beauté des horizons et la splendeur des cimes farouches. « Un trouble agréable nous force à fermer les yeux, trop faibles pour parcourir un horizon sans bornes. » Le succès de Haller éveilla quelques audaces. Le *Journal étranger* publie, en 1756, un *Voyage au Mont Pilate*. Habile à suivre les modes qui naissent, Marmontel écrit, en 1759, pour le *Mercure de France*, cette *Bergère des Alpes* qui coule des jours innocents et tendres « dans une vallée solitaire dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie », et qui suscitera par ses grâces touchantes une bonne douzaine de comédies, une nouvelle de Nougaret et des tableaux de Vernet, d'Aubry et de Louthembourg.

Jean-Jacques, qui lisait le *Mercure*, lut Haller, et ne s'en est pas caché. Il lui doit peut-être, comme à ses propres souvenirs de voyage, les contrastes du Valais et les sages vieillesses des patriarches rustiques que Julie assied à sa table. Pourtant, il n'avait que faire des lyrismes de Haller ; il n'avait qu'à revivre les joies de ces voyages qui l'avaient si souvent ramené sur les rives du « plus beau lac » qui puisse enchanter les yeux des hommes. L'engouement qui fit *les Alpes* célèbres et suggéra sa *Bergère* à Marmontel s'éprit, avant Rousseau, moins des montagnes que des montagnards, et moins des beautés du pays que des vertus des habitants. On goûta simplement l'églogue « naïve » dans un cadre qui renouvelait les prairies du Lignon et les Tempés de l'âge d'or. Ce furent Julie et Saint-Preux qui révélèrent en France la splendeur vraie du pays des loups-garous.

DEUXIÈME PARTIE

LA COMPOSITION ET LA RÉDACTION DU ROMAN

CHAPITRE PREMIER

LES ÉTAPES DE LA COMPOSITION DU ROMAN

Rousseau avait pour ne pas écrire de romans des raisons qui étaient fortes. Si les lettres et les arts ont précipité les hommes dans le vice et la misère, il n'y a pas de plus méprisable divertissement que le roman. Les poètes épiques, dramatiques ou lyriques, les historiens ou les philosophes ont gardé pour la plupart des scrupules de moraliste. En menant l'homme naturel sournoisement à sa perte ils ont cru ou tenté de croire qu'ils pourraient le rendre meilleur ; ils lui ont parlé de sa conscience et de ses devoirs. Mais le roman s'est abaissé aux plus frivoles et aux plus viles complaisances. Il a prodigué, comme par défi, les plus extravagantes sottises ou les plus basses corruptions. Il a fait des prodiges, de la galanterie, des prostitutions les raisons les plus sûres de ses succès. Pour être d'accord avec lui-même Jean-Jacques ne devait écrire ni *le Devin du village*, ni *Narcisse*. Il devait encore bien moins publier la *Nouvelle Héloïse*. C'était, il ne l'ignorait pas, « se démentir lui-même »¹.

Mais si rien n'obligeait Rousseau à nous donner Colette ou Narcisse, si ce n'est la mode du théâtre et l'« erreur » de sa vie mondaine, des forces irrésistibles l'entraînaient au contraire vers les vies imaginaires dont se nourrit la fantaisie romanesque. Il n'avait pas sept ans encore, s'il faut l'en croire, lorsqu'il passait les nuits avec son père à dévorer les romans que sa mère avait laissés¹. Ce n'étaient, ces romans,

1. *Œuvres, Confessions*, t. VIII, p. 3.

ni des *Don Quichotte*, ni des *Gil Blas* ; c'étaient les « vieux romans », *Cassandre* ou l'*Astrée*, qui tempérèrent sa « fierté romaine » et lui firent verser des « seaux de larmes » sur les extravagances des héros galants¹. Toute sa vie il devait rester le « vieux enfant » qui avait « appris à sentir » dans les sottises d'un La Calprenède. Il a vécu la destinée d'un « berger extravagant » et d'un pourchasseur de chimères. C'est la chimère qui l'entraîne lorsqu'il quitte Genève, lorsqu'il abandonne Mme de Warens pour aller se convertir à Turin : « les jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets emplissaient mon âme... Dans les maisons j'imaginai des festins rustiques ; dans les prés de folâtres jeux ; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche ; sur les arbres des fruits délicieux ; sous leur ombre de voluptueux tête à tête ; sur les montagnes, des cuves de lait et de crème, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où². » Jusqu'à sa mort c'est ainsi qu'il a eu ses meilleures rencontres, ses meilleurs festins, ses meilleurs rendez-vous d'amour, dans l'extase de la rêverie. Parce qu'il était timide et gauche, parce que le trouble de ses nerfs et sans doute le désarroi de ses sens mêlaient aux réalités précises trop de contraintes ou de souffrances, c'est en rêve le plus souvent qu'il fut bon, aimable, tendre, heureux, et qu'il fut compris. « Sa passion la plus vive et la plus vaine était d'être aimé³ » : elle cessait d'être vaine lorsqu'il ne s'adressait plus aux demoiselles de Graffenried trop rieuses, aux dames Bazile trop timides, aux demoiselles Serre trop incertaines, aux Zulietta trop complaisantes, mais bien à celles que sa fantaisie créait pour qu'elles fussent à l'image de ses désirs. « Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi qu'avec ceux que je vois dans le monde. » De ces chimères il a « cent fois plus joui » que ne font les autres des réalités. Car les réalités ne sont pas dociles aux besoins profonds du cœur, et le cœur de Jean-Jacques, frémissant à tous les heurts, épiait sur son bonheur l'ombre furtive de tous les nuages n'a jamais su trouver de tendresse où il put se livrer tout entier. Il a donc créé ces êtres « selon son cœur », dont il a peuplé ses « fictions », ses « fantaisies, sa solitude »⁴.

1. *Œuvres* (9), t. IX, pp. 192, 206 ; t. X, p. 300.

2. *Confessions*, *Œuvres*, t. VIII, pp. 39-40.

3. *Œuvres*, t. IX, p. 245.

4. *Œuvres*, t. V, p. 41 ; t. IX, pp. 204, 208, 234, 333, 388, 400 ; t. X, pp. 298, 305, 306.

Il a évoqué leurs fantômes compatissants contre les mépris des hommes et les cruautés du destin.

« Dès sa jeunesse il n'a vécu que pour fuir la vie réelle. Mme de Warens était jolie, aimable, intelligente et, pour un temps tout au moins, aimante. Mais Jean-Jacques, qui avait rêvé de ses caresses, ne fut son amant que pour songer à d'autres maîtresses. « J'avais une tendre mère, une amie chérie ; mais il me fallait une maîtresse. Je me la figurais à sa place ; je me la créais de mille façons pour me donner le change à moi-même ¹ » ; ou plutôt pour se retrouver lui-même et se griser de ces chimères qui firent de sa vie intérieure la seule réalité qu'il aima. La maman qui prit vraiment son cœur ne fut jamais celle dont il voyait les cheveux cendrés et les yeux tendres et dont il étreignait la taille ronde. Il n'était près d'elle vraiment que lorsqu'il la quittait. Elle n'était à lui pleinement que s'il la créait loin d'elle, plus vivante que dans ses bras : « Je la quittais pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir : autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue parce que la chose était ainsi. Je me souviens qu'une fois Mme de Luxembourg me parlait, en raillant, d'un homme qui quittait sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurais bien été cet homme-là ². »

Ces hommes-là n'étaient, vers le milieu du siècle, ni du bon ton, ni du bel-air, et les rêveries ne trouvaient guère d'indulgences auprès de ceux qui se piquaient de raison et de philosophie. Jean-Jacques, pendant quelque temps, avait été, lui aussi, raisonnable et philosophe. Sans doute il avait dit que les bibliothèques et les académies n'étaient qu'un symbole éclatant de notre corruption et que l'heureux sauvage de l'âge d'or ne se souciait pas des progrès de la raison. Mais il convenait aussi que cet âge était mort pour ne plus revivre, que nos maux étaient sans remède et qu'à raisonner on gagnait du moins d'atténuer sa misère. Il raisonnait donc avec les gens du parti « philosophe » ; il était le commensal ou l'obligé de ces grands seigneurs qui se piquaient de lumières. Il était lié avec Diderot, d'Alembert, Grimm, Morellet, Duclos et dix autres. Il dînait chez M. Dupin, chez d'Holbach, chez Mme d'Épinay, chez Mlle Quinault. Ni les uns ni les autres n'avaient coutume d'être romanesques. Ils causaient géométrie, physique, législation politique et galanterie plus volon-

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 156.

2. *Œuvres*, t. VIII, p. 129.

tiers que d'extases sentimentales et de romans. Ils bâtaient sur les certitudes de l'expérience et du plaisir et non pas sur les nuées. Ils tenaient au besoin, comme Buffon, que « le physique de l'amour » en était le plus sûr, et partant le meilleur. Et Rousseau, pour un temps, pensait et vivait comme eux. Il écrivait sur l'économie politique, méditait une histoire du Valais, un grand ouvrage sur les institutions. Il se mettait en ménage avec la servante Thérèse Levasseur et couchait avec la jeune maîtresse du « bon » Kluppel par plaisanterie d'après-dîner. Il n'y avait pas place dans tout cela pour une Julie d'Étange et des promenades au clair de lune.

Mais le berger extravagant se révolta soudainement contre le « philosophe ». Il décida que puisque ni les salons ni l'*Encyclopédie* ne s'accommodaient de la vraie sagesse et du rêve il n'y avait qu'à retourner vers les champs, les bois, le silence et la solitude. Le temps de la « réforme » était venu ; celui où Jean-Jacques vendait sa montre, posait l'épée et, laissant les richesses selon le monde, cherchait les richesses qu'il avait toujours obscurément regrettées, celles de l'indépendance et de la chimère. Mme d'Épinay lui faisait aménager l'Ermitage, et, en dépit des « huées de la coterie holbachique », le 9 avril 1756 il allait retrouver « ses bosquets, ses ruisseaux, ses promenades solitaires ».

Il y rencontra tout de suite ses fantômes¹. Il « se replia » sur lui-même. Il se jeta avec ivresse dans les destinées illusoires dont son cœur était avide ; il voulut savourer « l'enivrante volupté » que la vie réelle comprimait en lui, se livrer sans réserve à des amis « qui fussent vrais », brûler de la flamme qui couvait dans un cœur « tout pétri d'amour » et contraindre ainsi la fortune à lui donner pour le moins l'illusion de ce qu'elle « lui devait ». Près de l'Ermitage, sous les vastes châtaigniers qui l'entourent, dans les sentiers de la forêt, le printemps frémit et fermente. Les bocages sont frais, le rossignol chante, le ruisseau gazouille. Les feuillages étaient frais aussi et le torrent courait sur les pierres lorsque Jean-Jacques le traversait avec les deux « charmantes filles » avec Mlles de Graffenried et Galley, pour rêver d'amour, et ne rien oser que jeter des cerises dans leur corsage. Roman souriant et tendre dont il n'avait vécu que la préface, comme il n'avait pas su dépasser les premières pages ni avec Mlle de

1. *Confessions, Œuvres*, t. VIII, pp. 304 et suiv.

Breil, ni avec Mme Bazile, ni avec les « jolies écolières », ni même avec la piquante Zulietta. N'était-ce pas l'heure de reprendre en rêve tous ces beaux contes interrompus? Ainsi naquit *la Nouvelle-Héloïse* de sources si vives qu'elles coulèrent tout de suite en flots profonds. Loin des « êtres réels » il se plongea dans le monde idéal du roman. « Dans mes continuelles extases je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvais jamais ici-bas. » Il y passait « les heures, les jours sans compter ». Il était « subjugué complètement ». *La Nouvelle Héloïse* est le résultat de cette conquête.

Elle n'est d'ailleurs pas née d'un seul coup et selon des desseins précis. Jean-Jacques n'avait pas quitté la société des gens de lettres pour en garder les ambitions et les soucis. Il ne supposait pas encore « qu'il en vint à la publier ». Lui seul devait connaître les routes enchantées de cet « Empyrée ». Peu à peu seulement il songea à lui donner cette vie plus précise que prêtent à un manuscrit les imprimeurs et les lecteurs. Mais c'est par étapes incertaines que la destinée du roman se traça. Rousseau lui-même n'en gardait que des souvenirs confus et qu'il importe de préciser.

Le récit des *Confessions* est encore tout frémissant d'ivresse, tout vivant d'émotion. Il n'est pourtant pas toujours fidèle à la réalité des dates et des faits. Le délire, selon ce récit, commence en juin 1756. Longtemps Rousseau se contente d'errer au gré de ses fantômes, de la blonde Julie et de Claire la brune, sans chercher à préciser leurs aventures. Son plan reste vague. Mais il veut pouvoir vivre plus près d'eux, s'entourer d'illusions plus sûres. Il rédige quelques lettres éparses « sans suite et sans liaison » ; lettres d'amour où le précepteur et l'élève se disent leurs tendresses, leur passion, leurs espoirs, leurs souffrances, où Julie donne à Saint-Preux ce que Jean-Jacques n'avait jamais eu de ses écolières et, sans doute, ne leur avait jamais demandé. Les deux premières parties s'achèvent ainsi sans plan bien formé. A la mauvaise saison il se jette dans son roman « à plein collier ». Le plan d'ensemble est grossièrement esquissé. Il veut que Julie, fille faible, renonce à Saint-Preux et à l'amour, qu'elle soit une épouse forte et que sa piété tolérante s'unisse à l'athéisme discret de Wolmar. Puis il revient aux situations de détail et

achève les deux premières parties qu'il met au net pendant l'hiver de 1756-1757. Au retour du printemps, il compose, pour les dernières parties, plusieurs lettres dont celles de l'Elysée et de la promenade sur le lac. « Précisément dans le même temps » il reçoit la deuxième visite de Mme d'Houdetot, s'éprend pour elle d'une passion véhémence et se met à vivre, dans une réalité déchirante et délicieuse, les amours de Saint-Preux. En février 1758 la Julie n'est « pas à moitié faite ». Elle s'achèverait seulement dans l'hiver de 1758-1759.

Vérification faite il semble bien exact que les deux premières parties ont été mises au net vers la fin de 1756. La date s'accorde avec ce que nous dit par ailleurs Rousseau. En juillet 1757 il y a près de six mois que ces deux parties ont été communiquées à Diderot¹. Il les apporte à Mme d'Épinay le 14 avril 1757². Mais la rédaction fut par la suite beaucoup plus hâtive. Rousseau annonce à son éditeur Rey, le 13 septembre 1758, que le roman en six parties est entièrement achevé³. Il semble même que cette rédaction définitive ait été prête, pour l'essentiel, à peu près un an plus tôt. Un des manuscrits de la Bibliothèque de la Chambre des députés est, par son écriture, une mise au net très soignée et qui est conforme, sauf certains détails, au texte imprimé par Rey sur une nouvelle copie de Rousseau. Ce manuscrit est évidemment la copie que Jean-Jacques fait pour lui-même et dont il parle à Mme d'Houdetot, le 1^{er} octobre 1757. Il veut l'achever avant de commencer celle qu'il destine à « Sophie »⁴. Or il entreprend cette copie le 19 ou 20 novembre 1757⁵. A cette date d'ailleurs il a déjà vu Rey et il est entré en négociations avec lui⁶. Si les souvenirs de Marmontel sont exacts, avant leur dernière entrevue du 5 décembre 1757, Jean-Jacques lisait à Diderot, dans les bois de Montmorency, sa

1. *Œuvres, Confessions*, t. VIII, p. 330. Diderot lui écrit, en janvier 1757 : « Je vous renvoie votre manuscrit » (Streckeisen (18), t. I, p. 276). D'après une lettre de Grimm insérée dans les *Mémoires* de Mme d'Épinay, à cette date de juillet 1757, Rousseau aurait fait avec Diderot « la revision de son ouvrage » pendant deux jours sans désespérer. Mais Diderot a remanié tout ce passage des *Mémoires* (Voir *Annales J.-J. Rousseau* (19), t. II, p. 48).

2. *Mémoires* (4), t. II, p. 224 ; et pour la date Rey (7), p. 17.

3. Bosscha (11), p. 63.

4. Buffenoir (3), p. 147.

5. Buffenoir (3), p. 188.

6. Buffenoir (3), p. 189. — Streckeisen (18), t. I, p. 392.

Nouvelle Héloïse « qu'il avait achevée »¹. Ajoutons, si l'on veut, que le roman est pour le moins beaucoup plus qu'« à moitié fait » dans le premier semestre de 1758. En composant la *Lettre* à d'Alembert, en février 1758, Rousseau, de son propre aveu, transcrit plusieurs morceaux de la lettre 10 de la 4^e partie. Le 4 juillet 1758, il promet à Vernes, s'il vient, de lui montrer son ouvrage².

Le roman ne fut bien « achevé » qu'après l'envoi de la dernière épreuve ou même de l'errata. Pour les héros de son rêve Jean-Jacques n'a jamais trouvé un style qui fût assez harmonieux. Il l'a retouché jusque sur ses exemplaires imprimés. Mais ces retouches intéressent son art, non le développement de sa pensée. Pour l'essentiel de ses desseins, pour toute la destinée de Saint-Preux et de ses amies, le livre se précise et s'achève en moins de dix-huit mois.

Il reste cependant deux objections dont une est en apparence décisive. Rousseau fait certainement allusion au livre d'Helvétius, *De l'Esprit*, dans la lettre 3 de la 5^e partie. Saint-Preux, Julie et M. de Wolmar discutent pour savoir si la « diversité d'esprits et de génies qui distingue les individus est l'ouvrage de la nature » ou celle de l'éducation. Le livre d'Helvétius partait de ce principe qu'à la naissance tous les esprits sont exactement semblables et que seules les différences d'éducation font les différences de caractère et d'intelligence. Saint-Preux non seulement résume l'argumentation d'Helvétius, mais il lui emprunte une phrase. Un passage de la Copie manuscrite, auquel Rousseau a renoncé, précise d'ailleurs les allusions : « Si l'auteur du livre de *l'Esprit* eût considéré la question par ce côté... » Or *l'Esprit* ne parut que fin juillet ou au début d'août 1758 (Voir : A. Keim, *Helvétius*. Paris, 1907, p. 229). Même Rousseau, le 22 octobre, ne l'a pas encore lu (Lettre à Vernes, *Œuvres*, t. X, p. 196). Seulement, dans la rédaction même de la Copie, cette discussion qui met en cause le système d'Helvétius comme le passage où *l'Esprit* est nommé manquent. Ils manquent également dans la Copie Luxembourg. Ils sont ajoutés à la marge par Rousseau. Ils sont même ajoutés sans doute après un certain délai. Car il y a dans cette copie deux sortes de corrections ou additions à la marge. Les unes sont écrites avec soin, de la même écriture moulée que la Copie ; elles datent du temps où Rousseau voulait utiliser

1. (25), t. II, p. 254

2. *Œuvres*, t. X, p. 191.

sa Copie pour l'impression. Les autres sont de cette écriture hâtive et un peu confuse dont Rousseau se sert pour ses brouillons ; elles ont été rédigées plus tard lorsque Rousseau s'était décidé à garder sa copie pour lui et à en établir une autre pour l'imprimeur ¹.

Les allusions, incontestables, à la doctrine de l'*Esprit* confirment donc notre chronologie au lieu de la contredire.

M. P. M. Masson (qui ne s'est pas posé et n'avait pas à se poser le problème de cette exacte chronologie) a vu des allusions à la doctrine d'Helvétius dans deux autres passages. Ils se trouvent dans la lettre 7 de la 6^e partie et réfutent les arguments des matérialistes qui nient la liberté. Il est certain que la réfutation de Rousseau, qui est, celle-là, complète dès son brouillon et non pas ajoutée après correction postérieure, porte contre la doctrine d'Helvétius. Mais l'étude de ce brouillon montre qu'il n'était pas le premier brouillon et que le roman a pu être achevé avant que Rousseau en fit cette nouvelle rédaction. Surtout nous montrons dans nos notes qu'il n'y a dans les passages allégués par M. Masson aucune allusion précise à Helvétius. Ils discutent les arguments communs à tous les matérialistes, à « ces gens-là », et sont dirigés aussi bien contre Spinoza, Diderot, La Mettrie, ou même Condillac. Il n'est donc pas possible de les faire intervenir pour démontrer que l'achèvement du roman est postérieur à octobre 1758.

La deuxième objection est soulevée par ce texte d'une lettre de Rousseau à Mme d'Houdetot, du 18 février 1758 : « Voilà la seconde partie de la Julie... Mon dessein est d'achever cet ouvrage, et de l'achever pour vous seule ; car quand même les quatre parties faites verraient le jour, la cinquième, que je vous destine, ne le verra jamais » (Buffenoir (3), p. 242). Ce texte ne détruit pas ce que j'ai dit de la lecture de l'*Esprit* d'Helvétius par Rousseau ; car, de toutes façons, selon Rousseau lui-même, c'est le roman achevé *en six parties* qu'il propose à Rey, le 13 septembre 1758, et il n'avait pas lu l'*Esprit* le 22 octobre. Mais il s'oppose aux textes que nous avons cités et qui montrent ou suggèrent que le roman est achevé dès la fin de 1757 ou le début de 1758. Il serait confirmé, de surcroît, par les premiers pourparlers avec Rey.

1. M. Masson a montré de même qu'aucun des passages qui dans la *Profession de foi* réfutent Helvétius ne se trouvent dans le texte primitif de cette *Profession* (Rousseau contre Helvétius).

Rousseau lui propose des figures, mais il lui en propose huit. Ces six parties, dans l'édition de 1761, en ont douze. Huit serait le chiffre correspondant pour quatre parties¹. Dès lors il faut choisir entre deux hypothèses. Ou bien tout ce que dit Rousseau et ce que confirme Marmontel du roman achevé avant ce 18 février 1758, se rapporte à un roman qui devait s'achever avec la quatrième partie ; puis Rousseau aurait composé ou mis au point les cinquième et sixième parties avant le 13 septembre 1758. Ou bien le roman en six parties était bien achevé ce 18 février ; mais Rousseau aurait songé à n'en publier que les quatre premières parties. L'hypothèse serait confirmée par la lettre de Duclos qui lisait l'ouvrage en manuscrit : « Vous auriez un grand tort de supprimer les deux dernières parties ; l'ouvrage est trop fait pour qu'il puisse se passer de dénouement » (Streckeisen (18), t. I, p. 292, novembre 1760).

Les deux hypothèses mènent à une même conclusion, qui est d'importance. Si la *Julie* s'arrête à la quatrième partie, elle est encore, si l'on veut, un roman qui enseigne les bonnes mœurs, le « commerce des bonnes gens », les soins champêtres, mais qui l'enseigne assez mal. Car ce sont tout au plus une grande lettre et des fragments de lettres qui les peignent. Presque tout le reste n'est qu'ivresses ou tourments d'amour ou passion qui couve. Peu importe que Julie ait pris le ciel à témoin qu'elle serait une épouse vertueuse et que Saint-Preux s'y soit résigné puisque le roman se termine par cette promenade sur le lac qui met tout l'honnête ménage du château de Wolmar à la merci d'une tourmente de souvenirs. Et ce ne sera plus du tout un « roman philosophique » écrit pour rapprocher les partis opposés des philosophes et des dévots, car ce roman-là n'apparaît qu'aux cinquième et sixième parties. Ainsi les desseins de Rousseau auraient été longtemps et presque jusqu'au bout, incertains ; ou du moins ils auraient évolué. Et c'est ce que d'autres preuves viennent confirmer.

Il nous a dit à plusieurs reprises ce qu'il avait voulu faire, sans s'accorder avec lui-même. En juillet 1758, ce n'est pas « un roman philosophique », c'est « un commerce de bonnes gens »². En février 1761 il est fait encore pour de bonnes

1. Rousseau envoie le projet des quatre autres estampes, demandé par Coindet, en avril 1759 seulement (*Annales* (19), t. XIV, p. 16).

2. *Œuvres*, t. X, p. 191 (Lettre à Vernes) ; d'accord avec les *Confessions*,

gens, pour des châtelains rustiques, restés fidèles au manoir des ancêtres et qui y puiseront l'amour de l'intimité conjugale et des soins champêtres¹. En juin 1761 « l'objet » que Rousseau s'est proposé, c'est de « rapprocher les partis opposés par une estime réciproque ; d'apprendre aux philosophes qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite, et aux croyants qu'on peut être incrédule sans être un coquin »². En réalité il est probable que Rousseau n'a songé, pour débiter, ni aux bonnes gens, ni aux philosophes, ni aux croyants. Ce n'est pas pour encourager le ménage des champs ou pour combattre le fanatisme que Jean-Jacques, au chant des rossignols, s'est plongé dans le délire de ses rêves. Ce sont les deux premières parties qu'il ébauche tout d'abord, puis qu'il termine, et c'est un simple roman d'amour, l'histoire d'une séduction et d'un départ. « *Invita invitum dimisit* » ; il n'y a rien de plus dans ces lettres où il n'est question que de s'aimer et de souffrir d'être séparé. Voilà les lettres qu'il écrivait sur « le plus beau papier doré », employant « de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nonpareille bleue pour coudre ses cahiers »³. Ce roman d'amour est achevé à la fin de 1756, et Rousseau peut-être n'en eût pas rêvé davantage⁴. Mais, en janvier 1757⁵, Mme d'Houdetot eut fantaisie de visiter le solitaire de l'Ermitage. Par le caprice de la fortune et de son humeur elle arriva, on le sait, en héroïne de roman. Sa voiture verse, elle s'embourbe et vient chercher un asile chez Rousseau, toute riante et toute crottée. Elle revient, à cheval et en homme, et Rousseau se laissa prendre à « l'air romanesque » de la mascarade. C'était « un début de roman ». Jean-Jacques ne put se tenir de le continuer. Ivre d'amour sans objet ou pour une Julie qui n'était qu'un rêve, il vit « Julie en Mme d'Houdetot ». Et, sans doute, ce fut ce qui décida et du mariage de Julie et de la vie à trois de Clarens.

Œuvres, t. VIII, p. 312, la 1^{re} Préface et les *Observations* au libraire Génin, t. V, p. 87.

1. *Deuxième préface*.

2. *Œuvres*, t. X, p. 260 (Lettre à Vernes).

3. *Œuvres*, t. VIII, p. 313. Confirmé par Mme de Genlis, *Mémoires*. Paris, Ladvocat, 1825 (t. II, p. 9). Mme de Genlis prétend résumer une conversation de Rousseau ; elle ne fait peut-être que démarquer les *Confessions*.

4. Dans le *Brouillon* les lettres des deux premières parties sont numérotées d'une façon continue, puis, par corrections, numérotées par parties.

5. Et non, comme le disent les *Confessions* dans l'été de 1756. Voir Rey (7), p. 9.

Si l'on en croit *les Confessions*, pour ne point démentir ses principes, Rousseau aurait tout de suite songé à faire oublier l'amante trop faible par l'épouse héroïque et sage¹. Il aurait, pour réconcilier les fanatiques et les philosophes, dessiné, dans le même temps, c'est-à-dire dès le début, les deux caractères de Julie et de Wolmar. La promenade sur le lac aurait été écrite avant la deuxième visite de Mme d'Houdetot, avant que Jean-Jacques n'ait songé à l'aimer². Et cette promenade sur le lac suppose déjà Julie mariée et fidèle à son mari, Saint-Preux accueilli chez elle, la donnée tout entière du roman. Mais il faut se défier, nous l'avons vu, des *Confessions* qui brouillent tout. Elles se trompent sur les dates de la composition du roman. Elles se trompent sur les dates des visites de Mme d'Houdetot³. Elles se trompent assurément aussi sur le rôle qu'elle a joué. C'est en pensant à elle, nous le verrons, que Rousseau a disposé pour le mieux, ou pour le moindre mal, la vie à trois du château de Clarens ; car il rêvait de vivre près de Sophie fidèle à Saint-Lambert comme Saint-Preux entre Julie et Wolmar. Il lui écrit sans cesse dans les termes mêmes où Saint-Preux, assagi ou plutôt résigné, écrit à Mme de Wolmar. On pourrait dire sans doute que ce sont les souvenirs d'un roman déjà rédigé qui conduisent inconsciemment la plume de Jean-Jacques, et non pas les lettres authentiques qui se reflètent dans le roman. Mais c'est Mme d'Houdetot même à l'occasion qui écrit comme la Julie de Rousseau, dont elle n'avait pas lu les lettres. Toutes sortes de détails des trois dernières parties du roman fictif sont liés à ceux du roman vécu⁴. L'explication la plus simple, parfois même l'explication nécessaire est que celui-ci a suggéré celui-là.

La tragi-comédie de l'Ermitage se précipite et s'achève en quelques mois. Ivre d'amour, Jean-Jacques oublie que des jalousies légitimes ou surnoisies les épient. Mme d'Houdetot, pour être coquette et cruelle, naïvement, n'oublie pas, quand il le faut, d'être prudente. Saint-Lambert n'ignore plus que si son amante est restée fidèle on l'a priée de ne plus l'être. Et Jean-Jacques après avoir, le 5 juin 1757, touché peut-être au bonheur et au remords pendant la soirée parfumée du bosquet, doit se résigner à être sage, à être surveillé, à être à demi

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 312.

2. *Œuvres*, t. VIII, pp. 313-314.

3. Voir le livre de Rey (7).

4. Voir nos notes au texte du roman et l'*Introduction*, pp. 45 et suiv.

oublié. Dès le début de juillet il ne trace plus ses lettres « du plus pur de son sang ». Il envoie « l'assurance de son respect ». Il n'est plus qu'un homme de génie que l'on ménage et qui se résigne.

Il dut revenir alors à ce pays des chimères qui est « le seul digne d'être habité », à ce roman qu'il écrivait après celui qu'il avait vécu. Mais l'amour une fois de plus l'avait déçu. Il avait dû se contenter avec Sophie d'oublier dans les délices de la vertu les tourments d'un amour sans espoir. Il avait appris, à ses dépens, que le temps d'aimer « était passé » et qu'il ne convenait pas de jouer les « galants surannés ». Il ne lui restait que ce qui ne vieillit pas et pour quoi le cœur peut rester jeune, l'amour de la vertu et la joie de la faire aimer. C'est alors sans doute qu'aux ivresses du roman et même à cet objet « de mœurs et d'honnêteté conjugale qui tient radicalement à tout l'ordre social » il songea qu'on pouvait joindre tout ce qui n'était pas l'ardeur de la passion, tout ce qui ne « brûlerait » pas le papier, mais tout ce qui peut faire la sagesse et la dignité de vivre : les soins domestiques, l'amour judicieux et prévoyant des enfants, la bienfaisance, toutes ces « occupations communes » qu'une âme saine doit aimer « comme la santé du corps fait trouver bons les aliments les plus simples », cette religion judicieuse et tolérante enfin où les croyants et les philosophes, renonçant à leurs querelles, s'efforceraient de se comprendre et de se rapprocher.

M. Lanson l'a dit excellemment. La *Nouvelle Héloïse* est sortie d'« un rêve de volupté redressé en instruction morale »¹. Des raisons invincibles poussaient Jean-Jacques, éveillé de son rêve, à tenter ce redressement. « O que vous me mépriserez, écrivait-il encore à Tronchin le 27 février 1757, quand vous saurez de quelle sorte d'ouvrage je m'occupe, et qui pis est avec plaisir². » Mais il n'avait pas à craindre que le mépris d'un Tronchin. Il songeait à tous ceux pour qui il avait écrit ses *Discours* et sa *Lettre à d'Alembert* et qui croyaient, parce qu'il l'avait dit, que ni la vertu ni le bonheur ne sont dans la science ou dans l'art. Il n'ignorait pas qu'en fuyant Paris et en vivant à l'Ermitage d'une vie toute proche de la nature, il ne s'était pas fait oublier. On croyait qu'après avoir donné la leçon il avait voulu montrer l'exemple. Que dirait-on du maître s'il s'y occupait à publier une histoire d'amour ? Ce

1. *Annales J.-J. Rousseau* (19), t. VIII, p. 17.

2. *Annales J.-J. Rousseau* (19), t. I, p. 34.

n'était plus d'ailleurs à l'amour qu'il songeait, ou plutôt de l'amour des créatures, c'est à l'amour du Créateur qu'il s'élevait. Dès le début de 1758¹ il commençait à rédiger sa *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Il l'avait sans doute déjà méditée dans ses promenades et pendant ses nuits. Julie amante et même Julie épouse pouvait se purifier et grandir dans la Julie croyante, prosternée pour que Wolmar crût en Dieu et digne de mourir sans craindre la colère de son Créateur. Le berger extravagant avait commencé le roman. Le vicaire savoyard le reprenait et l'achevait.

Nous pourrions décider clairement de ces progrès successifs du roman si nous avions gardé les brouillons de Jean-Jacques. Il nous reste la copie pour Mme de Luxembourg, une copie corrigée mais destinée tout d'abord à l'impression, un brouillon fragmentaire mais dont les enseignements sont à cet égard insignifiants. Rousseau nous a dit avec quels efforts ses ouvrages se rédigeaient. Il les transcrivait quatre ou cinq fois². Les manuscrits de la *Nouvelle Héloïse* le confirment. Sans compter les copies pour Mmes de Luxembourg et d'Houdetot, il a établi pour l'imprimeur une première copie qui mettait elle-même au net le brouillon incomplet que nous possédons ; mais ce brouillon rédigé par lettres détachées, sur feuilles distinctes (qui n'ont été classées et brochées qu'après sa mort) est loin d'être la première étape. Nous y trouvons parfois deux états successifs d'une même lettre. Nous avons d'autres lettres que Rousseau avait mises au net après un premier brouillon et dont l'écriture régulière et le texte sans corrections nombreuses se juxtaposent à d'informes rédactions³. A travers tous ces textes, la suite et le sens des lettres sont exactement ceux du roman définitif. Seul Édouard Bomston, du consentement de Julie et de Saint-Preux, prend la décision qu'ils jugèrent par la suite injurieuse : il épouse Laura Pisana et amène la courtisane repentie à Clarens. Pour tout le reste nous savons seulement que deux lettres puis quatre ont été ajoutées à la première partie, une lettre à la deuxième, deux lettres à la cinquième, sans que nous puissions préciser quelles furent ces lettres.

Nos conclusions cependant sont les plus vraisemblables. Nous avons la preuve que, sur le point du roman comme sur tant

1. Voir P.-M. Masson. Édition de la *Profession de foi* (4^{ter}).

2. *Œuvres*, t. VIII, p. 80.

3. Voir plus bas p. 138.

d'autres, le récit des *Confessions* n'est fidèle qu'au souvenir des émotions. Rousseau garde la mémoire de ses joies ou de ses tourments, mais il oublie aisément leur ordre strict comme les faits qui n'ont pas touché son cœur. Il s'est trompé de six mois sur la première visite de Mme d'Houdetot, d'un an ou presque sur l'achèvement au moins provisoire de son roman. Demeurons donc d'accord avec lui qu'il n'a d'abord songé qu'à un roman d'amour entre une écolière et son maître. Croyons au contraire qu'il a dû attendre les visites de Mme d'Houdetot pour rêver que Saint-Preux vivra, entre Julie et Mme de Wolmar, comme il aurait pu vivre entre Saint-Lambert et son amante. Et pensons aussi qu'il a fallu l'apaisement du « délire » et le brisement de sa chimère pour que le roman s'assagisse clairement dans la vie domestique et réglée du château de Clarens, pour que Julie et Wolmar fussent des leçons alternées au fanatisme des philosophes ou à celui des dévots. Car ce n'était pas pour « resserrer et affermir » le charme de son union quasi conjugale avec Thérèse qu'il avait rêvé d'abord puis vécu la passion de Julie et de Saint-Preux, mais bien pour le prestige de l'amour, pour son ivresse, et même pour « ses fureurs, ses agitations, ses frémissements, ses palpitations, ses mouvements convulsifs ¹ ».

1. *Œuvres*, t. VIII, pp. 306-319. Dans son livre éminent sur *La Profession de foi de J. J. Rousseau* (4^{bis}), M. P.-M. Masson parle longuement de la *Nouvelle Héloïse* comme si son dessein unique ou du moins essentiel avait été la réconciliation du fanatisme dévot et du fanatisme philosophique (pp. 65-80). Le roman serait « l'histoire de la régénération d'une âme par la religion ». C'est simplifier, croyons-nous, les desseins souvent complexes et mouvants de Jean-Jacques. C'est ainsi qu'il a voulu, après coup, comprendre et justifier sa tâche de romancier. Mais ce n'est pas de là qu'il est parti. Il nous l'a dit. Les *Lettres à Sophie*, tout occupées à résoudre le problème de nos destinées morales, ne sont, en janvier 1758, que commencées. M. Masson pense que Rousseau, à cette date, achevait son roman (p. 60). Nous avons montré qu'il était vraisemblablement achevé. Mais à supposer même que l'achèvement puisse être reculé jusqu'aux premiers mois de 1758, les textes que nous avons cités n'en subsisteraient pas moins ainsi que les faits de la vie de Rousseau et leurs conséquences les plus simples. Il y a eu évolution dans les desseins de l'auteur ; et ces desseins successifs ont fait chacun leur œuvre dans le roman.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES SOUVENIRS DE ROUSSEAU

I. — LES LECTURES.

L'intrigue et les caractères. — Les palpitations et les convulsions n'ont presque jamais empêché Rousseau de raisonner. Sa folie même exaspéra le goût de la dialectique et le désir de convaincre par raisons démonstratives. En devenant romancier il est donc resté pour une part écrivain de métier. En rédigeant des lettres d'amour il ne songeait d'abord qu'à les relire ; mais invinciblement il écrivit comme si d'autres devaient les lire. Puis il ébaucha un livre. Et il y apporta un esprit que d'autres livres et d'autres romans avaient déjà façonné.

Les contemporains, en vingt ans, avaient lu ou relu quelques six cents romans. Jean-Jacques assurément ne s'est pas soucié de toute cette littérature. Il a subi pourtant, comme il arrive presque toujours, l'influence obscure de l'ambiance que j'ai étudiée, des modes qui vieillissent et de celles qui croient les renouveler. Il a lu plus précisément les meilleurs romans contemporains, et quelques autres. Il les a imités ou leur a résisté. Par assentiment ou par protestation il a pris et voulu prendre une place déterminée parmi les romanciers qui tentaient autour de lui le succès.

Il a lu des contes. « Il aimait singulièrement les contes et histoires orientales. » Il aimait les *Mille et une nuits* « où le costume oriental est très bien décrit »¹. Il lisait l'*Astrée* qui est un conte pour une part et tout peuplé de merveilles². Il lisait le *Temple de Gnide*³ où l'amour, tout au moins le

1. Bernardin de Saint-Pierre (17), p. 123.

2. *Ibid.*, p. 120, 123.

3. *Œuvres*, t. IX, p. 351.

plaisir s'habillent ou se dévêtent non à l'orientale mais à la grecque. Il lisait *Tanzaï*, le sultan *Misapouf*, *Angola*, *Grigri*¹. Et sans doute il détestait en eux tout ce qu'une société mondaine pouvait mettre d'élégances dépravées sur ses hontes et ses luxures. Mais il restait sensible malgré tout à l'agrément de ces décors et de ces costumes. Il a rêvé lui aussi de faire vivre ses chimères sous des cieus illusoires et lointains. « Il avait voulu traiter un sujet bien plus beau : c'était une société heureuse par les seules lois de la nature et de la vertu, sujet digne de la plume de Fénelon et de l'âme de Rousseau². » C'était cette *Arcadie* que Bernardin de Saint-Pierre ébauchait après lui. C'était aussi le premier de ses rêves romanesques de l'Ermitage. Ce n'étaient pas les amours de Julie et de Saint-Preux qu'il avait conçues d'abord mais celles de quelque Damon et de quelque Clytie paissant leurs troupeaux dans une Tempé de l'âge d'or. Seule quelque vallée de la Thessalie aurait pu le « contenter », si son imagination « fatiguée à inventer » n'avait eu besoin de « quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui »³. Nous y aurions gagné un poème en prose dont les grâces ingénieuses auraient valu ce *Lévite d'Ephraïm* qui fut si cher au cœur de Rousseau et qui n'est pour nous qu'un artifice laborieux. Nous avons failli y perdre la *Nouvelle Héloïse*. Par bonheur Jean-Jacques était fatigué ; et cette fatigue fut plus forte que l'attrait des décors de pastorale.

Il se contenta donc d'écrire le roman de tout le monde, « des événements si naturels, si simples qu'ils le sont trop ; rien d'inopiné, point de coup de théâtre ; tout est prévu longtemps d'avance, tout arrive comme il est prévu ». C'est le « registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison ou dans celle de son voisin »⁴. Sur ce registre ne s'inscriront que des joies et des souffrances banales. Il n'est pas besoin d'être duc, ou capitaine ou fille abandonnée sur les grands chemins pour aimer, perdre celui qu'on aime, se marier à celui qu'on estime sans l'aimer et élever ses enfants. Mais cette vie banale gagnera en dignité ce qu'elle perd en imprévu. Ces « folies » romanesques se tourneront vers « des

1. *Œuvres*, t. XII, p. 295.

2. Bernardin de Saint-Pierre (17), p. 175.

3. *Œuvres*, t. VIII, p. 308.

4. 2^e Préface.

objets utiles et dont la morale puisse faire son profit. La *Nouvelle Héloïse* apprendra qu'une fille trop tendre peut devenir une fille coupable, mais qu'une épouse courageuse reste chaste et fidèle malgré l'amour.

Rousseau n'était pas le premier cependant, comme je l'ai dit, à goûter la vie simple et à prêcher les charmes de l'innocence et du devoir. Les romanciers anglais et Richardson en particulier avaient cherché ce « doux coloris de l'innocence » et les humbles registres de la vie domestique. Paméla est une servante que son maître veut séduire, qui lui résiste et que l'on épouse parce qu'elle est chaste. Clarisse est une fille bien née que les siens torturent pour qu'elle épouse un plat gredin, qui se laisse enlever par un coureur d'aventures dont elle aime, quoi qu'elle en ait, la hardiesse, qui résiste à ses tentatives de séduction, succombe parce qu'on l'endort, et meurt d'avoir succombé. Tom Jones est un enfant naturel, élevé par un bon maître, qui s'éprend d'une demoiselle, que l'on aime parce qu'il est d'âme noble et d'intelligence avisée, et qui se marie parce que sa vraie mère était la sœur de son protecteur. Il n'y a rien, le plus souvent, dans tout cela qui sorte des drames et des comédies ordinaires de la vie bourgeoise. Ce sont des destinées morales plus simples encore que celles de Julie et de Saint-Preux qui traversent l'amour chaste, le don de soi, la séparation par l'absence, l'adieu définitif, le mariage de raison, le retour que l'on croit fraternel et les troubles d'une passion toujours vivante. Clarisse et Paméla sont vertueuses comme Julie et même plus clairement qu'elle ne le fut. Clarisse aime Lovelace; Paméla aime son maître; mais elles obéissent jusqu'au bout à leur conscience et à leur honneur et non à leur amour. Clarisse meurt d'avoir été prise par trahison et Paméla traverse sans faiblir les embûches et les persécutions. Pour être « simple » et « vertueux » Rousseau avait donc d'illustres modèles. Et le triomphe qui fit ces romans anglais plus glorieux que tous les romans français lui marquait clairement le chemin qu'il devait suivre.

Il n'a pas caché qu'il les avait connus et suivis. Il n'aimait guère Grandisson « trop heureux » et qui d'ailleurs n'offrait pas « de tableau naturel ». Mais il ne parlait de Clarisse qu'avec « enthousiasme ». « On n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce soit, de roman égal à Clarisse, ni même approchant ¹. » Les intrigues de Richardson lui sem-

1. *Œuvres*, t. I, p. 233 (*Lettre à d'Alembert*).

blaient trop compliquées ; mais ses romans étaient la vérité même, une vérité variée comme elle était profonde. « Je n'ai fait qu'un tableau, il a fait une galerie ; quelle beauté de scènes d'appartement ¹. » Il n'est pas douteux qu'en peignant son tableau il se soit souvenu de la galerie de Richardson.

Pour composer l'*Héloïse* il « imagina » deux amies. Il n'eut pour les inventer qu'à se souvenir. Il fit « l'une vive et l'autre douce ». C'était justement l'aimable contraste qui attachait Clarisse à miss Howe sa cousine. « Entre vous et moi, dit miss Howe, nous n'avons qu'une âme, avec cette seule différence que vous me semblez quelquefois un peu trop grave et que je vous parais sans doute un peu trop éveillée. » Elle est de celles qui se piquent, lorsqu'elles écrivent, d'envoyer un « tissu de folies » et qui s'entendent ingénument à donner l'air d'un sot « à tout homme qui leur parle d'amour » ². C'est là, très exactement, Julie la « prêcheuse » et Claire la folâtre, la « petite veuve assez piquante », qui veut être folle toujours et qui s'entend à prendre « cet air agaçant » avec lequel elle s'est « quelquefois amusée à persifler plus d'un jeune fat ». Richardson a même suggéré peut-être à Jean-Jacques quelques souvenirs moins précis. L'excellent Hickmay ressemble, si l'on veut, à M. d'Orbe ; et le colonel Morden, brave, loyal et sincère comme milord Edouard, tente d'unir Clarisse à Lovelace, comme milord Edouard s'efforce de marier Julie et Saint-Preux. Le père de Clarisse, comme M. d'Etanges, n'a que « d'excellentes intentions », mais, comme lui, « il ne veut pas être contredit » ; et cette humeur obstinée mène Clarisse à la fuite comme Julie au désespoir. Clarisse entrevoit dans les horreurs d'un cauchemar la férocité de Lovelace. Lovelace après le viol de Clarisse pressent dans un autre rêve les vengeances du remords et de la destinée. Saint-Preux est hanté de même par un rêve funèbre et par un voile fatal qui lui dérobera pour toujours le visage de Julie. Clarisse interdit à Morden le duel qui la vengerait parce qu'on ne saurait se battre sans usurper les droits divins, insulter la magistrature et les lois d'un sage gouvernement. Julie, elle aussi, disserte, en écri-

1. Bernardin de Saint-Pierre (17), p. 129. Voir d'autres jugements sur Richardson *Confessions*, (*Œuvres*, t. IX, p. 2. — *Correspondance*, *Œuvres*, t. X, p. 242 ; t. XI, p. 140 ; t. XII, p. 13. — Streckeisen (10), p. 390.

2. *Clarisse Harlowe*. Nouv. éd. Rouen, Machuel et Racine, 1782, t. II, p. 15 (lettre 27) ; t. III, p. 12 (lettre 45) ; *ibid.*, p. 70 (lettre 54).

vant à Saint-Preux, pour le convaincre que le duel est ridicule et criminel. Clarisse meurt non d'une surprise de la maladie ou d'un soudain bouleversement, mais d'un lent affaissement de sa vie ; sa pensée reste active et sereine ; elle médite interminablement sur le néant de la vie et la paix de la mort. La mort est « la fin d'une course mesurée ; un port après une paisible navigation, le terme de toutes les inquiétudes et de tous les soins... Il n'est pas si pénible de mourir que je l'avais cru. La difficulté consiste dans les préparations ; mais, grâces au ciel, le temps ne m'a pas manqué. Le reste, je le vois bien, est plus fâcheux pour les spectateurs que pour moi »¹. Julie trépassa comme elle après avoir jugé longuement sa vie ; elle se félicite, puisqu'elle était heureuse, de s'en aller avant d'avoir connu les retours nécessaires du sort. Elle veut que sa fin ne soit pas « hideuse ». « Il ne s'agit que de savoir prendre son parti ; tout le reste va de lui-même. »

Ce ne sont là, peut-être, que des rencontres. Nous verrons, par exemple, que l'on discutait du duel et de l'*onirromancie* ailleurs que dans *Clarisse*. Pour imaginer un père inflexible ou une mourante qui accueille la mort sans frémir Rousseau n'avait qu'à regarder autour de lui ou à suivre les suggestions de son sujet. Il doit plus certainement à *Clarisse Harlowe* non les détails de son roman mais le « doux coloris d'innocence » et les tonalités qu'il y voulut. L'innocence de Clarisse n'est pas de celles qui s'effacent dans l'ombre et ne parfument que les jardins secrets. Elle est de celles au contraire qui répandent autour d'elles l'éclat de leur splendeur. Tous ceux qui l'admirent ou la redoutent s'exaltent à parler d'elle. Elle fait des plus endurcis des prédicateurs et des prophètes. La conscience et la vertu parlent non dans le silence des âmes mais avec des ivresses d'éloquence ou des clameurs de désespoir. « Au nom de Dieu ! m'a dit aussitôt le coquin de Tomlinson, les mains levées dans un transport d'admiration et de pitié, prenez compassion de cette admirable fille. Je ne puis, je ne puis soutenir plus longtemps mon rôle. Elle mérite les adorations de la terre... O vertu ! vertu ! qu'y a-t-il donc en toi qui puisse faire cette impression forcée sur un cœur tel que le mien ? D'où peuvent venir ces tremblements involontaires et cette crainte de causer une mortelle offense ? Qui es-tu, pour agir avec tant de force dans

1. *Op. cit.*, t. XI, p. 256 (lettre 302) ; t. XIII, p. 3 (lettre 348).

une faible femme et pour jeter l'effroi dans l'esprit d'un homme intrépide?... O conscience, sombre traîtresse ! C'est toi qui m'as fait prendre parti contre moi-même ! D'où viens-tu ? Où t'es-tu cachée pour me surprendre ainsi dans mes plus doux moments ? » Sans doute il n'y a pas de Lovelace ou de Tomlinson dans l'*Héloïse* et Jean-Jacques se félicite d'en avoir soutenu l'intérêt durant six volumes « sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'une mauvaise action ». Il y a des fautes, cependant, et la tentation du crime. Julie et Saint-Preux pleurent les unes et résistent à l'autre. Mais leurs luttes ne sont pas plus silencieuses que celles de *Clarisse*. Le doux coloris de leur vertu ne va pas à l'occasion sans quelque touche de couleur vive et que d'aucuns ont jugée criarde. Julie « prêche », comme elle l'avoue, avec cet enthousiasme où l'on entend les échos de Richardson plutôt que les silencieuses détresses d'une princesse de Clèves. Elle est de celles dont les vertus sont, quoi qu'elle en ait, impérieuses et ostentatoires. Il n'y a pas que Claire, son amie, qu'elle « subjugué » et qu'elle « atterre » et qui ne l'aborde pas « sans un certain mouvement de respect involontaire ». Ce sont les lecteurs aussi qui se sentent parfois confus devant ce « divin accord de la vertu, de l'amour et de la nature ». « Rentre au fond de ton âme : c'est là que tu retrouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus ». « Ta lettre brûle, comme ton cœur, du saint amour de la vertu, et tu portes au fond du mien son ardeur céleste ¹. » Certes Jean-Jacques a brûlé, comme les amants de son roman, de ces flammes généreuses. Il était né sincèrement, comme Richardson, prédicateur de morale. Mais Richardson lui prouvait que s'il fallait « des romans aux peuples corrompus » c'était à condition de tonner contre les corruptions. C'est parce que les filles bien nées du romancier anglais, les libertins, les servantes semblent toujours revenir de quelque prêche et parce que les sceptiques français les écoutaient avec recueillement qu'il a hasardé sans crainte une Julie qui fut sermonneuse, un Saint-Preux qui fut « philosophe » et dissertateur.

La Nouvelle-Héloïse n'aurait donc pas été vraisemblablement ce qu'elle est sans la *Clarisse* de Richardson. Mais on chercherait vainement les preuves d'une influence continue et profonde. On a dit, dès le xviii^e siècle, que Jean-Jacques

1. *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 21, 2^e partie, lettres 11 et 21.

n'était qu'un plagiaire¹. On répète, aujourd'hui encore, dans les pays de langue anglaise, que l'*Héloïse* n'est guère qu'une adaptation de la *Clarisse*². Sans aucun doute ce sont, pour une large part, les romans anglais qui ont touché le plus profondément l'opinion française et jeté notre roman vers des destinées inattendues. Ce sont eux qui ont fait un « enseignement » de ce qui était, avant tout, un divertissement, qui ont parlé de conscience et de vertu sans les discrétions de bonne compagnie et les sécheresses de style qui semblaient trahir l'indifférence ou l'ironie. Par eux les lecteurs français, et Jean-Jacques tout le premier, s'accoutumèrent à des romans qui fussent prolixes, moralisateurs et religieux. Ils ont créé, pour une large part, l'atmosphère où Julie et Saint-Preux respirent. Mais les deux amants ne leur doivent ni leur sang, ni leur âme profonde. C'est de Jean-Jacques, nous le verrons, qu'ils sont nés.

Rousseau ne semble pas avoir de dettes précises envers d'autres romans. Entre la *Julie* et *Paméla* il y a deux ou trois rencontres. L'humble servante Paméla ne croit pas que les droits de la noblesse soient autre chose qu'une convention ; elle admet qu'un gentilhomme épouse une fille sans naissance, sans admettre d'ailleurs que la fille noble puisse épouser sans risques un roturier. Elle rejette dans un vivier, par crainte de faire souffrir, la carpe qu'elle vient d'y pêcher, comme Julie fait rejeter dans le lac la pêche de ses bateliers³. Mais il n'y a rien de commun entre l'humour de *Tom Jones* ou de la *Vie de David Simple* et l'éloquence enfiévrée de l'*Héloïse*. Rousseau doit moins encore aux romans français⁴. Il ne s'est souvenu des *Cassandra* et des *Polexandre* qui avaient ravi son enfance que pour dédaigner la préciosité galante et l'extravagance des aventures. Il connaissait personnellement l'abbé Prévost. Il avait lu ses romans « dignes de l'immortalité »⁵. « La lecture des malheurs imaginaires de Cleveland, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire, je crois,

1. Voir plus bas p. 239.

2. Voir, par exemple, Conrad Wright, *A history of french literature*. Oxford, University press (American branch), 1912, p. 527. Et surtout Finch et Peers, *The origins of french romanticism*. Londres, Constable, 1920, p. 62.

3. Traduction de l'abbé Prévost. Londres, Osborne, 1742, t. III, p. 9 ; t. IV, p. 112 ; t. II, p. 16.

4. Je parle bien entendu des emprunts précis et non des influences générales étudiées dans ma 1^{re} partie.

5. *Œuvres*, t. VIII, p. 266.

plus de mauvais sang que les miens¹. » Il a pu y retrouver, à l'occasion, des chimères qui étaient les siennes, et quelques-unes des sagesse qui furent celles de Julie ou de Saint-Preux. Ni Cleveland, ni l'Homme de qualité, à travers les poursuites du sort ou les défaillances de leur volonté, n'oublient qu'il n'y a pas de bonheurs sans vertu et que la paix de la conscience est le seul bien qui soit assuré. Plus précisément, si l'on veut, on bannit de la colonie de Sainte-Hélène « toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités » ; et l'on sait que ni Julie, ni Saint-Preux, ni Wolmar ne font cas, pas plus que Rousseau, de la vie mondaine et de ses grimaces. Cleveland discute longuement avec lui-même sur le suicide et quelques-uns de ses arguments sont de ceux que Saint-Preux invoque. Pour distraire sa fille Fanny, Cleveland imagine, aux environs de Paris, une fête villageoise, des plaisirs simples, un concert d'instruments rustiques, des danses de bergères, un repas distribué à tous les vendangeurs de la plaine. Il y a là quelque pressentiment des vendanges de Clarens. Dans la colonie de Sainte-Hélène on traite les serviteurs comme Julie s'intéresse aux siens. « Quoique mes domestiques aient une table différente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi... c'est un crime qu'on châtie rigoureusement parmi nous que de les traiter avec dureté² ». Il se peut que ces fantaisies de l'abbé Prévost aient laissé dans la mémoire de Rousseau de vagues souvenirs. Mais ces souvenirs se contraignent avec ce qu'il y avait de plus profond dans son tempérament. Il n'avait pas besoin de se souvenir. L'abbé Prévost d'ailleurs était de ceux qui ne savent rêver d'aventures que pour y mêler inlassablement les cruautés compliquées du sort. Jean-Jacques au contraire n'a pas voulu « du sombre coloris que Prévost donnait à ses ouvrages »³. Il n'admit dans l'*Héloïse* « ni rivalité, ni querelles, ni jalousie » parce que tout sentiment pénible lui coûtait à imaginer et qu'il lui fallait un « riant tableau ».

A *Gil Blas*, à la *Vie de Marianne*, au *Paysan parvenu*, aux romans de Duclos, l'ami de Jean-Jacques, la *Nouvelle Héloïse* ne doit rien. C'étaient des romans qui se proposaient de bien connaître les âmes des hommes et de parler d'eux avec cette

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 157.

2. *Le Philosophe anglais ou histoire de Monsieur Cleveland*. Utrecht, Néaulme, 1741, t. I, p. 357, 359 ; t. III, p. 183 ; t. VI, p. 223.

3. *Œuvres*, t. VIII, p. 266

bonne grâce ironique et cette précision nonchalante qui étaient le triomphe du bel-esprit. La *Nouvelle Héloïse* était au contraire l'aventure de jeunes gens qui ne savaient rien du bel-esprit, qui parlaient à l'occasion comme des provinciaux et des Suisses et qui n'avaient pas d'autre secret pour plaire que la sincérité de leur cœur. On avait déjà essayé, nous l'avons dit, de parler le « langage du cœur » ; on avait cru que c'était « le cœur qui lit les romans non l'esprit ». Les *Lettres portugaises* et quelques autres romans où la passion « parle toute pure » avaient eu des succès certains. Rousseau avait lu les *Lettres portugaises*¹. Il avait connu les exaltations, les jalousies et les tortures de celle qui aime « comme une insensée » et qui préférerait ne plus voir son amant que de le voir « sans emportement ». Il avait lu les *Lettres péruviennes* aussi puisqu'il dinait dans l'intimité chez Mme de Grafigny. Il connut les *Lettres de Miladi Juliette Catesby*², et peut-être les autres romans de Mme Riccoboni, mais seulement lorsque son roman fut achevé. Il ne dut rien à tous ces livres. Il avait en lui-même un foyer qui n'avait pas besoin pour brûler de ces flammes incertaines et timides. Encore une fois, c'est de lui-même que son roman est sorti tout entier.

Les discussions d'idées. — Mais il y a dans la *Nouvelle Héloïse* bien autre chose qu'un roman. On sait, dit un des premiers lecteurs, qu'il y « mêla beaucoup trop d'objets étrangers parce qu'il en était alors fort occupé »³. Il s'était occupé et s'occupait encore des destinées des sociétés et des raisons profondes qui décident de nos vices ou de nos vertus. Ces « grands objets » devinrent dans l'*Héloïse* le prétexte de copieuses dissertations. Le roman s'emplit d'« idées » et non plus seulement d'extases ou de tourments d'amour. On y raisonna des lectures qui conviennent aux jeunes filles, du duel, du théâtre, de l'Opéra, du suicide, de l'éducation, du mysticisme, des mœurs des Valaisans, de celles des Parisiens ou des Genevois. La « chimère » dans tout cela n'avait plus rien à voir. Ces discussions ne s'égarent pas dans l'« Empyrée » ; elles confrontent les idées à des idées, des réflexions à des souvenirs. Les discussions de Rousseau sont ainsi toutes proches, parfois, de ses lectures.

1. *Œuvres*, t. I, p. 248 (note).

2. *Œuvres*, t. IV, p. 387 ; t. V, p. 2.

3. Bruny (137), p. 24.

Il n'a eu, à l'occasion, qu'à se souvenir de lui-même. La *Lettre à d'Alembert* s'est inspirée de la *Nouvelle Héloïse*, achevée pour l'essentiel avant que Jean-Jacques n'ait entrepris de réfuter l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*. Le roman a pu être retouché pourtant après février 1758 et se souvenir des théories sur les spectacles. Il en résulte que les discussions sont communes parfois et que Jean-Jacques se copie lui-même. Il transcrit dans la *Lettre* ce qu'il a dit dans le roman de l'utilité des assemblées et de la danse¹. Il transpose, sans le copier, mais en en gardant l'essentiel, le morceau sur la séparation des sexes dans la vie quotidienne et l'erreur des Français qui assemblent, pour les contraindre, l'activité des hommes et la nonchalance des femmes². Les idées de la *Lettre* sur la pudeur, sur le caractère des Anglais et la vie que mènent chez eux les hommes et les femmes³ sont toutes voisines des idées de la *Nouvelle Héloïse*. On retrouve également les deux *Discours*. Dans la société parisienne « tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule », les gens de lettres ne sont que de « vains et futiles déclamateurs » qui sacrifient les beautés mâles et fortes à « l'ascendant des femmes ». Ces jugements du *Discours sur les sciences et les arts* se retrouvent dans les jugements de Saint-Preux⁴. Ce sont les femmes qui « décident souverainement des plus hautes connaissances ainsi que des plus agréables » et qui feront mettre la Bible « en histoires galantes ». Hommes et femmes d'ailleurs ne sont que des « machines qui ne pensent point et qu'on fait penser par ressorts », et leur morale « n'est qu'un pur verbiage »⁵. A Paris Saint-Preux n'a d'ailleurs pas appris la « politesse maniérée » et les « façons singereses ». L'air de la mer a effacé ce qu'il avait pu garder de ce vernit et le voyage autour du monde avec l'amiral Anson lui a fait connaître une humanité plus vaste et plus vraie. Le *Discours sur l'Inégalité* vantait déjà les profits d'un voyage autour du monde comme il exaltait les épouses genevoises qui laissent aux femmes perdues le ton puéril et les airs ridicules et ne connaissent qu'une « simple et modeste parure »⁶.

Ce ne sont pourtant pas les Genevoises qui ont surtout donné

1. *Œuvres*, t. I, pp. 264-265; t. IV, p. 318.

2. *Œuvres*, t. I, pp. 246, 250; t. IV, p. 313.

3. *Œuvres*, t. I, pp. 233-234.

4. *Œuvres*, t. I, p. 4; t. IV, p. 159.

5. *Œuvres*, t. I, pp. 11, 13, 210; t. IV, p. 170.

6. *Œuvres*, t. I, pp. 77, 143.

à Jean-Jacques le mépris des Parisiennes. C'est encore et surtout un Bernois, Bêat de Muralt, dont les *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages* avaient eu un vif succès. Rousseau les a lues avec une application studieuse. Il a rédigé, sur l'édition de 1747, dix pages in-quarto d'extraits qui sont demeurés dans ses papiers¹. C'est en novembre 1756 qu'il les demande, pour les lire ou les relire, à Deleyre². Il n'a pas caché, à l'occasion, dans sa *Julie* qu'il le citait³. C'est Muralt, dit-il, qui a jugé comme il convient notre goût pour la vivacité et l'esprit « éternel sujet de ridicule pour la France » ; c'est lui qui a dit des femmes anglaises qu'on était tenté parfois de leur avouer qu'elles sont belles « pour avoir le plaisir de le leur apprendre ». Mais Rousseau doit à Muralt et à son registre d'extraits beaucoup plus qu'il n'en convient. C'est Muralt qui apprend à Saint-Preux ce qu'il sait du parc Saint-James et de l'admiration de Le Nôtre pour « cette simplicité naturelle » et « cet air champêtre ». On ne saurait croire, dit Saint-Preux, combien à Paris « tout est compassé, mesuré, pesé... Cela se fait, cela ne se fait pas ». Muralt en avait jugé comme lui : « Cela se fait ! Cela ne se fait pas ! leur sont des raisons sacrées pour approuver ou pour condamner une chose. » C'est contre Muralt que Saint-Preux préfère aux capitales, où les mœurs s'altèrent et s'effacent, les « provinces reculées » qui sont l'image plus fidèle d'une nation. D'autres souvenirs sont probables. Claire qui dédaigne, sans l'ignorer, ce qui est du bel air, loue Saint-Preux de le mépriser comme elle. Il ne sait ni tendre sur sa main un pan de son habit pour aider les dames à changer de siège, ni ramasser un éventail « comme pour le retirer du feu ». Muralt déjà s'était raillé de ces Français qui présentent la main « comme si le passage était ridicule ou le pas dangereux » et ramassent gant ou mouchoir « avec autant de précipitation que s'il s'agissait de le tirer du feu ». La « matinée à l'anglaise » où l'on goûte, au château de Clarens, dans le silence et l'intimité, les délices des cœurs sensibles n'est pas exactement dans Muralt. Mais il avait noté déjà qu'« une autre preuve de bon sens dans leur conversation, c'est le silence dont ils l'entremêlent » et que « la

1. Bib. de Neuchâtel, ms. 7842. La référence à l'édition de 1747 y est donnée f^{os} 16 recto et 21 verso.

2. Streckeisen (18), t. I, p. 149.

3. Les références sont données dans les notes de cette édition, que nous ne faisons que résumer.

conversation doit être un commerce de sentiments et non pas de paroles ». Il n'y a rien ailleurs qui rappelle aussi exactement le commerce affectueux et paisible de cette matinée. N'est-ce pas même Muralt qui a suggéré à Jean-Jacques les vertus et les faiblesses de Julie. Car si Julie est une épouse fidèle elle fut du moins, selon la morale du monde, une fille perdue. Or le pieux et grave Muralt avait à la fois plus de sévérité et plus d'indulgence que les gens du monde. Il pensait, comme M. de Wolmar, milord Edouard ou Claire qu'il est des fautes qui s'excusent, celles où l'on se donne, quand on est libre, par amour et pour toujours, et d'autres qui ne doivent pas trouver de pardon, celles où l'on cherche le mensonge et le plaisir : « Une femme qui, une fois en sa vie, a eu un malheureux moment, où elle s'est laissée aller, et dont elle a de la confusion ensuite ; une femme à qui une faute connue du public a fait prendre le parti de la retraite, est moins corrompue et moins p*** cent fois qu'une femme qui passe sa vie à aimer les hommes et à vouloir leur plaire. » C'est le thème, très exactement, de la deuxième Préface et cet « objet de mœurs et d'honnêteté conjugale » par quoi Jean-Jacques a voulu justifier son roman.

Moins précisément Rousseau doit à Muralt une part des idées générales qu'il s'est formées sur les Anglais. Sans doute milord Edouard n'est pas né seulement de la lecture de Muralt. Le *Cleveland* de l'abbé Prévost est fort différent de lui ; sa philosophie ne le défend pas contre ces tourments obscurs et ces inquiétudes qui en font un romantique tout autant qu'un philosophe. Prévost d'ailleurs en nous peignant cet Anglais n'en a pas fait le modèle de tous les Anglais. Il est pourtant, comme milord Edouard, vertueux et sensible, énergique et tendre, calme et passionné, avec de la franchise et de la sincérité. Il n'est pas impossible que Rousseau se soit souvenu de lui, comme il s'est souvenu, peut-être, du colonel Morden, brave, sincère et généreux de *Clarisse*. Il pouvait se souvenir aussi, plus simplement, d'Anglais qu'il avait rencontrés chez Mme du Deffand, Mme Helvétius, d'Holbach ou ailleurs, de Garrick, milord Hyde, Walpole, etc... qui n'étaient ni les uns ni les autres exactement des milords Edouards mais qui avaient ou semblaient avoir, l'un sa « philosophie », l'autre sa générosité, un troisième ses allures de grand seigneur. Pourtant c'est bien la peinture de Muralt qui est la plus proche de celle de Rousseau ; elle en est même souvent si

proche que les rencontres s'expliquent malaisément par la rencontre entre les idées de Muralt et une tradition banale où Rousseau aurait puisé.

Comme les Anglais de Muralt milord Edouard est généreux, magnifique, humain, brave, raisonnable et fier. Comme eux surtout, car ces qualités sont un peu vagues et banales, il est violent dans ses passions, même lorsqu'il a l'énergie de les vaincre. Comme eux il se met peu en peine des jugements des autres, il dépend fort peu du public, ignore la tyrannie de la coutume et des préjugés et se pique à l'occasion de « dire aux hommes les vérités que personne n'ose leur dire ». Il s'accommode même d'un « petit reste de férocité » qui lui fait mépriser les faiblesses et les nerfs d'un Saint-Preux. De même pour juger les Français Rousseau n'avait pas besoin de lire; il n'avait qu'à en croire ses expériences et ses ennuis. Il n'avait vécu, causé, soupé avec les plus spirituels d'entre eux que pour en être excédé. Mais il fut aise sans doute de n'être pas seul de son avis et de s'accorder avec Muralt. Muralt avait devancé toutes les railleries de Saint-Preux : « Sans faire tort à cette nation, on peut dire d'elle que c'est où la bagatelle règne, et où on lui fait honneur plus que nulle part ailleurs... Osons être grossiers sur le sujet de la politesse française... Osons du moins dire d'elle... que ce n'est que singerie et petitesse. » Rousseau-Saint-Preux n'a rien écrit et rien pensé qui soit plus dur.

Saint-Preux et Julie n'ont cité que deux Suisses : Muralt et le « pédant » de Crousaz. Ils ont lu pourtant quelques autres ouvrages. Quand Saint-Preux, las d'une vie qui le sépare pour toujours de Julie, raisonne sur le droit au suicide il ne discute pas seulement avec des contradicteurs imaginaires¹. On avait, avant Rousseau, disserté copieusement sur la mort volontaire. Sans parler de ce qu'il n'a pas lu peut-être (les *Mélanges philosophiques* d'Elie Luzac ou tel chapitre du *Pour et Contre* de l'abbé Prévost, etc.), Montaigne, les *Lettres Persanes* et les *Considérations* de Montesquieu, les *Lettres Juives* du marquis d'Argens, Voltaire en 1739, le *Cleveland* de Prévost, les *Mœurs* de Toussaint et d'autres, ont apporté leurs raisons pour nous obliger à vivre ou nous donner le droit

1. Noter que l'éloge du suicide qu'on trouve dans l'édition princeps est supprimé dans le 3^e état de cette édition (Voir l'édition Barckhausen. Paris, 1900, p. VII)

de mourir¹. Jean-Jacques a lu *Cleveland*, les *Lettres Persanes* et, sans doute, Voltaire comme les *Lettres Juives* ou les *Mœurs* qui furent des livres célèbres. Les arguments de Saint-Preux ou ceux de milord Edouard rencontrent assez souvent pour les justifier ou les contredire, ceux de Montesquieu, du marquis d'Argens ou de Toussaint. Sur ce sujet d'ailleurs les raisons qui nous obligent à vivre ou nous permettent la mort volontaire ne sont pas illimitées. Toute discussion devait en venir plus ou moins à des arguments qui fussent voisins. Saint-Preux affirme que le suicide n'est pas une lâcheté. Il l'affirme comme Toussaint. Il juge qu'il est permis de renoncer à la vie lorsqu'elle est un mal pour nous et n'est un bien pour personne. Il contredit par là Toussaint et, peut-être, le réfute. On trouverait d'autres ressemblances avec *Cleveland* ou les *Lettres Juives*. Elles ne prouvent pas sans conteste que Rousseau ait songé clairement à ces livres. Mais il a lu de près les *Mélanges philosophiques* de ce Formey qui devait publier des morceaux choisis de l'*Héloïse* et de l'*Émile*. Il a eu sous les yeux sa discussion sur le suicide. Personne, à notre connaissance, avant Formey, n'a parlé du Suédois Jean Robeck qui écrivit un gros livre sur le suicide, puis se noya. Si Rousseau allègue son exemple il n'a pu l'emprunter qu'à Formey. Les arguments se rencontrent parfois jusque dans les termes. « Tu ne tueras point, dit le *Décatalogue*... » Ce *Décatalogue* fut allégué par Formey : « La seconde preuve, dont se servent les adversaires du suicide, est prise du précepte formel : Tu ne tueras point. » « Ils regardent, dit Saint-Preux, l'homme vivant sur la terre comme un soldat en faction... » « Ils », c'est du moins Formey : « La première [raison], c'est que l'homme est dans cette vie comme un soldat en faction. » C'est de Formey que viennent pareillement le mépris de notre guenille, les droits du « pauvre malheureux estropié », ceux qu'a tout homme, selon le droit de la nature de « chercher son bien et fuir son mal », et l'excuse, acceptée par milord Edouard des violentes douleurs physiques, quand elles sont incurables.

Le voyage de Saint-Preux autour du monde n'est pas davantage une fiction. Aucun des lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* n'a pu d'ailleurs s'y tromper. L'expédition de l'amiral Anson avait été glorieuse et le récit que Richard Walter en avait fait avait été traduit plusieurs fois. Rousseau l'avait lu².

1. Nous renvoyons à notre annotation des lettres 21 et 22 de la 3^e partie

2. Voir notre annotation de la lettre 3 de la 4^e partie.

Pour donner une « légère idée » des aventures qu'il avait partagées avec l'escadre de l'amiral, Saint-Preux n'a pas cherché à les embellir. Il s'est contenté de choisir dans le long récit de Walter ce qui pouvait nourrir les réflexions du « philosophe » qu'il était. Sur un point seulement Saint-Preux est mieux informé que Walter. L'amiral Anson a dit ce qu'il pensait de l'hypocrisie des Chinois. Il a protesté contre les éloges que donnaient les missionnaires catholiques (et bien d'autres après eux, dont Voltaire) à leur apparence de justice et d'honnêteté ; il a fait l'expérience tragi-comique de leur fourberie ; il pense, comme Saint-Preux, qu'« en fait d'artifice, de fausseté et d'attachement pour quelque gain que ce soit » les Chinois sont un modèle qu'on ne saurait surpasser. Il a signalé, chemin faisant, la lâcheté de ce peuple immense, esclave d'« une poignée de Tartares », la stérilité de leur talent qui n'est qu'une servile imitation, les inconvénients de leur écriture. Saint-Preux répète à Claire d'Orbe tout cela. Mais il a d'autres sévérités. Les Chinois — Walter ne l'a pas dit ou n'a fait que le suggérer — ont su allier les plus flatteuses apparences de la civilisation à ses vices les plus honteux. Saint-Preux a trouvé un peuple « parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées... qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, et ne connaît d'autre humanité que les salutations et les révérences ». L'étiquette, les simagrées, les salutations et les révérences, c'est le mensonge de la vie mondaine et celui que Jean-Jacques a toujours détesté. Il l'avait dénoncé avant que Saint-Preux fît le tour du monde. Les Chinois, mieux encore que la Rome impériale, Byzance ou l'empire des Perses, attestaient dans son premier *Discours* que les belles manières n'étaient que le masque de nos vices. Ni leurs sciences ni leurs arts ne les avaient sauvés « du Tartare ignorant et grossier ». Même il se trouvait que ces Chinois avaient, pour les défendre, d'autres avocats que les missionnaires. Voltaire qui ne voulait pas « marcher à quatre pattes » et qui préférait les salons, même si l'on y ment, aux châteaux des Montagnons ou aux « cercles » des Genevois, avait affirmé que ces Chinois n'étaient pas si mauvaises gens. Il en avait cru, pour une fois, les missionnaires. Ces Orientaux, si affables, et qui croyaient non en la Trinité mais en Confucius, nous donnaient, croyait-il, des exemples de saines politiques et de sage morale. Rousseau détestait Voltaire, vers 1757, ou du

moins ces gentillesses d'esprit et ce goût du luxe que Voltaire défendait contre lui. Il se souvint donc que d'autres avaient parlé des Chinois sans indulgence, d'Argens par exemple, dans ses *Lettres Chinoises*, Montesquieu dans l'*Esprit des lois*, l'*Encyclopédie*. Il avait parlé d'eux peut-être, avec Diderot qui n'aimait d'abord, avant d'entendre leur éloge chez d'Holbach, ni leurs friponneries ni cet esprit aussi fertile en subtilités ingénieuses qu'incapable d'inventions sublimes. Il se souvint surtout de cette *Histoire générale des Voyages*, compilée par l'abbé Prévost et qui lui avait donné, pour parler du bonheur des sauvages, tant d'exemples pertinents. Prévost jugeait la morale des Chinois excellente. Mais il estimait que toute leur politique était chicane et fourberie. Rousseau lut surtout le § 2, six grandes pages, sur les « cérémonies chinoises dans les devoirs de la société civile ». « Il n'y a rien, conclut l'*Histoire des Voyages*, où les Chinois apportent plus d'exactitude que dans les cérémonies et les compliments. » Rousseau-Saint-Preux en conclut qu'il ne fallait pas les en louer mais les plaindre et lier, comme la cause à l'effet, leur civilité, leurs vices et leur esclavage¹.

Rousseau a dit son mot dans quelques autres discussions qui étaient alors fort à la mode. On argumentait sur le duel plus encore que sur le suicide². Rien n'obligeait, dans l'*Héloïse*, Saint-Preux et milord Edouard à s'échauffer de punch, à se piquer d'humeur et à échanger un cartel, sinon que l'auteur y trouvait pour milord l'occasion d'une attitude à l'anglaise, de « l'héroïsme de la valeur », et pour Julie la bonne fortune d'un nouveau sermon. Il n'est pas certain qu'il ait rien eu sous les yeux des articles, livres ou brochures qu'on écrivit à propos du duel. M. de Champdevaux raconte longuement le duel où le baron de *** tua le chevalier de *** son ami, et comment il acheva sa vie dans le déchirement du remords. Ainsi M. d'Etanges pleure toujours l'ami dont il fut le meurtrier. Mais le *Journal helvétique* avait, en 1740, gémi sur une aventure aussi cruelle; et Rousseau pouvait l'inventer. Les arguments de Julie et ceux de Rollin, de M. de Champdevaux, de Chevrier, de Varennes et de quelques autres se rencontrent assez souvent. Mais, sur ce point comme sur celui du suicide, les raisons pour juger le duel déraisonnable sont de celles qui

1. Tout ce développement sur les Chinois a d'ailleurs été, dans le brouillon, rédigé en marge ou dans un blanc laissé par Rousseau.

2. Voir notre annotation de la lettre 57 de la 1^{re} partie.

s'imposent à toute discussion. Que le duel soit absurde, qu'il ne rende pas son honneur au coquin dont le bras est souple, qu'il condamne l'innocent à périr pour l'insolence d'un autre, que les injures et les calomnies n'atteignent pas la conscience et que l'honnête homme méprise les sottises de l'opinion, ce sont des arguments qui ne sont ni à Champ-devaux ni à Julie, mais à tous. Il reste cependant que cette question du duel était de celles qui préoccupaient Jean-Jacques depuis longtemps. Vers l'époque où il discutait avec M. Gautier et quelques autres les raisons de son premier *Discours*, il rédigeait déjà pour lui-même le brouillon de quelques arguments. Avant 1750 il avait déjà paru contre le duel bien des dissertations. Sans parler de Montaigne, Rollin, Addison dans le *Spectateur*¹, Steele dans son *Babillard*², Prévost dans le *Pour et Contre*³ et dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, Richardson dans *Clarisse*, quelques autres encore⁴, l'avaient sévèrement condamné. Rousseau assurément n'a pas dû lire toute la polémique. Il ne semble pas qu'il en ait rien eu précisément sous les yeux. Mais si le problème l'a retenu c'est sans doute parce qu'il était à la mode de le discuter.

Il n'est pas jusqu'à la plus singulière fantaisie de l'*Héloïse* qui n'ait été, peut-être, inspirée par des livres. Si Saint-Preux croit au sentiment plus qu'aux raisons de la raison, il se pique cependant d'être philosophe et de rester fidèle à la logique et à l'expérience. Pourtant il a fait une fois sa part au prodige. Quand il quitte Clarens pour l'Italie un rêve sinistre l'épouvante⁵. Il voit Julie expirante et couverte du voile que nulle main n'écartera pour revoir son visage. Le cauchemar ne serait rien si Rousseau n'avait pas voulu qu'il fût non la chimère d'un esprit inquiet mais l'avertissement du destin. Julie meurt comme Saint-Preux l'avait rêvé. C'est

1. T. II, 6^e, 8^e Discours, etc...

2. *Le Babillard ou le Nouvelliste philosophe*. Amsterdam, Changuiou, 1724, pp. 331, 350, 366, 377, 378, 401, 404.

3. T. III, p. 8 (*Compte rendu des Discours sur diverses matières importantes*, de Barbeyrac).

4. Magnanne, *La Véritable grandeur d'âme... avec un traité du vrai et du faux point d'honneur*, 1725 (3^e éd., 1740). — J. Cockburn, *Histoire et examen des duels*, analysée dans le *Mercure* (mars 1729, pp. 528-534). — Blondeau, *Essai sur le point d'honneur*, 1748. — Digard, *Mémoires et aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde*. Paris, Musier, 1751, t. II, pp. 16-18.

5. Voir notre annotation de la lettre 9 de la 1^{re} partie.

donc qu'il y a des songes qui sont vrais. L'« oniromanie » n'est pas seulement un artifice de charlatans et la sottise des esprits incultes. L'excuse de Jean-Jacques c'est qu'il n'est pas le seul à s'épouvanter des songes. Saint-Aubin, que Jean-Jacques connaissait, avait établi, en 1735, dans son *Traité de l'Opinion*, les « fondements et règles de l'onirocritique ». L'*Isaac Onis* du marquis d'Argens expose longuement ses raisons de croire aux songes, et si Aaron Monseca le réfute méthodiquement c'est sans doute que ses raisons passaient pour avoir leur poids¹. M. de Mirbel avait conclu que « c'est légèreté de croire trop facilement aux songes et témérité que de négliger leurs avertissements ». En 1751 Lenglet-Dufresnoy avait recueilli leurs argumentations et quelques autres dans un *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes*. Saint-Preux avait donc, pour s'excuser, des hommes graves et des préjugés encore discutés.

S'il avait quelque respect pour les songes, il n'en avait guère pour Pompée, Sertorius et tous les héros tragiques qui promenaient sur la scène française leur « flamme héroïque » et leurs dialogues « bien ronflants »². Mais ces impertinences genevoises n'étaient pas neuves. On avait discuté la « scène française » avant même que Rousseau vint à Paris. Il n'ignorait pas sans doute Riccoboni puisqu'il s'était entremis, lorsqu'il était secrétaire de M. de Montaigu, pour assurer au théâtre italien, que Riccoboni dirigeait, deux actrices vénitiennes qui firent fureur. Riccoboni, que l'âge avait rendu sage, avait devancé la *Lettre à d'Alembert* en jugeant le théâtre et ses méfaits avec une diligente sévérité. Dans sa *Dissertation sur la tragédie moderne* il se trouve que les raisons de Saint-Preux se rencontrent avec les siennes. La tragédie, affirme Saint-Preux, plaisait aux Grecs parce qu'elle « mettait à la scène les crimes et les folies des rois dont ce peuple s'était délivré ». Mais, sur la scène française, pas d'intérêt national. Tout se passe en « beaux dialogues bien agencés, bien ronflants ». Presque tout s'énonce « en maximes générales ». Les situations les plus vives ne font jamais oublier « un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes ». On calque d'ailleurs « les modes françaises sur l'habit romain ». Riccoboni avait déjà dit tout cela. Les poètes grecs se sont

1. *Lettres Juives*. Lettres 189 et 190. Nouv. éd. La Haye, Paupie, 1764, pp. 113 et suiv.

2. Voir la lettre 17 de la II^e partie, et l'annotation.

proposé « d'exciter et d'entretenir l'animosité du peuple contre les tyrans ». « Dans le moment que la déplorable situation d'un héros vous touche le cœur, il sort de la bouche de ce héros furieux, désespéré, une maxime si élevée ou une sentence si étrange et si peu attendue qu'elle fait diversion au sentiment du cœur en attirant toute l'attention de l'esprit... Les poètes ayant donné aux Grecs et aux Romains les sentiments français ont aussi cru leur devoir donner jusqu'à la civilité française ; c'est pourquoi on voit, sur la tête d'Achille et de César, un chapeau avec un bouquet de plume qui ressemble à ceux qu'on met sur les dais. » Ce sont bien les idées de Saint-Preux. Mais ce n'est ni son style, ni son esprit. Les intentions se rencontrent, non les termes. Jean-Jacques a pu, à la rigueur, ignorer Riccoboni. Il est très possible qu'il ne l'ait pas eu sous les yeux. D'autres d'ailleurs, autour d'eux, s'étaient lassés de la « tragédie intérieure ». D'obscurs inconnus avaient raillé les maximes générales, les dialogues bien ronflants et les pointes. Diderot, dès 1748, avait protesté contre la déclamation prétentieuse et les conventions monotones. Tandis que Rousseau écrivait son roman il avait demandé « des habits vrais, des discours vrais », blâmé la gravité cérémonieuse des acteurs et la vaine grandiloquence du style, applaudi aux audaces d'une Clairon qui renonçait aux jupes à paniers¹. Elle jouait Électre en tunique blanche et les bras chargés de chaînes. Et Mme Favart était une Annette en sabots et jupons courts. Il y avait des turbans et des cimeterres dans l'*Orphelin de la Chine* et des ceintures de plumes dans *Alzire*. La réforme du costume était réellement commencée.

Jean-Jacques s'est souvenu plus certainement de l'*Esprit* d'Helvétius. On sait que les audaces du livre avaient fait scandale, que Rousseau le réfute assez souvent dans sa *Profession de foi du Vicaire Savoyard* et qu'il a pris soin de le discuter en marge de son exemplaire de l'*Esprit*. Quand l'ouvrage parut, ou du moins quand il le lut, l'*Héloïse* était achevée. Mais Rousseau reconnut tout de suite l'une de ces philosophies qui niaient ce qui lui était le plus cher et menaçaient ses raisonnements. Il prit soin de revoir son manuscrit, de le compléter par une riposte. C'est contre Helvétius que Julie défend la diversité naturelle des esprits et l'impuissance de l'éducation à les modifier selon son gré. C'est contre

1. *Œuvres* (20), t. IV, p. 286 ; t. VII, pp. 120, 376.

Helvétius que Saint-Preux défend la liberté. C'est contre lui que Rousseau complète ou rectifie ses raisons en posant le problème des effets sans causes, etc...

Les poètes italiens. — Entre tous les livres il y a ceux des poètes ; ils parlent au cœur et surtout aux cœurs d'amants tels que Julie et Saint-Preux. Rousseau ne semble pas s'être souvenu de ceux de France. Il avait admiré les vers de Voltaire ou ceux de J.-B. Rousseau¹. Mais c'étaient là pour les héros de son roman des poètes trop raisonnables ; ils ne semblent pas que ni eux ni d'autres poètes français aient trouvé un écho dans leur âme. Les seuls poètes qu'ils citent sont des poètes italiens. Pétrarque est cité neuf fois, le Tasse quatre fois, Métastase dix fois, Marini une fois, et d'autres, que je n'ai pas pu identifier, quatre fois. Mais Rousseau ne leur doit point d'idées, ni de situations, ni même exactement de sentiments. S'il les cite ce n'est pas qu'il ait vu les troubles, les extases, les douleurs de ses amants à travers l'histoire de Pétrarque, de Laure, de Renaud, d'Aminte, des personnages de Métastase. Bien qu'il cite parfois, dans ses manuscrits, la référence exacte, il ne se récite ou même ne relit ni un sonnet ou un canzone de Pétrarque, ni un long passage de la *Jérusalem délivrée*, ni une scène de l'*Aminte* ou de Métastase. Presque toujours les situations sont différentes, ou même elles s'opposent, les états d'âme sont éloignés ou contradictoires². Mais ces poèmes sont une musique. Rousseau avait pris plaisir à entendre les gondoliers chanter le Tasse à Venise³. A cinquante-six ans il ne fera que « chanter des strophes du Tasse »⁴. C'est la musique de quelques vers seulement qui s'insinue dans son émotion et dans celle de Julie ou de Saint-Preux. Ce n'est qu'une phrase mélodique qui vibre dans son cœur sans que la réflexion cherche à en préciser la signification chez Pétrarque, le Tasse ou Métastase⁵. Il en altère même assez souvent le sens littéral et parfois le texte ; consciemment ou inconsciemment la phrase en pénétrant dans son rêve d'amour s'y isole, s'y adapte, s'y déforme. Les poètes italiens

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 111, 152, 203.

2. Voir mes notes à ces citations.

3. *Œuvres*, t. I, p. 380.

4. *Œuvres*, t. XII, p. 125.

5. Ce serait vrai surtout de Métastase qui « avait disposé les phrases, les repos, les nombres et toutes les parties de ses airs comme s'il les eut chantés lui-même » et qui, disait-il, en les écrivant, « en imaginait (bien ou mal) la musique » (Voir R. Rolland dans la *Revue S. I. M.* du 15 avril 1912).

ne sont pas pour lui des sources. Pétrarque sans doute a plus précisément chanté les souffrances et les rêves de l'absence. Ce sont les thèmes que Julie et Saint-Preux reprennent, même quand ils ne le citent pas. Mais ce sont les thèmes éternels de l'amour. Rousseau rencontrait le thème de Pétrarque ; il n'avait pas à le chercher. Ses vers, comme ceux du Tasse ou de Métastase, ne sont qu'un écho lyrique qui s'éveille quand il chante et où il aime à prolonger le frémissement de son cœur¹.

Conclusion. — Au total il semble bien que Rousseau ait suivi le conseil que Saint-Preux donnait à Julie : « il vaut toujours mieux de trouver de soi-même les choses qu'on trouverait dans les livres ». Quand il fuira les persécutions des hommes, il reniera leurs livres comme les mensonges de leur société. Il vivra parmi ses rêves et les sérénités de la nature. Il ne s'était pas voué pleinement encore, en 1756, à ces solitudes désabusées. Il a quelques livres, et il en emprunte. Il a des notes. Mais l'*Héloïse*, sauf de rares exceptions, n'est pas née de ces lectures. Elle est faite non « du bien d'autrui » mais des trésors mêmes de Jean-Jacques. Elle s'est ébauchée, puis précisée, dans les promenades vagabondes par les bois et les coteaux. Elle s'adresse au cœur d'abord et ne s'inquiète que par aventure des logiques de la raison.

Quand Rousseau discutait des arts et des sciences ou des inégalités sociales, il fallait bien suivre ses adversaires sur les remparts qu'ils avaient dressés. Il fallait connaître Burlamaqui, Grotius, Puffendorf, Buffon et les mœurs des Caraïbes. Mais l'*Héloïse* est toute pleine d'une philosophie plus décisive et plus aisée. S'il nous faut, pour vivre, ce que les raisonneurs du siècle appellent des principes et des règles, ne les cherchons pas dans les livres. Nous les trouvons « plus sûrement au-dedans de nous ». Au surplus, ce qui importe pour être sage et pour être heureux, ce n'est pas un esprit subtil et richement meublé. La sagesse ne se trouve pas dans les livres. « Ah, Julie ! Notre cœur nous en dit plus qu'eux². »

II. — LES SOUVENIRS VÉCUS.

Saint-Preux et Julie. — Ce cœur n'a rien à voir avec la nature universelle qui fut pour les classiques la loi même de

1. On pourrait étudier plus précisément cette influence lyrique des poètes italiens. Mais il y faudrait une connaissance profonde de la langue italienne, et je me récuse.

2. *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 12.

l'œuvre d'art. Rousseau a même avoué sans détours qu'en rêvant Saint-Preux c'était à lui-même qu'il pensait : « Je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible... lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais. ¹ » Il n'en fit pas le miroir fidèle de sa vie que ses erreurs ou ses infortunes avaient mêlée de trop de misères ; mais il lui prêta les destins qu'il aurait aimé à vivre. « Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être ². » Il voulut qu'il fût myope ³ comme il était myope, timide comme il était timide ⁴ ; il le fit paresseux comme il l'était, ou du moins courageux seulement par flambées d'ardeur mais vite lassé des « soins trop assidus » ⁵. Il le fit généreux d'intention et faible devant ses passions. « Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera faible et que la vertu n'appartient qu'aux âmes fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce qui l'admira, la chérira, l'adorera plus que lui... ⁶ » C'est Jean-Jacques que Rousseau juge ainsi dans ses *Dialogues*. Mais ce pourrait être Saint-Preux tout aussi bien. Même, c'est en Julie qu'il s'est transposé. Il a voulu que la chimérique amante fût son image parfois. Julie « a l'âme et le corps également sensible... » ; elle ménage avec une sage et discrète volupté cet « art de jouir » dont Rousseau voulait rédiger les règles et qui donne aux choses leur prix en les faisant plus calculées et plus rares. « S'il aime à jouir, dit Jean-Jacques de lui-même, c'est seulement après avoir désiré ; et il n'attend pas pour cesser que le désir cesse ⁷. » C'est là la science de Julie qui donne aux sens leur part judicieuse et prudente dans la vie bienheureuse de Clarens. Rousseau, de même, a bien connu le secret de ses éternelles détresses et de ses plus généreuses exaltations ; il a dit clairement qu'il avait le cœur trop vaste et l'âme trop ardente pour ne pas souffrir, sans remède, des réalités toujours trop étroites ou trop froides. Et, sans cesse, il a transcrit pour lui-même, sur ses feuilles

1. *Confessions*, *Œuvres*, t. VIII, p. 308.

2. Bernardin de Saint-Pierre (17), p. 45.

3. Il a « la vue trop courte pour le service » (1^{re} partie, lettre 34).

4. Le graveur doit donner à Saint-Preux « une contenance assez timide, même un peu embarrassé de sa personne, quand il est de sang-froid » (*Recueil d'estampes*).

5. *Nouvelle Héloïse*, 5^e partie, lettre 7.

6. *Œuvres*, t. IX, p. 210.

7. *Œuvres*, t. IX, p. 198.

de notes, la même plainte : « un vide inexplicable, un certain élançement du cœur dans une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée et dont pourtant je sentais le besoin... Mon cœur est à l'étroit dans les bornes des êtres ; j'étouffe dans l'univers, je voudrais m'élancer dans l'infini... ne cherchons point de vrais plaisirs sur la terre ; car ils n'y sont pas : n'y cherchons point ces délices de l'âme dont elle a le désir et le besoin ; car elles n'y sont pas »¹. C'est justement le tourment de Julie comme le sien et ce qui la jette vers la prière et l'extase mystique : « une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vide et gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper ; il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire... Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir : en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur, elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie »². L'âme avide de Rousseau a rencontré pourtant des moments d'illusion. Il a dit, dans son roman, qu'il y avait entre des êtres qui s'aiment lorsqu'ils s'enferment dans leur tendresse, des tête-à-tête et des silences où se résumait tout le bonheur humain³. Il a cru que Saint-Preux pouvait être heureux au château de Wolmar près de celle qu'il avait aimée. C'est là ce qu'il demandait pour lui-même, comme pour les deux amants. Il a dit de lui dans ses *Dialogues* « que le bruit du monde effarouche les cœurs aimants et tendres, qu'ils se resserrent et se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent et s'épanchent entre eux, qu'il n'y a de véritable effusion que dans le tête à tête »⁴. Il a avoué ingénument à M. de Luxembourg qu'il aurait voulu vivre auprès de lui comme Saint-Preux chez M. de Wolmar, moins Julie ; qu'il a rêvé d'un Jean-Jacques « point auteur, point faiseur de livres, mais ayant un esprit médiocre et un peu d'acquis, se présentant au seigneur châtelain et à la dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de sa vie et contribuant au leur »⁵.

1. Bib. de Neuchâtel, ms. n° 7843. Lettre à Malesherbes. *Œuvres*, t. X, p. 306.

2. 6^e partie, lettre 3.

3. Ritter (8), p. 147. Voir IV^e p., lettre 10.

4. *Œuvres*, t. IX, p. 202.

5. *Œuvres*, t. X, p. 310.

Par occasions ce ne sont pas seulement ses rêves que Jean-Jacques a prêtés à ses héros. Ce sont les réalités même de sa vie passée dont il s'est souvenu. Fanchon Regard, la bonne servante, a sans doute quelques traits de la « mie Jacqueline »¹ et d'autres de Fanchon Fazy, belle-fille de sa tante². Plus précisément il a donné au mari de cette Fanchon le nom de Claude Anet qui fut celui de l'intendant de Mme de Warens. Gustin jardinier de Mme de Wolmar était un jardinier de Groslay que Rousseau avait connu à Montmorency³. Le mylord Hyde à qui milord Edouard est attaché est sans doute ce milord Hyde, membre de la chambre des lords que Rousseau avait rencontré dans quelque salon parisien. Les noms propres de Vaudois cités par Julie ou Claire ou Saint-Preux ont été réellement portés par des familles avec lesquelles Mme de Warens avait pu être en relations⁴. Saint-Preux exilé à Paris, loin de Julie, se laisse aller, dans l'ivresse involontaire d'un banquet, à tromper son amante avec une fille. C'est l'aventure de Jean-Jacques, il l'a dit expressément, avec la jeune maîtresse de Kluppfel⁵. La mort même de Julie est peut-être, pour une part, le souvenir de l'énergie d'une autre femme qui fut sereine, elle aussi, devant un mal sans remède. Mme de Vercellis « était naturellement sérieuse... Sur la fin de sa maladie elle prit une sorte de gaieté trop égale pour être jouée »⁶.

Mais de toutes les réalités les seules qui comptent pour Jean-Jacques sont celles qui « pénètrent jusqu'à son cœur ». De tout son passé c'est le passé d'amour surtout qui est resté vivant. « Dévoré du besoin d'aimer » il avait tenté maintes fois de le satisfaire. Ni la destinée ni les femmes n'avaient su comprendre son rêve. Mme de Warens n'était qu'une maîtresse sans amour. Près des jeunes filles qui furent mêlées à sa vie il était resté timide et scrupuleux. Il allait donc « mourir sans avoir vécu ». Mais toutes ces ébauches d'amour retrouvaient dans ses souvenirs une vie nouvelle et délicieuse. Dans ses « bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux » il oubliait le « ton dur et sévère » qu'il lui avait fallu prendre pour conduire les hommes vers la sagesse.

1. Ritter (8).

2. Voir *Annales J.-J. Rousseau* (19), t. XIII, pp. 192-195.

3. Rey (7), p. 247.

4. Voir l'Appendice II.

5. *Œuvres*, t. VIII, p. 252.

6. *Œuvres*, t. VIII, p. 58.

La Nouvelle Héloïse est née des souvenirs d'amour qui peuplèrent bientôt de leurs fantômes ces solitudes printanières. Dans la forêt il retrouva Mlles de Graffenried et Galley, la cueillette des cerises, « le dîner du château de Tounes »¹. Bientôt le berger extravagant se vit entouré « d'un sérail de houris », Mlle de Breil, Mme Bazile, Mme de Larnage, les écolières, et jusqu'à « la piquante Zulietta ». Ce fut une ivresse qui fut « prompte, folle, durable et forte »². On retrouve tout ce sérail dans le roman.

Rousseau, dans le récit des *Confessions*, oublie pourtant la « pauvre maman », cette Mme de Warens, sans morale et sans jugement, mais qui fut sans doute tendre, bonne et dévouée. Julie a meilleure mémoire que les *Confessions*. Elle a gardé de Mme de Warens quelques traits précis. Les contemporains mêmes, avant ces *Confessions*, en avaient le pressentiment : « Les lieux, les noms de plusieurs personnes, écrit un lecteur, font croire que c'est sur un canevas de la folle de Varrens que tu vis à Chambéri que tu as tissu ce bel ouvrage³ ». Ce fut tout au moins sur des souvenirs qu'elle avait laissés. Les cheveux de Julie sont cendrés ; elle n'a pour coiffure, même au bal, qu'une longue tresse roulée autour de sa tête. Maman, elle aussi, avait « des cheveux cendrés d'une beauté peu commune et auxquels elle donnait un tour négligé ». Cette beauté-là troublait Jean-Jacques. Les cheveux de Mme de Chenonceaux étaient « d'un blond cendré et d'une beauté peu commune ». Il ne peut les voir sans se rappeler ceux de Mme de Warens ; ils lui « agitaient vivement le cœur »⁴. Avec de beaux cheveux *maman* avait une « gorge enchanteresse », ou même elle était « un peu ronde et grasse ». C'est un détail auquel Rousseau tenait : « Jamais mon cœur ni mes sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas de tétons⁵. » Mme d'Houdetot en avait d'ailleurs, elle aussi, si l'on en juge par ses portraits et par l'hymne qu'elle écrivit en leur honneur⁶. Rousseau tient à ce que Julie, comme Claire, leur ressemblent. Il le rappelle

1. L. S. Mercier disait déjà (200, p. 458) : « Mlle Galley, du pays de Vaud, fut l'original de Julie, comme Mlle Graffenried celui de Claire ; c'est ce que m'ont confirmé plusieurs personnes... »

2. *Confessions*, *Œuvres*, t. VIII, p. 306.

3. Bib. de Neuchâtel, ms. n° 7902 (lettre anonyme de 1763).

4. *Œuvres*, t. VIII, pp. 34, 255.

5. *Œuvres*, t. VIII, pp. 33, 174, 295.

6. Buffenoir (2), p. 331 et (3), pl. II, IV, V.

à Gravelot qui dessine les estampes : « Je trouve dans tous les dessins que Julie et Claire ont le sein trop plat. Les Suissesses ne l'ont pas ainsi. Probablement M. Coindet n'ignore pas que les femmes de notre pays ont plus de tétons ¹. »

Il s'est souvenu quelque peu de l'âme de Mme de Warens comme de sa coiffure. Julie sans doute est aussi sage qu'elle était folle, aussi fidèle qu'elle aimait à changer d'amant ; mais elle a gardé quelques-uns de ses goûts et les quelques vertus qu'elle eut. Julie se livre « sans scrupule » aux agréments de la vie ; elle sait les secrets de « l'art de jouir » et nous avons vu que c'était celui de Rousseau ; mais il le tenait sans doute pour une part de Mme de Warens, qui voulait bien être ou avoir été piétiste mais non sévère : « Je crois, écrivait-elle à M. de Magny, qu'il nous est permis « de « goûter même bien des douceurs qu'une situation aisée permet « d'ordinaire » ². Elle en laisse aux autres leur part sans calculer ses charités : « Je leur donne à tous, [à ses compatriotes] à la passade » ³. On sait que Julie ne se soucie pas non plus de discerner les vrais pauvres de ceux qui vivent de paresse et qu'elle offre elle aussi, à la passade, et sans discuter, un morceau de pain et un demi-creutz ⁴. Il n'est pas jusqu'à la plus trouble des vertus de maman que Jean-Jacques n'ait épurée pour la prêter à sa Julie. « Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux » ⁵ ; même ceux qui partageaient ses faveurs comme Jean-Jacques et Claude Anet. C'est, épuré, le mystérieux prestige qui lie bientôt tous ceux qui aiment Julie, Saint-Preux qui fut l'amant, M. de Wolmar qui est le mari, et milord Edouard qui rêva de l'être ⁶.

1. *Annales J.-J. Rousseau* (19), t. XIV, p. 34.

2. Mugnier, *Nouvelles lettres* (6), p. 28.

3. *Ibid.*, pp. 37, 39.

4. 2^e partie, lettre 2.

5. *Œuvres*, t. VIII, p. 127.

6. Il va sans dire que nous ne nous inquiétons pas de savoir ce que Mme de Warens a été réellement pour Rousseau, ce qui ne serait pas grand-chose si nous en croyons le livre érudit, très intéressant mais vraiment trop sévère de M. Benedetto (1). Nous n'avons à nous souvenir que de la maman rêvée, et si l'on veut, constamment idéalisée vers 1756. Sur ce point les *Confessions* sont un document plus sûr que les documents contemporains de sa vie à Annecy, Chambéry, les Charmettes. C'est d'ailleurs l'avis implicite de M. Benedetto (p. 293).

Mme de Warens pourtant ne fixa pas le cœur de Jean-Jacques. Elle avait eu quelque tendresse ; elle n'avait guère de morale. Et Jean-Jacques pour être heureux voulait confondre les voluptés du cœur et les joies de la conscience. De ses souvenirs d'amour la plupart ont le « doux coloris » de l'innocence. Quand il raconte à Bernardin de Saint-Pierre son aventure avec Mme Bazile, c'est pour rappeler la douceur de « ce mélange d'amour et de vertu »¹. Suzanne Serre, elle aussi, « avait de la modestie et de la pudeur ; elle aimait la vertu ; l'honnêteté lui était plus chère que la vie »², et par là « tout ce qu'elle faisait » en paraissait à Jean-Jacques plus touchant. Julie, comme elles, n'a jamais séparé la passion de la vertu ; elle n'a goûté pleinement que les exaltations où se confondaient l'ivresse de l'amour et celle du bien. Elle a succombé, sans doute, parce qu'elle était trop sensible et trop tendre, et Rousseau semble avoir transposé dans ses faiblesses le souvenir des menues faveurs que lui consentit Suzanne Serre : « Une fois, hélas ! une seule fois en ma vie, ma bouche rencontra la sienne. O souvenir ! Te perdrai-je dans le tombeau ? » Il devait le retrouver dans les baisers de Mme d'Houdetot, et les mêler dans le premier baiser donné par Julie dans le bosquet de Vevey. On sait même que, de Saint-Preux et de Julie, c'est Julie communément qui est la plus virile. Claire n'est pas la seule qu'elle « subjugue ». Saint-Preux est docile, comme la « cousine ». C'est elle qui le reconforte, le dirige quand il est loin d'elle ; c'est à elle qu'il se confesse et se confie. N'y a-t-il pas là encore quelque souvenir de ces amours avec Suzanne Serre où Rousseau goûta le plaisir d'être esclave. « Cette sévérité m'était cent fois plus délicieuse que n'auraient été ses faveurs. Il me sembla qu'elle me traitait comme une chose qui était à elle ; qu'elle me recevait en propriété ; qu'elle s'emparait de moi. Elle ne me pria plus de rien ; elle ne fit plus que me commander³. »

Mais ni Mme de Warens, ni Mme Bazile, ni Mlle Serre n'occupèrent longtemps Jean-Jacques de leurs souvenirs. Son ivresse d'amour était « sans objet ». Mme d'Houdetot vint. Il la vit : « cet objet se fixa sur elle ; je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot. » Il avala « à longs traits la coupe empoisonnée »

¹ (17), p. 94.

² Ritter (8), p. 293, 295.

³ Ritter (8), p. 295.

C'est de cette ivresse mortelle que l'*Héloïse* est toute emplie.

A la rigueur, nous l'avons dit, et surtout si l'on en croit les *Confessions*, le roman aurait été ce qu'il est sans les visites de Mme d'Houdetot, sans les promenades en tête en tête, sans le baiser d'accueil dont la seule pensée embrasait le sang, sans le bosquet d'Eaubonne et le clair de lune. Avant l'amour de Sophie, Rousseau aurait écrit la promenade sur le lac. Les *Confessions* sont sincères peut-être. D'autres baisers que ceux de Mme d'Houdetot lui avaient autrefois bouleversé les sens. Pour concevoir le ménage à trois, honnête ou non, il n'avait à la rigueur qu'à se souvenir de Claude Anet et de Vintzenried. Mais même si la chronologie des *Confessions* était exacte, et nous avons vu qu'elle ne l'est pas, l'imagination ou les souvenirs de Jean-Jacques ne lui auraient suggéré, avant l'amour pour Mme d'Houdetot, que la trame du roman. Sur cette trame, à n'en pas douter, c'est l'image de Sophie qui se précise le plus souvent, vivante, fidèle, ardente et douloureuse.

Sophie d'Houdetot traînait tous les cœurs après elle, non pas seulement parce qu'elle était gaie et ricuse comme Claire, mais parce qu'elle était caressante, tendre et sincère, comme Julie de Wolmar, parce qu'elle aimait non pas pour son bonheur, mais pour le bonheur des autres, pour la joie de se dévouer toute entière et pour toujours, comme Julie s'oublie pour son amant, pour son mari, pour ses enfants. Tout cela pourrait n'être à la rigueur que le portrait commun de celles que Rousseau appelle les « belles âmes ». Mais la Julie du roman a parlé bientôt le langage même des promeneurs de Montmorency. « Adieu, mon aimable amie ! » C'est Saint-Preux qui quitte Julie. Mais ce sont les termes exacts avec lesquels Rousseau se sépare de Mme d'Houdetot¹. Les gestes mêmes de Julie et ceux de Sophie, leurs tendresses ou leurs amitiés se rencontrent. Julie, qui vit dans un pays de mœurs sévères, aime pourtant la danse et ne croit pas être coupable. Mme d'Houdetot l'aime, comme elle, parce que c'est « un exercice qui tient à la gaieté »². « A notre dernière entrevue, écrit Jean-Jacques à Sophie, où tu déployas de nouveaux charmes pour m'enflammer de nouveaux feux, deux fois tu me regardas en dansant³ ». Tendres regards que Saint-Preux a saisis chez Julie qui danse : « qu'ils étaient char-

1. 3^e partie, lettre 20. — Buffenoir (3), pp. 193, 199.

2. Streckeisen (18), t. I, p. 405.

3. *Œuvres*, t. X, p. 161

mants, ces regards inquiets et curieux qui se portaient sur nous à la dérobee »¹. Si le premier baiser du bosquet rappelle celui de Mlle Serre, il est aussi les baisers où Rousseau met toute son âme pour émouvoir Sophie : « Quoi ! mes lèvres brûlantes ne déposeront plus sur ton cœur mon âme avec mes baisers ? Quoi je n'éprouverais plus ce frémissement céleste, ce feu rapide et dévorant qui, plus prompt que l'éclair..... »². C'est le « frémissement » même, le « feu du ciel » dont Saint-Preux emporte le souvenir torturant. Pour Sophie, Jean-Jacques écrit au crayon sur les chênes du Mont-Olympe³ ; pour Julie Saint-Preux grave sur les rochers de Meillerie les « monuments » de ses amours.

Mais c'est l'âme profonde de Julie et de Sophie que Rousseau, comme il le dit, a surtout confondues. Comme Julie, et comme Mme de Warens d'ailleurs, Mme d'Houdetot sait user des joies de la vie sans les conduire jusqu'à la satiété : « Le goût des plaisirs ne vous est pas étranger ; la retenue et la modération vous sont encore plus naturelles⁴ ». Comme Julie, dont l'âme avide « cherche ailleurs de quoi la remplir » Rousseau et Mme d'Houdetot soupirent « conjointement après des biens inconnus » dont ils étaient faits pour jouir ensemble⁵. Puisqu'il ne peut lui faire partager ses ivresses, Jean-Jacques veut du moins que Sophie doive à son amour quelques-unes de ses vertus. Or ce sont les vertus de Julie qu'il rêve de nourrir en elle. Au château de Clarens « rien n'est donné à l'opinion ». Et la vallée de Montmorency étale aux yeux de Sophie et de Rousseau toutes les richesses de la nature comme pour les « dégoûter des faux biens de l'opinion »⁶. Julie a l'âme généreuse. Elle remercie le ciel de n'être pas née « chez des peuples infortunés » victimes des misères sociales ; autour d'elle elle sait alléger de ses dons et de sa présence celles qui sont inévitables. Que Sophie ait donc les charités de Julie : « Vous aurez de longues matinées, vides de vos occupations ordinaires ; destinez-les à des courses dans le village. Informez-vous des malades, des pauvres, des opprimés, etc... »⁷. Jean-Jacques d'ailleurs

1. 1^{re} partie, lettre 34.

2. *Œuvres*, t. X, p. 160.

3. *Œuvres*, t. X, p. 157. — Rey (7), p. 61.

4. *Annales* (19), t. II, p. 114. — *Nouvelle Héloïse*, 5^e partie, lettre 2.

5. *Annales* (19), t. II, p. 116.

6. *Annales* (19), t. II, p. 116. — *Nouvelle Héloïse*, 5^e partie, lettre 2.

7. *Annales* (19), t. II, p. 134. — *Nouvelle Héloïse*, 5^e partie, lettre 2.

avait reçu de Sophie plus de leçons qu'il n'en avait donné : « Elle eut pitié de ma folie ; sans la flatter, elle la plaignit et tâcha de m'en guérir. Elle était bien aise de conserver à son amant et à elle-même un ami dont elle faisait cas¹ ». Julie, elle aussi, voulait conserver des joies qui s'accordaient mal, son honneur et sa passion, la fidélité à Saint-Preux et la docilité à son père, sa tendresse pour Wolmar et l'amoureuse amitié de l'ancien amant. Elle y emploie copieusement les dialectiques et les sermons. Mme d'Houdetot est « prêcheuse » comme elle et Jean-Jacques est un écolier soumis, comme Saint-Preux. « Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne fallait que des ordres... ta seule volonté me suffit. » Ainsi parle Saint-Preux et Rousseau le répète : « Vous le savez, Sophie, avec cet air de maître je ne fais que vous obéir² ». Car le maître de Julie et celui de Sophie en savent moins, au fond, que leurs élèves : « Eh ! que voulez-vous apprendre, incomparable fille, de mon vain et triste savoir ? Ah ! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une âme humaine. — Je vous donnerais longtemps de pareilles leçons avant de vous payer le prix de celles que j'ai reçues de vous³. » C'est dans leur cœur et dans leur conscience que toutes les deux trouvent la sagesse, et ce n'est pas des sagesse des livres que Jean-Jacques ou Saint-Preux aiment à parler : « Ne vous attendez pas de trouver ici des dissertations métaphysiques ni tout cet appareil de mots... — N'allons donc pas chercher dans les livres des principes et des règles⁴. » Jean-Jacques entre Sophie et Saint-Lambert, comme Saint-Preux entre Wolmar et Julie, ne peut espérer que des joies mélancoliques. Pour se défendre contre lui-même, comme Julie et Saint-Preux pour résister à leur passion, c'est donc de vertu qu'il faut parler en même temps qu'on parle d'amour. Et Mme d'Houdetot en parlera comme Julie, parce que le thème est commode : « Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentiments sublimes d'une âme forte ; mais un amour tel que le nôtre l'anime et la soutient tant qu'il brûle. — Ne méprisons pas, mon ami, un sentiment qui élève autant l'âme que le fait l'amour... Je vous verrai toujours tel que je vous ai

1. *Confessions, Œuvres*, t. VIII, p. 316.

2. *Annales* (19), t. II, p. 117. — *Nouvelle Héloïse*, 2^e partie, lettre 12.

3. *Annales* (19), t. II, p. 117. — *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 21.

4. *Streckeisen* (10), p. 134. — *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 12.

vu ce jour-là, réunissant tout ce qui peut être de bien dans une âme aussi vertueuse que sensible »¹ : Julie et Sophie se font écho dans ces propos. Rousseau et Saint-Preux semblent, comme elles, s'emprunter les mêmes sagesse. « Ressouviens-toi de ces moments délicieux où nos cœurs s'unissaient d'autant mieux que nous nous respections davantage. — Mes désirs, loin de s'attédir en changeant d'objet, n'en deviennent que plus ardents en devenant plus honnêtes². » Car le cœur, qui inspire l'amour, suscite aussi l'amour du beau : « Rentre au fond de ton âme, c'est là que tu retrouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus. — Cette ardeur dévorante qui vient tout à coup embraser le cœur de l'amour des sublimes vertus... »³. Ce sont ces flammes généreuses qui donnent la force d'être honnête en restant passionné : « Je frémissais de porter la main sur tes chastes attraits plus que du plus vil inceste. — Tu le sais, toi qui vis mes égarements, si, même alors, ta personne me fut sacrée⁴. » Saint-Preux et Julie pourtant succombent, tandis que Mme d'Houdetot reste sage, mais les remords de Julie ressemblent aux remords dont Jean-Jacques a la joie de ne pas souffrir : « Compare un état si charmant à notre situation présente. — Si je n'avais écouté qu'une passion criminelle, si j'avais été vil un moment et que je vous eusse trouvée faible, que je payerais cher aujourd'hui des transports qui m'auraient paru si doux⁵. »

1. Buffenoir (3), pp. 152, 153. — *Nouvelle Héloïse*, 2^e partie, lettre 11.

2. *Annales* (19), t. II, p. 113. — *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 32.

3. Streckeisen (10), p. 159. — *Nouvelle Héloïse*, 2^e partie, lettre 14.

4. *Œuvres*, t. X, p. 159. — *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 5.

5. Streckeisen (10), p. 163. — *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, lettre 32.

Peut-être même la touchante Julie n'est-elle, un moment, qu'un jésuite, le P. Martel de Belleville, qui s'était « affamé » d'amitié pour Mme de Grafigny. Jean-Jacques dinait chez « la grosse » dans l'intimité. Il dissertait, par lettres, de philosophie et de dévotion. La « grosse » communiquait les lettres de dévotion, à Bret, par exemple. Elle communiquait *en même temps* une « lettre singulière » du P. Martel (Voir G. Noël, *Mme de Grafigny*. Paris, Plon-Nourrit, 1913, p. 293). Cette lettre singulière était un long déchirement où le P. Martel s'affligeait d'apprendre brusquement que son amie était une « athée ». « Ah ! madame, dans quel vide affreux vous m'avez plongé. Je vous voyais partout et voici que je ne vous trouve plus nulle part. Il me semble que l'objet immense, infini dont nous avons parlé est entre nous et nous sépare... Cruelle confidence !... Non il n'y a que Dieu qui puisse avoir une juste idée de mon tourment comme il n'y a que lui qui puisse y apporter le véritable remède » (Noël, pp. 271-273). N'est-ce pas là le vide affreux et le tourment de Julie, le « chagrin secret » qui « empoisonne son

On sait que si Julie et Saint-Preux ont l'horreur du crime ils n'ont pas, après le mariage, la force de s'oublier. Pour accorder l'amour toujours vivace et l'honnêteté conjugale, ils imaginent l'étrange expédient dont Jean-Jacques s'est montré si fier. Julie épouse et mère accueille sous le toit conjugal celui qui fut son amant et qu'elle n'a pas revu depuis quelques cinq années. Le mari qui connaît le passé de sa femme s'accommode de ce retour. Il s'en félicite à l'occasion. Mais toute la sagesse des « jeunes gens », comme toute sa philosophie ne font pas que les cœurs soient en paix. Saint-Preux et Julie sont « tentés », et c'est la mort seule qui les sauve sans doute ou du désespoir ou de la faute. L'expérience du ménage à trois qui soit vertueux n'est pas évidemment de celles qui sont judicieuses. C'est pourtant celle que Jean-Jacques a voulu rêver entre Mme d'Houdetot et Saint-Lambert. C'est celle même que Sophie lui a naïvement suggérée, dans la paix de son cœur d'amie pitoyable et coquette. « Il est donc, écrit Rousseau, deux cœurs auxquels je suis cher. » Pourquoi ne pas installer sa vie entre ces deux cœurs puisque Sophie l'y convie : « Mon cœur est satisfait du bien qu'il a reçu. Après un amant tel que lui et un ami tel que vous, il n'a plus rien à chercher... Si j'avais pu former encore quelque désir, ç'aurait été sans doute après un amant tel que lui d'avoir un ami tel que vous à qui je puisse parler, qui sût m'entendre. » L'amant lui-même, s'il faut en croire son amante, ne s'inquiète pas de cette amitié : « Aimez, mon cher citoyen, écrit Sophie à Rousseau, deux cœurs honnêtes qui se réuniront encore pour vous aimer¹. » En fait la tentative ne fut pas heureuse. Saint-Lambert, sans doute, n'avait pas la sérénité de Wolmar. Il sut mauvais gré à Sophie de ses promenades avec le « citoyen ». Et Sophie, qui tenait à Saint-Lambert, laissa là le citoyen, son génie et ses vertus. Il ne semble pas que le dénouement de *la Nouvelle Héloïse* soit tout à fait pour lui donner tort.

Wolmar. — Si Wolmar a trop de philosophie conjugale pour se confondre avec Saint-Lambert, il garde pourtant quelques traits de son caractère. On a voulu, dès le XVIII^e siècle, que Wolmar fût un souvenir du baron d'Holbach.

âme » en songeant qu'elle adore un Dieu que nie son mari. Rousseau n'a-t-il pas lu cette lettre, comme Bret ? N'est-ce pas d'elle qu'il se souviendra en rédigeant l'*Héloïse* ?

1. Buffenoir (3), pp. 144, 154, 156. — Streckeisen (18), t. I, p. 366.

D'Holbach assurément était un homme de bonne compagnie, d'humeur affable et courtoise et qui sut mettre, comme Wolmar, une partie de son plaisir dans celui qu'il donnait aux autres. Comme Wolmar, puisqu'il était athée, il faisait le bien « sans attendre de récompense ». Il avait recueilli La Grange, obligé Oudry et vingt autres. « Son regard, dit de lui Meister, ne peignait que la douceur, la sérénité habituelle de son âme¹. » Jean-Jacques affirme qu'en 1757 il n'était pas son ami ; mais il convient qu'il était son obligé. Il avait accepté « le produit d'un livre » dont sa fortune ne permettait pas à d'Holbach de « se prévaloir ». Ce fut le don « d'un honnête homme aisé à un honnête homme indigent »². Mais cet honnête homme oubliait dans ses livres la cordialité généreuse qu'il mettait dans sa vie. Wolmar n'est athée que pour lui. Il se loue que les autres ignorent des clartés désolantes auxquelles il n'a pu fermer les yeux. La tendresse et la souffrance semblent l'amener lentement même à ces raisons du cœur que sa raison ne connaissait pas. D'Holbach, au contraire, fut un athée acharné et qui voulut non pas ignorer l'adversaire mais l'écraser. Près de son mari Julie ignore longtemps qu'il refuse de croire en Dieu. Près du baron sa belle-mère avoue qu'elle a cessé d'être croyante³. Si d'Holbach pense, comme Wolmar, « que l'homme méconnaîtra toujours son vrai bonheur tant qu'il négligera d'étudier la nature, de s'instruire de ses lois immuables »⁴, il croit plus clairement encore qu'il faut vouer au mépris des générations une religion qui contredit toutes les vérités de la nature : « la religion chrétienne, par ses vertus fanatiques, par ses perfections insensées, par son zèle, n'est pas moins nuisible à la saine morale, à la droite raison, au bonheur des individus, à l'union des familles⁵. » C'est le ton de tous les ouvrages de d'Holbach et ce n'est pas celui de Wolmar qui doit au christianisme de Julie son bonheur et l'union de son foyer.

Wolmar ne doit rien non plus à La Mettrie dont Rousseau avait lu sans doute les œuvres⁶. La Mettrie atteste bien dans la Préface de ses *Oeuvres philosophiques* que les athées sont

1. Voir sur d'Holbach les articles de H. Lion dans les *Annales Révolutionnaires*, mars-avril 1922 et suiv.

2. Buffenoir (3), p. 208.

3. Diderot (20), t. XIX, p. 262.

4. *Système de la nature*. Londres, 1770, p. 360.

5. *Le christianisme dévoilé*. Londres, 1756 (1761), p. 279.

6. Voir P.-M. Masson (4^{ter}), pp. 562, 564.

d'honnêtes gens et des citoyens paisibles qui ne menacent pas l'ordre social. Mais ils mettent du moins en péril, s'ils suivent les conseils de La Mettrie, le bon ordre de leur santé. La Mettrie se dévoue, autant qu'à la philosophie, à une Thémire fort ardente : « Je veux qu'il soit difficile de dire laquelle aura eu plus de part à ma fin ou de la Parque ou de la Volupté¹. » Ni l'amour de Julie, ni celui de « l'ordre » qui sont les vertus de Wolmar n'ont rien à voir avec ces amours-là.

Saint-Lambert seul est resté proche des sagesse tranquilles de Wolmar. Si les *Saisons* (1769) sont un poème déiste, qui atteste à l'occasion l'Éternel, si le *Catéchisme universel* (1797) enseigne à élever son âme vers l'Être suprême Saint-Lambert ne cachait pas, vers 1750, que Dieu était pour lui une hypothèse inutile ; c'était le thème des libres propos qu'il échangeait à souper avec Duclos, Mme d'Épinay et Mlle Quinault² ; et son déisme même est resté toujours fort nonchalant. Sur-tout Wolmar n'a pas d'autre règle qu'une raison toujours lucide et désintéressée. C'était là, selon Mme d'Houdetot, la vertu même de Saint-Lambert : « Son caractère distinctif a toujours été une raison supérieure que la plus belle imagination n'a jamais égarée. » La philosophie n'était pour lui, « comme il l'a souvent déclaré lui-même, que la raison appliquée au bonheur des hommes ». Il s'est donc défendu des caprices d'imagination et des exaltations aveugles jusque dans sa vie privée et dans ses amours. Il affirme à Mme d'Houdetot que c'est « un mauvais office » de le faire passer « pour un homme difficile, austère et plein d'humeur » ; pourtant sa politesse, si elle était délicate, restait, si l'on en croit Marmontel, « un peu froide ». Pas plus que Wolmar il n'était naturellement gai ; il ne s'animait que de la gaieté des autres. Et c'est à Mme d'Houdetot qu'il écrit paisiblement : « Je désire votre bonheur et vous aime sans folie...³ »

D'ailleurs, autour de Jean-Jacques, les gens n'avaient pas manqué qui voulaient le bonheur des autres mais le voulaient « sans folie » et ne croyaient, pour l'assurer, qu'à la raison raisonnante et aux « lois de la nature ». Croismare avait la soixantaine, sans la paraître, les qualités du cœur, un regret profond de la jeune femme qu'il avait perdue, l'élévation des

1. *Œuvres philosophiques*. Londres, Nourse, 1751, pp. 362-363.

2. *Mémoires de Mme d'Épinay* (4), t. I, p. 379.

3. Sur Saint-Lambert voir Mme d'Épinay (4), t. I, pp. 218 et suiv. — Marmontel (25), t. II, p. 92. — Buffenoir (3), p. 268. — Rey (7), p. 3.

sentiments, la probité la plus stricte et la plus délicate, cette curiosité qui le portait, comme M. de Wolmar, à tout voir et à tout connaître. Mais il avait aussi de la gaieté, l'imagination vive et riante, l'impétuosité du cœur, une prodigieuse vivacité, une impatience de goût et de tempérament qui le livraient aux divertissements les plus disparates, « à des goûts factices et passagers » et qui ne rappellent guère le sage équilibre et les sereines tendresses de M. de Wolmar¹. Cet équilibre, au contraire, semble avoir été celui de Duclos, dont Rousseau fut si longtemps l'ami. « Le goût naturel de l'ordre » est le principe même que Mme d'Épinay lui prête. Sa morale universelle « c'est l'idée de l'ordre, c'est la raison même »². Si Julie n'est pleinement ni Mlle Serre, ni Mme de Warens, ni même Mme d'Houdetot, Wolmar n'est donc pas non plus l'image précise d'un de ceux que connut Jean-Jacques. Dans l'âme de Rousseau qu'emplissait « l'ivresse » il n'y avait pas de place pour le labeur clairvoyant d'un portrait. Mille souvenirs affluaient. Et de toutes les images qui s'ébauchaient il ne restait bientôt plus, dans cette « flamme », que la matière bouillonnante dont tout le roman fut créé.

C'est bien de l'âme profonde de Rousseau qu'elle a coulé. D'autres avant lui, nous l'avons dit, avaient célébré les délices du sentiment. Des romanciers avaient exprimé les extases du cœur et les frénésies de la passion, les « tendres langueurs » et les « beaux désordres ». Mais ils restaient des gens de lettres qui s'appliquent. Ils songeaient aux libraires qui paient, aux lecteurs qui donnent le succès. Ils tenaient leurs Céciles et leurs chevaliers, leurs Dorimons et leurs marquises pour des fantaisies. S'ils « laissent parler leur cœur » c'était pour séduire le lecteur. Jean-Jacques au contraire se donna tout entier. Son roman ne fut pas le divertissement d'un loisir ou la tâche de son métier. Ce fut le meilleur de sa vie passée, toute sa vie présente, toute sa raison d'être heureux ou de souffrir.

Le Décor et les Mœurs. — Si nous en croyons les *Confessions* l'imagination « fatiguée » de Jean-Jacques a fait, pour encadrer le roman, des appels certains à sa mémoire. Il a voulu « quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui ». Il songea aux îles Borromées, mais elles avaient

1. Sur Croismare, voir Mme d'Épinay (4), t. II, p. 218. — Diderot *Œuvres* (20), t. V, p. 176.

2. Mémoires de Mme d'Épinay (4), t. I, p. 220.

« trop d'ornement et d'art » pour la simplicité de ses personnages. « Il me fallait cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle, depuis longtemps, mes vœux ont placé ma résidence, dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avait encore pour moi un attrait de prédilection... J'établis à Vevey mes jeunes pupilles ¹. » *La Nouvelle Héloïse* est toute pleine en effet des souvenirs de Rousseau. Après plusieurs « voyages de plaisir » faits au pays de Vaud dans son enfance ² il avait séjourné à Lausanne comme professeur de musique, en 1732, pendant quelques mois. Il avait retrouvé ce paysage qui « émeut le cœur, élève l'âme », quand il revint de Venise, par le Simplon et le Valais, et pendant cette promenade de six jours autour du lac qu'il avait faite, en 1754, avec les Deluc et dont il avait gardé « le vif souvenir » ³. Plus exactement, pendant les loisirs que lui laissaient ses élèves de Lausanne il avait fait à Vevey une « promenade de deux ou trois jours ». Séjours assez lointains, en somme, ou assez courts, mais qui lui avaient laissé de profonds souvenirs : « souvenir de Mme de Warens qui y est née, de mon père qui y vivait, de Mlle de Vulson qui y eut les prémices de mon cœur... et ce me semble de quelque autre cause encore plus secrète et plus forte que tout cela ». Sur la route de Vevey il se livrait « à la plus douce mélancolie » ; « mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes ; je m'attendrissais, je soupirais et pleurais comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau ». C'est là que son rêve le fixe pour cette vie « heureuse et douce » que la réalité lui refuse. C'est là qu'il voudrait vivre et mourir, avec un verger au bord du lac, un ami sûr, une femme aimable, une vache et un petit bateau ⁴. Les sou-

1. *Œuvres*, t. VIII, pp. 308-309. Dans une première rédaction des *Confessions*, Rousseau écrivait, en parlant du voyage à Vevey, dont il est question plus bas : « Je pris pour cette charmante ville un amour... qui m'y a fait établir les héros de mon roman » (*Annales* (19), t. IV, p. 223). Dans la rédaction définitive, songeant à ce qu'il dira des îles Borromées, il corrige en « qui m'y a fait établir enfin ».

2. *Ibid.*, p. 107.

3. *Ibid.*, p. 280 et *Annales* (19), t. II, p. 155.

4. *Œuvres*, t. VIII, pp. 107-108.

venirs et les rêves qui se sont transposés dans le roman si profondément que les lecteurs ont cru à l'occasion que Jean-Jacques avait la réalité sous les yeux lorsqu'il écrivait. L'Anglais W. Coxe pensait que la *Nouvelle Héloïse* avait été composée à Meillerie¹, et l'on racontait encore à Montreux, en 1860, que la promenade sur le lac avait été composée « entre Cully et Vevey, au pied du château de Gleyrolles »². La légende et W. Coxe se trompaient. Ils symbolisent pourtant tout ce qui demeurait dans l'*Héloïse* des charmes du pays de Vaud.

Ce ne sont pas seulement le lac, le Valais, les rochers de Meillerie, les châlets de la Veveysse, la dent de Jaman ou celle du Midi, les « pointes des monts différemment éclairées », « le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble ». C'est encore la vie des habitants et les raisons qu'ils eurent, selon Jean-Jacques, d'être heureux. Rousseau avait vécu de leur vie pendant son séjour à Lausanne et pendant quelques excursions. Il affirme dans les *Confessions* qu'il n'apporta pas de Lausanne « des souvenirs bien rappelants » et qu'au surplus les habitants et surtout les femmes y sont « d'un tout autre caractère » que celui qu'il leur rêvait. « Campagnes charmantes », pense-t-il, mais campagnards qui le sont moins. « Le pays et le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre³. » Mais s'il a médité des Vaudois en rédigeant les *Confessions* c'est qu'il se défiait alors de tous les hommes. Il en avait connu en réalité qui méritaient de vivre dans la beauté de leur patrie. S'il a pris pour Vevey un amour « qui l'a suivi dans ses voyages », il fallut bien qu'il trouvât des visages avenants. Il n'y avait pas seulement à Lausanne deux ou trois « gros Teutches » ou de « petits serpents de filles » qui se moquaient de l'ignorance du musicien. Il y avait, dans tout le pays de Vaud, des gens paisibles et d'honnêtes châtelains qui goûtaient, moins les orages du cœur, le bonheur obscur du château de Clarens.

1. W. Coxe, *Lettres sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse* (trad. par Ramond). Paris, Belin, 1781, t. II, p. 150.

2. Gaberel, *Rousseau et les Genevois*. Genève, 1850, p. 133. Le récit aurait été fait par M. Visinant de Montreux, petit-fils du banneret de Gleyrolles, à Gaberel lui-même. Récit absurde puisque la composition est placée à l'automne de 1759, et qu'elle est impossible de toutes manières. Mais il a été sans doute fait réellement à Gaberel.

3. *Œuvres*, t. VIII, pp. 107-108.

« On vit à Vevey, dira un peu plus tard le voyageur Sinner, comme dans toutes les petites villes où il n'y a ordinairement point de spectacles, où la vie s'écoule doucement, sans secousse, où l'ambition n'a pas de grands objets¹. » Et Boufflèrs avouera, avec quelque dépit, que « sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, et pas une de quatin »². Quand Sinner ou Boufflèrs y vinrent les simplicités antiques commençaient à se gâter. La charmante Cécile des *Lettres de Lausanne* y reste pourtant fidèle, mais les étrangers y donnent déjà « le goût avec l'exemple d'un luxe peu fait pour nos fortunes et nos ressources »³. Vers le milieu du siècle, au contraire, on n'était pas riche et l'on ignorait le luxe, mais l'on savait aimer son ménage et les soins domestiques. Si Rousseau était demeuré, en 1762, à Yverdon il aurait vu « une mère de famille qui réunit les soins d'une nombreuse famille, d'un ménage, de l'étude ». Cette mère de famille a une amie, comme Julie est l'inséparable de Claire. Avec elle et « sa maison toute seule » elle possède tous les plaisirs de l'univers⁴.

Nous connaissons très précisément la vie que l'on mène dans un de ces châteaux dont le domaine de Clarens était proche. Catherine de Chandieu rédige, en 1751 et 1753, le journal des grands événements qui emplissaient, au château de l'Île, son existence de jeune fille. Le 25 « nous avons mangé une bonne soupe à la citrouille... Le 9 décembre on a fait le vin de pommes... Le 15 Charles est allé à Lausanne porter à ma mère un demi-cochon et l'étoffe pour faire ma robe et on a commencé à filer ». On fond du beurre, on fait de l'eau de menthe, des confitures et de la cougnarde. Quand le chef de famille n'est pas là, les dames « se réunissent à la cuisine et travaillent ensemble autour de la vaste cheminée ». Catherine se marie, mais elle vit au manoir de Severy comme au château de l'Île. « J'ai arrangé toutes mes armoires; parfaitement soupé ici tous les deux [elle et son mari] et dormi comme des bienheureux. Le plaisir de faire ses affaires est grand... Il y a la lessive, le four, les vitriers, la viande ». Le soir, on chante devant la porte en teillant le

1. J. R. Sinner, *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*. Neuchâtel, 1781, t. II, p. 187.

2. *Voyage en Suisse, en neuf lettres, à sa mère*. Lettre 3.

3. Mme de Charrière, *Caliste ou lettres écrites de Lausanne*. Lettre 4.

4. Lettre anonyme à Rousseau (Bib. de Neuchâtel, ms. 7902).

chanvre. Et quand il convient de se distraire on va voir danser ses gens à la grange. On aime ceux qui vous servent d'une affection diligente et délicate : « Je leur ai fait donner du vin à tous, et une bouteille à Pierre qui avait l'air si triste dans un coin de la cour, qu'il avait l'air prêt à pleurer pendant ces danses. Il revenait harassé de la charrue et m'a fait pitié¹. » Les vendanges sont une occasion de réjouissances allègres, voire de lyrismes ingénus :

Vive Vénus ! Vive Evan !
Et les vendanges du Plan².

N'est-ce pas là toute la vie de Julie, la joie qu'elle a, elle aussi, de « faire ses affaires », de préparer le vin de liqueur, le vin sec, le vin d'absinthe et le vin muscat, de veiller aux grus et à la céracée, de choisir les légumes du pays, les poissons du lac et de les apprêter pour qu'ils soient délicieux, de teiller le chanvre avec ses gens, de danser avec eux le dimanche, de diriger ses vendanges et d'achever ainsi des journées passées « dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain et toute la vie ».

C'est donc bien au pays de Vaud que Jean-Jacques a voulu unir le travail, la gaieté, l'innocence et le bonheur. Il a dit que les rives du lac étaient les seules qui fussent « riches et charmantes » et qui puissent donner au laboureur, au pâtre, au vigneron « le fruit assuré de leurs peines ». En Savoie, il n'y avait, tout au contraire, qu'un spectacle de misère, de tristes mesures, la bruyère et les ronces, « une terre à demi déserte »³. La Savoie n'a pas été calomniée. « Notre terre, écrit, en 1753, un gentilhomme savoyard, est ingrate et stérile. Nous sommes chargés d'impôts et environnés de misère... Comme mon séjour n'est pas éloigné de Genève je ne manque point d'y faire une promenade dans la belle saison... O douce liberté, mère et compagne du commerce, des beaux-arts et de l'abondance, que tu procures de bien aux hommes⁴. » Pourtant on a pu prétendre que la vie de

1. De Severy (30), t. I, pp. 11, 14, 16, 175, 187, 192.

2. *Journal helvétique*, décembre 1746, p. 541.

3. *Nouvelle-Héloïse*, 4^e partie, lettre 17.

4. *Journal helvétique*, décembre 1753, pp. 601 et suiv. (*Lettre d'un gentilhomme savoyard à M. de R*** sur l'agriculture*).

Julie au château de Clarens était toute pleine des souvenirs de la Savoie ¹, que Jean-Jacques en rêvant de ces jours heureux avait revu, en les transfigurant, ceux qu'il avait vécus à Chambéry, à Annecy, aux Charmettes. Et les raisons ne manquent pas pour lier en effet l'idylle vaudoise à l'idylle savoisiennne, aux « paisibles mais rapides moments qui lui ont donné le droit de dire qu'il avait vécu ». Vie « touchante », et « vie simple », justement comme la vie de Julie châtelaine. Aux Charmettes, pendant les mois qu'il y passa seul Jean-Jacques avait vécu avec les gens du pays comme Julie avec ceux des campagnes vaudoises. Il avait partagé bien souvent la vie de Jacques Chatelain et de Claudine Droguet les métayers ; il avait même été le parrain d'un de leurs enfants ². Surtout il avait beaucoup voisiné avec M. Conzié des Charmettes dont le manoir était à l'entrée du vallon. M. de Conzié était un homme d'intelligence avisée et de mœurs tranquilles ; il avait voué la meilleure part de ses jours au ménage des champs et à la prospérité de ses domaines ; il fut l'un des fondateurs de la Société d'agriculture qui s'organisa à Chambéry vers 1771. Rien ne lui était plus cher que son « ermitage des Charmettes » où il y avait « petites cellules, bon lait, beaux fruits, bonnes châtaignes et beaucoup de tranquillité » ; où il ne voyait qu'« un petit nombre d'amis, à l'abri totalement du brouard [brouhaha] et ennui du grand monde ». Il s'excusera, quand paraissent *l'Emile* et *la Nouvelle Héloïse* de ne point aller voir leur auteur qu'on persécute ; car il avait 55 ans et des « travaux champêtres dont on ne doit point, à son âge, renvoyer l'exécution » ³. M. de Conzié n'était pas le seul gentilhomme fermier de la Savoie. Jean-Jacques avait donné, à Chambéry, des leçons à Mlle de Charlie. Il avait pu connaître son frère, qui n'était alors qu'un enfant, mais qui devait plus tard vivre comme M. de Wolmar et Julie. C'est lui qui, en 1751-1752, à vingt-sept ans, vend aux enchères publiques ce qui n'était pour lui, sans doute, que le « vain appareil » ⁴ du luxe, pièces de cuivre, bronze, argenterie, meubles, tableaux. Des quinze mille livres qu'il y gagne il organise

1. A. Chuquet, *J.-J. Rousseau*. Paris, Hachette, 1901, p. 98. — Vermales (33), p. 246.

2. *Œuvres*, t. VIII, pp. 160 et suiv. — Mugnier (5), ch. vii.

3. Mugnier (5), pp. 130, 178, 218. — Streckeisen (18), t. II, pp. 445-446. — Lettre inédite de Conzié à la Bib. de Neuchâtel (ms. n° 7902).

4. *Nouvelle-Héloïse*, 5^e partie, lettre 2

cette vie rurale dont il a loué, en 1760, dans son livre de raison les bienheureuses médiocrités. Il y faisait vivre, comme M. de Wolmar, tout un monde de serviteurs, quarante à quatre-vingts, qu'il surveillait avec des soins éclairés, qu'il encourageait, comme à Clarens, par des étrennes, des accroissements de salaire, des récompenses exceptionnelles. Chez lui, comme chez Mme de Wolmar, on tissait avec le chanvre du domaine les draps et les serviettes. Il y avait boulangerie, fromagerie, magnanerie, tuilerie. On vivait, exactement comme dans l'Héloïse, « sur le domaine »¹.

Autour de lui d'ailleurs la mode n'était pas encore de s'enfermer à la ville et de dédaigner les « vrais besoins de la nature »². La plupart des nobles savoyards, ignorés de la cour de Turin, vivaient dans leurs terres et ne passaient tout au plus que l'hiver dans leur maison de Chambéry. Même ils exploitaient eux-mêmes une part de leur domaine. Quand ils vivaient à la ville ou à la cour ils touchaient une rente de leurs fermiers qui, la plupart du temps, n'étaient ni des miséreux, ni des rustres. Ces fermiers « ascendaient » les terres à prix d'argent ou les donnaient en métayage; ils exerçaient les droits seigneuriaux. C'étaient le plus souvent des hommes cultivés, des notaires ou des avocats qui vivaient dans les domaines comme M. de Wolmar à Clarens³.

Ainsi la *Nouvelle Héloïse* n'est l'image exactement ni de Vevey ou Clarens, ni des Charmettes, ni du pays de Vaud, ni de la Savoie. Des mœurs s'y reflètent où l'on peut retrouver la simplicité helvétique comme les sagesse rustiques de quelques gentilshommes savoisiens. De même, Julie n'est pas pleinement Mme d'Houdetot. Elle était conçue avant que Jean-Jacques n'aimât Sophie; elle a gardé quelque chose de celles que Rousseau aimait ou rêva d'aimer, Mme de Warens ou Mlle Serre. L'alerte gaieté de Claire assemble les malices spirituelles ou tendres de Mlles Graffenried, Galley, de la miss Howe de Richardson. Il ne semble pas que Wolmar soit ni d'Holbach ni Saint-Lambert; il est l'un comme l'autre comme il peut avoir quelque chose de Croismare ou de Duclos ou d'autres encore. La conclusion ne contredit pas

1. *Œuvres de Rousseau* (9), t. VIII, p. 175. — Mugnier (5), p. 128. — Vermale (33), p. 249 et 49-51. — *Congrès des Sociétés Savoisiennes*, 1909, p. 173.

2. *Œuvres*, t. VIII, p. 332.

3. Vermale (33), livre VIII, ch. 1.

ce que nous savons du génie de Jean-Jacques et ce qu'il en a dit lui-même. Quand un La Bruyère écrivait ses *Caractères* il ne cherchait pas à se raconter ; il voulait exprimer seulement l'exacte figure des hommes. Pour rester fidèle à ses modèles le plus sûr était de se souvenir au lieu d'imaginer. Les caractères sont ainsi bien souvent des portraits, au moins des portraits composites, et l'on pouvait chercher ceux qui les avaient inspirés. Mais Jean-Jacques en écrivant son roman ne s'est pas soucié d'être exact. Il dédaignait ces hommes au milieu desquels il venait de s'égarer et qui poursuivaient autour de lui leurs vies inquiètes et frivoles. Il a voulu non sortir de lui mais vivre tout entier en lui. Il a pris pour réalité ses chimères et pour certitude son rêve. Et dans son « délire » il a laissé ce rêve obéir à des lois naturelles. Les rêves qui s'évoquent en nous sont bien rarement l'image fidèle de notre passé. Ils déforment et confondent des souvenirs ; ils les transposent à l'image de nos désirs ; ils pétrissent le passé avec l'avenir. La *Nouvelle Héloïse* est donc toute pleine, si l'on veut, de la vie de Rousseau. Mais le passé, quand il y survit, s'est fait l'esclave de la « fiction ». La vie réelle s'est transfigurée dans la vie de « l'Empyrée ».

CHAPITRE TROISIÈME

LA RÉDACTION DU ROMAN

Nous ne savons pas très exactement comment l'*Héloïse* s'organisa. Mais nous savons comment elle fut rédigée. Les brouillons qui nous restent sullisent pour nous donner des certitudes. Jean-Jacques n'a pas écrit un roman pour occuper ses loisirs, pour conquérir le succès ou l'argent. Il a vraiment vécu pour lui et par lui, pendant des mois. Les *Confessions* n'ont pas menti. Je n'ai jamais pu composer, nous dit-il, « qu'au milieu des rochers et des bois » ; quand j'écris c'est « dans mon cerveau » ¹. Lorsqu'un écrivain rédige sur le papier, dans son bureau, il peut oublier son œuvre en posant la plume et cessant d'être homme de lettres. Mais écrire dans sa cervelle et composer ses livres « à la promenade », c'est, presque nécessairement, asservir sa vie tout entière à ses fictions. Les brouillons de Rousseau attestent qu'il a subi cet esclavage.

L'intrigue, dans ces brouillons, se développe sans flottement, nous l'avons dit. Elle ne montre, sauf exceptions de détail, ni repentirs ni retours. Mais elle ne s'est pas fixée paragraphe par paragraphe, ni même chapitre par chapitre. Jean-Jacques, qui est décidé pourtant sur les destinées de ses héros, ne les a pas racontées sagement, en suivant son plan et selon les temps. Ce n'est pas lui, dirait-on, qui, volontairement, décide de l'aventure ou de la discussion du moment. Ses héros semblent vivre d'une vie indépendante et devancer sans cesse la suite logique de la rédaction. Sur le verso blanc des feuillets du manuscrit des phrases s'inscrivent que Rousseau vient d'entendre en lui-même si fortement que sa main les trace ; mais elles ne prendront place dans les

1. *Œuvres* (9), t. VIII, p. 80.

lettres que deux pages, cinq pages, dix pages plus loin. Julie sauve de la petite vérole sa vie et sa beauté. Elle écrit à Claire d'Orbe. Mais Rousseau entend déjà en lui-même la réponse et note une phrase que Claire n'écrira que dix pages plus loin. Julie mariée entretient Claire de ses affaires et des siennes ; la réponse de Claire s'exprime déjà si nettement dans le rêve de Jean-Jacques qu'il en note quatre lignes. Julie, qui est sage sans être heureuse, confesse à Saint-Preux sa « langueur secrète » et l'apaisement qu'elle demande à ses prières. La confession s'épanche de souvenirs en discussions. Mais Rousseau l'a entendue tout entière avant que sa plume ne l'ait rédigée et deux phrases se sont inscrites que la lettre ne reprendra que dix ou vingt pages au delà ¹.

Il y a micux. Rousseau inscrit ainsi, de temps à autre, un cri de souffrance plus poignant, une ivresse plus ardente, une raison d'énergie plus certaine ; ces phrases détachées jalonnent les versos blancs pendant que la lente rédaction suit son chemin laborieux ; elles trahissent l'impatience du rêve qui marche plus vite que la pénible réalité du travail d'écrivain. Mais lorsque la rédaction atteint ces moments déjà vécus les amants ne parlent plus tout à fait le même langage. L'ancienne phrase reste sans usage ; l'idée ou l'émotion s'expriment sous une autre forme. Ou même rien ne décèle quelle scène lointaine la pensée de Rousseau a évoquée un instant pour l'oublier, semble-t-il, à tout jamais. Ici dans une lettre de Saint-Preux on rencontre une phrase qui ne peut être que de Julie. Là, dans une lettre de Wolmar à Mme d'Orbe c'est Saint-Preux, évidemment, qui gémit : « la voix de l'amour ne s'y fait plus entendre ; ah, Milord, quel silence affreux règne en cette maison ! » Pendant que Saint-Preux écrit à M. de Wolmar pour assurer qu'il a « recouvré sa raison », Rousseau songe déjà à la lettre qu'il écrira pour défendre milord Edouard contre le mariage avec Laure. Plus loin c'est Claire ou Julie qui causent en marge d'une lettre de Saint-Preux. Julie écrit à Claire : une phrase de Claire lui répond déjà. Claire écrit à Julie : Rousseau songe en même temps à la lettre qu'elle enverra à sa fille Henriette. Milord Edouard conte à Wolmar ses amours italiennes ; Rousseau médite, en écrivant, un argument de Saint-Preux, que Saint-Preux oubliera d'ailleurs, sur le « ménage » du château de

1. Ces exemples de notation anticipée sont très nombreux. Nous les avons presque tous signalés dans nos notes.

Clarens. Saint-Preux raisonne avec Julie de piété et de mysticisme ; déjà Rousseau pense à la mort de Julie et au ciel qui l'accueillera.

Ainsi les « amants des Alpes » obsèdent Jean-Jacques. Jean-Jacques pourtant ne s'en plaint ni ne s'en lasse. Quand il se relit, au contraire, ils lui parlent avec une éloquence plus chaleureuse, ils s'exaltent ou se désespèrent avec plus d'emportement. En remaniant ce qu'il écrivit il ne leur impose donc presque jamais plus de sobriété et de discrétion. Ils lui dictent bien plutôt de nouveaux frémissements d'espérance, de nouveaux appels d'amour, de nouveaux gémissements de souffrance. Les lettres s'allongent et ne s'abrègent que par exception. Claire a décidé Julie à éloigner son amant ; Saint-Preux ne sait rien encore. Ne faut-il pas, quand Rousseau relit la lettre de Claire, qu'il la complète pour évoquer par avance le désespoir de l'amant ? Saint-Preux est parti. Il écrit à Julie. Un instant lui a « tout ôté ». Mais ce « tout » semble trop bref à Rousseau ; et il en développe plus longuement la tragique éloquence. Puis Saint-Preux s'apaise. Il observe la vie parisienne. Une lettre de Julie survient. Lecture « délicieuse » et dont les délices semblent trop courtes à Rousseau. Il les prolonge en remaniant. Un instant la passion semble vaincre l'honneur. « Le sort a beau nous séparer, écrit Julie ; je serai à toi. » Le délire ne satisfait pas Jean-Jacques. Il l'exprime avec plus de complaisance dans le texte révisé. Pourtant la « longue illusion » s'évanouit. Il ne reste à Saint-Preux qu'un « souvenir amer et délicieux ». Amertumes et délices que Rousseau développe à la réflexion. Mais perdre Julie n'est rien. Il faut qu'elle épouse Wolmar. Il faut que les devoirs de l'épouse se dressent pour toujours entre les amants. Saint-Preux traverse de mortelles angoisses. Rousseau les trouve trop brièvement exprimées. Il lui prête, en relisant, de nouveaux gémissements, de nouveaux cris de « rage ». Le temps apaise ces orages. Il revient à Clarens ; il y voit Julie épouse et mère, châtelaine active et bienfaisante. Il décrit avec enthousiasme le « bel ordre » du château de Wolmar. Mais son cœur, où la plaie saigne encore, n'a-t-il pas eu de sourdes révoltes ? Rousseau, qui n'y avait pas songé d'abord, les entend frémir quand il lit une lettre trop sage. Il y a enfin dans le roman deux tragédies plus poignantes que les autres : le départ de Saint-Preux qu'on arrache à Julie, le remous de passion que soulève dans son cœur la promenade à Meillerie. Mais bien qu'il ait

rédigé cette promenade sur le lac avant que la progression régulière de l'intrigue ne l'ait conduit jusqu'à ce chapitre c'est en remaniant seulement qu'il a trouvé les accents les plus douloureux et les plus sincères.

Il semble même que la réflexion, loin d'apaiser en lui les « tempêtes de la passion », y mette au contraire de nouvelles fureurs. Ce qu'il ajoute, bien souvent, ce ne sont pas des phrases calculées et des périodes qui s'équilibrent ; ce sont des exclamations, des mots sans suite, des phrases interrompues, des points de suspension qui morcellent des gémissements ou des angoisses. Il lui est arrivé d'écrire en marge « N. B. Plus simplement, sans exclamation »¹. Mais il ne s'est pas résigné à être plus simple, et le texte définitif reste celui qu'il voulait corriger².

D'ailleurs l'*Héloïse* doit être autre chose qu'un roman d'amour. Elle peint la passion pour apprendre à la vaincre. Elle doit faire aimer l'honnêteté conjugale et la vie rustique. Il y faudra donc autre chose que du délire ; on y cherchera des idées, des raisons, des sagesse. Et Jean-Jacques s'est complu aux sagesse comme aux ivresses. Il ne semble pas avoir cru qu'elles valaient par leur choix et non par leur nombre. Il a pris tant de plaisir à entendre Saint-Preux ou Wolmar philosopher, Julie prêcher, Claire badiner qu'en relisant leurs lettres il leur prête des ironies ou des dialectiques plus copieuses. Saint-Preux n'épousera pas Julie parce qu'il n'est pas « né ». C'est en remaniant que Rousseau découvre de nouveaux arguments contre le préjugé de la noblesse. Que Julie quitte la Suisse et résiste à la barbarie de son père ! qu'elle vienne épouser celui qu'elle aime auprès de milord Edouard, dans ses terres du duché d'York. Rousseau s'aperçoit, en se relisant, qu'il avait oublié d'en louer la simplicité de mœurs et la sincérité des cœurs qui l'habitent. C'est en se relisant que Julie se souvient de ses lectures, de Crousaz qui réfute Pope, et même de son Plutarque qui lui fit connaître cet « amour dépravé qui outrage la nature ». Saint-Preux est à Paris, dans le torrent du monde. C'est une étude qui a ses « difficultés ». Aussi faudra-t-il bien des remarques nouvelles pour que Rousseau juge la critique complète. Saint-Preux songe

1. Partie V, lettre 9.

2. Il y a d'ailleurs des exceptions. Les premières ébauches de la lettre que Julie écrit à Saint-Preux en se sentant mourir (VI, 12) étaient plus passionnées.

au suicide. Milord Edouard veut l'en détourner. Rousseau pense tout d'abord que le sujet est trop vaste et trop grave pour qu'on en décide par lettre. Il l'esquive. Puis comme c'est un bon prétexte à dissertations il revient sur ces préjugés contre la discussion par correspondance. De même il découvre, en réfléchissant, de nouveaux arguments contre les jardins réguliers ou les prétendues vocations des enfants et pour louer la sage conduite du château de Wolmar.

Il y a, dans le roman, des problèmes moins aisés que ceux-là. L'honnêteté conjugale de Julie n'est pas de celles qui n'ont pas eu d'histoires ou qui n'en ont plus. Elle a eu un amant ; elle appelle cet amant chez elle, du consentement de son époux. Elle aime ou croit aimer fraternellement celui qu'elle aima de passion. Ni elle, ni l'amant, ni l'époux, s'ils ont des âmes honnêtes, n'ont donc des âmes simples. Pour le moins ils ont à résoudre des problèmes du cœur qui auraient séduit ceux qui mettaient en maximes, chez Mme de Tencin, le « fin du fin » des sentiments. Rousseau, lui aussi, a raffiné, à la réflexion, sur ces délicatesses. Julie, après la première rédaction, relit son La Rochefoucauld pour attester à Saint-Preux, au moment où elle vient d'épouser Wolmar que l'amour n'est qu'une illusion. Saint-Preux, sans doute, peut revenir sans danger à Clarens ; Claire découvre du moins des raisons plus précises pour démontrer à Julie qu'elle ne l'aime plus, tout en l'aimant encore. Et Saint-Preux, tout de même, ne doit pas s'ennuyer d'être loin d'elle ; Rousseau réfléchit qu'il la retrouve, en parlant d'elle, telle qu'elle fut dans son passé d'amante. Julie gardait au fond du cœur l'angoisse de son silence lorsqu'elle épousa Wolmar. Pour se taire comme pour avouer elle oppose, quand Rousseau réfléchit, des raisons nouvelles. M. de Wolmar découvre de son côté de nouveaux arguments pour quitter Clarens et la laisser en tête à tête avec Saint-Preux. Saint-Preux et Julie deviendront plus ingénieux pour expliquer lui qu'il aime Claire sans l'aimer, elle qu'elle est heureuse sans goûter le bonheur.

Il ne suffit pas d'avoir le cœur sensible et des raisonnements qui soient justes et délicats. Il faut encore les exprimer comme il convient. Rousseau, bien entendu, a remanié ses lettres pour qu'elles fussent expressives et claires. Il a ajouté les transitions qui manquaient entre des lettres composées « sans suite », au hasard de ses rêves du moment. Surtout il a eu, cette fois encore, cet « esprit de l'escalier »

qui lui donna, pendant sa vie mondaine, tant de dépit. Quand il écrit, ses lettres ne sont, tout d'abord, qu'« un long et confus verbiage ». Il les abrège rarement ; mais c'est très souvent en relisant qu'il découvre les brèves et vigoureuses formules qui les résument et les rehaussent. « Jamais, disait Julie, nous ne cesserons de nous aimer » ; banal serment qui devient éloquent sous sa forme définitive : « nous n'avons plus qu'une âme à nous deux ». A l'ordinaire la formule ne corrige pas : elle s'ajoute au développement qui restait terne : « Ah ! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déjà cessé de vivre ? — L'ordre de mourir sera pour moi le premier de ses bienfaits. — Si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré. — Source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'âme que ton âme. — Hélas ! c'est en vous perdant que je vous ai retrouvée. — Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu sa cousine. — La voir, l'entendre, observer sa conduite, n'est-ce pas assez la louer. — Presque en la possédant encore la sentir perdue à jamais pour moi. — Le pays des chimères est, en ce monde, le seul digne d'être habité ».

En jugeant le style de ses amants Rousseau a eu la modestie d'être sévère. Une lettre sincère, quand on aime — Saint-Preux et Julie s'aiment, assurément — « sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions ». Bon ou mauvais, ce langage du cœur ne ressemblera pas au « jargon paré des passions », aux lettres d'amour faites « par un bel esprit qui veut briller », au ton des Marivaux, des Tencin ou des Duclos. Et Rousseau n'a pas fait effort pour rivaliser avec eux. Il s'est complu à la diffusion, aux longueurs, aux répétitions. Quand il corrige, quatre fois sur cinq, c'est pour compléter, non pour abrégier. A défaut de cette « énergie » qu'il ne s'est pas flatté d'atteindre il a voulu du moins l'abondance du cœur. Quelquefois pourtant il a hésité et supprimé. Il a voulu plus de concision, arrêter son développement sur une phrase plus expressive. Une centaine de lignes sont ainsi tombées. Il a supprimé également quelques raisonnements qui sans doute lui semblèrent superflus, sur le mérite personnel et le succès, sur la révélation et la raison, sur la liberté, une lettre d'Henriette à sa mère, une autre de Claire à sa fille ; dans la Copie personnelle deux discussions sur une doctrine d'Helvétius. Mais presque toujours ce n'est ni pour être plus bref ni pour être plus émouvant qu'il supprime ; c'est parce qu'il se défie de son goût. De

tous les peuples du monde, avoue Julie, c'est aux Suisses que l'esprit « sied le moins ». Il a voulu pourtant que Claire, toute Genevoise qu'elle était, eût de l'esprit. Mais il a jugé souvent que le premier mouvement de cette veuve « assez piquante » manquait de mesure et de finesse. Vingt lignes pétillantes pour prouver à « Mlle Julie » qu'elle n'a point d'esprit sont abrégées des deux tiers. « Que je suis curieuse, dit cette même Claire, de voir l'air qu'on a quand on revient des antipodes. » Rousseau a renoncé à joindre à cette curiosité une pointe détestable : « Je meurs de peur d'en avoir peur au premier abord. » On sait qu'elle est l'« inséparable » de Julie. Mais le mot gagne à être seul et Rousseau supprime, judicieusement, « l'inséparable compte ne s'en plus séparer ». Il est plus grave de manquer de tact que de manquer de goût. Or Rousseau a installé ses héros dans ces situations où ils côtoient le ridicule et parfois l'odieux. Le ménage à trois au château de Wolmar, pour être chaste et touchant, demande quelque adresse dans les discours et quelque prudence dans les méditations. Ni Julie, ni Saint-Preux ni les autres n'ont trouvé cette adresse et cette prudence du premier coup. Milord Edouard propose aux deux amants de fuir en Angleterre ; mais il vient lui-même d'être tenté d'aimer Julie ; il est à peine plus âgé que Saint-Preux ; il ne convenait guère qu'il les appelât longuement « ses enfants ». Saint-Preux revient à Clarens pour être l'ami, le frère de Julie. Il faut du moins qu'il s'efforce d'oublier qu'elle s'est donnée à lui. Et nous approuvons Rousseau de ne plus insister sur le « je ne sais quoi de pur et de chaste qui écarte les idées de volupté que sa présence lui inspirait autrefois ». Nous l'approuverions même de renoncer à ce qu'il avait d'abord effacé et ne rétablit qu'en marge du deuxième brouillon : « Je passai devant la chambre des maîtres de la maison ; je les y vis entrer ensemble ; je gagnai tristement la mienne et ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée. » Nous l'approuverons de faire définitivement le récit de la promenade sur le lac à milord Edouard et non à Claire et de ne pas supposer, comme il le faisait dans son brouillon, que Julie l'a racontée à son mari. Nous le remercierons enfin, sans décider s'il eut tort ou raison, d'atténuer ses critiques des Parisiens, d'avouer que Muralt les détestait et d'ajouter que les Français « ont trop de côtés louables pour être toujours loués ».

Ces corrections se succèdent à travers tout le roman. Si

COMPOSITION ET RÉDACTION DU ROMAN. 141

1 ^{re} RÉDACTION	2 ^e RÉDACTION	3 ^e RÉDACTION	TEXTE PUBLIÉ
ressources dont on ne voudrait point quand elles nous seraient offertes.	change plus ? que sert d'imaginer des remèdes qu'on rejetterait quand ils nous seraient offerts.	_____	qu'on rejetterait quand ils nous seraient offerts ?
Dis jamais le pourrais-tu croire, toi qui connais ton ancien ami, qu'il accepterait toute la félicité permise aux mortels au prix de l'oubli de ses premiers feux. Non, non, sort cruel, garde tes bienfaits et me laisse avec ma misère. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire	(2) Ah qui jamais le pourrait croire que je voulusse acheter la félicité céleste au prix de l'oubli de mes premiers feux. _____	(2) Ah qui jamais connaîtra l'amour, t'aura vue et pourra le croire qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de l'oubli de mes premiers feux, _____	(2) Ah ! qui jamais connaîtra l'amour, t'aura vue et pourra le croire qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux ? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits et me laisse, avec ma misère, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire
et les tourments qui déchirent mon âme que d'être jamais heureux sans toi, viens, image adorée. Viens remplir un cœur qui n'a du sentiment que pour toi, viens lui [tenir] lieu de tout dans cette vie.	les transports anciens. _____ (3) Viens, image adorée, viens remplir un cœur qui ne vit que par toi.	les tourments. _____	et les regrets qui déchirent mon âme que d'être à jamais heureux. (3) sans ma Julie. Viens image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi.

Ici, les progrès de la rédaction sont évidents. Plus de clarté et de concision à (1), plus de force et d'émotion à (2), plus de concision, de force, d'émotion à (3).

Mais les raisons de Rousseau sont souvent beaucoup plus obscures :

Partie III, lettre 16, début.

1 ^{re} RÉDACTION	2 ^e RÉDACTION	3 ^e RÉDACTION	TEXTE PUBLIÉ
Nous revenons à la vie et nos sentiments naturels reprennent leur cours,	_____	Le ciel nous rend à la vie, il nous rend donc l'un à l'autre et tous nos sentiments naturels vont reprendre leur cours.	Nous renaissons, ma Julie ; tous les vrais sentiments de nos âmes reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, et l'amour nous rend à la vie.
En doutais-tu, Julie, l'osais-tu croire de pouvoir un jour m'ôter ton cœur. Va, je t'ai connue mieux que toi-même. Je te sens incessamment dans le fond du mien et te défie de	_____	_____	En doutais-tu ? L'osais-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connais mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence com-

1 ^{re} RÉDACTION	2 ^e RÉDACTION	3 ^e RÉDACTION	TEXTE PUBLIÉ
t'en arracher jamais.	mien et te défie de l'en arracher jamais.	_____	mune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort.
Crois-moi, nous sommes faits pour être l'un à l'autre. La nature est plus forte que la fortune et nous changerons d'être plus tôt que de penchants. Sois toujours Julie et cesse de m'aimer si tu peux.	_____	_____	Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à autre par des nœuds que les hommes aient formés et qu'ils puissent rompre. Non, non, Julie, si le sort cruel nous refuse le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amants fidèles ; il sera la consolation de nos tristes jours et nous l'emporterons dans le tombeau.
	(1)	_____	

On pourrait découvrir des raisons pour justifier les corrections de Rousseau ; mais elles resteraient subtiles ; elles ne s'imposent pas.

Partie III, lettre 11

(Saint-Preux écrit à M. d'Etange pour lui rendre la parole donnée par Julie de n'épouser jamais que lui).

1 ^{re} RÉDACTION	2 ^e RÉDACTION	3 ^e RÉDACTION	4 ^e RÉDACTION	TEXTE PUBLIÉ
Que m'osez-vous demander, Monsieur. Votre fille n'a qu'à vouloir ce qui lui est permis ; elle sera libre dans son choix ; les lois mêmes l'affranchiront de votre tyrannie, et les tribunaux humains, si favorables aux usurpations, seront moins iniques que vous et s'opposeront à la vôtre. Mes droits, n'en doutez pas, sont plus sacrés que les vôtres et, dans l'ordre de la	_____	_____	_____	(Ce 1 ^{er} § a été reporté plus bas, comme § 3. Il est ainsi corrigé :) Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres ; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel,

1. Ici Rousseau a noté en marge ces deux phrases dont il ne s'est pas servi : « T'ai-je jamais dit : Sois toujours fidèle. Non... » « J'ai toujours le même cœur, mais je n'ai plus le même visage. »

1 ^{re} RÉDACTION	2 ^e RÉDACTION	3 ^e RÉDACTION	4 ^e RÉDACTION	TEXTE PUBLIÉ
nature, l'union des cœurs borne le pouvoir paternel.				même devant les tribunaux hu- mans, et quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bra- vez ses lois.
Epargnez - vous, Monsieur, des me- naces vaines qui ne m'intimident point et d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier.	m'humilier; le nom de suborneur ne me convient point. Sachez qu'entre deux per- sonnes de même âge il n'y a point de suborneur que l'amour et il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.	(1) Vous avez pris un ton peu propre à obtenir ce que vous dési- rez et ce n'est point ainsi qu'on demande des grâces.	(1) Songez-vous bien à ce que vous osez demander et au ton que vous avez pris pour l'obtenir.	Epargnez - vous, Monsieur, des me- naces vaines qui ne m'effraient point, et d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sa- chez qu'entre deux personnes du même âge il n'y a d'autre suborneur que l'amour, et qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.
Malgré tout le respect que je dois au père de Julie, ce n'est qu'en de- venant le mien qu'il pourrait ac- quérir le droit de me commander et quelque opinion que vous ayez de vos procédés, je n'ai pas assez à m'en louer pour vous devoir immo- ler un droit si cher et si bien mérité de mon cœur.			(1) C'est ma vie et mon dernier espoir que vous m'arrachez votre barbarie pour m'ordonner un pareil sacrifice ; prenez du moins un ton qui ne m'excite pas au refus.	Quel sacrifice osez-vous m'impo- ser, et à quel titre l'exigez-vous ? Est- ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir ?
			Je respecterai toujours le père de Julie tout injuste et cruel qu'il est, mais s'il dédaigne d'être le mien qu'a- t-il à me comman- der ?	Je veux respec- ter le père de Ju- lie ; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'ap- prenne à lui obéir.
	(2) Comment osez-vous réclamer les droits de la	(2) Deux per- sonnes libres ont promis et reçu	(2) Le droit de la nature est la source du vôtre.	

nature en les violant vous-même.

mutuellement leur foi ; en brisant un nœud si légitime, vous seul outragez la nature que vous osez réclamer.

Apprenez à le respecter vous-même, ou cessez de le réclamer.

Le texte définitif supprime les menaces au père de Julie (1) ; il supprime la phrase sur les droits de la nature (2) qui répétait la fin du premier §. Les raisons en sont claires. On discerne moins bien celles qui ont déterminé le détail des autres corrections.

Il y a bien d'autres additions, suppressions, remaniements, dans les manuscrits de l'*Héloïse*. Ils sont même innombrables et Rousseau les a multipliés sans se lasser, pendant quatre années. Mais ils intéressent le style du roman et non le fond. Comme tous les bons écrivains Rousseau corrige pour préciser le sens. Il écrit *le mugissement du bétail* au lieu de *l'aspect du bétail* ; *du vin, des gâteaux* au lieu de *quelques rafraîchissements* ; *alarmés* au lieu de *épouvantés* qui semble exagéré ; *extravagante* au lieu de *ridicule* qui lui semble trop faible. Comme tous les bons écrivains il ajoute ou modifie des mots quand il juge la phrase trop sèche et trop froide : *l'imprudence* devient *l'avidité imprudence* ; *trouble* s'aggrave en *égarement*, *amour* en *passion fatale*. Mais surtout il corrige non le sens ou l'émotion de sa phrase mais son rythme et son harmonie. Comme il le répète à son imprimeur¹ il est un musicien pour qui l'harmonie passe avant la clarté, même avant la correction et pour qui toute syllabe est comme une note qui construit la phrase mélodique. On saisit souvent les raisons rythmiques ou euphoniques qui justifient la correction. Très souvent aussi il est difficile ou impossible de préciser les intentions de Rousseau². Veut-il indiquer une nuance de sens, ou la corriger ? Cherche-t-il cette harmonie qui, selon lui, dépend d'une seule syllabe ? On ne pourrait conclure qu'en se perdant dans des subtilités. C'est avec l'oreille de Rousseau lui-même qu'il faudrait écouter la phrase qu'il transforme en écrivant *je connus* pour *je sentis*, *agréables* pour *doux*, les *volontés* pour les *ordres*, *sentiment coupable* pour *sentiment impur*, etc...

1. Voir plus bas, p. 148.

2. Voir un exemple dans l'apostrophe fameuse aux femmes, 6^e partie, lettre 7.

FAC-SIMILE

~~X~~ ~~16~~
e n u
X et au x 1/2

[illegible][illegible]

Cui tu trop; tu en tiens.
 Ami, tu as vaincu. je ne suis point
 l'épreuve de tant d'amour; ma
 résistance est épuisée; j'ai fait usage
 de toutes mes forces; ma conscience
 m'en rend l'honorable témoignage.
 Que, le ciel ne me demande point
 compte de plus qu'il ne m'a donné.
 Ce Cœur que tu achetas tant de
 fois, et qui conta si cher à te
 t'appartenir sans réserve; il fut
 à toi du premier instant que mes
 yeux te virent; il te restera
 jusqu'à mon dernier soupir; tu
 l'as trop bien mérité pour le perdre,
 et je suis lasse de servir aux
 dépens de la justice une chimérique
 vaine.

Oui, tendre et généreux amant,
 ta Julie sera toujours tienne, elle
 t'aimera toujours; il le faut, je
 le veux, je le dois. ^{Je te rends} l'empire
 que l'amour t'a donné; il ne le
 leva plus ^{où tu en vain} ~~plus~~ d'une voix
 menaçante. murmure sans cesse au
 bout de mon oreille, elle ne sera point
 m'abusera plus, elle ne sera
 point ^{à l'entendre} ~~à l'entendre~~ ^{mes devoirs} ~~mes devoirs~~ ne sera
 que son les vains devoirs qu'elle
 m'oppose. contre ceux d'aimer à
 jamais ce que j'aime. ^{le il m'a fait aimer} Ah, le
 plus facile de tous n'est-il pas
 envers toi? ~~moi~~, n'est-ce pas toi seul
 que j'ai tout promis; le premier
 vœu de mon cœur ^{ne} ~~ne~~ n'est
 t'oublier jamais, et ton inviolable
 fidélité n'en est pas un nouveau
 lien pour la mienne? Dans Ah, dans

AUTRE SPÉCIMEN DU MÊME Brouillon (début de la lettre 15 de la 3^e partie).

On remarquera la diversité d'écriture témoignant que ce feuillet était déjà une mise au net et que les feuillets assemblés dans ce Brouillon appartiennent à des rédactions différentes.

Notons seulement que cette obstination patiente s'acharne parfois pendant onze ou douze années et révèle des scrupules presque maladifs. Les étapes de ces corrections s'ajoutent indéfiniment les unes aux autres : remaniements des phrases dans ses promenades de Montmorency, le soir, la nuit. Brouillons successifs qui nous sont parvenus par débris et dont il y eut trois ou quatre pour le moins ; copie personnelle, copie modifiée pour l'impression, copie Luxembourg également et différemment modifiée, corrections sur la copie personnelle, envoi d'additions ou corrections à Rey, corrections sur épreuves, corrections de style dans l'errata, autres corrections pour l'édition de 1763, exemplaires de 1764 et 1767 corrigés et annotés. Quand on étudie certaines de ces corrections, qu'on retrouve les mêmes variantes qui oscillent, à quatre reprises, entre deux textes, les mêmes notes abandonnées et reprises, on doit songer que si Rousseau fut un grand artiste il fut aussi un nerveux, et que l'obsession et l'indécision se retrouvent parfois dans sa tâche d'auteur comme dans les actes de sa vie.

TROISIÈME PARTIE

LA PUBLICATION

ET LES ÉDITIONS DU ROMAN

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

I. — LES ÉDITIONS.

A. — *Première édition.*

La *Nouvelle Héloïse* fut mise en vente à Paris en février 1761. Dès 1762 les éditeurs et contrefacteurs annonçaient un texte plus complet et plus correct : « Nouvelle édition augmentée — Seconde, troisième, quatrième édition originale revue et corrigée par l'éditeur — Nouvelle édition revue et corrigée — Édition... collationnée sur les manuscrits originaux de l'auteur. » Ces promesses n'étaient pas vaines, s'il est vrai que le texte de la *Nouvelle Héloïse* ne s'est pas transmis sans changements ou aventures depuis l'édition qu'imprima Rey à Amsterdam. Duchesne réédite par exemple le texte de 1761. Pour les cent premières pages de la quatrième partie¹ il n'y a guère qu'une variante. Son édition est réimprimée en 1770 ; il y a huit variantes. Le chiffre double pour l'édition de Londres [Bruxelles] 1774. Entre la première édition et celle de Musset-Pathay il y a, pour les trois dernières parties, environ soixante-cinq variantes de quelque importance². Le chiffre s'allonge jusqu'à cent si l'on va jusqu'à l'édition courante de la librairie Hachette.

Que faut-il penser de ces variantes ? Il en est, nous le verrons, qui portent en elles-mêmes leur valeur puisqu'elles appartiennent à Rousseau. D'autres semblent bagatelles d'imprimeur et qui n'importent guère pour connaître exac-

1. Je la choisis parce que la copie personnelle ne commence qu'à cette quatrième partie.

2. Sans tenir compte de variantes qui peuvent avoir leur importance pour le philologue, mais qui demanderaient à être examinées une à une.

tement les aventures de Julie et de Saint-Preux. A y regarder de près pourtant, une simple lettre, un signe de ponctuation, fidèlement modifiés d'édition en édition, peuvent perpétuer un contre-sens ou une absurdité. Faut-il lire [c'est Claire qui parle de Saint-Preux] : « Je le vois retourner beaucoup plus rassuré sur son cœur que quand il est arrivé... », comment le veulent Musset-Pathay et bien d'autres, ou « beaucoup plus rassurée... » ainsi que l'imprime Rey en 1761 ¹ ? Ne faut-il pas croire que Musset-Pathay et tous ceux qui le précèdent déplacent l'âcheusement un point et virgule en imprimant : « Dans le second [système] on s'applique à l'individu, à l'homme en général ; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre », et non comme la raisonnable première édition : « on s'applique à l'individu ; à l'homme en général on ajoute... ² » Il semble bien que pour cette lettre ou ce point et virgule on transforme ou ridiculise la pensée de Rousseau. Surtout c'est Jean-Jacques lui-même qui nous invite impérieusement à nous soucier, quand il s'agit de son style, des plus infimes détails. Les soins pieux d'une édition critique seront simplement dociles à ses exigences constantes d'écrivain.

« Quand il s'agit de style, écrit-il à Rey, en 1758, je veux qu'on me laisse le mien jusque dans mes fautes ³ », et c'est ce qu'il répétera patiemment pendant toute l'impression du roman. En mars 1759 il pose ses conditions préliminaires : « on suivra exactement mon manuscrit, l'orthographe, la ponctuation, même les fautes, sans se mêler d'y rien corriger ⁴. » Même recommandation en mars et mai 1760 ⁵. Louanges à Rey en avril parce qu'on lui obéit et qu'on respecte ses fautes ⁶. Une phrase de roman n'est pas en effet un prospectus de commerce et nul n'y saurait toucher sans en détruire la mystérieuse harmonie : « l'harmonie me paraît d'une si grande importance en fait de style que je la mets immédiatement après la clarté, même avant la correction ⁷. Il voudrait même qu'on corrige à la main sur les exemplaires

1. Partie IV, lettre 9. Dans la suite de ce chapitre nous nous contenterons d'indiquer les parties de la *Nouvelle Héloïse* par un chiffre romain, et la lettre par un chiffre arabe.

2. V, 3.

3. Bosscha (11), p. 59.

4. *Ibid.*, p. 69.

5. *Ibid.*, p. 86 et 95.

6. *Ibid.*, p. 88.

7. *Ibid.*, p. 52

imprimés de la deuxième préface une faute qui « gâte l'harmonie d'une phrase » (*Annales J. J. Rousseau* (19), t. XIV, p. 65). Rousseau dédaignera donc à l'occasion la stricte vérité de l'histoire, au risque de méconnaître les libérateurs de la Suisse : « la phrase est tellement cadencée que l'addition d'une seule syllabe en gâterait toute l'harmonie ¹. » Il s'affranchira des scrupules de la grammaire et, malgré l'effroi d'un prote obstiné, exigera qu'on imprime, dans la *Lettre à d'Alembert*, « accueillez » et non « accueillerez ² ».

Où donc trouverons-nous le texte sûr qui nous permettra de ne pas nous tromper d'une seule syllabe et de respecter les barbarismes harmonieux. C'est à Rousseau tout d'abord qu'il semble nécessaire de s'adresser. Et Rousseau semble n'avoir jamais varié. La seule édition dont il ait revu les épreuves, la seule qu'il ait jamais recommandée est la première édition de Rey à Amsterdam. La première édition « est la meilleure », dit-il, postérieurement à 1764 ³. En 1772 il ne reconnaît pour sienne que « la première édition de chacun de ses écrits ⁴. » En 1773 il demande à Rey un exemplaire de *Julie* pour remplacer la belle édition que Rey lui avait offerte et qu'il avait lui-même donnée au comte d'Egmont. Le libraire expédie un nouvel exemplaire, soi-disant de l'édition originale ; Rousseau répond en protestant que l'édition est très différente ⁵. En 1774, quand il est hanté par l'idée qu'on altère et dénature son œuvre, la *Déclaration relative à différentes réimpressions de ses ouvrages* affirme encore que ses livres n'existent « que dans la première édition » ⁶.

La tâche d'un éditeur serait donc claire s'il n'y avait une première difficulté. Si cette première édition est la meilleure, elle n'est pas bonne ; elle est même mauvaise et c'est Rousseau lui-même qui le répète avec obstination : à son

1. *Ibid.*, p. 99.

2. Bosscha, p. 51. Aussi Rey dans l'édition de 1761 comme dans celle de 1763, imprime dans la *Nouvelle Héloïse* (V, 2) : « Les richesses qu'on y recueillira dans deux mois. » Il faut conserver ce texte qui n'est pas une faute d'impression. (Sur cette forme de futur cf. A. François, *Les provincialismes suisses-romands et savoyards de J. J. Rousseau* dans les *Annales* de 1907 (19), p. 58.)

3. Note manuscrite sur la feuille de garde du t. I de l'exemplaire de la Chambre des députés décrit plus bas.

4. Bosscha, p. 302.

5. *Ibid.*, pp. 307 et 308.

6. Notons que cette déclaration fut publiée pour la première fois par la *Gazette de littérature des sciences et des arts*, le 19 février 1774 (d'après Bosscha, p. 303).

imprimeur tout d'abord ; les dernières feuilles de la première partie sont « pleines de fautes grossières »¹ ; les bonnes feuilles sont semées de fautes énormes, dont plusieurs font des contre-sens « qui le désolent »². A son libraire et à ses amis ensuite ; la première édition « a grand besoin de corrections »³. Il souhaiterait « une édition moins pleine de contre-sens et de fautes »⁴. Les amis le savent et le répètent. Dès février 1761 « on parle d'une troisième édition de Julie, faite sur celle d'Amsterdam, corrigée de ses fautes et contre-sens »⁵. A ce mal on remédiera par des *Errata* : un premier *Errata* très court qui paraît en tête de l'édition de Rey⁶. Puis un deuxième, imprimé séparément, au plus tôt en janvier 1761⁷, sur quatre pages, et qui indique soixante et onze corrections, dont treize corrections de style. Malheureusement l'*Errata* est insuffisant. Il est, nous dit Rousseau lui-même, en 1764, « très défectueux »⁸. L'édition de Rey présente en effet des fautes typographiques aussi grossières que nombreuses.

B. — L'édition de 1763.

Il y a mieux. Les affirmations de Rousseau qui s'échelonnent de 1764 à la fin de sa vie ne sont pas l'exacte expression de sa constante pensée. Si l'on se bornait à réimprimer la première édition on oublierait ou l'on maintiendrait bien des choses que Rousseau crut essentielles ou fâcheuses vers 1764 et vers 1769 tout au moins. Il y eut, en 1763, une édition qu'il dut juger meilleure que la première puisqu'elle était imprimée sur un exemplaire corrigé par lui.

Dès février 1761, dès la mise en vente à Paris de l'édition

1. Bosscha, p. 106.

2. *Ibid.*, pp. 108-109.

3. *Œuvres* (9), t. X, p. 246.

4. *Ibid.*, t. X, p. 256.

5. Lettre inédite de Dangirard (22 février) à la Bib. de Neuchâtel (ms. n° 7902).

6. Deux corrections seulement, reportées dans le deuxième errata.

7. Donc après l'envoi des exemplaires à Robin (cf. *infra* l'histoire de la 1^{re} édition). Ce n'est pas la seule fois où Rousseau ait ainsi demandé un *Errata* en carton ou même après le dépôt chez les libraires. Il prie Rey, à propos des *Lettres de la Montagne*, d'expédier un errata, carton ou modèle, à ceux qu'il aura chargés du débit de l'ouvrage (Bosscha, p. 239). Pour la date d'impression de l'errata, cf. une lettre de Rey à Rousseau à la Bibliothèque de Neuchâtel, sans date, mais postérieure au départ de Rey de Paris (janvier 1761) : « L'Errata se travaillera la semaine prochaine. »

8. *Œuvres*, t. XI, p. 178.

d'Amsterdam, on parlait d'une nouvelle édition « corrigée de ses fautes et contre-sens »¹. Coindet écrivait à Rousseau, vers la même date, pour lui parler d'une réédition². Rey sans doute pensait comme l'opinion publique. Le 1^{er} juin 1761, annonçant son intention de réimprimer *Julie* en trois tomes, il suggérait à Jean-Jacques de lui fournir les changements qu'il pourrait « y avoir faits, s'il y en avait quelqu'un »³. Le 17 août 1761 il revient à la charge, et le 2 septembre Rousseau lui répond : « J'ai un exemplaire revu et corrigé avec soin pour une nouvelle édition de *l'Héloïse* ; il y a même quelques petits changements, retranchements et additions. Je consens de bon cœur à vous l'envoyer. » Le 1^{er} octobre Rey remercie et offre de payer ce travail de correction. Rousseau refuse le 14 octobre et annonce que l'exemplaire va partir. Le 22 octobre Rey propose un messenger. Le 31 octobre l'envoi est prêt. Le 6 novembre Rousseau indique qu'il a été confié aux soins de M. Duvoisin. Le 19 novembre Rey annonce une lettre où Duvoisin notifie l'expédition. Le 24 novembre, lettre à Rey de Duvoisin qui précise : « J'ai porté moi-même à la diligence le paquet bien et dûment conditionné ; et sur la demande du buraliste j'ai donné la déclaration du contenu en ces termes, *les six volumes de Julie*...⁴ » Le 4 décembre l'exemplaire arrive. L'édition comprendra trois tomes qui coûteront six livres, et neuf livres avec figures. Le 28 avril 1762 elle n'est pas commencée ; le 15 mai non plus. En juillet on y travaille. En septembre elle est à moitié chemin. Fin octobre on en est à la cinquième partie. Le 14 janvier 1763 elle est achevée. En août 1762 Rousseau demandait deux ou trois exemplaires. Il renouvelle sa demande le 19 février 1763. Rey annonce l'expédition de quatre exemplaires le 23 par M. Rilliet. Il est d'ailleurs possible que Rousseau ne les ait pas reçus, comme furent perdus ceux que Rey lui adressa par Mlle de Trembley en 1767⁵.

Les changements apportés par Rousseau à cette édition de

1. Lettre de Dangirard à la Bibliothèque de Neuchâtel (22 février 1761).

2. *Œuvres* (9), t. X, p. 294. La lettre de Rousseau à Coindet qui fait allusion à cette réédition est non datée, mais mal placée. Elle doit être de février ou mars.

3. Lettre inédite à la Bibliothèque de Neuchâtel. *Toutes les lettres de Rey dont nous n'indiquerons pas la référence, sont empruntées à cette collection de Neuchâtel.*

4. Lettre de Duvoisin à la Bibliothèque de Neuchâtel.

5. Bosscha, p. 118, 120, 121, 164, 192. — Lettres de Rey.

1763 sont assez nombreux. Corrections de style tout d'abord. La *blancheur éblouissante* de la poitrine des Valaisannes devient *l'extrême blancheur*¹. Il y a trente à quarante variantes analogues². Corrections de sens : en 1761 Rousseau attribue à Aulu-Gelle une anecdote sur Labérius que nulle part Aulu-Gelle ne raconte³. Il est mieux averti en 1763 et corrige Aulu-Gelle par Macrobe. En 1761 il affirme que les « grus » et la « céracée » se fabriquent sur le Salève et sont probablement inconnus sous ce nom dans le Jura⁴. En 1763 il change d'avis et note que ce sont des « laitages excellents qui se font sur le mont Jura »⁵. Additions aussi : simples détails comme la note où il affirme que « la première syllabe de chalet n'est point longue, mais brève, comme celle de chaland »⁶. Remarques de grammaire comme la note sur le sens « corrélatif » du mot hôte. Conseils de jardinage lorsqu'il explique que l'élagage tarit la sève des arbres dont la moitié des racines « sont en l'air »⁷. Notes d'histoire lorsqu'il ajoute que Bonnivard est l'auteur d'une chronique de Genève⁸. Détails pittoresques quand la fraîcheur de l'air se joint au ciel serein, aux doux rayons de la lune et au frémissement argenté de l'eau pour soulever dans l'âme de Saint-Preux la tempête des souvenirs sentimentaux⁹. Page d'analyse lorsqu'une longue note explique que ce sont les situations qui déterminent souvent les vertus et les vices¹⁰.

Enfin il y a des suppressions de notes constantes et considérables. Malesherbes avait retranché dans l'édition de Paris les sévères remarques sur le procès de La Bédoyère en donnant longuement ses raisons¹¹. Les raisons parurent bonnes sans doute à Jean-Jacques car il supprime lui aussi sa note dans l'édition de 1763. Une note brève de 1761 interpellait *l'homme au*

1. I, 23.

2. Ici comme ailleurs il n'est pas possible de préciser parce qu'on ne peut savoir bien souvent si par exemple « *Je feignis* » substitué à « *Je feignois* » est correction de Rousseau ou négligence d'imprimeur. L'édition de 1763 est typographiquement encore assez médiocre.

3. II, 23.

4. IV, 10.

5. Le mot *céracée* était en effet un terme vaudois et neuchâtelois. (Cf. A. François, dans les *Annales* (19), 1907, p. 40.)

6. I, 36 (1763, p. 141).

7. IV, 11.

8. VI, 8.

9. IV, 17.

10. 1763, I, II, p. 117.

11. II, 13. Streckeisen-Moultou (18), p. 407.

beurre¹. Allusion singulière et inexplicable, avant la publication de la *Correspondance*, pour le lecteur et même pour les familiers ; si étrange même que Lorenzi lui écrit en lui demandant pour Mme de Boufflers des explications². Mme de Chenonceaux avait protesté et demandé qu'on supprimât la note par un carton³. Rousseau la supprime. On pourrait ainsi expliquer bon nombre de ces repentirs renonçant à des remarques qui ne se trouvent pour la plupart ni dans le Brouillon, ni dans les Copies. Les raisons seraient parfois plus mystérieuses, car l'édition de 1763 omet cinquante-cinq notes, la moitié de celles de 1761. Rousseau s'est peut-être souvenu des critiques de Duclos qui voulait « supprimer quelques notes » ; de celles de d'Alembert qui demande « le retranchement de la plupart des notes » indignes de l'ouvrage et de l'auteur ; de celles de Fréron : « Je ne vous dis rien des notes qu'on trouve quelquefois au bas des pages ; je ne crois pas que vous avez jamais lu de plus mauvaises plaisanteries » ; et de celles du *Journal des Savants* : « Notes bouffonnes et déplacées qui viennent de temps en temps troubler un sentiment tendre, une situation touchante⁴. »

Au total ce sont des modifications assez nombreuses et parfois intéressantes ; on ne saurait donc être trop certain qu'elles sont bien dues à Rousseau lui-même. Or sur cette édition Rousseau ne s'est pas expliqué. Il l'a eue très certainement entre les mains puisqu'il écrit à Rey en 1764 que dans l'exemplaire de ses œuvres il lui manque le tome troisième⁵. Un premier envoi de la réédition de 1767 ne lui est pas parvenu⁶ ; mais il a reçu celle de 1769 (identique à part quelques erreurs typographiques à celle de 1763) : le Dr Ch. Coindet a légué en effet à la bibliothèque de Genève un exemplaire du tome III (parties 5 et 6) annoté ou plutôt corrigé par Rousseau. Les corrections consistent à rétablir de sa main et en marge toutes les notes supprimées en 1763. Si l'on ajoute à cela que peu après 1764, comme en 1772, comme à la fin de sa vie,

1. V, 7.

2. Lettre du 12 mars 1762 à la Bib. de Neuchâtel. Sur « l'homme au beurre », voir les lettres à la marquise de Menars, au comte de Lastic et à Mme d'Épinay du 20 décembre 1754 (X, p. 93-94). L'édition Duchesne de 1764 supprime d'ailleurs également cette note.

3. Streckeisen (18), t. II, p. 230.

4. Streckeisen (18), t. I, pp. 269, 290. — *Année littéraire*, 1761, t. II, p. 308. — *Journal des Savants*, 1761, p. 348.

5. La *Nouvelle Héloïse* forme les tomes IV, V et VI. Cf. Bosscha, p. 206.

6. Cf. *supra*, p. 151.

Rousseau renvoie à la première édition, accepte l'édition Duchesne avec très peu d'additions et modifications, il en faudrait conclure que *l'édition de 1763 est bien fidèle à des corrections de Rousseau, mais qu'il a renoncé par la suite à presque tout ce qu'il avait modifié sur l'exemplaire envoyé à Rey.*

C'est bien en effet la seule conclusion qui s'impose. Nous verrons que les notes manuscrites des exemplaires Duchesne donnés par Rousseau à ses amis recopient mot pour mot trois des additions les plus importantes de 1763, comme une ou deux autres sont confirmées par les Brouillons ou la copie Luxembourg. Cela dit, si Rey ne s'est pas servi pour son impression de l'exemplaire envoyé par Rousseau, une hypothèse et une seule pourrait, à la rigueur et péniblement, s'ajuster aux faits. Ce serait qu'il eut imprimé non sur une édition de 1761, qu'il savait très incorrecte, mais sur la copie même envoyée en 1759 par Rousseau. Presque toutes les notes, comme le montre l'examen des manuscrits, ont dû être ajoutées sur les épreuves. Ainsi s'expliqueraient, malgré des hypothèses difficiles, les variantes et la disparition des cinquante-cinq notes. Mais cette explication même est insoutenable. Rey sans doute imprime « *Lettres de deux amans... revues et corrigées par l'éditeur* », ce qui prête à l'interprétation immédiate que Rey a corrigé lui-même son texte. Mais il faut comprendre que Rousseau se donne non pour l'auteur, mais pour l'éditeur de son roman, et qu'il exige de Rey qu'il s'en souvienne : « N'allez pas non plus dans la nouvelle édition de la *Julie*, si vous y mettez *revue et corrigée*, ajouter *par l'auteur* : car vous devez savoir que je ne me reconnais point pour tel, mais seulement pour l'éditeur¹. » Enfin il est évident que les ouvriers de Rey ont imprimé, non sur la copie manuscrite, mais sur un exemplaire de 1761. Dans ce texte de 1761 les fautes d'impressions abondent. Vingt-cinq au moins d'entre elles et des plus grossières ont été reproduites machinalement par le compositeur qui les avait sous les yeux².

1. Bosscha, p. 137. On verra d'ailleurs (p. 171) que dans son *Prospectus* de 1760, Rey avait déjà pris ses précautions et laissé clairement entendre que Rousseau avait bien imaginé et non recueilli les *Lettres de deux amans*.

2. On les trouvera partie II, p. 83, 115, 170, 249, 313 ; — III, 3, 10, 113, 123, 179 ; — IV, 192, 225, 261, 262, 323 ; — V, 222, 230, 264 ; — VI, 12, 93, 144. En voici quelques exemples : Je sens *raminer* en moi — essayez, croyez-moi, de ce *nouveaux* genre d'études — ces *sentiments* su

Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois où Rousseau ait renoncé si vite à ce qu'il avait si soigneusement corrigé. Meticuleux parce qu'il est scrupuleux, Rousseau est comme tous ceux chez qui l'intensité du scrupule ne suppose pas sa stabilité. Les exigences de son oreille, celles de sa conscience morale ou de sa pensée sont momentanément impérieuses, mais elles ne s'embarrassent pas des contradictions. Les différences profondes qui séparent parfois la copie personnelle, primitivement établie pour l'impression¹, du texte de 1761 prouvent que Rousseau a modifié son texte soit en le recopiant pour Rey, soit sur les épreuves. Or plusieurs des leçons de 1763 sont un renoncement à ces corrections de style et un retour au texte de cette copie ou de la copie Luxembourg. L'édition de 1761 imprime : *Hé bien, je l'y suivrai*². 1763 ne donne que : *Je l'y suivrai*. Est-ce un oubli du compositeur ? Non pas. *Hé bien* manque dans la copie Luxembourg, mais on s'aperçoit qu'il a été gratté et que la place est restée en blanc. Il y a là une quadruple oscillation de Rousseau. « *Que pensez-vous qu'il m'en a coûté* », dit 1761³ confirmé par la copie personnelle. « *Qu'il m'en ait coûté* », dit 1763. Ce n'est pas une variante instinctive de l'imprimeur : c'est la leçon de la copie Luxembourg reprise par Jean-Jacques⁴.

C. — Les éditions annotées.

C'est par ces oscillations constantes de Rousseau que s'expliquent les éditions annotées qui nous sont parvenues et qui intéressent l'établissement du texte. On en possède deux, incomplètes. La bibliothèque de la Chambre des députés garde un exemplaire de l'édition Duchesne in-8,

blimes ce sont affaiblis. — Que sert donc l'opulence à la félicité — il vient d'être, profané — et comme je m'aime guère moins à le répéter, etc...

1. Sur ces manuscrits cf. p. 158.

2. III, 16.

3. IV, 11.

4. De même 1763 (II, 16) : *Puisse le ciel les combler des biens* [1761, du bonheur], confirmé par la copie Luxembourg. — *Je ne crois pas qu'il y ait de souverains* (IV, 10) [1761, des souverains], confirmé par la copie personnelle et la copie Luxembourg. — *Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune* (IV, 17) [1761, un ciel serein, les doux rayons de la lune] est la leçon définitive d'un texte que Rousseau écrit d'abord tel que le donne l'édition de 1761, puis il surcharge : *la fraîcheur de la nuit*, puis corrige : *la fraîcheur du soir*.

1764, tomes I, III, IV, qui porte cette indication : « Toutes les notes et corrections sont de la main de J.-J. Rousseau. Cet exemplaire m'a été donné par M. Coindet de Genève, neveu de l'ami de J.-J. H. de Chateaugiron. » Nous avons signalé précédemment le tome III de l'édition de Rey 1769 qui a été légué par le D^r Ch. Coindet en 1876 à la même bibliothèque de Genève¹.

Les corrections et additions de Jean-Jacques sont assez nombreuses. Duchesne, pour établir ses quatre volumes, avait supprimé la division en six parties et numéroté à nouveau les lettres. Rousseau demande par deux notes qu'on rétablisse les parties; il y revient au cours des volumes lorsque, dans le texte de Duchesne, chaque partie devrait commencer. Duchesne avait ajouté après le titre de chaque lettre un sommaire reproduit en table des matières. Jean-Jacques efface ces sommaires, efface la table des matières des deux premiers volumes, puis se ravise : « Ces tables peuvent être bonnes à conserver avec les sommaires des lettres pour y trouver au besoin ce qu'on cherche². » Les corrections typographiques sont constantes et méticuleuses. Il faut, par exemple, imprimer *vues* sans accent circonflexe. La note et les citations italiennes du tome III, p. 228³ mal comprises et mal disposées par Duchesne sont rétablies. Une note de la première partie est supprimée. Toutes les citations italiennes sont traduites, sauf deux où Rousseau inscrit « *reste à traduire* ». Trois des additions de l'édition de 1763 sont reprises : la *fraîcheur de l'air*⁴, la

1. Il serait logiquement possible que l'édition de Dupeyron (Genève, 1782) représentât un autre exemplaire annoté. Nous avons discuté l'hypothèse (p. 211 et sq.). Pratiquement l'on verra que cet exemplaire serait identique à celui de la Chambre des Députés. Il existe à la Bib. de Genève (Hf. 2018) un exemplaire de l'édition Duchesne ayant appartenu à d'Ivernois (les quatre volumes portent sa signature). Cet exemplaire comporte un « De la part de l'auteur » et la copie incomplète des annotations de l'exemplaire de la Chambre des Députés, mais *non de la main de Rousseau*. M. Th. Dufour n'a pas pu identifier l'écriture (qui n'est pas celle de d'Ivernois). Mais comme il est complet il permet de constater que l'addition signalée par Rousseau pour la troisième partie, dans l'exemplaire de la Chambre des députés, comme très importante, est bien la note III, lettre 20, p. 117 de l'édition de 1763, copiée sur un feuillet et collée dans cet exemplaire.

2. L'idée d'une pareille table plaisait certainement à Rousseau puisque dans un *Mémoire relatif à l'édition générale de ses Œuvres* envoyé à Rey en mars 1764, il propose une *Table des matières* qu'il fera lui-même (Bosscha, p. 207).

3. Partie IV, lettre 11, p. 237 du texte 1761.

4. IV, 17, p. 369 (1763).

note III, p. 207 sur le mot *hôte*¹, la note II, p. 392 sur le rapport entre les situations et les vertus ou les vices².

Enfin l'exemplaire de Paris comporte trois corrections de Rousseau qui confirment cette tendance malade à suspendre et alterner son choix pour les moindres détails de style : « *Peu lire et penser beaucoup à nos lectures — si le charme de mes jours est le supplice des tiens — ô charme et bonheur de ma vie* »³, corrigent les leçons de Duchesne « *beaucoup méditer — tourment — gloire et bonheur.* » Rousseau ne fait ainsi que revenir au texte de 1761, texte qui lui avait déplu et qu'il avait fait corriger par l'errata de Rey⁴ tel que Duchesne s'est cru légitimement autorisé à l'imprimer en 1764, ainsi que Rey en 1763.

D. — Conclusion.

Les exigences d'une édition critique s'établissent donc clairement. Que Rousseau n'ait pas voulu s'en tenir au texte corrigé pour l'édition de 1763, c'est ce que prouvent évidemment ses renvois répétés à la première édition, le soin qu'il a sur une édition de 1769 de rétablir, pour les parties 5 et 6, toutes les notes alors supprimées. C'est donc la première édition qui devra être réimprimée. On donnera en note les quelques additions et corrections de l'exemplaire annoté de Duchesne 1764 (connu, nous le verrons, par les éditeurs de Genève en 1780, et utilisé par eux). Enfin toutes les variantes de l'édition de 1763 seront soigneusement notées. Elles intéressent d'abord l'histoire de la pensée et la connaissance du style de Rousseau. Surtout il n'est pas sûr qu'il n'ait voulu conserver parmi elles que les additions transcrites sur les exemplaires Duchesne de Paris et de Genève. Il n'aurait pas rétabli l'erreur d'Aulu-Gelle, par exemple, qu'il corrige par Macrobe. Dans l'exemplaire des parties V et VI corrigé par lui en 1769 il laisse subsister, donc il semble accepter telles leçons différentes de celles de la première édition et de l'édition Duchesne, la remarque par exemple sur Bonnivard auteur d'une *Chronique de Genève*⁵. Or nous n'avons de cette édition de 1769 annotée que le tome III. Rien ne prouve

1. IV, 11, p. 293 (1763).

2. II, p. 117 (1763).

3. Partie I, lettres 12, 19, 31.

4. Sur cet errata voir p. 179.

5. VI, 8, p. 311 (1763).

que dans les tomes I et II, les annotations de Rousseau, *les dernières en date*, ne laissent pas subsister des variantes analogues ou même plus nombreuses et plus importantes.

II. — LES MANUSCRITS.

Nous possédons de la *Nouvelle Héloïse* les manuscrits suivants :

A la Bibliothèque de la Chambre des députés :

1^o des feuillets sur lesquels Rousseau rédigeait ses brouillons (n^o 1494). Ces feuillets appartiennent évidemment à plusieurs états de ces brouillons (Voir notre *Introduction*, p. 89). Ils sont fort incomplets. Un grand nombre ont été dispersés ou pillés. La bibliothèque Victor Cousin (à la Sorbonne) possède (Autographes. Tome V, *Littérateurs*, f^{os} 81-92) des fragments des lettres VI, 5 ; VI, 6 ; VI, 11. La Bibliothèque de Neuchâtel (n^o 7866) fournit un court texte que Rousseau destinait à la *Nouvelle Héloïse* (partie I, lettre 11), reproduit par M. Dufour dans les *Annales J.-J. Rousseau* (1908, p. 269). La Bibliothèque de Genève a acquis à la vente de la collection Morrison les brouillons des lettres 14 de la 2^e partie ; 21 et 22 de la 3^e ; 10 de la 4^e ; 2 (incomplète) et 5 de la 5^e ; 5 (très incomplète), 12 et fin de la lettre 13 de la 6^e. M. Dreyfus-Brisac a légué à la Société J.-J. Rousseau de Genève le brouillon de la lettre 22 de la 2^e partie.

2^o une copie soignée faite par Rousseau pour lui-même (n^o 1495-1496). Cette copie ne comprend que les parties IV, V et VI. Mais, M. L. Barthou possède, dans sa célèbre collection, la 3^e partie qu'il nous a généreusement communiquée.

3^o la copie en 6 volumes faite par Rousseau pour Mme de Luxembourg, dans sa reliure originale, avec les originaux des dessins de Gravelot¹.

L'histoire des manuscrits du Palais-Bourbon a été faite par M. P. M. Masson (*La profession de foi du Vicaire Savoyard* (4^{1er}, p. LXXV). Il semble bien que ces manuscrits aient été la propriété d'Hérault de Séchelles et qu'à sa mort le Comité d'Instruction publique les aient fait transporter à la Bibliothèque de la Convention. L'existence du manuscrit que

1. La copie faite par Rousseau pour Mme d'Houdetot est perdue. Sur cette copie on consultera surtout : H. Buffenoir (2), pp. 147, 188, 237, 243 251-252. La copie fut commencée le 19 ou 20 nov. 1757. Elle est antérieure à la copie Luxembourg.

possède M. Barthou m'avait été révélée par un livre du général Meredith Read, *Historic studies in Vaud and Savoy from Roman times to Voltaire, Rousseau and Gibbon*. Londres, Chatto et Windus, 1897 (t. I, p. 438). Il y signale que M. Dubochet avait collectionné au château des Crêtes des manuscrits de Rousseau : « vingt-six lettres de la *Nouvelle Héloïse* — le manuscrit de la 3^e et 4^e partie de la *Nouvelle Héloïse* ». Il faut comprendre, évidemment, les vingt-six lettres constituant la 3^e partie (la 4^e n'ayant jamais quitté la bibliothèque de la Chambre). Aucun rousseauiste du pays de Vaud n'avait connu l'existence de ce manuscrit. Par contre je n'ai trouvé trace nulle part des parties I et II.

Je désignerai le ms. 1 par *Brouillon* ; le ms. 2 par *Copie personnelle* ; le ms. 3 par *Copie Luxembourg*.

Usage des manuscrits.

La première édition, nous l'avons vu, est extrêmement incorrecte. Rousseau lui-même a demandé à plusieurs reprises qu'on s'en défie. Longtemps les éditeurs n'ont pu s'appuyer pour les corrections que sur des évidences de sens ou des vraisemblances qui les ont souvent trompés. Le dépôt à la Convention des manuscrits leur offrit la possibilité d'une revision plus intéressante et plus sûre.

Mais ils ont eu grand tort d'annoncer souvent qu'ils avaient utilisé l'expression dernière de la pensée de Rousseau et la copie même qui avait « servi pour l'impression ». Un examen même superficiel montre rapidement entre les textes manuscrits et le texte de 1761 des différences tellement profondes que la copie personnelle ou la copie Luxembourg, comme on l'a déjà souvent signalé, ne sont pas la forme définitive du texte. Rousseau lui-même nous en avertit : « J'ai examiné l'état du manuscrit, écrit-il à Rey, et ne le trouvant pas assez net pour vous être envoyé dans cet état, je prends le parti de le recopier en entier, et je vous enverrai la copie partie par partie, à mesure qu'elle sera faite. » Cette copie ne fut pas une exacte reproduction : « En faisant votre copie sur la mienne, j'y ai changé beaucoup de choses dont je ne me souviens plus. » Même, la copie partie, Rousseau, toujours poursuivi par ses scrupules méticuleux et ses incertitudes obstinées, médite de nouveaux changements à envoyer à Rey, « peu considérables, mais nécessaires et assez nombreux. » Sur les épreuves, les corrections d'auteur sont fré-

quentes, si fréquentes que, malgré les dépenses de port, Rey demande à Rousseau de lui envoyer les épreuves mêmes et non des corrections repérées. Averti par l'expérience, et pour éviter les remaniements difficiles ou même les cartons, Rey prend à l'occasion les devants et réclame à Rousseau les additions et corrections pour les parties qu'il se prépare à imprimer ¹.

Il ne peut donc pas être question d'imprimer le texte de la *Nouvelle Héloïse* sur le manuscrit de Rousseau, comme on imprime Virgile ou Horace sur les meilleurs manuscrits. Il est impossible même d'en conclure des additions ou suppressions certaines. Pourtant ces manuscrits peuvent rendre, pour vérifier la première édition, des services limités mais précis.

Parmi les innombrables erreurs de cette première édition il en est qui sont des fautes typographiques évidentes : « De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y *saurait* être — ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse, elle doit être sans *tâche* — *indissolubles*, etc.... ² » sont d'indéniables sottises de compositeur. Mais les cas douteux sont assez fréquents, plus nombreux même à mesure qu'ils affrontent un examen attentif. Rappelons-nous les exigences impérieuses de Rousseau, sa ferme volonté qu'on respecte les moindres détails de son texte, au risque de laisser subsister ses fautes : nous croirons volontiers que ce n'est pas toujours l'imprimeur qui est coupable, mais Rousseau lui-même. La preuve s'établit pour des cas inattendus : « *Abruvoyr — des fourrés de lilac* ³ » imprime Rey, et c'est bien ainsi qu'écrit Rousseau et dans la copie personnelle et dans la copie Luxembourg. Or le *Dictionnaire de l'Académie* dans sa première édition et dans les éditions postérieures, le *Furetière-Trévoux* de 1727 ou 1732, le *Grand Vocabulaire français* en 1771, le *Dictionnaire de Trévoux* en 1752, le *Dictionnaire de Féraud* en 1787, donnent bien la forme *abreuvoir* ou *abbreuvoir*. Mais qu'on ouvre la sixième édition de l'*Art de bien parler français*, de de La Touche (1747) : on y lit : « *Abreuver, abruver*. On prononce et on écrit *abruver*. On ne se sert de ce verbe au figuré que dans le discours familier. *Tout le monde est abruvé de cette nouvelle* ⁴. » Et le *Diction-*

1. Bosscha (11), pp. 68, 95, 97, 84, 87. Lettres de Rey du 17 avril, 10 mai, 19 mai 1760.

2. VI, 2, 3, 7.

3. IV, 11.

4. *L'Art de bien parler français* : 6^e édit. Amsterdam et Leipzig. Arkstée et Merkus, 1747, t. II, p. 8.

naire de Richelet, en 1706, 1732, 1759¹, maintient la même remarque : « *Abreuver*. Le petit peuple de Paris dit *abruver*, mais les gens du beau monde prononcent et écrivent *abreuver*. » C'est dire que Rousseau ne prononce ni n'écrit encore en 1760 comme le beau monde. Les *Dictionnaires* de Furetière en 1690, de l'Académie en 1694, de Richelet en 1706, etc... impriment *Lilas* sans commentaire. Mais La Touche nous renseigne encore en reproduisant la remarque de Ménage : « On dit *lilas* et non pas *lilac*². » Rousseau a gardé sinon l'ancienne prononciation, tout au moins une ancienne orthographe³.

Ici c'est Rousseau qui s'attarde à l'extrême et il ne semble pas que l'usage du temps ait pu justifier son orthographe. Ailleurs les manuscrits nous permettront de respecter d'autres particularités d'orthographe ou de prononciation sur lesquelles l'usage hésite, mais où Rousseau choisit les formes qui ont depuis disparu : « *Soin puérile*⁴ », imprime Rey. Bouhours et La Touche demandaient déjà *puéril*, mais en 1760 *puéril* et *puérile* s'écrivaient. Le deuxième brouillon et la copie Luxembourg choisissent *puérile*. « *Bienveillance*⁵ » dit Rey. On hésitait entre *bienveillance* et *bienveillance*. Rousseau hésite lui-même. Le brouillon, la copie personnelle et la copie Luxembourg donnent le plus souvent *bienveillance* que Rey a trouvé sur sa copie. La copie personnelle donne à l'occasion *bienveillance*⁶. « *Sens-froid*⁷ », imprime Rey. L'usage accepte alors cette forme et la forme actuelle. Ce n'est pas le compositeur qui a choisi, mais Rousseau qui écrit ainsi dans la copie personnelle comme dans la copie Luxembourg.

La syntaxe de Rousseau peut aussi à l'occasion se vérifier et ne se pas modifier sous prétexte de fautes d'impression. L'accord du verbe avec des sujets multiples est resté longtemps indécis. C'est bien Rousseau et non l'inadvertance du

1. Rousseau se servait du Richelet, édition de Lyon [1709 ou 1728]. Voir *Œuvres* (9), t. II, p. 39.

2. *Ibid.*, t. II, p. 8. Le Dictionnaire de Hatzfeld et Darmesteter indique que *Lilas* est emprunté de l'espagnol *Lilac*.

3. Cette orthographe pourrait peut-être s'expliquer par la note où Rousseau reproche aux Genevois de faire sentir beaucoup de lettres qui ne se prononcent pas en français, par exemple le c dans *lacs* (= lacets) (V, 13).

4. IV, 11 et passim.

5. V, 2 et passim.

6. pour la lettre IV, 15 (*Nous jouissons de la bienveillance...*).

7. V, 2, 3; VI, 11, etc...

compositeur qui écrit, dans ses manuscrits comme dans Rey : « le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, le repos des champs, le retour des ouvriers, et tout l'appareil de l'économie rustique *donne* à cette maison un air plus champêtre. — La symétrie et la régularité *plaît* à tous les yeux. — S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'*arrache* la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue¹. » Inversement les manuscrits nous permettront de corriger des leçons, encore légitimées par l'usage, mais auxquelles Rousseau et beaucoup d'autres avaient déjà renoncé. *Ridicule* après les précieuses était devenu substantif masculin ou féminin. On disait *un ridicule*, comme *une précieuse*, *un merveilleux*. Rey n'est donc pas absurde en imprimant : « c'est apparemment aussi l'usage en Angleterre de tourner ses hôtes en *ridicules*² ». Un usage qui nous paraît plus étrange était d'employer le pronom *un autre*, avec une sorte de valeur neutre en parlant d'un homme ou d'une femme³. Rey imprime ainsi : « un homme qui fut aimé de Julie d'Étange et pourrait se résoudre à en épouser *un autre*⁴... » Mais Rousseau écrit *une autre* dans la copie Luxembourg et la copie personnelle, et il prend soin de corriger dans l'exemplaire Duchesne annoté de Paris⁵.

Enfin ce sont le style même et la pensée de Rousseau que les manuscrits nous permettent à l'occasion de déterminer et de respecter. Rey, par exemple, imprime : « Ainsi cet état se suffit lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

« Qui vaut mieux, peut-être....⁶ »

Duchesne et presque tous les éditeurs qui suivent corrigent : « ... une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui

1. IV, 10, V, 2.

2. V, 2.

3. Voir la *Syntaxe française du XVII^e siècle* de Haase, trad. par Obert. Paris, Picard, 1898, p. 119.

4. VI, 13, p. 309. De même encore dans l'édition de Genève, 1782, in-4^o (t. II, p. 374). « Ne donnez à nul autre [épouse] une place que je n'ai pu remplir. »

5. L'édition de Rey imprime de même (t. IV, p. 204) « une monticule ». Le genre du mot était encore incertain (cf. A. François, *Annales* de 1907 (19), p. 57). Mais la copie personnelle et la copie Luxembourg donnent *un monticule*.

6. VI, 8.

vaut mieux, peut-être. » La Copie personnelle et la Copie Luxembourg marquent, comme Rey, l'alinéa. C'est qu'il y a dans la pensée de Julie qui écrit un moment de méditation mélancolique et silencieuse et que le « Qui vaut mieux » n'est que la conclusion de ce silence. Nous avons indiqué¹ des variantes où une lettre et un signe de ponctuation déplacés transforment le sens. Les manuscrits nous permettent de choisir. De même lorsque Rey imprime : « dans l'état civil où l'on a moins besoin de bras que de tête² », il n'a pas laissé tomber l's que rétablissent Duchesne et tous les autres. C'est ainsi qu'écrit Rousseau dans la Copie personnelle et la Copie Luxembourg.

Puisque les manuscrits ont un usage nécessaire il n'est pas indifférent de connaître quel est le plus rapproché de l'impression, celui qui devra faire foi.

Chronologie des manuscrits.

La perfection même de la copie Luxembourg invite à croire qu'elle est postérieure au Brouillon et à la Copie personnelle. C'est ainsi que Petitain, pour son édition, l'appelle *le manuscrit* et l'utilise comme celui qui fait foi, par opposition aux deux autres manuscrits. L'examen des dates lui donne tout d'abord une apparente justification.

Prenons pour exemple la quatrième partie dont nous étudierons la fameuse promenade sur le lac (lettre 17). Rey accuse réception le 27 octobre 1759 de la quatrième partie, le 1^{er} février 1760 de la sixième partie de la copie envoyée par Rousseau. A cette date tout le manuscrit établi par Jean-Jacques sur la Copie personnelle est terminé. Or les copies pour Mme de Luxembourg ne sont commencées que fin novembre 1759. La troisième partie est envoyée le 20 juin 1760. Rousseau termine la sixième dans la première quinzaine d'octobre. La quatrième partie doit être envoyée vraisemblablement vers le 18 août³. Elle est donc postérieure d'une

1. Cf. p. 148.

2. V, 3.

3. Rousseau, *Œuvres* (9), t. X, pp. 221, 229, 231, 269. Lettres de Rey. La lettre par laquelle Rousseau annonce l'envoi est datée « ce Mercredi 18 ». De juin (envoi de la troisième partie) à octobre (envoi de la sixième), il n'y a pas de mercredi 18. Mais Rousseau écrit : « Voici Madame, une quatrième partie que vous devriez avoir depuis longtemps. » Cette phrase permet d'éliminer le 18 juillet trop rapproché du 20 juin pour la justifier. Le

dizaine de mois à la copie envoyée par Rousseau à Rey et faite sur la Copie personnelle.

Et pourtant c'est bien la Copie personnelle qui, par ses corrections, additions, suppressions, est de beaucoup et constamment la plus rapprochée du texte de 1761; nous l'établirons tout à l'heure. C'est que Jean-Jacques a corrigé les épreuves de la lettre 17 de la quatrième partie, que nous prendrons pour exemple, postérieurement au 7 septembre 1760. Il reçoit le 28 août les quatre premières feuilles de la quatrième partie. Le 7 septembre il renvoie l'épreuve K, du tome IV (fin de la lettre 11)¹. La lettre 17 est à la feuille N, O. Une seule hypothèse demeure : c'est que la Copie Luxembourg a été faite avant le 18 août sur la Copie personnelle *non corrigée*, puis que Rousseau, dans l'attente des épreuves, souvent tardives, a remanié cette Copie après le 18 août et reporté les corrections sur ses épreuves. C'est ce que prouve une note de cette Copie où Rousseau renvoie à la lettre V, 3, p. 163. La p. 163 est la page de l'édition de Rey. Rousseau avait donc sous les yeux les épreuves en corrigeant sa copie. Il marque d'ailleurs, en encadrant le premier mot de chaque nouvelle feuille, la correspondance entre les épreuves et la copie. Et c'est ce que l'examen philologique va pleinement confirmer².

Sans tenir compte tout d'abord des ratures et surcharges, la Copie Luxembourg diffère de la Copie personnelle (pour cette lettre IV, 17) sur dix points où la Copie personnelle est avant toute correction identique à la première édition : trois mots et un court membre de phrase sont sautés³, soit volontairement, soit par inadvertance de Rousseau. Les sept autres différences sont de très minimes modifications de style⁴. Ces variantes ne montrent que la tendance constante de Rousseau à rema-

18 septembre est bien voisin d'octobre où Rousseau veut envoyer la *sixième* partie avant le 15. — Cette erreur de date n'est pas unique chez Rousseau. Il écrit (à supposer que le texte édité soit exact) la même année, à la même Mme de Luxembourg, « ce lundi 20 juillet 1760. » Le 20 juillet était un dimanche. — Dans tous les cas l'édition Hachette a eu tort de classer cette lettre du mercredi 18, après une autre du 4 octobre 1761.

1. Bosscha (11), pp. 107, 108.

2. Notons d'ailleurs que, peu satisfait sans doute du texte envoyé à Mme de Luxembourg, Rousseau, le 12 décembre 1760 (X, 246), lui demande la cinquième partie pour la corriger.

3. Exemples : *tandis que nous nous amusions agréablement à parcourir* [Copie personnelle et 1761] = *tandis que nous nous amusions à parcourir* [Copie Luxembourg].

4. Exemple : *elle semble sourire et s'animer* = *elle semble s'animer et sourire*.

nier les détails en recopiant les manuscrits. En deuxième lieu, et surtout, la rédaction *immédiate*, avant corrections de cette Copie personnelle, et la Copie Luxembourg sont *identiques entre elles et différentes du texte de la première édition* sur huit points. Mais des *corrections* postérieures de Rousseau, faites d'ailleurs d'une encre beaucoup plus blanche, modifient le texte de la Copie personnelle pour l'établir tel que Rey l'a imprimé. Voici par exemple quatre de ces corrections : A. (Copie personnelle non corrigée et Copie Luxembourg) : *Trois rameurs, sans compter un des gens de la maison...* B. (Copie personnelle corrigée et texte de Rey) : *trois rameurs, un domestique...* — A. *où la terre, partout cultivée et partout fertile...* B. *partout féconde...* — A. *approcher du bord de l'esplanade...* B. *approcher du bord*¹... — A. *l'aimer, l'adorer encore et, après une union si parfaite et si douce, la sentir perdue...* B. *l'aimer, l'adorer et presque en la possédant encore, la sentir perdue...*

Enfin sur quatre points, le texte de la Copie personnelle d'abord identique à la Copie Luxembourg et différent du texte de Rey est établi conformément à ce dernier par une addition de Rousseau : A. (Copie personnelle non corrigée et Copie Luxembourg) : *et nous y primes terre...* B. (addition de la Copie personnelle et texte de 1761) : *et nous y primes terre après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage sans y pouvoir arriver*²... — A. *Ce lieu solitaire...* B. *En approchant et reconnaissant mes anciens renseignements, je fus prêt à me trouver mal ; mais je me surmontai, je cachai mon trouble et nous arrivâmes. Ce lieu solitaire...*³ — A. *mais Julie attendrie...* B. *mais Julie, qui me voyant...* — A. *la serra sans mot dire...* B. *la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir*⁴.

1. Ici Rousseau avait écrit sur la Copie personnelle : *approcher de l'esplanade*. En recopiant pour Mme de Luxembourg il écrit : *approcher du bord de l'esplanade*. Puis en corrigeant sa Copie personnelle et en envoyant son texte à Rey il adopte la leçon : *approcher du bord*.

2. Ici le texte de Rey est légèrement différent : *et après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre*. Rousseau a remanié encore sa correction pour l'impression.

3. Toute cette phrase partie au verso, partie en surcharge. Noter toujours l'extrême différence des encres qui prouve des corrections non immédiates et confirme notre démonstration.

4. Rousseau avait d'abord écrit (Copie personnelle) : *« la serra sans mot dire en retenant avec peine un soupir »* ; puis il barre et ne laisse que *« la serra »* ; en recopiant pour Mme de Luxembourg il rétablit *« sans mot dire »* ; enfin

On ne trouve presque pas de cas inverse où la Copie Luxembourg soit à la fois *différente de la Copie personnelle et plus proche du texte de Rey* et permette ainsi de supposer qu'elle est chronologiquement plus rapprochée de ce texte. Les trois seuls exemples sont sans signification : *A. (texte de Rey et de la Copie Luxembourg) : entre quelques rochers... B. (Copie personnelle) : parmi quelques rochers.* Il n'y a là qu'une de ces minimes oscillations de mots entre lesquels Rousseau, nous l'avons vu, change constamment et sans raison. *A. sauvage et désert, mais plein de ces sortes... B. sauvage et désert, plein... — A. Je partis avec elle en soupirant, mais sans lui répondre¹. B. Je partis avec elle sans lui répondre.* Pour ces deux derniers cas, si le texte Luxembourg est identique au texte de Rey il est également identique à la *première rédaction* du deuxième brouillon. Rousseau, sur ce brouillon, a seulement barré les mots qui manquent en *B*. Puis il s'est ravisé et en recopiant pour Mme de Luxembourg et en recopiant pour Rey.

Nous avons fait le même travail pour la lettre IV, 11 ; M. P. M. Masson l'a fait, postérieurement, pour plusieurs autres lettres et notamment la lettre V, 3² ; les résultats sont identiques. Le manuscrit Copie personnelle est constamment plus voisin du texte de 1761 que la Copie Luxembourg par ses *corrections* et *additions*. Ces additions et corrections sont postérieures à cette copie. C'est la Copie personnelle qui doit faire foi pour les textes qu'elle nous donne (Parties IV-VI).

lorsqu'il corrige et envoie son texte à Rey il rétablit tous les mots biffés et intercale « *en me regardant avec tendresse* ».

1. Ici le texte de Rey modifie « *en gémissant* ».

2. *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1912, p. 643.

BIBLIOGRAPHIE DES ÉDITIONS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Pendant un voyage que fit Rey à Paris en 1758, Rousseau lui lut à Montmorency « quelques morceaux de la *Nouvelle Héloïse* ». Le 13 septembre 1758, Rousseau annonce que le roman, en six parties, est entièrement achevé et qu'il pourra, s'il le désire, commencer par ce roman l'impression d'une édition de ses œuvres. Jean-Jacques projetait même un voyage à Amsterdam, fixé au printemps de 1759, pendant lequel il devait surveiller l'impression. Le prix convenu avait été fixé tout de suite à quinze louis neufs par partie. Le 31 octobre, Rey précise ses intentions : « Je commencerai par vos lettres que vous m'avez fait le plaisir de me faire voir à quinze louis la partie ; je voudrais les publier par deux parties à la fois, mais comment faire pour les dessins ? Voudriez-vous les faire exécuter à Paris et combien demanderait-on par sujet ? Vous pourriez m'envoyer partie par partie et je vous ferai payer en peu de temps à chaque fois, sans m'engager à tout finir pour le mois de septembre prochain ; 90 louis font 2160 livres, c'est une somme, sans compter les autres frais qui iront bien au delà ; combien croyez-vous que tiendra de pages chaque partie ? » Le 19 février 1759, Rey réclame les deux premières parties du manuscrit en promettant pour le mois de mars trente louis neufs. En réponse, le 14 mars, Rousseau précise ses conditions définitives. L'ouvrage sera sur beau papier, de caractères et de format à convenir ; les feuilles seront tirées seulement après le retour des épreuves corrigées ; on suivra exactement l'orthographe, la ponctuation, même les fautes du manuscrit ; l'ouvrage paraîtra tout à la fois et Rousseau en recevra soixante exemplaires¹.

1. Bosscha (11), pp. 63, 65, 66, 68-69. — *Œuvres* (9), VIII, p. 360. — Lettres de Rey (à la Bib. de Neuchâtel) du 20 septembre 1758, 24 octobre, 31 octobre, 19 février 1759, mars.

A la même date du 14 mars, Rousseau indique qu'il expédiera la première partie le dernier jour d'avril et que les parties suivront de mois en mois. En fait, Rey accuse réception de la première partie le 18 avril. Rousseau expédie la deuxième le 2 mai et Rey annonce son arrivée le 13. Le 14 octobre, il est question dans une lettre de Rey de la troisième partie. Le 27 octobre, la quatrième partie vient d'arriver. Le 13 décembre, la cinquième est expédiée. Rey l'a reçue le 24. Envoi de la sixième, le 18 janvier et accusé de réception du 1^{er} février ¹.

La question des épreuves fut l'objet de constantes difficultés et négociations. A cette date les ports de paquets aussi pesants étaient extrêmement coûteux ². Rousseau refusait de les prendre à sa charge en affirmant que tous ses bénéfices d'auteur y passeraient. D'autre part, en suivant la voie régulière de la poste, il craignait des indiscretions, des détournements ou des difficultés de police. Il commence par indiquer à Rey qu'il devra expédier à d'autres adresses que la sienne, en alternant ces adresses, et avec des précautions minutieuses, détaillées dans une lettre du 15 octobre. A la même date il suggère à Rey de solliciter de M. de Malesherbes, s'il a les ports francs, l'autorisation de lui faire parvenir les épreuves. Le 24 décembre, Rey écrit à Malesherbes ³. Le 1^{er} février il annonce à Jean-Jacques que M. de Malesherbes a accepté la proposition. Dans une lettre du 6 mars Rousseau indique à Malesherbes comment les épreuves pourront lui parvenir de Paris à Montmorency, soit par la poste, soit par un messenger de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois ⁴.

1. Bosscha : pp. 68, 75, 82, 84. — Lettres de Rey du 14 mars 1759, 10 avril, 2 mai, 14 mai, 13 octobre, 27 octobre, 15 décembre, 24 décembre, 1^{er} février 1760.

2. Ils venaient même d'être augmentés (Cf. une lettre de Thieriot à Voltaire du 28 novembre 1759. *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1908, p. 348).

3. La lettre est conservée à la Bibliothèque Nationale (Manuscrits. Collection Anisson, 22191, fo 299) : « J'ai deux grâces à vous demander et que je vous prie de vouloir m'accorder... La première est de me permettre de vous adresser les épreuves d'un nouvel ouvrage que je vais entreprendre dont l'auteur est M. Rousseau, citoyen de Genève ; voici ce qu'il me mande par la lettre du 15 Xbre 1759, de Montmorency... » [Suit la lettre de Rousseau publiée, conformément à l'extrait donné par Rey, dans Bosscha, p. 83].

« Je mande par ce courrier à M. Rousseau que je vous en ai fait la demande et que je l'instruirai de la réponse dont je vous prie de m'honorer... »

4. Bosscha, pp. 83, 82, 86. — *Œuvres*, X, p. 226. — Lettres de Rey du 24 décembre 1759, 1^{er} février 1760, 16 juin (Lettre d'envoi d'épreuves à M. de Malesherbes).

La question des ports réglée, restait celle de la régularité des envois, d'Amsterdam ou de Paris. Les lettres de Rousseau à Rey et de Rey à Rousseau précisent les dates sans grand intérêt de ces échanges. Notons seulement que la première épreuve est envoyée le 3 avril 1760, la deuxième le 7 avril, la première bonne feuille le 24 avril, avec l'épreuve D¹. Rousseau et Rey eurent de fréquents démêlés dont le prétexte fut les retards de l'impression. Rousseau accuse Rey fort aigrement de ne rien expédier, et Rey s'excuse ou insinue que l'auteur ne corrige pas régulièrement. Il semble bien d'ailleurs que ce fut Rey qui laissa traîner l'impression en longueur. Dès le 20 octobre 1759, Rousseau prenait ses précautions. Il avertissait que son livre était attendu avec « quelque sorte d'impatience qu'une longue disette de romans doit naturellement augmenter ». Mais il y a sous presse plusieurs ouvrages analogues et « il est à croire que la curiosité sera éteinte » avant que Rey se soit mis en état de la contenter. Le 8 mai 1760, le 18 mai, le 28 mai, etc... Rousseau affirme son exactitude, s'irrite des reproches de Rey et revient sur ses affirmations et ses craintes : « outre que la réputation de ce recueil commence à chanceler et qu'on n'en voudra plus s'il tarde à paraître, je sais qu'il doit paraître, durant l'hiver, des nouveautés capables d'absorber l'attention du public. » Rey se défend comme il peut, insinuant, le 10 mai, que Rousseau n'est pas très exact, sans peut-être qu'il y ait de sa faute, avouant à la même date, ou le 12 septembre, des retards dans le travail, se plaignant à nouveau, le 20 octobre, de retards d'épreuves dont la poste dut avoir sa part².

En même temps Rousseau s'irrite amèrement et constamment de l'incorrection des feuilles, des « fautes horribles » qu'on lui envoie. L'imprimeur n'est pas seul coupable. Son manuscrit parti, il expédie encore des changements, importants surtout pour la première partie, et qu'il faut repérer. Les erreurs sont dès lors si aisées et si fréquentes que Rey se plaint (1^{er} juin 1760) et que Rousseau en reconnaissant les inconvénients du système demande à Rey de se contenter des corrections faites sur les épreuves³. Entre temps la corres-

1. Bosscha et lettres de Rey, *passim*.

2. Bosscha : pp. 81, 90, 92, 96, 97. — Lettres de Rey du 10 mai 1760, 26 mai, 12 septembre, 20 octobre.

3. Bosscha : pp. 91, 84, 95, 97, 87. — Lettres de Rey du 1^{er} juin 1760, 22 juin.

pondance réciproque fixe toutes sortes de menus détails d'impression. Rey demande, en mai 1759, des indications sur le format et le caractère ; Jean-Jacques préférerait la forme in-8°. Rey s'inquiète de l'inégale importance des parties que Rousseau maintient comme inévitable. Le 28 février 1760, Rey envoie un échantillon du caractère. Le 6 mars, Rousseau, qui entre dans tous les détails, fait ses observations sur le caractère, le papier, le titre courant. La page du titre fut l'objet de nombreux remaniements. Déjà Rousseau avait profondément modifié le titre de la copie envoyée à Rey¹. La page corrigée est envoyée par l'imprimeur le 22 juin 1760. Le 29 juin, Rousseau demande des transformations, une page moins chargée, la répartition du titre en faux titre et titre, ainsi qu'on les trouve dans l'impression définitive. Les lettres de Rey du 10 juillet, 28 juillet, 25 août et de Rousseau du 17 juillet se mettent définitivement d'accord².

Rey, par souci de réclame, avait surtout insisté pour inscrire en page de titre la devise déjà célèbre de Jean-Jacques : « vitam impendere vero. » Rousseau proteste pour raisons personnelles et parce qu'il ne veut pas barioler son titre de français, d'italien et de latin. Rey, tenace, fait graver une vignette pour encadrer cette formule qui lui tient au cœur, et il faut que Rousseau renouvelle ses protestations le 6 et le 24 juillet 1760³.

La question des vignettes ne fut pas moins débattue. Le 7 avril 1760, Rey, qui possédait dans son fond d'imprimeur un certain nombre d'assez jolies vignettes gravées, qu'il utilisera au besoin pour les éditions de Rousseau⁴, écrivait : « Je désirerais mettre des vignettes aux titres ; voulez-vous m'en donner les sujets. » Le projet « ne rit pas trop » à Jean-Jacques qui demande du reste des épreuves. Rey insiste pour que son auteur « lui indique lui-même les sujets », mais Rousseau a changé d'avis ; il ne veut plus de vignettes. Le cartouche qui a été gravé pour encadrer la devise pourra seulement et très commodément enfermer l'épigraphie de Pétrarque. Cartouche et épigraphie ne devront

1. Cf. Bosscha : p. 73. La différence essentielle est que le roman s'intitulait : *Julie ou la Moderne Héloïse*.

2. Bosscha : pp. 77, 81, 86, 102, 104. — Lettres de Rey du 14 mai 1759, 28 février 1760, 22 juin, 10 juillet, 28 juillet, 25 août.

3. Bosscha, pp. 89, 103, 106.

4. Par exemple les vignettes utilisées pour le nouveau tirage de 1761 (cf. infra p. 49) portent les dates de 1728 et 1737.

du reste figurer, qu'au premier volume et au dernier¹.

Le prospectus fut lancé par Rey dans les derniers mois de 1760. Nous n'en avons pas retrouvé d'exemplaire, mais il fut inséré dans la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*² : « M. Rey distribue le prospectus que voici : *La Nouvelle-Héloïse ou Lettres de deux Amans, Habitans d'une petite ville au pied des Alpes*, recueillies et publiées par J.-J. Rousseau, 6 vol. grand in-douze, 1761, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, à l. 7... 10 de Hollande. On ne se propose ici que d'annoncer ces Lettres. Le nom de M. Rousseau qui les a recueillies, et en quelque sorte adoptées, est plus que suffisant pour les recommander au public. Cependant comme bien des gens souhaiteront sans doute de savoir quel en est le sujet, on va tâcher de les satisfaire par un précis très succinct des principaux événements sur lesquels elles roulent...

« [Analyse : pp. 512-514]

« Ce précis peut suffire pour ceux qui veulent lire ce recueil dans le seul dessein de s'amuser. Quant à ceux qui y chercheront quelque chose de plus solide, on les avertit qu'ils y trouveront une foule de réflexions intéressantes amenées par les différentes situations des personnes qui écrivent ces Lettres. Ces personnes sont Julie, Claire, Saint-Preux, Mylord Édouard et M. de Wolmar. »

Tout cela n'était que discussions commodes et arrangements sans portée lointaine. Il y avait pour Rey des questions infiniment plus graves et dont dépendait le succès financier de son entreprise. Rey était libraire de Hollande, inconnu comme tel du gouvernement français et livré à toutes les entreprises des contrefacteurs. Il voulait vendre son édition assez cher, pour se payer de ports assez lourds. Il était donc assuré que l'ouvrage serait immédiatement contrefait et que les volumes imprimés en France se vendraient au détriment des siens. Il songea à une première combinaison : « Je tire quatre mille exemplaires de Julie, j'en place deux mille à Paris pour toute la France où il ne me sera pas permis d'en envoyer ; je les y vends [au libraire] à 8 livres l'exemplaire, payables à six mois et à un an, à un nommé Robin au Palais. »

1. C'est ainsi qu'ils sont utilisés dans l'édition de 1761 (1^{er} tirage). — Bosscha : pp. 88, 100, 102, 105. — Lettres de Rey du 7 avril 1760, 24 avril, 3 mai.

2. Publié à La Haye, chez Pierre Gosse, in-12. Octobre-novembre-décembre (t. XIV, 2^e partie), p. 511-515.

(23 octobre 1760¹.) Il s'agissait alors d'obtenir l'entrée libre des ballots. Rousseau fit auprès de M. de Malesherbes des démarches (lettre de Rey du 30 novembre) ; il annonce le 26 décembre que l'entrée a été accordée à Robin. Rey avait d'abord promis de faire l'envoi le 12 décembre, mais il prévient que les balles ne sont parties que le 22 par eau, par la voie de la Zélande et de Bruxelles². Il avait d'abord espéré qu'elles arriveraient à Paris vers le milieu de décembre³. Les difficultés de la navigation d'hiver furent cause que le 31 décembre le « navire » n'était pas encore à Bruxelles. L'arrivée devait avoir lieu à Paris le 9 janvier. Elle est faite en tous cas le 17⁴. Mais les exemplaires ne furent pas immédiatement mis en vente.

Rey, en effet, n'avait pas conjuré le péril pour avoir vendu ses deux mille exemplaires à Robin. L'imprimerie au dix-huitième siècle était une entreprise si semée de périls et d'embûches qu'on s'étonne de voir malgré tout les livres s'éditer avec quelque aisance. Les risques que Rey ne courait plus, c'est Robin qui les affrontait, et si Robin ne vendait pas, c'est Rey qui n'était pas payé. Dès la mise en vente, et même avant, si quelque exemplaire s'égareait, c'était le champ libre ouvert aux contrefacteurs. Il s'agissait donc pour Rey et pour Robin d'obtenir de M. de Malesherbes une sorte de privilège, l'interdiction de toute réimpression du roman en dehors des deux mille exemplaires envoyés à Paris. Déjà en août 1761, Rey avait soupçonné qu'une édition parisienne de *Julie* se préparait, et il avait écrit à Rousseau pour lui demander de s'y opposer. Rousseau répondit sèchement qu'il n'était question de rien ; mais le péril n'était que différé.

1. Rey avait sans doute déjà entretenu Rousseau de ses craintes. Dans tous les cas Rousseau en parla à Malesherbes qui donna, pendant que Rey se décidait tout seul, le conseil de substituer pour la moitié de l'édition un libraire français (Rousseau, *Œuvres*, X, p. 239).

2. L'édition Hachette donne (X, 235) une lettre datée de 1760 où Rousseau indique qu'il n'a plus reçu de nouvelles de son libraire depuis la dernière feuille et qu'il croit son envoi en route. Il y a à Neuchâtel une lettre de Rey du 20 octobre où il se plaint de n'avoir pas reçu les épreuves corrigées par Rousseau. La lettre doit donc être datée fin octobre ou commencement novembre. Dans tous les cas elle est antérieure au 24 novembre, ou plutôt à l'arrivée à Paris d'une lettre du 24 où Rey annonce l'expédition de l'ouvrage.

3. C'est ce qu'espère aussi Rousseau dans une lettre à Lenieps du 11 décembre 1760 (*Œuvres*, t. X, p. 244).

4. Lettres de Rey du 23 octobre 1760, 30 novembre, 26 décembre, sans date, 24 novembre, 31 décembre, 9 janvier 1761, 17 janvier.

C'était de M. de Malesherbes que dépendait toute l'affaire. Rey ne ménage ni les sollicitations ni les voyages. Il vint à Paris en décembre 1760 (où il vit même Rousseau à Montmorency), et en janvier 1761¹. Il n'obtint qu'un demi-succès.

Pour Malesherbes, Rousseau avait vendu son manuscrit à un libraire de Hollande. Il n'avait plus à s'occuper des conditions de la mise en vente. C'était au libraire à calculer ses droits et ses intérêts. Or rien ne pouvait interdire aux libraires français de réimprimer à leur guise un ouvrage édité à l'étranger ; toutes contrefaçons étaient légitimes. Dans tous les cas elles étaient possibles avant même l'arrivée à Paris des ballots pour Robin. Malesherbes avait reçu de Rey, en novembre 1760, un volume, puis six exemplaires qu'il n'avait pas gardés pour lui. Rey s'en inquiète et s'en plaint, en constatant le 31 décembre que de ces six exemplaires trois courent de mains en mains. Le chevalier de Lorenzi écrit lui aussi qu'il y a deux exemplaires « qui trottent de l'un à l'autre ». Rey d'ailleurs a lui-même commis des imprudences, puisque, dès le commencement de décembre, il a prêté *Julie* à Dangirard, un correspondant de Rousseau. Aussi écrit-il lettres inquiètes sur lettres pressantes. Malesherbes refuse de recevoir en présent les trois exemplaires du roman et les paye. Il refuse d'interdire la contrefaçon. Il ne reste donc plus qu'à canaliser cette contrefaçon en sauvant Robin et l'argent de Rey. On demandera à Malesherbes de donner à Robin le droit *exclusif* de réimprimer la *Nouvelle-Héloïse*. Malesherbes résiste, puis finit par donner son consentement à une combinaison qui profitera aux intérêts de Rousseau. Robin imprimera une nouvelle édition autorisée, mais il versera à Rousseau un présent de cent pistoles. L'impression est commencée malgré Rousseau et sans d'ailleurs que Rey soit averti. Jean-Jacques, avec une très belle et très scrupuleuse honnêteté, poussant bien plus loin que Malesherbes le souci des engagements tacites qu'il croyait avoir pris envers Rey², dut accepter ce qui s'était fait « à son insu ». Il réclama du moins le consentement de Rey. Rey donna ce qu'il ne pouvait contester puisque Malesherbes ordonnait et que l'édition était sous

1. Bosscha : pp. 117, 111. — Lettres de Rey du 20 décembre 1760 et 9 janvier 1761.

2. Voir le très intéressant échange de lettres entre J.-J. Rousseau et Malesherbes : *Œuvres*, X, p. 237 ; Streckeisen-Moulton (18). Lettres du 29 octobre et du 13 novembre 1760, t. II, pp. 401-406.

presse¹. Du moins Rousseau voulut-il partager avec Rey ses cent pistoles. Rey refusa. Rousseau, comme compensation, lui céda pour mille francs le manuscrit du *Contrat social* dont il aurait pu, dit-il, tirer deux mille francs. Cette édition de Paris ainsi imprimée avant l'arrivée des ballots de Rey dut même, par ordre de Malesherbes, et dans l'intérêt de Robin qui n'aurait pu écouler un texte altéré, être vendue tout entière avant de commencer le débit de l'édition d'Amsterdam : « Robin, écrit de Lorenzi, le 28 janvier 1761, ne veut pour or ni pour argent livrer d'autres exemplaires que de l'édition de Paris. » Coindet avait reçu pour Rousseau douze exemplaires de l'édition d'Amsterdam. Six avaient été distribués. Robin proteste auprès de Malesherbes qui en écrivit à Jean-Jacques et Jean-Jacques promit que Coindet « ferait tous ses efforts pour les retirer ». C'est le 25 janvier que Robin apporte à Rousseau un exemplaire de son édition. Rousseau proteste que son ouvrage est « défiguré » et se propose de « désavouer hautement cette édition », puis il renonce à ce projet². L'édition complète d'Amsterdam ne commença à se débiter qu'au début de février 1761³.

Il fut également question, et tout de suite, de nouvelles éditions autorisées, revues par Rousseau et qui auraient sérieusement menacé les bénéfices de Robin. C'est ainsi que Robin, le 21 février, écrit à Rey pour protester violemment contre le bruit d'une troisième édition avec figures, moins coûteuse, que Malesherbes aurait autorisée et à laquelle Rousseau aurait quelque part. Rey, le 2 mars, transmet à Rousseau les protes-

1. On voit donc ce que vaut la phrase de Rousseau du 28 janvier 1761 (cf. également *Œuvres*, VIII, p. 367, ou lettre à Malesherbes du 10 février 1761, X, p. 251) : « cette seconde édition se faisant par votre ordre et du consentement de Rey. » (Voir la lettre de Rey du 25 février 1761 : « J'ai donné les mains à la réimpression de *Julie* parce que jc ne pouvais pas l'empêcher. »)

2. Lettres à Coindet (*Annales J. J. Rousseau* (19), t. XIV, pp. 47, 50).

3. Le 3 février Le Roy écrit bien à Hennin qu'il vient d'achever la lecture du roman (Cf. G. Maugras : *Querelles de philosophes, Voltaire et J. J. Rousseau*. Paris, Calmann-Lévy, 1886, in-8°, p. 128), mais il n'indique pas s'il s'agit de la contrefaçon. A la même date du 3 février, La Condamine (lettre de Neuchâtel) écrit à Jean-Jacques qu'il diffère d'acquiescer son roman pour avoir le texte authentique. Rousseau dit (IX, p. 2) « au début du Carnaval ». Le Carnaval de 1761 se place du 1^{er} au 3 février.

Bosscha : pp. 117, 111. — Rousseau : *Œuvres*, X, pp. 241, 246 ; VIII, p. 367. — Lettres de Rey du 31 décembre 1760, 6 mars 1761, 25 février, sans date. — Lettres de Dangirard du 22 février 1761 et Lorenzi, 28 janvier.

tations de Robin avec les siennes. Rousseau, en effet, avait été pressenti par Coindet et Malesherbes. Mais il voulait avant de consentir laisser à Robin le temps de débiter l'édition de Paris et ses deux mille exemplaires de Hollande. Il voulait aussi, puisqu'il s'agirait d'une édition officiellement autorisée, s'entendre avec Malesherbes sur les suppressions de l'édition de Paris, sur les raisons données pour les justifier, sur les accommodements et retouches qu'on pourrait trouver¹. En avril 1761, il renonce à s'occuper de ce projet d'une édition française. Le livre restera tel qu'il est². Le libraire Grangé de Paris acquit le reliquat de l'édition de Rey ; il aurait même donné à Rousseau une gratification de mille livres. Quand il sut que Duchesne demandait la permission de réimprimer *l'Héloïse* il protesta vivement dans un mémoire non daté (mais qui doit être de 1763 ; voir les dates connues pour l'édition Duchesne, p. 194 de notre étude). Ce mémoire a été publié par M. J. P. Belin : *Le Mouvement philosophique de 1748 à 1789*, Paris, Belin frères, 1913, in-8°, p. 157.

Rousseau avait été intégralement payé. En mars 1759, Rey promettait de verser les quatre-vingt-dix louis dans le courant de l'année. Mais le 1^{er} juin, l'auteur n'avait encore rien reçu. Le 11 juin Rey explique qu'il s'est arrangé avec M. de Saintvenant de Rouen qui se chargera de payer à Rousseau quatre cents livres en mai, autant en juillet, septembre, novembre et cinq cent soixante en décembre pour parfaire les deux mille cent soixante livres représentant les quatre-vingt-dix louis neufs. Le 21 juin Rousseau a reçu le premier paiement. Le 6 août rien de nouveau. Il propose à Rey si ses affaires sont embarrassées de résilier le traité. Mais le deuxième paiement est arrivé le 2 septembre, le troisième le 7 octobre, le quatrième le 15 décembre et le dernier le 18 janvier 1760³.

Conformément à la promesse faite, Robin annonçait à Rousseau, le 30 novembre 1760, qu'il y aurait dans les balles de Rey soixante exemplaires pour lui. Sans compter Mme de

1. Voir la lettre sans date à Coindet (*Œuvres*, X, 295). Elle est très mal classée entre deux lettres du 23 décembre 1761. Elle doit se placer avant la lettre 265 d'avril 1761.

2. Rousseau : *Œuvres*, X, p. 256, 249. — *Annales J. J. Rousseau* (19), t. XIV, p. 67. — Lettres de Robin (à la Bibliothèque de Neuchâtel) du 12 mars 1761, de Rey du 2 mars.

3. Bosscha : pp. 75, 77, 78, 79, 82, 84. — Lettres de Rey de mars 1759 (postérieure au 14), 11 juin.

Luxembourg, Mme d'Houdetot et les intimes qui ont lu les copies, Duclos a vu le roman sur les bonnes feuilles que lui envoie Rousseau¹. Nous connaissons la destination de 36 exemplaires sur les soixante que Rousseau s'était réservés (4 à Mme de Luxembourg, 2 à Mme de Boufflers, 1 à Duclos, Mme de Créqui, M. d'Épinay, Mme d'Houdetot, Mme Dupin, Mme de Chenonceaux, M. de Margency, Gauffecourt, Roguin, Watelet, d'Alembert, etc...²). Rey, lui-même, aurait distribué six exemplaires, qui « courent le monde », au début de 1761³.

Description critique des éditions.

Nos filiations d'éditions se justifient ainsi : les grandes familles se déterminent sans hésitation et *avec une certitude rigoureuse*. I. PREMIÈRE ÉDITION. Persistance du texte de 1761, sans les corrections conformes à l'*Errata* de Rousseau que comportent toutes les autres familles. II. ÉDITION DUCHESNE DE 1764. Titres de lettres constamment modifiés. Table sommaire des matières.... III. ÉDITION REY DE 1763. Variantes conformes à l'exemplaire de 1761 corrigé par Rousseau. IV. ÉDITION DE GENÈVE, 1782. Variantes conformes à l'exemplaire Coindet annoté par Rousseau. V. ÉDITIONS DEFER DE MAISON-NEUVE, DIDOT, etc. Variantes diverses empruntées aux manuscrits déposés à la Convention.

Pour le détail des filiations, qu'il était d'ailleurs inutile de pousser très loin au prix d'un travail infini⁴, il ne nous était pas possible d'employer *exclusivement* la méthode la plus simple et la plus courante : collationner d'un bout à l'autre dans toutes les éditions cinquante ou cent pages déterminées. Il y a en effet quelquefois trente ou quarante pages consécutives, ou plus, où l'on ne rencontre pas une variante importante

1. Ajoutons une lettre à M. (Duclos?) où Rousseau indique qu'il enverra la préface « imprimée » et « déjà cousue à la première partie » si son correspondant le désire.

2. Lettre à Coindet dans *Annales J. J. Rousseau* (19), t. XIV, p. 40 et p. 62. Bosscha : p. 108. *Œuvres*, t. X, pp. 234, 255, 242. — Lettres (à Neuchâtel) de Robin 30 novembre 1760; Margency, 21 janvier 1761; Lorenzi, 28 janvier; Lalive, 31 janvier; Pernetti, 6 février.

3. D'après Duclos, dans Streckeisen (18), t. I, p. 295.

4. Le texte de la *Nouvelle Héloïse* comportant 1931 p. in-12 ou 1066 p. in-4°.

et qui ne puisse pas être attribuée, à la rigueur, au hasard de la composition. Nous avons donc collationné entièrement les éditions de Rey 1763 et de Genève 1782, les parties IV-VI de l'édition Musset-Pathay, et pour toutes les éditions de quelque intérêt les cent ou deux cents premières pages de la quatrième partie¹.

En même temps nous avons comparé le texte de la première édition et le texte de Musset-Pathay, le dernier en date qui ait quelque valeur, pour l'ensemble des parties IV, V et VI dont nous avons les brouillons. Cette comparaison nous a fourni un tableau de quarante-sept variantes distribuées sur la moitié du roman. Nous les avons réparties en trois groupes suivant leur importance². Et c'est à ces quarante-sept variantes que nous avons, pour compléter nos recherches, comparé toutes nos éditions. Les concordances ou différences suffisent le plus souvent à établir un certain nombre de filiations secondaires.

1. Les deux brouillons ne commencent qu'à cette quatrième partie.

2. Voici quelques exemples du tableau et des groupes :

I. 1. (1761, IV, 11). Pas de note. 1' (Musset-Pathay). Cette réponse n'est pas exacte puisque le mot d'hôte, etc. — 2. (IV, 17) et le bateau ayant besoin de raccommode. 2' ... ayant besoin d'être raccommode. — 3. (IV, 17). Un ciel serain, les doux rayons de la lune. 3' Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune. — 4. (VI, 8) ... une sorte de jouissance qui supplée à la réalité. — Qui vaut mieux, peut-être. 4' ... qui supplée à la réalité, qui vaut mieux, peut-être.

II. 1. (IV, 1) ; tout le veut ; mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conservé, ma raison recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout. 1' ; tout le veut, mon cœur, mon devoir... mes enfans, moi-même ; je te dois tout. — 2. (IV, 3). Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide et fier dont l'exemple et la liberté rétablissaient à mes yeux l'honneur de mon espèce, pour lesquels la douleur et la mort ne sont rien. 2' ... l'honneur de mon espèce, pour lequel la douleur... — 3. (IV, 9) ... en sorte que je le vois retourner beaucoup plus rassuré sur son cœur que quand il est arrivé. 3' ... beaucoup plus rassuré. — 4. (IV, 10) ; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier, et c'est là qu'elle ou son mari leur parlent comme il convient. 4' ... lui parlent...

III. 1. (IV, 2). Je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans un autre. 1' ... dans une autre. — 2. (IV, 3) ... accablé de fers, d'opprobres et de misères. 2' ... d'opprobre. — 3. (IV, 3) ... J'ai vu dans ce lieu de délice et d'effroi. 3' ... de délices... — 4. (IV, 7) ... l'a guéri de l'esprit de systèmes. 4' ... de système.

I. — LA PREMIÈRE ÉDITION ET LES ÉDITIONS DÉRIVÉES.

A. — Édition de Rey.

Dans nos indications les lignes des titres sont séparées par un trait. Quand il y a changement de page pour les faux titres la séparation est marquée par deux traits. Les lignes imprimées en lettres rouges, comme il arrive fréquemment pour les éditions de Hollande, sont signalées par des italiques¹.

1. (*Bibliothèque de l'Arsenal, B. L. 20867*).

Julie, | ou | la Nouvelle Héloïse. | Tome premier. ||
Lettres | de deux Amans, | Habitans d'une petite Ville | au
pic des Alpes. | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. |
Première partie. | [Cartouche gravé] Non la conobbe il
mondo, mentre l'ebbe : | Conobill'io ch'a pianger qui rimasi.
| Petrarca. | A Amsterdam, | Chez Marc Michel Rey |
MDCCLXI. || [in-12].

T. I. *Préface* (Six feuillets non chiffrés). A la dernière page : Note sur les fautes d'impression. — Lettres : pp. 1-407. P. 407 verso (non chiffré) : *Catalogue des livres du fond de M. M. Rey, Libraire à Amsterdam.*

Errata de la Julie (paginé 1 à 4). P. 4 :

« Le débit de cette édition ne pouvant pas être différé, et les estampes qui s'y rapportent n'étant pas encore tout-à-fait prêtes, on les publiera dans peu de jours. Elles seront cotées sur les pages de cette édition de Hollande, afin que l'on puisse aisément les y insérer². »

T. II. (Ne porte pas le cartouche et les vers. Fleuron). Lettres : pp. 1-319. Verso de la page 319 : *Suite du catalogue des livres du fond de M. M. Rey, libraire à Amsterdam.* — T. III. (Pas de cartouche). Lettres : pp. 1-255. Verso de la p. 255 : *Suite du catalogue, etc.* — T. IV. (Pas de cartouche). Lettres : pp. 1-331. (Pas de catalogue). — T. V. (Pas de cartouche). Lettres : pp. 1-311. Verso de la page 311 : *Suite*

1. Il reste bien entendu que les italiques n'ont cette signification que dans la copie des pages de titres et ne l'ont plus quand il s'agit de rendre claire la suite de la description (Par ex. *Préface... Catalogue...*).

2. La formule de cette note (avec quelques variantes) est envoyée par Rousseau à Coindet (*Annales J. J. Rousseau* (19), t. XIV, p. 55).

du catalogue, etc. — T. VI. (Cartouche). Lettres : pp. 1-312. (Pas de catalogue).

Nous avons vu que la feuille d'errata avait été imprimée postérieurement à l'achèvement définitif de l'édition. On comprend donc qu'elle n'ait pas été brochée avec le dernier volume. La plupart des exemplaires que l'on rencontre ne comportent pas cet errata. (Ainsi s'explique l'affirmation de Bosscha qu'il n'existe pas d'errata.) On le trouvera dans l'exemplaire ci-dessus décrit de la bibliothèque de l'Arsenal. Il n'existe pas au contraire dans notre exemplaire, dans ceux de Limoges (B. L. 1472), de Genève (Hf. 2762), etc...

Dans sa correspondance avec Rousseau, Rey parle sans plus d'un tirage à quatre mille exemplaires dont deux mille envoyés à Robin. Or de deux choses l'une : ou les exemplaires imprimés pour lui ne furent pas tous identiques à ceux envoyés à Robin et ne furent pas tous tirés immédiatement, ou plus probablement il fit procéder sur les mêmes formes à de nouveaux tirages¹. Certains exemplaires, les plus fréquents, ne comportent comme celui décrit et comme l'avait voulu Rousseau ni vignettes diverses, ni cartouches et épigraphes aux tomes II, III, IV, V. D'autres, au contraire (par exemple *Bibliothèque de Rouen* O. 2372) ont à tous les volumes ce cartouche et cette épigraphe². Certains mêmes sont plus modifiés encore. Avec une justification identique et les mêmes fautes d'impression ils comportent les différences suivantes :

2. (*Bibliothèque Royale à la Haye* : 870 F. 51. Edition étudiée par M. K. R. Gallas. *Annales J. J. Rousseau* (19), T. XIII).

Julie, | ou | la Nouvelle Héloïse. | Tome premier || Lettres
| de deux Amans, | Habitans d'une petite Ville | au pied
des Alpes. | *Recueillies et publiées* | Par J. J. Rousseau. |
Première partie. | Cartouche : Non la conobbe il mondo,
mentre l'ebbe : | Conobill'io ch'a pianger qui rimasi. | Pe-

1. Par *nouveau tirage*, ici comme ailleurs, nous n'entendons pas décider si les éditeurs ont conservé leurs formes jusqu'à épuisement de l'édition. Nous voulons indiquer seulement qu'ils ont mis en vente des exemplaires imprimés à un moment quelconque sur les mêmes formes, avec des pages de titre différentes.

2. Remarquons que ce cartouche *gravé* devait être reporté sur les exemplaires après le tirage typographique. Au tome IV de l'exemplaire de Rouen il est imprimé tout de travers.

trarc. | *A Amsterdam*, | Chez Marc Michel Rey. | *MDCCLX*. [sic]
 — Préface 5 feuilles dont 4 chiffrées. — A la fin fleuron
 (soleil). — Fautes d'impression. — Préface | de la | Nou-
 velle Héloïse : | ou | Entretien sur les Romans. | Entre l'Edi-
 teur | et un Homme de Lettres. | Par J. J. Rousseau, |
 Citoyen de Genève. Fleuron. | *A Amsterdam*, | Chez Marc
 Michel Rey, | *MDCCLXI*. | Avec Privilege de nos Seigneurs
 les Etats de | Hollande & de Westfrise. || Privilegie : [en hol-
 landais et moins étendu que celui p. e. de 1763] 2 feuilles
 non paginées. — Avertissement. Ce Dialogue ou Entretien
 etc... 1 feuille non paginée. — Préface de Julie ou Entretien
 sur les romans pp. 9-63. Au verso de la p. 63 : Approbation.
 Même page : Avis du Libraire Rey. On trouvera incessam-
 ment chez moi les 12 planches qui ont été gravées pour
 Julie ou la nouvelle Héloïse, depuis la publication de cet
 Ouvrage. — Errata pour Julie, 3 pages non cotées. —
 Lettres : p. 1-407. P. 407 verso (non chiffré) : Catalogue des
 Livres du Fond de M. M. Rey, Libraire à Amsterdam. ||
 [in-12].

T. II (Ne porte pas le cartouche et les vers. Fleuron).
 Lettres : pp. 1-319. Verso de la page 319 : N° II. Suite du
 Catalogue des livres du Fond de M. M. Rey, Libraire à
 Amsterdam. — T. III. (Fleuron). Lettres : pp. 1-255.
 Verso de la p. 255 : N° III. Suite du catalogue etc. — T.
 IV (Fleuron). Lettres : pp. 1-331 (Pas de catalogue). — T.
 V (Fleuron). Lettres : pp. 1-311. Verso de la page 311 : N°
 IV. Suite du catalogue etc. — T. VI. (Cartouche et vers de
 Pétrarque). Lettres p. 1-312 (Pas de catalogue).

Quoique Rey annonce que les planches ne sont pas encore
 prêtes, l'édition contient déjà les douze gravures. Les vignettes
 et les culs-de-lampe n'y sont pas prodigués ; on y trouve de
 simples fleurons. Nous avons ici affaire à une forme inter-
 médiaire entre l'édition princeps et l'édition Rey 1761 où se
 trouve la description des sujets des estampes (n° 3) et qui
 manque ici. C'est probablement la première contrefaçon par
 Rey de l'édition de la *Préface* chez Duchesne. Les estampes
 sont celles du n° 3.

La *Bibliothèque d'Amsterdam* possède la même édition sous
 la cote 336 B. 21-23, mais ici la table des gravures se trouve
 à la fin du t. VI avec cette distribution :

Recueil | d'estampes | pour | La nouvelle Héloïse, | avec |
 Les sujets des mêmes Estampes, tels qu'ils | ont été donnés

par l'Éditeur | Cartouche et vers | A Amsterdam, — Chez Marc Michel Rey. | MDCCLXI. Sujets d'estampes, pp. 3-24 et la note : N. B. La nouvelle Préface ou Entretien sur les Romans, se vend séparément.

3. (*Bibliothèque de Genève Hf. 2762*).

T. I. En tête : *Sujets d'estampes* : pp. 3-24. A la fin : Vignette gravée (Yver fecit 1737). — T. II : Préface | de la | Nouvelle Héloïse : | ou | Entretien sur les Romans. | entre l'Éditeur | et un Homme de Lettres. | Par J. J. Rousseau, | Citoyen de Genève. | A Amsterdam, | Chez Marc Michel Rey, | MDCCLXI. | Avec Privilège de nos Seigneurs les États de | Hollande et de Westfrise. | pp : 1-63 (y compris le privilège). Verso de la p. 63 : *Approbation* (conforme à celle de l'édition Duchesne) et *Avis du Libraire Rey* : « On trouvera incessamment chez moi les douze planches qui ont été gravées pour Julie ou la nouvelle Héloïse, depuis la publication de cet Ouvrage. » — *Errata pour Julie* (de deux feuillets non chiffrés. Identique pour le fond à celui des exemplaires envoyés à Paris, mais les caractères d'impression sont très différents). — Sur la page de titre du volume : vignette gravée. A la dernière page, cul-de-lampe (B. Picart. del. 1729). — T. III. Sur la page de titre : vignette gravée (identique à celle du t. II, mais avec fond strié). Dernière page : cul-de-lampe (Picart. 1728). — T. IV. Page de titre : vignette (B. Picart direx.). Dernière page : vignette (avec la légende : *Ingeniosa assiduitate* et une ruche d'abeilles¹). — T. V. Page de titre : vignette. Dernière page : même vignette qu'au tome IV. — Les estampes de cette édition sont gravées par Frankendaal (de I à IV) et par J. Folkema de V à XI. La XII^e ne porte pas d'indications || in-12.

On voit donc que Rey, sans avertir Rousseau, s'était entêté dans son projet de vignettes et qu'il les avait produites. En outre la présence d'une contrefaçon des *Sujets d'estampe* et de la *Seconde Préface* de Duchesne, postérieure nécessairement au 7 mars 1761, puisque le *Recueil d'estampes* ne fut publié par Duchesne qu'après cette date², prouve pour

1. Ce motif gravé ne porte ni date ni nom de graveur. La même vignette agrandie se trouve en tête du t. I des *Œuvres* de l'édition de 1769. Elle est signée S. V. J. avec la date de 1762. Peut-être pourrait-on reculer jusqu'en 1762 la date de la mise en vente de ce tirage, mais il est permis de supposer qu'en 1762 Rey a fait graver à nouveau sa vignette.

2. Cf. *infra*, 184.

le moins que Rey, s'il ne s'agit pas d'un nouveau tirage, n'a fait brocher ses exemplaires qu'à partir de mars 1761. La mise en vente de ces exemplaires se place entre cette date de mars 1761 et le mois de novembre. L'avis du libraire au verso de la page 63 de la deuxième préface, cité plus haut, porte qu'on trouvera « incessamment » chez Rey les douze planches nouvellement gravées. Or Rey écrit à Rousseau, le 15 novembre¹ : « J'ai fait graver les douze planches de la *Nouvelle Héloïse*. »

4. M. Robert nous a décrit un exemplaire de Neuchâtel qui présente avec celui de Genève (3) les différences suivantes : p. 3 : *Sujets d'estampes* est imprimé en noir et non en rouge ; — p. 24 : « N. B. La Nouvelle Préface ou Entretien sur les Romans se vend séparément. » (Cette Nouvelle Préface est insérée, pp. 1-63, dans l'exemplaire de Genève que nous décrivons). — La vignette gravée d'Yver à la fin du tome I est remplacée par un fleuron.

5. La bibliothèque de Poitiers possède (D. 2511) les 1^{re}, 2^e et 4^e parties d'une édition que M. L. Arnould a bien voulu comparer pour nous à la première (notre n° 1). Les différences sont les suivantes :

1° A la fin de la 1^{re} partie, au lieu du fleuron, la vignette d'Yver que nous avons indiquée (p.). 2° Pas d'Errata à la fin de la préface. 3° Sur la page de titre de la 2^e partie, au lieu du fleuron, une vignette (déesse tenant une plume dans la main droite et une tablette dans la main gauche). 4° A la fin de cette 2^e partie le cul-de-lampe de Picart (indiqué p. 181). — Ce tirage ne peut pas être confondu avec celui que nous décrivons sous notre n° 2. Il ne comporte ni les *Sujets d'estampes*, ni la *Deuxième préface*, ni le *Privilège* et sa mention au titre des tome II et suivants, ni l'*Approbation*, l'*Avis du libraire* et l'*Errata*.

6. (Bibliothèque de M. Gustave Cohen, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Edition étudiée par M. K. R. Gallas : *Annales J.-J. Rousseau* (19), t. XIII.)

T. I. Julie, | ou | la Nouvelle Heloïse. | Tome premier. ||
Lettres | de deux amans, | Habitans d'une petite Ville | au

1. Lettre de Neuchâtel.

pied des Alpes. | *Recueillies et publiées* | Par J. J. Rousseau. | *Première Partie.* | Cartouche gravé et vers de Pétrarque. A Amsterdam, | Chez Marc Michel Rey. | *MDCCLXI.* | [in-12] Préface : sept pages non chiffrées. || Lettres : p 1-228.

Julie, | ou | la Nouvelle Héloïse. | Tome second. || Lettres | de deux amans, | Habitans d'une petite Ville | au pied des Alpes. | *Recueillies et publiées* | Par J. J. Rousseau. | *Seconde partie,* | Fleuron (écu, sabre, lances, drapeaux) | A Amsterdam, | Chez Marc Michel Rey. | *MDCCLXI* || Préface | de la | Nouvelle Héloïse : | ou | entretien sur les Romans. | Entre l'Editeur | et un Homme de Lettres. | Par J. J. Rousseau, | Citoyen de Genève. | Vignette (deux amours). | A Amsterdam, | Chez Marc Michel Rey. | *MDCCLXI.* | Avec Privilège de nos Seigneurs les Etats de | Hollande et de Westfrise || Avertissement : deux pages. || Preface | de Julie, | ou | entretien sur les romans : p. 1-xxix. || verso, non chiffré : Approbation | Avis du Libraire Rey. | On trouvera incessamment chez moi les 12 | planches qui ont été gravées pour Julie ou la | nouvelle Héloïse, depuis la publication de cet ouvrage. || Lettres : p. 1-171.

T. II. *Troisième partie.* Fleuron. — Lettres : p. 1-135. — *Quatrième partie.* Fleuron. — Lettres : p. 1-183. — T. III. *Cinquième partie.* Fleuron. — Lettres : p. 1-166. — *Sixième partie.* Fleuron. — Lettres : p. 1-162.

Edition faite sur l'édition princeps ; elle contient les mêmes fautes ou leçons : De dépit, je me plois à la remplir de choses qui n'y *saurait* être (VI, 2, p. 17). — Ce n'est pas assés qu'elle soit vertueuse ; elle doit être sans *tâche* (VI, 3, p. 24). — Ayant besoin de *raccommoder* (IV, 17, p. 176).

Mais elle corrige aussi quelques fautes : *indissolubles* au lieu de *indissobles* (VI, 7, p. 73).

Elle en diffère par : 1° l'absence du Catalogue Rey ; 2° l'introduction de la Préface de Julie ou entretien sur les romans ; 3° l'approbation en date du 10 février 1761 ; 4° l'absence des gravures.

Les éditions datées de 1761 furent donc très nombreuses et de beaucoup, semble-t-il, les plus répandues. Nous avons pu consulter les catalogues de ventes d'un très grand nombre de bibliothèques de la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Sur 126 éditions de la *Nouvelle Héloïse* que nous y avons rencontrées, 89 sont d'Amsterdam 1761, et les prix de vente écartent l'idée d'une des mauvaises contrefaçons que nous signalerons. Ces éditions sont achetées presque

toujours plus de dix livres et assez souvent plus de quinze ¹.
(Le roman se vendait, broché, quinze livres.)

B. — *Préface et Recueil d'estampes.*

Dès le 14 mars 1759, Rousseau prévenait Rey qu'il avait écrit une *Préface de Julie*, mais qu'elle ne paraîtrait pas avec le roman et qu'il se réservait le droit de la faire imprimer. Ce fut Coindet qui conclut le marché pour l'impression, concurremment avec les *Estampes* et l'*Essai sur l'imitation théâtrale*. La nouvelle *Préface* parut chez Duchesne le 16 février 1761. Elle se vendait 24 sols. Rousseau se plaint d'ailleurs à cette date de n'en avoir aucune nouvelle. Il l'avait promise à Rey qui écrit le 25 février qu'elle ne lui est pas encore parvenue ².

Préface | de la | Nouvelle Héloïse : | ou | Entretien sur les
romans, | entre l'Editeur | et un Homme de Lettres. | Par
J. J. Rousseau, Citoyen | de Genève | A Paris, | Chez
Duchesne, Libraire, rue | S. Jacques, au Temple du Goût. |
MDCCLXI. | Avec Approbation et Privilège du Roi ||

Avertissement : pp. III-IV. Préface : pp. I-91. Approbation datée du 10 février 1761. « Le Privilège se trouvera à la fin du Recueil d'Estampes de la Nouvelle Héloïse, que l'on mettra incessamment au jour. »

Cette édition de Duchesne fut immédiatement contrefaite par Rey lui-même. Duchesne se plaignit à l'occasion à Rousseau et accusa Rey d'avoir envoyé des exemplaires à Paris ³. Nous avons décrit cette contrefaçon de Rey insérée en tête du tome II du nouveau tirage de 1761. (L'insertion est faite au tome II pour compléter un volume que Rey, comme il l'avait écrit à Rousseau, trouvait trop mince ⁴.)

1. Prix marqués par le bibliophile inconnu qui collectionna ces catalogues (bibliothèque de Toulouse). A titre de curiosité voici le prix des exemplaires de personnages connus : Princesse de Rohan : 9 livres, 15 sols. — La Popelinière : 21 l. — d'Argenson : 17 l. 10. — Mme de Pompadour : 24 l. — Mme de Luxembourg : 19 l. 10. — Princesse de Conti : 12 l. — Chancelier Maupeou : 5 l. 4. — Comte de Clermont : 12 l. 19. — Duchesse de Brancas : 20 l. 12. — Président Hénault : 8 l. (broché). — Clairaut : 9 l.

2. Bosscha : pp. 69, 112, 204. — *Œuvres*, X, p. 253. — Lettre de Rey du 25 février 1771.

3. Lettre de la Bibliothèque de Neuchâtel du 12 février 1763.

4. Cf. *supra*, p. 170.

Le *Recueil d'estampes* est annoncé en dernière page de la deuxième *Préface*. Il parut en mars et se vendait trois livres¹. Le privilège est daté du 7 mars. Une faute de la *Nouvelle Préface* est corrigée dans un erratum à la page 47².

Recueil | d'Estampes | pour | La Nouvelle Héloïse, | avec
| Les Sujets des mêmes Estampes, tels qu'ils | ont été donnés
par l'Editeur. | A Paris, | Chez Duchesne, Libraire, rue
Saint | Jacques, au Temple du Goût. | 1761 | Avec Appro-
bation et Privilège du Roi. ||

Recueil : pp. 1-43. Approbation : p. 44. Privilège : pp. 44-46. — P. 47 « Faute à corriger dans la Nouvelle Préface. Page 26. ligne 5. n'ait plus rien à faire. Lisez, ait plus rien à faire. »

Rey contrefit également ce recueil dès 1761. Voir la description de l'édition de 1763, p. 202.

C. — Édition de Paris,

Rousseau avait promis, si Rey consentait à la réimpression, des corrections dont la première édition avait grand besoin³. Mais nous avons vu que cette réimpression fut faite à son insu, donc sans corrections de sa part. On trouvera dans l'ouvrage de Streckeisen-Moultou [(18), t. II, pp. 406 et suiv.] le relevé, envoyé par Malesherbes, des suppressions imposées à Robin par la censure et une réponse de Rousseau⁴.

Nous relevons dans les notes de notre édition ces suppressions, vérifiées sur l'édition.

7. (*Bibliothèque de l'Arsenal* : BL. 20868. *Bibliothèque de Dieppe* : 4316. Bf. 9.)

Julie | ou | La Nouvelle Heloyse | Tome premier. || etc...
Page de titre semblable à celle de l'édition authentique sauf

1. Voir l'annonce du *Mercur* en mars 1761 et celle de l'*Affiche de Province* du 9 mars 1761.

2. Voir dans les *Annales J. J. Rousseau* (19), t. XIV, p. 70, la liste de distribution de Coindet.

3. *Œuvres*, X, p. 246.

4. (18), t. II, pp. 406-415. — (10), p. 389. — Les textes publiés par Streckeisen l'ont été négligemment et ne sont pas toujours exacts. Nous nous sommes assurés que pour ces lettres de Malesherbes il n'y avait que des variantes insignifiantes. Notons pourtant que cette longue et importante lettre est, pour le relevé des suppressions, un « Mémoire » qui n'est pas de la main de Malesherbes.

Héloïse au lieu de *Heloïse* et de légères différences dans le cartouche gravé. Les justifications des pages diffèrent ; les caractères ne sont pas les mêmes ; la ponctuation est modifiée. Les catalogues de Rey sont supprimés. Les fautes d'impression signalées dans les errata sont corrigées. || in-12.

T. I. Reliée en tête : *Préface de la Nouvelle Héloïse* etc... (Seconde Préface). — Préface (non paginée). Lettres : pp. 1-407. — T. II (Cartouche gravé et vers de Pétrarque). Lettres : pp. 1-319. — T. III. (Cartouche). Lettres : pp. 1-255. — T. IV. (Cartouche). Lettres : pp. 1-331. — T. V. (Cartouche). Lettres : pp. 1-308. — T. VI. (Cartouche). Lettres : pp. 1-293.

D. — Contrefaçons.

Les contrefaçons de la première édition furent, comme le craignait Rey, aussi nombreuses que rapides. Rey était persuadé, il l'écrivit d'ailleurs à Rousseau le 6 mars, que Duchesne avait imprimé une édition et qu'il n'avait renoncé à la vendre que sur les instances de l'auteur. Duchesne prit du reste la peine d'écrire à son confrère pour protester. Il signale en même temps des contrefaçons à Lyon, Rouen, Bordeaux, Avignon, Liège. Selon Rey, ces éditions se vendaient publiquement à Paris dès le début de 1761, à quatre, cinq et six livres l'exemplaire. Dans tous les cas Pernetti indique qu'on imprime le roman à Lyon dès le 6 février 1761. A Rouen, Rey signale deux contrefaçons, l'une que Pierre Machuel doit avoir finie avant Pâques 1761, l'autre qui se vend quatre livres en février 1762. En octobre 1761, il y a en Hollande une édition de Hambourg. Le 5 juin, à Hennebont, un correspondant de Rousseau, Fromaget, se plaint qu'il n'y ait qu'une très mauvaise contrefaçon¹. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle les contrefacteurs réimprimèrent sur la première édition. La contrefaçon, pour les éditions que nous avons trouvées et que nous décrivons, s'établit très aisément. Toutes impriment le texte de 1761 sans tenir compte de l'errata imprimé par Rey séparément et rarement joint, comme nous l'avons vu, aux exemplaires vendus². Pour les éditions datées de 1761,

1. Bosscha : p. 122. — Lettres de Rey du 6 mars 1762, 6 mars 1761, 2 mars, 22 février 1762, 22 octobre 1761. — Lettre de Guy (à la Bib. de Neuchâtel) du 12 février 1763 ; de Pernetti (*ibidem*), du 6 février 1761 ; de Fromaget.

2. Exception faite bien entendu pour les fautes grossières de typographie

les différences profondes d'aspect, de caractères, de pagination signalent au premier abord qu'il ne peut pas être question d'un nouveau tirage sur les mêmes formes. C'est une nouvelle impression et par conséquent Rey aurait corrigé conformément à son errata, comme il le fit dès 1762 (édition de 1763), comme le firent ensuite Duchesne et les autres. Pour les éditions datées de 1762 et années suivantes, le même raisonnement vaut encore plus clairement.

8. (*Bibliothèque Nationale Y² 63811-63813.*)

Lettres | de deux | Amants, | Habitans d'une petite Ville
| au pied des Alpes, | Recueillies et publiées | Par
J. J. Rousseau. | Tome premier. I. partie | A Amsterdam, |
Chez Marc Michel Rey, | MDCCLXI || in-12.

T. I. Préface de Julie : pp. I-III. — Seconde Préface ou Entretien sur les Romans : pp. IV-XXXV. — Lettres sur la Nouvelle Heloyse, ou Alosia [sic] de Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève : pp. XXVIII-LXII. — Prédiction tirée d'un vieux manuscrit : pp. LXIII-LXXII. — Sujets d'estampes : p. 1-24. — Lettres : pp. 1-518.

T. II (III^e et IV^e parties) : pp. 1-423.

T. III (V^e et VI^e parties) : pp. 1-442.

Il y a entre chaque partie intercalation d'une page de titre ne comptant pas dans la pagination. Pas de gravures.

9. (*Bibliothèque de Genève. Archives J. J. Rousseau. O R 64.*)

Julie, | ou la | Nouvelle Heloyse. | Première partie. ||
Lettres | de | deux amans, | habitans d'une petite ville |
aux pieds des Alpes. | Recueillies et publiées | par
J. J. Rousseau. | Première partie. | Edition augmentée
| d'une nouvelle Préface de l'Auteur. | Non la conobbe il
mondo, mentre l'ebbe : | Conobill'io ch'a pianger qui rimasi.
| Petrarco. | A Geneve. | MDCCLXI || in-12.

T. I. Préface. (Sans pagination). Seconde Préface de Julie : p. 1 | Second^e Préface de Julie, ou entretien sur les Romans : pp. 3-52. — Lettres : pp. 1-199. — T. II : pp. 1-214. — T. III : pp. 1-195. — T. IV : pp. 1-282. — T. V : pp. 1-280. — T. VI : pp. 1-264.

10. La Bibliothèque de Genève possède (Hf. 2017) un exemplaire dont les 4 premiers tomes sont ceux de notre

que les compositeurs ont corrigées d'eux-mêmes à l'occasion. Encore laissent-ils souvent subsister des fautes telles que *genre* au lieu de *génie*.

édition 5, mais dont les deux derniers appartiennent à une édition différente. Titre identique comme disposition typographique à celui de l'édition 5 mais les mots *DEUX AMANS* sont en lettres ordinaires et non en lettres évidées. La marque d'imprimeur diffère.

T. V : pp. 1-172. — T. VI : pp. 1-150. Seconde Préface : pp. 151-185.

(M. Aubert, conservateur à la bibliothèque de Genève, a bien voulu vérifier pour nous cette édition. Il nous a envoyé une description très minutieuse et constate d'autres différences d'impression qui ne laissent aucun doute. Ces tomes V et VI font bien partie d'une nouvelle contrefaçon.)

11. *Bibliothèque Nationale Y² 63.817*. Exemplaire qui comprend seulement les 2^e et 3^e parties. — *Bibliothèque de Genève : Hf. 4262*. Exemplaire où la 4^e partie est empruntée à l'édition de Rey 1765.

Lettres | de deux | *Amants*, | habitants d'une petite ville | au pied des Alpes, | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. | Nouvelle Edition, | augmentée, avec Figures. | *Première partie* | [Fleuron]. | A Amsterdam, | Chez Marc-Michel Rey. | *M.DCC.LXII*. || in-12.

(Le tome II de l'exemplaire de la Nationale comporte en plus le faux titre : Julie, ou la | Nouvelle Heloyse. | Tome second. ||)

Préface de Julie : pp. 1-iv. — Seconde préface : pp. v-xliii. — Sujets des estampes (1^{re} et 2^e) : pp. 1-vi. — Lettres : pp. 1-245. — T. II. 3^e estampe, 4^e estampe : pp. 1-iv. — Lettres : 1-184. — T. III. 5^e et 6^e estampes : pp. 1-iii. — Lettres : pp. 1-143. — (Quatrième partie manque dans les deux exemplaires). — Cinquième partie (reliée avec la sixième comme tome III de l'exemplaire de Genève) : 9^e et 10^e estampes : pp. 1-3. — Lettres : pp. 1-186. — Sixième partie : 11^e et 12^e estampes : pp. 1-iv. — Lettres : pp. 1-171. — Lettres sur la Nouvelle Heloyse ou Aloisia de Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève. *M.DCC.LXII* : pp. 173-197. (Au verso de la page 197) : Prédiction tirée d'un vieux manuscrit : pp. 198-207.

Seule cette édition, par son aspect et sa date, pourrait faire penser à une nouvelle impression de Rey, avant celle qu'il fit sur l'exemplaire envoyé par Rousseau, en 1763. Mais elle ne

corrige pas même des fautes signalées par l'errata et qui rendent le texte absurde (au tome II, par exemple : *le rendre insipide* = *les rendre* — *et soutient* = *elle soutient* — *lasse, c'est* = *lasse est*). Elle laisse même subsister des fautes typographiques ridicules (T. II, lettre 27 : *élève et nourrit le genre* = *le génie*, faute signalée dans les *Fautes d'impression* de l'édition de Rey).

12. (*Zurich, Bibliothèque cantonale. Gal. XXV, 816-818.*)

Julie, | ou | La Nouvelle Heloïse | Tome premier || Lettres
| de deux amans, | Habitans d'une petite Ville au pied | des
Alpes. | Recueillies et publiées | par J. J. Rousseau | Tome
premier | A Lausanne | chez Marc Chapuis | MDCCLXII ||
in-12.

Préface : pp. 1-iv. Avertissement (p. v). — Préface de la Nouvelle Heloïse : ou entretien sur les romans entre l'éditeur et un Homme de lettres, par J. J. Rousseau, citoyen de Genève : pp. 7-36. — Lettres : pp. 38-536. — T. II. Lettres : pp. 1-434. — T. III. Lettres : pp. 1-455.

13. (*Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer; 24712-24715 et Bib. de l'Arsenal où l'ouvrage porte, par erreur, la même cote que notre n° 3, B. L. 20868.*)

Julie, | ou la | Nouvelle Héloïse. | Tome Premier. ||
Lettres | de deux | *Amants*, | habitants d'une petite ville |
au pied des Alpes. | recueillies et publiés | *Par J. J. Rousseau.*
| Nouvelle édition, | augmentée, avec Figures. | *Première*
partie. | A Amsterdam. | Chez Marc-Michel Rey. | MDCCLXV
|| in-12.

Préface de Julie : pp. 1-iv. — Seconde préface ou entretiens sur les romans : pp. v-xliii. — Sujets des estampes de cet ouvrage : pp. xlix [sic]-lvi. — Lettres : pp. 1-245. — T. II. 3^e et 4^e estampes : pp. 1-iv. Lettres : pp. 1-184. — T. III. 5^e et 6^e estampes : pp. 1-iv. Lettres : pp. 1-143. — T. IV. 7^e et 8^e estampes : pp. 1-vi. Lettres : pp. 1-204. — T. V. 9^e et 10^e estampes : pp. 1-iii. Lettres : pp. 1-186. — T. VI. 11^e et 12^e estampes : pp. 1-iv. Lettres : pp. 1-171.

A la suite de ce sixième volume :

Lettres | sur la | Nouvelle Héloïse | ou Aloisia | de | Jean-
Jacques Rousseau, | Citoyen de Genève. | MDCCLV [sic] ||
Lettres | a Monsieur | de Voltaire | : pp. 173-197. — Pré-
diction | tirée | d'un vieux manuscrit : pp. 198-207. — La |
Nouvelle | Héloïse. | romance : pp. 1-22.

14. (*Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam : 589 II.30-32.*

Édition étudiée par M. K. R. Gallas.)

Julie, | ou la | Nouvelle Héloïse. | Tome premier. || *Lettres*
| de deux | *Amants*, | Habitants d'une petit ville | Au pied
des Alpes, | recueillies et publiées | *Par J. J. Rousseau.* |
Nouvelle édition, | augmentée, avec Figures. | *Première partie.*
Fleuron [Soleil levant derrière un portique]. *A Amsterdam,* |
Chez Marc-Michel Rey. | *M. DCC. LXXVIII.* || in-12.

Préface de Julie : pp. i-iv. — Seconde préface ou entre-
tien sur les romans : pp. v-xliii. — Sujets des estampes de
cet ouvrage : pp. xlix [*sic*]-lvi. — Lettres : pp. i-245. —
T. II. 3^e et 4^e estampes : pp. i-iv. Lettres : pp. i-184. —
T. III. 5^e et 6^e estampes : pp. i-iv. Lettres : pp. i-143. —
T. IV. 7^e et 8^e estampes : pp. i-vi. Lettres : pp. i-204. —
T. V. 9^e et 10^e estampes : pp. i-iii. Lettres : pp. i-106. —
T. VI. 11^e et 12^e estampes : pp. i-iv. Lettres : pp. i-171.

A la suite du volume :

Lettres | sur la | Nouvelle Héloïse, | ou Aloisia | de Jean-
Jacques Rousseau, | Citoyen de Geneve. | *M. DCC. LXXVIII.*
|| Lettres | a Monssieur [*sic*] | de Voltaire : pp. 175-197.
— Prédiction | tirée | d'un vieux manuscrit : pp. 190-207
[la p. 205 porte 105].

Très mauvaise édition, en tout identique à 13. La romance
à la fin manque.

15. (*Bibliothèque de Neuchâtel.*)

Julie, | ou la | Nouvelle Heloyse. | Tome premier. || *Lettres*
| de deux | *Amants*, | habitants d'une petite ville | au pied des
Alpes, | Recueillies et publiées | *par J. J. Rousseau.* | Nou-
velle Edition, | augmentée, avec Figures. | *Première partie* |
A Amsterdam, | chez Marc-Michel Rey. | *M. DCC. LXX,* || in-12.

Préface de Julie : pp. i-41. 1^{re} et 2^e estampes : pp. lni-
lvi. Lettres : pp. i-245. — T. II. 3^e et 4^e estampes : pp. i-iv.
Lettres : pp. i-184. — T. III. 5^e et 6^e estampes : pp. i-iv.
Lettres : pp. i-143. — T. IV. 7^e et 8^e estampes : pp. i-vi.
Lettres : pp. i-204. — T. V. 9^e et 10^e estampes : pp. i-iii.
Lettres : pp. i-186. — T. VI. 11^e et 12^e estampes : pp. i-iv.
Lettres : pp. i-171.

A la suite : Lettres | sur la | Nouvelle Heloyse | ou Aloisia
| de | Jean-Jacques Rousseau, | Citoyen de Genève. | *M. DCC.*
LXX. | pp. 173-197. — Prédiction titée [*sic*] d'un vieux manu-
scrit : pp. 198-207.

Mauvaise contrefaçon des gravures de Gravelot.

16. Édition communiquée par M. A. Jullien, et que M. Ch. Robert a bien voulu comparer pour nous avec l'édition 15 de la Bibliothèque de Neuchâtel dont la description est en apparence identique. Les différences, avec une même pagination, sont les suivantes :

1° Les caractères du faux titre sont différents. 2° Les vers de Pétrarque, au titre, ne sont pas dans un cartouche. 3° La répartition du texte des *Sujets d'estampes* est différente. 4° L'édition 15 comporte au frontispice une estampe (le peintre devant son œuvre) qui ne se trouve pas dans l'édition 16. 5° La 12^e estampe (la mort de Julie) est remplacée par l'*Amour maternel* (Julie se jetant dans le lac). Les *Sujets d'estampes* donnent bien, en tête du t. I, une liste conforme à ce frontispice, et à cette nouvelle estampe. Frontispice et *Amour maternel* sont empruntés aux gravures de l'édition Duchesne (voir p. 194). Estampes non signées dans l'édition 15 signées dans 16. 6° Justification du texte parfois différente ; les signatures des feuilles sont, dans 15, A, Aij, Aiiij, etc... ; dans 16, A, A2, A3, etc.

17. (*Bibliothèque de M. K. R. Gallas à Amsterdam. Édition étudiée par lui. Le 1^{er} volume seul.*)

Julie, | ou la | Nouvelle Heloyse. | Tome premier. || *Lettres*
| de deux | *Amants*, | habitants d'une petite ville | au pied
des Alpes | recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. |
Nouvelle édition ; | augmentée, avec Figures. | *Première partie.*
| Fleuron | *A Amsterdam.* | Chez Marc Michel Rey. |
MDCCLXX. || [in-12].

Préface de Julie p. I-IV. Seconde Préface, ou entretien sur les Romans p. V-XLII. Sujets des estampes de cet ouvrage p. XLIX [*sic*, au lieu de XLIII]-LII. Première estampe LIII. Deuxième estampe LV. Huitième estampe III-VI. Lettres de deux Amants p. 1-245.

Julie, | ou la | Nouvelle Heloyse | Tome second. || Titre comme pour le premier volume. *Seconde Partie.* Le reste de la page est identique à celle de la première partie. || Troisième estampe p. I. || Quatrième estampe p. III. Lettres de deux Amants, p. 1-184.

Très mauvaise édition, avec une très mauvaise contrefaçon des gravures de Gravelot. La description de la huitième estampe s'est égarée dans le premier volume. Une curieuse coquille à la deuxième partie, lettre XXVIII, p. 183 : « Je ne trouve plus tes lèvres [*sic*, pour lettres] dans le lieu où je les avois cachées ».

18. (*Bibliothèque Nationale* : Y² 63842-63847. — *Bibliothèque de Calais* : 27. I. 6979.)

Julie, | ou la | Nouvelle Héloïse. | Tome premier. ||
Lettres | de deux | Amants, | Habitants d'une petite ville |
au pied des Alpes, | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau |
Nouvelle édition, | augmentée, avec Figures. | Première partie. | A Amsterdam, | Chez Marc-Michel Rey. |
M.DCC.LXXII ||

Cette édition est absolument identique à celle de 1765 (n° 13). Ce n'est pas un nouveau tirage; il y a des différences dans les justifications. Certaines fautes d'impression sont corrigées (par exemple IV, lettre 3, *pour lesquels* est modifié en *pour lequel*). La date des *Lettres* de Voltaire est modifiée (M.DCC.LXXII). La *Romance* n'existe pas. Pour tout le reste les descriptions concorderaient.

19. (*Bibliothèque de Montpellier*, 3261. — *Bibliothèque de Toulouse*, 867 [manque le t. VI].)

Julie, | ou la | Nouvelle Héloïse. | Tome premier. ||
Lettres | de deux | Amants, | Habitants d'une petite ville |
au pied des Alpes. | Recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. |
Nouvelle édition, | augmentée, avec Figures. | Première partie, | A Amsterdam, | Chez Marc-Michel Rey. |
M.DCC.LXXV || in-12.

Mêmes observations que pour l'édition précédente. Ce n'est pas un nouveau tirage sur les mêmes formes, mais c'est une réédition, identique comme description, de l'édition de 1765. La date des *Lettres* de Voltaire est également adaptée (MDCCLXXV).

XIX^{bis}. (*Bibliothèque de Genève*, HF. 4661.)

Ouvres | de | Jean-Jacques Rousseau. | Tome cinquième ||
Lettres | de deux | Amants, | Habitants d'une petite ville |
au pied des Alpes | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. |
Nouvelle édition, | augmentée, avec figures. | Première partie. | A Amsterdam, | chez Marc-Michel Rey. |
M.DCC.LXXIII. || Préface, pp. v-viii || Recueil d'estampes, pp. ix-xxxi || Lettres : pp 1-298 ||

Tome II [VI]. Lettres : pp. 1-380. — Tome III [VII]. Lettres : pp. 1-332. Préface (deuxième) : pp. 333-369.

Les lettres sont groupées en trois parties, au lieu de six, et numérotées par partie. Mauvaise contrefaçon.

20. (*Bibliothèque de l'Université de Coïmbre (Portugal) non cataloguée.*)

Œuvres | de | Jean-Jacques Rousseau. | Tome cinquième ||
Lettres | de deux | Amants, | habitants d'une petite ville |
au pied des Alpes; | Recueillies et publiées | par J. J. Rous-
seau. | Nouvelle édition, | Augmentée, avec Figures. | Pre-
mière partie. | [Fleuron] | A Amsterdam, | chez Marc-
Michel Rey. | M.DCC.LXXVI. || Préface: pp. v-viii. —
Recueil d'estampes: pp. ix-xxxvi. — Lettres: pp. 1-344.

Tome VI (II de la *Nouvelle Héloïse*). Lettres: pp. 1-432.
— Tome VII (III de la *Nouvelle Héloïse*). Lettres: pp. 1-370.
Préface [seconde]: pp. 371-411 (Note: « Cette prétendue
Préface devrait être appelée Postface, puisque l'auteur ne la
publia qu'environ un an après l'Héloïse etc... »).

Le roman est également divisé en trois parties, au lieu de
six, et les lettres numérotées par partie. Semble une contre-
façon de l'édition précédente.

21. (*Bibliothèque de Lannion D 10-1. Édition dont M. le
maire de Lannion a bien voulu nous envoyer la description
ci-jointe. Nous n'avons pu avoir communication du
volume.*)

Lettres | de deux Amants, | Habitants d'une petite ville
au pied des Alpes. | Recueillies et publiées | Par J. J. Rous-
seau. | Nouvelle Edition | Augmentée avec Figures | Troi-
sième partie | A Amsterdam | Chez Marc-Michel Rey. |
M.D.CCLXXIII ||

22. (Édition signalée dans le *Catalogue des livres de M. Midy,*
secrétaire du roi, Paris, Mérigot. 1775. in-8°.)

La Haye. 1762. 4 v. in-8°. fig.

23. (Édition signalée dans le *Catalogue des livres de*
*M. Re****, Paris. Desauges. 1778. in-8°.)

Amsterdam. 1771. 6 v. in-12.

II. — L'ÉDITION DUCHESNE ET LES ÉDITIONS DÉRIVÉES

A. — Édition de 1764.

L'Édition de la *Nouvelle Héloïse* publiée par Duchesne se
rattache à une *Collection des Œuvres* dont la bibliographie

détaillée ne relève pas de notre étude¹. Rappelons seulement que le travail de cette édition fut commencé dans le courant de 1762, dirigé par l'abbé de La Porte, et terminé fin 1764 ou début de 1765. Rousseau en reçut les feuilles imprimées et écrivit à de La Porte le 22 janvier 1764 : « Je n'y ai rien trouvé qui ne confirme la satisfaction que j'avais de voir cette entreprise sous votre direction. » Mais il a toujours insisté pour que le public fût prévenu que « non seulement cette édition n'est pas faite par l'auteur, mais qu'il ne s'en est pas mêlé. » Le 12 février 1764, il répète qu'il ne doit ni ne veut reconnaître l'édition pour sienne, le 2 décembre 1764 et le 12 septembre 1765, qu'il n'ignore pas qu'elle est fautive².

La *Nouvelle Héloïse* fut couramment vendue à part. Les volumes ne portent aucun faux titre qui les rattache, comme il arrivait d'ordinaire pour les éditions de ce genre, aux *Œuvres complètes*. L'impression en fut particulièrement défectueuse. Rousseau s'en plaignit sans doute. Dans tous les cas Guy lui écrivait le 15 août 1764³ : « Il n'est guère possible qu'il y ait des livres sans qu'il ne s'y trouve des fautes d'impression, plus ou moins, et qui font souvent des contresens épouvantables. Cela n'est arrivé malheureusement que trop à la *Nouvelle Héloïse*. M. l'abbé de Laporte n'a pu y veiller, parce qu'elle n'a pas été imprimée ici. Des raisons d'amitié pour un confrère de province qui nous harcelait pour en faire l'édition [sic]. Nous avons été assez simples pour y consentir, aussi nous ne sommes pas à nous en repentir [sic]. Heureusement que l'édition n'est pas bien considérable. » On n'avait tiré en effet, comme Guy l'annonce le 12 février 1763, que 750 exemplaires du format in-8^o⁴. Guy et Duchesne craignaient que l'écoulement n'en fût difficile, par la concurrence des éditions de Hollande et des contrefaçons.

L'édition du roman s'annonce comme « revue, corrigée et augmentée de figures en taille-douce et d'une table des ma-

1. De même chaque fois qu'il s'agira d'une édition qui prend place dans des *Œuvres complètes* nous n'indiquerons sur l'édition que ce qui sera nécessaire, ou à l'occasion quelques renseignements significatifs recueillis au cours de nos recherches. Les éditions séparées sont précédées d'un chiffre arabe, les éditions dans les *Œuvres complètes* d'un chiffre romain.

2. *Œuvres*, IX, pp. 114-115, 14, 15, 119, 177. — Lettre de de La Porte (à la Bib. de Neuchâtel), du 12 décembre 1764.

3. Lettre à la Bib. de Neuchâtel.

4. Lettre à la Bib. de Neuchâtel.

tières ». L'Avertissement général de l'édition prévenait en même temps que les éditions précédentes étaient « si défectueuses qu'elles ont excité les justes plaintes de l'auteur, qui les désavoue ». L'aveu de Guy lui-même montre que, pour la *Nouvelle Héloïse* tout au moins, la revision a dû être quelque peu nonchalante. Elle se borne en fait à tenir compte de l'errata publié par Rey et déjà utilisé par l'édition de Paris. Par contre un grand nombre de modifications sont imposées au texte de Rousseau. Chaque lettre est précédée d'un sommaire assez détaillé, reproduit en table des matières. Nous avons vu que Rousseau avait accepté la table des matières. Un grand nombre de titres de lettres sont modifiés et détaillés¹. Ces titres nouveaux dans lesquels Rousseau n'est pour rien se transmettront fidèlement à presque toutes les éditions postérieures. Rousseau, d'ailleurs, les a laissés subsister dans les exemplaires annotés. La division en six parties n'est pas respectée et les lettres sont numérotées suivant les quatre volumes.

Les altérations de détail, volontaires ou d'inadvertance, sont assez nombreuses. On y retrouve dix des variantes de notre tableau, une en I, trois en II, six en III, dont quelques-unes sont assez fâcheuses. Le texte : « ...qui supplée à la réalité — Qui vaut mieux, peut-être... » est déjà modifié en « ; qui vaut mieux... »

L'édition comporte deux estampes nouvelles, « un dessin général de tout l'ouvrage pour mettre à la tête du premier volume de l'Héloïse », « un nouveau dessin pour remplacer le douzième qui n'a jamais trop convenu. » Guy annonce ces deux estampes à Jean-Jacques, le 12 février 1763². Il voulait les tenir secrètes, comme il l'écrivait à M. de Malesherbes, pour en faire la surprise à Rousseau. Mais le secret se répandait. Le frontispice est un Prométhée de Cochin, allégorie assez obscure. La nouvelle estampe de Gravelot, Julie se jetant dans le lac, est substituée à celle de Julie sur son lit de mort. Guy envoie l'épreuve le 23 avril 1763. Rousseau s'en plaint assurément car Guy s'excuse le 10 mai. Rousseau insiste le 15 octobre : « L'attitude de Julie y est guindée, insupportable ; on dirait qu'elle va faire un pas de rigodon. »

1. Exemples : (IV, 4) de *M. de Wolmar à l'amant de Julie* au lieu de : *de M. de Wolmar*. — (IV, 5) *De Mme d'Orbe à l'amant de Julie* (Dans cette lettre était incluse la précédente) au lieu de : *De Mme d'Orbe* (Et dans laquelle était incluse la précédente).

2. Lettre de la Bib. de Neuchâtel.

Le 31 décembre, Guy répond qu'il a multiplié les recommandations et qu'on a retouché la gravure plus de dix fois¹. Rousseau, malgré tout, ne désarma pas, et il annote ainsi dans l'exemplaire de Genève : « Cette froide et ridicule estampe avec ce pied de Julie en l'air, comme pour danser, a été ajoutée à mon insu, je ne sais par qui ni pourquoi, et n'est point dans les premières éditions. »

XXIV. (*Bibliothèque Nationale. Réserve Y² 1644-1647.*)

La Nouvelle | Heloise, | ou | *Lettres* | de deux Amans, |
habitans | D'une petite Ville au pied des Alpes : | Recueillies
et publiées | Par J. J. Rousseau | Nouvelle édition, revue,
corrigée et augmentée | de Figures en taille douce, et d'une
Table | des Matières. | Tome I | Non la conobbe'l mondo,
mentre l'ebbe : | Conobbil'io ch'a Pianger qui rimasi. | Pe-
trarco. | A Neuchâtel | Et se trouve | A Paris | Chez Duchesne,
Libraire, rue Saint-Jacques, | au Temple du Goût | MDCCLXIV
|| in-8°.

Avis du Libraire sur cette édition : pp. III-IV. — Préface : pp. 1-5. — Avertissement sur la Préface suivante : p. 6. — Seconde préface : pp. 7-62. — Lettres : pp. 63-398. Table des matières : pp. 399-408. — T. II (Pas de cartouche ni de vers de Pétrarque). Lettres : pp. 1-398. Table : pp. 399-405. — T. III (Pas de cartouche etc...). Lettres : pp. 1-429. Table : pp. 430-432. — T. IV (Pas de cartouche etc...). Lettres : pp. 1-331. Table : pp. 332-336. — Sujets des estampes : pp. 337-362. — Prédiction etc... : pp. 363-378. — Approbation et Privilège : pp. 379-382.

Bonnes estampes de Gravelot.

Il y eut sans doute un tirage in-12 de cette édition (Cf. les lettres de Rousseau à Guy du 6 mai et à Duchesne du 20 juillet 1764). La Bibliothèque Nationale possède² une Collection des *Œuvres* de format in-12, identique à la collection in-8° dont fait partie l'exemplaire décrit de la *Nouvelle Héloïse*. Mais la *Nouvelle Héloïse* manque.

1. Lettres de Duchesne (Neuchâtel), du 23 avril 1763, 10 mai, 20 juin, 31 décembre. — Rousseau, *Œuvres*, XI, p. 89.

2. Z. 36149 et suiv.

B. — *Édition de 1764 (1770).*

Les sept cent cinquante exemplaires in-8°, et peut-être les exemplaires in-12 tirés en 1764, s'épuisèrent sans doute. Les rayons de Duchesne se trouvèrent dégarnis et les *Collections d'Œuvres* incomplètes. Il fallut aviser et réimprimer en 1770. Pour ne pas surprendre sans doute au milieu des autres volumes on laissa la date de 1764, on garda à peu de choses près tout l'aspect extérieur des volumes¹. La justification des pages est d'ailleurs très différente et l'on reconnaît immédiatement la réimpression en se reportant à la dernière page du quatrième volume où l'on lit : « De l'Imprimerie de P. Al. Le Prieur, Imprimeur du Roi. 1770 ». La table sommaire est maintenue, mais les sommaires en tête de chaque lettre, peut-être sur une réclamation indirecte de Rousseau, sont supprimés.

La réimpression ne fut pas faite sur un texte de Rey 1761. Par commodité d'imprimeur on prit un des exemplaires restants de 1764. Les dix variantes signalées de 1764 se retrouvent. Par contre, et suivant la loi fatale de ces réimpressions qui additionnent les altérations typographiques, le nouveau texte est beaucoup plus mauvais que le premier. Aux dix variantes de 1764, 1770 en ajoute onze autres, une en I, six en II, quatre en III. La réimpression in-12 ajoute encore une altération en II et trois en III. Les altérations particulières ne se rattachant pas à ce tableau sont d'ailleurs nombreuses. Pour les cent premières pages de la IV^e partie de Rey 1761, il y a dix variantes importantes qui transforment souvent complètement le sens (sera = fera ; à ton tour = à mon tour ; et partout où l'on se porte avec soi, l'on y porte = l'on se porte avec soi l'on y porte ; le moins prévenu = le moins prévu ; une phrase sautée : « c'est encore un fort bon signe, » etc...).

Les éditions filiales de celles de Duchesne se reconnaissent aisément. Elles reproduisent la table sommaire ; elles utilisent les titres de lettres modifiés. L'absence des variantes essentielles les isole immédiatement de la famille Rey 1763,

1. On rencontre des exemplaires où les deux éditions sont confondues, ainsi à la Bibliothèque de l'Arsenal (B. L. 20861), t. I et II de 1764, t. IV de 1764 (1770).

Genève 1780, etc... Elles n'ont jamais été faites sur l'impression de 1764, beaucoup plus rare sans doute. Les tableaux de variantes les rattachent immédiatement à l'impression de 1770, beaucoup plus incorrecte comme nous l'avons vu. L'absence des sommaires en tête des lettres confirme cette concordance.

XXV. (*Bibliothèque Nationale, Z. 36123-36126.*)

La Nouvelle | *Héloïse*, | ou | *Lettres* | de deux Amans, | *habitans* | D'une petite Ville au pied des Alpes ; | Recueilli-
lies et publiées | Par J. J. Rousseau. | Nouvelle édition, re-
vue, corrigée et augmentée | de Figures en taille douce, et
d'une Table | des Matières | Tome I | Non la conobbe il
mondo, mentre l'ebbe : | Conobbil'io ch'a Pianger qui ri-
masi. | Petrarca. | A Neuchâtel | Et se trouve | A Paris, | chez
Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, | au Temple du Goût.
| MDCCLXIV || in-8°.

Avis du Libraire sur cette édition. — Préface : pp. 1-5. — Avertissement sur la Préface suivante : p. 6. — Seconde Préface : pp. 7-62. — Lettres : pp. 63-438. Table des Lettres et matières contenues dans ce volume : pp. 439-454. — T. II. Lettres : pp. 1-468. Table : pp. 469-478. — T. III. Lettres : pp. 1-502, Table : pp. 503-504. — T. IV. Lettres : pp. 1-386. Table : pp. 387-391. — Sujets des estampes : pp. 392-418. — *Prédiction faite sur l'auteur* etc... : pp. 419-431. — Aprobation et privilège : p. 432 (non chiffrée). De l'Imprimerie de P. Al. Le Prieur, Imprimeur du Roi, 1770.

XXVI. (*Bibliothèque Nationale : Y² 63832-63835.*)

Même édition que l'édition in-8° mais format in-12. Les pages imprimées sont de même dimension ; les marges seules diffèrent. Pourtant c'est bien une autre édition. Il y a de légères différences dans la page de titre (*Alpes* : au lieu de *Alpes* ; — *Non la conobb'il* au lieu de *conobbe il*). Il y a des différences dans les justifications des pages. Le tome IV est ainsi paginé : *Prédiction* : pp. 419-436. *Approbation et privilège* : p. 437. — De l'Imprimerie de P. Al. Le Prieur, Imprimeur du Roi, 1770. — Catalogue de livres de fonds (sans pagination) ¹.

XXVII. (*Bibliothèque de Nantes : 30963. L.*)

L'édition de 1764 (1770) a été réimprimée en 1788.

1. L'édition in-8° se vendait 20 livres avec figures et celle in-12, 12 livres (Catalogue de la Vve Duchesne, 1775).

Julie, | ou | La Nouvelle | Héloïse. | Tome premier || La Nouvelle | Héloïse, | ou Lettres de deux amans, | habitans | d'une petite ville au pied des Alpes ; | recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. | Nouvelle Edition, ornée de Gravures. | Non la connobe'l mondo, mentre l'ebbe. | Conobbil'io ch'a Pianger qui rimasi. | Petrarce. | Tome premier. | A Paris, || Du fonds de la Veuve Duchesne, Libraire, rue | Saint-Jacques. | 1788. || in-12.

Préface : pp. 1-5. — Avertissement sur la Préface suivante : p. 6. — Seconde Préface : pp. 7-62. — Lettres : pp. 63-438. — Table etc... : pp. 439-454. — T. II. Lettres : pp. 1-9 (manquent deux feuillets). Table : pp. 9-479. — T. III. Lettres : pp. 1-502. Table : pp. 503-504. — T. IV. Lettres : pp. 1-386. Table : pp. 387-392. — Sujets d'estampes : pp. 393-418. — *Prédiction faite sur l'auteur etc...* pp. 419-436. De l'Imprimerie de Ccuturier, quai des Augustins. 1788. — Supplément à la Nouvelle Héloïse de J. J. Rousseau pp. 1-32.

Ce sont les mêmes caractères que ceux de l'édition 1764 (1770). La pagination est à peu près identique. Il y a de légères différences dans la justification.

C. — *Édition de Londres (Bruxelles) 1774.*

XXVIII. (*Bibliothèque Nationale, Réserve, Z. 1356 et suiv.*)

Collection | complete | des | œuvres | de | J. J. Rousseau | Tome premier || [Portrait de Rousseau : de la Tourpinx. A de St-Aubin, sculp.] || *Julie* | ou la | *Nouvelle Héloïse* | Lettres | de *Deux Amans*, | habitans | d'une petite ville au pied des Alpes. | Recueillies et publiées | par | J. J. Rousseau, | Nouvelle Edition originale, revue et corrigée par l'Éditeur. | *Tome premier* | *Londres*. | *MDCCLXXIV*. || Vignette (Moreau le j. inv. sculp. 1774 || in- 4°.

Prédiction faite sur l'auteur de la Nouvelle Héloïse, par un anonyme (Note : Cette prédiction est attribuée à M^r. G. Panckouke, Libraire à Paris) : p. 1-VIII (Souvent reliée après la Préface ou à la fin du volume ou supprimée). — Préface : pp. 1-III. — Avertissement sur la Préface suivante : p. IV. — Seconde préface : pp. V-XXXII. — Lettres : pp 1-366. — Table des Lettres et matières etc... pp. 367-382. — T. II. Lettres : pp. 1-392. Table etc... pp. 393-399.

Gravures de Moreau le Jeune. Il y a des exemplaires sans gravures.

La division en parties n'existe pas. Les lettres sont numérotées par volume. La *Nouvelle Héloïse* a dû être vendue séparément. On la rencontre souvent dans les bibliothèques sans le reste de la collection.

Cette édition des *Œuvres* de J. J. Rousseau est datée de 1774 pour la *Nouvelle Héloïse* (tomes I et II). Mais le tome I n'a pas dû être publié avant 1776. La vignette du titre et la gravure de la p. 198 portent bien la date de 1774, mais les gravures aux pp. 278 et 318 sont datées de 1776. De même au t. II, les gravures aux pages 46, 282, 345 sont datées de 1777. Après l'édition de Genève 1780, au tome X (*Œuvres posthumes*, t. I, 1782), les éditeurs insérèrent (pp. 1-14) *Les Amours de Milord Edouard Bomston*. Sur cette édition imprimée en réalité à Bruxelles (Voir, par exemple, l'édition de Mercier 1788 [n° xxxix], t. I, p. 53), pour Boubiers, et dont Rousseau a eu connaissance en refusant d'en corriger les épreuves, on consultera les indications données par Th. Dufour (*Annales de la Société J. J. Rousseau*, 1905, p. 230; 1906, p. 168)¹.

L'exemplaire de l'Arsenal (B. L. 20864) renferme un long prospectus de 4 p. in-4° qui se termine par la copie d'un traité, daté du 11 décembre 1780, où Louis-Joseph Deloigne Castel, Jacques Charvet, négociants à Lille, Simon Peltzer, négociant à Cologne, s'engagent envers Pierre Jacques Duplain, libraire à Paris, à faire imprimer à leurs frais la suite des *Œuvres* de J. J. Rousseau [tomes X à XII, ou *Œuvres posthumes* I à III]. Les éditeurs déprécient l'édition de Genève et affirment que leur édition a été faite « en grande partie du vivant et sous la direction de l'auteur », tandis que « celle de Genève n'a été entreprise que depuis sa mort ». Pour la *Nouvelle Héloïse* tout au moins, l'affirmation, démentie d'ailleurs par Rousseau lui-même, est arbitraire et le texte n'est que la reproduction de l'édition de Duchesne 1764 (1770). Aux fautes de cette édition Duchesne s'en ajoutent d'ailleurs un très grand nombre et des plus graves,

1. Le *Mercur de France* du 31 juillet 1779, p. 336, donne l'annonce de cette édition qui se vendait 12 l. par volume (1 l. 5 s. par figure). Un petit nombre d'exemplaires fut tiré sur papier de Hollande, à 20 l. Deux nouvelles annonces de janvier 1784 (pp. 45-46; 138-139) dénigrent l'édition de Genève.

phrases sautées, contre sens, non-sens, etc. etc. L'impression a été très négligée. L'indication : *Nouvelle édition originale revue et corrigée par l'éditeur*, semblerait bien la rattacher à l'édition de 1763 : *Seconde édition originale*, etc..., mais les imprimeurs n'ont emprunté que cette indication mensongère. Aucune des leçons de 1763 n'a passé dans leur texte. D'ailleurs il semble bien que l'affirmation des éditeurs ait été contestée tout de suite. Le *Journal de Paris*, le 16 mai 1779, insère à la demande de Thérèse, la *Déclaration de Rousseau relative à différentes réimpressions de ses ouvrages*, pour protester contre l'annonce faite par la *Gazette de Leyde* (n° 33) d'une édition de Bruxelles in-4° « avouée et dirigée par l'auteur ¹ ». Cette édition de Bruxelles ne peut être que notre édition ².

XXIX. (*Bibliothèque de Narbonne*. n° 2450.)

Cette édition de Londres a été remise en vente en 1790 avec une nouvelle page de titre. Les marges sont un peu moins larges dans l'exemplaire, mais c'est la seule différence ; il n'y a pas eu impression nouvelle.

Collection | complète | des œuvres | de | J. J. Rousseau, |
citoyen de Genève, | ornée de son portrait. | Tome premier. |
Contenant le premier volume de Julie, ou de la nouvelle
| Héloïse | A Genève, | et à Paris, | chez Volland, Libraire
Quai des Augustins, | n° 25. | M. DCC. XC || in 4°.

30. (*Bibliothèque de Genève*. Hf. 4244.)

Enfin l'édition Duchesne 1764 (1770) est reproduite dans l'édition suivante :

La Nouvelle | Héloïse | ou Lettres | de deux Amans, |
habitans d'une petite ville | au pied des Alpes ; | recueillies
et publiées | Par J. J. Rousseau. | Nouvelle édition. | Tome
premier | à Paris, | an huitième de la République. | 1799 ||
in-12.

Préface : pp. 3-5. — Avertissement : p. 4. — Seconde préface : pp. 7-37. — Lettres : pp. 38-214. Tables des Lettres etc. pp. 215-216. — T. II (1800). Lettres : pp. 3-208. Tables : pp. 209-210. — T. III (1800). Lettres : pp. 1-212. Table : pp. 213-214. — T. IV (1800). Lettres : pp. 3-208. Table : pp.

1. Sur les autres publications de cette déclaration, cf. Th. Dufour, *Annales*, 1906, p. 155.

2. La *Nouvelle Héloïse* a été sûrement vendue séparément. Elle existe isolée dans les bibliothèques de Lorient (n° 348) et de Lyon (104694).

209-210. — T. V (1800). Lettres : pp. 3-183. Table : p. 184. — T. VI (1800). Lettres : pp. 3-222. Table : pp. 223-224.

III. — ÉDITION DE REY, 1763, ET ÉDITIONS DÉRIVÉES.

A. — Édition de 1763.

Nous avons donné dans l'étude du texte tous les détails sur l'origine de cette édition. Signalons que le tome I des *Œuvres* dont cette édition fait partie est daté de 1762. A la fin de ce tome Rey indique : « J'imprime actuellement les *Œuvres* de M. J. J. Rousseau, citoyen de Genève... Julie ou la Nouvelle Héloïse, lettres de deux Amants, in 12, 6 vol. » Ces six volumes furent paginés en trois tomes. Il est certain d'après cette annonce que la Nouvelle Héloïse fut vendue séparément. C'est ainsi que nous l'avons acquise. En mai 1764, le tome I était épuisé. D'après Rey l'édition (tout au moins pour le tome I) était de mille exemplaires ; mais Rousseau estimait que Rey n'était pas sincère¹.

XXXI. (*Bibliothèque de Genève*. Hf. 2765. *La Nouvelle Héloïse* est incomplète de la 3^e partie, remplacée par la contrefaçon de 1765. Exemplaire complet dans notre bibliothèque personnelle.)

Œuvres | de | J. J. Rousseau. | Tome Quatrième. | Contenant | Julie, | ou | la Nouvelle Héloïse. | Tome I et II. || Lettres | de deux Amans, | Habitans d'une petite Ville | au pied des Alpes. | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. | Seconde édition originale, revue et corrigée | par l'Editeur. | Tome premier. | Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe : | Conobill'io ch'a pianger qui rimasi. | Petrarce. | A Amsterdam, | Chez Marc Michel Rey, | MDCCLXIII. || in-12.

Privilegie [en hollandais] : 2 feuilles non paginées. — Préface : 4 pages non chiffrées. Avis du Libraire : On trouvera au commencement du tome II la Préface ou Entretien etc... — Lettres : pp. 1-472. — T. V (II de la *Nouvelle Héloïse*). Préface : pp. 1-xxxvi. Lettres : pp. 1-372. — T. VI (III). Lettres : pp. 1-387. — Pages de cette édition auxquelles les estampes doivent correspondre : p. 388. — (A la suite).

1. Bosscha, p. 211.

Recueil | d'estampes | pour | La Nouvelle Héloïse, | avec |
 Les Sujets des mêmes Estampes, tels qu'ils | ont été donnés
 par l'Editeur. | Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe : |
 Conobill'io ch'a pianger qui rimasi. | Petrar. | A Amster-
 dam, | Chez Marc Michel Rey. | M.DCC.LXI. || pp : 1-24.

M. G. Cohen, professeur à la Faculté des Lettres de Stras-
 bourg, possède un exemplaire où la feuille de garde : *Œuvres*
de J. J. Rousseau, etc... manque.

Contrefaçons.

Cette édition de 1763 fut abondamment contrefaite.

XXXII. (*Bibliothèque Royale à la Haye : 182 F. 4. Éd
 étudiée par M. K. R. Gallas.*)

Œuvres | de | J. J. Rousseau. | Tome quatrième. | Conte-
 nant | Julie, | ou | la Nouvelle Heloïse. | Tome I. & II. ||
 Lettres | de deux Amans, | Habitans d'une petite Ville | au
 pied des Alpes. | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau.
 | Seconde édition originale, revue et corrigée | par l'Edi-
 teur. | Tome premier. | Non la conobbe... Petrar. | A
 Amsterdam, | Chez Marc Michel Rey, | MDCCLXIII. ||
 [in-12].

Privilegie [en hollandais] : 2 feuilles non paginées. — Pré-
 face : 4 pages non chiffrées. Avis du Libraire : On trouvera
 au commencement du Tome II la Préface, ou etc... Recueil
 | d'estampes | pour | La Nouvelle Héloïse, | avec | Les
 Sujets des mêmes Estampes, tels qu'ils | ont été donnés par
 l'Editeur. | Non la connobbe... Petrar, | A Amsterdam, |
 Chez Marc Michel Rey. | MDCC.LXI. || — Sujets d'estampes :
 p. 3-24. — Lettres : p. 1-472. — T. V [III & IV de la
N. H.]. Préface : pp. 1-xxxvi. Lettres : pp. 1-372. — T. VI
 [V & VI de la *N. H.*]. Lettres : pp. 1-387. — Pages de cette
 Edition auxquelles les estampes doivent correspondre : p. 388.

Édition de Rey, conforme à XXXI ; avec deux différences :
 dans le titre le nom de l'éditeur est imprimé en noir (Cf.
Annales J. J. Rousseau, V, p. 75) et le Recueil d'Estampes
 est placé entre la Préface et les Lettres.

33. (*Bibliothèque de Genève. Relié avec la 3^e partie (t. II) de
 l'édition précédente.*)

Lettres | de | deux amans, | habitans d'une petite ville |

au pied des Alpes | recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. |
 Seconde Edition originale, revue et corrigée | par l'Editeur. |
 Tome second. | Quatrième Partie. | A Amsterdam, Chez
 Marc-Michel Rey. | MDCC.LXV. || (in-12) pp. 1-364.

XXXIV. (*Bibliothèque Nationale : Y² 63838.*)

Œuvres | de J. J. Rousseau, | contenant | Julie, | ou la |
 Nouvelle Héloïse. | Tome premier. || Lettres | de deux
 Amans | habitans d'une petite ville | au pied des Alpes, |
 recueillies et publiées | par J. J. Rousseau | Seconde Edition
 originale, revue et corrigée | par l'Éditeur. | Première partie.
 | A Amsterdam, | Chez Marc-Michel Rey. | MDCCCLXX ||
 in-12.

Sujets d'estampes : pp. 1-25. — Pages de cette édition
 auxquelles les estampes doivent correspondre : p. 26. —
 Lettres : pp. 1-260. — 2^e partie. Lettres : pp. 3-199.

T. II. Préface de la Nouvelle Héloïse ou Entretien, etc. :
 pp. 1-xxxvi. — Lettres : pp. 1-152. — 4^e partie. Lettres :
 pp. 1-212.

T. III. 5^e partie. Lettres : p. 1-190. — 6^e partie. Lettres :
 pp. 1-184.

XXXV. (*Bibliothèque de Niort, N^o 3180.*)

Œuvres | de J. J. Rousseau, | contenant | Julie, | ou la |
 Nouvelle Héloïse. | Tome premier. || Lettres | de | deux
 amants, | habitants d'une petite ville | au pied des Alpes, |
 recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. | Seconde Edition
 originale, revue et corrigée | par l'Editeur. | Tome premier.
 | [Contrefaçon du cartouche de la 1^{re} édition et vers de
 Pétrarque] | A Amsterdam, | chez Marc-Michel Rey. |
 M.DCC.LXXVI || in-12.

Sujets d'estampes : pp. 5-27. — Pages de cette édition
 auxquelles les estampes doivent correspondre : p. 28. —
 Lettres : pp. 1-288 — T. II (Pas de cartouche). Lettres :
 pp. 5-201. — T. III (Cartouche). Préface de la Nouvelle
 Héloïse ou Entretiens, etc... pp. 7-40. — Lettres : pp. 41-192.
 — T. IV (Pas de cartouche). Lettres : pp. 5-192. — T. VI.
 Lettres : pp. 5-180.

Très mauvaises contrefaçons des estampes de Gravelot.

Ces trois éditions sont évidemment des contrefaçons.
 L'aspect du volume, des caractères, l'absence de lettres

rouges au titre, etc... le montrent aisément pour celle de 1765. Pour les deux autres qui s'intitulent, en 1770 et 1776, *Seconde édition*, il suffit de remarquer que Rey publiait dès 1767 une *Troisième édition originale* etc.

B. — *Rééditions de 1767 et suivantes.*

XXXVI. (*Bibliothèque de Genève. Hf. 4354.*)

Œuvres | de | J. J. Rousseau. | Tome quatrième. | contenant | Julie, | ou | La Nouvelle Héloïse. | I et II. partie || Lettres | de deux Amans, | Habitans d'une petite Ville | au pied des Alpes. | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau | Troisième édition originale, revue et corrigée | par l'Éditeur. | Tome premier [Cartouche gravé et vers de Pétrarque] | A Amsterdam | Chez Marc-Michel Rey, | M.DCC.LXVII | Avec Privilège de nos Seigneurs les Etats de | Hollande et de Westfrise || in-12.

Privilege (en hollandais. Sans pagination). — Préface (sans pagination). — Avis du Libraire. — Lettres : pp. 1-462. — Catalogue des livres nouveaux qu'on trouve chez Marc-Michel Rey, etc... (feuillet sans pagination). — T. V (II de la *Nouvelle Héloïse*). 2^e Préface : pp. 1-xxxv. — Recueil d'estampes : pp. xxxvi-lxx. — Lettres : pp. 1-360. — T. VI (III). Lettres : pp. 1-372. Table des Matières (sans pagination).

Cette réédition de 1767 était commencée en mars 1766, puisque Rousseau en demande un exemplaire¹.

XXXVII. (*Bibliothèque de l'Arsenal : BL. 20863.*)

Œuvres | de | Jean Jacques Rousseau. | Tome Quatrième. || Julie, | ou la | Nouvelle Héloïse. | Lettres de deux Amans, Habitans | d'une petite Ville au pied des Alpes. | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau | Troisième édition originale, revue et corrigée | par l'Éditeur. | Tome premier || [Cartouche gravé et vers de Petrarque] | A Amsterdam | Chez Marc-Michel Rey. | MDCCLXIX. | Avec Privilège de nos Seigneurs les Etats | de Hollande et de Westfrise. || in-8^o.

La description des volumes est identique à celle de l'édition de 1767. Bien que nous n'ayions pas vu côte à côte ces deux

1. Bosscha, p. 270.

éditions il semble que Rey se soit contenté de mettre une nouvelle page de titre. Il faut remarquer que Rey avait deux modèles un peu différents du cartouche gravé pour l'épigraphe. On verra ces différences aux tomes I et II de l'exemplaire de Genève. Le Privilège n'est pas toujours relié en tête du tome I (cf. l'exemplaire incomplet de la Nationale : Z. 36159 in-8°)¹.

Ces éditions comportent treize eaux-fortes (assez médiocres, sans nom de dessinateur ni de graveur), les douze estampes primitives et celle que Duchesne avait fait graver pour son édition. La « description » de cette treizième estampe est obtenue, dans le *Recueil d'estampes*, par un extrait de Rousseau (VI, 9) : « Toute la famille... Si je ne dis rien ». La *Table des matières*, très différente de celle de Duchesne, est un Index alphabétique : *Abattement... Adultère... Ame* etc.

Il y a eu des tirages en format in-12 pour lesquels on a simplement imprimé avec marges réduites (un exemplaire nous a été communiqué par M. A. Jullien, libraire à Genève, éditeur des *Annales J. J. Rousseau*²).

XXXVIII. (*Bibliothèque de Genève*. Hf. 401.)

OŒuvres | de | Jean-Jacques Rousseau. | Tome quatrième.
|| Julie, | ou la | Nouvelle Héloïse. | Lettres de deux Amans,
Habitans | d'une petite Ville au pied des Alpes. | Recueillies
et Publiées | Par J. J. Rousseau. | Troisième édition originale,
revue et corrigée | par l'Editeur. | Tome premier | [Cartouche
modifié. Vers de Petrarque] | A Amsterdam, | Chez Marc
Michel Rey, | M.MCC.LXXII. | Avec Privilège de nos
Seigneurs les Etats | de Hollande et de Westfrise. || in-8°.

Description des volumes identique à celle des éditions 1767 et 1769. Les seules différences sont que le Privilège n'a pas été relié et qu'au tome II le *Recueil d'estampes* est paginé xxxvi-lvi. C'est un nouveau tirage. La justification des pages n'est pas identique. Les estampes ont été gravées à nouveau. Elles

1. Signalons que le tome I des *Oeuvres* de cette édition de 1769 renferme une Dédicace à Monsieur Pierre-Alexandre Dupeyrou, à Neuchâtel, datée du 1^{er} mai 1769 et un Avertissement du libraire qui n'indique rien pour la *Nouvelle Héloïse*, mais qui est important pour la bibliographie générale (Sur la dédicace, cf. Bosscha, p. 288).

2. On trouvera dans le *Journal Encyclopédique* (15 déc. 1769, p. 472) l'annonce de l'édition avec l'indication : « M^r Rousseau a aidé l'éditeur de ses conseils. »

sont signées Martinet, la dernière E.-A. Giraud fésit [sic] 1772: Martinet. *Rousseau nous indique qu'il n'a eu aucune part à cette édition*¹.

Les textes de 1772, 1769, 1767 ont été établis sur un exemplaire de l'édition de 1763 et non pas, comme il aurait été à la rigueur possible, sur l'exemplaire annoté de Rousseau. Ils n'ont donc pas de valeur critique. En voici une seule preuve : Rousseau avait écrit² et l'exemplaire Duchesne-Rousseau imprime : « et si l'on joint au sentiment universel que sa vue inspire le sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser... » Le compositeur de 1763, par bourdon, saute sept mots et imprime « et si l'on joint au sentiment plus doux... » Le compositeur de 1767-1769, en présence de ce texte inintelligible ne se donne pas la peine de recourir à l'exemplaire modifié par Rousseau ; il corrige pour donner un sens : « si l'on y joint un sentiment plus doux... »

XXXIX. (*Bibliothèque de la Sorbonne. LF. II. 31 in-8°.*)

Œuvres | de | Jean-Jacques Rousseau. | Tome quatrième.
|| Gravure de C. N. Cochin del. 1763, De Longueil sculp.
[L'Art peignant la Vérité que le Temps dévoile.] || Julie | ou
la | Nouvelle Héloïse. | Lettres de deux Amans, Habitans |
d'une petite Ville au pied des Alpes. | Recueillies et publiées
| par J. J. Rousseau. | Troisième édition originale, revue et
corrigée | par l'Editeur. | Tome premier. | Cartouche. Non la
connobbe etc... Petrarc. | [Cartouche plus petit que celui de
l'édition originale] A Amsterdam, Chez Marc Michel Rey. |
M. DCC. LXXII. | Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats
| de Hollande et de Westfrise || [in 8°].

Préface, 2 feuilles non paginées. Avis du libraire: « On trouvera au commencement du Tome II. la Préface, ou entrtien [sic] sur les Romans, donnée par Mr. Rousseau après la publication de l'édition originale ; je l'ai placée là parce que ce tome est moins volumineux que les deux autres. || Lettres : p. 1-462.

Tome cinquième. [La page du titre est identique, mais porte : Tome second et, au lieu de cartouche, un fleuron contenant un médaillon.] | Préface | de la | Nouvelle Héloïse :

1. Bosscha, p. 288.

2. IV, p. 100 (1761).

| ou | entretien sur les romans, | entre l'éditeur | et un homme de lettres. | Par J. J. Rousseau. — Verso : Avertissement. || Préface de Julie : pp. v-xxxv. — Recueil d'estampes : pp. xxxvi-lvi. — Lettres : pp. 1-360.

Tome sixième. La page du titre est identique, mais porte : Tome troisième et un autre fleuron. Lettres : pp. 1-372. Table des matières : 14 p. non cotées.

La Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam possède un exemplaire (1068. B. 4-6) étudié par M. K. R. Gallas où l'on a réuni les estampes de deux éditions (Martinet, Gravelot, etc., etc.).

Édition très soignée à grandes marges.

40. (*Édition communiquée par M. A. Jullien et portée à son catalogue d'ouvrages neufs et d'occasion de J. J. Rousseau, 1908.*)

Après la mort de Rey, Barthelemy Vlam imprima une quatrième édition du texte de 1763. Elle fut établie sur un exemplaire de 1769, comme le montre la concordance des paginations, la justification presque constamment identique, etc., etc.

Julie | ou la | Nouvelle Héloïse. | Tome premier. || Julie | ou la | Nouvelle Héloïse. | Lettres de deux Amans, Habitans d'une | petite Ville au pied des Alpes ; | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. | Quatrième édition originale, revue et corrigée. | Tome premier. | A Amsterdam, | chez Barthelemy Vlam. | MDCCLXXXI. | Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande | et de Westfrise. || in-12.

Les seules différences avec l'édition de 1767 pour la description des volumes sont la pagination de la *Préface* au tome II : pp. 1-xxxiv, et la pagination donnée à la table finale des matières : pp. 374-386.

XLI. (*Bibliothèque de Genève. Hf. 2590.*)

Collection | complète | des | Œuvres | de | J. J. Rousseau, | avec Figures en taille-douce. | Nouvelle édition. | Soigneusement revue et corrigée. | Tome Quatrième. | Non la conobbe il mondo, mentre | l'ebbe. | Conobil'io ch'a pianger qui rimasi. | Petrarce. | A Neuchâtel | De l'Imprimerie de Samuel Fauche, | Libraire du Roi. || M.DCC.LXXV. | Julie, | ou | La Nouvelle | Héloïse. | Lettres de deux Amans, Habitans

d'une | petite Ville au pied des Alpes ; | Recueillies et publiées
| par | J. J. Rousseau. || Première partie. || in-12.

Préface : pp. v-viii. — Préface de la Nouvelle Héloïse, ou
entretien etc... : pp. ix-xliii. — Lettres : pp. 1-462. — T. V
(t. II de la *Nouvelle Héloïse*). Recueil d'estampes : pp. v-xxviii.
— Lettres : pp. 1-360. — T. VI (III). Lettres : pp. 1-372.
Table des matières : pp. 373-398.

Mauvaises contrefaçons des gravures de Gravelot.

L'édition de la *Nouvelle Héloïse* a été établie sur le texte de
Rey 1769. Le tome I de la collection reproduit l'avertissement
de 1769 en notant que « cet avertissement est à la tête de
l'édition de M. Rey ». La table analytique et alphabétique est
empruntée. La correction arbitraire « si l'on y joint un sen-
timent plus doux... » est également reproduite.

La collection de Fauche fut réimprimée en 1790 : Collec-
tion complète des Œuvres de J. J. Rousseau, citoyen de
Genève. Neuchâtel de l'imprimerie de L. Fauche-Borel.
Imprimeur du roi. 1790. in-8°. Le seul exemplaire que nous
en ayons rencontré est à la Bibliothèque nationale (Z 36421-
36425) et la *Nouvelle Héloïse* manque.

IV. — ÉDITION DE GENÈVE ET ÉDITIONS DÉRIVÉES.

A. — Édition de Genève 1780-1782.

L'édition de Genève dirigée par du Peyrou et très répandue
au xviii^e siècle est bien connue. Signalons qu'à la fin de
1780, comme l'indique le prospectus dont nous avons parlé,
l'édition commencée depuis environ dix-huit mois ne com-
portait encore que les tomes I à IV¹. La *Nouvelle Héloïse*
(tomes II et III) était pourtant publiée. On s'expliquera donc
les différences de dates singulières que révèlent les nom-
breuses impressions de cette édition, certains exemplaires
portant, comme nous l'indiquerons, doubles pages de faux
titres et titres, les premières avec la date de 1782 et les
deuxièmes avec la date de 1780.

Le texte, pour la *Nouvelle Héloïse*, fut très évidemment
établi à l'aide de l'édition Duchesne, exemplaire annoté qui
appartenait à Coindet². La preuve s'en établit immédiate-

1. Cf. également la date de l'*Avant-Propos* et de la *Dédicace aux Mânes* de
J. J. Rousseau. Neuchâtel, 1779.

2. Cf. *supra*, p. 155.

ment par le fait que toutes les corrections et adjonctions de l'exemplaire annoté se retrouvent dans cette édition : suppression de la note I, 62 ; traduction des vers italiens par Rousseau, sauf ceux des lettres I, 20, 21 ; note III, 20 ; variantes I, 12, 19, 31, etc... Un détail prouvera la fidélité machinale avec laquelle ces corrections ont été reproduites. L'édition Duchesne a comme appels de notes des chiffres. Les appels manuscrits de Rousseau sont des *. Or à la lettre IV, 11 il y a dans l'édition de Genève, pour la note ajoutée par Rousseau, un appel par *, le seul des deux volumes de l'édition. Il a été reproduit machinalement par celui qui a recopié la note de Rousseau. Il n'y a entre les corrections de l'exemplaire annoté par Rousseau. et l'édition de Genève qu'une différence. Si l'on étudie la note IV, 11 de la première édition (p. 237, note aux huit vers italiens), on en comprend clairement le sens. Au contraire, le texte de Duchesne qui transporte les huit vers dans le texte, en maintenant en note la phrase de Rousseau « il aurait pu... », est inintelligible. A juste titre Rousseau la corrige pour la rétablir conformément à la première édition. Mais on constate que cette correction manuscrite est extrêmement confuse. On s'explique très bien, en l'étudiant, que l'éditeur de 1782 l'ait mal interprétée et corrige le texte de Duchesne par celui qu'il nous donne et qui est lui aussi peu intelligible.

Conformément à cet exemplaire 1764 annoté, l'édition de Genève conserve les titres modifiés par Duchesne et non biffés par Rousseau, et la table sommaire des matières qu'il acceptait explicitement.

Il était logiquement possible que du Peyrou ait eu en sa possession non l'exemplaire Coindet mais un autre exemplaire annoté par Rousseau et comportant *au moins* toutes les corrections Coindet. Nous avons donc collationné entièrement l'édition du Peyrou. Il en résulte :

1° Que l'édition du Peyrou est liée étroitement à une édition de Duchesne 1764 (édition de l'exemplaire Coindet). Voici les altérations communes les plus importantes : T. I (de l'édition du Peyrou), p. 65 : *au défaut duquel* (= *au refus*) — p. 105 : *peut goûter* (= *peut goûter sans lui*) — p. 104 : *destrucleur des vertus de l'humanité* (= *des vertus et de l'humanité*) — p. 267 : *je n'ai rien fait que* (= *je n'ai fait que*) — p. 408 (*Si c'était* : = *Si c'était ici*) — p. 498 : *que nous admirons* (= *qui nous admirons*) — p. 503 : *que j'ai à présent* (= *que j'ai maintenant*) — T. II, p. 247 : *à l'homme en géné-*

ral ; on ajoute (= ; à l'homme en général on ajoute) — p. 298 : *dans ses yeux que dans les regards* (= *dans ses yeux si doux que dans les regards plus enjoués*) — p. 311 : Note, *L'homme au beurre...* supprimée — p. 434 : *réalité qui vaut mieux peut-être* (= *réalité*. — *Qui vaut mieux peut-être*) — p. 488 : *sur nous que quand* (= *sur nous quand*).

2° Que l'édition du Peyrou a été très négligée, au moins en cours d'impression. Voici deux exemples de fautes d'impression : *conser vécelle bonhommie* (II, p. 61) — *laissera du moins un charte veuve* (I, p. 503).

3° Que quatre-vingt-dix variantes de l'édition du Peyrou ne se justifient pas par l'édition Duchesne. Ces quatre-vingt-dix variantes révèlent-elles des corrections de Rousseau (autres que celles de l'exemplaire Coindet) ?

Dix-sept entraînent non pas même des sens douteux mais de grossiers contresens. Exemples : T. I, p. 100 : *six mois à Lausanne* (= *six jours*) — p. 396 : *qu'il peut arrêter* (= *qu'il ne peut*) — p. 398 : *que nous admirons* (= *qui nous admirons*). — II, p. 123 : *ce sont des forêts de mâts ou de maïs* (= *de mays*), etc...

Trente-cinq sont des mots sautés dont rien ne justifie la suppression et qui entraînent souvent des faux sens ou des contresens, ou des absurdités. Exemples : T. I, p. 205 : *car quand on parle de qu'elle est*. — T. II, p. 96 : *c'est que les habitants* (= *c'est ce que*) — p. 197 : *pour l'aimer et pour être aimés* (= *pour en être aimés*), etc... La plupart de ces mots sont d'ailleurs des monosyllabes.

Deux sont des mots déplacés sans importance : T. I, p. 3 : *je consens qu'on puisse vous imaginer* (= *vous puisse*), — T. II, 166 : *vous pouvez plus contribuer que* (= *contribuer plus que*).

Dix-neuf sont de menus mots altérés, sans aucune importance, et qui parfois même faussent le sens : T. I, p. 121 : *à ta Julie* (= *à sa Julie*) — p. 209 : *qui ne l'offensent pas* (= *point*) — p. 245 : *dans tout ce que j'ai observé* (= *de tout*) — p. 507 : *sur qui porte la tortue* (contresens = *sur quoi porte*), etc., etc.

Six sont des oscillations de grammaire ou d'usage : T. I, p. 213 : *au col de mon père* (= *au cou*) — p. 304 : *Grâces au ciel* (= *Grâce*). — T. II, p. 199 : *cette charité paresseuse des riches qui payent* (= *qui paye*), etc...

Cinq sont de menus mots ajoutés sans importance (*me. un, des, et, de*). T. I, p. 61 : *le plutôt qu'il me sera possible* (=

qu'il sera possible) — p. 187 : dont ils font un si grand bruit (= font si grand bruit).

Il reste comme leçons qu'on puisse à la rigueur discuter : 1° T. I, p. 242 : je tâcherai du moins qu'il soit sage (= je tâcherai de faire au moins qu'il soit sage) — 2° p. 334 : celle qui vous servit pendant le voyage (= durant) — 3° T. II, p. 170 : un grand secret, un seul chagrin l'empoisonne (= un chagrin secret, un seul chagrin l'empoisonne) — 4° p. 207, note : ce métier oisif (= ce métier oisieux) — 5° p. 248 : Heureux, les enfants bien nés (= Heureux les bien nés) — 6° p. 476 : et qu'il savait bien que tant (= et qu'il savait que tant).

La variante 2 est insignifiante et s'explique mieux d'ailleurs quand on la rapproche de l'altération de Duchesne, dans le voyage (= durant). — La variante 3 fausse fâcheusement le sens et s'expliquerait d'ailleurs par le voisinage des sonorités (un cha)grin secret, (un) grand secret. — La variante 6 n'est qu'une confusion de l'œil du compositeur. L'édition Duchesne porte à la ligne supérieure : qu'il connaissait bien Mme de Wolmar, et bien est juste au-dessus de il savait. Les trois seules variantes qui subsistent sont minimales. Les nombreux contresens et fautes d'impression de l'édition prouvent une grande négligence. Elles sont dues certainement à des corrections plus ou moins conscientes du texte de Duchesne ; les variantes 4 et 5 notamment ne font que modifier des expressions qui ont dû surprendre le compositeur ou le prote.

Rien n'oblige ou n'invite à supposer un exemplaire annoté autre que celui de Coinvet, ou tout au moins dont les annotations fussent différentes

Les éditeurs n'ont prévu nulle part qu'ils avaient à leur disposition un exemplaire corrigé par Rousseau. Mais M. Pierre-Maurice Masson a signalé (p. 370 du t. VI des *Annales J. J. Rousseau*) une lettre de d'Yvernois, très importante, où il indique sa collaboration, ignorée jusqu'ici. Il a fourni « ce que l'auteur lui-même avait préparé pour son édition projetée en 1764... matériaux qu'à son départ pour l'Angleterre il laissa entre mes mains ».

Cette lettre est confirmée par un passage des *Mémoires de Brissot* (édition A. Perroud. Paris, Picard, 1911. T. I, p. 270) : « Divernois, regrettant que je me fusse adressé à Neuchâtel pour l'impression de mes ouvrages m'offrait tous ses services pour l'avenir. Il avait une belle imprimerie et était éditeur des *Œuvres de Rousseau*. » On trouvera dans les *Annales* (VII, p. 130) une lettre de Dupeyron à Girardin qui

fait connaître les premières négociations pour l'édition. M. Martin-Decan a publié dans la *Revue de Paris* (15 septembre 1911, p. 374), d'après les archives du Marquis de Girardin, le Contrat de la Société typographique de Genève avec Moutou, Dupeyrou et Girardin (en 1779).

L'authenticité des leçons nouvelles donne à l'édition une solide importance critique, et semblerait prouver par exemple qu'ils se sont bien référés à des textes de Rousseau pour les leçons nouvelles et additions qu'on trouve dans le *Discours sur l'inégalité*, le *Devin du Village*, l'*Emile*¹.

Il y eut d'abord une édition de format in-4°.

XLII. (*Bibliothèque Nationale. Réserve. Z 1365, in-4°.*)

(1) Collection | complète | des | Œuvres | de J. J. Rousseau. | Tome Second. || (2) Collection | complète | des œuvres | de | J. J. Rousseau, | Citoyen de Genève. | Tome Second | Contenant les trois premières Parties | de Julie ou la Nouvelle Héloïse | A Genève | MDCCLXXXII || (3) La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux Amans, | Habitans D'une petite Ville au pied des Alpes ; | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. | Tome Premier. | Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe : Conobill'io ch'a pianger qui rimasi | Petrarce. | Trad. Le monde la posséda sans la connaître, et moi je l'ai connue je | reste ici-bas à la pleurer || (4) Julie, | ou | La Nouvelle | Héloïse. | Tome premier. || (5) La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux amans, | habitans | d'une petite Ville au pied des Alpes ; | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. | Tome premier. | Genève. | M.DCC.LXXX || in-4°.

Préface : pp. i-iv. — Avertissement sur la Préface suivante : p. v. — Seconde préface : pp. vi-xlvi. — Lettres : pp. 1-536. — Table des Lettres et Matières etc. : pp. 537-548.

Tome troisième. (second de la *Nouvelle Héloïse*) | Contenant la fin de la Nouvelle Héloïse, et les Amours de Mylord Edouard Bomston || *La Nouvelle Héloïse* etc. [comme le titre (3) sauf Tome second] || Lettres : pp. 1-512. — Les Amours | de | Milord Edouard Bomston : pp. 513-530. Table des lettres, etc. : pp. 531-537.

1. Sur la façon dont fut établie l'édition, on consultera utilement la note de Girardin sur l'un des manuscrits de la Chambre des députés et reproduite par Marcellin Pellet (*Revue de la Révolution française*, septembre 1906, p. 197).

Cette édition fut publiée comme on le voit avec une profusion singulière de titres de collection, faux titres, titres. Nous avons décrit l'exemplaire le plus compliqué. Mais tout cela fut le plus souvent simplifié par les éditeurs ou les relieurs. Certains exemplaires ne portent pas les pages 4 et 5 (par exemple *Bibliothèque Nationale* : Inventaire Z 9959 et suivants). D'autres suppriment les pages 1, 4 et 5. Ces titres devaient sans doute permettre aux libraires, éditeurs, particuliers, de relier ou de vendre la *Nouvelle Héloïse* tout au moins dans la collection complète ou séparément. L'exemplaire de la *Nouvelle Héloïse* à la Bibliothèque Nationale (Z 9974) comporte seulement les pages 4 et 5 (avec la date 1780) et par conséquent aucun titre de collection.

Il y a eu certainement plusieurs tirages de cette édition de Genève, très célèbre au XVIII^e siècle et très répandue. Nous indiquons (p. 211) la faute d'impression : *un charte veuve*. Cette faute existe bien dans l'exemplaire de Toulouse que nous avons fait vérifier. Elle est corrigée, nous a confirmé M. Ch. Robert, dans l'exemplaire de Neuchâtel.

Avec l'édition in-4° on publia une édition in-8°. On trouve à la bibliothèque de Lyon (catalogue manuscrit n° 103098) une édition de format grand in-8°, mais qui ne diffère de l'édition in-4° que par la largeur des marges. La véritable édition in-8° est une impression nouvelle.

XLIII. (*Bibliothèque Nationale. Z 36281, in-8°.*)

Cinq pages de titres à peu près identiques comme description à celles de l'exemplaire in-4°. La seule différence est la façon dont sont coupés les vers de Pétrarque et leur traduction : ... io ch'a | et moi je¹ || in-8°.

Préface : pp. 1-v. — Avertissement : p. vi. — Seconde préface : pp. vii-lxii. — Lettres : pp. 1-342. — Table des lettres et matières : pp. 343-355. — T. IV (Second de la *Nouvelle Héloïse*). Lettres : pp. 1-453. Table : pp. 454-464. — T. V (III). Lettres : pp. 1-413. Table : pp. 414-419. — Tome VI (IV). Lettres : pp. 1-349. — Les Amours de Milord Edouard Bomston : pp. 350-376. Table : pp. 377-383.

Les mêmes confusions se présentent dans les pages de titre

1. Ajoutons bien entendu les différences dans l'indication des numéros des tomes, la *Nouvelle Héloïse* commençant au tome III (au lieu de II) et comprenant 4 volumes et non 2

que pour l'édition in-4°. L'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine (23067 G et suiv.) ne comporte que les pages 1, 2 et 3. L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale (Z. 36249) ne possède que les pages 4 et 5 (date de 1780). Là encore la *Nouvelle Héloïse* fut sans doute vendue séparément. L'exemplaire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (R 8° 805^{10bis}), identique pour tout le reste (à partir de la page de titre *La Nouvelle Héloïse*...) comporte deux pages de titre de collection de disposition différente.

Enfin il y eut une édition, ou plus probablement contrefaçon (le frontispice et les treize estampes sont de détestables contrefaçons), de format in-12.

44. (*Bibliothèque de Neuchâtel.*)

Julie | ou | la Nouvelle | Héloïse. | Tome premier. || La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres de deux amans, | habitans d'une petite Ville au pied | des Alpes ; | recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. | Tome premier. | [Les vers de Pétrarque manquent. Fleuron.] Genève | M.DCC.LXXX || in-12.

[Portrait de Rousseau]. Préface : pp. i-iv. — Avertissement : p. v. — Seconde préface : pp. vi-xlviii. — Lettres : pp. 1-342. — Table : 343-355. — T. II. Lettres : pp. 1-453. — Table : pp. 454-464. — T. III. Lettres : pp. 1-413. — Table : pp. 414-419. — T. IV. Lettres : pp. 1-349. — Les Amours de Milord Edouard Bomston : pp. 350-376. — Table : pp. 377-383.

Saut pour la Préface la pagination est identique à celle de notre n° 43. Mais M. Robert a constaté qu'il s'agissait bien d'une nouvelle édition, différente par les caractères. (Dans 43 *et* est toujours imprimé *ſ* ; en toutes lettres dans 44 — s dans 43 est du type f ; s dans 44. Le texte est d'ailleurs exactement identique à celui de 43.)

XLV. (*Bibliothèque de l'Arsenal. 20. 866 ter. B. L.*)

Collection | complete | des œuvres | de J. J. Rousseau, | Tome troisième || Collection | complète | des œuvres de J. J. Rousseau, etc... (Les cinq pages de titres des éditions in-4° et in-8° avec de légères différences : Julie ou de la *Nouvelle Héloïse* — amans = Amans — habitans = Habitans, etc...) || in-12.

Préface : pp. i-vi. — Avertissement : p. vii. — Seconde préface : pp. viii-lxxvii. — Lettres : pp. 1-328. — Table des

Lettres et Matières : pp. 329-342. — T. IV (tome II de la *Nouvelle Héloïse*). Lettres : pp. 1-444. — Table : pp. 445-455. — T. V (III). Lettres : pp. 1-395. — Table : pp. 396-401. — T. VI (IV). Lettres : pp. 1-335. — Les Amours de Milord Edouard Bomston : pp. 336-360. — Table : pp. 361-367.

Les estampes sont de détestables contrefaçons des gravures de Gravelot.

Les Aventures de Milord Edouard Bomston paraissaient pour la première fois dans l'édition de Genève, avec la note (fidèlement empruntée par un grand nombre d'éditions) : « Cette pièce qui paraît pour la première fois, a été copiée sur le manuscrit original et unique de la main de l'auteur, qui appartient et existe entre les mains de *Mme la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier. »

On rencontra tout de suite des éditions séparées de ces *Aventures*, destinées évidemment à ceux qui possédaient des éditions antérieures de la *Nouvelle Héloïse* (*Bibliothèque de Genève*. Hf. 2319).

Supplément à l'Emile | ou | de l'Education, | de J. J. Rousseau. || s. l. n. d. [Genève 1781].

A la suite : Supplément | a la nouvelle Héloïse | de J. J. Rousseau. | pp. 101-128 || in-24.

(*Bibliothèque de Neuchâtel*.)

Emile et Sophie, ou les Solitaires. Ouvrage posthume de M. J. J. Rousseau. A Genève, chez la Société typographique. MDCCLXXXI.

A la suite : Les Amours de Milord Edouard Bomston. pp. 105-133 || in-12.

Notons que ces *Aventures* copiées pour la seule Mme de Luxembourg, et qui causèrent au persécuté Rousseau tant d'inquiétudes, étaient depuis longtemps soupçonnées du public. Le 2 mars 1761 « une personne » a dit à Rey que Rousseau s'occupe à un septième volume qui doit contenir l'histoire de Bomston et le retour de Saint-Preux auprès de M. de Wolmar. En 1764, le 11 mai, Rey revient à la charge : « Il y a des gens qui veulent absolument que vous ayiez publié une suite à la *Nouvelle Héloïse*, un poème¹, je leur sou tiens le contraire². »

1. Il y a là sans doute une confusion avec « le poème en prose » du *Léviite d'Ephraïm*, dont plusieurs amis de Rousseau connaissaient alors l'existence.

2. Lettres de Rey du 2 mars 1761, 11 mai 1764. — Jean-Jacques écrit à

B. — *Éditions filiales.*

Elles ont dû être établies sur l'édition in-8°, plus commode pour le travail d'imprimerie. Il y a entre le texte in-8° et celui in-4° trois des variantes de notre tableau qui sont différentes et qu'on retrouve dans les éditions suivantes, identiques au texte in-8°

46. (*Bibliothèque Nationale. Y². 63854.*)

Julie, | ou | La Nouvelle | Héloïse. | Tome premier || La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux Amans, | habitants d'une petite Ville au pied | des Alpes; | recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. | Tome premier. | Genève. | MDCCLXXX || in-12.

Préface: pp. 1-IV. — Avertissement: p. IV. — Seconde préface: pp. V-XLVIII. — Lettres: pp. 1-312. — Table des Lettres et matières: pp. 313-327. — T. II. Lettres: pp. 1-412. Table: pp. 413-427. — T. III. M.DCC.LXXXI. Lettres: pp. 1-377. Table: pp. 378-384. — T. IV. M.DCC.LXXXI. Lettres: pp. 1-329. — Les Amours de Milord Edouard Bomston: pp. 330-354. — Table: pp. 355-362.

Remarquer la différence des dates pour les tomes III et IV.

47. (*Bibliothèque Nationale. Réserve Y² 3495-3501.*)

Julie, | ou | la Nouvelle | Héloïse. | Tome premier. || La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux Amans; | Habitans d'une petite Ville au pied | des Alpes; | Recueillies et publiées par J. J. Rousseau. | Tome premier. | A Londres. | MDCCLXXXI. ||

Petit in-8° à très grandes marges blanches et impression très soignée.

Préface: pp. 1-V. — Avertissement: p. VI. — Seconde préface: pp. VII-LXIII. — Lettres: pp. 1-140. — Table: pp. 141-144. — T. II. Lettres: pp. 1-205. — Table: pp. 206-211. — T. III. Lettres: pp. 1-252. — Table: pp. 253-256. — T. IV. Lettres: pp. 1-195. — Table: pp. 196-199. — T. V. Lettres: pp. 1-269 — Table: pp. 270-273 — T. VI. Lettres: pp. 1-

M*** (Duclos, sans doute), en 1760 (non datée — Décembre) qu'il ne publiera pas les *Aventures d'Edouard*, qu'il a jeté les cahiers au feu et qu'il n'en reste que la copie de Mme de Luxembourg (*Œuvres*, t. X, p. 235).

245. — Table: pp. 246-248. — T. VII: Lettres: 1-235. — Les Amours de Milord Edouard Bomston pp. 236-261. Table: pp. 262-264.

Réduction des gravures de Moreau le Jeune pour l'édition de Londres (Bruxelles).

Cette édition de luxe sur papier grand format fut tirée à petit nombre. Les exemplaires courants sont de format in-24 (Bibliothèque Nationale, Z 36191 et suiv.). On lit, imprimé à la fin du tome V, le prospectus de la collection: « Collection de petits formats, en beau papier, belle impression, belle gravures, en tout supérieure à celle imprimée à Lyon... »

48. On lit à la suite d'une édition des *Œuvres* de Colardeau (Paris, Cazin, 1793): « Il [Cazin] imprime actuellement l'*Emile*, 4 volumes, et la *Nouvelle Héloïse*, 7 volumes » (Voir A. Corroënne, *Manuel du Cazinophile. Le petit format à figures*. Paris, 1879, in-24, p. 165). Cette note indique que l'édition de 1781 était épuisée et que Cazin la réimprimait. Nous n'avons rencontré nulle part cette édition. Corroënne ne la décrit pas. La promesse de Cazin n'a peut-être été qu'une intention.

XLIX. (*Bibliothèque de Genève. Archives J. J. Rousseau. O. R. 77.*)

Collection | complète | des œuvres | de | J. J. Rousseau,
| Citoyen de Genève. | Tome troisième. | Contenant le 1^{er}
Tome de Julie ou de | la Nouvelle Héloïse. | Aux Deux-Ponts,
| Chez Sanson et Compagnie. | M.DCC.LXXXIII. || Œuvres
| complètes | de | J. J. Rousseau | Citoyen de Genève. | N.
Héloïse. Tome premier. || La Nouvelle | Héloïse | ou | Lettres
| de deux Amans | Habitans d'une petite Ville au pied | des
Alpes; | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. |
Tome I. | Aux Deux-Ponts, | Chez Sanson et Compagnie. |
M.DCC.LXXXII. || in-8°. Préface: pp. 5-8. — Avertissement:
p. 9. — Seconde préface: pp. 10-51. — Lettres: pp. 53-269.
— Table: pp. 271-281. — T. IV (tome II de la *Nouvelle
Héloïse*). Lettres: pp. 5-293. Table: pp. 294-302. — T. V
(III). Lettres: pp. 5-269. Table: pp. 271-275. — T. VI (IV).
Lettres: pp. 5-249. Table: pp. 251-255.

50. (*Bibliothèque de Poitiers D. 2511.*)

Cet exemplaire factice dont nous décrivons au n° 4 les

parties I, II, IV comporte les parties suivantes tirées d'une édition nouvelle (Description communiquée par M. L. Arnould).

[Le faux titre manque.]

La Nouvelle | *Héloïse* | ou | Lettres | De deux Amants, |
Habitants d'une petite Ville au pied | des Alpes ; | Recueillies et
publiées | par J. J. Rousseau. | Avec Figures. | Troisième
Partie. | [Fleuron] | Genève | M.DCC.LXXXIII. || in-8°.
Lettres : pp. 1-143. Table : pp. 145-148.

4^e Partie [comporte le faux titre]. Julie, | ou | la Nouvelle
| Héloïse. | Quatrième Partie. || Lettres : pp. 1-209 (écrit
par erreur 109). Table : pp. 210-215.

5^e Partie. Lettres : pp. 1-191. Table pp. 193-195.

6^e Partie. Lettres : pp. 1-190. Table : pp. 193 (erreur pour
191)-194.

L'édition comporte les 12 gravures de la 1^{re} édition plus la
13^e gravure substituée à la 12^e dans l'édition Duchesne (voir
p. 195). C'est une contrefaçon grossière, d'impression très
négligée.

LI. (*Bibliothèque Nationale. Z. 36351 et suiv.*)

Collection | complete | des œuvres | de J. J. Rousseau, |
Citoyen de Genève. | Tome troisième. | De l'Imprimerie de
la Société littéraire-typographique, | 1783 | La Nouvelle |
Héloïse, | ou | Lettres | de deux amans, | habitants d'une
petite ville | au pied des Alpes. | Tome Premier. || in-12.

Préface : pp. 1-5. — Avertissement : p. 6. — Seconde
préface : pp. 7-60. — Lettres : pp. 61-346. — Table des lettres
et matières : pp. 347-360. — T. IV (Tome II de la *Nouvelle
Héloïse*). Lettres : pp. 1-385. — Table : pp. 386-396. —
T. V (III). Lettres : pp. 1-350 — Table : pp. 351-356 —
T. VI (IV). Lettres : pp. 1-300 — Les Amours de Milord
Edouard Bomston : pp. 301-324. — Table : pp. 325-331.

La Mazarine possède (54.558) un exemplaire incomplet
(tomes III et IV) avec une bonne réduction des gravures de
Moreau.

52. *Bibliothèque de Neuchâtel.*

Julie, | ou | La Nouvelle | Héloïse. || Première partie. ||
La Nouvelle | *Héloïse*, | ou | Lettres | de deux Amants, |
Habitants d'une petite ville au pied | des Alpes ; | Recueillies

et publiées | par J. J. Rousseau. | Avec figures. | Première partie. | Genève. | M.DCC.LXXXIII. || in-12.

Préface : pp. 1-IV. — Seconde préface : pp. V-XLIII. — Sujets des estampes : pp. XLIX [sic]-LVI. — Lettres : pp. 1-245. Table des matières : pp. 237-256.

Le tome I existe seul à la bibliothèque de Neuchâtel. L'édition par son aspect extérieur fait songer à une édition de Hollande. Mais elle est bien établie pour le texte sur celle de Genève.

Mauvaise contrefaçon des deux premières estampes de Gravelot.

53. (*Bibliothèque de Genève. Archives J. J. Rousseau O. R. 19.*)

Julie, ou | La nouvelle | Héloïse. | Tome premier. || La nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux Amans, | Habitans d'une petite ville au pied des Alpes ; | Recueillies et publiées par J. J. Rousseau. | Tome premier. | Genève. | 1788. || in-24.

Préface : pp. 5-8. — Seconde préface : pp. 8-44. — Lettres : pp. 45-278. — Table des lettres et matières : pp. 279-288. — T. II. Lettres : pp. 5-243. — Table : pp. 244-250. — T. III. Lettres : 5-220. — Table : pp. 221-225.

LIV. (*Bibliothèque Nationale. Z. 36.379.*)

Œuvres | complètes | de J. J. Rousseau. | Nouvelle édition, | classée par ordre de matières, et ornée | de quatre-vingt-dix gravures. | Tome premier. | 1788 || [Verso suivant] Les Pièces nouvelles insérées dans ce volume sont : Introduction, par M. Mercier. Voyage à Ermenonville, par feu M. Le Tourneur, pour servir de Préface. Notes de J. J. Rousseau sur sa *Nouvelle Héloïse*. Les Notes des Éditeurs || Frontispice (C. P. Marillier del. J. J. Hubert, sculp. Paysage suisse entouré de neuf médaillons représentant les scènes de la *Nouvelle Héloïse*). La Nouvelle Héloïse. Tome I^{er} || in-8°.

Introduction : pp. 1-56. — Voyage à Ermenonville : pp. 59-176. — La Nouvelle Héloïse [faux titre] : p. 177. Avis : p. 178¹. — Préface : pp. 179-183. — Avertissement :

1. Voici cet Avis : « Les morceaux nouveaux tirés des mémoires ou lettres de Rousseau seront marqués par des guillemets ; les notes qui lui appartiennent seront désignées par un chiffre, et celles de l'Éditeur par une étoile, avec ces mots : *N. de l'Edit.* »

p. 184. — Seconde préface : pp. 185-239. — Avis¹ : p. 240. — Notes de J. J. Rousseau sur sa Nouvelle Héloïse : pp. 241-248. — Lettres : pp. 249-476. — Table : pp. 477-488. — T. II. Lettres : pp. 1-454. Table : pp. 455-468. — T. III. Lettres : pp. 1-479. Table : pp. 480-488. — T. IV. Lettres : pp. 1-418. — Les Amours de Milord Edouard Bomston : pp. 419-446. — Des Ecrits publiés à l'occasion de la *Nouvelle Héloïse* : pp. 447-475. — Table : pp. 476-484.

Il fut publié des exemplaires à grandes marges, in-4°.

Cette édition, faite pour le texte sur celle de Genève 1782, in-8°, a son importance, outre la beauté des gravures et frontispices. Les éditeurs ont eu connaissance de la *Copie Luxembourg* à laquelle ils ont emprunté une addition (tome I, p. 248). Les *Notes de J. J. Rousseau sur sa Nouvelle Héloïse* sont adaptées de la deuxième partie des *Confessions*, encore inconnue du public. L'étude de Mercier sur *les Ecrits publiés à l'occasion de la Nouvelle Héloïse* nous a conservé des analyses et extraits de pièces qui semblent maintenant introuvables. On possède à la Bibliothèque Nationale, relié avec un exemplaire de cette édition (Réserve Z 1380) le *Prospectus*. Les deux premiers volumes de la *Nouvelle Héloïse*, alors publiés, se vendaient 10 livres et 24 livres pour l'in-8°, selon le papier, 24 livres et 48 livres pour l'in-4°.

Les gravures sont des frontispices de Marillier, la reproduction des gravures de Moreau le Jeune et une gravure nouvelle de Wheaty pour la lettre IV, 17. On remarquera que, pour la reproduction des gravures de Moreau, on a fait subir quelques modifications aux costumes pour les mettre d'accord avec les modes nouvelles.

LV. (*Bibliothèque de Vesoul*, n° 2081.)

Collection | complète | des Œuvres | de | J. J. Rousseau, |
Citoyen de Genève. | Tome premier, | avec Figures. |
Contenant le premier volume de la | Nouvelle Héloïse. | A
Paris, | chez Bossange et Comp. Libraires, | rue des Noyers,
n° 33. | Et à Bruxelles, chez J. L. de Boubers, Imprimeur-
Libraire. | 1791 || in-12. |

1. Voici cet Avis ; « Les notes suivantes au sujet de la Nouvelle Héloïse, n'ayant point été publiées dans aucune édition, nous croyons que nos lecteurs ne pourront que nous savoir gré de les rapporter ici ; ce n'est qu'après beaucoup de recherches que nous sommes parvenus à nous les procurer ; elles sont de Rousseau lui-même. »

Préface : pp. i-v. — Avertissement : p. vi. — Seconde préface : pp. vii-lxii. — Lettres : pp. 1-342. Table : pp. 343-357. — T. II. Lettres : pp. 1-453. Table : pp. 454-466. — T. III. Lettres : pp. 1-413. Table : pp. 414-420. — T. IV. Lettres : pp. 1-349. — Les Amours de Milord Edouard Bomston : pp. 350-376. Table : pp. 377-384. ||

L'exemplaire comprend sept gravures. Cinq sont des contrefaçons de Marillier. Les deux autres (arrivée des enfants de Julie auprès de Saint-Preux et Scène du Voile) ne sont signées que J. Maillart S.

LVI. (*Bibliothèque de Genève. Hf. 4197.*)

Œuvres | complètes | de J. J. Rousseau, | Citoyen de Genève. | Nouvelle édition. | Tome troisième. | A Paris, | chez Bâlin, libraire, rue St-Jacques, n° 26 | Caille, rue de la Harpe, n° 150. | Grégoire, rue du Coq St-Honoré | Volland, quai des Augustins, n° 25 | 1793 || in-24.

Préface : pp. 1-5. — Avertissement : p. 6. — Seconde Préface : pp. 7-52. — Lettres : 53-363. — Table des lettres et matières : pp. 364-378. — T. IV (tome II de la *Nouvelle Héloïse*). Lettres : pp. 1-417. — Table : pp. 418-431. — T. V (III). Lettres : pp. 1-379. — Table : pp. 380-387. — T. VI (IV). Lettres : pp. 1-322. — Les Amours de Milord Edouard Bomston : pp. 323-346. — Table : pp. 347-354.

Cette édition est de format in-16 ou in-24 suivant la largeur des marges. Il y eut également des exemplaires in-8° et in-4° avec simple différence de marges. Dans l'exemplaire in-16 de la Bibliothèque Nationale (Z. 36416. Incomplet du tome I) on trouve glissé le Prospectus de l'édition. Le prix était de 8 livres 10 sous, cartonné ; 21 livres sur velin in-8° ; 42 livres sur velin in-4°. Le prospectus ajoute : « Les variantes, additions et corrections recueillies sur les manuscrits de l'auteur, étant déposées au comité d'instruction publique, la Convention nationale nous a accordé la permission de les comparer. Nous publierons ce supplément aussitôt que le travail en sera achevé. Nous nous étendrons plus au long à la dernière livraison. »

L'impression de la *Nouvelle Héloïse* est antérieure à cet examen ; elle est publiée simplement sur l'édition de Genève.

57. (Communiqué par M. A. Jullien, libraire-éditeur à Genève.)

Julie, | ou | la Nouvelle | Héloïse | Tome I || La Nouvelle
| Héloïse, | ou | Lettres | de deux amants, | Habitants d'une
petite ville au pied | des Alpes ; | recueillies et publiées | par
J. J. Rousseau. | Tome premier. | A Lyon, | Chez J. S. Gra-
bit, Imprimeur-Libraire. | M.DCC.LXXXIII ||.

Préface : pp. I-IV. — Avertissement : p. v. — Seconde
Préface : pp. VI-XLVIII. — Lettres : pp. I-342. — Table :
pp. 343-355. — T. II : Lettres : pp. I-453. — Table :
pp. 454-464. — T. III. Lettres : pp. I-413. — Table :
pp. 414-419. — T. IV. Lettres : pp. I-349. — Les Amours
de Milord Edouard Bomston : pp. 350-376. — Table :
pp. 377-383.

58. (*Bibliothèque cantonale d'Aarau*, My 262. Description
communiquée par M. Ch. Robert.)

La | Nouvelle Héloïse, | ou | Lettres | de deux amans, |
Habitans d'une petite ville au pied des | Alpes ; | Recueillies
et publiées par J. J. Rousseau. | Nouvelle édition, | Aug-
mentée en entier des Amours et Aventures | d'Edouard
Bomston, qui ne se trouvent dans | aucune des précé-
dentes | Tome premier. | A Avignon, | Chez Jean-Albert
Joly, Imprimeur- | Libraire. | 1793. || in-24

Préface : p. III. Avertissement : p. VI. Seconde préface :
pp. VII-XXXVI. Lettres : pp. I-192. — T. II : pp. 3-203. —
T. III : pp. 3-192. — T. IV : pp. 5-188. — T. V : pp. 5-178.
— T. VI : pp. 3-193. — T. VII : Les amours et aventures
d'Edouard Bomston pour servir de suite à la Nouvelle
Héloïse. pp. 3-6 : Dédicace (Signée De S... Lausanne, le
1 juillet 1789). — *Les amours etc...* pp. 7-174.

Ce tome VII porte les mêmes indications de lieu, d'éditeur
et de date que les six premiers (Il y a seulement un orne-
ment qui ne se rencontre pas sur les titres des autres volumes).
Mais ces aventures d'Edouard Bomston n'ont rien à voir avec
l'ouvrage de Rousseau. C'est le *Werther* de Goethe traduit par
Seigneux de Correvon.

LIX. (*Bibliothèque de Genève*. Hf. 4243.)

La | Nouvelle Héloïse, | ou | Lettres | de deux amans, |
habitant une petite ville au pied | des Alpes. | par
J. J. Rousseau. | Tome premier. | Lausanne. | 1794 || in-12.

Préface : p. I-3. — Avertissement : p. 4. — Seconde pré-
face : p. 5-39. — Lettres : pp. 41-303. — Table des lettres et

matières : pp. 305-314. — T. II [Seconde et troisième parties]. Lettres : pp. 1-348. — Table : pp. 349-357. — T. III [quatrième et cinquième parties]. Lettres : pp. 1-320. — Table : pp. 321-324.

60. (Bibliothèque de M. A. Lombard, professeur à l'Université de Neuchâtel. Description communiquée par M. Ch. Robert.)

Julie, | ou | la Nouvelle | Héloïse. | Tome premier || La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux amans, | habitans d'une petite ville | au pied des Alpes ; | recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. | Nouvelle Edition, ornée de gravures. | Non la connobe il mondo, mentre l'ebbe : | Conobbil'io ch'a Pianger qui rimasi, Petrarce. | Tome premier. | A Paris, | Chez le Prieur, Libraire, rue de Savoye, n° 12 | 1794 || in-24.

T. I. Préface : pp. v-viii. Avertissement : p. ix. Seconde préface : pp. x-liii. Lettres : pp. 53-252. Table : pp. 253-254. — T. II. Lettres : pp. 5-245. Table : pp. 246-247. | T. III. Lettres : pp. 1-250. Table : pp. 251-252. — T. IV. Lettres : pp. 5-249. Table : pp. 250-251. — T. V. Lettres : pp. 5-214. Table : p. 215. — T. VI. Lettres : pp. 5-212. Table : p. 213.

LXI. (Bibliothèque de Genève. Archives J. J. Rousseau O. R. 52.)

OEuvres | completes | de | J. J. Rousseau. || OEuvres | completes | de | J. J. Rousseau, | citoyen de Genève. | Tome troisième. | A Basle, | de l'imprimerie de J. J. Thourneisen. | M.DCC.XCV || La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux Amans | habitans d'une petite ville | au pied des Alpes ; | Recueillies et publiées | Par J. J. Rousseau. ||

Préface : pp. 3-5. — Avertissement : p. 6. — Seconde préface : pp. 7-44. — Lettres : pp. 45-308. — Table des lettres et matières : pp. 309-320. — T. IV (tome II de la *Nouvelle Héloïse*). Lettres : pp. 1-348. Table : pp. 349-357. — T. V (III). Lettres : pp. 1-320. — Table : pp. 321-324. — T. VI (IV). Lettres : pp. 1-283. — Les Amours de Milord Edouard Bomston : pp. 284-304. — Table : pp. 305-311.

62. (Bibliothèque de Neuchâtel.)

La Nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux amans |

habitans d'une petite ville | au pied des Alpes ; | recueillies
et publiées | par | J. J. Rousseau | Tome premier | A
Leipsic, | chez Gérard Fleischer, le cadet. | 1796 || in-12

[Portrait de Rousseau]. Préface : pp. 1-3. — Avertissement :
p. 47. — Seconde préface : pp. 5-39. — Lettres : pp. 41-303.
— Table : pp. 305-316. — T. II. Lettres : pp. 1-348. —
Table : pp. 349-357. — T. III. Lettres : pp. 1-320. — Table :
pp. 321-324. — T. IV. Lettres : pp. 1-283. — Les Amours
de Milord Edouard Bomston : pp. 284-304. — Table :
pp. 305-311.

LXIII. (*Bibliothèque d'Yverdon. N° 3253. Description com-
muniquée par M. Ch. Robert.*)

OEuvres | de | J. J. Rousseau. | Julie | Partie I || OEuvres
| complètes | de J. J. Rousseau, | Nouvelle édition. | Con-
forme à celle de Genève, 1782, et | augmentée de quelques
nouvelles Pièces. | Tome troisième. | A Lyon. | 1796. || in-12

T. I. Préface : pp. 1-IV. — Avertissement : p. v. — Seconde
préface : pp. VI-XLVIII. — Lettres : pp. 1-342. — Table :
pp. 343-355. — T. II. Lettres : pp. 1-453. — Table : pp. 454-
464. — T. III. Lettres : pp. 1-413. — Table : pp. 414-419.
T. IV. Lettres : pp. 1-349. — Les Amours de Milord Edouard
Bomston : pp. 350-376. — Table : pp. 377-383.

M. Ch. Robert a confronté cette édition avec l'édition
44. Il y a identité presque complète. Les seules diffé-
rences sont les signatures (in-12 au lieu de in-8°) et les
titres courants. Cette édition n'est donc probablement qu'une
réimpression avec un nouveau titre.

64. L'édition suivante, de Lausanne 1792, n'est qu'une
mauvaise entreprise de librairie ; mais elle fut singulièrement
éditée et il nous a été malaisé de la classer. 1° L'éditeur a eu
certainement connaissance de l'édition Mercier 1788, à la-
quelle il emprunte le *Voyage à Ermenonville* de Le Tourneur.
Il lui emprunte également, ou bien à une édition de Genève,
les traductions des vers italiens — avec d'assez fréquents
oublis — et sans doute (plutôt qu'à l'édition Duchesne 1764)
la table sommaire des matières. 2° Mais ni l'édition Mercier,
ni l'édition de Genève n'ont servi pour l'impression. On trouve
en effet, partie I, lettres 12, 19, 31, les leçons de Rey 1761 et
non les corrections typiques : *pour les livres, beaucoup médi-
ter, tourment, gloire et bonheur*. De même les titres des lettres

et la disposition de la note IV, 11 appartiennent à la première édition. Les parties I, II, III, V, VI sont donc établies sur un texte de la famille 1761. On n'y retrouve pas les variantes de la famille Rey 1763. 3° Mais la quatrième partie a été établie sûrement sur un exemplaire de cette famille 1763 (sans doute cette partie manquait-elle dans l'exemplaire de 1761 utilisé par l'imprimeur, ou bien, comme nous l'avons vu pour certains exemplaires¹, avait-on relié une quatrième partie de 1763 avec une troisième de 1761). En effet, toutes les notes supprimées dans l'édition de 1763 sont également supprimées. En outre et surtout on y trouve, avec les variantes des lettres IV, 11 et 17 : *un ciel serein, la fraîcheur de l'air... des guirlandes de houblon, de liseron...* avec la note nouvelle de la lettre IV, 11 : *Cette réponse n'est pas exacte...*, communes également à l'édition de Genève, la correction cruciale (IV, 10) : *Laitages excellens qui se font sur le mont Jura...* au lieu de : *Laitages excellens qui se font sur la montagne de Salève. Je doute, etc...*

Il reste d'ailleurs pour que cette conclusion soit indiscutable les difficultés que voici : De nombreuses et assez importantes variantes sont inconnues à Rey 1763, Duchesne 1764, etc., etc. Exemples : *contraindre — contrefaire* (IV, 2) — *que j'ai vécus = que j'ai passés* (Ibid.) — *le doux titre = le doux nom* (IV, 3), etc... etc... Mais ces difficultés ne sont pas insurmontables. Quelques-unes de ces variantes aboutissent à de véritables non-sens : *non moins timide ni tendre = non timide ni tendre* (IV, 6) — *Je crois avoir accompli les vœux = voir accomplir...* (IV, 10) : — *Il se trouve ainsi plus que doublé... est à peu près alors = serait ainsi plus que doublé... serait à peu près alors...* (Ib.) On peut donc croire simplement, comme l'aspect de toute l'édition le confirme, à une grande négligence d'impression. Il y a ainsi de très nombreuses variantes par omissions, mots sautés, pronoms, conjonctions, syllabes tombés. (Exemples : *il mangeait Aristote = mangerait — un pan de son habit galant étendu = galamment — est-il juste qu'un mauvais sujet = qu'un nouveau venu sans affection et qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet.*) Il y a vingt-huit fautes de ce genre pour les cent cinquante premières pages.

(Bibliothèque de Lyon. 317626.)

La nouvelle | Héloïse, | ou | Lettres | de deux Amans, |

1. Édition de Rey 1763. Exemplaire de Genève.

Habitans d'une petite ville au | pied des Alpes. | Recueillies
par J. J. Rousseau et précédées | du voyage à Ermenonville,
de M. le Tour | neur. | Tome premier. | A Lausanne, | chez
François Lacombe, Libraire. | 1792 || in-12.

Préface : pp. i-iv. — Voyage à Ermenonville : pp. v-cvi. —
Lettres : pp. 1-298. — Table : pp. 299-311. — T. II. Lettres :
pp. 1-310. — Table : pp. 311-318. — T. III. Lettres : pp.
1-346. — Table : pp. 347-352. — T. IV. Lettres : pp. 1-353.
— Les Aventures de Milord Edouard Bomston : pp. 354-
376. — Table : pp. 377-382.

64^{bis}. (*Bibliothèque de Genève*. S. 145.)

La nouvelle | Héloïse, | ou Lettres | de deux amans, |
Habitans d'une petite ville au pied des Alpes ; | Recueillies et
publiées | Par J. J. Rousseau. | Tome premier. | Londres. ||
[sans nom, ni date, mais certainement de la fin du XVIII^e
siècle]. in-12.

Préface : pp. 3-5. — Avertissement : p. 6. — Deuxième
préface : pp. 7-38. — Lettres : pp. 39-232. — T. II. Lettres :
pp. 3-256. — T. III. Lettres : pp. 3-235. — T. IV. Lettres :
pp. 1-216.

(Édition sur beau papier. Gravures de Marillier.)

V. — ÉDITIONS POSTÉRIEURES AU DÉPÔT DES MANUSCRITS
A LA CONVENTION.

LXV. (*Bibliothèque Nationale. Réserve. Z 514 et suivants.*)

Œuvres | de | J. J. Rousseau, | Tome second, contenant
| La Nouvelle Héloïse. || Œuvres | de J. J. Rousseau, | citoyen
de Genève. | Edition ornée de Figures, et collationnée sur les
| Manuscrits originaux de l'Auteur, déposés au Comité | d'Ins-
truction publique. | Nouvelle Héloïse, tome I | A Paris, |
chez Defer de Maisonneuve, rue du Foin S. Jacques, n° 11.
| De l'Imprimerie de Didot le Jeune. | 1793 || Explication des
estampes | contenues | dans ce volume, [Frontispice de
Cochin. Quatre gravures de Monsiau] || La | Nouvelle.
Héloïse, | ou | Lettres | de deux Amans, | Habitans d'une
petite Ville au pied des Alpes. | Non la connobe il mondo,
mentre l'ebbe : Conobill'io ch'a pianger qui | rimasi. | Pétrarque.
| Trad. Le monde la posséda sans la connaître, et moi qui
l'ai connue je reste | ici-bas à la pleurer. || in-4°.

Préface : pp. 9-12. — Seconde Préface : pp. 13-41. — Lettres : pp. 43-584. — Table : pp. 585-600 — T. III (tome II de la *Nouvelle Héloïse*,) A Paris et Amsterdam, | chez J. E. Gabriel Dufour, Successeur de Defer de | Maisonneuve. | De l'imprimerie etc... | an VII || Lettres : pp. 9-529. — Les Amours de Milord Edouard Bomstom : pp. 531-548. — Table : pp. 549-556.

L'édition Defer de Maisonneuve est la première qui s'annonce comme « collationnée sur les Manuscrits originaux de l'Auteur, déposés au Comité d'Instruction publique ». L'Avertissement de l'éditeur précise qu'il a bien eu connaissance de deux manuscrits, le manuscrit Luxembourg et l'un des deux brouillons, évidemment la copie personnelle. Il ajoute que ce manuscrit « a servi à faire la première édition, dont les épreuves ont été vues et corrigées par l'auteur. Nous avons cette édition sous les yeux ». Même si cet avertissement était sincère, la méthode selon laquelle le texte aurait été établi serait donc défectueuse. La copie personnelle, pas plus que la copie Luxembourg, nous l'avons dit, n'ont servi pour la première édition et la comparaison la plus superficielle aurait montré à l'éditeur quelles différences profondes les séparaient. La nécessité qui s'impose de ne les utiliser que comme contrôle occasionnel nous permet de négliger l'étude détaillée des corrections que l'éditeur de 1793 leur a demandées. En fait on s'aperçoit très vite que, s'il s'en est parfois servi, il l'a fait avec une extrême négligence. Il annonce tout d'abord qu'il a eu la première édition sous les yeux. Or les compositeurs ont travaillé sur l'édition de Genève. Toutes les variantes essentielles que Genève doit au seul exemplaire annoté de Rousseau sont en effet reproduites. En outre, pour les quarante-sept variantes de notre tableau, l'édition Defer de Maisonneuve s'éloigne de la première édition sur quarante-trois points. L'étude des manuscrits lui aurait permis de confirmer cette première édition et de se défier de l'édition de Genève sur au moins huit points, d'éviter par exemple les contresens, signalés pp. 143 et 168, où la pensée de Rousseau est inversée ou rendue inintelligible. Indiquons seulement que l'édition ajoute à la fin de la Préface quelques lignes : « Allez, bonnes gens avec qui j'aimai tant à vivre...¹ »

1. Petitain se demande déjà où ces lignes ont été trouvées. La Copie Luxembourg n'a pas de Préface. L'éditeur indique qu'il emprunte son addi-

LXVI. (*Bibliothèque Nationale. Z. 36451 et suiv.*)

Œuvres | de | J. J. Rousseau, | Citoyen de Genève. |
 Tome troisième. | A Paris, | De l'Imprimerie de P. Didot
 l'Aîné, | Au Palais des Sciences et arts. | An IX. (1801) ||
 Julie, | ou | La Nouvelle Héloïse ; | ou | Lettres | de deux
 amants, habitants d'une | petite ville au pied des Alpes ;
 | recueillies et publiées | par J. J. Rousseau. | Non la conobbe
 il mondo, mentre l'ebbe : | Conobill'io, ch'a pianger qui
 rimasi. Petrar | Le monde la posséda sans la connaître ; et moi
 je | l'ai connue, je reste ici-bas à la pleurer. ||

Préface : pp. 3-5 — Avertissement sur la préface suivante :
 p. 6 — Seconde préface : pp. 7-40 — Lettres : pp. 41-409
 — Table des lettres et matières : pp. 410-423 — T. IV (tome
 II de la *Nouvelle Héloïse*). Lettres : pp. 3-291 — Table : pp.
 292-298 — T. V (III). Lettres : pp. 3-302 — Les Amours de
 Milord Edouard Bomston : pp. 303-318 — Lettre à M...
 Montmorency... 1760 [« Le mot propre me vient rarement,
 etc... »] pp. 319-320 — Sujets d'estampes : pp. 321-322 —
 Table : pp. 333-337.

Cette édition fut faite plus sérieusement que la précédente.
 L'avis des éditeurs annonce qu'ils n'ont « épargné ni recherches,
 ni soins, ni dépenses, pour la rendre précieuse aux gens de
 lettres par l'extrême pureté du texte, altéré trop longtemps, et
 par les entraves que la censure mettait au génie de l'auteur
 à l'époque des premières éditions, et par la négligence des
 libraires qui les ont renouvelées et multipliées à l'infini
 pendant trente ans et plus... » Pour la *Nouvelle Héloïse* ils
 auraient collationné le texte sur deux manuscrits, le manu-
 scrit Luxembourg et la Copie personnelle. Ces manuscrits
 leur auraient servi « à corriger quelques-unes de ces fautes
 légères qui échappent à l'attention la plus soutenue ». Mais
 les éditeurs se trompent quand ils annoncent que la Copie
 personnelle « avait été mise au net par l'auteur pour servir
 à l'impression de l'ouvrage » ou du moins ils n'indiquent pas
 que des corrections innombrables avaient fait de cette copie
 un nouveau brouillon. Ils se trompent plus singulière-
 ment encore en indiquant que cette Copie et la Copie
 Luxembourg « diffèrent très peu ». Les différences sont au

tion à la copie « qui a servi pour l'impression ». Il n'avait certainement
 pas la copie envoyée à Rey. Il s'agirait donc de la Copie personnelle dont il
 ne reste que les parties IV-VI. Il faut supposer que l'éditeur a eu commu-
 nication des parties I-III, aujourd'hui perdues, précédées de la 2^e Préface.

contraire profondes. En fait le texte a été imprimé sur celui de Genève¹ à qui Didot emprunte les titres modifiés de Duchesne, la table sommaire, les traductions des vers italiens de Rousseau. Mais il emprunte effectivement, soit à la première édition, soit aux manuscrits un certain nombre de corrections. Il comporte les leçons exactes : *et le bateau ayant besoin de raccommoder* (IV, 17) — *une sorte de jouissance qui supplée à la réalité* — *Qui vaut mieux peut-être* (VI, 8). Il maintient les variantes I, 19 et 31 conformes aux manuscrits et à la première édition : « *pour les ouvrages... le tourment des tiens... ô gloire et bonheur de ma vie.* » Il rétablit conformément au texte de 1761 les vers italiens et la note IV, 11, bouleversés constamment par tous les éditeurs. Il reste pourtant que ce travail de revision a été fait maladroitement. Un certain nombre de variantes (IV, 1 : *tout le veut. mon cœur, mon devoir... mes enfants, moi même* ; — IV, 9 : *en sorte que je le vois retourner beaucoup plus rassuré sur son cœur...* — V, 3 : *Dans le second on s'applique à l'individu, à l'homme en général* ; — VI, 2 : *si ton ami n'eut pas été pas ton amant j'ignore ce qu'il eut été pour toi, etc.*) gardent de l'édition de Genève ou y ajoutent des contresens et absurdités qu'un peu d'attention aurait rendus évidents et que la première édition ou les manuscrits auraient permis de corriger immédiatement.

LXVII. Le *Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur*, Paris, Renouard, 1819, 4 vol. in-8°, signale l'édition suivante : (pp. 303-304).

Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève. Paris, de l'imprimerie Pierre Didot l'aîné, 1796, 25 vol. gr. in-18, fig. vélin.

Soixante gravures de Dupréel.

On tira cent exemplaires numérotés à 400 francs ; puis on refit avec les mêmes planches des exemplaires in-8°, six cents au moins.

La Bibliographie de Quérard signale des éditions de la *Nouvelle Héloïse* qui nous sont restées inconnues.

68. Genève, 1786, 6 v. in-12.

69. Genève, 1787, 4 v. in-18.

1. Ou sur un texte de même famille.

70. Paris, 1799, 6 v. in-18.

Elle signale, sans nom de ville, des éditions que nous supposons identiques à *Genève* 1762 — *Amsterdam*, 1767 — *Lausanne*, 1792 — *Lausanne*, 1794.

Editions Petitain et Musset-Pathay.

Ajoutons quelques renseignements sur ces deux éditions, les plus intéressantes du XIX^e siècle.

L'édition donnée par Petitain (Paris, Crapelet, Lefèvre, 1819-1820) indique dans son *Avertissement* les principes qui ont servi à l'établissement du texte. L'éditeur a suivi le texte de Genève confronté avec la première édition et à l'occasion avec celui de l'édition 1801 ou les manuscrits du Palais-Bourbon. On pourra voir en comparant cet *Avertissement* avec notre étude ce que l'information de Petitain, fort judicieuse, eut de nécessairement insuffisant puisqu'il ne connaissait ni l'exemplaire annoté Coindet, ni l'édition de Rey 1763, etc...

Les critiques contre l'édition de 1801 sont justes lorsque Petitain affirme que les corrections ont été faites sans méthode. Il a tort du reste d'affirmer que rien ne justifie les textes « *peu lire et beaucoup méditer* », « *ô charme et bonheur de ma vie* ». Ils sont donnés comme nous l'avons montré (p. 150 et 157) par un *Errata* de Rousseau.

Petitain a bien confronté l'édition de Genève avec la première édition. Il a repris à cette première édition la note I, 62 (« Il y a ici beaucoup d'inexactitude ») supprimée dans l'exemplaire annoté et dans l'édition de Genève (Voir de même la note III, 3 et le rétablissement logique de la note et des citations à la lettre IV, 11. Cf. supra p. 210). Mais cette confrontation n'a été sans doute qu'occasionnelle. La première édition aurait permis à Petitain de corriger les contresens dont nous avons parlé (p. 148) et la variante fâcheuse citée p. 210 (note IV, 11), qu'il emprunte à l'édition de Genève.

L'édition Musset-Pathay (Paris, Dupont, Bossange, Chasériau. 1823-1826) reproduit simplement (pour la *Nouvelle Héloïse*) le texte de Petitain (voir par exemple la présence de la note I, 62, etc.).

Conclusion.

Au lendemain même de la publication du roman et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les éditeurs ont cru plaire au public

en assurant qu'ils donnaient un Rousseau plus exact et plus complet, une « nouvelle édition revue et corrigée » et qui n'était, en réalité, ni corrigée, ni revue. Il n'est guère de contrefaçons, même détestables, qui n'ornent leur page de titre de ces fallacieuses promesses. Elles assurent ainsi que, dès 1761, Jean-Jacques est de ceux dont on entend connaître exactement la pensée, l'un de ces grands écrivains dont les miettes sont d'or et dont le génie est sacré. Elles signifient même sans doute, pour certains éditeurs et pour certains lecteurs, qu'entre le persécuté et l'autorité qui le persécute, c'est pour la pensée sincère et libre que l'opinion publique se décide. « *Nouvelle édition revue et corrigée* », cela veut dire qu'il importe de lire, sur la société, la morale et la religion, non ce qui convient à la censure mais ce qu'a vraiment écrit Rousseau. Lorsque Rey imprime « *Seconde édition originale* » il avertit qu'il réédite l'édition de Hollande et non l'édition de Robin soigneusement émoussée par Malesherbes. De cette édition de Paris les exemplaires sont rares. Si médiocre que fût son édition, nul contrefacteur n'a voulu, par dessein ou par nonchalance, la reproduire. Les prudences de Malesherbes n'ont pas été suivies par les scrupules du commerce ; c'est dire qu'elles furent dédaignées par l'opinion.

Surtout ces longues et monotones recherches n'auraient pas été vaines quand elles ne nous auraient donné qu'un seul chiffre : soixante-douze éditions de la *Nouvelle Héloïse* publiées collectivement ou séparément avant 1800. Et même plus ces listes d'éditions s'allongent, plus elles risquent d'être incomplètes. Qu'un ouvrage ait eu une, deux ou trois éditions, il y a chance fort souvent pour qu'on arrive à ne pas s'y tromper. Qu'il en ait eu cinquante, cela signifie que d'innombrables lecteurs l'ont demandé à leurs libraires ; cela signifie aussi qu'en présence de ces demandes, partout où il y avait un éditeur audacieux, dans l'absolue liberté où l'on était de contrefaire un ouvrage imprimé en Hollande, il y a eu tentation de contrefaçon, il y a eu bien souvent contrefaçon. C'est dix, vingt, trente de ces éditions de province ou de l'étranger qui nous ont peut-être échappé. En quarante ans il y a donc eu sans doute plus de quatre-vingts tirages de la *Nouvelle Héloïse*. La seule première édition a été tirée pour le moins à quatre mille exemplaires. Exception faite pour les contes de Voltaire ¹, Gil Blas, certains romans

1. Voir pour la comparaison avec l'influence de *Candide* l'édition de

de Prévost, il n'est pas de roman contemporain de Rousseau qui ait vraisemblablement atteint le dixième de ce chiffre. Il n'est peut-être pas d'autre ouvrage qui l'ait atteint. C'est la confirmation de tout ce que vont nous apprendre les jugements des critiques et des journalistes, les anecdotes des Mémoires, la correspondance pittoresque de la Bib. de Neuchâtel. Il n'y a pas d'œuvre littéraire au XVIII^e siècle qui ait contribué plus clairement que le roman de Rousseau à pétrir les âmes françaises.

Enfin retenons que la publication de la *Nouvelle Héloïse* offre un intérêt incomparable pour l'étude des relations entre les auteurs, les éditeurs et le gouvernement dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Grâce aux lettres de Rousseau à Rey, publiées par Bosscha, grâce aux lettres de Malesherbes et de Rey publiées par Streckeisen-Moultou ou conservées à Neuchâtel, il n'est pas d'ouvrage au XVIII^e siècle, à beaucoup près, dont nous puissions suivre aussi clairement les aventures jusqu'au jour de la mise en vente. La *Nouvelle Héloïse* est l'exemple le plus favorable d'un ouvrage imprimé à l'étranger mais officieusement autorisé. Malesherbes sert d'intermédiaire pour les épreuves ; il autorise l'entrée des ballots en France. Pourtant que de craintes et que de risques pour Rey. Le port des paquets d'épreuves est extrêmement coûteux. Quand le marché est fait avec Rousseau, rien ne prouve que la vente en France sera tolérée. Lorsque Malesherbes, parce qu'il est Malesherbes, et que l'auteur est Rousseau, autorise Robin à recevoir les ballots, rien ne défend Robin contre la concurrence d'une contrefaçon vendue aisément à meilleur compte ; rien ne lui assure la vente de ses deux mille exemplaires et ne promet à Rey qu'il sera payé. En fait ce n'est plus deux mille exemplaires qu'il faudra vendre, mais trois mille puisque mille sont réimprimés à Paris. Et de toutes parts, à Lyon, Rouen, Hambourg, Genève etc... les contrefaçons se multiplient sans que, ni en droit ni en fait, les autorités ne puissent ni ne veuillent s'y opposer. Rey gagna assurément de l'argent. Mais l'entreprise, avant le succès, n'était pas, il faut le dire, tout à fait sûre. Les quatre-vingt-dix louis neufs promis à Rousseau n'étaient pas la somme dérisoire qu'il nous semble. On ne croit plus aujourd'hui que la censure,

M. Morize (Paris, Hachette, 1913) qui donne la bibliographie des éditions et notre étude sur les *Imitations françaises de Candide* dans les *Mélanges offerts à M. G. Lanson* (Paris, Hachette, 1922).

la Sorbonne et le Parlement n'étaient pour les écrivains que de vains fantômes et la Bastille une aimable villégiature. Mais n'eussent-ils tenu sur la tête des auteurs que des foudres de clinquant qu'ils eussent encore gardé des armes aisément efficaces. Par les privilèges et les tolérances, par les poursuites et les entraves de la vente et du colportage, ils frappaient les éditeurs à la bourse ; ils opposaient ainsi aux auteurs une des plus solides barrières, celle de l'argent.

QUATRIÈME PARTIE

L'INFLUENCE DE LA NOUVELLE-HÉLOÏSE

CHAPITRE I

LE SUCCÈS DU ROMAN

I. — TÉMOIGNAGES GÉNÉRAUX (a).

Le succès fut tout de suite considérable. Rousseau fit ce qu'il fallait, peut-être sans calcul, pour tenir en éveil les curiosités. Il parle de son roman. Il le lit, par fragments, aux amis qui viennent le voir, à Morellet, à Diderot, à Deleyre, à Cahagne¹. Mme de Luxembourg et Mme d'Houdelot en ont une copie. Le journaliste Bastide offre deux cents louis pour insérer l'ouvrage dans *le Monde comme il est*². D'Allemagne, de Genève, de Paris, Rey reçoit des lettres qui témoignent qu'on s'inquiète du livre et qu'on en connaît le sujet³. Quand les exemplaires d'Amsterdam arrivent à Paris la mise en vente est retardée pour que l'édition de Paris s'achève. Mais Rousseau, ou M. de Malesherbes, distribuent quelques exemplaires. Ils circulent. Le 22 décembre 1760, Lorenzi en connaît trois qu'on « s'arrache »⁴. On passe les nuits blanches à les lire. A la mise en vente, l'engouement ne diminue pas. Rousseau nous a conté l'aventure de cette grande dame qui, prête à partir pour le

(a) Dans toute cette étude de l'influence nous ne donnons pas les références des articles et passages relativement courts qu'on trouvera énumérés avec des références précises dans la partie III de notre Bibliographie.

1. *Mémoires* de Morellet (206), t. I, ch. v. — *Nouvelle-Héloïse*, t. I, p. 80. — Cahagne, Lettre à la Bib. de Neuchâtel (ms. n° 7902).

2. Bosscha (11), p. 93 et lettre inédite de Bastide (Bib. de Neuchâtel).

3. Lettre de Rey (Bib. de Neuchâtel).

4. Lettre de Lorenzi (Bib. de Neuchâtel).

bal, ouvre le roman, oublie son bal et les heures, et achève la nuit sans interrompre sa lecture ¹. Il ne semble pas qu'il se soit vanté. « Tel libraire avide, j'ose l'assurer, nous dit L. S. Mercier, exigeait douze sous par volume, pour la simple lecture, et n'accordait que soixante minutes pour un tome ². » Mercier est de ceux qui ont quelquefois exagéré. Mais l'abbé Brizard le confirme ³; et la *Correspondance littéraire*, qui n'aime pas Rousseau, avoue que les femmes passaient à le lire et à fondre en larmes les nuits qu'elles ne pouvaient pas mieux employer ⁴. Bref « c'est un succès prodigieux » : « tout Paris pour Rodrigue a les yeux de Chimène ». C'est « le livre du jour », qu'on exalte jusqu'aux nues dans les salons comme « aux promenades » ⁵. A Lyon il réussit comme à Paris, et à Genève comme à Lyon. A Vrès, en Bretagne, on gémit d'avoir attendu le livre trois mois, à Hennebont de n'en avoir, le 5 juin, qu'une édition très fautive, sans gravures ⁶. Un lecteur de Nangis en tire pour le *Mercure* un dialogue des morts ⁷. Le succès s'affirme, comme il convient à cette date, par la discussion et la polémique. Le roman « partage la ville et la cour »; il excite de « grandes rumeurs dans la république des lettres ». Si bien qu'Aublet de Maubuy doit lui faire place dans son *Histoire des troubles et des démêlés littéraires*, comme l'abbé Iraitlh dans ses *Querelles littéraires* ⁸.

En un an Rey gagne dix mille livres pour le moins, puisqu'il l'avoue ⁹. Enfin et surtout tous ces témoignages sont confirmés par la seule preuve qui soit décisive. On publie, nous l'avons dit, de 1761 à 1800, soixante-douze éditions ou contrefaçons, si l'on y joint celles qui font partie des *Œuvres*.

1. *Œuvres*, t. IX, p. 3.

2. (200), p. 458.

3. Ms. de la bibliothèque de l'Arsenal (136).

4. (22), t. XI, p. 287.

5. Lettres inédites de La Condamine (3 fév. 1761) et de Roguin (27 fév. 1761) à la Bib. de Neuchâtel. — *Affiche de province*, 4 mars 1761, p. 33.

6. Lettres de Cornabé (28 mai 1761), Paul Chappuis (12 déc. 1764). François, Fromaget, à la Bib. de Neuchâtel.

7. N° 184^{bis} de notre *Bibliographie*.

8. Aublet (122), t. II, p. 47. — Iraitlh (175), t. II, p. 346. — *L'Élève de la Nouvelle-Héloïse* (243), p. 17.

9. Lettre du 7 déc. 1761 à la Bib. de Neuchâtel. — Pour la vente de ses 4000 ex., il lui serait resté 1800 ex. le 1^{er} juin, 6 à 700 le 17 août, 500 (dans une lettre sans date); la vente était gênée par les contrefaçons.

II. — L'ACCUEIL DES GENS DE LETTRES.

Dans ce démêlé littéraire, constatons d'abord que les gens de lettres ne furent pas, pour la plupart, du côté de Rousseau. Ils n'aiment guère, à l'ordinaire, le succès des autres. Et ils n'aiment pas Rousseau qui ne les aimait pas et tenait leur métier pour inutile ou funeste. Voltaire fut le chef de ce chœur ironique ou furibond. Sa critique sans doute fut juste parfois ; il a senti l'emphase et le dogmatisme de l'*Héloïse*. Mais entre lui et Rousseau il y avait l'abîme que creuse inévitablement l'opposition des goûts, du tempérament, des intérêts. Depuis son établissement aux Délices, la *Lettre à d'Alembert*, et l'incessante hostilité qui opposait le châtelain de Ferney au citoyen de Genève, il tenait Rousseau pour un fourbe et un polisson. Il parla donc du roman avec une haine naïve, et accumula, pour le juger, les sottises fielleuses¹. Il s'ébaudit, à dix reprises, dans ses œuvres ou sa correspondance, du suisse et de la suisse, du pédagogue et de l'écolière, de ce polisson vérolé, et de ces « baisers âcres » qui lui semblent le comble de l'ineptie littéraire. Il publia, sous la signature du Marquis de Ximénez, homme à tout faire, surtout de basses besognes, et qui n'y fournit que son nom, ces *Lettres sur la Nouvelle Héloïse ou Aloïsia de M. J. J. Rousseau*, qui délayèrent en trente pages, méthodiquement grossières ou surnoises, ce qui n'était ailleurs que boutades. Elles indignèrent non seulement Fréron mais Haller qui n'aimait guère la *Nouvelle Héloïse* et Grimm qui ne l'aimait pas du tout². Elles sont, dit l'ambassadeur van Swieten, « généralement méprisées »³. C'est là que « M. de Wolmar » se déclare très enchanté du tonneau bien qu'un autre l'eût percé, qu'on conte comment Rousseau fut rossé et laissé tout sanglant par les violons de l'Opéra et que le pieux Voltaire s'indigne que la belle Julie trouve « notre religion très ridicule et très vénale ». C'est le Voltaire des plus mauvais jours et des plus sots.

Beaucoup de ses confrères y mirent un autre style mais autant de sévérités. Rousseau s'était brouillé avec les philo-

1. Voir nos numéros 236 à 242.

2. *Année littéraire*, 1761, t. VI, p. 350. — *Annales J. J. Rousseau* (19), t. XI, p. 165. — *Corr. littéraire* (166), t. IV, p. 347.

3. *Revue d'histoire littéraire*, 1920, p. 108.

sophes, et s'il n'avait pas publié encore les dures attaques de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, il ne cachait pas qu'il n'était plus pour eux s'il n'était pas contre eux. Les philosophes jugèrent que c'était une trahison. La *Correspondance littéraire* avoue quelques beaux traits et le « sublime » du rêve où Rousseau voit Julie morte, puis s'autorise de cette indulgence pour asséner des condamnations sans appel. Mauvais roman, livre médiocre, où l'emphase du style le dispute aux sophismes et aux contradictions, au fiel et aux chagrins dont l'auteur est obsédé. C'est « faux, grossier et plat », car il est d'un goût détestable que l'amant revienne uniquement pour s'inoculer la petite vérole en léchant la main de sa maîtresse, que le précepteur et les cousines se battent dans le verger à coups de noyaux de pêche, que l'on perde une clef de cave et que Claude Anet rentre au bercail au moment où Julie va mourir. En fait c'est la critique de Grimm qui est souvent fausse, grossière et plate.

Celle de Ch. Borde, si elle ne fut pas toujours plus judicieuse, eut pourtant plus d'esprit. Le *Journal Encyclopédique* accueillit, en mai 1761¹, sa *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit*, bien qu'elle fut « trop amère » et parce qu'elle était « pleine d'esprit », et en supprimant deux ou trois traits qui paraissaient « trop vifs » et qui étaient des attaques personnelles (d'ailleurs assez anodines) contre Jean-Jacques. Borde convenait que l'âme du citoyen de Genève était pure et honnête, mais il estimait que le livre ne l'était pas, que toute cette philosophie n'avait pour conséquence que de rendre le vice intéressant et d'en imposer fâcheusement aux « personnes simples » dupes de son emphase et de ses homélies. Il y eut des lecteurs pour être de l'avis de Borde. Sa *Prédiction* eut au moins cinq éditions. Mais d'autres s'étonnèrent ou s'indignèrent. Le *Journal Encyclopédique*, dès le numéro suivant, s'excusa, accabla Borde, allégua qu'il n'avait publié que pour faire voir « jusqu'où peuvent aller les efforts de l'envie et de la haine », et sans croire, dans l'innocence de son cœur « qu'on pût s'y méprendre ». En signe de repentir il donnait la *Contre prédiction* de Panckouke qui copiait le style pour réfuter point par point les critiques de Borde et que s'adjoignirent, pieusement, un grand nombre d'éditions du roman². Borde lui-même, deux ans plus tard, dans sa *Pro-*

1. P. 88.

2. 1^{er} juin 1761, pp. 102 et suiv. Parmi ces éditions signalons celle de

fession de foi philosophique, lâche Voltaire quelque peu, atteste qu'il respecte la personne, les mœurs et les talents d'un homme de génie et n'attaque plus que les « prestiges » d'une fausse philosophie qui risque de pervertir les filles en leur faisant caresser le danger au lieu de le fuir.

Voltaire et Borde avaient au fond pour eux l'appui de tous les philosophes et celui de quelques autres. Les « philosophes, dit Pancouke, qui l'avaient loué, le calomnieront ». Sans le calomnier ils témoignèrent qu'ils étaient plus sensibles à la raison raisonnante qu'aux raisons enflammées du cœur de Saint-Preux ou de Julie. Ni Collé, ni Mme de Deffand, ni Buffon lui-même ne goûtèrent ce « langage du sentiment », ce roman qui est « roman comme on ne l'est point » et ce « rabâchage ». Diderot, lui, aurait pu comprendre. Mais la querelle qui l'avait séparé de Rousseau avait été trop violente pour qu'il pût juger de sang-froid l'homme qui le détestait. Duclos avait gardé l'amitié de Rousseau. Mais ses romans, *l'Histoire de Mme de Luz* ou *les Confessions du comte ae* *** avaient exactement les qualités de talent qui manquaient au génie de Rousseau. Il complimenta, par politesse, mais si froidement qu'il semble bien qu'il ne fut jamais conquis.

D'autres critiques se défiaient de la philosophie, comme Rousseau. Mais s'ils défendaient ce que cette philosophie voulait détruire, ils le défendaient dans le même style. Leurs convictions s'opposaient à celles de la secte encyclopédique, non leur esprit et leur tempérament. Ils tenaient pour les argumentations méthodiques et les raisons soumises à la logique. Ils croyaient en outre, ou feignaient de croire, à la morale traditionnelle, et non à celle qui mène Julie, par les chemins de la passion. Ils s'accordèrent donc avec Voltaire, Borde ou Collé. Palissot¹, Sabatier de Castres, Mayeul-Chaudon, Rigoley de Juvigny, les *Annales typographiques*, s'ils avouent à l'occasion des « beautés », défendirent surtout, contre Rousseau, les traditions de la littérature et celles de la morale. Le Genevois Bonnet, homme de science et de piété, parlait comme eux : « un peu de bon dissous dans une grande quantité de mauvais ». Ils se trouvèrent enfin d'accord avec ces brochures ou libelles que l'orage des grands

Duchesne (1764) dont Rousseau a annoté l'exemplaire qui se trouve à la Chambre des députés. La Contre-Prédiction ne devait pas l'enthousiasmer. Il l'a biffée.

1. En son nom (214) et par la plume de Romilly (213).

succès littéraires faisait éclore comme des champignons éphémères : satires, parodies et chansons, feuilles que débitaient à bon compte les colporteurs, qui sont presque toutes perdues, mais dont Mercier nous a conservé le souvenir et l'analyse : *La Nouvelle Héloïse au tombeau*, *Amours suisses du Pont aux Choux*, *Lettre d'un curé ou d'un militaire*, *Romance en couplets*, etc...

A côté de ces adversaires aveugles qui précipitent sur le fumier des mauvais livres l'intrigue du roman par-dessus ses caractères, et le sujet par-dessus sa morale, d'autres s'efforcèrent de peser avec de justes balances les qualités et les défauts. Le *Journal Encyclopédique*, et le *Journal étranger*, qui défendaient pourtant à l'ordinaire la cause des philosophes, firent effort pour être équitables. Le roman, avoue le *Journal Encyclopédique*, a « des taches nombreuses », mais il est celui d'un homme de génie. « Quel feu ! Quel charme ! » Que de situations touchantes ! Que de vertu ! Quelles beautés mêmes dans ce « style véhément » et dans ces « détails », ce voyage du Valais, ces déclarations d'amour, ces tourments des cœurs séparés que le journal cite tout au long, y compris ces baisers âpres dont Voltaire s'esclaffait. Le *Parallèle entre Clarisse et la Nouvelle Héloïse* que traduisait le *Journal étranger*, attestait le génie de Richardson, son naturel, sa puissance dramatique, la profondeur et la vérité de ses peintures. Mais il célébrait, comme il convient, la force neuve de Rousseau, chaleur, sensibilité, délicatesse, ces idées qui « éclatent comme l'éclair, répandent une lumière soudaine... », cette magie « qui semble propre à M. Rousseau, de réunir et de conjurer, pour ainsi dire, dans une seule expression, la substance de plusieurs volumes ». Fréron prouva, à ce propos comme ailleurs, que Voltaire le calomniait. Il critiqua longuement et minutieusement, loua plus brièvement, mais sut louer du moins comme il convenait l'éloquence du cœur, la douce mélancolie, le goût exquis de la nature physique et morale, le style qui brûle de la flamme de la passion, le voyage du Valais, le rêve d'amour dans la solitude d'un chalet, la promenade sur le lac, la vie du château de Clarens, et la mort de Julie, tout ce que nous relisons le plus volontiers aujourd'hui.

La Harpe, bien qu'il fût l'élève de Voltaire, a dit sur le roman quelques sottises et bon nombre de vérités. Sévère dans sa *Correspondance littéraire* sur ce « mauvais roman » et ce « livre mal fait », il fut plus équitable dans son article sur les Romans. Il y parla avec intelligence et mesure de la

passion, de l'éloquence, de la chaleur du style, de la lettre écrite de Meillerie, de la promenade sur le lac et de « l'Inoculation de l'amour ». Ouvrage « indigeste », mais « d'un ordre très distingué ». Ce fut, avec des nuances, le jugement de Mme de Staël, de Morellet, ou du romancier La Dixmerie. Mme de Staël blâma longuement, nous y reviendrons, la morale du livre. Mais elle fut sensible, du moins, comme Morellet et la Dixmerie, à ce qui « transporte dans cette lecture, à la force et chaleur de l'expression », à « l'effervescence de l'amour ».

Au total ces discussions étaient souvent judicieuses ou plutôt on n'avait pas tort de discuter. Nous jugerions aujourd'hui que tout dans le roman n'est pas parfait. Nous sommes moins timides sur quelques points et nous tenons pour heureuses ces « audaces » de style où Voltaire¹, Palissot², Mme du Deffand³ ou même Fréron⁴ n'ont vu que du « jargon » ou du « verbiage ». Les « baisers âcres », les âmes « épuisées d'amour et de peines qui coulent et fondent comme l'eau », les « traits poignants » sont pour nous la force même et la nouveauté du génie de Rousseau et non pas les maladresses d'un Suisse mal instruit des finesses de la langue. Mais nous nous accorderions souvent avec les réserves de la Harpe, de Fréron et des autres ou les sévérités mêmes de Borde ou de la *Correspondance littéraire*. Le plan est assurément incertain, le roman s'attarde ou se détourne, selon le caprice ou la passion de Jean-Jacques, sans souci de l'équilibre et de la mesure, et parce qu'il lui plaît de dire ce qu'il pense de la tragédie, de l'Opéra, des salons de Paris, du suicide ou de l'éducation. L'aventure du philosophe et de son écolière n'est souvent qu'un prétexte à prendre parti dans les polémiques qui divisaient les gens de lettres. C'est ce dont se plaignent exactement la *Correspondance littéraire*, Romilly⁵, Mayeul-Chaudon, Fréron, la Harpe, d'Alembert ou Mme de Staël : intrigue mal conduite, ordonnance mauvaise, plan mal ordonné, action faible., « c'est presque toujours M. Rousseau qui parle ». Nous jugerions aussi que les amours de Julie et de Saint-Preux, même dégagées

1. *Dictionnaire philosophique*, articles *Bourreau*, *Langue française*.

2. (214).

3. *Lettres à H. Walpole* pub. p. Mrs Paget Toynbee. Londres, Methuen, 1912, T. I, p. 449.

4. (159), p. 307.

5. (213).

des discussions épisodiques, manquent à l'occasion de simplicité et de ce naïf oubli où se perdent les cœurs passionnés pour tout ce qui n'est pas le mirage de leur passion. Ce n'est pas seulement un jeune homme et une jeune fille qui s'enivrent de passion ou de désespoir, le premier baiser, les rochers de Meillerie, le chalet, c'est Jean-Jacques tout féru de philosophie, prophète social, qui raisonne ses abandons et ses exaltations. Ces prolaxies et ces dissertations la critique du XVIII^e siècle les a relevées justement, avec acrimonie parfois, avec esprit et bonne grâce assez souvent. Vos jeunes gens, dit Borde, « sont forcenés d'amour et de philosophie ». Vous avouez que Julie est « prêcheuse » ; mais l'aveu ne nous sauve pas de l'ennui. Il est fâcheux que ses « billets doux » soient si souvent des « homélies philosophiques » et qu'avant de mourir elle trouve encore le moyen de prêcher selon sa coutume. « Recueil de dissertations », « digressions froides », « discussions pédantesques », « personnages dissertateurs », « bavardes métaphysiciennes », les termes changent, mais la pensée de Collé, La Dixmerie, Mayeul-Chaudon, Sabatier de Castres, Fréron, la Harpe etc... s'accorde.

Ils s'accordent plus clairement encore sur les paradoxes où Jean-Jacques s'est complu et où nous renonçons aujourd'hui encore à le suivre. Que Saint-Preux séduise son élève, nous n'y voyons pas d'inconvénient, j'entends d'inconvénient littéraire. Que Julie, victime résignée, épouse, parce que son père le veut, M. de Wolmar qu'elle n'aime pas et sans lui dire qu'elle aime toujours celui qui l'a séduite, nous convenons que cela peut être conforme aux cruautés, nécessités et lâchetés de la vie et surtout de celle du XVIII^e siècle. Nous acceptons moins volontiers qu'il soit tant question de vertu et d'une vertu sinon orgueilleuse du moins ostentatoire, alors que c'est la passion qui gouverne presque toujours ou la contrainte. Nous refusons surtout de croire que, s'il est des Julies et des Saint-Preux, il y ait eu un M. de Wolmar. Que Jean-Jacques amoureux sans espoir, ivre de chimères et curieux de paradoxes ait rêvé de vivre, en troisième, entre Mme d'Houdetot et Saint-Lambert, en aimant la dame et sans cesser de la respecter, c'est affaire à Jean-Jacques. Mais Saint-Lambert n'a pas songé à le rapprocher de celle qui pourtant ne l'aimait pas. Toutes les raisons que donne Wolmar pour installer l'ancien amant près de sa femme ne sont que des subtilités naïves ou des extravagances. La donnée des quatrième, cinquième et sixième parties, quelle que soit la beauté des détails, n'est qu'un étrange paradoxe

moral. Ce paradoxe, les critiques du XVIII^e siècle l'ont dénoncé fortement. Sans parler de Voltaire ou de Grimm, c'est la grande affaire de Borde dans sa *Prédiction* ou sa *Profession de foi* de dénoncer les « inconséquences » et cette méthode de « caresser le danger au lieu de le fuir ». La Dixmerie, Fréron, le *Journal Encyclopédique*, la *Lettre de M. L. à M. D.* blâmeront comme lui l'invraisemblance du ménage à trois (ou qui menace sans cesse d'être à trois), « l'effronterie de certaines situations », cette sagesse de M. de Wolmar qui n'est que « déraisonnable », etc... C'est assurément un « tableau bien singulier du cœur humain ».

Aublet de Maubuy dans son *Histoire des troubles et des démêlés littéraires* a résumé exactement toute la querelle : « plan mal ordonné... développement pénible et trop lent... caractères hors de nature... personnages dissertateurs et par là-même ennuyeux... morale singulière, paradoxale, pédantesque... goût des contradictoires ». Nous pourrions reprendre tous les termes à notre compte. Pourtant si ces critiques peuvent nous convaincre, elles n'ont pas touché la plupart des lecteurs contemporains. De si graves défauts sont passés inaperçus, même lorsque vingt brochures, libelles ou journaux les eurent amèrement dénoncés. « Les gens de lettres, dira L.-S. Mercier en 1788, rejetèrent autant qu'ils le purent l'effet de l'ouvrage ; le public s'y livra de bonne foi¹ ». C'est le propre du succès de *la Nouvelle Héloïse* que d'être passé par-dessus les dissertations et les scrupules des gens de métier pour toucher à plein le public qui s'émeut sans discuter.

Notons pourtant qu'on rencontre parmi ces gens de lettres quelques exceptions. Il y en eut pour juger le roman avec le même élan d'enthousiasme qui emportait le grand public. Quelques-uns, sans doute, sont suspects d'avoir suivi leur amitié, leur intérêt ou les obligations de leur sujet. L'abbé de La Porte s'inquiétait moins de juger avec clairvoyance que de vendre ses livres et compilations, et c'était une bonne politique pour lui que de prendre la remorque de tous les succès. Son *Observateur littéraire*, sa *Bibliothèque d'un homme de goût*, son *Esprit*, *Maximes et principes de J. J. Rousseau*, devaient donc, malgré quelques chicanes de détail, louer tout ce qu'il y avait de touchant et de tendre dans le roman, l'esprit, le feu, l'éloquence, l'âme, le sentiment, la raison, bref « le génie ». Ceux qui concourent aux Jeux Floraux, après la mort de Rousseau, pour

1. Notre n° 200, pp. 449-450.

son éloge, Barrère de Vieuzac ou Chaz, Champcenetz qui se fait son champion contre les clairvoyances de Mme de Staël, se doivent à celui qu'ils glorifient ; ils justifient donc de leur mieux les sermons de Julie et les plaisanteries de Claire en exaltant la naïveté sublime, le feu, l'énergie, l'éloquence du cœur, la voix de la nature et la douce mélancolie. Mais d'autres n'ont pas ces raisons personnelles ou ces obligations de circonstance. Ils refusent pourtant d'en croire la raison raisonnante, la tradition littéraire et les morales trop scrupuleuses. Ils suivent leur cœur aveuglément.

« Les sentiments des différents personnages paraîtront à coup sûr, dit l'*Avant-Coureur*, pis que romanesques aux têtes bien poudrées et bien frisées... » Mais l'*Avant-Coureur* en tient pour le romanesque contre les gens bien frisés et prodigue sans compter les éloges. Barthe, quand il écrit *la Jolie femme ou la femme du jour*, pense sans doute que c'est être du jour que d'aimer le roman de Julie car il ne ménage pas son enthousiasme. Le *Mercure de France* surtout éleva des autels et tressa des couronnes, ce *Mercure* qui était le plus lu de tous les journaux et payait à ceux qui le dirigeaient et à d'autres des bénéfices fort honnêtes. Les deux extraits qu'il en donna ne sont guère qu'une analyse très favorable. Mais il publia un *Élève de la Nouvelle Héloïse*, dithyrambe enflammé qui voue au mépris des nobles âmes ceux qui éteignent dans « le sel d'une épigramme » un ouvrage qui ne peut avoir d'autre juge que le cœur ou le génie et où alternent la raison la plus profonde, la sublimité des idées, les peintures simples et magnifiques des vertus sociales et les charmes de la vie champêtre. Les *Affiches de province*, qui touchaient le même public de la bourgeoisie et du commerce, mêlèrent leur voix à cet élogieux concert. Elles jugèrent le roman dans deux de leurs numéros, ne contestèrent que les arguments de Saint-Preux en faveur du suicide, et vantèrent la chaleur, la variété, le touchant, le naïf et l'admirable. Même, à l'autre bout des « feuilles périodiques », le grave *Journal des Savants* parla comme le *Mercure* ou les *Affiches*. « Monument bizarre, si l'on veut », où les défauts sont manifestes, défauts de goût, style incorrect, paradoxes et longueurs, mais où les défauts ne peuvent toucher que des « esprits froids ». Ceux qui ont du cœur ne pourront pas résister à ces « torrents de pathétique qui portent tant de ravage dans l'âme, qui arrachent si impérieusement, si tyranniquement des larmes si amères », à ces « traits si naïfs, si pénétrants, si perçants, qui s'ouvrent sans effort les

replis les plus secrets du cœur », à ce « talent de tout vivifier, de tout animer, de placer le lecteur au milieu de la scène, de l'entourer de tous les objets qu'on y peint...

Ut cumque ferent ea facta minores
Vincet amor... »

III. — L'ACCUEIL DU GRAND PUBLIC.

Le *Journal des Savants* donnait donc raison au grand public contre les savants. Ce public ne se fit pas faute de se livrer sans réserve à tous les emportements de son cœur.

La sincérité de ses témoignages comme celle des gens de lettres n'est pas toujours assurée. Quand Mme de Boufflers ou Mme de Luxembourg complimentent Rousseau qu'elles reçoivent et qu'elles disent aimer, elles ont des obligations de politesse. Elles ne pensent peut-être pas très exactement comme elles l'écrivent, que c'est le « plus beau livre » et « le plus parfait ». Mais d'autres lettres, et fort nombreuses, que n'imposait pas la civilité, d'autres aveux qui n'étaient pas des courtoisies d'amis, témoignent de l'ardente ferveur avec laquelle on s'enthousiasma. Il se peut qu'aujourd'hui une bonne part de la *Julie* nous ennuie. De 1761 à la Révolution elle bouleversa les cœurs. Ce n'est pas avec plaisir qu'on la lit, c'est avec fureur, délire, spasmes et sanglots. Vivre et penser, pour tous ces lecteurs, ce n'est plus comprendre, raisonner, se soumettre et faire sa tâche, c'est se passionner. Ce qu'il faut, ce n'est plus la route patiente et monotone, c'est l'élan sublime.

Jean-Jacques, dit l'épître liminaire d'un mauvais petit roman¹,

Jean-Jacques pour sa Julie
Exige un tribut de pleurs.

On commença par le payer sans marchander. Les amis de Rousseau, même ceux qui mesurent à l'ordinaire leurs expressions, avouent qu'ils ont dû céder au torrent. Vernes lit et relit avec « transports »². Gauffecourt est obligé de s'interrompre et de n'en lire que quelques pages de suite. Roguin qui ignore l'art de dire ces choses en termes galants,

1. *Les deux frères. Histoire morale.* Liège-Paris, Fétit, 1770.

2. Streckeisen (18), t. I, p. 131.

a versé tant de larmes qu'il a guéri « un gros rhume qu'il avait, en le lisant ». Et Roustan, qui ne craignait pas, d'ailleurs, les ridicules de l'enthousiasme a laissé tomber dix fois le livre d'admiration et de joie, tandis qu'il cherchait Rousseau autour de lui pour embrasser ses genoux. Le secrétaire du maréchal de Luxembourg, Cabagne, n'est pas un homme de paperasses. Il aime à « s'attendrir ». Il aime à pleurer. C'est une âme sensible et non une cervelle de notaire. Mais s'il goûte les joies du cœur et celles des pleurs, il en redoute les tempêtes et les convulsions. Et l'on ne saurait lire la *Julie* que convulsivement : « Voilà dix fois que je verse, en le lisant, ces larmes douces dont j'oserais presque dire que le cœur s'arrose pour s'épanouir... On ne saurait aimer une douleur trop cuisante et trop forte qui oppresse, qui étouffe ou qui déchire... Il n'est pas possible de soutenir les terribles situations du troisième [volume] : il faut étouffer, il faut quitter le livre ; il faut pleurer ; il faut vous écrire qu'on étouffe et qu'on pleure »¹.

C'est la collection des lettres reçues par Rousseau et conservée à la bibliothèque de Neuchâtel² qui nous a gardé ces aveux déchirants. Mais elle nous apporte les témoignages plus décisifs encore de ceux qui n'avaient jamais vu Jean-Jacques, qui n'avaient nul espoir de le voir. Inconnus sans prestige, sans talent, et souvent sans style, sinon sans prétentions. Gens d'âme sincère ou d'âme douteuse, bourgeois honnêtes ou piètres aventuriers qui quêtent une lettre du grand homme ou l'espoir d'un appui fructueux ; mais qui tous témoignent qu'ils ont lu, plus ou moins, la *Julie* comme Rousseau voulait qu'on la lût, sans rien connaître ou en oubliant tout des règles de la rhétorique, des scrupules du bel air et des logiques de la philosophie à la mode, en ne se fiant qu'à la voix du cœur, passionnément. Les gens cultivés ou les gens de rien, les hommes d'âge ou les jeunes écervelés, les mères de famille ou les demoiselles ne s'accordent pas dans leur style, ni même dans leur orthographe mais ils s'entendent clairement dans leurs intentions. Rousseau, de Nantes (qui a d'ailleurs eu l'occasion de rencontrer Jean-Jacques) est un oratorien. Mme de Guigniville, telle anonyme qui est sans doute la duchesse de Polignac, sont des dames bien nées. François est cornette de cavalerie. De la

1. Lettres de Neuchâtel (252).

2. Ms. n° 7902.

Sarraz, à ce qu'il semble, n'est rien du tout. Fromaget est Fromaget. Et nous sommes encore moins renseignés sur dix autres qui n'ont même pas signé leurs lettres. Pourtant on pourrait brouiller au hasard les noms et les signatures sans toucher aux intentions. On écrit pour crier à Rousseau une émotion qui bouillonne et qui déborde. A chaque page « l'âme se fond ». On s'enivre d'une douce sensibilité. On a le cœur serré « pendant plus de huit jours ». On ferme sa porte à clef pour sentir « son âme s'émouvoir, son cœur palpiter, son esprit tomber dans une douce rêverie ». C'est un « ravissement », « un feu qui dévore », des larmes, des soupirs, des douleurs. Celui-ci a été trois jours sans oser lire la dernière lettre de M. de Wolmar à Saint-Preux : « Julie ou morte ou mourante était une idée que je ne pouvais pas soutenir... cette lecture fit sur moi une sensation si forte que je crois que, dans ce moment, j'aurais vu la mort avec plaisir ». Et celle-là a dû quitter le livre pour ne pas se trouver mal ; elle fut sur le point de faire atteler sa voiture pour voler à Montmorency. Quelque vingt-cinq ans plus tard, le baron Thiébault retrouvait toute la brûlante ardeur de ces lecteurs de la première heure. Quand il ouvrit ce « formidable ouvrage », il fut précipité dans le délire. Les nuits passaient après les jours ; « d'émotions en émotions, de bouleversements en bouleversements, j'arrivai à la dernière lettre de Saint-Preux, ne pleurant plus, mais criant, hurlant comme une bête. »

Les raisons de ces transports sont claires et les correspondants, comme les lecteurs, ne les ont pas cachées.

Les délices du sentiment.

On suit sans doute, quand on est du bon ton, les cours de physique de Nollet ou les leçons d'anatomie de Mlle Biheron. On lit Pluche, Réaumur ou Buffon. Dans une lutte qui s'exaspère chaque jour, la « philosophie » tend à triompher des « préjugés » et de la « superstition », une philosophie qui ne veut connaître que les faits, les expériences, les enseignements de l'histoire ou la logique et le bon sens. Mais ni ces sciences, ni cette philosophie ne suffisent à la génération qui vient. Elle devine, et déjà elle affirme que la vie n'est pas faite toute entière de certitudes expérimentales ou logiques, que son prix est aussi dans ce qui ne saurait ni se calculer ni se disséquer, dans l'émotion,

l'enthousiasme, le don de soi, dans les « grands ébranlements de l'âme » et les « délices du sentiment », même s'ils nous conduisent à ses « épreuves ». C'est tout cela que les lecteurs ont savouré dans la *Julie*.

Entendons surtout les lecteurs qui n'étaient pas des gens de lettres et des raisonneurs. Presque tous ceux qui font métier d'écrire, qu'ils aient sucé le poison de la philosophie ou qu'ils dosent contre elle de pieux antidotes préfèrent, en fin de compte, une bonne dialectique à une forte émotion. Ils ont goûté assez souvent, nous l'avons dit, les qualités littéraires du roman, et loué, comme il convient, le génie de Rousseau. Ils ont même senti cette âme nouvelle qui anime, après Manon, Paméla ou Clarisse, Julie d'Étanges et son amant. Mais il semble bien qu'ils aient compris plus qu'ils n'ont éprouvé. Ils jugent plutôt qu'ils ne s'émeuvent. Ceux de ces gens de lettres que Rousseau a surtout conquis ce sont, nous le verrons, des romanciers, justement parce qu'ils ont voulu se faire lire comme on lisait Jean-Jacques, en versant à leurs lecteurs les ivresses de la passion. Seul, en dehors d'eux et parmi les gens de lettres, le géomètre d'Alembert semble s'être grisé de cette liqueur. Il était homme de science, prudent, circonspect et rangé. Mais il aimait, d'un incurable et mélancolique amour, Mlle de Lespinasse qui ne l'aimait pas. Puisque le mérite du roman ne pouvait être bien senti « que par des personnes qui aient aimé avec autant de passion que de tendresse, peut-être même que par des personnes dont le cœur soit actuellement pénétré d'une passion profonde, heureuse ou malheureuse », il était de ces personnes-là. Il a compris. Il a regretté seulement, parce qu'il était un amoureux timide et résigné aux renoncements d'une muette tendresse, que Rousseau n'eût pas peint, à côté du sentiment « vif et violent », le sentiment « vif et doux », à côté de « l'amour effréné », « l'amour tendre ». Palissot, peut-être, a compris comme d'Alembert. Il n'était pas d'ailleurs tout à fait l'âme hargneuse et le pédant ridicule que les philosophes ont dénoncé. Il a clairement montré « l'intervalle immense » qui sépare « le feu du sentiment et les glaces du bel esprit », « l'âme » et la véhémence de Rousseau dans ses peintures de la passion.

Mais d'Alembert et Palissot sont, parmi tous les gens de lettres, des exceptions. Des femmes mêmes, comme Mme Necker et Mme de Staël, sont restées insensibles, quand elles écrivent, au « prestige ». Elles comprennent ce qu'est

cette « flamme qui consume », ce « sentiment à la fois ardent et tendre, délicat et passionné ». Mais elles craignent qu'en consumant il ne détruise et que ces ivresses ne mènent à la déraison. Elles croient que la vie ne saurait se confier à un guide qui n'épargne pas à Julie ou Saint-Preux de cruels tourments et ne les sauve que par la mort de Julie du déshonneur et du désespoir. Ceux qui sont moins circonspects ce sont les correspondants obscurs ou anonymes. C'est Segulier de Saint-Brisson, qui n'est encore qu'un jeune homme et n'est pas auteur, et qui souffre, en lisant le roman de la froideur et « du peu de sensibilité » de son âme. C'est Cahagne qui lui doit « une manière toute nouvelle de considérer les choses » et qui sent se ranimer en lui « le feu d'une passion à laquelle il ne songeait plus ». C'est Mme Cramer qui s'attache à Rousseau d'un sentiment si tendre et si vif « qu'elle en serait alarmée » si elle ne savait pas qu'elle n'aimera jamais que son mari. Ce sont Loiseau de Mauléon, le Cointe, de la Sarraz, des anonymes, tous ceux que nous ne connaîtrions pas sans les manuscrits de Neuchâtel et qui célèbrent l'enthousiasme de la passion, « le sang nouveau » qui rend la vie à leur cœur, les « transports » pour lesquels ils veulent vivre, les joies austères et délicieuses d'une passion muette pour celle qui ne sait même pas qu'on l'aime, d'une passion heureuse pour une jeune épouse qu'on chérit mieux en lisant *Julie*, d'une passion désespérée pour l'épouse qui est morte et qu'on n'oublie pas.

Les délices de la vertu.

Pourtant ni Le Cointe, ni La Sarraz, ni les anonymes, ni les autres ne sont déjà des romantiques. Les périls que redoutent la Harpe, Marmontel, Mine de Staël ou Mine Necker, ils ne les ont ni méprisés ni méconnus. S'ils ont cru aux droits du cœur, et, si l'on veut, de la passion, ils n'ont pas cru et ils n'ont pas dit que ces droits les libéraient de leurs devoirs, et que c'était à la passion seule de décider de sa règle et de son chemin. Ils se sont jetés dans une vie qu'ils croyaient nouvelle, sur un océan dont ils désiraient déjà les espaces et, peut-être, les orages ; mais ils n'y ont pas cherché d'autres pilotes que les morales du passé. Pour eux, s'il n'est pas de bonheur sans passion, il n'en est pas non plus sans vertu. S'ils veulent s'exalter, ce n'est pas seulement pour l'amour, c'est pour le devoir, l'héroïsme, le dévouement. Romantiques

déjà, si l'on veut, mais romantiques de la vertu. Rousseau ne leur a pas donné que des leçons d'amour. Il leur a enseigné la morale ou du moins une morale.

Cette morale souvent généreuse ou héroïque n'est évidemment, à l'occasion, qu'un paradoxe ou une gageure. On peut croire, même sans être austère, que si Julie jeune fille est touchante, elle n'est pas, tout de même, un modèle. Nous pouvons l'aimer, bien qu'elle pèche, et non pas nécessairement parce qu'elle pèche. C'est ce qu'on a dit, d'ailleurs, dès le XVIII^e siècle. On ne s'est pas contenté de dénoncer, comme nous l'avons montré, l'in vraisemblance humaine et par conséquent littéraire des situations. Cette « querelle » sur *la Nouvelle Héloïse* qu'enregistraient Aublet de Maubuy ou Iraillh est surtout, avant d'être une discussion littéraire, une querelle de moralistes. On affirmait, nous dit Mercier, longtemps après la publication du roman, que cette flamme qui « brûle le papier » brûlait aussi les cœurs, dangereusement. Parmi les censeurs austères on ne s'étonnera pas de rencontrer tous ceux qui tenaient *la Nouvelle Héloïse* pour un livre ou ridicule, ou médiocre, ou mêlé : Voltaire, Grimm, Diderot, Mme du Deffand, Helvétius, Borde, etc... « Un procureur au Châtelet de Paris a mieux fait la critique de *la Nouvelle Héloïse* que M^r de Ximenez : Voyant sa femme fort engouée de ce roman, il lui dit avec humeur : « Ne m'en parlez de votre vie ; un précepteur qui séduit son écolière, c'est un cas pendable ; la loi y est formelle, paragraphe : « si un maître de danse...¹ » Borde estimait, lui aussi, que le cas était grave, que le livre respirait le vice et que Rousseau y donnait des entorses à la vertu. Ni La Harpe, ni Marmontel ne se sont souciés toujours très exactement de morale quand il fallait vivre et réussir. Mais ils se sont du moins piqués de l'enseigner sévèrement. Ils ont donc dénoncé les périls moraux de la *Julie*, la Harpe avec quelque discrétion, et sans oublier qu'un roman n'était pas un sermon, Marmontel tout au long de son *Essai sur les romans considérés du côté moral*, avec une pompeuse et pédante prolixité. Quand il fut époux, il craignit peut-être que sa femme « qui avait du faible pour Rousseau » ne côtoyât le précipice puisqu'elle était jeune et qu'il avait l'âge de M. de Wolmar ; il lui démontra plus sévèrement encore « le crime de Saint-Preux, le crime de Julie ». Mme Necker, qui n'était pas romanesque, et dont le mari ressemblait plus précisément,

1. *Corr. littéraire* (22), t. IV, p. 347.

lui aussi, et moins l'athéisme, à Wolmar qu'à Saint-Preux, n'était pas plus indulgente. Livre où il y a de la morale, mais qui n'est pas moral ; « édifice de vertu établi sur les fondements du vice ; c'est la femme décrite par Horace et dont la queue monstrueuse était surmontée d'une belle tête ».

De moindres personnages suivirent ces chefs de chœur. Presque tous ceux qui se mêlaient d'écrire se piquaient d'être vertueux autant que philosophes. Ils affirmèrent donc que leur conscience n'était pas satisfaite. Mayeul-Chaudon, Rigoley de Juvigny, La Dixmerie, des abbés comme l'abbé Gauchat, ou l'abbé Marc, une demi-douzaine de brochures ¹, etc., s'accordèrent sinon dans leur ton du moins dans leurs intentions. Mécréant, petit scélérat, tartuffe qu'on ne saurait louer « sans abuser de l'imbécillité humaine », c'est tout ce que mérite le galant précepteur. Samuel Constant constatera ironiquement que les femmes « pour imiter Julie, commencent par avoir le cœur tendre, et que si les vertus sont venues après, ce n'est pas leur faute ». Et Margot des Pelotons, dont le nom est une enseigne et dont Huerne de la Mothe nous conte les aventures, attestera qu'elle exerce dignement son métier selon les lois philosophiques de la galanterie naturelle : « Il est contre l'ordre de la nature de vouloir combattre son penchant — c'est la nature qu'il faut toujours consulter. » Maximes commodes mais pourtant sages, puisqu'elles sont « retracées dans un style plus délicat mais moins intelligible dans le Mentor de Genève » et très exactement dans son *Emile* ou sa *Julie*.

Mais, petits ou grands, tous ces censeurs font métier d'écrire ou ambitionnent d'en faire métier. On pourrait, en cherchant bien, leur adjoindre quelques autres qui n'étaient pas des gens de lettres. Le Consistoire de Genève jugeait le livre « fort dangereux pour les mœurs »². C'était le Consistoire, et c'était Genève. Un autre Genevois, P. de la Roche ne voit d'autre parti que de brûler le roman. Preuve en est qu'un milord Pembroke, qui était marié, a enlevé une fille de famille et est allé vivre avec elle à l'étranger. On a trouvé chez cette demoiselle le poison qui l'avait pervertie : des observations sur la *Nouvelle Héloïse*. Un Bernois, Kirsch-

1. Voir également : Huerne de La Mothe, *L'enfantement de Jupiter*. Londres-Paris, Bauche, 1763, pp. 2-3. — Barret, *Fo-Ka ou les Métamorphoses*. Paris, Duchesne, 1777, p. 11.

2. *Annales J. J. Rousseau* (19), t. III, p. 228, n. 2.

berger, n'ose envoyer *Julie* à sa Sophie, car le roman « ressemble au vin de mylord Edouard », et il craint de la griser. Ces Suisses mis à part, on ne trouverait pourtant qu'un M. de Bruc et un anonyme qui contestent dans les doctrines et les exemples de Rousseau autre chose que des détails¹.

L'opinion n'a pas suivi, en effet, les sarcasmes ou les inquiétudes d'un Voltaire, d'un Borde, d'un Marmontel, d'une Mme Necker. Elle a jugé, généralement, que les sermons n'étaient pas de vaines homélies et que Julie et Saint-Preux en touchant les cœurs les rendaient meilleurs. Parmi les gens de lettres eux-mêmes il s'en est trouvé quelques-uns pour admirer jusqu'aux leçons du roman. Dès l'apparition du livre, le *Mercur de France* louait en Julie « le philosophe et le moraliste » et protestait véhémentement contre le reproche d'immoralité. L'*Année littéraire*, malgré des réserves assez vives, reconnaissait dans la philosophie du livre « l'empreinte d'une âme honnête » et « l'enthousiasme de la vertu ». Quand on l'a lu, déclarent le *Journal encyclopédique* et l'*Observateur littéraire* on se sent porté à devenir meilleur ; il n'y a « presque pas une bonne action qu'on ne soit tenté de faire ». L'instruction morale, c'est l'avis du *Journal étranger*, l'emporte même sur celle de *Clarisse*. Si ce sont là des journalistes, enclins à suivre l'opinion tout autant qu'à la guider, ils ne sont pas seuls à se sentir meilleurs. Duclos estime que le livre est bon, pour le profit comme pour le plaisir. Deleyre songe à celle qu'il aime, et qu'il a épousée d'ailleurs malgré Rousseau. Malgré les misères de la maladie et de la pauvreté ils ont respiré dans l'*Héloïse*, l'enthousiasme de la vraie félicité. Par elle ils ont pu « chérir la vie et croire à la vertu ». Palissot, Barthe, Sabatier de Castres, Delacroix², Luchet, Champcenetz, Restif³, Chénier, et d'autres⁴ témoignent des mêmes confiances. Le livre « inspire toutes les vertus ». Il rivalise avec *Télémaque* et *Bélisaire*. « Être vertueux n'est pas être impeccable. » Plaignons le censeur glacé qui ne se livre pas et qui condamne. Contre ces censeurs L.-S. Mercier s'emporte avec le lyrisme véhément et prolixe qui est sa manière de discuter. « O sensibilité, tous tes charmes, tous tes trésors sont dévoilés au grand jour. Non,

1. Lettres inédites de la Bib. de Neuchâtel (ms. n° 7902).

2. Delacroix, *Mémoires du chevalier de Gonthieu*. Amsterdam-Paris, Durand, 1766, in-12.

3. (217) et (309).

4. De Bullioud (255bis). — Robert (222).

l'amour n'est plus une passion terrestre, c'est une flamme divine, principe de tout héroïsme », et de toute vérité « car il désentrave un cœur aimant... des petites lois despotiques des misérables sociétés¹. »

Cette morale, déjà anarchique, ne fut pas d'ailleurs celle des lecteurs de l'*Héloïse*. Ils n'y entendirent pas tant de malice et ne discutèrent pas si âprement les conventions sociales. La morale de la *Nouvelle-Héloïse* reçut des consécérations presque officielles. L'*Esprit, Maximes et principes de J.-J. Rousseau* que rédigeait le libraire Prault, en 1764, était, par définition, un livre prudent et mesuré, puisqu'il choisissait, dans l'œuvre de Jean-Jacques, ce qui pouvait le plus clairement mettre d'accord tous les lecteurs. Il affirmait pourtant que « la vertu y est peinte avec tous ses traits les plus touchants et les plus propres à se soumettre les âmes honnêtes ». Il y eut mieux. L'Académie des Jeux floraux mit au concours un Eloge de J.-J. Rousseau. Les vainqueurs du tournoi, Barrère de Vieuzac et Chaz auraient pu célébrer seulement l'éloquence et la sagesse. Ils louèrent aussi la vertu, et la vertu même de la *Julie*. Barrère concède, en passant, qu'il y a peut-être du danger pour les âmes sensibles, mais il n'en défend pas moins la moralité du « peintre philosophe ». Et Chaz ne veut même pas de réserves. Le roman n'est pas seulement un livre émouvant. Il vous porte « insensiblement à l'amour de l'ordre et du bien ».

Ces gens de lettres, par métier ou par occasion, avaient pour eux un immense élan de l'opinion. On voulut que l'*Héloïse* fut une lumière pour la conscience comme une flamme pour les cœurs. On la lut non pas seulement pour palpiter et pleurer d'amour, mais pour se fortifier d'héroïsme et se pénétrer de vertu. On n'y chercha pas non plus les révoltes romantiques qui dressent les droits de nos passions contre les devoirs sociaux. On n'en conclut pas que les voluptés sont nobles pourvu qu'elles soient sincères et que les renoncements sont dérisoires lorsqu'ils nous empêchent de vivre notre vie. Ce n'est pas une morale nouvelle qu'on puise à des sources inconnues mais la morale même des sources antiques et familières.

Des gens graves furent parmi les premiers fidèles, ceux même qui ne courent pas volontiers les aventures de conscience et qui font métier de guider les autres. Des Calvi-

nistes qui n'avaient pas d'indulgence pour les cas pendables des séductions, Usteri, Roustan¹, Moulou² qu'entraînent sans doute leur enthousiasme et leur amitié pour Rousseau, mais qui auraient pu ne pas lui affirmer aussi clairement qu'il était le vengeur de la nature contre le « désolant empire du faux honneur », que tel méchant « terrassé par sa brûlante éloquence, fera peut-être malgré lui dix bonnes actions et évitera dix crimes. » Un fermier général remercie Jean-Jacques des obligations que lui aura la vertu, et Gouffecourt le compare à Socrate qui n'accouchait que les pensées tandis qu'il accouche les vertus³.

Les femmes, bien entendu, furent toutes pour Julie. Elles conclurent que, s'il était séduisant d'aimer comme elle, il était encore plus beau de se vaincre comme elle, de mourir comme elle. Non pas, sans doute, les petites maîtresses et les dames de l'avant-dernier bel-air; non pas même celles qui, dociles à la mode, aimaient leur mari, la campagne et les délices du sentiment parce que c'était désormais le bon ton. Mais d'honnêtes et paisibles dames qui tiennent la vie pour une chose modeste et sérieuse. Mme Mussard de Valmalette⁴ a des « filles qui ne sont point perdues », qu'elle a élevées elle-même et qu'elle ne veut pas perdre; mais, après quelques inquiétudes, elle s'est toute rassurée, en lisant le roman: la vertu y règne « malgré tous les petits écarts qu'elle peut faire ». Mme Cramer n'approuve pas les honnêtes femmes, les dames galantes et les dévotes qui se scandalisent, sans doute parce qu'elles sont accoutumées à ne pardonner une faiblesse qu'au dernier volume⁵. La femme de Deleyre se désespère de ne pouvoir ressembler à une Julie sans défaut. L'aimable et sage Julie de Bondeli s'empporte contre l'essaim sémillant des fats et des petites maîtresses qui s'avisent de faire briller aux dépens de Julie la délicatesse qu'ils n'ont garde de mettre dans leur vie et « osent la trouver coupable ».... « Le moyen de ne pas se fâcher! ». Mlle Phlipon ne change pas d'avis lorsqu'elle devient Mme Roland, et elle l'avoue à son mari. Pour ne pas se trouver meilleure après la lecture du roman, il faut « n'avoir qu'une âme de boue ». Elle le dévore « pour la quatre ou cinquième fois ». Si jamais elle devient

1. Lettre inédite à la Bib. de Neuchâtel (ms. n° 7902) du 19 fév. 1761.

2. Streckeisen (18), t. I, p. 7.

3. Lettre inédite de Pernetti à Neuchâtel du 6 février 1761.

4. Lettre inédite (*ibid.*) du 7 mars 1761.

5. Lettre inédite (*ibid.*) du 31 janvier 1761.

dévote c'est là seulement qu'elle « en prendra l'envie ». Mme de Staël elle-même qui n'aime pas la philosophie de Rousseau et qui en juge la morale pernicieuse pour les filles, conseille le roman lorsqu'on est marié : « il faut lire l'*Héloïse* quand on est marié... on se sent plus animé d'amour pour la vertu.... son ouvrage est pour les femmes ¹ ». Il y a mieux encore. L'*Héloïse* est lue au couvent ; on conclut « après bien des larmes » que Rousseau mérite des autels, qu'on l'adore et qu'on veut son estampe « bien encadrée » (Lettre de Lenieps à Rousseau, du 22 mars 1764, Bibl. de Neuchâtel, ms. 7902, f° 31).

Les hommes d'ailleurs jugèrent qu'il était fait pour eux, comme pour les femmes. Nous ne savons rien d'eux, bien souvent, sinon ce qu'ils ont confessé d'eux-mêmes dans les lettres conservées par Rousseau ². Mais ces lettres suffisent pour attester la profondeur de l'influence. Les uns, comme Bruny, de Longueville, Berthereau etc... ne nous disent rien de leur vie, sinon qu'ils ont été touchés de cette morale « chaste et vraie » et qu'ils détestent les « pervers » incapables de comprendre la dignité de ce « poème immortel ». D'autres, brièvement ou complaisamment, se racontent. Et ce qu'ils témoignent, ce n'est pas seulement que Rousseau leur a enseigné à s'attendrir ou s'exalter, c'est encore qu'ils ont vécu par lui autrement qu'ils n'auraient vécu sans lui. Deux amis se retirent depuis « avec plus de satisfaction dans le sein de leur famille » ; ils se sont attachés plus profondément à leurs femmes et à leurs enfants. Lecoïnte, capitaine de cavalerie, découvre qu'il aime d'amour tendre sa femme et ses quatre enfants. Un autre trouve la force de mieux supporter la mort d'une épouse qui aurait mérité un panégyriste « tel que Jean-Jacques ». Il y a même de plus romanesques aventures et plus dignes du destin ardent, héroïque et tragique de Julie.

Lecoïnte a vingt-huit ans. Il est né dans une petite ville ; il a vécu dans une boutique d'artisan. Mais il s'est cru destiné à de plus nobles ambitions. Il s'est enfilé vers la capitale. Il n'y a trouvé que les tentations, la misère et la débauche.

1. « On s'écrivait [entre femmes] d'interminables lettres pour ou contre [la *Nouvelle Héloïse*] : nous en avons entre les mains qui prennent si fort à cœur les aventures des deux héros que les correspondants sont sur le point de se brouiller au sujet de la vertu d'Héloïse. » (L. Perey, *Figures du temps passé*. Paris, 1900, p. 232).

2. Collection de Neuchâtel (ms. n° 7902).

Il y a roulé de chute en chute, et jusqu'à la pensée du suicide. Mais la Providence veillait. Elle lui a fait lire *la Nouvelle Héloïse*. Elle a ainsi jeté dans son âme les troubles salutaires. Elle lui a insufflé les saintes ardeurs qui ont gagné jusqu'à « la malheureuse qui partageait ses désordres ». Ils vivront désormais pour la vertu comme ils ont vécu pour le plaisir. L'histoire de La Chapelle, à laquelle Rousseau a bien voulu croire puisqu'il n'a pas dédaigné de lui répondre, atteste une conversion moins certaine. Les « faiblesses » coupables de Julie n'ont enseigné à sa bonne amie que les prudences d'une demi-vierge et l'art d'« allumer les sens » sans jamais les satisfaire. Né dans les montagnes du Dauphiné, fils d'un laboureur aisé, il a sucé le poison des lettres et des arts. Il s'est fait précepteur, comme Saint-Preux. Comme lui il a aimé non son élève, mais la sœur de son élève. Ils lisent la *Julie*. Comme Saint-Preux il franchit le seuil de la chambre où couche sa bien-aimée. Mais il ne va pas aussi loin que Saint-Preux. Et si la bien-aimée lui permet, avec sa chambre, son lit, elle ne lui accorde que des bagatelles et l'arrête, s'il insiste « en des termes que Julie et son amant n'auraient pas désapprouvés ». Rousseau a pris la peine, superflue, de démontrer que cette vertu n'était qu'un libertinage ¹. Mais il fit des élèves moins inquiétantes; et la Neuville l'en maudit. Précepteur, lui aussi, il a séduit son élève, et pleinement. Comme Julie, la fille séduite a épousé le mari imposé par son père. Contrairement à Julie elle a gardé avec le mari le précepteur. Seulement elle lit la *Nouvelle Héloïse* et brûle soudainement d'imiter les vertus de Mme de Wolmar. Elle chasse l'amant qui jure à Rousseau « une haine éternelle ».

Il convient sans doute de n'être pas aussi confiants que Rousseau. Il y a peut-être, dans ces lettres, moins de sincérité que de littérature. Ce furent sans doute, parfois, des pièges tendus à la bonne foi du grand homme pour en tirer un appui, ou simplement la gloire et le profit d'une réponse. Mais il y en a d'autres qui sont plus sincères ou le sont très certainement. L'âme de Loiseau de Mauléon a son secret, et sa vie son mystère. Il aime une Julie, dans le trouble et le silence de son cœur. Mais cette Julie, peut-être, ne l'aime pas? Qu'importe! Elle ira sans entendre le murmure d'amour qu'il élève sur ses pas. Loiseau ignorera toujours s'il est aimé: « et qu'ai-je besoin de le savoir? ». Séguier de Saint-

1. *Œuvres*, t. XI, p. 10 (Lettre à M. D. L. C.).

Brisson nourrit la même passion silencieuse, ce Séguier que nous connaissons bien parce que ses lettres ¹, ses œuvres et les lettres de Rousseau nous racontent le meilleur de sa vie, ses inquiétudes, ses nobles élans, ses rêves d'être utile et bienfaisant. Il a voulu quitter son métier d'officier qu'il jugeait inutile et médiocre. Il l'a gardé, pour ne pas affliger les siens, parce que Rousseau le lui a conseillé, et parce que ce joug lui a été imposé par « les mains si douces » d'une très jolie marquise, qu'il a rencontrée sur les bords du lac de Genève. Seulement il a lu la *Nouvelle Héloïse* ; il l'a lue sur les bords du lac près duquel ont vécu les deux amants. Il a dû s'avouer à lui-même que son cœur était gagné par le vertige qui perdit Saint-Preux. Mais la marquise est mariée ; elle est honnête. Elle chasserait Séguier si elle connaissait le feu coupable qui le consume. Il rêve donc d'amours muettes et platoniques. Hélas ! Platon n'est qu'un leurre ; et seule la vie de Julie épouse peut adoucir son amertume et rectifier son cœur : « Ah ! si vos ennemis pouvaient connaître quel est l'effet qu'elle produit dans les cœurs honnêtes et l'analogie qu'elle a avec ce qui se passe en moi, ils cesseraient de vous en nier la vraisemblance et l'utilité. »

Le cas pour lequel consulte la comtesse de Wartensleben est plus confus. Il s'agit non de se résoudre à un devoir mais de décider dans un conflit de devoirs. Cassius aime Antonia, dame vertueuse et chaste. Elle et la comtesse (qui est sans doute sa mère) ont formé Cassius aux plus nobles vertus. Deux ans de voyages achèvent de l'instruire, et sans doute de lui donner plus d'audace. Car, au retour, Antonia succomba, devient grosse, et accouche. Cassius brûle d'être époux et père ; mais il est patriote. Il a envers sa patrie « d'indispensables devoirs », et ces devoirs le séparent impérieusement d'Antonia. Assaut cornélien d'héroïsme. Antonia consent à se sacrifier : « Rome vous a nommé, ne me connaissez plus ! » Cassius part secrètement : « enfin je suis parvenu à n'être plus ni fils, ni époux, ni père, ni ami, ni parent, ni frère... j'ai consommé le sacrifice le plus horrible que jamais homme ait fait depuis que le monde est monde ! » Mais la comtesse n'a pas renoncé, elle, à être mère. Elle estime que Cassius se doit à elle et à Antonia. Elle supplie Rousseau d'écrire parce qu'il est celui qu'on écouterait.

1. Dans la collection de Neuchâtel. Voir sur lui P.-M. Masson (4^{bis}) (3^e vol., ch. II, § 2).

Rousseau répondit qu'il plaignait Antonia et que Cassius était un fou ou un ambitieux sans amour¹. Et il est probable que la plupart de ses disciples auraient été fidèles à la mère et à l'épouse plutôt qu'à la patrie. Car nous savons bien, par eux, quelle vertu ils ont aimée. Ils n'ont pas séparé la vertu de la passion. La vertu ne leur a semblé qu'une autre façon de s'émouvoir. La vie qui vaut la peine d'être vécue c'est celle que l'on donne, dans un oubli délicieux de soi-même, à Julie, à la marquise aux mains douces, à Antonia. Et s'il faut renoncer à Antonia ou à la marquise, ce sera du moins parce qu'il y a, pour les cœurs avides et déçus, un autre infini où se perdre, celui de l'abnégation sentimentale. Etre vertueux, c'est échanger plutôt que renoncer, échanger contre les voluptés des passions heureuses, les voluptés du sacrifice et de la bienfaisance. Le bien n'apparaît pas comme une règle sèche et stricte, comme une loi précise dans ses exigences, mais comme une effusion, un don de soi.

Un mouvement profond d'opinion avait préparé cette foi nouvelle. Il n'y a pas de morale nouvelle, nous l'avons dit, puisqu'il n'y a pas de libertés nouvelles et que, sauf exception, les devoirs qu'on impose au mari, à l'épouse, aux enfants, à l'ami et au citoyen, sont, dans leur fond, ceux auxquels on croyait avant d'avoir lu Rousseau. Mais on cherche pour ces croyances anciennes de nouvelles raisons de croire. Et c'est dans le « cœur » qu'on les trouve et non plus dans la volonté raisonnable. M. P. M. Masson a montré, lumineusement, comment la religion « du sentiment » se substitue peu à peu à la foi qui se raisonne, et les raisons que la raison ne connaît pas aux arguments de logique et de théologie. L'adhésion est une illumination du cœur et non plus le consentement de la dialectique. On a cru aux vérités morales comme on commençait à croire aux vérités religieuses. On y a cru simplement parce qu'on s'est senti ému, bouleversé, vaincu, avant même d'être convaincu. On s'est donné à *l'amour* de la vertu. Sur ce point, presque tous nos lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* s'accordent.

Pour l'Année littéraire, le *Journal Encyclopédique*, Deleyre, Palissot, Barthé, Luchet, Mercier, on se livre « à l'enthousiasme de la vertu » ou de « la vraie félicité », à de « délicieuses et salutaires impressions », à des « transports purs et sacrés », à la « flamme divine ». Il faut croire « au sentiment et à la

1. *Œuvres*, t. XI, p. 391.

vertu », « s'attendrir sur la vertu ». Roustan¹ ou Moulton parlent comme Julie de Bondeli ou Mme Roland. Le vice est « pressé, terrassé, démasqué » et l'on répand « de douces larmes », à la seule image de la vertu. Malheur à ceux qui parlent de l'*Héloïse* en fat et en petite maîtresse, car c'est un chef-d'œuvre de sentiment. Et Mme de Staël même consent que Rousseau ait enseigné la morale en peignant l'amour et l'amour passion. Les inconnus² parlent comme les illustres. Le cœur palpite à Longueville, et pour croire au roman comme à son cœur « il n'est question que de croire à la vertu ». Rousseau, le professeur de Nantes, et son ami, sont meilleurs époux parce qu'ils « s'attendrissent ». Le Comte se convertit parce que la *Nouvelle Héloïse* a jeté dans son âme le trouble et le désordre. Et si Loiseau de Mauléon ou Séguier de Saint-Brisson veulent bien taire leur amour, ils ne veulent pas du moins renoncer à l'amère volupté d'aimer. Ils chérissent leur martyr.

Ainsi la vertu tend, par un détour, à faire partie de cet *Art de jouir*, art honnête, que Rousseau projetait de rédiger. Elle en tirait sans doute une force nouvelle. Elle y courait aussi quelques périls. Nous le verrons plus clairement en parlant de ces romanciers qui subirent et prolongèrent l'influence de la *Julie*. Notons seulement qu'on n'a jamais songé, au XVIII^e siècle, à s'en défier. On a discuté, comme nous l'avons dit, les situations de la *Nouvelle Héloïse* et ses conclusions, la conduite de Saint-Preux et les excuses de Julie d'Etanges, fille honnête et pourtant séduite. On n'a pas contesté les principes, les « lumières du cœur » et les « délices de la vertu ». On n'a jamais dit, lorsqu'on parle de la *Julie*, que le bien devait être parfois une lutte médiocre et patiente, un effort réfléchi et méticuleux autant qu'un élan du cœur et une ivresse de sacrifice. Rousseau a subjugué, d'un seul coup. Et cette séduction du roman a été si puissante ; il a si clairement rencontré les besoins secrets des âmes que l'on n'a pas songé davantage à en discuter la religion. Malesherbes, sans doute, avait exigé, dans l'édition imprimée à Paris, des retranchements qui pouvaient faire de Julie, à peu près, une catholique orthodoxe. Mais ce n'était qu'une politesse à l'orthodoxie. Les deux mille exemplaires imprimés par Robin se perdirent dans la masse des éditions de Hollande et des contrefaçons de

1. Lettres inédites de Neuchâtel.

2. Lettre inédite de Neuchâtel (19 fév. 1761).

Paris ou de province, et les exemplaires en sont aujourd'hui fort rares. Sans doute aussi Julie était protestante. Ses lettres étaient supposées authentiques ; on pouvait croire qu'elles donnaient des leçons de calvinisme et non pas d'hérésies nouvelles. Mais ce calvinisme était toujours, en France, la religion prétendue réformée que la loi ne reconnaissait pas ; il était même si audacieux que le Consistoire genevois s'en inquiétait. Enfin cette religion de Julie n'était qu'une préface. Ses audaces se précisèrent un an plus tard dans la *Profession de foi* du Vicaire Savoyard ; dans la tempête que souleva l'*Emile* les rumeurs qui discutaient la piété de Julie durent se perdre. Pour qui voulait damner ou décréter Jean-Jacques c'était le Vicaire qui importait et non le piétisme de Mme de Wolmar. Julie avait pourtant dans l'édifice de l'hérésie sa chapelle. Elle était d'accord avec le Vicaire sur bien des points qui étaient d'importance. Elle se défiait de la théologie et même des pratiques pieuses et ne croyait guère qu'aux élans de son cœur et à la prière intérieure ; elle niait l'enfer, l'efficacité des repentirs *in extremis*, etc... On aurait pu, avant l'*Emile*, s'indigner de ces audaces, et s'en souvenir après 1762. Mais il semble que la séduction fut si vive que les plus défiants fermèrent les yeux pour ne pas voir.

Parmi tous ceux qui bataillèrent contre la religion de Jean-Jacques je ne vois guère que Gauchat, en 1763, et plus tard Barruel-Bauvert qui aient expressément condamné la piété de Julie, Gauchat longuement, Barruel en une phrase où la « cour Helvienne » condamne au feu *la Nouvelle Héloïse* avec tous les autres ouvrages philosophiques. Mais on chercherait vainement une protestation précise, et dans les journaux bien pensants comme le *Journal des Savants*, le *Mercur*e ou l'*Année littéraire* (qui pouvaient sans doute laisser croire qu'ils lisaient l'édition expurgée), et dans ces polémistes qui poursuivaient Rousseau avec la secte philosophique et ne pouvaient ignorer que l'édition de Paris n'était pas la seule. Moutou s'étonnait, en 1763, de « l'approbation que Paris catholique avait donnée à un ouvrage dans lequel les seuls protestants étaient ménagés¹ ». Si l'on n'approuvait pas, du moins on faisait silence. Ni l'abbé Le Gros, ni l'abbé Bergier, ni l'abbé Girard, ni le P. Fidèle de Pau, ni l'abbé Hespelle ne se soucient de ce qui avait inquiété Malesherbes². L'abbé

1. *Annales J. J. Rousseau* (19), t. III, p. 228.

2. J. M. Le Gros, *Analyse des ouvrages de J. J. Rousseau et de Court de*

Marc estime que le livre est fait pour perpétuer la corruption du siècle et que l'héroïne donne dans l'excès du libertinage. Mais il entend la corruption des mœurs, non des doctrines, et il constate, sans le discuter, l'enthousiasme de Julie pour la dévotion. Même Mme de Créqui, qui est pieuse et timorée, et qui ne veut pas lire un roman qui ne convient pas à son âge, lit pourtant beaucoup des trois derniers volumes où Julie lui « paraît mourir en sainte, comme on dit ». Vingt ans plus tard l'*Héloïse* est un livre dont on peut avouer la lecture, même lorsqu'on est d'église et qu'on ambitionne les couronnes de l'Académie des Jeux Floraux. L'abbé Trencule lui envoie une *Épître à Julie* :

Homme immortel dont le profond burin
Dans tous les cœurs, en dépit de l'envie,
En traits de flamme a gravé ta Julie...

Et le P. Sermet, petit carme, envoie une autre *Épître à Julie*, en 1784¹.

Les protestants n'avaient évidemment pas de raisons d'être plus sévères. Bonnet le fut. Mais il resta seul, ou à peu près. Roustan, Vernes, regrettent seulement que Wolmar athée soit en même temps un Wolmar aimable². Julie de Bondeli connaît « un homme de sens et de mérite » qui reproche au roman d'enseigner l'athéisme, le déisme, le socinianisme et l'inutilité de la prière ; mais elle proteste contre ce bon sens-là³. Pour chicaner la religion de l'*Héloïse* il fallait réfléchir et argumenter. Or Rousseau apprenait justement que ni la foi, ni la morale, ni le bonheur, ni la raison de la vie ne sont dans la réflexion et l'argumentation, mais dans cet élan du cœur qui saisit, d'un seul embrassement, la vérité. La religion passa, avec la morale et la passion, dans cet élan.

Gobelin, Genève-Paris, Duchesne, 1785. — Bergier, *Le déisme réfuté par lui-même* etc... Paris, Humblot, 1765. — Gérard, *Le comte de Valmont* etc... (165). — Le P. Fidèle de Pau, *Le philosophe dithyrambique*. Paris, 1765. — L'abbé Hespelle, *La Théotrescie ou seule véritable religion...*, 1774.

1. P. J. Monbrun, *Les jeux floraux*, etc... (248), pp. 311 et suiv.

2. Roustan, à la Bib. de Neuchâtel (252). — Vernes dans Streckeisen (18), t. I, p. 131.

3. Copie de lettre de Julie de Bondeli dans la collection de Neuchâtel.

CHAPITRE II

INFLUENCES DIVERSES SUR LES MOEURS

J'ai étudié ailleurs ¹ en détail l'influence de *la Nouvelle Héloïse* sur le goût de la vie rustique, l'art des jardins et l'amour de la montagne. Je résume simplement cette enquête.

Les sagesse qu'enseigne le roman ne sont pas seulement le droit de « disposer de soi » quand on est fille, et la fidélité conjugale quand on est mariée. Il affirme encore qu'il est malaisé d'être sage quand on est citadin et qu'on est tenté par le luxe pernicieux des grandes villes. Rousseau démontre, dans sa deuxième *Préface*, qu'il écrit pour nourrir dans les cœurs l'amour de la vie aux champs et le goût des plaisirs limpides, profonds et sûrs dont sont assurés ceux qui vivent comme il convient sur leurs terres. Nous admirons volontiers aujourd'hui, et nous relisons, de préférence, les pages où s'évoque le bel ordre de la maison de Clarens, le beau désordre d'un jardin qui respecte les grâces de la libre nature, l'allégresse des vendanges et la sérénité des veillées champêtres. Nous y goûtons comme une fraîcheur de renouveau. Mais ni l'éloge de la vie rustique, ni le goût des vendanges, ni les jardins à l'anglaise n'étaient nouveaux en 1761. Les contemporains se sont enivrés du roman parce qu'il leur révélait la passion profonde ou les délices de la vertu, non parce que M. et Mme de Wolmar régissent leurs domaines, cueillent leurs raisins et dédaignent les jardins bien réglés. Ces amours ou ces dédains étaient choses banales ou connues en 1761. De 1750 à 1760 un profond mouvement d'opinion entraîne les gens sincères, et ceux mêmes qui suivent la mode, hors des villes vers les « maisons des champs ». On se lasse, ou

1. Dans mon *Sentiment de la nature* (26).

l'on proclame qu'on est las, des salons, des toilettes, des repas d'apparat, du Cours la Reine ou des Boulevards, de la Comédie ou de l'Opéra. On veut vivre sans rouge, sans papiers, sans laquais, sans esprit. Les jardins anglais, et la nature déjà romantique ne datent pas de l'Élysée de Julie. Ils datent de Dufresny et de quelques autres, dès le début du XVIII^e siècle, et plus précisément du goût pour les jardins anglais et les jardins chinois qui devient très vif de 1750 à 1760. Aussi tous ceux qui louent le roman ou le discutent ne parlent qu'en passant de la vie au château de Wolmar, des vendanges de Clarens, des veillées rustiques ou de l'Elysée. Ils en estiment la sage ordonnance, les harmonieuses vertus ou les charmes touchants. Mais ils n'insistent pas ou ils insistent beaucoup moins que sur les pages « dévotantes ». Certains mêmes se plaignent que le Rousseau campagnard et jardinier les ennuie. Ils concèdent que l'économie rustique ou l'art des jardins sont de belles choses, mais ils affirment qu'un roman en est une autre et que Jean-Jacques a tort de s'attarder à des longueurs et des minuties.

Rousseau n'a créé précisément que cette forme du goût pour la nature qui est l'amour de la montagne. La montagne ne joue guère dans la *Nouvelle Héloïse* qu'un rôle épisodique. Une lettre de Saint-Preux sur son voyage du Valais, les rocs glacés et les torrents limoneux de Meillerie, quelques silhouettes de la dent de Jaman ou de la dent du Midi, ce sont toutes les Alpes du roman. Mais on ignorait profondément la montagne, avant 1761, ou même on la redoutait. Haller en avait bien parlé, dans ce poème des *Alpes* qui était traduit et goûté en France. Ce n'était là qu'un hasard sans portée. La *Nouvelle Héloïse* révéla la montagne, parce que, sans parler d'elle avec précision, le roman se déroulait à Vevey et Clarens, et que l'âme de Julie et de Saint-Preux animait les coteaux de la Veveysse, les vendanges sur les bords du lac, et ce lac lui-même. On alla chercher le souvenir des « deux amants » et, pour les retrouver, on erra dans les bosquets que dominent les Alpes, sur le lac qu'elles encadrent, dans ce Valais où Saint-Preux avait conduit l'image de sa bien-aimée. Ainsi presque tous les premiers voyages en Suisse, d'innombrables témoignages l'attestent, furent, pour quelques jours ou longuement, des pèlerinages sur les traces de Julie et Saint-Preux. Du même coup, tous ces voyageurs, qui goûtaient déjà, avant Rousseau, les coteaux et les vallons de la France moyenne découvrent les splendeurs plus grandioses de la montagne

verte. Timidement d'abord, sur les traces de Saint-Preux qui traverse le Valais, puis plus hardiment sur celles de de Luc, de Bourrit, Saussure et enfin Ramond, ils dépassèrent les forêts et les prairies et s'élevèrent jusqu'aux sauvages solitudes de la montagne glacée.

La *Nouvelle Héloïse* n'a donc pas inventé le sentiment de la campagne ni le goût des jardins romantiques. Elle a inventé, par hasard, la montagne, parce que ses héros vivent au milieu d'elle, et qu'on a songé, en les aimant, à voyager où ils avaient vécu. Mais elle a tout de même transformé le sentiment de la nature, comme elle a transformé, sans les inventer, le sentiment tout court, la vertu et, pour une part, la religion. On aime, avant Rousseau, la campagne, ses « charmes » et ses « agréments », ses « harmonies » et, par occasion ses « rêveries ». On goûte le caprice des eaux courantes, le frémissement des feuillages, la fantaisie des sentiers « tourneurs ». Mais il ne semble pas qu'on anime la nature de l'âme mystérieuse et profonde que nous aimons à lui prêter. On se plaît auprès d'elle ; on ne s'émue pas du frisson sacré et de l'ivresse divine. C'est bien la *Nouvelle Héloïse* qui les a fait passer pour la première fois dans les cœurs français.

Sans doute c'est des amours de Julie et de Saint-Preux qu'on s'est grisé, d'abord, avant de réfléchir précisément aux paysages qui les encadrent, bosquet du premier baiser, chalet du rendez-vous, courses errantes du Valais, désolations de Meillerie, grâces de « l'Elysée », clairs de lune délicieux et perfides du lac. On a disserté sur la tragédie et l'on s'est passionné pour les acteurs avant de songer aux décors que le génie de Rousseau a déployés autour d'eux. Les critiques qui discutent du roman, les amis ou les correspondants qui le célèbrent ne parlent qu'en passant de ces « émouvantes peintures de la nature », de ces « descriptions sublimes et délicieuses ». Car l'émoi, le sublime et le délicieux étaient dans l'œuvre toute entière. Ils étaient dans l'ardeur de la passion et dans l'enthousiasme de la vertu et non pas seulement dans un bosquet, un chalet et un lac. Ils étaient nouveaux partout et non pas seulement dans leur application à la nature. Rousseau transformait les heures de villégiature et de promenade ; mais il transformait aussi toute la vie. Et c'est à la vie, d'abord, qu'on a songé.

Seulement, sans que les critiques ou les lecteurs s'en soient clairement doutés, la nature allait se transformer pour eux, comme la vie. Les rêveries sur la nature, les méditations, les

extases, les mélancolies, les larmes délicieuses et les inquiétudes sublimes qu'elle inspire emplissent très vite les poèmes, les romans, les correspondances et les mémoires. Nous parlerons plus loin des romans. Mais les mémoires et correspondances témoignent abondamment que les gens de lettres, comme ceux qui ne faisaient pas métier d'écrire, les Parisiens comme les provinciaux, les gens d'âge comme les jeunes gens, ceux qui sont illustres, Mlle de Lespinasse, Mme Roland, L.-S. Mercier, comme d'obscurs anonymes dont le hasard nous a transmis les manuscrits, communient dans une même ferveur. En face d'un coucher de soleil, sous la lumière d'un clair de lune, dans l'ombre d'un vallon mélancolique, on « fond en larmes sans savoir pourquoi », on se plonge dans « des ravissements inexprimables », dans « le sentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée » ; on s'élance « dans l'abîme des choses éternelles » ; on retrouve ses amours pour les mêler à l'âme des choses, en goûter plus profondément les tristes douceurs ou les espérances éclatantes. On y « serre contre son cœur » les fantômes de son passé ou de son avenir. On y mène le cortège de ses chimères. La nature n'est plus que « l'état d'âme », et cet immense dialogue où notre âme parle à notre âme à travers le mirage du monde.

Sans doute Young, Thompson, Ossian surtout ont joué leur rôle dans cette transformation des âmes. Je l'ai dit, et M. Van Tieghem l'a précisé pour Ossian. Mais c'est Rousseau surtout, même quand on ne le nomme pas expressément, qui fut le grand magicien. Et puisque les *Confessions* et les *Réveries* sont de 1781 et 1788, ce fut bien, d'abord, le Rousseau de l'*Héloïse*.

CHAPITRE III

INFLUENCE SUR LE ROMAN

I. — LES DISCIPLES DE ROUSSEAU.

L'intrigue et les caractères. — Toutes ces influences doivent se vérifier et se préciser si l'on étudie le roman français de 1761 à la Révolution. Si l'on aime l'amour, la vertu, la nature avec le cœur de Julie, de Saint-Preux et de Jean-Jacques, on dut à plus forte raison essayer d'écrire comme ils avaient écrit. Nos enthousiasmes littéraires ne règlent pas nécessairement la pratique de notre vie ; lire et agir sont deux, bien souvent. Mais quand nous imaginons un roman nous ne risquons rien ; nous pouvons mépriser les prudences et les traditions que nous respectons, pour nous-mêmes, sans les avouer. Les auteurs de romans ne s'en firent pas faute. Et pour s'assurer le succès, pour suivre la pente de leurs goûts, ils furent, comme on disait « tout Rousseau ».

Je n'oublierai pas d'ailleurs qu'en suivant les chemins de la *Nouvelle Héloïse* ils côtoyaient nécessairement ceux qu'avaient suivis, avant Jean-Jacques, Prévost ou Richardson. *Clarisse* ou *Paméla* avaient enseigné copieusement que la raison de la vie ce n'est pas l'égoïsme et le plaisir, mais le respect de soi-même et le sacrifice à ses devoirs. Cleveland, le doyen de Killerine ou Grandisson n'étaient pas des sceptiques et des curieux d'analyse et de logique. Ils étaient des cœurs tourmentés et de tragiques exemples des cruautés du sort. Ils plaisaient, par la triste douceur de verser des larmes sur le « sombre » de leur histoire. J'ai montré ce que Rousseau devait à Prévost et surtout à Richardson. Les lecteurs contemporains n'ont pas rappelé, en parlant de l'*Héloïse*, le souvenir de Prévost dont l'influence fut moins précise. Mais ils ont témoigné, clairement, qu'ils ne lisaient pas le roman de Rousseau sans songer à *Clarisse*. Dès 1761 le *Journal étranger*

traduisait ce *Parallèle entre Clarisse et la Nouvelle Héloïse*¹ que j'ai plusieurs fois cité. Tout de suite le rapprochement devenait banal. Diderot chérissait si violemment Richardson qu'il est sincère, sans doute, en préférant *Clarisse* à *Julie* dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Il y a pourtant, dans cet *Essai*, une rancune amère contre Roussseau. Lorsque Grimm juxtapose de même l'*Héloïse* et *Miss Bidulph* pour les traiter de mauvaises copies, il nous rappelle seulement, lui aussi, qu'il s'était brouillé avec Jean-Jacques. Mais d'autres, comme la Harpe, Mme de Genlis, Mme Necker, n'ont pas eu les mêmes querelles et préférèrent *Clarisse*². On répétait en Suisse, nous dit P. de la Roche, que Rousseau avait voulu imiter le style et les sentiments de Richardson³. L'influence de Prévost ou l'influence anglaise seront donc souvent confondues avec celles de la *Nouvelle Héloïse*. Des *Mémoires de Fanny Spangler*⁴ citent la *Julie* dans leur préface. Mais il suffit de lire l'ouvrage pour y retrouver, bien plutôt que Rousseau, Richardson ou Prévost, la vertu puritaine et sermonneuse, « les rugissements d'un animal féroce » (qui sont ceux de Lovelace) et ses « frénésies ». Imbert a subi incontestablement dans son œuvre, à maintes reprises, l'influence de Rousseau. Pourtant les *Egarements de l'amour* se souviennent de *Clarisse* beaucoup plus que de l'*Héloïse*. La scène est d'ailleurs en Angleterre et Sophie parle comme *Clarisse*, Curland comme *Lovelace*. Dorat est plus clairement encore le disciple de Rousseau dans ses romans. Il l'est aussi cependant des Anglais. « Pour arracher, nous dit-il, à la nature, quelques-uns de ses secrets, il faut être nourri de méditations profondes, de recueils solitaires, de l'enthousiasme du bien et de cette mélancolie qui marque d'une empreinte auguste toutes les idées qui en émanent⁵. » Voilà, ajoute-il, ce qui distingue, non pas Rousseau, mais « les écrivains anglais ». Ni L.-S. Mercier, ni Baculard d'Arnaud, ni Restif ne le contrediraient. Toute l'œuvre de Mercier est une adhésion à Rousseau. Tout son style s'efforce de traduire les mêmes extases et les mêmes emportements. Mais s'il rêve à Neuchâtel, près des lieux où

1. Notre numéro 229.

2. Ajouter ces rapprochements entre *Clarisse* et l'*Héloïse* : *Année littéraire*, 1761, t. II, pp. 306 et suiv. — *Journal Encyclopédique*, mars 1763, t. II, p. 63.

3. Lettre du 16 oct. 1761, inédite, à la Bib. de Neuchâtel.

4. Par Mme Beccary. Paris, Knapen, 1781.

5. (282), p. 8.

rêva Rousseau, il y songe à Clarisse comme à Julie¹. Si Baculard cite plus souvent Rousseau il allègue aussi, à l'occasion (avec *Télémaque* et *Gil Blas*) *Tom Jones*, Sterne et *Clarisse*, « ouvrage immortel »². Le *Nouvel Abeilard* ou *Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, de Restif, avoue Rousseau pour maître, par son seul titre. Il joint cependant *Héloïse* et *Clarisse* dans la « Note préliminaire de l'Editeur ».

Mais, ces réserves faites, c'est bien en suivant surtout les traces de Rousseau qu'on se propose « d'arracher à la nature » des secrets inconnus jusqu'à lui. Certains de ces romanciers ne cachent pas d'ailleurs leur dette et leur reconnaissance. C'est la *Nouvelle Héloïse* qu'ils avouent. C'est avec elle qu'ils rivalisent. C'est à elle que songent les critiques qui les jugent. Le *Dolbreuse* de Loaisel de Tréogate³, les *Lettres de Sainville et de Sophie* de Léonard⁴, les *Sacrifices de l'amour* de Dorat⁵, les *Délassements de l'homme sensible*⁶ et les *Epreuves du sentiment* de Baculard d'Arnaud⁷, plusieurs romans de Restif⁸, la *Jolie femme* de Barthe⁹, d'autres romans qui furent moins lus se réclament aussi ou de la *Nouvelle Héloïse* ou de l'œuvre de Rousseau¹⁰. Certains, plus clairement, se mettent résolument

1. *Mon Bonnet de nuit*. Neuchâtel, 1786, t. III, p. 120. — *Contes moraux*. Amsterdam-Paris, Merlin, 1769, t. II, p. 103.

2. *Les Délassements de l'homme sensible*. Paris, Buisson, 2^e année, 1786, t. I, 1^{re} partie, pp. 42, 48; t. II, 3^e partie, p. 100, etc... — *Nouvelles historiques*. Paris, Delalain, 1777, t. I, pp. 7, 10, 132.

3. (302), t. I, p. 30.

4. (289), pp. 168, 169.

5. (282), pp. 14-15.

6. *Op. cit.*, t. I, partie 1, pp. 17, 40; II, 3, pp. 176, 208; II, 4, p. 226; V, 10, p. 374, etc...

7. Paris, 1775-1778, t. III, p. 215.

8. *L'École des Pères*. Paris, Duchêne, 1776, t. I, pp. 56, 73. — *Le Nouvel Abeilard* etc... En Suisse, Libraires associés, 1779, t. I, pp. 15, 246; t. IV, p. 11 (fin du volume). — *La Malédiction paternelle*. Leipsick, Büschel. Paris, Duchesne, 1780, p. 821. — *Le pied de Fanchette*..., éd. de 1776, t. III, p. 163. — *Lettres d'une fille à son père*. Paris, Edme, 1772, t. IV, p. 384; etc... etc...

9. *La jolie femme ou la femme du jour*. Lyon, Deville; Paris, Le Jay, 1770, t. II, pp. 7, 17.

10. Desboulmiers, *Rose ou les effets de la haine, de l'amour et de l'amitié*. Londres-Paris, Robin, 1765, t. II, p. 143. — Fanny de Beauharnais, *L'aveugle par amour* (296). Épître liminaire. — La même, *Les amants d'autrefois* (Romance faite à Ermenonville sur le tombeau de J. J. Rousseau). Paris, Couturier, 1787. — Leroy de Lozembrune (300), t. I, pp. 32, 33, 34-35; t. II, pp. 74-76. — Imbert, *Les Égaréments de l'amour* etc... Amsterdam, s. n., 1776, t. I, p. vi. — *La femme vertueuse* (304), t. I, pp. 12-16, etc... Voir aussi les rapprochements que font les journaux entre ces romans et l'*Héloïse*: *Corr.*

sous la même enseigne. Parce que Rousseau a publié *Julie ou la Nouvelle-Héloïse, Lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes recueillies et publiées par J.-J. Rousseau*, ils écriront : *La Dernière Héloïse ou Lettres de Junie Salisbury recueillies et publiées par M. Dauphin, citoyen de Verdun*. — *Lettres de deux amants habitants de Lyon, publiées par M. Léonard*. — *Le nouvel Abeilard ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*. — *Sophie ou Lettres de deux amies recueillies et publiées par un citoyen de Genève*, etc.¹.

Ce n'est d'ailleurs, à l'occasion, qu'une étiquette pour la vente. Le souvenir de Rousseau n'est là que pour amorcer le succès. Et les barbouilleurs de certains de ces romans sont de ceux qui n'ont rien compris à l'*Héloïse* ou qui n'en ont rien voulu comprendre. *Henriette de Wolmar et le Philosophe par amour*, par exemple, ne sont que deux plats feuilletons. Les sottises de l'intrigue et l'incohérence des personnages y rivalisent avec la platitude du style ; les empoisonnements, les couvents, les séquestrations, les enlèvements, les duels, les guet-apens et les assassinats sont la raison d'être du roman bien plus que les protestations contre « les misérables préjugés », les « coutumes affreuses et barbares » et les attendrissements sur « la morale aimable inspirée par la nature ». *Sophie, la Dernière Héloïse* ou les *Lettres d'un citoyen de Genève* sont également de médiocres romans d'intrigue. Mais ces mauvais disciples ne sont que l'exception. A l'ordinaire on a compris Rousseau, et il n'a rien manqué, pour écrire comme lui, que le génie ou le talent.

C'est la passion, tout d'abord, qui bouillonne à travers ces romans. Non plus seulement le « sentiment » et ses « délices », mais les tempêtes du cœur et leurs frénésies. On ne veut plus seulement s'attendrir, mais se griser et délirer. La mesure dans le style et la discrétion dans la confidence sont tenues pour l'aveu d'une âme tiède et d'un cœur glacé : « Une lettre d'un amant vraiment passionné, dit l'un de ces romans, sera lâche, diffuse, toute en longueurs.... c'est ainsi

littéraire (22), t. IX, p. 453 (*Sacrifices de l'amour* de Dorat). — *Année littéraire*, 1765, t. V, p. 71 (*Le philosophe par amour*, auteur inconnu). — *Journal de Monsieur*, 1783, t. V, p. 251 et *Correspondance secrète* de Métra, t. XIV, p. 373 (*Lettres de deux amants* de Léonard). — *Journal de Monsieur*, 1783, t. VI, p. 55 et *Année littéraire*, 1788, t. II, p. 228 (*Dolbreuse de Loaisel de Tréogate*). — Un prospectus à la suite de *La sœur Adélaïde* etc... (305) (sur les *Lettres d'Alexis et de Justine* du marquis de Langle), etc...

1. Voir ma *Bibliographie des romans*, 2^e partie, X^{ter}.

que le cœur sait parler au cœur.... et comme il rend tous ses sentiments en images, son langage est toujours figuré.... ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes¹ ». Et c'est du reste par des extraits de l'*Héloïse* que le roman justifie ses longueurs et son lyrisme. Dorat, Imbert ou Léonard ont asséné à Rousseau des compliments moins cruels. Mais ils ont, eux aussi, pour parler « le langage du cœur », multiplié les figures et chanté des hymnes. « Le langage de la passion doit-il être assujéti au frein de l'usage ; le sentiment n'en connut jamais. » Car le sentiment n'a ni règles, ni freins : « O Dieu ! avec quelle âme m'as-tu fait naître.... Mon amour m'épouvante, et je serais désespéré d'en guérir². » Le Milfort d'Imbert n'a même pas besoin, comme Saint-Preux, du premier baiser pour sentir le poison de l'amour ronger ses os : « Au moment où sa main toucha la mienne un frémissement voluptueux parcourut tous mes membres ; je ne voyais plus, je n'entendais plus, mais je sentais... ce que je n'ai jamais senti. De mes deux mains je pris la sienne ; je ne la baisai point, je jouissais trop pour désirer ; je la pressai tendrement ; son poulx battait rapidement sous mes doigts.... Curland, il semblait que son poulx battait dans mon cœur ; je mourais de volupté³. » Thérèse, Faldoni, Sainville, Sophie, tous les héros de Léonard aiment, comme ceux de Dorat ou d'Imbert, leurs chères tortures : « Non, Faldoni, on n'aime pas comme moi ; on ne sent pas les tourments qui me saisissent quand je passe une heure sans vous voir : non, je ne crois pas qu'on puisse vous désirer avec plus d'ardeur, vous attendre avec plus d'impatience, vous revoir avec plus de transports. » Sainville a quitté Sophie comme Saint-Preux Julie. Son cœur « s'échappe vers elle ». Il reçoit ses lettres, comme Saint-Preux celles de Julie, au milieu du tourbillon de Paris « qui l'obsède ». « Quel moment d'ivresse ! J'ai baisé tes lettres ; je les ai mouillées de mes larmes. » Et Sophie cède comme Julie : « mon cœur but à longs traits le poison qui devait le corrompre. » Comme Julie refuse de quitter les siens, Sophie refuse de quitter sa bienfaitrice pour rejoindre Sainville sous les cieux enivrants des Antilles. Et, comme Julie, elle souffre et se désespère : « Hélas ! nous vivons un instant pour le bonheur

1. *La femme vertueuse* (304), t. I, pp. 12-16.

2. *Les Sacrifices* (282), t. II, pp. 67, 76, 165.

3. Imbert, *Les Egarements de l'amour*. Amsterdam, 1776, pp. 65-66.

et des siècles pour la peine.... Ah ! Julie, modèle des amantes ! as-tu plus souffert que moi, as-tu mieux aimé ! ¹ »

Du moins Sophie, Julie et Saint-Preux sont récompensés de leur cruel sacrifice par la « voix de leur conscience ». Leur passion est en lutte avec leur vertu. Et s'ils distinguent entre les « vertus de préjugé » et les vertus vraies, ils ne sauraient être heureux sans celles-ci lorsqu'ils s'écartent de celles-là. Les amants et les amantes de tous les romans qui imitent *l'Héloïse* sont d'accord avec eux et n'ont pas séparé les ivresses du cœur et les exigences des consciences héroïques et droites. Mme de Sénanges « allie tous les transports de la passion à toute la dignité de la vertu ». Et le chevalier qui l'aime n'est pas en reste de noblesse : « Je luttais contre des sens actifs, un physique tout de feu, par le secours d'une âme plus ardente encore... un enthousiasme secret m'élevait au-dessus de moi-même ². » Ces enthousiasmes transportent dans les sphères sublimes tous les héros de Dorat, de Loaisel de Tréogate, de Léonard ou de Baculard d'Arnaud. La marquise de Dorat essaie bien de croire que « les fortes passions ont leur excuse dans leur violence » ; et Dorat estime que « les faiblesses d'un cœur honnête attirent des malheurs, choquent des préjugés, mais ne détruisent point la vertu ». La marquise meurt pourtant, dans les tortures du remords, pour avoir trompé un mari criminel dans les bras d'un admirable amant. Si le Clifort des *Lettres d'un citoyen de Genève* refuse de s'astreindre à la mesure des communes vertus parce qu'il n'est point « un homme vulgaire, » et qu'il a connu « le sublime ravage des passions », il n'y gagne que d'y perdre la Julie qu'il a séduite ³ : « nous bûmes à longs traits le philtre de l'amour ; mais nos cœurs ne furent électrisés par le sentiment que pour être agrandis par la vertu ⁴... Combien de voluptés on se dérobe en renonçant à la vertu ⁵. » C'est le thème qui est cher aux héros de Baculard. Ils ne craignent même pas de hausser le ton et de dire leur fait à ceux qui raillent les âmes sensibles : « on s'élève contre les passions... cependant il arrive quelquefois que ces mêmes passions excitent

1. Léonard (273^{bis}), t. II, p. 109 ; (289), pp. 171-172, 186-187, 189, 198.

2. Dorat (281), t. I, p. 1 ; t. II, p. 91. — (282), t. I, p. 294 ; t. II, p. 86.

3. (312), pp. 8, 47.

4. L. de Tréogate, *Dolbreuse* (302), t. I, p. 30.

5. Léonard, *Lettres de deux amants...* (273^{bis}), t. II, p. 165.

un enthousiasme, une grandeur d'âme qui, d'un nain, font un géant... Détestables plaisants c'est vous qui êtes les premiers corrupteurs de la nation. C'est l'abus de l'esprit qui entraîne nécessairement la ruine des mœurs. Consultons le sentiment, et nous nous garderons bien de céder à cette perversité à la mode¹. » Dans ses *Épreuves du sentiment* et ses *Délassements de l'homme sensible* il n'y aura donc pas le moindre grain d'esprit, mais des torrents de sentiment qui rouleront tous vers des résignations, des bonheurs ou des châtimens vertueux. Restif n'avait pas d'autre philosophie. Son *Nouvel Abailard* est écrit « sous la dictée de la Sagesse, avec une plume de l'Amour ». « Amuser et plaire ne doivent être que le second motif de tout écrivain honnête homme : c'est à l'amour de la vertu et de l'humanité de conduire sa plume² ». Les romanciers moins connus le répètent en termes ardents : « Vertus ! dit l'un, source des plaisirs les plus touchants, je vais toutes vous trouver dans l'âme de l'adorable. Sophie.... Ah ! chère cousine, que ne pouvez-vous venir contempler le plus doux spectacle, celui de deux cœurs unis par la nature et par la vertu³. » « O mon maître, implore l'autre — et c'est de Rousseau qu'il s'agit — ne crois pas que je veuille insulter à tes mânes ; puissé-je jeter une fleur sur ta tombe ! Hélas ! je l'arrose de mes larmes. Tes écrits ont éclairé ma raison, et c'est le moindre de tes bienfaits ; ils m'ont appris à connaître et à chérir la vertu.... Combien de victimes malheureuses, de filles tendres et cruellement déshonorées pleurent et se consolent avec ta Julie ; c'est cette fille sage après sa faute, la femme respectable, la mère vertueuse qui les soutient⁴. »

Bon nombre de romanciers n'ont pas avoué Rousseau aussi clairement pour leur maître. Ni Jean-Jacques, ni l'*Héloïse* ne sont donc cités dans leurs romans. L'influence directe et profonde n'est pas moins certaine. Je la distingue — en me condamnant à reprendre les mêmes développemens — pour ne pas confondre les certitudes objectives, les romans qui se réclament expressément de Rousseau, et ceux où l'imitation ne fait que se trahir. D'ailleurs on y emprunte

1. *Les Délassements de l'homme sensible*, t. II, 4^e livraison, p. 288. — *Les Épreuves du sentiment*, t. IV, p. 157.

2. *Le nouvel Abélard* (274). Frontispice. — *La fille naturelle...*, t. I, p. 3.

3. *Sophie* (75), pp. 45, 118.

4. Leroy de Lozembrune (300), t. I, pp. 32-33.

à Rousseau, à défaut de citations et d'attestations, les ressources de son intrigue. Si Gentil-Bernard demande à *Roméo et Juliette* la méprise du narcotique et du poison et le suicide du bien-aimé dans la tombe de la bien-aimée endormie, il s'inspire de Jean-Jacques pour son Dialogue-Préface et pour son « Explication des Estampes »¹. Le marquis de Langle, dont toute l'œuvre est, par surcroît, une involontaire parodie de Rousseau, lui doit la petite vérole de miss Anglas, la chute et la blessure de Justine brutalisée par son père, « homme sensible » pourtant et qui s'afflige de ses violences². Le chevalier de Vilheux, héros de M. de C**, vole dans la chambre de sa Julie, malade de la petite vérole, comme Saint-Preux au chevet de la sienne³. Mlle de Saint-Léger suit les traces de Rousseau avec une docilité plus persévérante. Premier baiser de l'amour ; première nuit où s'ouvre la chambre sanctuaire de la bien-aimée ; mort de la mère et « nuit de ténèbres et d'horreur », c'est la moitié du pathétique des premières parties de la Julie qui est à peine transposée⁴. Dans le roman d'*Elisabeth*⁵, premier baiser encore, « feu dévorant qui consume », et les deux amies, Elisabeth et Mme d'Albi, qui s'aiment et s'opposent comme Julie et Claire. M. de La Croix ne doit à Rousseau que l'idée d'un homme sans naissance qui aime une fille de qualité et la fuit en s'installant dans la capitale pour y dissenter des ridicules du siècle et des sagesses d'une bonne éducation⁶.

Rousseau d'ailleurs n'est pas leur seul modèle. Ici encore, comme pour les disciples avoués de Rousseau, il y a d'évidentes rencontres d'influences. Le triomphe de l'*Héloïse* ne leur fait oublier ni *Clarisse* ni *Paméla*. « On ne voit, nous dit une *Anecdote*, de 1771, qu'imité de l'anglais, pris de l'anglais, traduit de l'anglais, histoire anglaise, anecdote anglaise⁷ ». « Les petits romans à l'anglaise surtout, nous dit un autre, sont très propres à répandre dans les esprits les germes philosophiques⁸. » Et tel autre affirme que par « une

1. *Les heureux malheurs ou Adelaïde de Wolver*. Cologne-Paris, Valade, 1773.

2. *Amours ou lettres d'Alexis et de Justine* (299).

3. *Le Mariage* par M. C**. Paris, s. n., 1769.

4. *Lettres du chevalier de Saint-Alme* (303).

5. Par Mme Benoît (279).

6. *Lettres d'un philosophe sensible* (280).

7. *De Langres et Juliette d'Est****. *Anecdote française*. Londres-Paris, Deschamps, 1771, p. 17.

8. *Le Philosophe sérieux, histoire comique*. Londres, 1761, p. 6.

effervescence qui porte tout à l'excès on rejeta bientôt tout ce qui n'était pas revêtu du costume anglais ». Quand nos héros se piquent de philosophie — entendons de philosophie morale — ou quand ils sont en effervescence ce n'est donc pas Rousseau seul qui les guide ou les anime. Le *Journal de lecture* insère, en 1776, un article sur « La lecture des romans. Fragment d'un manuscrit sur la sensibilité¹ ». Il y est question d'un roman allemand et des romans anglais ; il n'y a pas un mot sur la *Nouvelle Héloïse*. Nous avons dit que l'intrigue des *Amours ou Lettres d'Alexis et de Justine* était calquée souvent sur celle de Rousseau. L'*Héloïse* n'est pas citée pourtant et Justine ou Alexis ne louent que Gessner et Richardson. « C'est au milieu d'eux-mêmes, affirme une nouvelle de 1770, et d'un cercle étroit de quelques amis choisis qu'ils trouvent cette douce satisfaction du cœur, cette jouissance de l'âme qui, seule, mérite le bonheur aux yeux des hommes vertueux. » C'est là, exactement, le bonheur qu'on goûte ou qu'on tente de goûter au château de Clarens. Pourtant c'est celui que vante une « nouvelle anglaise² » dont l'auteur ne semble même pas avoir lu Rousseau. M. de Saint-Ange publie *L'homme sensible*. Ce n'est pas un disciple de Jean-Jacques. Le roman est traduit de l'anglais de Brook. Et si les *Mémoires d'un Américain* louent la *Julie* ils exaltent aussi « le premier génie de l'Angleterre », qui est Richardson³. De 1761 à 1780 on publie ou réédite quelque quatre-vingt-dix éditions de romans ou nouvelles traduits et imités de l'anglais, ou soi-disant. Il faudra donc toujours faire aux Anglais leur part, ou manifeste ou cachée.

C'est Rousseau cependant qui renouvelle réellement les romans que j'étudie. On y emprunte surtout à l'Angleterre un décor, des costumes, des noms, le goût des morales sermonneuses, les « épreuves de la vertu », et ce que Rousseau lui empruntait lui-même en amenant Milord Edouard chez M. d'Etanges, la « fierté républicaine » et la « grandeur d'âme ». On lui doit ses « couleurs sombres » et les tragiques aventures où se mêlent, pour l'aimable effroi des lecteurs, les férociétés des Lovelaces et les sublimes révoltes de leurs victimes. On dut à Jean-Jacques autre chose qui permet de ne pas confondre son

1. Par de Romance de Mesmon (100).

2. Félix, *Le Point d'honneur. Nouvelle anglaise*. Londres-Paris, 1770, t. II, p. 168.

3. J. V. Delacroix, *Mémoires d'un Américain* etc... Lausanne-Paris, Regnard et Demonville, 1771, pp. vi et xvii.

influence. C'est par la connaissance du cœur humain, dit Mmede la Montagne, en préfaçant une traduction de *Cornelia Sidley ou Mémoires d'une jeune veuve* que l'auteur « parvient à toucher la fibre sensible et à faire verser des larmes au lecteur, sans employer de grandes machines, sans avoir recours à ces grands mots, à ce style convulsif, à toutes ces chevilles du pathétique par lesquelles de froids écrivains s'efforcent de monter le cœur au ton du sentiment ». Ce n'était pas mal juger les disciples médiocres de Jean-Jacques. C'est par les convulsions de leur style et le ton de leur pathétique qu'ils se trahissent à première vue.

Ardeur de passion d'abord, et plus frénétique peut-être chez ceux qui n'avouent pas Rousseau que chez ceux qui se réclament de lui. Tous les délires romantiques, extases, clameurs, affres et spasmes sont prodigués cinquante ou soixante ans avant *Lélia*. « Je n'insiste sur ces circonstances, dit l'un de ces exaltés, qu'autant qu'elles frappent, qu'elles secouent, qu'elles déchirent l'âme ; je ne recours pas aux agréments, mais au désordre du style pour y parvenir. Une exclamation, un soupir, mes larmes mêmes me tiennent lieu de phrases¹. » C'est le plus clair de la rhétorique de nos héros. Ils s'émerveillent, devant Dieu et devant les hommes, des trésors inépuisables de leur cœur : « Oh ! quel avantage donne sur le commun des hommes une parfaite sensibilité ! Le souffle divin que je ne puis comprendre crée en nous, pour ainsi dire, de nouveaux organes, de nouvelles facultés². » « Oh sensibilité ! gémit un autre, source de nos plaisirs et de nos peines ! toi qui les augmentes et les affaiblis également ! mes jours, sans toi, se seraient écoulés, peut-être, avec plus de tranquillité ; mais jamais ce calme ne me fera désirer de te perdre. C'est avec toi que je veux vivre, heureux ou malheureux !³ » Car ils lui doivent d'aimer « comme une forcenée », de goûter « un sentiment magique, impérieux, désordonné, qui pénètre, brûle, dévore, absorbe la raison, éveille l'âme, l'enivre de jouissances...⁴ » Perdre son amante, c'est mourir : « C'en est fait ! Plus de vie... Mon existence, ma triste existence... » La retrouver, c'est mourir encore : « Elle m'aime !

1. Baret, *L'homme ou le tableau de la vie...* Londres-Paris, Cailleau et Robin, 1764, p. 11-12.

2. *Le fils naturel*. Genève-Paris, Buisson, 1789, t. I, p. 83.

3. Dubois-Fontanelle, *Théâtre et œuvres philosophiques*. Londres-Paris, 1785, t. II, p. 4.

4. Mlle de Saint-Léger (303), p. 187.

Saint-Lis ! sens-tu ?... Je ne puis, je me meurs... Se peut-il !... Je succombe... Jouir d'une telle félicité, et y survivre... Est-ce bien là sentir !¹ » Il suffit pour éprouver cette félicité d'un « colifichet » : « Je trouvai un sac à ouvrage sur le gazon ; il était à Julie... L'herbe foulée dans un endroit m'annonçait qu'elle s'y était reposée ; je cherchais cette place, je l'occupais, je la quittais pour y porter ma bouche, l'arroser de mes pleurs ; mes lèvres restaient collées sur son sac². » Une lettre est un transport : « Je lis, je baise, je presse sur mon cœur ces caractères adorés ; tout le feu de tes expressions le pénètre³. » Une main qu'on offre est un mortel vertige : « J'aurais voul(uy) laisser mon âme. Ah ! tout ce que j'ai de sensibilité, de facultés aimantes, avait passé dans ce baiser. Alors dans mon cœur il n'y avait plus rien : tout était sur mes lèvres. Mais, en quittant cette main, je crus perdre la vie : l me sembla que mon être éprouvait le bouleversement de la destruction⁴. » Les regards mêmes suffisent pour verser l'extase et le délire. « Le Chevalier, oubliant tout à l'aspect de Zulmie, laissait voir dans ses yeux le ravissement dont le pénétrait une vue si chère. Lorsqu'il était auprès d'elle il semblait n'être plus le même homme ; on eut dit qu'il n'était plus rien par lui-même, et qu'il n'avait pas d'autre vue que celle de son amante ; il la contemplait et il demeurait comme saisi. Faisait-elle le moindre mouvement ? on le voyait tressaillir... Lui parlait-elle ? il était dans l'extase⁵. » Cesont là, bien souvent, des « douleurs voluptueuses » ou de « douloureuses voluptés⁶ » : « Le bonheur que tu me promets est trop étendu ; je ne me soutiens qu'avec peine ; il passe mes forces ; je ne suis qu'un homme et ma félicité égale celle d'un Dieu⁷. »

Du moins ces élus ont une excuse. C'est que — comme les disciples avoués de Rousseau — ils n'ont pas conçu ce paradis sans la vertu. Rien n'est vrai que d'aimer, pour eux, jusqu'à

1. Mlle Motte (294) ; t. I, pp. 212, 222 ; t. II, pp. 60-61.

2. Dubois-Fontanelle (285), t. I, pp. 64-65.

3. Mme de la Guesnerie, *Iphis et Aglaé*. Londres-Paris, Merlin, 1768, t. I, p. 40.

4. Mlle Motte (294), t. II, pp. 26-27.

5. Mlle Motte, *Histoire de Zulmie Warthei*. La Haye-Paris, Duchesne, 1776, p. 165.

6. *La Victime mariée ou histoire de lady Villars*, trad. de l'anglais par M. A... Londres-Paris, Mérigot, 1775, t. II, p. 66.

7. Dubois-Fontanelle (285), t. I, p. 17.

en perdre là raison, le bon sens et le goût. Mais à condition que l'amour soit honnête, d'accord avec les lois divines de la sincérité et de la fidélité, et les lois humaines des justes noces. Ils croient qu'une fille séduite est une victime, souvent pitoyable, mais non un modèle ; que l'amour a ses droits contre des préjugés de caste ou de fortune, mais que c'est sa grandeur même qui l'attache au rivage de l'estime et du sacrifice. L. S. Mercier pourra bien rêver de « désentraver un cœur aimant de toutes les conventions sociales » et rendre aux filles « le droit de disposer d'elles-mêmes¹ » ; mais nous serions d'accord avec lui, sans doute, sur la cruauté des conventions qui mariaient les filles selon les intérêts d'argent et de famille ou les jetaient dans la tombe des couvents. La liberté des filles s'arrête, pour lui comme pour Rousseau, à l'esclavage sacré de l'épouse et de la mère qui n'a plus le droit de délier ce que son cœur a une fois lié : « Je fus perverti comme les autres, dit son Jezennemours, et livré au mensonge qui assiège l'enfance. » Il lui fallut donc employer toutes les forces de sa raison à « décomposer cet édifice d'illusions funestes ». Mais quand l'édifice est tombé, quand il a connu « la vérité qui console et fortifie », c'est la vertu qui reste et celle qui fait les foyers unis, laborieux et féconds².

Les autres ne sont pas plus hardis que Mercier ou le sont moins. S'ils enseignent la révolte, c'est celle qui se soulève contre le mépris du mariage, le dédain des amours sérieuses, le culte du plaisir et de la fantaisie. Si les romantiques du xix^e siècle « vivront leur vie » au nom des passions sublimes et dans le mépris des petits devoirs et des renoncements vulgaires, les gens du bon ton vivaient la leur, au xviii^e siècle, plus simplement, au nom de leur caprice et parce que la vie est courte et qu'il faut la vivre bonne. Les romans du xviii^e siècle, qui suivent Rousseau, en mettant la passion à la place du plaisir ont voulu y mettre en même temps la vertu. « On n'a point de vertus sans passions ; les passions seules constituent l'homme vertueux. » On écrit pour les âmes « sensibles et vertueuses ». « L'esprit rampe quand le sentiment plane — Religion ! devoirs sacrés ! vertus qui rentrez toutes dans la sensibilité. » Ces vertus-là font « d'un nain un géant », de nous-mêmes « des demi-dieux ». Dieu est le « Dieu même

1. (200).

2. *Jezennemours. Roman dramatique.* Amsterdam, 1776, t. I, p. 104.

de la sensibilité ». Par elles « l'âme ravie jusqu'aux cieux semble s'y confondre dans le sein de la divinité dont elle reçut le germe de cet amour précieux, vie de l'univers, source de félicités, flamme éternelle qui donne à la vertu cette chaleur héroïque si nécessaire à son existence ». Les sens ne sont rien sans cette flamme-là. Seule elle nous donne « cette délicieuse émotion de l'âme, cette ivresse du sentiment qui nous transporte hors de nous-mêmes », ce « feu divin qui s'anime sans cesse par l'haleine de la vertu et qui s'éteint par le souffle impétueux de la licence¹ ».

Donc, quand on aime ou quand on est digne d'être aimé on aura la haine de la licence et l'horreur du libertinage. On fuira les villes corrompues. « Jeune homme, si ton cœur est pur... ne lis ni les romans qui épuiseront ton cœur, ni les rêves de philosophes qui épaississent le nuage qui obscurcit la vérité, ni ces tristes livres qui répandent de la sécheresse sur la vertu qui est si douce... Promène tes regards sur la nature... élève-les vers ce ciel pur et serein... N'écoute pas celui qui d'un air sombre ose te dire que l'homme est né méchant ; plains-le et sois bon... J'ai mis la vérité dans les mains de l'amour pour que tes yeux s'arrêtent sur elle avec plus de plaisir². » Pour être digne de l'épouse selon son cœur, Dorval sauve une famille de la misère et marie en les dotant, le jour de son mariage, dix jeunes paysannes³. Iphis et Aglaé ont nourri leur âme dans les plus nobles méditations. « Respectable Anténor, nous n'irons plus dans ce vallon solitaire, sous ce chêne antique, contempler dans une douce paix la nature et ses dons précieux ; bénir dans un saint ravissement l'auteur de notre être, apprendre à aimer, à chérir ses créatures. » Les ravissements pieux les mènent à des ivresses moins religieuses. Ils s'aiment. Mais du moins, en adorant Aglaé, Iphis a appris à « aimer, à respecter toutes les vertus » et à les pratiquer, en allant avec sa bien-aimée « ranimer les habitants de la campagne, visiter l'humble toit, soulager la

1. Farmian de Rosoy, *Lettres de Cécile à Julie*... Amsterdam, s. n., 1764, p. 208. — De Longchamps, *Mémoires d'une religieuse*. Amsterdam-Paris, Lesclapart, Duchesne, 1766, p. vii. — Mlle Motte (294), t. I, pp. 69, 76. — Mme de Cotteneuve, *Lettres du baron d'Olban*. Amsterdam-Paris, Merlin, 1772, p. 108. — Baculard d'Arnaud, *Les délassements de l'homme sensible*, t. II, partie IV, p. 288 ; t. IV, partie 7, p. 59.

2. Delacroix (28), *Discours préliminaire*.

3. Damiens de Gomécourt, *Dorval ou Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs*. Amsterdam-Paris, Mériogot, 1769.

misère¹ ». Et même, dans les *Liaisons dangereuses*, Valmont, pour qu'on l'aime, jouera l'homme bienfaisant et se sentira gagner par la secrète douceur de ses hypocrites bienfaits.

Avouons pourtant que si les intentions sont toujours pures ou se donnent du moins pour l'être, nous serions souvent moins rassurés. La passion, dans ces romans, s'engage sans doute rarement dans les voies du romantisme. Le mal du siècle et les droits du cœur s'y insinuent parfois. La « sourde inquiétude », le « fatal présent du ciel », le « *taedium vitae* qui dévore », la « nécessité de craindre et d'appeler les orages », de « se déplaire dans l'ordre ainsi que dans le désordre », la « solitude dans l'univers », tourmentent par moments ou pour d'incurables mélancolies les héros de Léonard, de Loaisel de Tréogate ou même d'Imbert. Seulement c'est *Werther* surtout qui les inspire ou, avant *Werther*, le *Cleveland* de Prévost, le *Doyen de Killerine* et tout ce « roman sombre » dont Baculard d'Arnaud avait repris et précisé la tradition². Mais si ces tempêtes du cœur ne poussent pas les disciples de Rousseau vers la révolte et le désespoir de vivre, elles les mènent vers des rivages où l'on avait trop souvent abordé avant l'*Héloïse*, ceux d'une Cythère qui n'est plus libertine mais qui reste voluptueuse et sensuelle violemment.

Les romans s'éloignent de la corruption sensuelle, à leur départ, avec horreur, fracas et imprécations. Ils y reviennent, chemin faisant, par un détour. On ne distingue plus la vertu du sentiment. C'est une doctrine. Mais comme on tient que le sentiment vous fait goûter les « joies de la vertu », on arrive à ne plus séparer la vertu du plaisir et le devoir d'une volupté. Être vertueux n'est plus qu'une façon judicieuse de calculer son bonheur. C'est renoncer aux joies décevantes et passagères pour s'attacher à celles qui ne trompent ni ne lassent. Passe encore s'il n'était question que des « joies du cœur » et des « voluptés de l'âme ». Mais on tient expressément à des voluptés moins subtiles, où le cœur et l'âme sont peut-être la flamme qui purifie mais où c'est très précisément l'humble matière qui se consume. Les disciples de Rousseau ont écrit des romans vertueux qui ne sont pas souvent « pour les jeunes filles », même celles du xx^e siècle,

1. Mlle de la Guesnerie, *Iphis et Aglaé*. Londres-Paris, Merlin, 1768, t. I, pp. 283, 298.

2. Voir notre *Romantisme* (28), 2^e partie, chap. II.

et pas toujours pour les femmes honnêtes. S'il s'agit de « séduire » et de « déshonorer », les desseins sensuels de l'amour sont des crimes qu'ils s'interdisent. Ils s'y complaisent s'il y a promesse de mariage ou si le bon prêtre a marié les époux. Ainsi toute cette vertu nous mène trop aisément non à la passion qui tient en elle, avec ses joies, des douleurs et des sacrifices, mais à la volupté toute pure, qui s'accommode de la vertu, mais qui n'est pas elle assurément. « La vertu seule, dit l'un d'entre eux, est une source pure d'inépuisables voluptés¹ ». Il n'y a trop souvent dans leurs voluptés qu'un mot de trop, celui de « pur ».

Il était déjà de trop, à l'occasion, dans l'*Héloïse*. Je n'ai pas l'intention austère de regretter, et le premier baiser de l'amour, et la nuit dans la chambre de Julie et certaines discussions aventureuses où la chaste Julie dit son mot. On peut regretter seulement que Rousseau, en s'y complaisant, n'ait pas toujours quitté son style de sermonneur et qu'il ait évoqué ces ardeurs d'amour du ton dont il enseignait les dignités de la conscience et les sublimités de l'Être Suprême. Il faut les regretter surtout lorsqu'on suit ses disciples dans les alcôves, même conjugales, de leurs romans. « Les plaisirs des sens, nous dit une note, ne sont réellement délicieux que lorsqu'ils sont d'accord avec le devoir². » Mais le devoir ne semble plus qu'un prétexte pour insister sur les plaisirs des sens. L'hymne à la vertu devient, même dans ses termes, un Cantique des Cantiques qui serait tout aussi bien un hymne à la volupté. « Je suis ivre de ma nouvelle destinée ; j'en sens tous les points avec transport ; j'en savoure toute la plénitude avec la plus inconcevable ardeur. Je bois à longs traits, dans une coupe d'or, le précieux nectar, je succombe sous les impressions enchanteresses de l'amour et de la volupté ; je me noie dans des fleurs de miel ; je me perds et je m'anéantis dans des tas amoncelés de roses et de fleurs. O vertu ! suprême émanation de l'essence divine ; c'est à toi que je suis si redevable de ma prospérité, de mon délire, de la félicité inconcevable que je goûte. Je t'élève dans mon cœur un autel indestructible³. » M. de Melsieux

1. Lesbros de la Versane, *Caractères des femmes ou aventures du chevalier de Miran*. Londres-Paris, Pierres, 1769, t. II, p. 152.

2. Nougaret, *Les méprises ou les illusions du plaisir* etc... Berlin-Paris, Bastien, 1780, p. 21.

3. *La femme vertueuse* (304), t. II, p. 286 (Conclusion du libertin converti).

en élève un autre, sur le modèle de Jean-Jacques, et en se réclamant de l'*Héloïse*. « Loin que l'amour étouffe le germe de l'amour du beau, du grand et de la vertu, de combien d'actions sublimes ne lui sommes-nous pas redevables. » Ce qui n'empêche pas l'auteur du roman, Leroy de Lozembrune, en attendant les actions sublimes, d'évoquer en deux pages fort vives un songe où M. de Melsieux croit posséder Justine¹. « L'amour n'est pas un crime », atteste M. de Saint-Clair en prenant encore à témoin « le vertueux Jean-Jacques », et en prêtant à Saint-Albin mourant une longue profession de foi, comme Julie prêchait avant de mourir. Mais la vertu et la mort ne l'empêchent pas de s'attarder à des scènes près desquelles les voluptés de l'*Héloïse* sont des fadeurs². Mlle de Saint-Léger se réclame de Rousseau plus exactement encore. Mais elle s'en réclame pour des ivresses avant d'imiter ses renoncements. « Tu pâlis, tu trembles, tu tombes dans mes bras ; je suis, Dieu !... non, je me meurs, mon âme s'envole sur ta bouche... tout le feu de mon être s'exhalait pour toi par la force de mes désirs, en t'offrant à la fois l'encens, l'hommage et la flamme³. » On sait de reste que si Restif de la Bretonne fut le « Rousseau du ruisseau » et témoigna à Jean-Jacques la plus fidèle vénération, il a fourni d'amples ressources à ceux qui voulaient vendre leurs livres pour de l'argent, et pour vendre leurs livres offrir un peu d'obscénité. Dorat ou Loaisel de Tréogate enfin, autres disciples notoires n'ont jamais été obscènes ni, si l'on veut, licencieux ; mais ils ont été volontiers « brûlants ». Les *Sacrifices de l'amour* ou les *Malheurs de l'inconstance* de Dorat sont des sacrifices fort amoureux et des malheurs bien troublants, ou écrits du moins pour l'être. Et si le Dolbreuse de Tréogate ou son Florello aiment chastement dans leur enfance et pendant leurs fiançailles ils se rattrapent, pour le lecteur, dans leur nuit de noces et leur lune de miel, dont les tendresses, si elles sont « pures » comme les arbres, les bosquets et les forêts vierges qui les abritent, ignorent, comme la nature, les vaines pudeurs de nos sociétés. Les gazons et le boudoir, *Daphnis et Chloé* et le coucher de la mariée, Gessner et le *Sopha* se mêlent ainsi dans vingt romans plus médiocres de style et tout aussi ardents dans leurs intentions.

1. (300), t. I, p. 8 ; t. II, pp. 84-85.

2. *Les Égaréments d'un philosophe ou la vie du chevalier de Saint-Albin*. Genève-Paris, Regnault, 1786, t. I, pp. 17, 213-217.

3. (303), pp. 34, 78, 121.

Longtemps Julie, nous dit Rousseau, « n'aima si chèrement la vertu même que comme la plus douce des voluptés ¹ ». La volupté vertueuse de Julie n'est que l'effusion d'un cœur trop tendre et la piété d'une âme ardente et délicate. Elle touche. Elle n'inquiète pas tout d'abord. Mais il suffit, pour être un peu moins rassuré, de regarder vivre, dans les romans qu'elle inspire, quelques Julies qui se crurent ses sœurs, qui ne l'étaient pas, mais qui lui devaient pourtant un peu d'elles-mêmes.

Le sentiment de la nature. — En enseignant que le cœur donne à la vie son vrai sens et que, sans lui, rien ne s'anime les romanciers animaient du même coup la nature et lui donnaient cette âme que les promeneurs et les voyageurs avaient déjà comprise. J'ai étudié par ailleurs ce progrès, et je me contente de le résumer ². Avant la *Nouvelle Héloïse* la nature n'a pas de place dans le roman, si ce n'est par brèves rencontres et pour de courtes esquisses. On la devine plutôt qu'on ne la comprend. Après la *Nouvelle Héloïse* on se plonge au contraire « dans son sein ». Certains romanciers du moins. Solitudes, rêveries, méditations, langueurs amoureuses, tourments se mêlent à la clarté des aurores, aux parfums du printemps, aux pénombres du crépuscule, aux déclins de l'automne, aux grâces rustiques et fleuries, aux splendeurs farouches des bois centenaires et des tempêtes déchainées. On parle à la nature et elle parle aux amants et aux amantes qui lui apportent leurs exaltations ou leurs angoisses. Dorat surtout, Baculard, Léonard, Loaisel de Tréogat, les disciples les plus certains de Jean-Jacques, lui prodiguent leurs confidences et lui demandent ses réconforts. C'est près d'elle qu'ils goûtent le calme intérieur, le tranquille abandon, la molle indolence. C'est elle qui les élève aussi bien au-dessus de la terre et les partage entre « l'extase et le délire ». C'est pour eux que « s'épaississent les bois, que coulent et murmurent les ruisseaux, que jaillissent les cascades ». C'est pour eux que gémissent les tempêtes, que se hérissent les rocs stériles et que croulent les ruines « sous les mains dévorantes du temps ». La nature devient bien un état d'âme, pour certains romanciers, ou plus exactement un état de sentiment et de passion. En se vouant au sentiment et à la

1. Voir p. v, lettre 2.

2. *Sentiment de la nature* (26), 2^e partie, livre II, chap. iv.

passion ils ont, du même coup, ressuscité ou créé la nature.

Le roman personnel. — Signalons enfin qu'ils ont très peu suivi Rousseau dans les voies du roman personnel. Saint-Preux est bien Jean-Jacques, nous l'avons dit. Mais il l'est surtout pour nous qui lisons les *Confessions* et qui nous appliquons à préciser les ressemblances. Les lecteurs du XVIII^e siècle, jusqu'en 1788, ignoraient la partie essentielle des *Confessions*. Ils sentirent parfois que la vie du roman n'était si frémissante que parce qu'elle était la vie même de l'auteur. « Ce n'est pas ainsi qu'on imagine », écrivait Duclos ; c'est ainsi qu'on se raconte¹. L.-S. Mercier², Delacroix³ devinèrent, comme lui, que c'était « le cœur de Rousseau », « l'histoire de ses premières amours ». De Longueville conclut que l'auteur s'est mis lui-même dans Saint-Preux ; mais il conclut aussi qu'un père orgueilleux a dû lui refuser sa fille⁴. Dès l'apparition des *Confessions*, Mme Necker s'apercevait qu'en peignant Saint-Preux c'était lui-même que Rousseau avait voulu peindre, et ses vices comme ses vertus⁵. Mais ce sont là des exceptions. Rousseau ne se donnait que pour l'éditeur de ses *Lettres* et quelques-uns, dont Restif, s'y laissèrent prendre exactement. On ne soupçonna pas, le plus souvent que l'austère Jean-Jacques, l'ermite de Montmorency ou du Val Travers n'avait écrit son histoire d'amour que pour revivre ses souvenirs ou prolonger son passé ou son présent par ses rêves. Ni Mme d'Houdetot, ni Saint-Lambert ne se vantèrent de ressembler à Julie ou à M. de Wolmar. Les romanciers du XVIII^e siècle qui imitèrent Rousseau prirent donc l'*Héloïse* pour un roman selon l'usage, pour une « fiction ». Ils ne songèrent pas à ce romantisme qui fait de l'œuvre littéraire un confessionnal et d'une intrigue romanesque des mémoires autobiographiques. Parmi tous ces romanciers Laclos a soupçonné le premier, et le seul, que le « fonds de l'*Héloïse* était vrai ». Les autres ne se sont même pas posé la question et n'ont donc pas songé à l'imiter. Seul Loaisel de Tréogate a parlé assez clairement de lui pour qu'on ne s'y

1. Streckeisen (18), t. I, p. 302.

2. (200), p. 458.

3. (147), p. 24.

4. (188), p. 174. Voir aussi une lettre de D. Roguin du 21 février 1761 à Neuchâtel (252) et Milon (202), p. 13.

5. *Nouveaux Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*. Paris, Pougens, 1802, t. II, pp. 100, 104.

méprenne pas. Il s'est fait le héros orageux de ses *Soirées de mélancolie*, le moins lu d'ailleurs de ses livres. Léonard a bien songé à sa propre histoire en écrivant sa *Nouvelle Clémentine* ou *Thérèse et Faldoni*. Mais il l'a fait discrètement sans se trahir. Ni lui, ni Loaisel n'annoncent *Obermann* ou *René*. Il leur en manquait aussi le dessein¹.

Influences diverses. — Il y a dans la *Nouvelle Héloïse* autre chose que des passions tour à tour victorieuses ou vaincues. Il y a les sagesse domestiques et les joies rustiques du château de Clarens, les goûters aux *grus* ou à la *céracée*, les vendanges, les veillées d'hiver. Les charmes de cette idylle rustique et de cette philosophie rurale ont séduit les romanciers comme les châtelains. Nous avons montré² que, sur ce point, l'influence de la *Nouvelle Héloïse* n'avait fait que confirmer des influences plus précises et plus profondes qui l'avaient précédée ou accompagnée : celle des idylles qui, de Fontenelle à l'abbé Mangelot ou à Gessner, prétendent substituer à « l'esprit » la « naïveté », et aux « galanteries » la « simple nature » ; celle des bons sauvages découverts par l'imagination des voyageurs ou des moralistes et que la seule nature guide vers le bonheur et la vertu ; celle des économistes et des « agriculteurs » qui enseignent que les seuls travaux des champs donnent la richesse et le contentement. Jean-Jacques subit toutes ces influences autant qu'il les prolonge ou les renouvelle. Et quand Baculard, Dorat, Léonard, Tréogate, Mme Leprince de Beaumont et cinquante autres s'attendrissent sur les « vertueux laboureurs », les « paysans philosophes » ou les seigneurs « pères de leurs villages », ils sont les disciples d'une mode lointaine autant qu'ils se souviennent de Julie. « On trouvera peut-être, dit un obscur romancier, les mots d'humanité, de bienfaisance, de justice, de vertu, d'honnêteté, trop prodigués dans ce petit recueil. Lecteur, ces mots en valent bien d'autres !³ » Les lecteurs du XVIII^e siècle en auraient cru les *Soirées d'hiver*, même si l'*Héloïse* n'avait jamais paru.

1. Voir sur ces romans personnels notre *Romantisme* (28), 2^e partie, chap. III.

2. Notre *Sentiment de la nature* (26), 2^e partie, l. I, chap. II.

3. *Les Soirées d'hiver* ou *Recueil de moralités en action*. Liège, 1771. Préface.

II. — L'ÉVOLUTION GÉNÉRALE DU ROMAN.

Les Théoriciens (a). — On peut passer vite sur les idées des théoriciens du roman. Ils n'ont pas d'idées neuves ou ils n'en ont pas qui importent pour préciser l'influence de Rousseau. Sans doute ceux qui précèdent la *Nouvelle Héloïse* n'en avaient pas davantage et ils avaient moins de talent. La Harpe et Marmontel valent mieux, à tout prendre, que l'abbé Jacquin ou même Desfontaines. Mais il y avait, avant 1761, d'importants problèmes, deux pour le moins : le roman est-il un genre littéraire — le roman est-il un genre qui rassure les consciences ? Il fallait décider entre le roman d'intrigue, beaucoup plus prospère, et le roman d'analyse ou de mœurs ; entre le roman romanesque ou licencieux et le roman enseignement. Cette « querelle » portait en elle-même son intérêt. Après 1761, au contraire, le sort de la bataille est réglé ; il n'y a plus que des escarmouches.

D'autres discussions auraient pu surgir. La *Nouvelle Héloïse* ne ressemblait pas à *Clarisse Harlowe*, ni *Clarisse* à *Tom Jones*, ni *Tom Jones* au *Paysan pervers* de Restif, ni le *Paysan pervers* aux *Incas*. Tous les genres futurs du roman sont plus ou moins représentés dans cette deuxième moitié du XVIII^e siècle où *Werther* est traduit et où Crébillon et Duclos précèdent Laclos. Marmontel ou La Harpe auraient pu comprendre que si le roman doit être une image de la vie ou même une image honnête, il y a bien des façons de choisir dans la vie. Ils auraient pu distinguer le roman d'analyse, le roman idéaliste, le roman réaliste, etc... Mais toutes leurs discussions littéraires, comme celles de Sabatier de Castres, de la Dixmerie, de Dorat, de Mayeul-Chaudon ou des autres, sont des discussions de rhétorique ou des jugements dogmatiques. Depuis les romans de la Calprenède jusqu'à l'*Héloïse* ils distribuent les éloges et les critiques, louent ou condamnent le plan, le style, les mœurs et les caractères. Nulle part ils n'ont pressenti les discussions qui devaient organiser les écoles de romanciers au XIX^e siècle.

Les seules questions de doctrine qu'ils posent clairement sont de celles qu'ils n'ont pas de mérite à discuter puisqu'elles sont décidées avant eux. On convient d'abord qu'il est permis

(a) Voir pour les références notre *Bibliographie*, p. 325.

d'écrire des romans. Il est bon même qu'on en écrive, parce que ce sont d'excellents livres pour la conduite de la vie et la pratique de la vertu. Il y a bien quelques obstinés qui vouent tous les romans au mépris des âmes honnêtes ou redoutent le serpent caché sous les fleurs : l'abbé Gauchat, Mayeul-Chaudon, Rigoley de Juvigny et quelques autres. Mais ces âmes revêches sont l'exception. Puisque toute la littérature doit être une exhortation à la vertu, les romans n'ont qu'à prendre une place d'honneur dans ce concert bienfaisant. C'est l'avis de ceux qui les écrivent et qui se décernent complaisamment des brevets de directeur de conscience : Barthe, Sabatier de Castres, Contant d'Orville, Restif, Dorat et bien d'autres, dont Laclos lui-même¹. C'est celui de la *Bibliothèque des romans* qui justifie par raisons de morale son dessein de publier seize volumes de romans par an, pendant quatorze ans. Les romans aujourd'hui « peignent les mœurs ; ils réveillent l'amour du bien public et du bien particulier ; ils rapprochent les hommes et resserrent les liens du sang et de la société ». Ainsi conclut un obscur anonyme². Il s'accorde, pour l'essentiel avec la Harpe ou Marmontel. Ou plutôt la Harpe et Marmontel ne sont pas si confiants. Ils ne sont pas persuadés que ce soit l'image des romans du jour. Mais c'est ainsi que les romans devraient être. Et quand Marmontel écrit un *Essai sur les romans* c'est en les considérant « du côté moral ». L.-S. Mercier ajoute même, avec candeur, qu'ils annoncent le retour à l'âge d'or. En nous peignant des « tableaux imaginaires de félicités sociales³ », ils préparent les cœurs à les mériter et les conquérir.

On s'accorde aussi sur le principe de ces leçons morales. Elles ne tirent pas leur force de la solidité des raisonnements. Elles n'enseignent pas l'humble obéissance à des règles méthodiques. Elles « enflamment le cœur » et elles « nourrissent la sensibilité ». Les théoriciens du roman ne se séparent pas de ceux qui font, entre 1760 et 1789, la théorie de la vertu ou plutôt démontrent que la vertu n'est ni une théorie ni une doctrine mais une effusion et un enthousiasme.

1. Il affirme hautement que les *Liaisons dangereuses* sont un livre moral (Préface des *Liaisons* et discussion dans le *Mercury*, sept. 1784, pp. 103-108).

2. *Le Père avare ou les Malheurs de l'éducation*. Paris, Desventes de La-doue, 1770. Avant-propos.

3. *Mon Bonnet de nuit*. Neuchâtel, Société typographique, 1784, t. II, pp. 172-174.

De Romance de Mesmons publie : *De la Lecture des Romans* ; c'est le *Fragment d'un manuscrit sur la sensibilité*. Mistelet disserte de la *Sensibilité par rapport aux drames, aux romans et à l'éducation*. Leurs titres pourraient être les sous-titres, sinon de la Harpe, qui n'est pas une âme sensible, sinon de Marmontel qui reste un homme circonspect et pratique, mais de Restif, de Mercier, de Charpentier. Les romans de Restif « partent du cœur » et se moquent des « petits puristes » qui les critiqueront¹. Le Jezennemours de Mercier n'a eu besoin que de son « cœur » pour réfuter les philosophies pernicieuses, car le sentiment est « encore plus sûr que la raison même² ». Quant à Charpentier il démontre méthodiquement que la « révolution » qui a ramené le « genre romanesque » à la vertu est due non à l'esprit philosophique, mais au sentiment³.

Pour tous ces théoriciens, le grand maître de la vertu c'est d'ailleurs non Rousseau mais Richardson. Nous avons dit quels critiques, dont la Harpe et Marmontel, avaient contesté les vertus de Julie. Les vertus de *Clarisse*, ou de *Paméla* ou de tous les héros de Fielding, de Goldsmith et des autres qui viennent se joindre à ceux de Richardson n'ont au contraire que des admirateurs. C'est d'elles que de Romance de Mesmons et Mistelet tirent leurs confiances et leurs bénédictions. C'est Fielding et Richardson qu'attestent Barthe, Marmontel, la Harpe, etc...

Richardson ou même Fielding pouvaient donner d'autres leçons. Ils posaient la question du roman « vrai » que Diderot a loué si ardemment dans son *Éloge de Richardson*. C'est toute la vie de la maison des Harlowe qui s'étale sous nos yeux, ou même toute celle d'une maison de prostitution. Les lettres sont des lettres « vraies » parce qu'elles s'attardent à ces minuties qui peuvent lasser le lecteur mais que nous imposent, quand nous écrivons, les réalités de la vie. Diderot y goûtait la joie profonde d'oublier qu'il lisait un roman et de vivre vraiment avec Clarisse dans un comté d'Angleterre. Les théoriciens du roman, éclairés peut-être par son article, ont compris assez souvent qu'il y avait, pour le romancier, un art de choisir ou de ne pas choisir la vérité. Parmi leurs

1. *Le Paysan perverti ou Les dangers de la ville...* La Haye, Lejay, Méri-got, 1776, t. I, p. 4.

2. *Jezennemours*. Amsterdam, s. n., 1776, t. II, p. 19.

3. *Nouveaux contes moraux*. Amsterdam-Paris, Delalain, 1767. Préface.

chicanes de rhétorique et leurs vertueuses effusions, c'est la seule question qu'ils aient vue. Ils l'ont résolue d'ailleurs tantôt pour Diderot et Richardson, tantôt contre eux. Restif qui veut « anatomiser » le cœur humain et peindre toute la vérité n'a garde de critiquer les longueurs de Richardson¹. L'*Année littéraire* juge, à propos de la *Bibliothèque des Romans*, qu'un roman n'est bon que lorsqu'il n'est plus roman et lorsqu'il est vrai et que cette « révolution » a été opérée par Richardson². Dorat ne croit pas que les Anglais aient eu tort de « s'appesantir sur les détails ;... c'est le secret du génie³ ». Meusnier de Querlon s'emporte contre la « métaphysique du cœur », la « miniature du sentiment », et les « amas d'expressions distillées » de certains romans français⁴. Il goûte *Clarisse*, comme Diderot, parce qu'il croit « être de la famille ». Pourtant il estime que Richardson est trop long. La Harpe surtout loue les beautés et l'admirable morale de *Clarisse* mais proteste contre les éloges que donne Diderot à ce qui n'est, selon lui, qu'un défaut grave. Il lui manque « la mesure dans les détails » et son souci d'être vrai le jette dans une « révoltante prolixité⁵ ». La *Bibliothèque des Romans* enfin préfère aux « romans bas » les romans mêmes de la Calprenède dont « le grand nous domine ». « Un Salvator Rosa est préférable à un Téniers⁶. »

Les romanciers mirent d'ailleurs les théoriciens d'accord sur ce point comme sur les autres. La pratique confirma la théorie du roman vertueux et du roman sensible et décida, contre le roman d'aventures et contre le roman réaliste, qu'on devait être vrai, en choisissant ses vérités.

*La Pratique du roman*⁷. — Nous avons montré que la *Nouvelle Héloïse* avait été souvent imitée. Rousseau a eu des disciples. Il a créé une école. Mais nous n'avons rien dit encore de l'importance de cette école. Le nombre, dans ces sortes de questions, n'est rien. C'est le nombre relatif qui importe. Et l'influence n'est plus la même si elle est unique, ou du moins prépondérante, ou si elle se confond avec quelques

1. *Les Contemporaines* (96), t. I, pp. 5-6.

2. 1782 (104).

3. (80).

4. (94), pp. 171-172, 180, 182-183.

5. (85).

6. (105), pp. 17 et suiv.

7. Voir le tableau des éditions de romans, pp. 303-305.

autres plus étendues et plus puissantes. Il faut, pour établir ces chiffres et ces comparaisons, des recherches longues et fastidieuses ; mais elles conduisent à des résultats plus décisifs que des pages éloquentes ou de subtils commentaires.

Un chiffre frappe tout d'abord. Il y a, avant 1780, une vingtaine de romans qui sont « tout Rousseau », une trentaine, si l'on recule la date jusqu'en 1789, et, en tout, une cinquantaine d'éditions ; le chiffre monte vers soixante-dix si l'on y joint les romans où l'influence de Rousseau se mêle à celle de Prévost ou de Richardson. Assurément c'est la marque que les disciples n'ont pas été seulement quelques rares fidèles. Mais il y a, de 1761 à 1780, plus de 900 éditions de romans et les 50 éditions de roman « selon Rousseau » ne sont donc pas la quinzième partie de la production romanesque pendant ces vingt années. Preuve nouvelle, et certaine, que l'action des grands écrivains n'est pas si simple qu'elle le semble à distance et que les mouvements d'opinion sont plus complexes que ne le supposent des enquêtes rapides et l'art d'imaginer le passé au lieu de le reconstruire patiemment. Si l'on en jugeait par le ton des disciples de Rousseau et par la ferveur de leur enthousiasme il semblerait aisément qu'un immense élan a soulevé tous les cœurs et les a jetés sur les traces de l'auteur d'*Héloïse*. Pourtant les cantiques qu'ils chantent à sa gloire n'emplissent qu'une chapelle vaste sans doute, mais qui n'attire pas tous les fidèles. Sans doute la quantité n'est pas tout et la qualité de ces disciples importe comme leur nombre. J'en tiens compte, dans une certaine mesure, en comparant non des œuvres, mais des éditions. Les noms cependant ont leur poids ; car ce sont eux qui prolongeront l'influence au delà même de 1789. Leur autorité agit sur l'opinion, même parfois lorsqu'on ne les lit pas. Or ces disciples c'est Dorat dont les romans ont, chacun, 4 à 5 éditions en quelques années et dont la réputation fut prospère, malgré les ironies et les dédains des philosophes. C'est Fanny de Beauharnais, disciple de Dorat, et ainsi disciple d'un disciple, mais qu'on réédite pourtant trois ou cinq fois. C'est Léonard qui est le seul, vraiment, dont le talent pourrait compter encore et qui a écrit, dans son *Thérèse et Faldoni*, des pages qui ne sont pas indignes de Rousseau. Ce sont même, bien qu'ils aient subi d'autres influences, L. S. Mercier et son *Homme sauvage* ou Baculard d'Arnaud et ses *Epreuves du sentiment*. Baculard n'avait pas de talent ; mais il a eu celui de réussir et fut, pendant vingt ans, l'homme qui

fit ruisseler les larmes. Il n'avait pas attendu Rousseau pour émouvoir les cœurs. Nous l'avons rencontré bien avant 1761, avant même 1750. Il s'est souvenu de Prévost, d'Young et de Richardson autant que de Rousseau. Mais ceux qui l'ont lu ont reconnu en lui l'âme du citoyen de Genève.

Les chiffres restent pourtant, même si on n'oublie pas, en les comparant, la notoriété des auteurs. C'est que, si Rousseau fut illustre, il n'était pas le seul, à cette date, à être illustre. Sa gloire même était la plus jeune ; et les succès les plus retentissants ne rejettent pas soudain dans l'oubli tout le passé. Les hommes de génie agissent plus par la durée de leur influence que par le privilège de tout absorber, d'un seul coup, dans le rayonnement de leur gloire. Les romanciers anglais avaient été célèbres, avant *l'Héloïse*. Et si *l'Héloïse* était une révolution elle n'était pas la première. Richardson avait mis le sentiment à la place de la raison et donné au cœur les droits qu'avait eus jusque-là l'esprit dans le roman. Cœur et sentiment chez lui n'étaient pas romantiques ni même romanesques et se confondaient avec l'enthousiasme de la vertu, le goût du dévouement et du sacrifice. Mais les Français furent conquis, et pour longtemps. Leur ferveur ne s'est pas attiédie après 1760. Il y a 70 éditions de traductions anglaises et 50 éditions de romans ou nouvelles prétendus imités ou traduits. *Clarisse* est lue, autant que jamais, dans des traductions complètes ou qui prétendent l'être. On lit moins *Paméla* ou *Grandisson*. On réédite plusieurs fois *Tom Jones* ; moins souvent les autres romans de Fielding. Les prédications de Goldsmith viennent joindre leurs sagesse à celles de Fielding et de Richardson et de vingt autres. Car il y a de tout dans ces romans traduits de l'anglais ou qui veulent faire croire qu'ils le sont. Il y a des « aventures » bien souvent et de surprenants coups du sort. Il y a des âmes sensibles et *L'homme sensible* ou *La femme sensible* sont des titres de romans anglais. Il s'agit donc bien de piquer les curiosités et de troubler les cœurs. Mais ce ne sont là que des moyens pour conduire vers une fin plus noble. Tous les divertissements ne servent qu'à faire passer la gravité d'un enseignement ; à travers même les aventures merveilleuses et les exploits sans exemple, il n'est question que des merveilles de la vertu et des exemples de bonté ou de renoncement. C'est d'ailleurs la manière de Richardson qui l'emporte et de beaucoup, plutôt que celle de Fielding, de Sterne, ou, à plus forte raison, celle de Swift.

On ne pourrait guère rattacher à Fielding que l'*Excursion* de Mme Brooke, le *Don Quichotte femelle* de Sophie Lennox, et, tout au moins pour une part (dans les traductions supposées), les *Frères* de de La Salle, comme à Swift ou plutôt à Lesage les *Mémoires et aventures de Mlle Moll Flanders* ou les *Promenades de M. Frankly*. Tout le reste, ou à peu près, n'est que « l'Histoire de la vertu », écrite avec application et agrémentée seulement d'épreuves ingénieuses et de triomphes émouvants.

Si Swift, ou Fielding, ou Sterne ne semblent pas avoir fait vraiment école, c'est qu'il n'était pas nécessaire, pour écrire des romans ironiques ou de plaisantes satires, de les relire ni même de les lire. A côté de Rousseau, il y avait, en 1761, le « roi Voltaire », et si les disciples poursuivaient de leurs visites et de leurs lettres le solitaire de Montmorency, il y avait tout autant de visiteurs pour Ferney. De 1761 à 1789, s'il y a soixante-dix éditions de l'*Héloïse*, il y en a une cinquantaine de *Candide* depuis 1759 jusqu'à la Révolution. S'il y a sept romans qui essaient de conquérir le succès en calquant le titre de l'*Héloïse* il y en a huit qui imitent ou rappellent celui de *Candide*¹. Si le succès de l'*Héloïse* fut préparé par celui de Richardson, le conte satirique et philosophique avait pour lui, en 1761, une tradition plus ancienne encore. De 1745 à 1760 il y a plus de 40 éditions de contes de fées, 40 de contes grecs, une centaine de contes fantaisistes et galants, près de 70 de contes satiriques et de contes qui se disent philosophiques. Le goût pour les contes de fées est de ceux qui séduisent moins, semble-t-il, lorsque les années s'avancent ; il n'y a que 24 éditions de 1761 à 1780². Les contes fantaisistes et facétieux attirent moins, eux aussi, les lecteurs : 37 éditions seulement. Les contes grecs qui étaient plus de 40 de 1741 à 1760 sont une trentaine de 1761 à 1780 (dont 5 sont, en sous-titre, des « Contes moraux »). C'est que ces fées ou cette Grèce ou cette fantaisie commencent à sembler un peu fades. On a mieux que des enchanteurs, des carrosses volants ou des sultanes qui conjurent contre leur sultan. Il y a la satire et la philosophie. Et comme la philosophie est audacieuse et basoue tout ce que l'autorité défend elle s'insinue

1. Voir notre article : *Les imitations du Candide de Voltaire. Mélanges offerts à M. Gustave Lanson*. Paris, Hachette, 1922, p. 298.

2. Il persiste cependant puisque, à partir de 1785, les 38 volumes du *Cabinet des fées*, reprendront Perrault, Mme d'Aulnoy, Mlle de Lubert, *Les Mille et une Nuits* etc...

justement dans la satire et se cache sous l'allégorie. Il devient très malaisé, vers 1760, de distinguer où finit la satire des mœurs et où commence celle des institutions religieuses et sociales. Mais toutes les satires sont prospères et c'est à qui « contera », non pour amuser seulement la fantaisie des lecteurs mais pour dénoncer les abus et les préjugés. Sans tenir compte de ceux de Voltaire ¹, il y a quelques 70 contes satiriques ou philosophiques de 1741 à 1760, il y en a près de 90 de 1761 à 1780 ², auxquels il faut joindre une quinzaine de romans « philosophiques ». On y imite la Bruyère, le *Diable boiteux* ou les *Lettres Persanes*. On y imite surtout Voltaire, jusqu'à se gausser, dans son style, de l'*Héloïse*, ou jusqu'à railler à la fois Voltaire et Rousseau.

Bien qu'il fût malaisé d'avoir de l'esprit, il était peut-être plus difficile, en 1761, d'atteindre à la « brûlante éloquence » et au « langage du sentiment ». La tradition de Voltaire était une tradition française. Sans doute la manière de Rousseau n'était pas de celles qui ne se rattachent à rien dans le passé. Nous avons montré qu'on avait, avant lui, écrit parfois sinon dans son style, du moins avec les mêmes intentions. Mais en ne demandant pas plus de génie elle demandait un plus grand effort. Elle n'était ni dans le ton des salons ni dans les conventions de la mode. Badiner et railler, aiguïser une épigramme, ou tourner un bon mot assureraient encore dans les boudoirs ou les cafés, aux Tuileries ou au Cours la Reine plus de prestige que la « naïveté » du cœur. Et si les contes satiriques eux-mêmes prodiguent les railleries contre les « frivolites » ; si le bon ton est de railler le bon ton et si la galanterie se moque de la galanterie ce n'est qu'un artifice ingénieux pour garder son esprit en renouvelant ses sujets. Les Français ont été conquis par Rousseau sans doute. Pourtant ils sont restés aussi bien les disciples de Voltaire et d'eux-mêmes. Contre les 50 à 70 éditions de romans qui s'inspirent, pleinement ou pour une part, de Rousseau, il faut ajouter aux 90 contes satiriques et philosophiques, une quarantaine d'éditions de contes fantaisistes.

Rousseau, par conséquent, n'a rien pu contre Voltaire. Il a créé, à côté de lui, une influence. Il a rallié des disciples qui seraient restés sans maître. Il n'est pas probable qu'il ait trou-

1. Puisque je ne tiens pas compte des 70 éditions de l'*Héloïse*.

2. On verrait d'ailleurs la part de la philosophie croître beaucoup plus vite que celle de la satire si l'on étudiait le détail de ces contes.

blé dans leur humeur badine et sceptique ceux qui préféraient les *Lettres Persanes* ou *Candide*. Mais il a eu sur l'évolution générale du roman une autre influence. De 1741 à 1760 il y a 47 éditions de romans d'intrigue historique. Le goût pour ces histoires romanesques, selon la tradition du xvii^e siècle, diminue d'ailleurs avant Rousseau : 32 de 1741 à 1750, 15 de 1751 à 1760. Pourtant le goût pour le roman d'intrigue où le sujet n'est plus historique ne diminue pas : 95 de 1741 à 1750, 97 de 1751 à 1760, en tout 192. Remarquons même que le triomphe de Richardson ne suffit pas pour qu'on se lasse de ce romanesque. Il y avait d'ailleurs bien du romanesque dans *Clarisse*, et si le sujet est simple : séduire une jeune fille, les moyens de Lovelace ne le sont pas. Il y a du romanesque à l'occasion dans le *Tom Jones* de Fielding ; il y en a plus encore dans *Amélie* et beaucoup plus dans les *Mémoires du chevalier de Kilpar*. D'autres romans anglais, qu'on traduit : l'*Orpheline anglaise* de Sarah Fielding, l'*Ariana* d'Hawkesworth, l'*Etourdie* de mistriss Heywod, l'*Henriette* de Charlotte Lennox ne sont guère que des romans d'intrigue. Quoi qu'il en soit la traduction de *Paméla* est de 1742, celle de *Clarisse* de 1751. Et jusqu'en 1761 les romans d'intrigue gardent le même prestige. L'*Anti-Paméla* de Villaret, soi-disant « traduit de l'anglais », le *Thomas Kenbrook* de la Place « histoire anglaise », les *Heureux Orphelins* de Crébillon « histoire imitée de l'anglais » ne sont que des enchaînements d'aventures compliquées. Après l'*Héloïse* au contraire, et par elle, sans aucun doute, la querelle du roman condamne clairement le roman d'aventures. Puisque le roman cesse d'être un passe-temps frivole ou pernicieux et qu'il est une leçon de morale, le tableau du sentiment et de la vertu, il ne faut plus qu'il nous mène dans les pays où nous ne vivrons jamais, à travers ces aventures qui ne seront jamais les nôtres. Plus de corsaires, de sérails, de déserts, de cavernes, de bandits. Le chiffre des éditions de romans d'intrigue tombe à 34 de 1761 à 1770 et 9 d'intrigue historique, à 22 de 1771 à 1780 et 11 d'intrigue historique. Avant 1761 il trouve, pour le cultiver des gens qui auraient pu tenter de plus nobles succès. Sans parler même de Prévost, qui y a gâté ses meilleurs romans, d'Argens aurait pu mettre dans les siens un peu plus de ce qui fait encore l'agrément des *Lettres juives*, un peu moins d'aventures espagnoles ou « ingouines ». Caylus, Chevrier, Crébillon, Godard d'Ancour, La Morlière, Mailhol, Meusnier de Querlon auraient pu, comme ils ont su le faire,

mettre quelque esprit à nous divertir, et non pas nous jeter de surprises en stupeurs par les destinées de leurs orphelins, de leurs Turcs, de leurs criminels vertueux. Bastide même ou Mouhy ont écrit quelques « papillotages » et quelques « fadaïses » moins fades que leurs romans. Après l'*Héloïse*, au contraire, il n'y a plus d'écrivain qui se respecte pour s'attarder au roman d'intrigue. Une douzaine de nos romans ne sont que des rééditions ; quelques auteurs des romans d'intrigue sont de ceux qui continuent à écrire, comme ils avaient commencé avant Rousseau, l'abbé Lambert, Mouhy, d'Ussieux. Tous les autres, exception faite pour quelques courts romans ou nouvelles de Prévost, Baculard, etc... sont signés d'auteurs obscurs, même pour les contemporains, ou sont anonymes. La condamnation prononcée par l'*Héloïse* et sa Préface a porté. Le roman d'intrigue pure a été, pour un temps, rejeté hors de la littérature.

Bien des romans anglais de Mlle Brooke, de miss S. Gunning, de Charlotte Lennox, de Mackensie, de miss Munific, de Scally, etc... ne nous content des aventures surprenantes que pour donner à leurs personnages l'occasion de déployer des vertus singulières et de prodiguer sans compter les trésors de leur sensibilité. A côté des aventures de la vie il peut y avoir celles du cœur ; le drame peut être un drame intérieur en même temps qu'un drame d'événements. Le roman d'intrigue devient un roman d'intrigue sentimentale ou morale. On publie, à leur exemple, 57 éditions de romans d'intrigue sentimentale et 46 éditions de romans d'intrigue morale de 1761 à 1780. Quelques auteurs y conquièrent une réputation fort oubliée mais qui fut prospère : Mme de Villeneuve, Mme Benoit, Mme Le Prince de Beaumont surtout, qui fut la grande directrice de conscience. Des auteurs galants ou ironiques s'y essayaient : Carmontelle, Chevrier, Crébillon fils, Nougaret. Par eux il convient, si l'on veut, d'accroître le chiffre des romans d'intrigue pure. A nos 76 éditions, il en faudrait ajouter 103 d'intrigue sentimentale ou morale, soit un chiffre de 179, encore éloigné des 239 romans d'intrigue publiés de 1741 à 1760.

Le chiffre témoigne pourtant qu'il y a des goûts qui s'adaptent plutôt qu'ils ne disparaissent. L'esprit romanesque résistait, par un subterfuge, à ceux qui n'ouvraient le temple du goût qu'à la vérité, à la raison, à la nature. Ce goût persistant du roman d'intrigue se trahit par le succès de la *Bibliothèque des romans*. Commencée en juillet 1775, cette vaste publication a donné, jusqu'en 1789, sous la direction

du comte de Tressan, du marquis de Paulmy, de Bastide, Mayer, etc., seize volumes par an. Elle a parcouru tous les pays du monde et les romans de la Chine, de l'Inde, de l'Arabie ou de la Perse, traduit des ouvrages espagnols, italiens, portugais, flamands, hollandais, esclavons et traversé les siècles, depuis les romans grecs jusqu'à ceux des contemporains. Elle a servi, par des extraits, la gloire de romanciers connus qui n'avaient pas écrit des romans d'intrigue. On y rencontre le *Télémaque* et le *Roman bourgeois*, Mme de la Fayette, Hamilton, le Sage et Dufresny, Marivaux et Duclos, Mme Riccoboni et Baculard d'Arnaud, des Anglais : Goldsmith, Hogarth et d'autres, des Allemands, Gellert, Wieland, Pestalozzi, etc... Elle a songé, et de plus en plus fréquemment quand les années s'avancent, aux âmes sensibles. Il y a des « romans sombres » et des nouvelles qui « parlent le langage du cœur ». Mais elle a servi surtout à faire revivre ou à perpétuer le passé des aventures héroïques et galantes, celui des belles histoires que relèvent force enchanteurs, conjurations, enlèvements, batailles, captivités. La moitié de ses volumes est prise par les romans du moyen âge et du xvi^e siècle, et par tout le cortège des romans du xvii^e. Il y a des rééditions de ces romans du xvi^e ou xvii^e siècle : de 1761 à 1780, on en compte 8. Mais il y en a surtout dans la *Bibliothèque des romans* où se pressent les noms de des Escuteaux, Serviez, Gomberville, le Camus, Challes, Le Noble, Desmarets, Mlle de la Force, Mme de Villedieu, Mme de Gomez, Mlle de Scudéry et la Calprenède dont la *Cassandre* emplit trois volumes encore ¹.

Mais, cette Bibliothèque mise à part, sentiment et vertu sont bien la vérité essentielle qu'on se propose. Ce n'est pas une vérité d'analyse ou de pittoresque, mais une vérité moralisante. Pour elle, non seulement on délaisse ou transforme les anciens genres, mais on crée un genre nouveau. Le conte moral a été préparé par le roman moral de Richardson, aidé par les moralités de l'*Héloïse*. Mais il n'est né exactement ni de Richardson ni de Rousseau. Il a été créé par l'ingénieux savoir-faire de Marmontel. Ses contes moraux, parus d'abord dans le *Mercure*, avant l'*Héloïse*, publiés en

1. Notons pourtant que, de 1741 à 1760, les Recueils collectifs, à part quelques contes de Voltaire ou d'autres, ne publient que des nouvelles ou extraits de romans « amusants et curieux » c'est-à-dire d'intrigue. De 1761 à 1780 ils font une place de plus en plus large au roman d'analyse morale, et surtout aux contes « philosophiques » ou « moraux ».

1761, et réédités une douzaine de fois jusqu'en 1786, fondèrent la réputation de l'auteur et suscitèrent de nombreuses imitations. Par eux, on laissait aux Anglais le « prolix », le « dissertateur », le « bas » et même le « sombre » ; on empruntait aux Caylus, aux Voisenon, aux Voltaire, ou on tentait de leur emprunter, de l'aisance et de l'esprit. Et l'on gardait des Anglais, ou de Rousseau, ce que le bon ton et le bel air eux-mêmes prétendaient désormais vénérer : l'attendrissement et la vertu. Combinaison astucieuse qui ménageait la chèvre de la malice et le chou de la morale et dont on s'engoua obstinément. Outre les éditions de Marmontel il y a 29 éditions de contes ou courts romans qui s'intitulent expressément *moraux*. Il y a, en tout, 80 éditions de contes ou nouvelles qui sont des contes moraux ou de leur lignée. On écrit enfin de longs romans qui ne sont qu'un long sermon. Mme Benoît, Mme Élie de Beaumont, Mme Le Prince de Beaumont, l'abbé Bridard de la Garde rivalisent ainsi de sagesse et de piété : 28 éditions, au total, de 1761 à 1780.

Les Allemands viennent à la rescousse des Anglais et des contes moraux. 23 éditions de romans allemands (dont 4 traductions de *Werther*, qui n'est pas un roman moral), mais dont les autres traductions sont de Gellert, de Haller et surtout de Wieland ; et s'il y a bien de Wieland un poème en prose et des contes comiques il y a surtout des contes et romans « philosophiques » dont la philosophie n'est qu'une morale.

Par contre-coup, le roman et le conte licencieux perdent tout ce que gagnent le conte moral et le roman vertueux. Ce n'est pas que l'on soit chaste. Et nous avons montré que les disciples même de Rousseau ne le sont qu'à leur manière, qui est douteuse. Le goût des obscénités demeure, et si l'on suivait les rayons de « l'Enfer » de la Bibliothèque Nationale on y trouverait une suite ininterrompue de romans à vendre sous le manteau. Mais, tout de même, entre 1741 et 1760 il y a 50 de ces éditions de romans qui sans être méthodiquement obscènes le sont comme les *Bijoux Indiscrets* ou *Thémidore*. Il n'y en a plus que 21 de 1761 à 1780. Et le recul — ou le progrès — n'est pas douteux.

Ainsi les desseins de Richardson et de Rousseau sont accomplis. On ne veut écrire que pour l'instruction même quand on écrit des romans. Il y a pourtant autre chose dont Richardson n'a pas convaincu, c'est le droit de tout dire, et, pour enseigner à vivre, de nous jeter à plein dans la vie. Rousseau se vantait de n'avoir pas écrit son roman pour les

gens du bel air et de nous y avoir montré, dans toute sa rustique simplicité, un « commerce de bonnes gens ». Il est bien vrai qu'on y vendange et qu'on y teille le chanvre avec les valets et les servantes. Et c'est un tableau « naïf », mais ce n'est jamais un tableau vulgaire. La Mme Dutour de Marivaux était plus simple que toutes les idylles campagnardes de Clarens. On a suivi sur ce point la vérité de Rousseau et non celle de Richardson ou Marivaux. Sans doute on publie après la traduction abrégée de *Clarisse* par Prévost une autre traduction qui se dit complète; après l'adaptation de l'*Amélie* de Fielding par Mme Riccoboni une traduction qui se dit fidèle. Sans doute, en 1757, le traducteur de l'*Ariana* d'Hawkesworth se vantait de tout traduire et d'avoir respecté tous les détails de son auteur, même lorsqu'ils étaient communs. Mais La Place se borne à imiter le *Tom Jones* de Fielding, Gain de Montagnac à imiter ses *Mémoires du chevalier de Kilpar*, Frenais à imiter l'*Abbaye*, Mlle de Morville à traduire librement les *Egarements réparés* comme on traduit librement ou imite le *Don Quichotte femelle*, la Sophie de Charlotte Lennox et comme le traducteur d'une *Maria* ou celui de l'*Erreur d'un moment* suppriment les longueurs, réflexions et détails familiers ou peu délicats. La *Bibliothèque des Romans* ne donne des extraits des romans anglais qu'après avoir prévenu que les mœurs en étaient grossières et que par conséquent elle choisissait. Le réalisme des romans anglais aurait pu pourtant s'accorder avec la tradition du roman réaliste français. De 1741 à 1760 il y avait encore 37 éditions de romans qui peignaient des mœurs communes ou grossières, parmi lesquelles 13 éditions de nouvelles ou recueils poissards. Mais, après 1761, bien qu'on rencontre cinq rééditions du *Roman comique* il n'y a presque plus de romans vraiment réalistes, d'aventures de cochers, lavandières, truands, coupe-jarrets, écrits en style de cochers ou de truands. Il y a un seul roman poissard. Les romans les plus réalistes ne sont que des romans de mœurs selon la tradition de *Gil Blas*, qu'on réédite abondamment, ou plus prudents encore dans le choix de leur style, de leurs costumes et de leurs décors. Seuls l'*Histoire de Laurent Marcel* de Bardou ou une *Suite et Conclusion du Roman comique* rappelleraient les peintures sans vergogne de Sorel ou de Scarron. Ces imitations même de Lesage ne dépassent pas une trentaine d'éditions. Il faut y joindre une bonne part des romans de Restif. Mais le réalisme de Restif n'est pas celui de Lesage ni de Scarron. C'est un

réalisme qui, pour une part, s'ignore. Restif ne veut être et se persuade vraiment qu'il n'est qu'un prédicateur. Ses romans ne sont pas pour lui un Tableau mais une Ecole. S'il se plait à décrire les turpitudes et les vies grossières, c'est avec l'illusion qu'il nous en détourne. C'est Richardson qui serait son maître, si la morale de Richardson n'était pas loyale et celle du disciple extravagante.

Il y a enfin ce qui dure, sans que ni Rousseau ni Richardson n'en ait arrêté ou hâté la fortune. Le roman d'analyse morale, celui qu'avaient illustré Mme de La Fayette, Marivaux, et parfois aussi Crébillon ou Duclos, ne pouvait pas cesser d'avoir en France des lecteurs. Il y avait de l'analyse morale dans Richardson, copieusement, et dans l'*Héloïse*, mais une certaine sorte d'analyse morale. L'analyse d'un Duclos ou d'un Marivaux se propose de connaître plutôt que de juger. Elle conduit à écrire les *Liaisons dangereuses* bien plutôt que la *Nouvelle Héloïse*. L'analyse de Richardson ou de Rousseau n'est pas une curiosité psychologique ; c'est un examen de conscience. Mais la curiosité psychologique est dans la tradition française plus clairement que l'examen de conscience. Il y a de 1741 à 1760 quelques 73 éditions de ces romans d'analyse morale. Il y en a 79 de 1761 à 1780 et l'on réédite abondamment les *Confessions du comte de* ** de Duclos, les *Mémoires du comte de Grammont* d'Hamilton, moins souvent la *Princesse de Clèves* ou les romans de Marivaux.

Les voyages imaginaires mêlaient le goût du romanesque et du merveilleux à celui de la satire et de la philosophie. C'est par lui, pour une part, que le libertinage de l'esprit avait risqué ses premières audaces dans les romans de Denis Veiras et de Tyssot de Patot. On publie, de 1741 à 1760, une dizaine d'éditions de ces voyages. On en publie 18 de 1761 à 1780. Mais le genre s'affadit. Les philosophes ont maintenant des armes mieux aiguisées. Ils veulent autre chose que des utopies. Par le conte et la nouvelle ils atteignent mieux les « abus » et les « préjugés », quand ils ne les dénoncent pas directement dans les traités en forme. Ainsi le voyage imaginaire se réduit à n'être plus qu'une fantaisie d'imagination. La grande collection des *Voyages Imaginaires*, parue de 1787 à 1789, en trente-neuf volumes, n'est plus qu'une assez anodine compilation pour les grands et petits enfants, où l'on doute qu'il y ait eu dans l'*Histoire des Sévarambes* des impiétés, mais où l'on supprime, par précaution, les passages qui inquiétèrent les âmes pieuses.

Notons, pour terminer, que le roman reflète le goût contemporain pour les histoires « gauloises » et les aventures de paladins. On réédite des adaptations de l'*Histoire du chevalier du Soleil* et de l'*Histoire du vaillant chevalier Tiran le Blanc*. On y ajoute une histoire tirée de « Li Roman d'Ebroin et Mainfroi », 4 romans « troubadour » en vieux langage. Surtout la *Bibliothèque des Romans* publiée, le plus souvent d'après les manuscrits réunis par le marquis de Paulmy ou le comte de Caylus, une cinquantaine d'adaptations de romans de chevalerie, et une vingtaine d'adaptations de romans du xvi^e siècle.

Ainsi l'influence de la *Nouvelle Héloïse* sur le roman se précise en se limitant. Jean-Jacques a bien créé une école romanesque. Ses disciples sont des disciples ardents ou même aveugles. Mais ils ne lui doivent ni le goût du roman-confiance qui n'existe pas clairement avant *Obermann*, ni le goût du roman sombre qui naît avant l'*Héloïse* et se développe sans lui rien devoir. Ils ne lui doivent pas davantage le goût du sentiment, ni peut-être même de la passion, puisque le sentiment ou la passion emplissent, avant Rousseau, bien des romans. Ils lui doivent une certaine façon de concevoir la passion et de l'exprimer. La passion n'est plus un accident dans la vie, et une façon passagère, incertaine et presque toujours funeste ou coupable de la vivre. C'est elle qui donne le sens même de la vie en nourrissant d'ailleurs l'amour de la vertu comme l'amour tout court. On doit plus clairement encore à Rousseau une certaine façon de la traduire et ce style dont tout l'art, chez les médiocres, est de prodiguer les points d'exclamation et de suspension. Écrire, avant lui, même lorsqu'on voulait exprimer les transports de l'âme et ses désordres c'était y mettre, malgré tout, de l'ordre et de l'équilibre. Le style était une transposition réfléchie. Pour ces disciples, ce n'est plus transposer mais copier. Ils refusent, comme tous leurs contemporains, d'accepter cette vérité littéraire qui exprime avec trivialité les choses triviales. Mais ils croient que le désordre de l'âme doit se traduire par celui du style et ses ivresses par celles des métaphores et des figures. Composer un roman, ce n'est plus le calculer devant son écritoire, c'est « brûler le papier ».

Ces incendiaires comptent, de 1761 à 1789, par leur qualité plus que par leur nombre. Ils ne sont pas beaucoup plus d'un sur vingt, mais s'ils n'ont guère de talent ou s'ils n'en ont pas du tout, ils en ont tout de même autant, Voltaire

mis à part, que presque tous les autres réunis. Les autres prouvent cependant une chose : c'est que l'école des romanciers selon Rousseau n'a gêné le développement que d'une sorte de roman, le roman d'intrigue. Le conte fantaisiste, satirique, philosophique poursuit les succès qu'il lui ont assurés Voltaire, Voisenon et les autres. Les romanciers anglais sont lus et admirés plus que jamais. C'est par eux, et par quelques autres, que se fonde le roman moral et, pour une part, le roman de sentiment, celui qui met à la place des curiosités psychologiques les scrupules de la conscience et « la voix du cœur ». Les moralités de la *Nouvelle Héloïse* ne font que s'associer à celles de Richardson, Fielding, puis de Goldsmith. Elles accélèrent le mouvement parce que deux influences semblables agissent plus sûrement qu'une seule. Par là l'intrigue d'aventures devient une intrigue d'aventures sentimentales et morales. Par là, pour associer le prestige de la morale et l'agrément des conteurs, on multiplie les Contes Moraux. Mais le pur roman d'intrigue, prospère jusqu'à l'*Héloïse*, n'est plus après elle qu'un obscur gagne-pain. Il faudra les « aventures » de la Révolution et de l'Empire pour lui rendre son crédit et préparer Walter Scott.

La *Nouvelle Héloïse* a donc créé et détruit dans le roman. Mais elle n'a rien détruit de la philosophie des philosophes ni de l'esprit des gens d'esprit. Et si elle a créé de la passion elle a créé en même temps, et avec l'aide des Anglais, la passion de la vertu. Il se peut que le romantisme soit tout Rousseau. C'est une vérité où tout n'est pas vrai, et qui n'est pas de notre sujet. Il est seulement assuré que la *Nouvelle Héloïse*, à elle seule, n'aurait pas, avant 1789, créé de romantisme. Elle n'aurait même pas, exactement, créé des romantiques.

NOMBRE DE ROMANS ÉDITÉS OU RÉÉDITÉS DE 1741 A 1760

	ANNÉES																NON DATÉS	TOTALX			
	1741	1742	1743	1744	1745	1746	1747	1748	1749	1750	1751	1752	1753	1754	1755	1756	1757	1758	1759	1760	
Romans d'intrigue.	13	11	7	9	10	7	11	8	5	14	12	12	11	15	14	12	5	6	5	5	192
Romans d'intrigue historique.	5	2	1	1	5	5	2	2	6	3	2	2	»	3	2	2	1	3	»	»	47
Contes de fées..	2	2	12	6	5	5	2	»	1	1	2	3	»	1	»	2	1	1	»	»	46
Contes grecs.	1	1	6	2	3	3	1	4	3	1	2	3	3	»	1	3	2	»	2	1	43
Contes fantaisistes et galants.	3	1	3	3	12	12	7	4	7	6	5	3	9	1	7	2	1	4	1	4	96
Contes satiriques.	»	1	1	4	3	3	»	5	2	3	»	2	7	3	5	2	»	3	5	»	49
Contes philosophiques.	1	»	»	»	»	1	1	1	1	2	3	1	1	1	»	1	»	»	1	»	16
Romans philosophiques.	1	»	»	»	»	»	3	1	2	»	1	1	»	»	»	1	»	»	1	2	14
Voyages imaginaires.	»	»	»	1	2	1	1	»	»	1	»	»	2	»	»	»	»	»	1	»	9
Romans de mœurs.	1	»	»	1	»	»	3	»	1	1	»	3	2	1	4	3	3	1	2	1	27
Romans et nouvelles réalistes.	»	1	2	2	3	»	1	1	5	2	1	2	3	»	2	2	3	3	1	»	37
Romans d'analyse morale.	11	8	1	6	3	3	»	1	2	3	5	3	1	4	1	2	3	4	7	4	73
Romans moralisants.	»	1	1	»	»	1	»	1	1	1	1	1	2	»	»	2	2	2	1	1	15
Traductions de romans anglais.	3	4	3	1	1	1	»	»	1	3	4	4	2	2	3	5	2	1	»	3	42
Roman sentimental.	»	3	»	1	1	1	1	1	2	1	3	3	2	1	2	1	2	2	4	1	32
Romans galants.	1	»	2	1	2	2	»	2	»	5	2	2	2	2	2	1	1	1	»	2	30
Romans et contes licencieux.	1	1	1	1	6	3	2	5	5	3	6	2	2	2	3	2	1	3	»	1	50
Collections.	2	1	2	»	1	2	1	1	2	»	»	»	1	»	1	1	»	»	»	»	15
Total général.																					833

NOMBRE DE ROMANS ÉDITÉS

	ANNÉES							
	1761	1762	1763	1764	1765	1766	1767	1768
Romans d'intrigue.	2	2	5	6	4	3	3	2
Romans d'intrigue historique. .	1	»	1	1	»	1	»	»
Romans d'intrigue moralisants.	»	2	3	»	4	5	6	6
Romans d'intrigue sentimentaux.	1	1	2	3	2	2	2	9
Romans d'intrigue philosophiques.	2	»	»	»	1	1	2	1
Traductions de romans anglais.	1	7	3	3	3	2	3	3
Romans moralisants et sentimentaux prétendus traduits ou imités de l'anglais. . .	1	»	2	»	1	3	3	1
Romans sombres.	1	»	»	4	3	2	3	3
Romans sentimentaux où se mêlent des influences diverses, dont celle de Rousseau. . .	»	»	»	1	»	4	»	1
Romans où prédomine l'influence de Rousseau (avant 1781).	»	»	»	»	»	1	2	1
Romans imitant le titre de <i>l'Héloïse</i>	»	»	1	»	1	»	»	1
Traductions allemandes.	»	»	»	»	»	»	»	1
Contes de fées.	»	»	»	»	2	3	3	3
Contes traduits du grec.	»	»	1	»	»	»	»	»
Contes grecs galants.	1	»	»	2	1	1	»	1
Contes moraux grecs.	1	»	»	»	1	»	1	»
Contes facétieux ou galants. . .	2	4	1	3	1	1	4	1
Contes satiriques et philosophiques.	4	5	4	4	5	5	6	8
Contes moraux.	3	»	2	2	4	1	5	7
Roman moral.	»	1	»	1	»	3	1	1
Romans de mœurs.	1	1	1	1	7	1	6	5
Romans et contes licencieux. . .	1	1	2	3	1	1	»	»
Romans d'analyse morale. . . .	1	9	4	6	3	2	5	3
Voyages imaginaires.	2	»	1	»	2	1	1	4
Romans des xvi ^e et xvii ^e siècles.	»	»	»	1	»	»	»	»
Romans du moyen âge.	1	»	»	»	»	»	»	»
Romans troubadour.	»	»	»	»	1	1	»	1
Recueils collectifs.	1	»	»	»	»	»	»	»
Total général.								

L'INFLUENCE DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 305

OU RÉÉDITÉS DE 1761 A 1780

ANNÉES												NON DATÉS	TOTAUX
1769	1770	1771	1772	1773	1774	1775	1776	1777	1778	1779	1780		
3	4	2	6	2	3	2	2	2	»	2	1	»	56
1	4	1	»	1	»	2	1	2	»	»	3	»	20
4	3	3	1	3	1	»	1	2	2	»	»	»	46
10	4	5	4	»	»	»	4	1	4	2	1	»	57
1	1	»	»	1	»	1	»	3	2	»	2	»	18
4	9	1	1	6	1	6	5	8	3	1	»	»	70
6	5	»	1	2	»	2	1	»	»	1	»	»	29
7	2	2	1	2	1	1	2	5	»	»	3	»	42
2	1	»	2	3	2	2	1	2	»	»	»	»	21
2	1	2	3	2	2	1	3	2	3	3	1	»	29
»	1	»	»	»	»	»	»	1	1	1	»	»	7
1	3	3	4	2	1	2	2	2	1	1	»	»	23
2	»	»	»	1	1	1	4	»	1	»	2	1	24
»	»	»	»	»	»	1	1	1	»	»	1	»	5
1	1	1	1	2	»	2	»	1	1	2	2	»	20
»	»	1	»	»	»	»	»	1	1	»	»	»	6
1	2	»	2	2	2	3	4	»	»	3	1	»	37
5	6	7	2	5	2	3	4	4	2	»	2	»	83
11	6	5	2	2	3	6	5	5	4	4	2	1	80
2	1	2	»	1	»	2	»	»	3	1	»	9	28
14	1	7	2	5	6	4	10	11	4	5	4	1	97
»	3	»	»	»	2	1	4	1	»	1	»	»	21
3	3	4	9	2	1	3	4	5	2	3	7	»	79
»	1	1	1	»	»	1	1	»	1	»	1	»	18
2	1	1	»	1	»	1	1	»	»	»	1	»	8
»	1	»	»	»	»	1	»	»	»	»	1	1	5
»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»	»	4
2	1	2	1	»	»	2	1	»	»	1	»	»	11
944													

APPENDICES

APPENDICES

I. — LA NOUVELLE HÉLOÏSE ET LE PAYS DE CLARENS.

On sait que M. de Montet a publié ¹ sur Mme de Warens et le pays de Vaud des recherches très précieuses. Elles sont intéressantes en elles-mêmes et parce qu'elles ont été écrites à une époque où, M. Ritter et quelques autres mis à part, on se préoccupait beaucoup plus, en parlant de Rousseau, d'esprit, d'éloquence et de polémique, que de précision. M. de Montet veut que Rousseau, en écrivant son roman, se soit souvenu du pays de Vaud. C'est Rousseau lui-même qui le dit et on ne peut que le croire. Nous avons nous-mêmes confirmé et complété Rousseau. Mais M. de Montet croit que ces souvenirs ont une précision sur laquelle nous ne nous accordons pas avec lui. Il conclut que :

1° Pour les personnages : Mme de Warens est « si ce n'est le modèle littéral, du moins la cause déterminante de la création de Julie ». M. de Wolmar est M. de Warens.

2° Pour le décor. Le château de Clarens est un souvenir du Basset, grande maison qui appartenait aux tantes de Mme de Warens, où Mme de Warens vécut, de 1705 à 1711, âgée de six à douze ans. Le salon d'Apollon est un souvenir de la pièce dont les fenêtres d'angle donnaient sur le paysage décrit par Rousseau. Le bosquet était un bosquet de châtaigniers situé sur le plateau à l'ouest du torrent de Clarens. La baronnie d'Etange répond à la seigneurie de Vuarens. Le domaine de Clarens « dont le produit consiste exclusivement en vignes » est, proportions gardées, le petit domaine de Chailly qui dépendait de celui du Basset.

Les raisons de M. de Montet sont :

1. Voir la *Bibliographie*, n° 5^{bis}.

Pour Mme de Warens qu'elle eut M. de Tavel comme professeur de philosophie et amant, ainsi que Julie eut Saint-Preux ; et que l'aïeul paternel de M. de Tavel était mort, en 1656, à Wilmergen, comme le père de Julie se distingue à la bataille de Wilmergen de 1712. — Pour M. de Wolmar qu'il est « mari indifférent » comme M. de Warens l'était ; qu'il est Russe, comme M. de Warens au service de la Suède, avait guerroyé contre les Russes.

Nous avons dit qu'il y avait dans Julie quelques traits de Mme de Warens. Mais il y en a aussi de Mlle Serre, et plus encore de Mme d'Houdetot. Notre Introduction et nos notes font le départ de ces diverses influences. Elles confirment *les Confessions* où Rousseau assure qu'il a revécu le souvenir de toutes ses amours. Par contre il y a bien peu, ou rien, de ce que nous connaissons de M. de Warens dans M. de Wolmar. M. de Wolmar est un mari indifférent au *passé* de Julie et non à son *présent*, comme l'était, semble-t-il, M. de Warens pour une femme qu'il avait épousée sans passé grave. Il est un modèle d'honnête homme, et Mme de Warens pensait que son mari ne l'était pas. Elle n'a pu en parler à Rousseau qu'avec mépris. Rien ne prouve que la bataille de Wilmergen et la qualité de Russe soient autre chose que des rencontres. Wilmergen était la grande bataille de l'histoire du pays de Vaud. M. de Warens avait guerroyé contre les Russes, non pour eux. Et pour faire de M. de Wolmar un Russe (ce qui permettait si aisément d'en faire un exilé et un homme ruiné) il n'y avait qu'à se souvenir et du *Charles XII* de Voltaire ou de son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, ou plus simplement des voyages illustres de Pierre le Grand. Dans tous les cas Rousseau n'a pu devoir à quelque conversation de Mme de Warens, dont le souvenir lui serait revenu en 1758, que l'idée de faire de M. de Wolmar un Russe.

Pour les lieux M. de Montet allègue :

Avec le séjour de Mme de Warens et la vue dont nous avons parlé, la ressemblance entre les « champs, prés et bois » de la baronnie d'Etange, et ceux de la seigneurie de Vuarens ; entre les vignobles du château de Clarens et ceux du domaine de Chailly ; le fait que, à Vuarens comme à Etange, le mari allait fréquemment seul ; à Chailly, comme à Clarens, les époux étaient toujours réunis et s'y rendaient tous les ans pour faire leurs vendanges. Enfin les châtaigniers du plateau étaient appelés le « bosquet de Clarens », en souvenir de l'*Héloïse*.

Mais il n'y a rien dans les *Confessions*, la *Correspondance*

de Rousseau, les Mémoires de ceux qui nous ont parlé de lui qui puisse nous faire croire qu'il ait songé précisément à ce Basset, à ce bosquet, à ces domaines, ni même que Mme de Warens lui en ait jamais parlé. Il y a par contre un texte de la deuxième Préface où Rousseau nous dit : « J'ai été à Clarens : Je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces lettres. » La Préface devait être lue par des gens de Clarens qui auraient pu la contredire et qui ne l'ont pas fait. Rousseau a fait une promenade à Clarens alors qu'il venait de quitter Mme de Warens. Il ne nous dit rien de la maison ou des domaines. M. de Montet avoue lui-même qu'il y a loin de la brillante fiction du domaine de Clarens à la réalité de celui de Vuarens. Que d'autres domaines pouvaient être composés de « champs, prés et bois » ou « principalement de vignobles » ! Les vendanges et les usages rustiques sont aussi bien de la Savoie ; les érudits savoyards l'ont dit et nous l'avons rappelé. A Annecy les gens de noblesse allaient faire leurs vendanges comme à Clarens. Le paysage, lac d'un côté, vignes de l'autre, est celui que l'on voit de partout, quand on fait demi-tour ou regarde à des fenêtres opposées. Enfin, surtout, il y a une bonne vingtaine de voyageurs dont les récits nous sont parvenus et qui ont visité Clarens, entre 1761 et 1800. Tous ont « cherché les traces » de Julie et le théâtre du roman. Aucun ne les a trouvés. Leurs affirmations sont très précises. On a baptisé des bosquets « bosquet de Julie », parce qu'ils ressemblaient à celui de l'*Illéïse* et non parce qu'on *savait* que Rousseau avait songé à celui-là. Si Rousseau a pensé vaguement au Basset, où Mme de Warens n'avait passé que son enfance, ou à la seigneurie de Vuarens, ou aux châtaigniers du plateau, aucun contemporain n'en a rien su, aucun habitant de Clarens ne s'en est douté.

Il reste cependant, dans cette partie de l'étude de M. de Montet, une précision importante, irréfutable, et dont il faut mesurer les conséquences. Un certain nombre de noms propres du roman sont des noms de gens originaires de Vevey ou qui y vécurent, et que Mme de Warens ne pouvait pas ne pas connaître. Il y avait eu une Mme d'Hervart, veuve de Philibert d'Hervart, ancien résident britannique en Suisse, et mère de Jacques-Philippe d'Hervart, baron de Saint-Légier, près de Vevey ; un M. de Vullierens, oncle de M. de Warens ; une famille Regard, d'Aubonne, apparentée à Mme de Warens ; un Vincent Perret, pasteur à Vevey ; un docteur du Bosson qui succéda à M. de Warens comme assesseur baillival. Un

David Silvestre, de Vevey, était établi comme banquier, à Paris. Rousseau a pu y entendre parler de lui. Mais, pour les autres, il ne peut pas y avoir rencontre. On ne peut pas même supposer que, croyant inventer, il ait retrouvé inconsciemment un ancien souvenir. Le hasard pourrait intervenir une fois, et non six. Le problème est donc d'expliquer pourquoi Rousseau a voulu des noms propres qui fussent sûrement du pays de Clarens-Vevey, et suggérés d'ailleurs soit par les conversations de Mme de Warens, soit par son séjour à Lausanne et ses deux passages à Vevey.

La raison en est, selon nous, dans l'intention (qui fut certainement sincère pendant qu'il rédigeait) de se faire passer pour l'éditeur des lettres et non pour leur auteur. Nous renvoyons aux preuves que nous avons données de cette intention (Voir t. II, p. 1, n. 1). Rappelons en outre que Rousseau pouvait se croire obligé à cet artifice, par des raisons de prudence. Bien des livres audacieux circulaient, sans ennui pour l'auteur, simplement parce qu'ils étaient anonymes et imprimés ou censés imprimés à Amsterdam, Londres ou Genève. Ce qui déclancha la tempête contre l'*Emile*, c'est surtout que Rousseau avait eu l'insolence de le signer. Or la *Nouvelle Héloïse*, sans les retranchements exigés par Malesherbes pour l'édition de Paris, risquait d'être un livre audacieux. Borde dans sa prédiction tirée d'un vieux manuscrit affirmait que Rousseau « a composé lui-même les lettres qu'il a reçues ». C'est un des passages que supprime le *Journal Encyclopédique* en publiant la satire. Prudence pratique, souci de démentir moins nettement sa philosophie qui méprisait les belles-lettres, coquetterie d'auteur, toutes ces raisons s'unissaient pour lui suggérer le dessein de s'avouer l'éditeur et non l'auteur. Seulement la fiction, pour être vraisemblable, exigeait quelques précautions : une chronologie soigneusement calculée, et Rousseau lui a donné tous ses soins ; des noms dont la consonnance ne surprit pas des Suisses ou même des habitants de Vevey ou Clarens. Rousseau « fatigué d'inventer » un paysage a préféré, nous dit-il, se souvenir des bords du lac. Il a choisi semblablement des noms que lui présentaient ses souvenirs.

Mais rien ne prouve qu'il se soit souvenu du Basset, de la seigneurie de Vuarens ou du domaine de Chailly, ou même qu'il les ait connus. Rien ne prouve qu'il ait évoqué en écrivant son roman autre chose que ses promenades vagabondes sur les côtes de Vevey et les bords du lac. La précision des

noms de personne, indiscutable, ne nous autorise pas à supposer sous le vague pittoresque du décor et l'indication sommaire des lieux les précisions de souvenirs que M. de Montet a ingénieusement cherchées.

II. — LA CHRONOLOGIE DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

M. E. Ritter a eu le premier l'idée d'étudier la chronologie des événements de la *Nouvelle Héloïse*. Il l'a fait avec sa précision habituelle. Il cite des textes essentiels et qui suffisent à peu près pour la question qu'il se pose (âge de Saint-Preux et âge de Rousseau). Mais nous voulons résoudre un autre problème. Et nous croyons devoir reprendre et compléter son étude.

Saint-Preux et Julie s'aiment pendant un an sans se l'avouer : « deux tendres amants passèrent ensemble une année entière dans le plus rigoureux silence ; leurs soupirs n'osaient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendaient ». Puis les lettres d'aveu s'échangent ; voyage du Valais à l'automne ; séjour de Saint-Preux à Meillerie, en hiver ; Julie cède ; projet de rendez-vous d'amour dans un chalet, au printemps, au moment où « la vigne est en fleurs » ; arrivée de milord Edouard ; nuit d'amour dans la chambre de Julie, à l'automne, dans la saison où la nuit est « déjà obscure » à l'heure du souper ; querelle absurde de Saint-Preux avec Edouard et qui risque d'aboutir à un duel. A ce moment il y a « plus de deux ans » que l'amour des amants a commencé. Les amis de Julie s'aperçoivent que sa réputation court des risques graves. On décide Saint-Preux à partir pour la France avec milord Edouard. C'est, à cette date, la troisième année d'amour : « trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours ».

Saint-Preux séjourne à Paris. M. de Wolmar arrive au château d'Etange. Julie se décide à l'épouser. Elle écrit à Saint-Preux pour l'informer de la célébration de son mariage. Il y a alors « six ans à peu près » qu'elle a vu son ancien amant pour la première fois. Le séjour de Paris a duré par conséquent trois ans, puisque Julie a commencé à aimer « dès le premier jour » qu'elle eut « le malheur » de voir son maître. Le maître, las de la vie, pense à se tuer, puis part pour faire le tour du monde avec l'escadre de l'amiral Anson. Au moment où il va revenir (le vaisseau a été signalé deux mois plus tôt à la hauteur des Canaries), Julie est mariée depuis « six ans passés ». Comme la grande lettre

où Julie raconte son mariage et ses impressions est séparée du mariage lui-même par moins de « deux mois », il y a donc six ans jusqu'au mariage et à cette lettre, six ans, depuis cette lettre, soit douze ans depuis que les jeunes gens se sont rencontrés.

Ce qui est d'accord avec ce que dit Claire : « Ah ! Julie ! croirai-je qu'après tant de tourments et de peines, douze ans de pleurs [sur un amour coupable] et six ans de gloire [comme épouse vertueuse]... » Même accord avec l'âge de ses enfants, Henriette, fille de Claire, a sept ans. L'aîné des fils de Julie, Marcellin, a deux ans de moins, soit, cinq ans.

Les souvenirs de Saint-Preux vont également confirmer, ou à peu près, le calcul. « Vous savez, écrit-il à Milord Edouard, qu'après mon exil du Valais je revins, il y a dix ans, à Meillerie, attendre la permission de mon retour. » La lettre raconte la visite aux « monuments des anciennes amours ». A ce moment Saint-Preux n'est à Clarens que depuis quelques mois, car il ne s'écoulera, entre son arrivée et la mort de Julie, que huit mois, dont un hiver. La visite se place à la belle saison en été. Il n'y a donc guère que trois mois à ajouter à nos douze années depuis la première rencontre. Entre cette première rencontre et le séjour à Meillerie il faut compter un an d'amour silencieux, quelques mois après les premières lettres d'aveux. Ce qui nous donne entre ce séjour et la visite à Meillerie avec Julie épouse, dix ans et sept ou huit mois, soit en gros dix ans.

Même remarque pour ce qu'écrit un peu plus tard Saint-Preux à Claire, au moment où il part pour l'Italie : « En entrant dans la chambre qui m'était destinée, je la reconnus pour la même que j'avais occupée autrefois en allant à Sion [pendant son voyage en Valais]... dix années s'effacèrent de ma vie ». Le premier voyage du Valais précède immédiatement le séjour à Meillerie. Mais il faut ajouter quelques mois, pour le second voyage, depuis la promenade en barque. Les dix ans et sept ou huit mois deviendraient bien près de onze ans. L'exactitude reste cependant encore suffisante. Elle est plus précise lorsque Saint-Preux écrit, peu de temps avant la mort de Julie : « Julie, une lettre de vous !... Après sept ans de silence ! » Rousseau avait d'abord écrit « six ans » (Copie personnelle). Puis il a réfléchi qu'en ajoutant aux « six ans passés », écoulés depuis la lettre qui suit le mariage de Julie jusqu'au retour de Saint-Preux, les six ou sept mois de séjour à Clarens on atteint sept ans.

Le chiffre de dix ans est enfin d'accord avec l'indication de Rousseau dans sa *Description des Estampes* : « Il y a un intervalle de dix ans entre la première estampe [Le premier baiser de l'amour] et celle-ci [La visite à Meillerie]. »

Nos calculs pourront de même subsister si nous étudions non plus les intervalles de temps marqués par Rousseau mais les âges successifs qu'il donne à Saint-Preux. « Le roman commence entre un homme de vingt ans et une fille de dix-huit ». Un an d'amour sans aveux. Puis Saint-Preux est séparé de Julie « à moins de vingt-quatre ans » ; il arrive à Paris et y séjourne longuement : « A vingt et un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves et judicieuses ; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres. » Si, enfin, aux vingt ans de la première rencontre nous ajoutons nos douze ans (six ans avant, six ans après le mariage) nous trouvons trente-deux ans au moment du retour au château de Wolmar. » Et c'est ce qu'écrit, à peu près, milord Edouard : « A trente ans passés il est temps de songer à soi... » et plus précisément Julie dans la première rédaction du roman : « A l'âge de trente-deux ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes plus jeunes que lui. » Nous verrons que ces trente-deux ans sont enfin confirmés par l'âge de Rousseau lorsqu'il traverse le Valais.

Il y a même une dernière concordance : celle des dates données implicitement par Rousseau. Pendant la « matinée à l'anglaise », en présence de Saint-Preux, Julie lit dans la *Gazette* l'annonce de la grave maladie de Louis XV qui est d'août 1744. Date qui s'accorde avec le retour de l'amiral Anson en juin 1744. D'autre part, dans les lettres qu'elle échange avec Saint-Preux, pendant son séjour à Paris, Julie écrit : « M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des *Eptres* de Pope. » Cette réfutation est de 1737. Si de la date de 1744 nous retranchons les six ans écoulés après le mariage nous trouvons 1738. La lettre de Julie peut très bien être écrite un an avant ce mariage, donc en 1737. De même, dans la lettre 35 de la 1^{re} partie M. d'Orbe doit entamer une dissertation sur « le futur hommage du roi de Naples ». Je montre qu'il ne pouvait être question que d'un serment que don Carlos, roi de Naples, devait prêter au pape et qui est en discussion en 1734. Cette lettre 35 doit se placer environ dix-huit mois après le début des amours (elle est postérieure à la chute de Julie et antérieure au projet de rendez-vous du chalet), donc dix ans au moins avant le retour de Saint-

Preux, qui a lieu douze ans après le début des amours. L'allusion à la maladie de Louis XV le place en 1744. En retranchant dix ans on a 1734, et nous rejoignons l'hommage du roi de Naples.

Il n'est donc pas douteux que Rousseau ait fait un effort de réflexion méthodique pour accorder ses indications chronologiques. Il y a fallu de l'application. Le texte des lettres ne suggère pas de durée précise pour certaines périodes qui sont longues (par exemple du départ de Saint-Preux pour Paris au mariage de Julie). Les incohérences ou invraisemblances se seraient glissées aisément si Jean-Jacques n'avait pas fait ses calculs (ou supprimé les textes qui donnent des précisions). Il est donc certain que la phrase : « la correspondance entière est-elle une fiction ? » n'a pas été une simple formule de style. La preuve tirée de la chronologie s'accorde avec celle que donne l'étude des noms propres et avec les autres.

Toutefois Jean-Jacques ne pouvait pas songer aux érudits qui viendraient, cent cinquante ans plus tard, étudier son roman. Si nous ne savions pas, par lui-même, qu'il est l'auteur et non l'éditeur on pourrait le pressentir, par quelques discordances chronologiques, que nous avons négligées jusqu'ici, qui se sont surnoisement glissées, et qu'il faut signaler.

« Depuis près de huit ans qu'ils [M. et Mme de Wolmar] sont unis... », écrit Saint-Preux. Le chiffre ne peut pas s'accorder avec les six ans dont parlent Julie et Claire au moment où l'amiral Anson revient en Europe, puisque son retour est de juin, que Saint-Preux est à Clarens en août (maladie de Louis XV) et que la lettre en question est écrite avant les vendanges. Rousseau a d'ailleurs eu le sentiment de cette discordance. Il avait d'abord écrit (Copie personnelle) « depuis huit ans entiers ». Il a corrigé, mais insuffisamment. Une correction plus arbitraire encore est faite dans la lettre VI, 7. Rousseau, dans le Brouillon, y donnait à Saint-Preux trente-deux ans, ce qui est l'âge qu'il doit avoir (rencontre avec Julie à vingt ans, puis douze ans s'écoulent jusqu'à son retour). Il corrige en « trente ans » ; sans doute parce qu'au lieu de se souvenir de ces douze ans dont il parle à plusieurs reprises il a présente à l'esprit la phrase de la *Description des estampes* : « il y a un intervalle de dix ans entre la première estampe [Le premier baiser] et celle-ci [Visite à Meillerie] », sans songer que, lors du premier baiser, Saint-Preux a, au moins, vingt et un ans.

Même incertitude pour l'âge d'Henriette. Elle a sept ans,

avons-nous dit, vers le retour de Saint-Preux (juin). C'est une « petite fille de huit ans » si nous en croyons l'estampe de *la Matinée à l'anglaise* que la maladie de Louis XV, relatée dans la *Gazette*, date d'août.

M. de Wolmar revient au château d'Etanges, pour épouser Julie, à peu près ruiné, et ayant échappé de justesse à l'exil parce qu'il s'est trouvé « enveloppé dans la dernière révolution ». Cette révolution (voir partie III, lettre 18) est au plus tôt de 1740. Qui de 1744 (retour de Saint-Preux) retranche les six ans obligatoires du mariage de Julie (Marcellin a cinq ans) trouve 1738. La Russie était alors tranquille.

Enfin six ans seulement se sont écoulés, depuis la première rencontre, lorsque Julie écrit à Saint-Preux pour lui annoncer son mariage. Le voyage autour du monde de l'amiral Anson dure moins de quatre ans, en fait, et Julie le constate elle-même. Pour atteindre les douze années dont nous avons eu besoin, il faudrait supposer un intervalle de deux ans entre cette lettre et le départ avec Anson. Le délai n'est pas impossible. Mais il surprendrait le lecteur. Le voyage est un voyage d'oubli qui ne doit pas suivre de trop loin le coup qui désespère Saint-Preux. La lettre de Julie sur son mariage n'est d'ailleurs séparée du départ que par la lettre de Saint-Preux sur le suicide, la réponse de Bomston et son offre d'un départ immédiat avec l'escadre Anson.

M. Ritter a étudié la chronologie du roman pour répondre à une autre question : « Je passai à Clarens, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste [mort de Julie] », nous dit Rousseau, dans sa deuxième préface. Ce passage de Rousseau, au retour de Venise, est de septembre 1744. Or, M. Ritter le signale, le retour de Saint-Preux étant vers juillet 1744, *la Matinée à l'anglaise* étant d'août, il faut intercaler, avant la mort, les huit mois de séjour à Clarens dont nous avons parlé. La mort ne peut pas survenir avant 1745, et cette date est confirmée par les allusions à la bataille de Fontenoy (V, 4 et VI, 1). Rousseau s'est donc trompé de quelques mois.

Faut-il retenir, comme le conclut M. Ritter, et pour établir la précision avec laquelle Rousseau, suivant ses propres termes, « s'est identifié à l'amant et à l'ami » le fait que Rousseau, en septembre 1744, a trente-deux ans. C'est l'âge que devrait avoir Saint-Preux et celui, nous l'avons dit, que lui donne la première rédaction du Brouillon. Mais Milord Edouard ne lui donne que trente ans passés et Rousseau corrige « trente-deux » en « trente ».

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE¹

I. — OUVRAGES FRÉQUEMMENT CITÉS.

A. — OUVRAGES CONCERNANT J.-J. ROUSSEAU.

1. L.-F. BENEDETTO, *Madame de Warens d'après de nouveaux documents*. Paris, Plon, 1916.
- 1^{bis}. — J.-J. Rousseau *Tasso* filo. *Scritti in onore di Rodolfo Renier*. Turin, Bocca, 1910.
2. H. BUFFENOIR, *La comtesse d'Houdetot. Une amie de J.-J. Rousseau*. Paris, Calmann-Lévy, s. d.
3. — *La comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis*. Paris, Leclerc, 1905.
4. Mme D'ÉPINAY, *Mémoires*, pub. par P. Boiteau. Paris, Charpentier, s. d.
- 4^{bis}. P.-M. MASSON. *La religion de J.-J. Rousseau* : t. I, *La formation religieuse* ; t. II, *La Profession de foi* ; t. III, *Rousseau et la restauration religieuse*. Paris, Hachette, 1916.
- 4^{ter}. — *La Profession de foi du Vicaire Savoyard*. Edition critique. Fribourg, Paris, Hachette, 1914.
- 4⁴. D. MORNET, *Les admirateurs inconnus de la Nouvelle-Héloïse* (Revue du Mois, mai 1909).
5. F. MUGNIER, *Madame de Warens et J.-J. Rousseau*. Paris, Calmann-Lévy, s. d.
- 5^{bis}. A. DE MONTET, *Mme de Warens et le pays de Vaud*, dans *Mémoires et Documents*, pub. par la Société d'histoire de la Suisse romande, 2^e série, t. III. Lausanne, Bridel, 1891.
6. F. MUGNIER, *Nouvelles lettres de Mme de Warens*. Paris, Champion, 1900.
7. A. REY, *J. J. Rousseau dans la vallée de Montmorency*. Paris, Plon, s. d.
8. E. RITTER, *La famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau*. Paris, Hachette, 1896.
9. J.-J. ROUSSEAU, *Œuvres complètes*. Edition Hachette. Paris.
10. — *Œuvres et correspondance inédites*, pub. par Streckeisen-Moultou. Paris, Calman-Lévy, 1861.

1. Dans ces bibliographies j'abrège les titres du XVIII^e siècle, parfois très longs, quand il n'y a pas d'intérêt à les donner complets.

- 10^{bis}. — Correspondance générale pub. p. Th. Dufour. Paris, Colin, 1924, t. I.
11. — *Lettres inédites à M. M. Rey*, pub. par J. Bosscha. Amsterdam, Müller. Paris, Didot, 1858.
- 11^{bis}. — Lettres inédites concernant la *Nouvelle Héloïse* dans *Revue de littérature comparée* (octobre-décembre 1921) — *Revue de Paris* (15 septembre 1923, p. 245) — A. François, *Matériaux pour la Correspondance de J.-J. Rousseau*. Paris, Hachette, 1923, p. 89.
12. — *Notes manuscrites*. Bibl. de Neuchâtel, Manuscrit n° 7842.
14. — *Brouillons divers*. Bib. de Neuchâtel. Manuscrit n° 7843.
15. — — — — — 7872.
17. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *La Vie et les ouvrages de J. J. Rousseau*, pub. par M. Souriau. Paris, Société des Textes français modernes, 1907.
18. STRECKEISEN-MOULTOU, *J. J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, Calman-Lévy, 1865.
- 18^{bis}. G. VALETTE. *J. J. Rousseau Genevois*. Paris, Plon, 1911.
19. *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*. Genève, Julien.
- 19^{bis}. A. FRANÇOIS, *Les provincialismes suisses-romands et savoyards de J. J. Rousseau*, t. III de ces Annales.

B. — OUVRAGES DIVERS.

20. DIDEROT, *Œuvres*, pub. par Assézat et M. Tourneux. Paris, Garnier, 1875 et suiv.
21. DUCLOS, *Œuvres*. Paris, Desessarts, 1802.
22. GRIMM, DIDEROT, MEISTER, etc., *Correspondance littéraire*, pub. par M. Tourneux. Paris, 1877-1882.
23. HELVÉTIUS, *De l'Esprit*. Amsterdam et Leipsick, Arkstée et Merkus, 1758.
- 23^{bis}. A. LEBRETON, *Le roman au XVIII^e siècle*. Paris, Société française, 1898.
24. P. MAILLEFER. *Histoire du Canton de Vaud depuis les origines*. Lausanne, Payot, 1903.
- 24^{bis}. — *Le pays de Vaud au XVIII^e siècle*. Revue historique Vaudoise, 1893 (Lausanne, Vincent).
25. MARMONTEL. *Mémoires*, pub. par M. Tourneux. Paris, Jouaust, 1891.
- 25^{bis}. MARQUIS DE MIRABEAU, *L'Ami des hommes ou traité de la population*. Avignon, s. n., 1756.
26. D. MORNET, *Le Sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, 1907.
28. — *Le romantisme en France au XVIII^e siècle*. Paris, Hachette, 1912.
29. B. DE MURALT, *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages*. S. l., 1725.

- 29^{bis}. G. DE REYNOLD, *Le doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande*. Lausanne, Bridel, 1909.
 29^{ter}. Mme RIGCOBONI, *Œuvres*. Paris, Humblot, 1781.
 30. M. et Mme DE SÉVERY, *La vie de société dans le pays de Vaud au XVIII^e siècle*, Lausanne, Bridel, 1910-1911.
 31. TOUSSAINT, *Les Mœurs*. Amsterdam, s. n., 1748.
 32. VERDEIL, *Histoire du canton de Vaud*. Lausanne, 1852.
 33. VERMALE, *Les classes rurales en Savoie au XVIII^e siècle*. Paris, Leroux, 1911.
 33^{bis}. VILLEY, *L'influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau*. Paris, Hachette, 1911.
 34. VOLTAIRE, *Œuvres*, pub. par L. Moland. Paris, Garnier, 1877-1882.
 34^{bis}. PÉTRARQUE, *Le Rime*, pub. par G. Mestica. Florence, Barbera, 1896.

G. — HISTOIRE DE LA LANGUE.

- 34^a. *Dictionnaire de l'Académie*. Paris, Brunet, 1762.
 34^b. Abbé FÉRAUD, *Dictionnaire critique de la langue française*. Marseille, Mossy, 1787-1788.
 34^c. F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*. Paris, Colin, t. III-IV, 1909-1913.
 34^d. — *La langue française au XVIII^e siècle dans l'Histoire de la langue et de la littérature françaises*, pub. par Petit de Julleville. Paris, Colin, XVIII^e siècle.
 34^e. A. FRANÇOIS (Voir 19^{bis}).
 34^f. GOHIN, *Les transformations de la langue française pendant la 2^e moitié du XVIII^e siècle*. Paris, Belin, 1903.

II. — BIBLIOGRAPHIES MÉTHODIQUES.

I. THÉORIE DU ROMAN¹.

A. — Avant 1761.

35. D'ARGENS, *Lectures amusantes ou les délassements de l'esprit avec un discours sur les Nouvelles*. La Haye, Moetjens, 1739.
 35. — *Lettres Juives*. Nouvelle édition. La Haye, Paupie, 1764. Lettre XXXV.
 37. AUBERT DE LA CHESNAYE-DESBOIS, *Lettres amusantes et critiques*

1. En principe cette bibliographie commence vers 1725. Elle ne comprend pas les courtes réflexions théoriques qui peuvent se trouver dans les comptes rendus critiques des journaux. Y ajouter les numéros 178, 179, 192, 195, 197.

- sur les romans en général, anglais et français. Paris, Gissey, Bordelet, David, 1743.
38. MME DE BENONVILLE, *Les Pensées errantes*. Londres-Paris, Hardy, 1758, p. 51.
39. Le P BOUGEANT, *Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie...* Paris, Le Mercier, 1735.
40. BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles-lettres*. La Haye, Beauregard, 1731, 2^e partie, § XVI: Des Romans.
- 40^{bis}. DE CAULET, Semonce faite pour le 1^{er} janvier de l'année 1744 par M. le Président de Caulet... dans *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie présentées à l'Académie des Jeux floraux pour les prix des années 1744 et 1745*. Toulouse, Lecamus, s. d., pp. 251-265.
41. ABBÉ COYER, *Bagatelles morales et dissertations*. Londres, Knoch, etc., 1755, pp. 274-276.
42. CRÉBILLON FILS, *Les Egarements du cœur et de l'esprit...* Paris, Prault, 1736. Préface.
43. DESFONTAINES, *Anecdotes galantes et tragiques de la cour de Néron*. Paris, Rollin, 1735. Préface.
44. DESMOLETS, *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*. Paris, Simart, 1728 (Lettre à Madame D** sur les romans, t. V, pp. 191 et suiv.).
46. DUGLOS, *Lettre à l'auteur de Madame de Luz* (à la suite de *Histoire de Madame de Luz*. La Haye, de Hondt, 1744).
47. F. DUVAL, *Lettres curieuses sur divers sujets*. Paris, Pépie, 1725.
48. FORMEY, *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse mais choisie*. Nouv. éd. suivie de l'Introduction générale à l'étude des sciences et des belles-lettres par M. de la Martinière. Berlin, Haude et Spener, 1756.
- 48^{bis}. ABBÉ A. GACHET D'ARTIGNY, *Relation de ce qui s'est passé dans une assemblée tenue au bas du Parnasse...* La Haye, Paupie, 1739, pp. 80 et suiv.
49. ABBÉ GRANET, *Réflexions sur les ouvrages de littérature*. Paris, Briasson, 1738.
- 49^{bis}. ABBÉ IRAILH, *Querelles littéraires ou Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions dans la république des lettres...* Paris, Durand, 1761.
50. ABBÉ JACQUIN, *Entretiens sur les romans...*, Paris, Duchesne, 1755.
51. JOURDAN, *Le guerrier philosophe...* La Haye, de Hondt, 1744. Préface.
52. ABBÉ LAMBERT, *Mémoires et aventures d'une dame de qualité...* La Haye, Compagnie, 1741. Préface.
54. DE LA SOLLE, *Mémoires de deux amis*. Londres, s. n., 1754. Préface.
55. LENGLET-DUFRESNOY, *De l'usage des romans où l'on fait voir leur*

- utilité et leurs différents caractères, avec une Bibliothèque des romans. Amsterdam (Paris), V^{re} Poilras, 1734.
56. LE NOBLE, *Ildegerte, reine de Norvège*. Paris, de Luyne, 1694. Au lecteur.
57. MAILLARD, *Les romans appréciés, ouvrage qui n'est rien moins qu'un roman*. Amsterdam, Néaulme, Gosse, 1756.
58. MARINI, *Les désespérés*. Paris, Prault, 1732. Avertissement.
59. MARIVAUX, *Pharsamon ou les Nouvelles folies romanesques*. La Haye, Compagnie, 1737.
- 59^{bis}. MONCRIF, *Réflexions sur quelques ouvrages faussement appelés ouvrages d'imagination, dans les Œuvres mêlées*. Paris, Brunet, 1743.
60. MORELLY, *Essai sur le cœur humain, etc.* Paris, Delespine, 1745, pp. 94-102.
61. DE MOUHY, *Le Financier*. Amsterdam, Néaulme, 1755. Préface ou Essais pour servir de réponse à un ouvrage intitulé: Entretiens sur les romans, par M. l'abbé J.
63. — *Le mérite vengé ou conversations littéraires et variées sur divers écrits modernes*. Paris, Prault, 1736.
64. Le P. PORÉE, *Orationes*, pub. par Cl. Griffet. Paris, Bordelet, 1747, t. III, pp. 275-326: *De libris qui vulgo dicuntur romanenses*.
65. Abbé PRÉVOST, *Lectures amusantes ou les délassements de l'esprit avec un Discours sur les Nouvelles (Le Pour et le Contre, t. XVII, 1739, p. 51)*.
66. — *Réflexions sur les romans (Le Pour et le Contre, t. II, nombre XVI)*.
- 66^{bis}. DOM RIVET DE LA GRANGE et autres. *Histoire littéraire de la France*. Paris. Osmont etc.... T. VI, 1742, pp. 12-17.
- 66^{ter}. Abbé HYAC. SABATIER. *Conseils d'un vieil auteur à un jeune...* Londres-Paris, Duchesne, 1758, pp. 40-41.
68. Abbé de SAINT-PIERRE, *Ouvrages sur divers sujets*, Paris, Briasson, 1726 (Projet pour perfectionner l'éducation. Observation XXXI).
70. VAUVENARGUES, *Réflexions sur divers sujets* (§ 7: Des romans).
71. *Les Amusements de la campagne...* Paris, 1742, t. II, préface.
- 71^{bis}. *Lettre de Madame D*** sur le roman* (Bibliothèque française. Année 1728. t. XI, p. 46).
72. *Lettre de M. de Passe à Madame D*** sur les romans* (Journal de Verdun, août 1749, p. 102).
73. *Lettre sur Paméla*. Londres, s. n., 1742.
74. *Theresa, histoire italienne, avec un Discours sur le roman*. La Haye, 1745.

B. — Après 1761.

75. BACULARD D'ARNAUD, *Nouvelles historiques*. Paris, Delalain, t. I, 1774. Préface.

76. BARTHE, *La jolie femme ou la femme du jour*. Amsterdam, Changuion, 1769, t. II, pp. 46-56.
- 76^{bis}. BERARDIER DE BATAUT, *Essai sur le récit ou entretien sur la manière de raconter*. Paris, Berton, 1776.
77. BOUCHER DE LA RICHARDERIE, *Lettre sur les romans, adressée à Mme la marquise des Ayvelles*. Genève-Paris, 1762.
78. L. CHARPENTIER, *Nouveaux contes moraux...* Amsterdam-Paris, Delalain, etc., 1767, pp. 3-16.
79. CONTANT D'ORVILLE, *L'humanité, histoire des infortunes...* Paris, Cailleau, 1765. Préface.
- 79^{bis}. CRÉBILLON FILS, *Lettres de la duchesse de ** au duc de ***. Paris, Merlin, 1769. Préface.
80. DORAT. *Les sacrifices de l'amour...* Amsterdam-Paris, Delalain, 1777 (Idées sur les romans. pp. 3-19).
81. IMBERT, *Les égarements de l'amour...* Amsterdam, s. n., 1776. Avertissement.
82. Abbé IRAILH, *Les Querelles littéraires*. Paris, Durand, t. II, pp. 334-353.
83. CHODERLOS DE LACLOS (*Mercure de France*, 17 avril 1784, pp. 103-110).
84. LA DIXMERIE, *Contes philosophiques et moraux*, Londres-Paris, Duchesne, 1765. Préface, p. i-xx.
85. LA HARPE. *Des Romans (OEuvres)*. Paris, Pissot, 1778, t. III, pp. 337-388. Reproduit dans le *Lycée ou Cours de littérature*. Paris, Agasse, an VII, t. VII, mais arrêté à la fin du xviii^e siècle. Quelques modifications).
87. LA MORLIÈRE, *Le Fatalisme ou Collection d'anecdotes...* Londres-Paris, Pissot, 1769. Préface, pp. vii-xxiv.
88. DE LA SOLLE, *L'heureuse découverte...* Londres, s. n., 1774. Préface, pp. i-xliv.
90. MACKENSIE, *L'homme et la femme sensibles...* Londres-Paris, Le Jay, 1775. Préface (du traducteur J.-F. Peyron).
91. Ch.-J. MAYER, *Geneviève de Cornouailles*. Nouvelle édit. Londres, s. n., 1774 (Discours sur les romans, en tête).
92. MAYEUL-CHAUDON, *Dictionnaire anti-philosophique*. 4^e éd. Avignon-Paris, 1785, t. II, pp. 327-337 ; article sur les romans qui n'est pas dans les précédentes éditions.
93. L.-S. MERCIER. *Mon bonnet de nuit*. Neuchâtel, Société typographique, 1784 (Des Romans, t. II, pp. 172-174. — Il existe au moins une autre édition, même lieu, même date (Bib. Nat. Z 29576) où l'article est à la page 328).
94. MEUSNIER DE QUERLON, *Les Impostures innocentes...* Magdebourg, 1761, pp. 159-185.
95. MISTELET, *De la sensibilité par rapport aux drames, aux romans et à l'éducation*. Amsterdam-Paris, Mérigot, 1777.
96. RESTIF DE LA BRETONNE, *Les Contemporaines*. Leipsick, Büschel, Paris, Duchesne, 1780. Introduction du t. I.

97. — *L'École des Pères*. Paris, Duchesne, Humblot etc..., 1776, t. I, pp. 45-60.
98. — *Les Françaises ou XXXIV exemples...* Neuchâtel-Paris, s. n., 1786, t. III, pp. 241-267.
99. RIGOLEY DE JUVIGNY, *De la décadence des lettres et des mœurs, depuis les Grecs et les Romains...* Paris, Mérigot, 1787, pp. 383-385.
100. DE ROMANCE DE MESMON, *De la lecture des romans, fragment d'un manuscrit sur la sensibilité*. Paris, s. n., 1776 (tiré du Journal de lecture, n° XVI. Autres éditions: Paris, 1777; Bruxelles, 1785).
101. SABATIER DE CASTRES, *Dictionnaire de littérature*. Paris, Vincent, 1770 (article Romans, t. III, pp. 408-419).
102. D'USSIEUX, *Le Décaméron français*. Paris, Costard, t. I, 1772. Préface, pp. I-XIII.
103. WALPOLE, *Le château d'Otrante*. Amsterdam-Paris, Prault, 1767. Préface, pp. I-XXIV.
104. *L'Année littéraire*, 1782, t. I, lettre 7.
105. *Bibliothèque des romans*. Octobre 1780, t. I, pp. 6 et suiv.
106. *Bibliothèque des romans*. Août 1783. Préface.
107. *Le Cabinet des fées*. Amsterdam-Paris, s. n., 1785 et suiv., t. XXXVII, pp. 1-38 (historique des Contes des fées).
108. Même ouvrage; même volume. Le t. XXXVII est consacré aux auteurs de contes de fées et à leurs romans.
109. *Callisthène ou le modèle de l'amour et de l'amitié*. Paris, s. n., 1765. Préface.
110. *Les deux amis*. Amsterdam-Paris, Rivière, 1767, pp. VII-XVI.
111. *L'Elu et son président...* Paris, Delalain, etc., 1769, t. I, pp. 108-110.
- 111^{bis}. *Encyclopédie*. Article Roman.
112. *Histoire de Sophie de Francœur*. Paris, Merlin, 1768. Préface, pp. v-xx.
113. *Lettre sur l'origine des romans en Europe* (Mercure de France, 15 janv. 1779, p. 127; 5 fév. 1779, p. 5).
115. *Manuel des châteaux ou Lettres contenant des conseils pour former une bibliothèque romanesque...* Paris, Moutard, 1779 (Fait partie des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*).
116. *Pensées sur les romans* (Affiche de Province, 1765, pp. 135 et 139).
117. *Le Père avare ou les malheurs de l'éducation*. Paris, Desventes de Ladoué, 1770. Avant-Propos.
118. *Zelaskim, histoire américaine...* Paris, Mérigot, 1765. Discours préliminaire (le discours, où il n'est pas question de la *Nouvelle Héloïse*, aurait été composé dès 1755, d'après la *Bibliothèque des romans*, juin 1780, p. 151).

2. — JUGEMENTS SUR LA NOUVELLE HÉLOÏSE¹
(Jusqu'à la date de 1789).

119. COMTE D'ALBON, *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature de plusieurs nations de l'Europe*. Genève-Paris, Moutard, 1782, t. II, p. 188.
120. D'ALEMBERT, *Œuvres*. Paris, Belin, 1822, t. IV, pp. 461 et suiv. (Posthume. D'Alembert a légué le ms. à Condorcet. Mme Condorcet l'a remis à Pougens qui l'a publié dans les *Œuvres posthumes*. Paris, 1799, t. I).
121. — Dans Streckeisen-Moultou (18), t. I, p. 269.
122. AUBLET DE MAUBUY, *Histoire des troubles et des démêlés littéraires...* Amsterdam-Paris, s. n., 1779, t. II, pp. 47-48.
- 122^{bis}. BACULARD D'ARNAUD, *Remarques sur Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Bibl. de Troyes, ms. n° 2503.
123. BARRÈRE DE VIEUZAC, *Éloge de Jean-Jacques Rousseau*, dans *Recueil des jeux floraux* (141), pp. 199-201.
124. ABBÉ A. BARRUEL, *Les Helviennes ou Lettres provinciales philosophiques*. Paris, Méquignon, 1823 (1^{re} édition, 1781-1788), t. II, p. 70; III, 519; IV, 302.
- 124^{bis}. COMTE DE BARRUEL-BEAUVERT, *Vie de J. J. Rousseau*. Londres-Paris, 1789, pp. 101 et suiv., 147.
125. BARTHE, *La jolie femme ou la femme du jour*. Lyon, Deville; Paris, Le Jay, 1770, t. II, pp. 49-51.
- 125^{bis}. — *Lettre à Thomas*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1918, p. 470.
126. BEDIGIS, *La fille philosophe, conte moral*. Paris, Valleyre, 1775, pp. 10, 14, 15, 28.
127. J. P. BÉRANGER, *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie*. Londres, s. n., 1775, pp. 10-11.
128. BILHON, *Éloge de J. J. Rousseau*. Genève-Paris, 1788, pp. 37-41.
- 128^{bis}. H. BLATZ, *Die Aufnahme der Nouvelle-Héloïse von J. J. Rousseau und ihre Beurteilung in der französischen Literatur des XVIII Jahrhunderts*. Bruchsal (Baden), Stoll, 1914.
129. JULIE DE BONDELI, *Lettres du 15 mars et 30 avril 1761* publiées dans Golowkin. *Lettres diverses recueillies en Suisse*. Genève-Paris, Paschoud, 1821.
130. CH. BONNET, *Lettres pub. par E. Ritter* (Annales J. J. Rousseau (19), t. XI, pp. 164-165).
131. CH. BORDE, *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit*. S. l. n. d., in-12 (Publiée d'abord dans le Journal Encyclopédique du 1^{er} mai 1761. Insérée par Collé dans son Journal inédit (n° 144), p. 283. 5 éditions à la Bib. Nationale).
133. — *Profession de foi philosophique*. Amsterdam, Rey; Lyon,

1. En principe cette bibliographie est limitée à l'étude de l'influence du roman en France.

- Périsset, 1763, pp. 6-7, 9-10 (4 éditions à la Bib. Nationale ; réimprimée à la suite de : Servan, *Réflexions sur les Confessions de J. J. Rousseau*, Paris, s. n., 1783).
134. MME DE BOUFFLERS, dans *Streckeisen-Moultou* (18), t. II, p. 33.
135. BRISSOT, *De la Vérité*. Neuchâtel, Société typographique. Paris, Desauges etc., 1782, p. 110.
136. ABBÉ BRIZARD, *Mémoires sur la vie de J. J. Rousseau etc.* Bib. de l'Arsenal, ms. n° 6099, t. XLIV.
137. DE BRUNY, *Lettre sur J. J. Rousseau*. Genève-Paris, Brunet, 1780, pp. 22-33.
138. BUFFON, dans sa *Correspondance* pub. par Nadault de Buffon. Paris, 1860, t. I, p. 79.
139. DE BULLIOUDE, *La Petrissée ou voyage de Sire Pierre en Du-nois ; badinage en vers où se trouve entr'autre la conclusion de Julie ou de la Nouvelle Héloïse*. La Haye, s. n., 1763 (Note du chant XII, pp. 316-317).
140. CHAMPCENETZ, *Réponse aux Lettres sur le caractère de J. J. Rousseau*. Genève, 1789, pp. 19-30.
- 140^{bis}. J. CHAS, *Jean-Jacques Rousseau justifié ou Réponse à M. Servan*. Neuchâtel, 1784.
141. CHAZ, *Éloge de J. J. Rousseau* (dans *Recueil des ouvrages de poésie et d'éloquence présentés à l'Académie des jeux floraux en 1784 etc.*). Toulouse, Desclassan, 1788, pp. 177-179.
142. A. CHÉNIER, dans *Œuvres* pub. par P. Dimoff. Paris, Delagrave, t. III, p. 151.
- 142^{bis}. CHEVRIER, *Le Colporteur*. Paris, Flammarion. s. d., p. 142.
143. J. M. B. CLÉMENT, *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*. Paris, 1785, t. II, pp. 10-13.
144. CH. COLLÉ, *Journal historique inédit*, publ. par A. Van Bever. Paris, Mercure de France, 1911, pp. 37-38.
145. S. CONSTANT, *Laure ou Lettres de quelques femmes de Suisse*. Genève, Barde, Manget. Paris, Buisson, 1786, t. I, pp. XII-XIII.
146. MME DE CRÉQUI, dans *Streckeisen-Moultou* (18), t. II, pp. 297, 298, 300.
147. DELACROIX, *Éloge de J. J. Rousseau*. Amsterdam-Paris, Lejay, 1778, pp. 22-26.
148. DELEYRE, dans *Streckeisen-Moultou* (18), t. I, pp. 209, 211, 218.
- 148^{bis}. PH. DESRIEAUX, *L'Ombre de J. J. Rousseau*. Comédie en deux actes et en prose. Londres-Paris, s. n., 1787.
149. DIDEROT, *Œuvres* (20). *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (t. III, p. 95).
151. DORAT, *Les Sacrifices de l'amour...* Amsterdam-Paris, Delalain, 1771, pp. 14-15.
152. DUCLOS, dans *Streckeisen-Moultou* (18), t. I, pp. 289-293.
153. MME DU DEFFAND, *Correspondance avec ses amis, le président Hénault, Montesquieu, d'Alembert, etc...*, pub. par de Lescure. Paris, Plon, 1865, t. I, pp. 305, 483.

154. — *Lettre à Voltaire* dans les *Œuvres de Voltaire* (34), t. XLIII, p. 253.
156. — *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole*, pub. par Mrs. Paget Toynbee. Londres, Methuen, 1912, t. I, pp. 397, 449; t. III, p. 463.
157. FORMEY, *L'esprit de Julie ou extrait de la Nouvelle-Héloïse...* Berlin, Jaspers, 1763. Avertissement, pp. v-viii.
158. MME DE FRANCUEIL, dans *Mémoires de Mme d'Épinay* (4), t. II, p. 44.
159. FRÉRON, dans *l'Année littéraire*, 1761, t. II, lettre 13, pp. 289-330.
160. — *Lettre à Rousseau* dans *Streckeisen-Moultou* (18), t. I, p. 319.
161. Abbé GAUCHAT, *Lettres critiques ou analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion*. T. XIX. Paris, 1763, pp. 1-73.
162. MME DE GENLIS, *Adèle et Théodore*, 4^e édition. Paris, Maradan, 1801, t. I, p. x.
163. — *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. Paris, Imprimerie polytype, 1787, p. 52.
164. — *Mémoires inédits*. Paris, Ladvocat, 1825, t. II, pp. 9, 213-216.
165. Abbé PH. J. GÉRARD, *Le comte de Valmont ou les égarements de la raison*. Paris, Moutard, 1774, t. I, pp. 392-401, 405-406.
- 165^{bis}. F. GRASSET, *Épître à M. J. J. Rousseau. citoyen de Genève sur sa Nouvelle Héloïse*. Lausanne, 1762 (Cité par Quérard et Blatz, n° 128^{bis}).
166. GRIMM, *Correspondance littéraire* (22), t. IV, pp. 342-346; t. V, pp. 231-232; t. XI, p. 287.
167. MME GUIBERT, dans *Journal des dames*. Avril 1764 (t. XIII, p. 74).
168. HALLER, *Lettres*, pub. par E. Ritter dans *Annales J. J. Rousseau* (19), t. XI, pp. 164-165.
169. HELVÉTIUS, *Œuvres complètes*. Londres, s. n., 1781. De l'homme (t. IV, section V, chap. 1-xi).
170. MME D'HOUDETOT, dans *Streckeisen-Moultou* (18), t. I, p. 357.
171. HUERNE DE LA MOTHE, *L'enfantement de Jupiter ou la fille sans mère*. Amsterdam, 1763, s. n., pp. 2-3.
172. — *Histoire nouvelle de Margot des Pelotons*. Genève, 1775, pp. 7 et passim.
173. IMBERT, *Les égarements de l'amour...* Amsterdam, s. n., 1776, t. I, p. vi.
174. — dans *Mercure de France*, 18 sept. 1784, p. 126.
175. Abbé IRAILLH, *Querelles littéraires* (49^{bis}), t. II, pp. 346-347.
176. CHODERLOS DE LACLOS, dans le *Mercure de France*, mai 1784, p. 120.
177. — dans les *Liaisons dangereuses*. Paris, *Mercure de France*, 1905, p. 81.
178. LA DIXMERIE, *Les deux âges du goût et du génie français sous*

- Louis XIV et sous Louis XV.* Amsterdam, Vlam, 1770, pp. 269-270.
179. — *Discours sur les romans*, en tête de Toni et Clairette (84^{bis}), t. I, pp. lvi-lx.
181. LA HARPE, *Correspondance littéraire*. Lettre XXIV (dans les Œuvres. Paris, Verdière, 1820, t. X, p. 186. Cf. *Mercur de France* du 5 oct. 1778; article également publié à la suite des *Anecdotes pour servir à la vie de J. J. Rousseau*, suite du Supplément de ses œuvres. Amsterdam-Lausanne, Grasset, 1779).
182. DE LA MONTAGNE, *Cornelia Sedley ou Mémoires d'une jeune veuve...* Genève-Paris, Buisson, 1789. Préface, pp. v-xxiv.
183. Abbé DE LAPORTE, *L'Observateur littéraire*. Londres-Paris, Duchesne, année 1761, t. I, lettres 12 et 13.
- 183^{bis}. — *Esprit, maximes et principes de M. Jean-Jacques Rousseau de Genève*. Neuchâtel, libraires associés, 1764, pp. xv-xvi.
184. LAVOISIER, *Ébauche de drame en prose sur la Nouvelle-Héloïse*. Voir GRIMAUD. Lavoisier. Paris, 1888, p. 4.
- 184^{bis}. LECLERC (de Nangis), *Nouveau dialogue des morts*. Mme d'Orbe, Mme de Wolmar. *Mercur de France*, 15 avril 1761, p. 57.
185. LEROY DE LOZEMBRUNE, *Tableau des mœurs* (300). Avertissement, et t. II, pp. 75-76.
186. LESUIRE, *Aux mânes de Jean-Jacques Rousseau*. Genève-Paris, Duchesne, etc.. 1780, pp. 18-19.
187. Prince DE LIGNE, *Mes deux conversations avec J. J. Rousseau* (dans les Œuvres. Bruxelles, van Meenen. — Leipsick, Durr, 1860, t. IV, p. 11).
188. DE LONGUEVILLE, *Portrait de J. J. Rousseau en 18 lettres...* Amsterdam-Paris, 1779, pp. 53-94.
189. LUCHET, *Le Pot pourri*. S. l., 1782, t. IV, pp. 335-343.
190. Mme DE LUXEMBOURG, dans Streckeisen-Moultou (18), t. I, pp. 441-444.
191. Abbé MARC, *Les égarements de la philosophie...* Amsterdam, Rey, 1777, pp. 64, 69, 286-297.
192. MARMONTEL, *Essai sur les romans considérés du côté moral* (dans les Œuvres. Paris, Belin, 1819, t. III, pp. 578-583).
193. — *Mémoires* (25), t. III, pp. 23, 26-27.
194. MAYER, *Geneviève de Cornouailles* (91). Discours sur les romans.
195. MAYEUL-CHAUDON, *Bibliothèque d'un homme de goût*. Avignon-Paris, Blery et Aubanel, 1772, t. II, pp. 256-258 (reproduit dans la Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, par l'abbé de La porte. Paris, 1777, t. IV, pp. 80-81).
197. MAYEUL-CHAUDON (et autres), *Nouveau dictionnaire historique*, 7^e édition. Caen, Leroy; Lyon, Bruyset (Article J. J. Rousseau).
198. L. S. MERCIER, *Dernière lettre du roman de Julie ou de la Nouvelle Héloïse* (*Journal des dames*, 1764. — *Mon Bonnet de Nuit*. Neuchâtel, 1784, t. I, p. 308. — Œuvres de Rousseau (200), t. IV, pp. 467-475).
199. — *Songes philosophiques*. Londres-Paris, Lejay, 1768, p. 385.
200. — *Des écrits publiés à l'occasion de la Nouvelle Héloïse* (Édition

- des Œuvres de Rousseau. Paris, Poinçot, 1788, t. IV, pp. 449-466).
201. — *L'an 2440*. S. l., 1793, t. I, p. 342.
202. MILON, *La Nouvelle Héloïse dévoilée*. Bruxelles-Paris, Boudet, 1775 (analysé dans *Journal de politique et de littérature*. Bruxelles-Paris, Hôtel de Thou, du 25 mai 1775).
203. MIRABEAU, *Lettres originales écrites du donjon de Vincennes...* recueillies par L. P. Manuel. Paris, Garnery, 1792, t. I, p. 43; t. II, p. 444.
204. Sophie MONNIER, dans l'ouvrage précédent, t. IV, p. 339.
205. Mlle DE MONTESSON, *Œuvres anonymes. Mélanges*. Paris, 1782, t. I, p. 141 (Lettre de Saint-Preux à milord Édouard — la promenade sur le lac — en vers).
206. MORELLET, *Mémoires sur le XVIII^e siècle et sur la Révolution*, 2^e édition. Paris, Ladvocat, 1822, t. I, pp. 106, 114, 115.
207. MOULTOU, dans Streckeisen-Moultou (18), t. I, pp. 7-11.
208. DE MURVILLE, *L'amant de Julie d'Élange ou Épître d'Hermotime à son ami*. Paris, 1776 (réimprimé dans l'Année champêtre, poème en quatre chants... Paris, Collin, 1808).
209. NECKER, dans Streckeisen-Moultou (22), t. I, pp. 333-334.
210. Mme NECKER, *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*. Paris, Pougens, 1798, t. I, pp. 59, 264; t. III, pp. 87-88, 105-106.
211. — *Nouveaux mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*. Paris, Pougens, Genets, 1801, t. II, pp. 96-108.
212. D'ORIGNY, *Annales du théâtre italien...* Paris, Duchesne, 1788, t. III, pp. 292-293.
213. ROMILLY, dans PALISSOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*. Nouvelle édition. Genève-Paris, Moutard, 1775, pp. 227-228. Palissot indique lui-même que l'article est de « M. de Romilly, pasteur de l'église de Genève » (p. 234). Je n'ai pas vu la 1^{re} édition (1771). L'article est maintenu dans l'édition de 1803.
214. PALISSOT, *Nécrologe des hommes célèbres de France*. Paris, Knapen, t. XIV, 1779, pp. 96, 98 (reproduit dans les Œuvres complètes. Londres-Paris, Bastien, 1779, t. VII, pp. 189, 190).
216. Ch. J. PANCKOUCKE, *Contre-Prédiction au sujet de la Nouvelle Héloïse*, roman de M. Rousseau de Genève, dans le *Journal Encyclopédique* (1^{er} juin 1761, pp. 102-114).
217. RESTIF DE LA BRETONNE, *L'École des Pères*. Paris, Duchesne, Humblot, 1776, t. I, pp. 56, 60, 73.
218. — *Les Françaises ou XXXIV exemples choisis dans les mœurs actuelles*. Neuchâtel-Paris, s. n., 1786, t. III, pp. 241, 263.
219. M. M. REY, *Lettre du 6 octobre 1760*. Bib. de Neuchâtel (252).
220. RIGOLEY DE JUVIGNY, *De la décadence des lettres et des mœurs depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours*. 2^e édition. Paris, Mérigot, 1787, pp. 422-423.
221. RIVAROL, *Réponse à la réponse de M. de Champcenetz, au sujet de l'ouvrage de Madame la B. de S. sur Rousseau*. S. l. n. d., pp. 21-23.

222. ROBERT, *Voyage dans les XIII cantons suisses...* Paris, Hôtel d'Aubeterre, 1789, t. II, p. 360.
223. Mme ROLAND, *Lettres*, pub. par Cl. Perroud. Paris, Imprimerie nationale, 1900, t. I, p. 662 ; t. II, p. 48.
224. — *Lettres*, pub. par Cl. Perroud. Nouvelle série. Paris, Imprimerie nationale, 1913, t. I, p. 392.
225. RUTLIDGE, *Le Babillard*. Paris, Bastien, 1778, t. I, p. 349.
226. SABATIER DE CASTRES, *Dictionnaire de littérature*. Paris, Vincent, 1770, t. III, p. 413.
227. — *Les trois siècles de notre littérature...* Amsterdam-Paris, Gueffier, De Hansi, 1772, t. III, pp. 218-219 (l'article est maintenu identique dans les éditions de 1774, 1775, 1779, 1781).
228. Mme DE STAËL, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau*. Dernière édition. S. l., 1789, lettre II.
229. SUARD, *Parallèle entre la Clarisse de Richardson et la Nouvelle Héloïse de M. Rousseau* (traduit de The critical Rewiew, dans le Journal étranger de décembre 1761, pp. 184-195 ; inséré dans le Journal helvétique de juin 1769 et les Variétés littéraires de Suard. Paris, Lacombe, 1768, t. III).
230. Général baron THIÉBAULT, *Mémoires*, pub. par F. Calmettes. Paris, 1893, t. I, p. 136.
- 230^{bis}. THOMAS, *Lettres à Barthe*, dans Revue d'histoire littéraire de la France (1918, pp. 464, 476).
231. LOAISEL DE TRÉOGATE, *La comtesse d'Alibre*. La Haye-Paris, Belin, 1779, p. x.
232. — *Dolbreuse ou l'homme du siècle...* Amsterdam-Paris, 1783, t. I, pp. 30-32.
233. Comte DE TRESSAN, *Œuvres*, pub. par Campenon. Paris, Didot, 1822-1823, t. IX, pp. 455-456.
234. USTERI, *Correspondance de Jean-Jacques Rousseau avec Léonard Usteri*, pub. par P. Usteri et E. Ritter. Zurich, Beer. Genève, Kundig, 1910, p. 1.
235. VOISENON, *Œuvres complètes*. Paris, Moutard, 1781, t. III, p. 423 (Traduction en vers d'une lettre de J. Jacques Rousseau de sa Nouvelle Héloïse sur le suicide).
236. VOLTAIRE, *Lettres à M. de Voltaire sur la Nouvelle Héloïse ou Aloïsia de Jean-Jacques Rousseau citoyen de Genève*, dans les Œuvres de Voltaire (34), t. XXIV, p. 164.
237. — *Œuvres* (34), t. IX, p. 554 (Épilogue de la guerre de Genève) ; X, 160 (Les deux siècles) ; X, 409 (Épître à M. de la Harpe) ; XVIII, 32 (Dictionnaire philosophique) ; XXVI, 20 (Lettre au Dr Jean-Jacques Pansophe) ; Correspondance, passim (Voir l'Index de l'édition).
238. — *Conversation avec Sherlock*, dans Lettres de Mme de Graffigny, pub. par E. Asse. Paris, 1883, p. 436.
241. — *Résumé d'une conversation sur la Nouvelle Héloïse, à Ferney, par l'auteur d'une Cinquième lettre [après les quatre lettres signées*

- Ximenez], publiée s. l. n. d., et résumée par E. Ritter dans les *Annales J. J. Rousseau*, t. XI, 1916-1917, pp. 197-198.
242. — (?), *Complainte en 57 couplets sur la Nouvelle Héloïse, paroles et chant soi-disant de Voltaire* (d'après une tradition de famille et une copie dans les papiers de Mme de Montolieu), dans O. Honoré, *Histoires de la vie privée d'autrefois*. Paris, Giraud, 1893, pp. 111 et suiv.
243. *L'Élève de la Nouvelle Héloïse ou Lettres de Madame la marquise de *** à Mme la Comtesse de **** (*Mercur de France*, août 1761, pp. 14-43).
244. *Éloge de M. Rousseau de Genève*. S. l. n. d. [vers 1780]. Bib. Nationale, Ln²⁷ 17959, p. 22.
245. *Esprit, Maximes et principes de M. Jean-Jacques Rousseau de Genève*. Neuchâtel, Libraires associés, 1764, pp. xv-xvi.
246. BARET, *Fo-Ka ou les Métamorphoses, Conte chinois...* Pékin-Paris, Duchesne, 1777, p. 111.
247. *L'Inconnu, roman véritable...* La Haye, 1766, pp. 67-68.
248. *Pièces pour les concours des Jeux floraux*, dans P. J. Monbrun. Les jeux floraux et J. J. Rousseau (*Bulletin de littérature ecclésiastique*, publié par l'Institut catholique de Toulouse. Toulouse, année 1912, pp. 311 et suiv.).
249. *Lettre M. de L*** à M. D*** sur la Nouvelle Héloïse de M. J. J. Rousseau de Genève*. S. l., 1762 (et dans l'Année littéraire, 1762, t. II, pp. 98-117).
250. *Lettre de Julie d'Etange à son amant* [en vers] (*Année littéraire*, 1772, t. VII, p. 20).
251. *La Nouvelle Héloïse*. Romance, dans Favart, *Mémoires et Correspondance littéraire...* Paris, Collin, 1808, t. I, p. 250.
- 251^{bis}. *La Nouvelle Héloïse*. Romance, à la suite d'une édition de 1765 (notre n° 8).
252. *Lettres adressées à J. J. Rousseau, au sujet de la Nouvelle-Héloïse* (Bib. de Neuchâtel, ms. n° 7902).
253. *La Nouvelle Héloïse dévoilée par M. M***, ancien commissaire au Châtelet de Paris*. Bruxelles-Paris, Boudet (analysé dans le *Journal de politique et de littérature*, de Lingüet, 25 mai 1775, pp. 114-115).
254. *Osaureus ou le Nouvel Abailard*, comédie en deux actes et en prose traduite [soi-disant] d'un manuscrit allemand d'Isaac Rabener. Berne-Paris, de Poilly et Cailleau, 1761 (Parodie sans intérêt).
255. *Les Pensées de J. J. Rousseau, citoyen de Genève* (pub. par de Laporte). Amsterdam-Paris, Panckoucke, 1763.
256. *Recueil amusant de voyages* (pub. par Couret de Villeneuve et Bérenger). Paris, Nyon, 1783-1787, t. IV, pp. 47-71 (Le Valais de J. J. Rousseau).
- 256^{bis}. *Saint-Preux et Julie d'Etanges*. Drame en trois actes et en vers joué à Versailles le 24 mars 1778 et à la Comédie italienne le 6 février 1787. Voir le *Mercur*, février 1787, p. 135. La pièce a été

- imprimée (Voir le catalogue Soleinne, n° 3067. M. Blatz (128^{bis}) l'attribue à Aude. Mais ni Barbier, ni Quérard, ni Soleinne ne donnent cette attribution).
257. *Vie de trois hommes célèbres du XVIII^e siècle, Frédéric le Grand, Voltaire et J. J. Rousseau.* En Suisse, 1788, p. 53.
258. LEROY DE LOZEMBRUNE, *Tableau des mœurs* (300), pp. 33-38.
259. CHOMEL, *Tablettes morales et historiques.* Paris, Rozet, 1762, pp. 219-221.
260. *Un testament littéraire de J. J. Rousseau*, publié par O. Schultz-Gora. Halle, 1897 (Attribué à tort par Schultz-Gora à Rousseau. Simple pastiche).
261. *Vers faits dans les bosquets de Clarens, près de Vevei, au pays de Veau [sic]* (Journal de Paris, 16 août 1780).
262. *Le Vieillard abyssin rencontré par Amilec empereur d'Éthiopie.* Londres-Paris, Bastien, 1779, pp. 105-111.

Critiques des Journaux.

263. *Affiches, annonces et avis divers, dits Affiche de province*, 4 mars, 11 mars, 18 mars 1761 et 1772, p. 94.
264. *Annales typographiques ou Notice du progrès des connaissances humaines.* Paris, Vincent, 1762, pp. 150-152.
265. *L'Avant-Coureur.* Paris, Lambert, 2 février 1761, pp. 78-80.
266. *Correspondance secrète, politique et littéraire, dite de Métra.* Londres, Adamson, 1787, t. IV, p. 249 (25 mars 1777).
267. *Journal de politique et de littérature.* Bruxelles-Paris, Hôtel de Thou, 25 mai 1775, pp. 114-115.
268. *Journal des Dames*, avril 1761, p. 86.
269. *Journal des Savants*, juin 1761, pp. 348-350.
- 269^{bis}. *Journal de Trévoux*, avril 1762.
270. *Journal Encyclopédique*, 1761, 15 fév., p. 61-72 ; 1^{er} mars, pp. 38-54 ; 15 mars, pp. 45-76.
271. *Mercure de France*, mars 1761, p. 101 ; 1^{er} avril 1761, pp. 66-85 ; 15 avril, pp. 108-124.

Voir plus bas la suite des numéros (Romans subissant directement l'influence de la Nouvelle Héloïse, p. 368).

III. — BIBLIOGRAPHIE DES ROMANS.

(1741-1780).

Cette bibliographie n'est pas complète. J'aurais pu aisément y ajouter, d'après *La France littéraire*, la Chesnaye-Desbois (37), Quérard, les annonces et comptes rendus des journaux, les catalogues de libraires et de bibliothèques, etc., plus de deux cents numéros. Mais son intérêt essentiel est de

permettre l'étude précise de l'évolution des genres romanesques. Je n'y ai donc fait entrer que les romans que j'ai pu lire ou parcourir, et par conséquent classer. Il va de soi qu'il y a dans ce classement une part irréductible d'arbitraire et que tel roman, selon l'impression du lecteur, pourrait passer de la catégorie *roman sentimental* à celle du *roman d'intrigue sentimentale* ou inversement. Mais quel que soit le point précis où chacun fixerait les frontières forcément indécises de ces catégories l'importance relative ne serait pas modifiée sensiblement.

Outre l'édition décrite pour chaque roman j'ai indiqué entre parenthèses les dates des rééditions que j'ai pu relever¹.

PREMIÈRE PARTIE. — ROMANS PUBLIÉS OU RÉÉDITÉS
de 1741 à 1760.

Les rééditions des romans publiés avant 1741 sont entre parenthèses.

I. — ROMANS D'INTRIGUE.

AUNILLON, *La force de l'éducation*. Londres, 1750.

DE BASTIDE, *Les Mémoires de Mme la baronne de St Clair*. La Haye, s. n., 1753 (1^{re} éd., 1752).

— *Les Ressources de l'amour*. Amsterdam, L'Honoré et Chatelain, 1752.

— *Le tombeau philosophique ou histoire du marquis de ****. Amsterdam, 1751.

Mme DE BEAUMER, *Les Caprices de la fortune*, dans *Œuvres mêlées*. Liège-Paris, Lambert, Cuissart, 1760.

BELIARD, *Rezéda*. Amsterdam, Compagnie, 1751.

Mme BENOÎT, *Mes Principes ou la Vertu raisonnée*. Amsterdam-Paris, Cuissart, 1759.

GALLI DA BIBIENA, *La force de l'exemple*. La Haye, 1748.

— *Histoire des Amours de Valérie et du noble vénitien Barbarigo*. Lausanne et Genève, Bousquet, 1741.

— *La Poupée*. La Haye, 1747 (1748).

— *Le triomphe du sentiment*. La Haye, Paupie, 1750.

D'ARGENS, *Aventures de Bella et de dom M****... La Haye, Moetjens, 1751.

— *Les Aventures de Madame la duchesse de Vaujour*... Utrecht, Brœdelet, 1741.

1. D'après Quérard, Barbier, le catalogue et les fiches de la Bib. nationale, le catalogue ancien des romans de la Bib. de l'Arsenal, les bibliographies particulières citées en notes, et les catalogues du XVIII^e siècle dont j'ai donné la liste dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (juillet-septembre 1910) quand j'y ai trouvé au moins trois descriptions concordantes.

- *Les enchaînements de l'amour et de la fortune...* La Haye, Gibert, 1748.
- (— *Mémoires du Comte de Vaxère*. Amsterdam, Compagnie, 1749.)
- (— *Mémoires du marquis de Mirmon...* Amsterdam, Wetstein et Smith, 1748.)
- et Mlle COCHOIS, *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit et du cœur*. La Haye, de Hondt, 1744.
- (— [d'après le catalogue de la Bib. Nationale ; ou Thomas l'Affichard d'après Quérard]. *Le philosophe amoureux...* La Haye, 1746. Réédité en 1747 sous le titre de : *L'amour chez les philosophes*.)
- *Le triomphe de la vertu...* La Haye, Gallois, 1741.
- DE BOISMORTIER, *Mémoires historiques de la comtesse de Marienberg*. Amsterdam, 1751.
- Mlle BROHON, *Les Amants philosophes ou le triomphe de la raison*. Amsterdam-Paris, Hochereau, 1755 (1753).
- (Mme BRUNEAU DE LA RABATELLIÈRE, *Le Solitaire de Terrasson...*, Paris, Prault, 1755.)
- CALLON, *Angelina*, trad. de l'italien. Milan, Reyceuds et Colomb, 1755.
- DE CARNÉ, *Histoire de la comtesse de Montglas ou consolations pour les religieuses qui le sont malgré elles*. Amsterdam, 1756.
- CAYLUS, *Histoires, nouvelles et mémoires ramassés*. Londres, 1745.
- *Soirées du bois de Boulogne ou Nouvelles françaises et anglaises*. La Haye, 1742 (1754).
- CERVANTÈS, *Nouvelles*, trad. par Saint-Martin de Chassonville. Lausanne, 1759 (1744).
- (DE CHALLES, *Les Illustres françaises...* Amsterdam, Rey, 1748.)
- CHEVRIER, *Mémoires d'une honnête femme...* Londres, 1753.
- *Mémoires de Mme la baronne de Saint-Clair*. La Haye, 1753.
- *Recueil de ces dames*. Bruxelles, Compagnie, 1745.
- COINTREAU, *L'amant salamandre ou les aventures de l'infortunée Julie...* Londres-Paris, Duchesne, 1756.
- CRÉBILLON FILS, *Ah quel Conte !* Bruxelles, Vasse, 1751 (1754).
- *Les heureux orphelins, histoire imitée de l'anglais*, Bruxelles Vasse, 1754.
- (— *Lettres de la Marquise de M*** au comte de R****. Paris, Duchesne, 1744 [1746, 1756]).
- Mme DALIBARD DE SAINT-PHALIER, *Les Caprices du sort ou l'histoire d'Émilie*. Paris, 1750.
- *Le Portefeuille rendu ou lettres historiques*. Londres, 1749.
- P. DANET, *Aventures de Londres*, Amsterdam, 1751.
- DES BIES, *Sophie*. Paris, Hochereau, 1756.
- (DESFORGES, *Mémoires anecdotes pour servir à l'histoire de M^r Duliz*. Londres, 1752 [1753].)
- DIGARD DE KERGUETTE, *Mémoires et aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde*. Paris, Musier, 1751.
- (F.-N. DUBOIS, *Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité*. Amsterdam, 1745.)

- (DU CASTRE D'AUVIGNY, *Mémoires du comte de Comminville*. La Haye, 1746.)
- P. DUFOUR, *La mère marâtre ou l'injustice vengée par elle-même*. Londres, 1751.
- Mlle FAUQUE, *Les préjugés trop bravés et trop suivis*. Londres, 1755.
- FROMAGET, *Kara-Mustapha et Basch Lavi*. Amsterdam, 1750.
- GANIFEY, *Mémoires du chevalier d'Erban*. Londres-Paris, Duchesne, 1755.
- GIRONNET, *Carmentières ou les engagements rompus par l'amour*. Amsterdam, 1754.
- GODARD D'AUCOURT, *Mémoires turcs*. Amsterdam, 1743 (1743, 1750, 1758).
- (Mme DE GOMEZ, *Les Journées amusantes*. Amsterdam, 1744 [1754, 1758].)
- (— *Cent nouvelles nouvelles*. Paris, Gandouin, 1758 [1758].)
- GUER, *Mono-Simpliatos ou les aventures du comte Delurilia*. Londres, Compagnie, 1741.
- GUILLOT DE LA CHASSAGNE, *Les amours traversés*. La Haye, Néaulme, 1741.
- (— *Le Chevalier des Essarts et la comtesse de Bercy*. Amsterdam, L'Honoré, 1750.)
- HACOT, *Anecdotes galantes ou le moraliste à la mode*. Francfort et Leipsic, Knoch et Esslinger, 1760 (1760).
- DU HAUTCHAMP, *Histoire de Ruspia ou la belle Circassienne*. Amsterdam, Marteau, 1754.
- HUBERT D'ORLÉANS, *Confession générale du chevalier de Wilfort*. Leipsick, 1758.
- HUERNE DE LA MOTHE, *Les Promenades et rendez-vous du parc de Versailles*. Bruxelles-Paris, Musier, 1742.
- JORE, *Les Aventures portugaises*. Bragance, 1756.
- JOURDAN, *Le guerrier philosophe ou Mémoires de M^r le duc de ****. La Haye, de Hondt, 1744 (1752).
- *Mémoires de Monville*. Utrecht, Kerseck, 1742, in-12.
- GAILLARD DE LA BATAILLE, *Jeannette seconde ou la Nouvelle paysanne parvenue*. Amsterdam, 1744 (1757).
- *Mémoires ou aventures de Monsieur le comte de Kermalec*. La Haye, Compagnie, 1740-1741.
- LA CALPRENÈDE, *Pharamond*, abrégé par le marquis de Surgères. Paris, 1753.
- *Cassandre*, abrégé par le même. Paris, Dumesnil, 1752.
- THOMAS LAFFICHARD, *Histoire de Florise et de Cléante...* Amsterdam, 1746 (1^{re} édit. sous le titre de *Les Caprices romanesques*, 1745, d'après Quérard).
- Abbé LAMBERT, *L'Infortunée Sicilienne...* Paris-Liège, Kints, 1742.
- (— *Mémoires et aventures d'une dame de qualité qui s'est retirée du monde*. La Haye, Compagnie, 1741.)
- *Le nouveau Télémaque ou Mémoires et aventures du Comte de *** et de son fils*. La Haye, Van Cleef, 1741.

- (— *La nouvelle Marianne ou les mémoires de la baronne de ****. La Haye, de Hondt, 1755 [1759].)
- LA MORLIÈRE, *Le chevalier de R***, anecdote du siège de Tournay*. Tournay, 1745.
- *Mylord Stanley ou le criminel vertueux*. Cadix, 1747.
- DE LA PLACE, *Les erreurs de l'amour-propre*. Londres, 1754.
- *La laideur aimable ou les dangers de la beauté*. Paris, 1752.
- *Thomas Kenbrook, histoire anglaise...* Londres, 1754.
- LATTEIGNANT, *Anecdotes secrètes pour servir à l'histoire galante de la Cour de Pékin*, Pékin, 1746.
- LA VIEUVILLE D'ORVILLE, *Mémoires de Mme de Saldaigne...* Londres, 1745.
- LESCALOPIER DE NOURAR, *Les Ecueils du sentiment*. Paris, 1752 (1756).
- MME LEVESQUE, *Le Siècle ou les Mémoires du comte de Solinville*. La Haye, 1741.
- LIÉBAUT. *Les erreurs de l'amour et de la vanité*. La Haye, Néaulme, 1755.
- LOBEIRA, *Amadis des Gaules*, abrégé par Mlle de Lubert, Paris, 1750.
- Mlle de LUBERT, *Léonille*. Nancy, 1755.
- *Mourat et Turquia...* Londres-Paris, Clément, 1752.
- MAGNY, *Mémoires de Justine*. Londres, Nourse, 1754.
- DE MAUVILLON, *L'Anti-Paméla ou la fausse innocence découverte...* Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1743.
- MÉHÉGAN, *Histoire de la marquise de Terville*. Londres-Paris, Jorry, 1756.
- MEUSNIER DE QUERLON, *Mémoires de Mr de *** pour servir à l'histoire du XVII^e siècle*. Amsterdam, Arkstée, 1759.
- DE MONTALVAN, *Les hauts faits d'Esplandian, suite d'Amadis des Gaules*, trad. par Mlle de Lubert. Amsterdam-Paris, Pissot, 1751.
- DE MOUHY, *Le Masque de fer ou les aventures admirables du père et du fils*. La Haye, de Hondt, 1750 (1747, 1752).
- *Les Mémoires de Madame la marquise de Villenemours*. La Haye, Van Dole, 1747.
- *Mémoires du marquis de Benavides*. Paris, 1754.
- *Voyages et aventures du comte de *** et de son fils*. Amsterdam, Marteau, 1745 (1748).
- (Comtesse DE MURAT, *Les lutins du château de Kernosy...* Nouvelle édition augmentée de deux contes par Mlle de Lubert. Leyde, 1753.)
- (— *Voyage de campagne*. Paris, 1755.)
- (DE NEUFVILLE MONTADOR, *La famille infortunée...* Londres, 1742.)
- (OLIVIER, *L'illustre malheureuse ou la comtesse de Janissanta*. Trévoux, 1747.)
- (— *L'infortuné Napolitain...* La Haye, 1747.)
- PERNETTI, *Histoire de Favoride*, Genève, 1750.
- PERRIN, *Les égarements de Julie*. Paris, 1755 (1756).
- POISSON, *Histoire d'Iris*. La Haye, Roguet, 1746.

- (DE PRÉCHAC, *L'illustre parisienne*. Amsterdam, 1754.)
 (— *Les Mémoires et aventures de Saint-Aubin*... La Haye, 1744 [réédition de l'Héroïne mousquetaire, 1677].)
 Abbé PRÉVOST, *Campagnes philosophiques ou Mémoires de M. de Montcal*... Amsterdam, Desbordes, 1741 (1742)¹.
 — *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte*... Amsterdam, Desbordes, 1741 (1742).
 — *Le Monde moral ou Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*. Genève, 1760.
 (Mme DE RICHEBOURG, *La Veuve en puissance de mari*... Amsterdam, 1755.)
 RIVIÈRE, *Mémoires de Rantzi*. La Haye, Mortier, 1747.
 Mlle de SAINT-PHALLIER, *Les Caprices du sort*... Paris, 1756.
 — *Le portefeuille rendu ou lettres historiques*. Londres, 1749.
 SAINTE-CROIX, *La comédienne, fille et femme de qualité*... Bruxelles, 1757.
 (DE SAUMERY, *Anecdotes vénitiennes et turques*... Utrecht, 1748).
 (SEGRAIS, *Les divertissements de la princesse Aurélie*. La Haye, Paupie, 1742.)
 (SOLORZANO [trad. par le Métel d'Ouville]. *Histoire de doña Rufine*... La Haye, 1743.)
 (Mme DE TENCIN, *Mémoires du comte de Comminge*. La Haye, Néaulme, 1754².)
 THIBOUVILLE, *Le danger des passions*... Paris, 1757.
 — *L'école de l'amitié*. Amsterdam, 1757.
 TORCHET DE BOISMÊLÉ, *Histoire du chevalier du Soleil*. Paris, 1749 (1750) [Adaptation du roman de chevalerie].
 DE VIGNACOURT, *Mémoires de Mme de Saldaigne*. Londres, 1745.
 VILLARD, *Antipaméla ou Mémoires de M^r D**** [prétendu] traduit de l'anglais. Londres, 1742.
 Mme DE VILLENEUVE, *Le beau-frère supposé*. Londres, 1752.
 — *Le Juge prévenu*. Paris, Hochereau, 1754.
 — *Mémoires de Mesdemoiselles de Marsange*. La Haye-Paris, Hochereau, 1757.
 (P. DE VILLIERS, *Mémoires de la vie du comte D****... Tomes VIII et IX des Œuvres de Saint-Evremond. Paris, 1753.)
Les amours de Doraste et de Celonte, par M. P***. Cologne, 1747.
Les amours de Mahomet. Londres, 1750.
Les amours de Sainfroid, jésuite et d'Eulalie, fille dévote... La Haye, Kloot, 1748.
*Les amours du comte de C****. Amsterdam, 1743.
L'anti-Thérèse ou Juliette philosophe... La Haye, Saurel, 1750.
Aventure déguisée d'un grec à la mode et aventure connue de tout le monde. La Haye, 1753.

1. Voir Harrisse, *L'abbé Prévost*. Paris, Calmann-Lévy, 1896.

2. Voir P.-M. Masson, *Madame de Tencin*. Paris, Hachette, 3^e éd. 1910. Bibliographie.

- Aventures de don Antonio de Riga, comte de Saint-Vincent.* Amsterdam, Uytwerf, 1744.
- L'aveu sans exemple ou Mémoires de Constantin de Tourville.* Amsterdam, s. n., 1747.
- La champenoise ou Mémoires de Mme la marquise de **.* Amsterdam, 1759.
- Le désespoir amoureux ou les nouvelles visions de don Quichotte. Histoire espagnole.* Amsterdam, 1747.
- Les deux cousines ou le mariage du chevalier de ***.* Paris, 1743.
- Doña Urraca, reine de Castille et de Léon.* Paris, 1750.
- La double marotte ou l'antipathie couronnée par l'hymen.* La Haye, Van Cleef, 1752.
- L'école des demoiselles ou Mémoires de Constance.* Amsterdam et Leipzig, Arkstée et Merkus, 1753.
- L'Ecole des filles ou les mémoires de Constance.* Londres, 1753.
- Les époux réunis ou le Missionnaire du temps.* Berg op Zoom, La Bombe, 1749.
- L'Etoile heureuse. Histoire secrète.* Berlin, 1756.
- Exploits militaires et galants des officiers de l'armée de France en Allemagne.* Amsterdam, 1742.
- Le Faux ravisseur ou caravanes galantes du chevalier d'Abbeville, par M. Le M***.* Hambourg, Société, 1755.
- La fille errante ou Mémoires de Mlle de Paisigni.* Paris-Liège, Kints, 1741.
- Le frère quêteur. Histoire galante écrite par lui-même.* Londres, 1756.
- Les heureux événements ou les généreux aventuriers...* Amsterdam, 1751.
- Histoire abrégée et très mémorable du chevalier de la plume noire...* Amsterdam, Löhner, 1744.
- Histoire admirable du Juif errant.* Rouen, 1751 (Inséré dans la Bibl. des romans. Juillet 1777. 2^e volume).
- Histoire de Julie.* Paris, Rollin et Bauche, 1758 (Bib. des romans, déc. 1781).
- Histoire de Mademoiselle de ***.* Nouvelle espagnole. La Haye, 1746.
- Histoire de Zaire, par M. de V***.* La Haye, Néaulme, 1745.
- L'Inconstant puni par l'inconstance.* Londres, 1754.
- L'Infortuné français ou les Mémoires et aventures du marquis de Courtanges [prétendu] traduit de l'anglais.* Londres, Nourse, 1752.
- L'Infortuné provençal ou mémoires du chevalier de Belicourt...* Avignon, 1755.
- Lettres amoureuses de la dame Lescombat et du sieur Mongeot, ou l'histoire de leurs criminels amours.* La Haye-Paris, Cailleau, 1755.
- Lettres du chevalier Danteuil et de Mademoiselle de Thélis.* 1742.
- Mémoires d'un militaire, depuis l'année 1735 jusqu'au quartier d'hiver de 1758.* Wesel, 1759.
- Mémoires de M. le marquis de St *** ou les amours fugitifs du cloître.* Amsterdam, Compagnie, 1749.
- Mémoires de Wuillame Nortingham, ou le faux lord Kington.* La Haye, Gosse, 1741.

Les Mémoires et aventures de Mlle de Butler... Londres, s. n., 1747.
*Méridor ou le faux comte de ***. Anecdote écrite par la comtesse de ****
son épouse... S. l., 1760.

*Le moine galant ou la vie de dom F***, bernardin, écrite par lui-même*
 S. l., 1756.

Le petit maître philosophe ou voyages et aventures de Genu Soalhat...
 La Mecque, 1751.

Promenades de M^r de Clairenville où l'on trouve une vive peinture des
passions des hommes... Cologne, 1743.

Soliman ou les aventures de Macmet, histoire turque. Amsterdam, Lei-
 pzig, Arkstée et Merkus, 1750.

Le solitaire espagnol ou mémoires de D. Varasque de Figueroas. Leyde,
 Luchtmans, 1753.

La Vengeance naturelle. Amsterdam, 1754.

II. — ROMANS D'INTRIGUE HISTORIQUE.

(D'ALÈGRE, *Histoire de Moncade...* Amsterdam, 1755.)

(D'ALLAINVAL, *Anecdotes du règne de Pierre I^{er}...* Paris, 1745 (S. l.,
 1745).)

(D'ARGENS, *Anecdotes vénitiennes et turques, ou nouveaux mémoires du*
comte de Bonneval. Londres, Compagnie, t. I, 1740 ; t. II et III.
 1755 [1742, Utrecht].)

(Mme D'AULNOY, *Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas.* Paris, 1757
 (28 éditions de 1690 à 1864, non détaillées, au catalogue de la
 Bib. Nationale.)

BESNIER, *Le Mexique conquis.* Paris, 1752.

(BUSSY-RABUTIN, *Histoire amoureuse des Gaules.* Paris, 1754 (S. l.,
 1754 ; S. l., 1754].)

(Mlle CAUMONT DE LA FORCE, *Anecdotes du seizième siècle...* 1741
 [réédition de l'*Histoire secrète de Catherine de Bourbon*].)

(— *Histoire de Marguerite de Valois...* Amsterdam, 1745.)

(Princesse DE CONTI, *Les amours d'Henri IV.* Amsterdam, 1743.)

(Gilles CORROZET, *Histoire d'Aurelio et d'Isabelle...* Paris, 1746.)

DESLANDES, *Histoire de la princesse de Montferrat.* Londres, s. n.,
 1749.

— *Histoire des princesses de Bohême.* La Haye, 1749.

J. DUREY DE SAUVOY, *La princesse de Gonzague...* La Haye, 1756.

HÉBERT DE CHASTELDOM, *La duchesse de Mondero.* 1745 (1746).

D'INTRAIGUEL, *Ascanius ou le Jeune aventurier.* Lille, Jacquet, Lyon,
 Deville, 1747 (1747, 1749).

LAMBERT, *Histoire de la princesse Jaïven, reine du Mexique.* La Haye,
 Scheurlier, 1750.

LA MORLIÈRE, *Mirza-Nadir ou Mémoires et aventures du marquis de*
*Saint T***...* La Haye, 1749.

LA VIEUVILLE D'ORVILLE, *Gaston de Foix, quatrième du nom...* Cons-
 tantinople, 1741.

- LE FEBVRE, *Histoire de Mademoiselle de Cerni*. Berlin, 1750.
- Mme LEPRINCE DE BEAUMONT, *Anecdotes du XIV^e siècle, pour servir à l'histoire des femmes illustres de ce temps*. Londres, 1758 (1759).
- LESCONVEL, *Anecdotes secrètes des règnes de Charles VIII et de Louis XII*. La Haye, 1741.
- Mlle DE LUSSAN, *Anecdotes de la cour de François I^{er}*. Londres, 1748.
- (— *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste*. Paris, 1748.)
- *Anecdotes galantes de la cour de Henri second*. Amsterdam, Desbordes, 1749.
- (— *Histoire de la comtesse de Gondez*. Paris, Pissot, 1751.)
- *Marie d'Angleterre, reine duchesse*. Amsterdam, Desbordes, 1749.
- MAMIN, *Aventures d'Ulysse dans l'île d'OEëa*. Paris, Bauche, 1752.
- (Abbé PRÉVOST, *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*. Amsterdam, Desbordes, 1741 [1745].)
- *Histoire de Guillaume le Conquérant*... Paris, Prault, 1742.
- (COURTILZ DE SANDRAS, *Mémoires du Marquis D*** contenant tout ce qui s'est passé de plus secret*... 1751.)
- (SERVIEZ, *Les Impératrices romaines*... Paris, Legras, 1744 [1758].)
- (DE VIGNACOURT, *La comtesse de Vergi*... Paris, 1746.)
- (Mme DE VILLEDIEU, *Œuvres*. Paris, Compagnie des libraires, 1741.)
- Mme DE VILLENEUVE, *Anecdotes de la cour d'Alphonse onzième du nom*... Amsterdam-Paris, Hochereau, 1756.
- Arbostede, *Histoire anglaise*. La Haye, Néaulme, 1741.
- Histoire d'un gentilhomme écossais aux cours de Suède et de Pologne*... La Haye, Gosse, 1750.
- Histoire de Rosalie d'Auffen, princesse de Bretagne*. La Haye, 1746.
- Mémoires du comte d'Aubigny, maréchal de France*... La Haye, Van Duren, 1746.

III. — CONTES.

a. — Contes des fées.

- (Mme d'AULNOY, *Contes des fées*. Paris, 1742 [1749, 1757]).
- GALLI DA BIBIENA, *Le petit toutou*. Amsterdam, 1746.
- (Mme CAUMONT DE LA FORCE, *Les fées, contes des contes*. Amsterdam, 1756.)
- CAYLUS, *Cinq contes des fées*, 1745.
- *Féeries nouvelles*. La Haye, 1741.
- COLINOT, *La fée aux têtes*. Paris, 1758.
- DUCLOS, *Acajou et Zirphile*. Minutie (Paris), 1744 (1744, 1744, 1746).
- (HAMILTON, *Le Bélier, Histoire de Fleur d'Epine, Les quatre Facardius, contes*. La Haye, 1746.)
- Thomas L'AFFICHARD, *Les Amusements spirituels des frivoles ou Pantin*

- et *Pantine*. Amsterdam, Michel, 1751 (1747, sous le titre de *Pantin et Pantine*).
- DE LA SOLLE, *Anecdotes de la cour de Bonhommie*. Londres, Nourse, Paris, Rollin, 1752.
- Mme LE MARCHAND, *Boca ou la vertu récompensée*. Londres-Paris, Duchesne, 1756 (publié par Mme Husson sous son nom, indûment. Voir Bib. des Romans, déc. 1776, p. 246).
- Mme LEVÊQUE, *Deux contes de cette année*. Amsterdam, 1743.
- *Le prince des aigues marines et le prince invisible*. Paris, Coustelier, 1744.
- Mlle DE LUBERT, *Blancherose*... Londres, 1751.
- *Le prince des autruches*... La Haye, 1743.
- *Le prince glacé et la princesse étincelante*. La Haye, 1743.
- *La princesse Camion*. La Haye, 1743.
- *La princesse Coque-d'œuf et le prince Bonbon*. La Haye, 1745.
- *La princesse Couleur de rose et le prince Céladon*. La Haye, 1743.
- *La princesse Lyonnnette et le prince Coquerico*. La Haye, 1743.
- *La princesse Sensible et le prince Typhon*. La Haye, 1743.
- (— *Sec et Noir ou la princesse des fleurs et le prince des autruches*. La Haye, 1743 [1^{re} éd. 1737 sous le titre de *Tecserion*].)
- *La veillée galante*. La Haye, 1747.
- PAJON [ou Saint-Hyacinthe], *Histoire du prince Soly et de la princesse Feslée*. Amsterdam, 1743 [1746].
- *Histoire du roi Splendide et de la princesse Hétéroclite*. Paris, 1747.
- MAILHOL (ou Mantello), *Anecdotes orientales*, 1752.
- (Ch. PERRAULT, *Contes de ma mère l'Oye*... La Haye, 1745.)
- (PETIS DE LA CROIX, *Les mille et un jour, contes persans*... La Haye, 1750.)
- DE SENNETERRE, *Nouveaux contes de fées*. Amsterdam, 1745.
- DE TESSIN, *Faunillane ou l'Infante jaune*. Badinopolis... 1741 (1743).
- Mme DE VILLENEUVE, *Les belles solitaires*. Amsterdam, 1743.
- *Les contes de cette année*. 1744.
- *La Jeune américaine et les Contes marins*. La Haye, 1740-1743.
- *Le loup galeux et la jeune vieille*. Leide, 1744 (d'après le *Cabinet des fées*. t. XXXVII, p. 98, ce conte serait de Caylus).
- VOISENON, *Zulmis et Zelmaïde*. Amsterdam, 1745.
- Cornichon et Toupette, histoire fée*. La Haye, de Hondt, 1752.
- Mirelis et Zinzénie, conte*. 1754.
- Le Soufflet, conte chinois*. La Haye, Van Bulderen, 1742.

b. — Contes grecs.

- ALGAROTTI, *Le Congrès de Cythère*. Cythère, 1749.
- (ARISTÉNÈTE, *Lettres galantes* [trad. par A.-B. Le Sage]. Cologne, 1752.)
- BARRETT, *Amoours d'Alzidor et de Charisée*. Amsterdam, 1751.
- Abbé BARTHÉLEMY, *Les amours de Carite et Polydore*. Paris, 1760.

- DE BASTIDE, *Le faux oracle et l'illusion d'un instant*. Amsterdam, 1752.
 — *La trentaine de Cythère*. Londres, 1753.
 — *Le tribunal de l'amour ou les causes célèbres de Cythère*. Cythère, 1749 (1750).
 BRET, *La Cythérïde*. Paphos, 1743.
 DE CARNÉ, *L'univers perdu et reconquis par l'amour...* Amsterdam, 1759.
 CHICANEAU DE NEUVILLÉ, *L'Oracle de Cythère*, 1753 (1752).
 DES BIES (ou DESBIEFS), *L'heureuse victime ou le triomphe du plaisir* (La Haye. Wandaalen, 1756).
 DIOGÈNES, *Dinias et Dercillide*, imité par Lesueur, 1745.
 (EUMATHE (ou EUSTATHE), *Les amours d'Ismène et d'Ismenias*, trad. libre par Godart de Beauchamps. La Haye, 1743.)
 Mlle FAUQUE, *Le Triomphe de l'amitié...* Londres-Paris, Bauche, 1751.
 FRÉRON et le duc d'ESTOUTEVILLE, *Les vrais plaisirs ou les amours de Vénus et d'Adonis*. Paphos, 1748 (1755) [Imitation du 8^e chant de l'*Adone*].
 GALTIER DE SAINT-SYMPHORIEN, *Les Céramiques ou les aventures de Nicias et d'Antiope*. Londres, 1760.
 HÉLIODORE, *Amours de Théagène et de Chariclée*. Paris, Coustelier, 1743 (1757).
 LONGUS, *Daphnis et Chloé*. Trad. d'Amyot. Paris, 1745 (1748, 1749).
 Trad. anonyme : Paris, 1757.
 MEHEGAN, *Lettres d'Aspasie*, [prétendues] traduites du grec. Amsterdam, 1756.
 MENARD, *Les amours de Callisthène et d'Aristoclée*, histoire grecque. La Haye, 1753.
 MENIN, *Anecdotes politiques et galantes de Samos et de Lacédémone*. La Haye, 1741.
 MEUSNIER DE QUERLON, *Les hommes de Prométhée*, 1741.
 MOET, *Le Code de Cythère ou lit de Justice d'amour*, 1746.
 MONTESQUIEU, *Le Temple de Gnide*. Londres, 1743.
 DE MOUHY, *L'amante anonyme ou l'histoire secrète de la volupté...* La Haye-Paris, Jorry, 1756.
 — *Opuscule d'un célèbre auteur égyptien, contenant l'histoire d'Orphée...* Londres, s. d. (envoi autographe de Mouhy sur l'exemplaire de la Bib. de l'Arsenal).
 PAJON, *Les aventures de la belle Grecque...* Paris, l'Esclapart, 1742.
 PARTHENIUS DE NICÉE, *Les affections de divers amants*. Paris, Coustelier, 1743.
 PRODROME, *Les aventures de Rhodantes et Dosiclès*, imité par G. de Beauchamps. Paris, 1746.
 SERAN DE LA TOUR, *Mysis et Glaucé, poème en trois chants*, [prétendu] traduit du grec. Genève, 1748.
 TURBEN, *Les faveurs du sommeil...* Londres, 1746.
 VOISENON, *Turlubeu, histoire grecque*. Amsterdam, 1745.
 WATELET, *Sylvie*. Londres, 1743 (1747, sous le titre de la Vallée de Tempé).

XÉNOPHON LE JEUNE, *Les amours d'Abrocome et d'Anthia*, 1748 (trad. par J. B. Jourdan).
L'emblème ou le guerluchon... Cythère, 1744.

c. — *Contes fantaisistes et galants.*

- (Mlle ALLEMAND DE MONTMARTIN, *Griselidis ou la marquise de Salluses*. La Haye, Néaulme, 1749.)
 BARRETT, *Le Grelot, ouvrage dédié à moi*. 1754.
 CARDINAL DE BERNIS (P), *Miseys ou le Visage qui prédit*. Troyes, 1745.
 DE BÉTHUNE, *Relation du monde de Mercure*. Genève, Barillot, 1750.
 DE BLANES, *Roman oriental*. Paris, Pissot, 1753 (1753, 1753).
 [BOCCAGE, *Le Décaméron*. Londres, 1744 (1757-1761).]
 BRUIX, *Les Après-soupées de la campagne...* Amsterdam-Paris, Bauche, Lambert, Duchesne, 1759-1764.
 CAYLUS, *Contes orientaux*. La Haye, 1743.
 — *Les Manteaux*. La Haye, 1746.
 — *Le Pot-pourri, Ouvrage de ces dames et de ces messieurs*. La Haye, Compagnie, 1748.
 CAYLUS, CRÉBILLON, DUCLOS, CHEVRIER (P), etc., *Recueil de ces Messieurs*. Amsterdam, 1745 (Pour une attribution différente, voir Cabinet des fées, t. XXXVII, p. 342).
 CAZOTTE, *La patte du chat, conte zinzinois*. Tilloobalaa, 1741.
 (CHARDON DE LA ROCHETTE, *Semelion, histoire véritable*. Constantinople, 1747).
 CHEVRIER, *Bibi, conte traduit du chinois par un français*. Mazali, s. d.
 — *Cela est singulier, histoire égyptienne...* Babylone, 1752.
 — (P), *Gaudriole, conte*. La Haye, 1746.
 COUSTELIER, *Les petites nouvelles parisiennes*. Cologne, Marteau, 1750.
 — *La rapsodie galante*. Londres, 1750.
 CRÉBILLON FILS, *Amours de Zeokinizul, roi des Kofirans*. Amsterdam, Michel, 1746 (1747, 1747, 1748).
 — *Atalzaïde, ouvrage allégorique...* 1745.
 [— *Le Sopha*. Pékin, 1749 (1745, 1745, 1751).]
 [— *Le Sylphe ou Songe de Madame de R****... S. l., 1744 (1748, 1749).]
 CROCI, *Histoire de Bertholde*, trad. libre de l'italien. La Haye, 1752.
 Chevalier DUCLOS, *Les cinq cents matinées et une demie, contes syriens*. Amsterdam, Chastelain. Paris, Mérigot, 1756.
 — (ou Mlle Fagnan), *Histoire et aventures de Milord Pet*. La Haye, Gosse, 1755.
 Mlle FAGNAN, *Kanor, conte traduit du sauvage, par Madame ****. Amsterdam, 1750.
 Mlle FAUQUE, *Abassaï, histoire orientale*. Paris, Bauche, 1753.
 — *Contes du sérail, traduits du turc*. La Haye, 1753.
 (Mme DE FONTAINES, *Histoire d'Aménophis, prince de Lydie*. Londres, 1745.)

- FROMAGET, *Mirima, impératrice du Japon*. La Haye, Néaulme, 1745.
 (GUEULLETTE, *Les mille et un quart d'heure, contes tartares*. Paris, 1753, 1753.)
 (— *Les mille et une heures, contes péruviens*. Amsterdam, Welstein, 1759.)
 (— *Les mille et une soirées, contes mogols*. La Haye, 1749 [réédition des *Sultanes de Guzarate*, 1732].)
 J. B. GUYS, *La baguette mystérieuse ou Abizaï...* Paris, 1755.
 (DU HAUTCHAMP, *Mizirida, Princesse de Firando*. Paris, 1743.)
 Th. LAFFICHARD, *La Salamandre, nouvelle allégori-comique*. Venise, 1744.
 — *Le Voyage de Monsieur de Cleville*. Londres, 1750.
 LA POPELINIÈRE, *Daïra, histoire orientale*. Paris, Simon, 1760.
 Ph. LEFEBVRE, *Histoire de Ménocrate et de Zénothémis*. S. l., 1753.
 Mme LEPRINCE DE BEAUMONT, *Civan, roi de Bungo...* Londres, 1754 (1758).
 Mme LEZAY-MARNEZIA, *Lettres galantes de Julie à Ovide*. 1753.
 (Mlle DE LUSSAN, *Les Veillées de Thessalie*. Paris, Pissot, 1741.)
 MAILHOL, *Anecdotes orientales...* Berlin, 1752.
 — *Le Cabriolet*. Amsterdam, Rey, 1755 (1760).
 — *Chimoctu, ou le prince singulier*. Paris, 1751.
 MARCILLY, *Zelindor et Zaire*. La Haye, 1755.
 MARESGOT, *La Brochure à la mode...* 1755.
 MENIN, *Cleodamis et Lelex ou l'illustre esclave*. La Haye, 1746.
 MICHEL, *Le triomphe de l'amour ou le serpent caché sous les fleurs*. Londres-Paris, Duchesne, 1755.
 PAJON, *Histoire des trois fils d'Hali Bassa..* Leyde, 1745 (1746).
 Mlle C. C. PATIN, *Roderic ou le démon marié...* Baratropolis, 1745
 — suivi de *Mitra ou la démons mariée...* Demonopolis, 1745
 (2^e édition du deuxième conte sous le titre de *Le démon marié* etc... La Haye, Néaulme, 1748).
 Mme DE PUISIEUX, *Le plaisir et la volupté*. Paphos, 1752.
 RIVIÈRE, *Le moyen d'être heureux ou Ranné et Mascaves...* Amsterdam, Mortier, 1750.
 DE SAUMERY, *Le diable ermite ou aventures d'Astaroth...* Amsterdam, Joly, 1741.
 TIPHAIGNE, *Giphantie*. Babylone, 1760.
 TURBEN, *Les Songes du printemps*. S. l. n. d.
 VOISENON, *Le Sultan Misapouf et la princesse Grisemine*. Londres, 1746.
 — *Tant mieux pour elle...* 1760.
 VOLTAIRE, *Les deux consolés* (dans les *Œuvres* de 1756).
*L'amour voyageur, envoyé à Madame la duchesse de *** par Monsieur de ****. La Haye, 1748.
Le Cabaliste amoureux et trompé. Amsterdam, 1743.
Conte à dormir debout, ou l'art d'ennuyer ses lecteurs, à Cornu, 1746.
Conte phrygien, âne de Sylène. Lampedouse, Marabou, 1758.
Delphinie, à Kiansi. 1758.

- Desserts de petits soupers agréables dérobés au chevalier du Pélican.* De l'Imprimerie de la Joie, 1755.
- Le galant Triollet, ou Mémoires d'Azaminde et de Thersini.* Amsterdam, Moetjens, 1747.
- Histoire de la Princesse Macarie.* 1747.
- Le langage des animaux, histoire ancienne.* La Haye, 1749.
- Les Mille et une nuits, contes arabes.* Paris, 1745 (1747).
- Naziraddoli et Zelica ou la constance aisée...* Amsterdam, Compagnie, 1746.
- Le noviciat du marquis de *** ou l'apprenti devenu maître.* Cythère, 1746.
- Les Quarts d'heure divertissants ou bibliothèque galante.* Amsterdam, Compagnie, 1742.
- Les quatre veuves ou recueil d'histoires et aventures plaisantes.* Londres, 1746.
- Quelquechose.* La Haye, Néaulme, 1749.
- Recueil de plusieurs histoires secrètes et aventures du temps.* La Haye, 1746.
- Saroutaki et Alibek.* A l'Orient, 1752.
- Le songe de Philalètes...* Amsterdam, Compagnie, 1750.
- Les trois voluptés.*
- Zamec et Zimilima, anecdotes de la cour de Tonquin.* Tonquin, Zaousttan, 1755.
- Zeczeczeb, anecdotes indostanes.* La Haye, 1751.

d — Contes satiriques.

- D'ARCO, *Le Palais du silence, conte philosophique.* Amsterdam, 1754 (1744, 1755).
- AUNILLON, *Azor ou le prince enchanté...* Londres, Vaillant, 1750.
- DE BASTIDE, *Les Têtes folles.* Paris, Tillard, 1753.
- DE BLANES (OU CL. PARFAIT), *Neraïr et Melhoë...* S. l. n. d. (publié sous le titre de *Le Miroir ou histoire gringuenodine.* Paris, 1745-1748).
- Mlle DE BONAFOUS, *Tanastès, conte allégorique.* La Haye, Van der Slooten, 1748.
- DE CAHUSAC, *Grigri, histoire véritable...* Nagasaki, 1749 (1759, 1759).
- CAZOTTE, *Mille et une fadaïses.* S. l., 1742.
- CHEVRIER, *Ma Gakou, Histoire japonaise.* Goa, 1752.
- *Le quart d'heure d'une jolie femme.* Genève, Philibert, 1753.
- Abbé COYER (OU LA DIXMERIE), *L'île taciturne et l'île enjouée...* Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1759.
- *Bagatelles morales.* Londres, 1754 (1754, 1755, 1755, 1758). Réunion de contes publiés antérieurement : *L'Année merveilleuse.* — *Découverte de la pierre philosophale.* — *Découverte de l'île enjouée, etc...*
- (CRÉBILLON FILS, *L'Écumeiro ou Tanzaï et Néadarmé.* Pékin, 1756 [1743, 1758].)

- B. DUJARDIN et SELLIVS, *La double beauté, roman étranger*. Cantorbéry, 1754.
- Mlle FAGNAN, *Le miroir des princesses orientales*. Paris, 1755.
- Mlle FAUQUE, *La dernière guerre des bêtes...* Londres, Seyffert, 1758.
- FOUGERET DE MONTBRON, *La capitale des Gaules ou la Nouvelle Baby-lone*. La Haye, 1759.
- GODART D'AUCOUR, *Bien-Aimé, allégorie*. 1744.
- *Le berceau de la France*. La Haye, 1744.
- *La naissance de Clinquant et de sa fille Mérope...* 1744.
- LA DIXMERIE, *Le livre d'airain, histoire indienne*. 1759.
- DE LAROUGIÈRE, *Le Génie Ombre et la Salagno-Silphondine-Chimboraco...* Chimerie, 1746.
- J. B. M. MAGNY, *Les spectacles nocturnes...* Londres-Paris, Duchesne, 1756.
- MAILHOL, *La Nouvelle du Jour ou les feuilles de la Chine*. Londres, 1753.
- MENIN, *Turlubeu, histoire grecque*. Amsterdam, 1745.
- PALISSOT, *Zelinga, histoire chinoise*. Marseille, 1749.
- Mme DE PUISIEUX, *Zamor et Almanzine...* Paris, Hochereau, 1755.
- DE RESSÉGUIEB, *Voyage d'Amatonthe*. Londres, 1750.
- Abbé J. RICHARD, *Aiherappih, histoire grecque*. Paris, 1748.
- *Hipparchia, histoire galante...* Lampsaque, 1748.
- SAURIN, *Mirza et Fatmé...* La Haye, 1754.
- (THEMISEUL DE SAINT-HYACINTHE, *Histoire du prince Titi*. Paris, 1752.)
- TIPHAIGNE, *Amilec ou la graine d'hommes*. 1753.
- DE VARENNES DE MONDASSE, *Lettres de M*** à son ami*. Amsterdam, 1750.
- Histoire nouvelle, dédiée au génie du siècle...* Ripsa (Paris), 1746.
- Le Monde joué ou Mémoires pour servir à l'histoire du genre humain*. Berlin, 1753.
- Le Prince franc-maçon et la princesse Zelbine*. La Haye, 1748.
- Le riche malheureux, histoire allégorique...* La Haye, 1746.
- Les songes du chevalier de la marmotte*. 1745.

e. — Contes philosophiques.

- BOUDIER DE VILLERMET, *Le monde joué ou Mémoires pour servir à l'histoire du genre humain*. Berlin, 1753.
- DE BRANCAS-VILLENEUVE, *Histoire ou police du royaume de Gala*. Paris, 1754.
- DESLANDES, *La fortune, histoire critique*. 1751.
- *Pygmalion ou la statue animée*. Londres, Harding, 1741.
- MEHEGAN, *Zoroastre, histoire traduite du chaldéen*. Berlin, 1751 (ré-édité, même année, sous le titre de : *De l'origine des Guèbres ou la religion naturelle mise en action*).
- VOISENON, *Histoire de la Félicité*. Amsterdam, 1751.

VOLTAIRE¹, *Barabec et les Fakirs* (dans les Œuvres de 1750).

— *Candide ou l'Optimisme*. S. l., 1759 (42 éditions jusqu'en 1780)².

— *Histoire des voyages de Scarmentado...* (dans les Œuvres de 1756).

— *Memnon* (dans le Recueil de pièces de 1749).

— *Micromégas*. Londres, s. d. (1752).

— *Le Monde comme il va. Vision de Babouc écrite par lui-même* (dans les Œuvres de 1748).

— *Voyages et aventures d'une princesse babylonienne*. Genève, 1760.

— *Zadig* (sous le titre de *Memnon*, histoire orientale. Londres, Compagnie, 1747).

Le moyen d'être heureux ou le temple de Cythère avec les aventures de Chansi et de Ranné. Amsterdam, Mortier, 1750 (3 contes dont deux philosophiques).

Zenzoli et Bellina ou le triomphe de la nature. La Haye, 1746.

IV. — ROMANS PHILOSOPHIQUES.

DUFRESNY, *Le Puits de la vérité*. Tome IV des Œuvres de 1747.

Mme DE GRAFIGNY, *Lettres d'une Péruvienne*. A Peine, 1747 (1747, 1748, 1749, 1751, 1752, 1754, 1756, 1759, 1760).

HUGARY DE LAMARCHE-COURMONT, *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien*. Amsterdam, 1749 (1760).

V. — VOYAGES IMAGINAIRES.

BERKLEY, *Mémoires de Gaudenzio di Lucca* (trad. de l'anglais par Miltz et revus par le chevalier de Saint-Germain). Amsterdam-Paris, 1746 (Nouv. édition augmentée par Dupuy-Demportes, 1753 — autre : S. l., 1746).

DE BÉTHUNE, *Relation du monde de Mercure*. Genève, Barillot, 1750.

(J. P. BIGNON, *Les Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif...* Paris, 1745 [1745].)

HOLBERG, *Voyage de Nicolas Klimius dans le monde souterrain...* trad. par M. de Mauvillon. 2^e édit. Copenhague et Leipsick, 1753 (1741).

DE MARTIGNY, *Voyage d'Alcimédon, ou naufrage qui conduit au port*. Paris, 1759.

MORELLY, *Naufrage des îles flottantes ou Basiliade du célèbre Pilpai*. Messine, 1753.

Abbé PRÉVOST, *Voyages du capitaine Robert Lade...* Paris, Didot, 1744.

1. Je ne donne pas pour les *Contes* de Voltaire le détail des éditions qu'on trouvera dans la *Bibliographie* de Bengesco. On y rencontre la description de 130 éditions, sans compter celles qui font partie des *Œuvres*. Il suffira de retenir ce chiffre pour confirmer ce que j'établis dans mon *Introduction* que l'influence de Rousseau, profonde, ne fait pas de tort à celle de Voltaire.

2. Voir l'éd. A. Morize. Paris, Hachette, 1913.

VI. — ROMANS DE MŒURS.

- D'ARCQ, *Lettres d'Osman*. Constantinople, 1753.
 DIGARD, *Mémoires et aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde*. La Haye, Néaulme, 1750.
 [FROMAGET, *La promenade de Saint-Cloud...* Amsterdam-Paris, Brocas, 1755 (1757).]
 DE LA SOLLE, *Mémoires de deux amis ou les aventures de Messieurs Barnival et Rinville*. Londres, 1754.
 (LESAGE¹, *Le Bachelier de Salamanque*. Paris, Cailleau, 1759.)
 (— *Le diable boiteux*. Amsterdam, 1747 [1752, 1753, 1755, 1756, 1756, 1756, 1757].)
 (— *Histoire d'Estevanille Gonzalez*. Paris, 1741 [1755].)
 (— *Histoire de Gil Blas*. Paris, Quillau, 1747 [1747, 1749, 1755, 1756, 1757, 1759, 1760].)
 (— *Histoire de Guzman d'Alfarache*. Amsterdam, 1744.)
 (PORÉE, *Histoire de don Ranutio d'Alètes...* Venise, 1758 [1752].)
 DE TSCHOUUDY, *La Folle sensée ou histoire de Mlle F****. Londres, 1752.

VII. — ROMANS ET NOUVELLES RÉALISTES.

- CAILLEAU, *Poissardiana ou les amours de Royal Vilain et de Mlle Javotte*. 1750.
 (CAYLUS, VADÉ, Comtesse de VERRUE, *Les Écosseuses ou les Œufs de Pâques*. Troyes, Oudot, 1749 [1745].)
 CAYLUS, *Les étrennes de la Saint-Jean*. 2^e édition. Troyes, Oudot, 1742 (1751; 1757).
 — *Les fêtes roulantes et les regrets des petites rues*. 1747.
 — *Histoire de M. Guillaume, cocher*. Paris, s. d.
 VADÉ, CAYLUS, etc... *Lettres de la Grenouillère entre M. Jérôme du Bois, pêcheur du Gros-Caillou et Mlle Nanette...* Paris, Duchesne, 1749 (s. d., 1755, 1756, 1757).
 CAYLUS, *Mémoires de l'Académie des Colporteurs*. Paris, 1748 (s. d.).
 CAYLUS et VOISENON, *Quelques aventures curieuses et galantes des bals de bois*. 1745.
 CHEVRIER, *Le Colporteur...* Londres, Nourse (1753).
 — *Les ridicules du siècle*. Londres, 1752.
 COUSTELIER, *Lettres de Montmartre, par M. Jeannot Georgin*. Londres, 1750.
 — *Lettres d'une demoiselle entretenue à son amant*. Cologne, 1749.
 DES BIES, *Nine*. Amsterdam-Paris, Hochereau, 1756.
 GIMAT DE BONNEVAL, *Le Voyage de Mantes ou les Vacances de 17***. Amsterdam, 1753.

1. Voir H. Cordier, *Essai bibliographique sur les œuvres d'Alain René Lesage*. Paris, Leclerc, 1910 et L. Claretie, *Le Sage romancier*. Paris, 1890.

- GODARD D'AUCOURT, *L'Académie militaire ou les héros subalternes*. Paris, 1745 (1749).
 GUER, *Pinolet ou l'aveugle parvenu...* Amsterdam, Rey, 1755.
 GUEULLETTE, *Mémoire de Mlle Bontemps ou de la comtesse Marlou*. Paris, 1749.)
 (HURTADO DE MENDOZA, *Aventures et espiègleries de Lazarille de Tormes*. Bruxelles, 1744.)
 MAUVILLON, *Le Soldat parvenu ou Mémoires et aventures de M. de Verval, dit Belle-Rose*. Dresde, Walther, 1753 (1758, 1759).
 DE NEUFVILLE DE BRUNAUBOIS-MONTADOR, *Les Confessions de la baronne de ****. Amsterdam, 1743.
 (SCARRON, *Le roman comique*. 1752, 1757, 1758¹.)
 VILLARET, *Le Cocq ou Mémoires du chevalier de V****. Amsterdam, du Sauzet, 1742.
Mémoires de Clapandrus, écrits par lui-même. Amsterdam, 1750.
Mémoires de Monsieur de Saint-Martin, sieur de Chassonville. La Haye, Néaulme, 1743.

VIII. — ROMANS D'ANALYSE MORALE.

- (CERVANTES, *Don Quichotte*. Paris, Libraires associés, 1741 [1741, 1744, 1746, 1750, 1751, 1752, 1754, 1754, 1754, 1754, 1757].)
 DUCLOS, *Les Confessions du comte de ****. Amsterdam, 1741 (1742, 1742, 1742).
 — *Histoire de Mme de Luz...* La Haye, de Hondt, 1741 (1744).
 — *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle*. 1751.
 (HAMILTON, *Mémoires de la vie du comte de Grammont*. La Haye, Gosse, 1741 [1749, 1760].)
 (MME DE LA FAYETTE², *La princesse de Clèves*. Paris, Libraires associés, 1741 [1744, 1752].)
 (— *La princesse de Montpensier*, dans le Recueil de pièces galantes en prose et en vers dédié à Mme la Comtesse de la Suze, édition de 1741).
 (MARIVAUX, *Le Paysan parvenu*. Paris, 1748 [1756].)
 (— *La Vie de Marianne*. La Haye, 1741 [1742, 1745, 1755].)
 (Abbé PRÉVOST³, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité...* 1742, 1744, 1745, 1749, 1751, 1751, 1751, 1756, 1759.)
 (— *Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut*. 1742, 1753.)
 (— *Histoire d'une grecque moderne*, 1741, 1741.)

1. Voir E. Magne. Bibliographie des Œuvres de Scarron, dans *Bulletin*

2. Voir H. Ashton, *Essai de Bibliographie des œuvres de Mme de La Fayette dans Madame de la Fayette, sa vie et ses œuvres*, Cambridge, 1922. du bibliophile et du bibliothécaire, septembre-décembre 1923.

3. Voir H. Harriette, *L'abbé Prévost*. Paris, Calmann-Lévy, 1896. La bibliographie s'arrête à la mort de Prévost. Nous l'avons complétée, au moins partiellement.

- (— *Le Philosophe anglais ou histoire de Monsieur Cleveland*. Utrecht, Néaulme, 1741, 1743, 1744, 1757.)
 (— *Le doyen de Killerine...* 1741, 1742, 1744, 1750.)
 — *Mémoires d'un honnête homme*. Amsterdam, 1745 (1746, 1746, 1753).
 Mme RICCOBONI¹, *Lettres de mistriss Fanni Butlerd...* Paris, Société des libraires, 1757 (1757, 1759, 1759).
 — *Histoire de Monsieur le marquis de Cressy...* Amsterdam-Paris, Humblot, 1758 (1758, 1758, 1758).
 — *Lettres de milady Juliette Catesby...* Amsterdam, 1759 (1759, 1759, 1760, 1760, 1760).
 THOREL DE CAMPIGNEULLES, *Anecdotes morales sur la fatuité*.
Elixir du sentiment, par Madame C. D. G. Verneuil, Valet, 1751
 (C'est la mise en roman de la Cénie de Mme de Graigny).

IX. — ROMANS MORALISANTS.

- (BRIDARD DE LA GARDE, *Lettres de Thérèse...* La Haye, Néaulme, 1742 [1746, 1752].)
 Mme LEPRINCE DE BEAUMONT, *Lettres de Mme du Montier à la marquise de *** sa fille, avec ses réponses*. Lyon, Bruys et Ponthus, 1756 (1758).
 — *Le triomphe de la vérité ou Mémoires de M. de la Villette*. Nancy, Thomas, 1748.
 (Le P. MARIN, *Adélaïde de Vistbury ou la pieuse pensionnaire*. Paris, 1757 [1760].)
 — *Agnès de Saint-Amour ou la fervente novice*. 1750.
 — *Virginie ou la vierge chrétienne*. 1752.
 DE MOUHY, *Le Financier*. Amsterdam, Néaulme, 1755.
 — *Lettres parisiennes sur le désir d'être heureux*. Genève-Paris, Duchesne, 1758.
 Mme DE VILLENEUVE, *La Jardinière de Vincennes...* Paris, 1753 (1757).
Histoire d'une femme de qualité. La Haye, 1749.

X. — TRADUCTIONS DE ROMANS ANGLAIS.

- Mistriss BEHN, *Oronoko* (trad. par de La Place). Amsterdam, Compagnie, 1745 (1755-1756, 1756).
 COVENTRY, *La vie et les aventures du Petit Pompée* (trad. par Tous-saint). Londres, 1752 (1752).
 FIELDING, *Les aventures de Joseph Andrews...* (trad. par Desfontaines). Londres, Meyer, 1750 (1743, 1744, 1750).

1. Voir Miss E. A. Crosby, *Une romancière oubliée, Mme Riccoboni*. Paris, 1924.

- *Histoire de Tom Jones...* (trad. par de La Place). Londres, Nourse, 1750 (1751).
- Sarah FIELDING, *L'orpheline anglaise...* La Haye, Clief, 1741 (1751-1752, 1756-1757).
- *Le véritable ami ou la vie de David Simple* (trad. par de La Place). Amsterdam, Compagnie, 1749.
- DE FOE, *Robinson Crusoë*. Amsterdam, 1741 (1742-1743).
- HAWKESWORTH, *Ariana ou la patience récompensée...* Londres-Paris, Prault, 1757.
- Mistress HAYWOOD, *L'Étourdie ou histoire de miss Betsy Tatless...* (trad. par de Fleuriau). Paris, Prault, 1754 (1754).
- JOHNSON, *Histoire de Rasselas, prince d'Abissynie*. Amsterdam-Paris, Prault, 1760.
- Ch. LENNOX, *Henriette* (trad. par Monod). Amsterdam, Rey, 1758 (1760).
- RICHARDSON¹, *Pamela ou la Vertu récompensée* (trad. par Prevost). Londres, Osborne, 1742 (1742-43, 1743, 1743).
- *Lettres anglaises ou histoire de miss Clarisse Harlowe* (trad. par Prevost). Londres, Nourse, 1751 (1751, 1752, 1755).
- *Nouvelles lettres anglaises ou histoire du chevalier Grandisson* (trad. par Prevost). Amsterdam, 1755 (1756, 1760).
- Même ouvrage (trad. par Monod), 1756.
- SMOLLETT, *Histoire et aventures de sir Williams Pickle* (trad. par Toussaint). Amsterdam, 1753.
- (SWIFT², *Le Conte du Tonneau*. Lausanne-Genève, 1742 (1741, 1750, 1756, 1757).)
- (— *Le procès sans fin ou l'histoire de John Bull*. Londres, Nourse, 1753).
- (— *Voyages du capitaine Lemuel Gulliver...* La Haye, Swart, 1741.)

XI. — ROMANS SENTIMENTAUX.

- (Marianna ALCOFORADO, *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise*. La Haye, Van Dole, 1742 [Souvent considérées comme un roman au XVIII^e siècle où l'on n'avait pas la preuve de l'authenticité].)
- BACULARD D'ARNAUD³, *Le Bal de Venise*. Avignon, 1751 (1754 [sous le titre de *Aventures vénitienes*]).
- *Les Epoux malheureux ou histoire de M. et Mme de La Bédoyère*. La Haye, 1745 (1746, 1749, 1758).
- DE BASTIDE, *Les aventures de Victoire Ponty*. Amsterdam-Paris, Rollin, Bauche, 1758.
- *Les confessions d'un fat*, 1742 (1749).
- *Lettres d'amour du chevalier de ****. Londres, 1752.

1. Voir H. Harriette, *L'abbé Prevost*. Paris, Calmann-Lévy, 1896.

2. Voir Mlle S. Goulding. *Swift en France*. Paris, Champion, 1924.

3. Voir B. de la Villehervé. Baculard d'Arnaud, Paris, Champion, 1920.

- DUREY DE SAUVOY, *Le Masque ou anecdotes particulières du chevalier de ****. Amsterdam, Colinet, 1751 (1750, 1755).
- GODARD D'AUCOURT, *Histoire et aventures de *** par lettres*. 1744.
- GUILLOT DE LA CHASSAGNE, *Mémoires d'une fille de qualité*. 1742 (1755).
- Mlle DE LA GUESNERIE, *Mémoires de Miledi B****. Amsterdam-Paris, Cuissart, 1760 (L'ouvrage se donne [Avis du libraire] pour être de Mme Riccoboni. Mais voir la Nouv. bib. d'un homme de goût (196), t. IV, p. 69).
- Mlle GUICHARD, *Mémoires de Cécile écrits par elle-même et revus par M. de la Place*. Paris, Rollin, 1751 (1752).
- LACURNE DE SAINTE-PALAYE, *Les amours du bon vieux temps* (Aucasin et Nicolette). Vacluse, Duchesne, 1756.
- DE MOUHY, *Lettres du commandeur de *** à Mademoiselle de *** avec les réponses*. Paris, Jorry, Duchesne, 1753.
(— *La paysanne parvenue*. La Haye, 1756 [1757].)
- Abbé PRÉVOST, *Mémoires d'un honnête homme*. Nouv. éd. augmentée d'un 2^e volume par M. de M[auvillon]. Dresde, 1753.
- Mme DE TENCIN¹, *Les malheurs de l'amour*. Amsterdam, 1747 (1748).
- YON, *Les femmes de mérite*. 1759.
Le bonheur est un songe. 1759 (Voir Bib. des romans, mai 1784).
*Mémoires de Madame de ****. 1752 (Voir Bib. des romans, mars 1782).
Les Portraits. Vers 1758 (Voir Bib. des romans, janvier 1782, I).

XII. — ROMANS GALANTS.

- DE BASTIDE, *L'Etre pensant*. Amsterdam-Paris, Hochereau, 1755.
- BOGLIANO, *Erotée...* La Haye, 1748.
- GIMAT DE BONNEVAL, *Fanfiche ou les Mémoires de Mademoiselle de ****. Peine, 1748 (1750).
- A. BRET, *Mémoires sur la vie de Mlle de Lenclos*. Amsterdam-Paris, Rollin, 1751 (1750, 1751).
- CAMPAN, *Le Mot et la chose*, 1752.
- Abbé CHAYER, *L'amour décent et délicat ou le beau de la galanterie*. 1760.
(— *Les doux et paisibles délasséments de l'amour*. 1760.)
- CRÉBILLON FILS, *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*. Amsterdam, 1750 (1757).
- F.-J. DARUT, *L'aimable petit-maitre...* 1750.
- GILLET DE MOIVRE, *La vie et les amours de Properce, chevalier romain...* Amsterdam, Mortier, 1744 (1746, 1754).
— *La vie et les amours de Tibulle et de Sulpicie...* Paris, Jorry, 1743.
(LA CALPRENÈDE, Ed. abrégées de *Cassandre*, 1752. — *Pharamond*, 1753.)

1. Voir P.-M. Masson. Mme de Tencin, Paris, Hachette, 3^e éd., 1910.

- DE MERAY, *Les Femmes ou Lettres du chevalier de K****... La Haye, Compagnie, 1754.
- DE NAREILLES (attribution manuscrite : Bib. de l'Arsenal, B. L. 15956). *Mémoires de Lucile*, Londres-Paris, Jorry, 1756.
- PERRONET, *Les caprices romanesques*. Amsterdam, L'Honoré, 1745 (1746, sous le titre de : *Histoire de Florise et de Cléante*...)
- Mme DE PUISIEUX, *L'éducation du marquis de ****... Berlin-Paris, Bauche, 1753 (1755).
- Les Amants heureux, trompés et malheureux*. Amsterdam, 1745.
- (*Les amours d'une belle anglaise ou la vie et les aventures de la jeune Olinde*. Cologne, 1741.)
- (*L'histoire et les amours de Sapho de Mytilène*. Paris, 1743.)
- Histoires galantes de la cour de Vienne*. Leipsick, Aspruck, 1750.
- Mes fragments*. Londres, 1758.

XIII. — ROMANS ET CONTES LICENCIÉUX.

- D'ARCQ (ou Meusnier de Querlon), *Le roman du jour*... Londres, 1754.
- D'ARGENS, *Mémoires du chevalier de ****. Londres, 1745.
- BERNIS (ou Caylus), *Nocrion, conte allobroge*. 1747.
- L. DE BOISSY, *Les filles femmes et les femmes filles*. 1751.
- A. BRET, *Le ****, histoire bavarde*. Londres, 1749 (1751).
- *Galanteries de Thérèse*. 1745 (1754, s. d.).
- *Lycoris ou la courtisane grecque*. Amsterdam, Compagnie, 1746.
- CHEVRIER, *Bibi, conte traduit du chinois*... (vers 1746).
- (CRÉBILLON FILS, *Les Egarements du cœur et de l'esprit*. La Haye, 1748 [1745, 1751, 1752, 1758].)
- *La nuit et le moment ou les matinées de Cythère*. Londres, 1755.
- DELSUC (ou de la Suze), *Les plaisirs secrets d'Angélique*... Londres, Confolk, 1751.
- DES BIES (ou Desbiefs). *Passe-temps des mousquetaires*. Berg-op-Zoom, 1755 (s. d.).
- DIDEROT, *Les Bijoux indiscrets*. 1748.
- DUPRÉ D'AULNAV, *Aventures singulières du faux chevalier de Warwick*. Londres, Vaillant, 1750 (1752).
- ESTÈVE, *La toilette du philosophe ou Ziri et Ziria*. Londres, 1751.
- FOUGERET DE MONBRON, *Le Canapé couleur de feu*. Amsterdam, Compagnie, 1741.
- *Margot la ravaudeuse*. Hambourg, 1750.
- FROMAGET, *Le cousin de Mahomet*. Constantinople, 1751 (1742, 1743).
- GODARD D'AUCOURT, *Thémidore*. La Haye, 1745 (1748, 1758).
- GUIARD DE SERVIGNÉ, *Les Sonnettes*. Utrecht. 1749 (1751).
- JULLIEN, dit Desboulmiers, *Honni soit qui mal y pense*. Londres, 1760.

- LA MORLIÈRE, *Angola, histoire indienne*. Paris, 1746.
 DE LA SOLLE, *Mémoires de Versorand*. Amsterdam, 1750.
 MEUSNIER DE QUERLON, *Psaphion ou la courtisane de Smyrne*. Londres, Tomson, 1748.
 DE MUGETTO (P), *Le Barbet mignon*. Francfort, Hechel, 1749.
 PERRIN, *L'empire des passions*. Londres, Nourse, 1756.
 P. ROUSSEAU, *Le Faux-pas ou les Mémoires vrais ou vraisemblables de la baronne de ***. Deux-Ponts-Paris, Duchesne, 1755.
 THOREL DE CAMPIGNEULLES, *Cléon, rhéteur cyrénéen*. Amsterdam, 1750 (1757).
 — *Le temps perdu, ou histoire de M. de C****. 1756.
 VILLARET, *La belle allemande ou les galanteries de Thérèse*. 2^e édition. Amsterdam, Chatelain, 1745.
Les amours de Silvie. Cythère, 1747.
La courtisane philosophe. Cologne, 1748.
*L'écueil de la vie ou les amours du chevalier de ****. Francfort, Lenclume, 1744.
Galanterie d'une religieuse. Cologne, Marteau, 1758.
La Vie de Mademoiselle Curville, actrice de l'Opéra de Paris. Cythère, 1745.
Zéphirine, conte. Utrecht, 1749.

XIV. — COLLECTIONS.

- LE NOBLE et autres (pub. par de Vignacourt). *Amusements de la campagne*. Paris, 1743.
Amusements de la campagne ou Récréations historiques avec quelques anecdotes secrètes et galantes. Paris, 1742, 7 vol. (romans et nouvelles d'intrigue historique, galants, « curieux », quelques nouvelles réalistes).
Les amusements des fées. Neuchâtel, 1748.
Bibliothèque de campagne ou Amusements de l'esprit et du cœur. Nouvelle édition. La Haye-Genève, Cramer et Philibert, 1749, 18 vol. (Romans d'intrigue, d'intrigue historique, et romans ou extraits de Marivaux, Hamilton, Mme de La Fayette, Crébillon les *Egarements*, Voltaire *Zadig*, Voyage de Chapelle et Bachaumont).
Bibliothèque des Génies et des fées. Paris, 1745.
Nouveaux amusements de la Campagne... Paris, 1743 (Réédition des t. 4 à 7 des *Amusements de 1742*).
Recueil de romans historiques. Londres. 1746 (romans d'intrigue historique).
 (Ces *Bibliothèques, Amusements, etc...* ont été assez nombreux. Nous avons trouvé de nombreuses descriptions concordantes de collections, comprenant de 4 à 14 vol., publiées en 1741, 1742, 1746, 1747, 1749, 1753, 1755, 1756.)

II^e PARTIE. — ROMANS PUBLIÉS

de 1761 à 1780.

Les rééditions des romans publiés avant 1761 sont entre parenthèses.

I. — ROMANS D'INTRIGUE.

- D'ARNAUD, *Donna Elwira*... Neuchâtel, Société typographique, 1774.
- BERTRAND DE MONTPELLIER, *Mémoires d'un Languedocien*. Montpellier, Martel, 1772.
- CASTILHON, *Le mendiant boiteux*... Bouillon, Société typographique, 1770 (1771).
- *Zingha, reine d'Angola*... Bouillon-Paris, Lacombe, 1769.
- (CERVANTES, *Nouvelles*. 1768, 1775-1777.)
- (CHEVRIER, *Mémoires d'une honnête femme*, 1763.)
- CHIARI DE BRESCIA, *Adrienne ou les Aventures de la marquise de N. N.*... Milan-Paris, David, 1768.
- Abbé COMPAN (ou Charles Compan), *La Nature vengée ou la réconciliation imprévue*. Amsterdam-Paris, Mérigot, 1769.
- CONTANT D'ORVILLE, *L'enfant trouvé ou Mémoires de Menneville*. La Haye, 1763.
- (CRÉBILLON FILS, *Ah ! quel Conte !* 1779.)
- DIGARD DE KERGUETTE, *L'humanité récompensée par l'amour*. Amsterdam, 1764.
- (Mlle FAUQUE, *Le danger des préjugés*. Paris, 1774 (Réédition des *Préjugés trop bravés*... 1755.)
- FENESTRE DE HOTOT, *Mémoires d'une provinciale*... Amsterdam-Paris, 1764.
- GASCHIGNARD, *Histoire de Monsieur de Vaubrun*... Amsterdam-Paris, Bastien, 1773 (1772).
- V. DE GINGINS, *Le Bacha de Bude*. Yverdon, s. n., 1765.
- (GODARD D'AUCOURT, *Mémoires turcs*... Amsterdam, 1776 [1767, 1767, 1772].)
- (Mme DE GOMEZ, *Les Journées amusantes*. 1766, 1772.)
- (HUERNE DE LA MOTHE, *Les Promenades et rendez-vous du parc de Versailles*. Bruxelles-Paris, Musier, Duchesne, 1762.)
- Abbé C.-F. LAMBERT, *Mémoires et aventures de dom Inigo de Pascarella*... Paris, Duchesne, Musier, Panckouke, 1764.
- *La Nouvelle Marianne*... La Haye, de Hondt, 1772 [1765].)
- (DE LA SOLLE, *Mémoires de Versorand*. Maestricht, 1774[1777].)
- LE BLANC DE GUILLET, *Mémoires du comte de Guine*. Amsterdam, 1761.
- LECH, *Mémoires du chevalier de Berville*... Cologne-Paris, Charpentier, 1764.
- (LE FEBVRE, *Histoire de Mlle de Cerni, dans Mélanges de différentes pièces de littérature*... 1761.)

- DE LOEN (trad. par Mlle Marné de Morville). *L'homme juste à la cour...* Berlin-Paris, Pillot, 1771.
- (MEUSNIER DE QUERLON, *Mémoires de M. de *** pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle.* 1765.)
- DE MOUHY, *Les dangers des spectacles...* Paris, l'auteur, Jorry, Mérigot, 1780.
- (— *La paysanne parvenue...* Lille, Lehoucq, 1779.)
- Mme ROBERT, *La paysanne philosophe...* Amsterdam, Libraires associés, 1762.
- *La Voix de la nature...* Amsterdam, 1763.
- (Abbé OLIVIER, *L'Infortuné napolitain ou les aventures du seigneur Rozelli.* Amsterdam, Desbordes, 1773.)
- PERCY (trad. par Eidous). *Han-Kiou-Choan, histoire chinoise*, trad. de l'anglais. Lyon, Duplain, 1766.
- (PRÉCHAC, *Les aventures de Christine ou l'héroïne mousquetaire.* Paris, Libraires associés, 1775.)
- Abbé PRÉVOST, *Contes, aventures et faits singuliers...* Londres-Paris, Duchesne, 1764 (extraits du *Pour et Contre*).
- (Mme DE TENCIN, *Mémoires du comte de Comminge*, 1765).
- D'USSIEUX, *Nouvelles espagnoles...* Madrid-Paris, Ruault, 1772.
- Adélaïde ou l'amour et le repentir.* Amsterdam-Paris, Costard, 1769.
- Almanzäide, histoire africaine.* Paris, 1766.
- La Constance couronnée ou les époux unis par l'amour.* Londres-Paris, Duchesne, 1764.
- La destinée ou Mémoires d'une dame de qualité.* Auguste (sic). C.-H. Stagé, 1776.
- Les deux cousines ou le mariage du chevalier de ***.* Constantinople, 1763.
- Histoire de deux amants français...* Amsterdam-Paris, Fétil, 1770.
- Histoire de Rhedy, ermite du mont Ararat...* Londres-Versailles, Le Fevre, 1777.
- Idalie ou l'amante infortunée...* Amsterdam, 1770.
- Le mari offensé ou histoire du baron de ***...* 1770.
- Mémoires d'un officier de Saxe.* Francfort et Leipsic, 1767.
- Le pauvre diable provincial...* Avignon, 1763.

II. — ROMANS D'INTRIGUE HISTORIQUE.

- (BUSSY-RABUTIN, *Histoire amoureuse des Gaules.* 1777, 1780-81.)
- CONTANT D'ORVILLE, *Mémoires d'Azéma...* Amsterdam, 1764.
- FRENAIS, *Edelzinde, fille d'Amalazonte, reine des Goths.* Strasbourg, Gay, 1780.
- N.-J.-N. GILBERT, *Les familles de Darius et d'Hidarne.* La Haye, Lyon, Regnault, 1770 (1770).
- Mme DE LA ROCHEGUILHEM, *Agrippine, histoire romaine* (dans les *Œuvres*, Amsterdam, 1777.)

- (CHALLES, *Les illustres françaises, histoires véritables*. La Haye, Néaulme, 1775 [1780].)
- (LA VIEUVILLE D'ORVILLE, *L'amour suivi de regrets*, 1773 [réédition de Gaston de Foix].)
- (LE FEBVRE, *Histoire de Mlle de Cerni, dans Mélanges de différentes pièces de littérature...* Chambéry-Lyon, Reguilliet, 1761.)
- DE LIMAIRAC, *Le Royalisme ou Mémoires de du Barri de Saint-Aunez...* Paris, Valade, 1770.
- MAILHOL, *Euménie et Gondamir...* Paris, 1766.
- BOUTET DE MONVEL, *Frédégonde et Brunehaut...* Londres-Paris, Duchesne, 1775.
- Mme DE TENCIN et Mme E. DE BEAUMONT, *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II...* Paris, Pissot, 1776.
- Dona Gratia d'Ataïde...* La Haye-Paris, Lacombe, 1770.
- Histoire anglaise de Milord Feld arrivée à Fontainebleau*. La Haye-Paris, Duchesne, Musier, 1763.
- De Langres et Juliette d'Est***, anecdote française*. Londres-Paris, Deschamps, 1771.
- Les malheurs utiles ou l'ambitieux corrigé*. Genève, Cramer, Paris, Humaire, 1769.
- Le monstre moral*. Bib. des romans, juin 1782 (publié antérieurement).

III. — ROMANS D'INTRIGUE MORALISANTS.

- Mme BENOIT, *Lettres du colonel Talbert*. Amsterdam-Paris, Durand, 1767 (1766).
- *Folie de la prudence humaine*. Amsterdam-Paris, Regnard et Demonville, 1771.
- L. CHARPENTIER, *Le Nouveau père de famille, histoire traduite de l'anglais (P)*. Londres-Paris, Nyon, 1768.
- *L'orphelin normand...* Paris, des Ventes de la Doué, 1768.
- CONTANT D'ORVILLE, *L'humanité, histoire des infortunes du chevalier de Dampierre...* Paris, Cailleau, 1765.
- DAMIENS DE GOMICOURT, *Dorval ou Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs*. Amsterdam-Paris, Mérigot, 1769.
- DE LA PLACE, *Lettres à Myladi***...* Bruxelles, Boubiers, 1773.
- DE LA SALLE, *Histoire de Sophie de Francourt*. Paris, Merlin, 1768.
- (DE LA SOLLE, *L'heureuse découverte...* Londres, 1774 [réédition des *Mémoires de deux amis*, 1754].)
- Mme LE PRINCE DE BEAUMONT, *Lettres d'Emérance à Lucie*. Lyon, Bruyset-Ponthus, 1765 (1766, 1767).
- *Lettres de Madame du Montier*. Lyon, Bruyset-Ponthus, 1767 (1766, 1773).
- *Mémoires de Mme la baronne de Batteville...* Lyon, Bruyset-Ponthus, 1766.
- *La Nouvelle Clarisse*. Lyon, Bruyset-Ponthus, 1766 (1767, 1768).

- Le P. M.-A. MARIN, *La Farfalla ou la comédienne convertie*. Avignon, Niel, 1762.
- *La marquise de Los Valientes...* Avignon, Niel, 1765.
- *Théodule ou l'enfant de la bénédiction*. Paris, 1770.
- G.-F.-R. MOLÉ, *Légende dorée ou histoires morales*. Genève-Paris, Dufour, 1768.
- Abbé PRÉVOST, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*. Cologne, 1762 (1763, 1767).
- Mme ROBERT, *Nicole de Beauvais*. La Haye-Paris, Desaint... 1767.
- SABATIER DE CASTRES, *Les bizarreries du destin...* Paris, Moutard, 1781 (1^{re} édit. sous le titre de *Betsi ou les bizarreries du destin*, 1769).
- NOUGARET, *La Paysanne pervertie ou les mœurs des grandes villes*. Londres-Paris, Bastien, 1777.
- Mme D'ORMOY, *Les malheurs de la jeune Emélie...* Paris, Dufour, etc., 1777.
- *La vertu chancelante ou la vie de Mlle d'Amincourt*. Liège-Paris, Moureau, 1778 (1778).
- Mme DE PUISIEUX, *Mémoires d'un homme de bien*. Paris, Delalain, Dijon, Coignard, Frantin, 1768.
- TEUTON, *Les deux orphelines, histoire anglaise*. Londres-Paris, Pillot, 1769.
- (Mme DE VILLENEUVE, *La Jardinière de Vincennes*. Londres-Paris, Hochereau, 1763 [1763, 1771].)
- Adélaïde ou le triomphe de l'amour et de la vertu*. Londres-Paris, Merlin, 1772.
- L'amour vainqueur du vice ou Lettres du marquis de Cousanges*. Amsterdam-Paris, Mérigot, 1776.
- La femme malheureuse ou histoire d'Elise Winham...* Amsterdam, 1771 (trad. de l'anglais par Dumanoir).
- Histoire d'Arthur de Brandley*. Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, de Hansy, 1770.
- Lettres à une illustre morte décédée en Pologne depuis peu de temps...* Paris, Bailly, 1770.
- Lettres de Sophie et du chevalier de ***. Londres-Paris, L'Esclapart, 1765.
- Lettres du comte d'Orsainville*. La Haye-Paris, Mérigot, 1773.
- Le père avare ou les malheurs de l'éducation*. Paris, Desventes, 1770.

IV. — ROMANS D'INTRIGUE SENTIMENTAUX.

- D'ARGENS, *L'amour vainqueur des préjugés...* La Haye-Paris, Delalain, 1780.
- Mme BECCARY, *Mylord d'Ambi, histoire anglaise*. Paris, Gauguery, 1778.
- Mme BENOIT, *L'erreur des désirs*. Paris, Regnard et Demonville, etc..., 1770.

- J.-F. BUTINI, *Lettres africaines ou histoire de Phédima et d'Abensac*. Londres-Paris, Fétil, 1771.
- Abbé CALVEL, *Belise ou les deux cousines*. Amsterdam-Paris, Méricot, 1769.
- CARMONTELLE, *Le duc d'Arnay*. Amsterdam-Paris, Le Jay, 1776.
- CAROLINE-MATHILDE, reine de Danemark (?), *Mémoires d'une reine infortunée*, trad. de l'anglais. Londres, Bew, 1776.
- CONTANT D'ORVILLE, *Sophie ou Mémoires intéressants...* Amsterdam-Paris, Méricot, 1779.
- Mme DE COTENEUVE, *La confiance trahie ou lettres du chevalier de Marcy*. Amsterdam-Paris, Méricot, 1777.
- *Lettres du baron d'Olban*. Amsterdam-Paris, Merlin, 1772 (1773).
- CRÉBILLON FILS, *Lettres de la duchesse de *** au duc de ****. Paris, Merlin, 1769 (1768).
- DACIER, *Mémoires pour servir à l'histoire de l'infortunée Julie...* Amsterdam-Paris, Vente, 1769.
- J.-V. DELACROIX, *Mémoires de Victoire*. Amsterdam-Paris, Durand, 1769.
- DORAT, *Lettres de Séphanie...* Paris, Journal des dames, 1778.
- FÉLIX, *Le point d'honneur, nouvelle anglaise*. Londres-Paris, Pillot, 1770.
- GAIN DE MONTAGNAC, *Mémoires de Miladi de Varmonti, comtesse de Barnesham*, trad. ou imités de l'anglais... (?). Londres, 1778.
- GALTIER DE SAINT-SYMPHORIEN, *Les confessions de Mademoiselle de Mainville...* Paris, Dufour. Lyon, Cellier, 1768.
- JONVAL, *Les Erreurs instructives ou Mémoires du comte de ****. Londres-Paris, Cuissart, Prault, 1765.
- JULLIEN dit DESBOULMIERS, *Le bon fils ou les mémoires du comte de Samarandes...* Amsterdam-Paris, Delalain, Lacombe, 1769 (1767, 1770, 1772).
- LESBROS DE LA VERSANE, *Caractères des femmes ou aventures du chevalier de Miran*. Londres-Paris, Pierres, 1769 (1770, 1772).
- DE MAUCOMBLE, *Histoire de Mme d'Erneville*. Londres-Paris, Delalain, Dijon, Coignard et Frantin, 1768.
- L.-S. MERCIER, *Jezennemours...* Amsterdam, 1776 (1776).
- Mlle DE MILLY, *Histoire du cœur*. Bruxelles-Paris, Le Jay, 1768.
- Mlle DE MORVILLE, *L'homme tel qu'il est, ou Mémoires du comte de P***...* trad. de l'allemand (?). Amsterdam-Paris, Valade, 1771.
- DE SACY, *Les amis rivaux, histoire anglaise*. Amsterdam, 1767 (1768, 1772).
- *Les Jeux de la fortune*. Amsterdam, 1768.
- Mme DE SAINT-AUBIN. *Le danger des liaisons...* Genève, 1763.
- *Mémoires en forme de lettres de deux jeunes personnes de qualité*. La Haye-Paris, Robin, 1765.
- Mme DE PUISIEUX, *Histoire de Mademoiselle de Terville*. Amsterdam-Paris, Duchesne, 1768.
- (Mme DE TENCIN, *Les malheurs de l'amour*, 1761, 1766.)

- L'amant auteur et malheureux.* Amsterdam, 1764.
Apolline et Dancourt... Amsterdam, Rey. Lyon, Cellier. Paris, Dufour, 1769.
L'erreur reconnue. Londres, 1771.
Fanni ou l'heureux repentir, histoire anglaise. Londres, 1764.
Henriette de Marconne ou Mémoires du chevalier de Présac. Amsterdam, 1763
L'hirondelle de carême ou le pouvoir de l'amour. Londres-Paris, Pillot, 1771.
Histoire d'Amande, écrite par une jeune fille. Londres-Paris, Vente, 1768.
Histoire de Madame Dubois... nouvelle anglaise. Amsterdam-Paris, Mérigot, 1769.
Histoire de M. d'Ablincourt et de Mlle de Saint-Simon. Amsterdam-Lyon-Paris, Dufour, 1769.
Histoire du cœur, 1768.
Lettres d'une dame anglaise et de son amie à Paris... Amsterdam, Changuion, 1770.
*Lettres de lord Austin de M*** à Lord Humfrey de Dorset son ami.* Francfort, Van Durren. Paris, Gaugry, 1769.
*Louise de H*** ou le triomphe de l'innocence...* trad. de l'allemand (?). Abbeville, Devérité. Paris, Esprit, 1778.
Mémoires d'Adélaïde. Paris, Libraires associés, 1764.
Mémoires de Madame Durdof... Londres, 1762.
Mémoires du marquis de Solanges. Amsterdam-Paris, L'Esclapart, Duchesne, 1766.
La Vertu chancelante ou la vie de Mlle d'Amincourt. Liège-Paris, Moureau, 1778.

V. — ROMANS D'INTRIGUE PHILOSOPHIQUES.

- (Mistress BEHN, *Oronoko*, 1779.)
 FARMIAN DE ROSOI, dit DUROSOI, *Clairval philosophe ou la force des passions...* La Haye, 1765.
 (Mme DE GRAFIGNY, *Lettres d'une Péruvienne*, 1761, 1761, 1773, 1775, 1777.)
 MARMONTEL, *Bélisaire.* Paris, 1766 (1767, 1767, 1768, 1769, 1770, 1777, 1780.)
 — *Les Incas.* Paris, Lacombe, 1777, 1778, 1780.

VI. — TRADUCTIONS DE ROMANS ANGLAIS.

- BROOK, *L'homme sensible* (trad. par de Saint-Ange). Amsterdam-Paris, Pissot, 1775.
 Mme BROOKE. *L'excursion ou l'escapade.* Lausanne, Grasset, 1778.
 — *Histoire d'Emilie Montague.* Amsterdam, Changuion. Paris, Le Jay, 1770 (1770, 1770).

- *Histoire de Julie Mandeville*. Paris, Duchesne, 1764.
- *Histoire de miss West, ou l'heureux dénouement...* Rotterdam, Bennet et Hake, 1777 (1778).
- *Mémoires de M. le marquis de Saint-Forlaix...* Paris, Fétil, 1770. (SARAH FIELDING, *L'orpheline anglaise*. 1771, 1773.)
- Le même ouvrage imité par de La Place. Londres-Liège, Basompierre, Van den Berghen, 1775.
- (FIELDING, *Amélie*, traduit [très librement] par Mme Riccoboni. Paris, Brocas et Humblot, 1762 [1763, 1764, 1772, 1775].)
- (— Même ouvrage, trad. complète. Londres-Paris, Charpentier, 1762.)
- (— *Les Aventures de Joseph Andrews...* Amsterdam, 1775.)
- (— *Aventures de Roderick Random*. Londres, Nourse, 1761.)
- *Histoire de Jonathan Wild le Grand* (trad. par Picquet). Londres-Paris, Duchesne, 1763 (1763).
- *Julien l'Apostat...* (trad. par Kauffmann). Amsterdam-Paris, Le Jay, 1768.
- (— *Tom Jones...* (imité par de La Place). 4^e édit. Londres-Paris, Bauche, 1767 [1767, 1777].)
- FREVILLE, *Le nœud gordien*. Londres, s. n. 1770 (1770), traduit (?) de l'anglais.
- GOLDSMITH, *Histoire de François Wills...* Amsterdam, Changuion. Rotterdam, Beman, Bennet et Hake, 1773 (1774).
- *Le Ministre de Wakefield...* (trad. par Mme de Montesson). Paris, Pissot, 1767.
- KELLY, *Les égarements réparés ou histoire de miss Louise Mildman*, traduction libre de l'anglais (par Mlle de Morville). Londres-Paris, Musier, 1773.
- KIMBER, *La vie et les aventures de Joseph Thompson* (trad. par Puisseux). Londres-Paris, Charpentier, 1762.
- LANGHORNE, *Lettres de Théodore et de Constance* (trad. par Robinet). Rotterdam, Beman, 1764.
- *Solyman et Almena* (trad. par de La Flotte). Amsterdam-Paris, Merigot, 1765.
- Sophie LENNOX, *Le don Quichotte femelle*, trad. libre. Lyon, Libraires associés, 1773.
- Charlotte LENNOX, *Sophie ou le triomphe des Graces sur la beauté*. Imitation de l'anglais (par de La Flotte). Londres-Paris, Duchesne, Jay, Mérigot, 1770.
- MACKENSIE, *Histoire de Julie de Roubigné*. Rotterdam, Bronkhorst, 1779.
- *L'homme et la femme sensible* (trad. par Peyron). Londres-Paris, Le Jay, 1775.
- *L'homme du monde...* trad. par de Saint-Ange. Amsterdam-Paris, Pissot, 1775.
- Miss MUNIFIC, *L'abbaye ou le château de Barford*, imité de l'anglais (par Fresnais). Londres-Paris, Gauguery, 1769.
- (RICHARDSON, *Lettres anglaises ou histoire de miss Clarisse Harlowe*.

- Tome VII. Lyon, Perisse, 1762. Contenant l'Éloge de Richardson par Diderot, le récit des funérailles, les Lettres posthumes et le testament de Clarisse.)
- (— Même ouvrage, complet. 1766, 1776, 1777.)
- (— *Nouvelles lettres anglaises ou histoire du chevalier Grandisson* [trad. de Prevost], 1770, 1776.)
- (— *Paméla*, 1765, 1768.)
- SEALLY, *Les amours d'Emire et Calisto*... Londres, s. n., 1777 (1777).
- Mme SHERIDAN, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu* (trad. par Prevost). Cologne, 1762.
- *Mémoires de miss Sidney Bidulph* (trad. par Robinet). Paris, Sailant, Desaint, 1768 (1762).
- *Nourjahal, histoire orientale* (trad. par Mme de Sérionne). Francfort-Paris, Gauguery, 1769.
- STERNE, *La Vie et les opinions de Tristram Shandy* (trad. par Français). York-Paris, Ruault, 1776 (1777, 1777, 1777)¹.
- *Voyage sentimental* (trad. par Français). Neuchâtel, Fauche, 1776 (1769, 1770, 1774, 1779).
- (SWIFT, *Voyages de Gulliver*. 1762, 1773.)
- WALSH, *L'hôpital des fous*. Paris, Jorry, 1765.
- MISS WOODWILL, *La destinée ou Mémoires de lord Kilmarnoff*, trad. par Contant d'Orville. Amsterdam-Paris, Hérisant, 1766 (1776).
- Les amants indécis ou histoire de sir Édouard Balchen*, traduite de l'anglais (?). Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, de Hansy, 1769.

VII. — ROMANS MORALISANTS ET SENTIMENTAUX,
PRÉTENDUS « TRADUITS » OU « IMITÉS » DE L'ANGLAIS,
« HISTOIRE ANGLAISE », ETC.².

- BACULARD D'ARNAUD, « *Nouvelles anglaises* » des Épreuves du sentiment.
- BARBÉ DE MARBOIS, *Guliane, Conte physique et moral*, traduit de l'anglais. Londres, Nourse. Paris, Hardy, 1770 (1769).
- Mme BECCARY, *Lettres de Milady Bedford*, trad. de l'anglais... Paris, de Hansy, 1769.
- *Mémoires de Lucie d'Olbery*, trad. de l'anglais. Paris, de Hansy, 1770 (1769).
- Mme BELOT (Mme Durey de Meynières), *Ophélie, roman traduit de l'anglais*. Amsterdam, 1763.
- (CRÉBILLON FILS, *Les heureux orphelins, histoire imitée de l'anglais*. Maestricht, Dufour et Roux, 1779.)

1. Voir F. Brown Barton, *Étude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e s.* Paris, Hachette, 1911.

2. Je n'ai pas entrepris le difficile travail de déterminer avec certitude ce qui est traduction et imitation vraie ou prétendue. Il suffit, pour mon sujet, de classer avec ce qui est anglais ce qui imite surtout les Anglais et non Rousseau.

- GAIN DE MONTAGNAC, *Mémoires du chevalier de Kilpar*. Paris, Duchesne, 1768 [soi-disant de Fielding] (1769).
- D'INTRAIGUEL, *L'Ascanius moderne ou le jeune aventurier...* trad. de l'anglais. Édimbourg, 1763.
- DE LA GRANGE, *Le Coche*, trad. de l'anglais. La Haye, 1767.
— *Histoire de miss Indiana Danby*, trad. de l'anglais. Amsterdam-Paris, Panckoucke, 1767.
- DE LA PLACE, *Lydia ou Mémoires de Milord D****, imités de l'anglais. Londres-Bruxelles, Boubiers, 1772 (réédition complétée des *Erreurs de l'amour-propre*. L'imitation est prétendue. Voir Manuel des châteaux (115), p. 82).
- (— Thomas Kenbrook ou l'enfant perdu, *histoire anglaise...* Londres, 1773.)
- DE LA SALLE, *Les Frères ou histoire de miss Osmond*, traduite de l'anglais par M. Depuisieux (?). Amsterdam-Paris, Prault, 1766.
— *Lucy Wellers*, *histoire* trad. de l'anglais. La Haye-Paris, Vente, 1766.
- Mme DE PUISIEUX, *La campagne*, roman trad. de l'anglais. Londres-Paris, Duchesne, 1767.
- L'erreur d'un moment*, trad. de l'anglais. Londres-Paris, Demonville, 1776.
- Histoire de lady Lucie Fenton*, ouvrage trad. de l'anglais. Londres, 1770.
- Histoire de miss Beville*, trad. de l'anglais. Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, de Hansy, 1769.
- Histoire de miss Lucinde Courtney*, imitée de l'anglais. Londres-Paris, Moutard, 1775.
- Maria ou les Véritables mémoires d'une dame illustre...*, trad. de l'anglais. Londres-Paris, Bauche, Cellot, 1765.
- Mémoires du Nord; ou histoire d'une famille d'Écosse*, trad. de l'anglais. Leyde-Paris, Merlin, 1766.
- Mémoires et aventures de Mlle Moll Flanders...*, trad. de l'anglais. Londres, Nourse, 1761.
- Les Promenades de M. Frankly...*, trad. de l'anglais. Paris, Le Jay, 1773.
- La Recluse anglaise ou les deux amies*, trad. de l'anglais. Amsterdam, 1770.
- La Situation critique...*, trad. de l'anglais. Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, de Hansy, 1770.
- La victime mariée ou histoire de lady Villars*, trad. de l'anglais. Londres-Paris, Mérigot, 1775.

VIII. — ROMANS SOMBRES.

- (BACULARD D'ARNAUD, *Les époux malheureux ou histoire de M. et Mme de La Bédoyère...* La Haye, 1777 [1764, 1768, 1773, 1777, 1780].)
- BARET, *L'homme ou le tableau de la vie...* Londres-Paris, Cailleau, Robin, 1764 (1764, 1765).

- BELIARD, *Zelaskim, histoire américaine*... Paris, Mérigot, 1765.
- Mme DE BOISGIRON, *Lettres de Mlle de Boismiran*... Amsterdam-Paris, Moutard, 1777.
- *Les suites d'un moment d'erreur*... Amsterdam, Changuion. Paris, Le Jay, 1775.
- CONTANT D'ORVILLE, *Le mariage du siècle*... 1766.
- (CBÉBILLON FILS, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****. La Haye, Scheurleer, 1766 [1767].)
- J. V. DELACROIX, *Mémoires d'un Américain*... Lausanne-Paris, Regnard et Demonville, 1771 (1771).
- DU COUDRAY, *Les Pressentiments justifiés*... Amsterdam-Paris, Pillot, 1769.
- FARMIAN DE ROSOY, dit DUROSOY, *Lettres de Cécile à Julie*... Amsterdam, 1764 (1769).
- IMBERT, *Les Égarements de l'amour*... Amsterdam, 1776.
- JULLIEN, dit DESBOULMIERS, *Rose, ou les effets de la haine, de l'amour et de l'amitié*. Londres-Paris, Robin, 1765.
- *L'éducation de l'amour*... Amsterdam-Paris, Le Jay, 1770 (1769).
- LA MORLIÈRE, *Le Fatalisme ou Collection d'anecdotes*... Londres-Paris, Pissot, 1769.
- DE LAUS DE BOISSY, *L'infortuné ou Mémoires de Monsieur de ****. Amsterdam-Paris, Gogué, Delalain, 1769 (1768).
- NOUGARET, *Les méprises ou les illusions du plaisir*... Berlin-Paris, Bastien, 1780.
- SABATIER DE CASTRES, *L'École des Pères et des mères*... Amsterdam-Paris, de Hansy, 1767 (1769).
- SAVIN, *Adelaïde ou l'amour et le repentir*. Amsterdam, Changuion. Paris, Costard, 1769 (1770).
- LOAISEL DE TRÉOGATE, *Les Soirées de mélancolie*. Amsterdam, 1777.
- *Valmore, anecdote française*. Paris, Moutard, 1776.
- H. WALPOLE, *Le château d'Otrante, histoire gothique*. Amsterdam-Paris, Prault, 1767 (1774).
- Le criminel vertueux*. 1761 (Voir Bib. des romans, avril 1782, t. I).
- Dominique et Séraphine, histoire corse*... Londres, Snelling, 1768
- Eulalie ou les dernières volontés de l'amour*. Londres-Paris, Couturier, Desauges, 1777.
- Lettres vénitiennes* (Voir Bib. des romans, mai 1780).
- Lindor, ou les excès de l'amour*. Londres-Paris, Vente, 1772.
- Rosalie ou la vocation forcée, Mémoires de la comtesse d'Hes****. Amsterdam-Paris, Bastien, 1773.

IX. — ROMANS SENTIMENTAUX OÙ SE MÊLENT LES INFLUENCES
DU ROMAN ANGLAIS, DU ROMAN SOMBRE, DU CONTE MORAL,
DE ROUSSEAU.

- (MARIANNA ALCOFORADO, *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise*. 1777¹.)

1. Bien entendu aucune influence du XVIII^e s. ne s'exerce sur ces lettres.

- BACULARD D'ARNAUD, *Les Épreuves du sentiment*. Paris, Le Jay, 1770 (1772, 1773, 1775-1778).
 — *Fanni ou l'heureux repentir, histoire anglaise*. Londres, 1764 (1775, 1777).
 — *Sidnei et Silli...*, *histoire anglaise*. Londres-Paris, Lesclapart (1766).
 — *Zénothémis...* Paris, Le Jay, 1773 (1774, et dans les *Epreuves...*).
 P. J. BERNARD (Gentil Bernard), *Les heureux malheurs ou Adélaïde de Wolver*. Cologne-Paris, Valade, 1773 (1772, 1774).
 FRÉNAIS, *Histoire d'Agathe de Sainte-Bohaire*. Amsterdam-Lille, Henry, 1769 (1769).
 MME DE LA GUESNERIE, *Iphis et Aglaé*. Londres-Paris, Merlin, 1768.
 J. V. DELACROIX, *Mémoires du chevalier de Gonthieu*. Amsterdam-Paris, Durand, 1766.
 DE LONGCHAMPS, *Mémoires d'une religieuse...* Amsterdam-Paris, L'Esclapart, Duchesne, 1766.
 Mlle MOTTE, *Histoire de Zulmie Warthei...* La Haye-Paris, Duchesne, 1776.
*L'inconnu, roman véritable, ou lettres de M. l'abbé de *** et de Mademoiselle B****. La Haye, 1766.

X. — ROMANS OÙ PRÉDOMINE L'INFLUENCE DE ROUSSEAU.

279. MME BENOIST, *Élisabeth*. Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1766.
 280. J. V. DELACROIX (ou P. F. DELACROIX), *Lettres d'un philosophe sensible*. La Haye-Paris, Durand, 1769.
 281. DORAT, *Les malheurs de l'inconstance ou lettres de la marquise de Syrcé et du comte de Mirbelle*. Amsterdam-Paris, Delalain, 1772 (1773, 1773 et Œuvres de 1776).
 282. — *Les sacrifices de l'amour ou lettres de la vicomtesse de Senanges et du chevalier de Versenay*. Amsterdam-Paris, Delalain, 1771 (1772, 1772, 1777 et Œuvres de 1776. Les éditions de 1772 et suiv. sont assez profondément modifiées).
 283. Fanny DE BEAUHARNAIS (qui subit l'influence de Rousseau, à travers celle de Dorat), *Lettres de Stéphanie, ou l'héroïsme du sentiment*, roman historique en trois parties. Paris, Journal des dames, 1778 (1778, 1779).
 284. — *L'Abailard supposé ou le sentiment à l'épreuve*. Amsterdam-Paris, Gueffier, 1780.
 285. DUBOIS-FONTANELLE, *Les effets des passions ou mémoires de Floricourt*. Londres-Paris, Le Jay, 1768.
 286. Abbé HÉLAINE, *Les amants vertueux ou Lettres d'une jeune dame écrites de la campagne à son ami, à Londres*. Ouvrage traduit de l'anglais (?). Londres-Paris, Costard, 1774.
 287. TESSON DE LAGUERRIE, *Les amours de Lucile et de Doligny*. Paris, Le Jay, 1769 (1770).
 288. LÉONARD, *La nouvelle Clémentine ou Lettres de Henriette de Berville*. La Haye-Paris, Monory, 1774.

289. — *Poésies pastorales, suivies de La Voix de la nature, poème, des Lettres de Sainville et de Sophie...* Genève-Paris, Le Jay, 1771.
290. LOAISEL DE TRÉOGATE, *La comtesse d'Alibre*. La Haye-Paris, 1779 (1779).
291. — *Florello, histoire méridionale*. Paris, Moutard, 1776.
292. L. S. MERCIER, *L'homme sauvage, histoire traduite de ****. Paris, Duchesne, 1767.
293. Mlle MOTTE, *Céline ou histoire de la marquise de Bléville*. La Haye-Paris, Duchesne, Moutard... 1775.
294. — *Lettres du marquis de Sézannes au comte de Saint-Lis*. Bruxelles-Paris, Duchesne, 1778 (1777).
295. *Mémoires de Madame la marquise de Crémy, écrits par elle-même*. Lyon, Duplain, 1766.

X^{bis}. — ROMANS OÙ PRÉDOMINE L'INFLUENCE DE ROUSSEAU,
PUBLIÉS DE 1781 A 1789.

296. Fanny DE BEAUHARNAIS, *L'aveugle par amour*. Amsterdam-Paris, Gueffier, 1781.
297. J. L. BRIDEL, *Les infortunes du jeune chevalier de la Lande*. Paris, s. n., 1781 (1781, 1783).
298. DESMARETS, *Le triomphe de la nature, roman nouveau*. Amsterdam-Paris, Belin, 1783.
299. FLEURIAU DE LANGLE, *Amours ou lettres d'Alexis et Justine*. Neuchâtel et Verrières suisses, Witel, 1786.
300. LEROY DE LOZEMBRUNE, *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe, histoire de Justine de Saint-Val*. Manheim, Fontaine. Paris, Duchesne, 1786.
301. LOAISEL DE TRÉOGATE, *Ainsi finissent les grandes passions ou les dernières aventures du chevalier de ****. Paris, 1788,
302. — *Dolbreuse ou l'homme du siècle ramené à la vérité par le sentiment et par la raison*. Amsterdam-Paris, 1783.
303. Mlle DE SAINT-LÉGER, dame de Colleville (attribution ms. sur l'exemplaire de la Bib. de la Sorbonne, LF. r. 138, in-12), *Lettres du chevalier de Saint-Alme et de Mademoiselle de Melcourt*. Amsterdam, Changuion. Paris, de Lormel, Duchesne, Esprit, 1781.
304. *La femme vertueuse ou le débauché converti par l'amour; lettres publiées pour l'instruction de quelques sociétés, dans le genre des Liaisons dangereuses, par M. l'A. D. L. G.* Amsterdam-Paris, Lefevre, 1787.
305. *La sœur Adélaïde, ses égarements, ses vertus, ses faiblesses et son repentir, ouvrage posthume du plus éloquent écrivain de ce siècle*. Au Paraclet et à Neuchâtel, Witel, 1785.

X^{ter}. — ROMANS IMITANT LE TITRE DE « JULIE
OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE, LETTRES DE DEUX AMANTS, ETC... »

306. BRUMENT, *Henriette de Wolmar ou la mère jalouse de sa fille pour servir de suite à la Nouvelle Héloïse...* Paris, Delalain, 1768 (1770, 1777).

307. DAUPHIN, *La dernière Héloïse ou Lettres de Junie Salisbury recueillies et publiées par M. Dauphin, citoyen de Verdun.* Paris, s. n., 1784 (1790).
308. LÉONARD, *Lettres de deux amants habitants de Lyon, publiées par M. Léonard.* Londres-Paris, Desenne, 1783 (1784).
309. RESTIF DE LA BRETONNE, *Le nouvel Abeilard ou lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus.* Neuchâtel-Paris, 1778.
310. Sophie ou *Lettres de deux amies recueillies et publiées par un citoyen de Genève.* Genève, du Villard et Nouffer, 1779.
311. *Le philosophe par amour ou Lettres de deux amants passionnés et vertueux.* Paris, 1765.
312. *Lettres d'un citoyen de Genève.* Cologne-Paris, 1763.

XI. — TRADUCTIONS DE ROMANS ALLEMANDS.

- GELLERT, *La comtesse de Suède.* Paris, Valade, Laporte, 1775.
- GÛTHE, *Les passions du jeune Werther* (trad. par Aubry). Manheim, Pissot, 1777¹.
- *Autres traductions de Werther.* 1776, 1776.
- RAMOND DE CARBONNIÈRES, *Les dernières aventures du jeune d'Olban...* Yverdon, 1777 (imitation de Werther).
- HALLER, Alfred, *roi des Anglo-Saxons.* Berne, Haller, 1775 (1775).
- *Usong, histoire orientale.* Paris, Valade. Lausanne, Grasset, 1772 (1772, 1772).
- KORN, *Les étrangers en Suisse...* (trad. par Schultzer). Ulm, Bartholomaei, 1770 (1771).
- WIELAND, *Mémoires de Mlle de Sternheim...* (trad. par Mme de la Fite). La Haye, Gosse, 1773 (1774).
- *Le Nouveau don Quichotte* (imité par Mme d'Ussieux). Bouillon, Société typographique, 1770).
- *Aventures merveilleuses de don Sylvio de Rosalva.* Dresde-Paris, Desaint, 1769 (1770 [voir Bib. des romans, sept. 1778], 1772).
- *Le miroir d'or ou les rois du Chéchian...* Paris-Neuchâtel, Société typographique, 1773.
- *Histoire d'Agathon...* Lausanne, Grasset. Paris, de Hansy, 1768 (1778).
- *Les Grâces et Psyché entre les Grâces* (trad. par Junker). Francfort, Varentrap. Paris, de Hansy, etc..., 1771.
- *Contes comiques* (trad. par Junker). Francfort, Varentrap, etc..., 1771.

XII. — CONTES.

a. — Contes de fées.

- (Mme d'AULNOY, *Les contes de fées.* Paris, Compagnie des libraires, 1774.)

1. Voir F. Baldensperger, *Bibliographie critique de Gœthe en France.* Paris. Hachette, 1907.

- (CAYLUS, *Nouveaux contes orientaux* (réédition des *Contes orientaux*). Amsterdam, Merkus, 1780.)
 — *Tout vient à point qui peut attendre...* La Haye-Paris, Duchesne, 1775.
 A. DOW, *Contes persans, par Inatulha de Delhi*; trad. de l'anglais. Amsterdam-Paris, Vincent, 1769.
 (DUCLOS, *Acajou et Zirphile*. Paris, Didot, 1780.)
 GAUTIER DE MONTDORGE, *Conte oriental*. Paris, 1767.
 — *L'île de Paphos* (Voir Cabinet des fées, XXXVII, p. 183).
 (HAMILTON, *Les Quatre Facardins*. Londres, 1776.)
 Abbé DE LAPORTE, *Bibliothèque des Génies et des fées*. Paris, Duchesne, 1765.
 (MAILHOL (OU MANTELLE), *Anecdotes orientales*. Paris, Vincent, 1773.)
 L. S. MERCIER, *Zambeddin, histoire orientale*. Amsterdam-Paris, Delalain, 1768 (1769).
 RIDLEY, *Les contes des génies...* trad. du persan en anglais (en français par Robinet). Amsterdam, Rey, 1766 (1767).
 Mme ROBERT, *Les trois nations, conte oriental*. 1768 (Voir Cabine. des fées, XXXVII, p. 268).
 Mme MAZARELLI DE SAINT-CHAMOND, *Camedris, conte*. Paris, Duchesne, 1765.
 (PERRAULT, *Histoires ou contes du temps passé*. La Haye-Paris, Lamy, 1778.)
 (Comte DE TESSIN, *Faunillane ou l'infante jaune*. 1767.)
 (Mme DE VILLENEUVE, *Contes*. La Haye-Paris, Mérimot, 1765 [réédition des *Contes de cette année*].)
La belle au crayon d'or, Conte. Amsterdam-Paris, Vente, 1765.
Contes des fées nouvelles... Amsterdam, 1776.
Les hommes comme il y en a peu, les Génies comme il n'y en a point. 1776 (Voir Cabinet des fées, XXXVII, p. 388).
Nouveaux contes de fées. 1776 (Voir Cabinet des fées, XXVII, p. 363).
Sensible et Constant ou le véritable amour. Londres-Paris, Merlin, 1768.

b. — Contes grecs.

1^o Traduits du grec.

- CHARITON, *Les aventures de Chœrée et de Callirhoé*, trad. par Fallet. Amsterdam-Paris, 1775 (trad. par Larcher, 1763).
 (EUSTATHE, *Les amours d'Ismène et d'Isménias*. 1780.)
 FRÉRON, *Les deux matrones ou les infidélités démasquées*, Paris, 1776
 (La matrone d'Ephèse et un conte chinois du P. Duhalde).
 (LONGUS, *Daphnis et Chloé*. Paris, 1777.)

2^o Contes grecs galants, « poèmes en prose. »

- (DE BASTIDE, *Le repentir des amants*. 1764, 1766 [réédition de la *Fontaine de Cythère*].)

(CRÉBILLON FILS, *Lettres athéniennes*. 1771, 1779.)

Mlle DIONIS, *L'origine des Grâces*. Paris, 1777.

GODARD D'AUCOURT, *La Pariséide ou Pâris dans les Gaules*. Paris, Pissot, 1773.

LE PRÉVOT D'EXMES, *Le temple de l'amour et de l'hymen*. Genève, 1778.

L. MENARD, *Callisthène ou le modèle de l'amour et de l'amitié*. 1765 (réédition de *Les amours de Callisthène et d'Aristoclée*).

MEUNIER DE QUERLON, *Les Impostures innocentes ou les opuscules de M****. Magdebourg, 1761 (contient *Psaphion*, *les Hommes de Prométhée*, et deux contes nouveaux).

DE SACY, *Les amours de Sapho et de Phaon*. Amsterdam, Nihof, 1769 (1775).

POINSINET DE SIVRY, *Le Phasma ou l'apparition...* Deux-Ponts-Paris, Lacombe, 1772.

STICOTTI, *Les Soupirs d'Euridice aux Champs-Élysées*. La Haye-Paris, Costard, 1770.

Agathon et Deidamie... Paris, 1779.

Agénor et Zulmé. Nancy, Leclerc, Paris, Merlin, 1768.

Les Amours de Myrtil. Constantinople, 1761 (Voir Bib. des romans, mai 1780.)

Ardasire ou les amants fidèles... 1764.

Asane et Sophie ou le triomphe de l'amour... Berlin, 1775.

Hylas et Phila. Memphis-Paris, Knapen, 1780.

Les Soirées de Paphos. Paphos-Paris, Quillau, 1773.

3^e Contes moraux grecs.

DUVAL-PYRAU, *Aristide*. Yverdon, Société littéraire, 1777.

PUGET DE SAINT-PIERRE, *Les aventures de Périphas...* Amsterdam-Paris, Dufour, 1761.

DE TOUSTAIN DE RICHEBOURG, *Les aventures d'Alcime...* Londres-Paris, Valade. Rennes, Remelein, 1778.

L'amitié scythe ou histoire secrète de la conjuration de Thèbes. Paris, Vente, 1767.

*Les aventures de Pyrrhus, fils d'Achille, ouvrage posthume de feu M. de F****, pour servir de suite aux *Aventures de Télémaque*. Amsterdam-Paris, Pillot, 1771.

Callisthène ou le modèle de l'amour et de l'amitié. Paris, 1765.

c. — Contes (ou romans) facétieux ou galants.

Délassements nocturnes après les grands soupers... dédiés à Mmes et Mlles les Ecosseuses de Pois. Sparte-Paris, Cuissart, 1765 (genre poissard).

ARTAUD, *La petite poste dévalisée*. Amsterdam-Paris, Delalain. Dijon, Coignard, Frantin, 1767.

(BARET, *Le Grelot*. 1762.)

(BOCCACE, *Le Décaméron*. 1779, 1779.)

- BOUFFLERS, *La reine de Golconde*. 1761, 1764.
 (BRET, *Mémoires sur la vie de Mlle de Lenclos*. Amsterdam, Joly, 1775.)
 (BRUIX, *Les après-soupées de la campagne*. 1764, 1769.)
 BRUSSEL, *La promenade utile et récréative de deux Parisiens...* Avignon-Paris, Vente, 1768.
 (CAYLUS, *Soirées du Bois de Boulogne*. Paris, Durand, 1776.)
 CHEVRIER, *Les Amusements des dames de B****. Rouen, Pierre le Vrai, 1762.
 — *Je m'y attendais bien, histoire bavarde...* (1762 ou 1763).
 — *Les trois C. Conte métaphysique* (Nancy, Gouvest, 1762) (Ces trois contes sont souvent reliés en un volume).
 CRÉBILLON FILS, *Amours de Zeokinizul*. 1770.)
 (— *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*. 1767, 1775.)
 (— *Le Sopha*. 1773, 1774.)
 (— *Le Sylphe*. 1767.)
 DANTU, *Mémoires historiques et galants de l'Académie de ces dames et de ces messieurs*. Amsterdam-Paris, Ségaud, 1776-1777.
 DULAURENS, *Je suis pucelle, histoire véritable*. La Haye, Staatman, 1767.
 (GUEULETTE, *Les mille et une soirées*. Paris, 1765.)
 GRAZZINI (dit Le Lasca), *Nouvelles*. Berlin, 1776 (1776).
 (Mme LEZAY-MARNEZIA, *Lettres galantes de Julie à Ovide*. Paris, Bastien, 1774.)
 (LA POPELINIÈRE, *Daïra, histoire orientale*. 1761.)
 (MAILHOL, *Anecdotes orientales*. 1773.)
 J. H. MARCHAND, *Les Mémoires de l'éléphant...* Amsterdam-Paris, Costard, 1771.
 Marquis DE MIRABEAU, *Recueil de contes*. Londres, 1780 (attribution manuscrite sur un exemplaire de la Bib. de l'Arsenal, édition de 1785, B. L. 14232^{bis}, in-12).
 Ah! *que c'est bête*, par M. Timbre. 1766.
 Ah! *que de choses*. Bib. des romans, janvier 1779.
Les Botaniques ou les parties de plaisir des étudiants en médecine de l'Université de Pau... La Haye, Erialed, 1763.
Les décisions de Cithère ou le Code de l'amour. Amsterdam-Versailles, 1776.
Le diable amoureux, nouvelle espagnole, Naples, 1772.
L'ingénue ou l'encensoir des dames... Genève-Paris, des Ventes de la Doué, 1770.

d. — *Conte satirique et philosophique.*

- BARET, *Fo-ka ou les Métamorphoses...* Pékin-Paris, Duchesne, 1777 (1777).
 L. A. DE CARACCIOLI, *L'Écu de six francs*. Genève-Paris, Esprit, 1778.
 CARRA, *Odazir ou le jeune Syrien, roman philosophique*. La Haye, 1772.

- CHEVRIER, *Paris, histoire véridique, anecdotique, morale et critique...*
La Haye, 1767.
- *Œuvres complètes*. Londres, Nourse, 1774.
- CHOMEL, *Les nuits parisiennes...* Londres-Paris, Duchesne, 1769
(1769, 1772).
- COMPAN, *Le palais de la frivolité*. Amsterdam-Paris, Mérigot, 1773.
- Abbé COYER, *Chinki, histoire cochinchinoise...* Londres, 1768 (1768).
- FRAMERY, *Les trois nations...* Londres-Paris, Duchesne, 1768 (1765).
- J. V. DELACROIX, *Lettres d'Affi à Zurac*. La Haye-Paris, Durand,
1767.
- DES ESSARTS, *Le livre à la mode ou le philosophe rêveur...* Amsterdam, Merkus, 1770.
- DUBOIS-FONTANELLE, *Aventures philosophiques*. Tonquin, 1766.
- DULAURENS, *Imirce ou la fille de la nature*. Berlin, 1765 (1766, 1775,
1776).
- GAUDET, *Bibliothèque des petits maîtres...* 1762.
- (GODARD D'AUCOURT, *Le berceau de la France*. Paris, Didot, 1780.)
- GUERINEAU DE SAINT-PERAVI, *L'Optique ou le Chinois à Memphis...*
Londres, Rey, 1763.
- HARNY DE GUERVILLE, *Candidamentor ou le voyageur grec...* Athènes-
Paris, Cailleau, 1766.
- HUERNE DE LA MOTHE, *L'enfantement de Jupiter ou la fille sans mère...*
Amsterdam, 1763 (1763).
- JOHNSTON, *Chrysal ou les aventures d'une guinée* (trad. par Frénais).
Londres-Paris, Dufour, 1768.
- JULLIEN dit Desboulmiers, *Trapue, reine des Topinamboux...* Amsterdam-Paris, Lejay, 1771.
- (LA MORLIÈRE, *Angola*. 1771.)
- A. J. LE BRET, *La nouvelle lune ou histoire de Pocquillon...* Amsterdam-Lille, Henry, 1770 (1768).
- P. Ch. LEVESQUE, *Les rêves d'Aristobule, philosophe grec...* Amsterdam-Carlsruhe, Macklot. Dresde, Gröll, 1762 (1761).
- LUCHET, *La reine de Benni...* Amsterdam-Paris, Grangé, 1766.
- MAILHOL, *Les Bonnets ou Talemik et Zinéra...* Londres-Paris, Quil-
lau, 1765.
- *Le philosophe nègre et les secrets des grecs...* Londres, 1764.
- MARESCOT, *Mahulem, histoire orientale*. La Haye, 1766.
- MAUCOMBLE, *Nitophar, anecdote babylonienne...* Amsterdam-Paris, De-
lalain. Dijon, Coignard et Frantin, 1768.
- L. S. MERCIER, *Songes d'un ermite*. 1770.
- NICOLAÏ, *La vie et les aventures de maître Sebaltus Nothanker...* Lon-
dres, 1774 (1777).
- NIREL, *Le Voyage forcé...* Londres, 1778.
- NOUGARET, *Ainsi va le monde*, Amsterdam, 1769 (1769).
- *Les astuces de Paris...* Londres-Paris, Cailleau, 1775 (1776).
- *Les mille et une folies...* Amsterdam-Paris, Duchesne, 1771.
- Mme DE PUISIEUX, *Alzarac ou la nécessité d'être inconstant*. Cologne-
Paris, Charpentier, 1762.

- SABATIER DE CASTRES, *La Ratomanie*... Amsterdam, 1767.
 TACONET, *Mémoires d'un frivolate*... 1761.
 TIPHAIGNE, *L'empire des Zaziris sur les humains*... Pékin, 1761.
 — *Sanfrein ou mon dernier séjour à la campagne*. Amsterdam, 1765
 (réédité sous le titre de *La Girouette ou Sanfrein*... 1770).
 TREYSSAT DE VERGY, *Les usages*. Genève, 1763 (1762).
 F.-R. TURPIN, *Voyage à Ceilan ou les philosophes voyageurs*... Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, de Hansy, 1770 (réédité sous le
 titre de *Les philosophes aventuriers* 1780).
 [VOISENON, *Romans et contes*. 1767 (1775).]
 VOLTAIRE, *Le Blanc et le noir*, 1764. *L'Ingénu*, 1767. *L'Homme aux
 quarante écus*, 1768, etc... Voir la n. 1, p. 349.
 DU WICQUET D'ORDRE (ou de Maugée), *Naru, fils de Chinki*...
 Londres, 1776.
L'aventurier chinois. Pékin-Paris, Mérigot, 1773.
Azoïla, histoire qui n'est point morale. Amsterdam, Arkstée et Merkus.
 Paris, de Hansy, 1768.
Candide en Danemarc ou l'Optimisme des honnêtes gens. Genève, 1767.
Diogène Conteur ou les Lunettes de Vérité... 1764.
Feraddin et Rozéide... 1765.
Les intrigues historiques et galantes du sérail... La Haye-Paris, Du-
 chesne, 1762.
Journées mogoles, opuscule décent d'un docteur chinois. Paris, Costard,
 1772.
Lieb-Rose ou l'épreuve de la vertu... Bouillon, Société typographique.
 Paris, Delalain, 1770.
Le loisir d'un jeunesavant ou collection de contes ridicules... Londres, 1775.
Le Nagzag ou les Mémoires de Christophe Rustaut, dit l'Africain. Ams-
 terdam-Paris, Costard, 1771.
On ne s'y attendait pas. Londres-Paris, Prault, 1773.
Les Orphelins de Perse, histoire orientale... Bruxelles-Paris, Valade,
 1773.
Le philosophe sérieux, histoire comique. Londres, 1761.
Le roman philosophique, ou traité de morale moderne. Londres, 1773.
Tant pis pour lui ou les Spectacles nocturnes. 1764.
Vie et aventures de Sens commun, histoire allégorique, trad. de l'anglais-
 Yverdon, 1777.
Les vieilles lanternes, conte nouveau... Pneumatopolis, Lucrain (1771).
Zama, histoire véritable. Londres, 1771.
Le Zinzolin, jeu frivole et moral. Amsterdam, Libraires associés, 1769.

e. — Contes moraux.

- BACULARD D'ARNAUD, *Nouvelles historiques*. Paris, Delalain, 1774.
 1784.
 BARBÉ-MARBOIS, *La Parisienne en province*. Ouvrage national. Ams-
 terdam-Paris, Duchesne, 1770 (1769).
 DE BASTIDE, *Contes*. Paris, Cellot, 1763.

— *La petite maison*. S. l. n. d.

BÉDIGIS, *La fille philosophe, conte moral*. Paris, Valleyre, 1775.

BERQUIN, *Choix de tableaux, tirés de diverses galeries anglaises*. Amsterdam-Paris, Duchesne, Le Jay, etc... 1775.

Mme BENOIST, *Sophonie ou leçon prétendue d'une mère à sa fille*. Londres-Paris, Vve Duchesne, 1769.

BILLARDON DE SAUVIGNY, *L'innocence du premier âge en France*. Paris, Delalain, 1768 (1778).

— *L'île d'Ouessant, et la Fête de la Rose*. Paris, Merlin, 1768.

BOCQUILLON, *Le Prix de la vertu, roman moral*. Amsterdam-Paris, Belin, 1778.

Mme BODIN DE BOISMORTIER, *Histoires morales*. Londres-Paris, Le Jay, 1768.

BRET, *Essais de contes moraux et dramatiques*. Paris, Prault, 1765.

BRUNET DE BAINES, *Le Passe-temps ou Recueil de contes intéressants, moraux et récréatifs*. Londres-Paris, Cellot, 1769.

CHARPENTIER, *Nouveaux contes moraux...* Amsterdam-Paris, Delalain. Dijon, Coignard de la Pinelle et Franklin, 1767 (1767).

— *Vos Loisirs*. Amsterdam-Paris, Delalain, 1768 (1768).

COMPAN, *Colette ou la Vertu couronnée par l'amour, conte moral*. Amsterdam-Paris, Méricot, 1775.

DANTU, *Zély ou la difficulté d'être heureux...* Amsterdam-Paris, Duchesne, 1775 (1776).

GARNIER, *Zéphirine ou l'époux libertin*. Amsterdam, 1771.

GAUTIER DE MONTDORGE, *Nadir, histoire orientale, roman moral...* La Haye, Lefebure, 1769.

IMBERT, *Réveries philosophiques*. La Haye, Gosse, 1778 (1777).

JULLIEN dit DESBOULMIERS, *De tout un peu ou les amusements de la campagne*. Amsterdam-Paris, L'Esclapart, Duchesne, 1766.

LA DIXMERIE, *Contes philosophiques et moraux*. Londres-Paris, Duchesne, 1765 (1769).

LAUS DE BOISSY, *Mes délassements ou recueil choisi de contes moraux et historiques...* Paris, Pillot. Rouen, Leboucher, 1771.

LE PREVOT D'EXMES, *Rosel ou l'homme heureux*. Genève-Paris, Méricot, 1777 (1776).

Mme LE PRINCE DE BEAUMONT, *Contes moraux*. Lyon, Bruyset, Ponthus, 1774 (1773, 1774).

— *Nouveaux contes moraux*. Lyon, Bruyset, Ponthus, 1776.

LESBROS DE LA VERSANE, *Les Soirées d'un honnête homme...* Lyon-Paris, Dessaint, Couturier, 1770 (1772).

LEZAY-MARNEZIA, *L'heureuse famille, conte moral*. Genève-Nancy, Leclerc. Paris, Merlin, 1760.

MARMONTEL, *Contes moraux*. Amsterdam, Compagnie, 1761 (1761, 1761, 1765, 1767, 1770, 1771, 1773, 1775, 1776, 1777, 1780).

MATON, *Mikou et Mezi, conte moral*. La Haye-Paris, Durand, Lille, Lemmens, 1765.

MAYER, *Les anecdotes françaises*. La Haye, Gosse. Paris, Duchesne, etc... Versailles, Dacier, 1779.

- L.-S. MERCIER, *Contes moraux...* Amsterdam-Paris, Merlin, 1769.
 — *La sympathie, histoire morale.* Amsterdam, Zacharie, 1767.
 MILCENT, *Azor et Zimeo, conte moral.* Paris, Mériqot, 1776 (1775).
 Mlle MOREAU, dame Monnet, *Contes orientaux ou les récits du sage Caleb...* Constantinople-Paris, Mériqot, Demonville, 1779 (1779).
 Mme ROBERT, *Les Ondins, conte moral.* Paris, Delalain, Dijon, Coignard, etc..., 1768
 ROUSSELOT DE SURGY, *Les Vicissitudes de la fortune ou cours de morale mis en action.* Amsterdam-Paris, Delalain, Lejay, 1769.
 SAINT-LAMBERT, *Abenaki, Sara T., et Zimeo...* 1769 (et à la suite des *Saisons.* Amsterdam-Paris, Pissot, 1769).
 — *Les deux amis, conte iroquois.* 1770.
 Mlle UNCY, *Contes moraux, dans le goût de ceux de M. Marmontel...* Amsterdam-Paris, Vincent, 1763 (1769).
 D'USSIEUX, *Le Décaméron français.* Paris, Costard (nouvelles publiées isolément de 1772 à 1775).
 Mme DE VILLENEUVE, *Le temps et la patience, conte moral...* Amsterdam-Paris, Hochereau, 1768.
 F.-J. WILLEMMAIN, *Contes et nouvelles.* Londres-Paris, Cellot, 1778.
Le Cultivateur, histoire par M. B... D. P... Amsterdam-Paris, Mériqot, 1770.
Les deux amis. Amsterdam-Paris. Rivière, 1767.
La jeune fille séduite et le courtisan hermite, traduites de l'anglais par M. Le Tourneur. Paris, Lejay, 1769.
Les Matinées liégeoises... Liège, Boubers, 1778.
Le Monument caraïbe. Bib. des romans, juin 1780.
Le pouvoir de la reconnaissance. Amsterdam-Paris, Gauguery, 1779.
Le Sauvage en contradiction, conte moral. Londres, Nourse, 1764 (autre édition... suivi du Sauvage hors de condition, 1764, *ibid.*).
Les Soirées d'hiver ou recueil de moralités mises en action. Liège, 1771.
Les Soirées liégeoises ou les Délices du sentiment. Liège, de Boubers, 1778.
Les tableaux, suivis de l'histoire de Mlle de Syane... Amsterdam-Paris, Delalain, 1771.
La vraie richesse et le moyen de réussir... Amsterdam-Paris, Durand, Regnard, 1770.

XIII. — ROMAN MORAL.

- Mme BINOIST, *Céline, ou les amants séduits par leurs vertus.* Amsterdam-Paris, Lacombe, 1766.
 BOCQUILLON, *Le prix de la vertu, roman moral.* Amsterdam-Paris, Belin, 1778.
 DE BOISMIRON, *Ecole du monde, à l'usage des Jeunes gens de l'un et de l'autre sexe.* Amsterdam-Paris, Le Jay, 1770.
 DAMIENS DE GOMICOURT, *Dorval ou Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle.* Amsterdam-Paris, Mériqot, 1769 (1767).

- Mme ELIE DE BEAUMONT, *Lettres du marquis de Roselle*. Londres-Paris, Cellot, 1764 (9 rééditions jusqu'en 1780).
 (BRIDARD DE LA GARDE, *Lettres de Thérèse*. 1766.)
 LA DIXMERIE, *Toni et Clairette*. Paris, Didot, 1773.
 DE LA FOLIE, *Le philosophe sans prétention, ou l'homme rare...* Paris, Clousier, 1775.
 (Mme LEPRINCE DE BEAUMONT, *Civan, roi de Bungo...* Londres, Nourse, 1762.)
 (— *Lettres de Mme du Montier*. 1766.)
 (— *Œuvres mêlées*. Maestricht, Dufour et Roux, 1775.)
Lettres du chevalier d'Origny à son ami Mercourt. Amsterdam-Paris, David, 1771.
Lucile ou les progrès de la vertu. Québec-Paris, Delalain, Valade, 1768.
*Le marquis de T*** ou l'Ecole de la jeunesse...* Londres-Paris, Le Jay, 1771.
Mémoires de la vie et des aventures de Tsonnonthouan, chef de la nation indienne... Bib. des romans, sept. 1778.
La nouvelle femme, ou histoire de miss Jenny Westbury, imitée de l'anglais. La Haye, Gosse, etc. Paris, Costard, 1769.
Philémon ou entretiens sur divers sujets intéressants de morale ou l'Anti-Bélisaire. Paris, Breton, 1778.
Le Vieillard abyssin... Londres-Paris, Bastien, 1779.

XIV. — ROMAN DE MŒURS.

- J. BARDOU, *Histoire de Laurent Marcel, ou l'observateur sans préjugés*. Lille, le Houcq, 1779.
 Mme BENOIT, *Agathe et Isidore*. Amsterdam-Paris, Durand, 1768.
 L. CHARPENTIER, *L'Elu et son président, ou histoire d'Eraste et de Sophie*. Paris, Delalain. Amsterdam, Reviol, 1769.
 COLOMBE, dit DE SAINTE-COLOMBE, *Les plaisirs d'un jour ou la journée d'une provinciale à Paris*. Bruxelles, 1764.
 L. DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux ou Mémoires du comte D****. Londres-Paris, Duchesne, 1777 (1777).
 (GODARD D'AUCOURT, *L'Académie militaire ou les héros subalternes* (4^e édit.). Amsterdam, 1777.)
 (HURTADO DE MENDOZA, *Aventures et espègleries de Lazarille de Tormes*, 1765.)
 JULLIEN, dit DESBOULMIERS, *Honny soit qui mal y pense, ou histoires des filles célèbres du XVIII^e siècle*. Londres, 1775.
 (LE SAGE, *Histoire de Guzman d'Alfarache*, 1777.)
 (— Même ouvrage, abrégé par Alletz, 1777, 1777, 1777.)
 (— *Histoire d'Estevanille Gonzalez...* Paris, Musier, 1765 [1763, 1767].)
 (— *Le diable boiteux*. 1761, 1765, 1768, 1773, 1779, 1779.)
 (— *Le bachelier de Salamanque*. 1765, 1767, 1767, 1774.)
 (— *Les aventures de Gil Blas*. 1767, 1768, 1771, 1771, 1771, 1771 1771, 1777, 1777.)

- NOUGARET, *La capucinade, histoire sans vraisemblance...* Paris, 1765.
- QUEVEDO DE VILLEGAS, *Le fin matois ou histoire du grand Taquin* (trad. par Restif de la Bretonne et d'Hermilly. La Haye, 1776).
- RESTIF DE LA BRETONNE¹, *Adèle de Comm** ou Lettres d'une fille à son père.* 1772.
- *L'Ecole des Pères.* Paris, Duchesne, Humblot, 1776 (1776).
- *Lucile ou les progrès de la vertu.* Québec-Paris, Delalain, 1768 (1769, 1769, 1774; réédité sous le titre de *La fille entretenue et vertueuse...* 1774, 1779).
- *Le pied de Fanchette ou l'orpheline française.* La Haye-Paris, Humblot, Quillau, 1769 (1769, 1776).
- *La fille naturelle.* La Haye-Paris, Humblot, Quillau, 1769 (1769, 1775, 1776).
- *Lettres d'une fille à son père.* Paris, Edme, 1772 (publié aussi avec le titre différent de *Adèle de Comm***).
- *La femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère, histoire morale, comique et véritable.* Londres-Paris, s. n., 1774 (1773, 1773, 1778).
- *Le ménage parisien ou Déliée et Sotentout.* La Haye, 1773.
- *Les nouveaux mémoires d'un homme de qualité.* La Haye-Paris, Duchesne, 1774.
- *Le paysan perversi ou les dangers de la ville...* La Haye, Lejay, 1776 (1775, 1776, 1776, 1780).
- *Le quadragénaire ou l'âge de renoncer aux passions.* Genève, Duchêne, 1777.
- *Le Nouvel Abeilard...* Neuchâtel-Paris, Duchesne, 1778 (1779).
- *La Vie de mon père.* Neuchâtel-Paris, Le Jay, 1779 (1780).
- *Les Contemporaines, ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent...* Leipsick, Büschel. Paris, Duchesne. Tomes I-IV, 1780.
- *La malédiction paternelle...* Leipsick, Büschel. Paris, Duchesne, 1780.
- *Le marquis de T*** ou l'Ecole de la jeunesse...* Paris, Le Jay, 1771.
- *Lettres de lord Austin de N*** à lord Humfrey de Dorset, son ami.* Cambridge, Londres, Nourse et Snelling (1769, 1769, 1769).
- *La famille vertueuse.* Paris, Duchesne, 1767.
- RUTLIDGE, *Premier et second voyages de Mylord de *** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise...* Yverdon, Soc. littéraire, 1777 (La Quinzaine paraît en 1776).
- (SCARRON, *Le Roman comique*, 1762, 1765, 1766, 1770, 1775).
- Les amours interrompus et la mère rivale de sa fille...* Amsterdam, 1776.
- Les Ecart de la jeunesse.* Amsterdam-Paris, Lacombe, Durand. Lille, Henry, 1768.

1. Voir P.-L. Jacob. *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne.* Paris, Fontaine, 1875. — *Les Contemporaines*, choix publié par J. Assezat, Paris Lemerre, 1875, (Bibliographie au t. III).

- Les Gascons en Hollande ou Aventures singulières de plusieurs Gascons*, 1767.
Lettres amusantes d'une jeune personne pendant son séjour à Paris. Londres-Paris, Mérigot, s. d.
Le Papillotage, ouvrage comique et moral. Rotterdam, 1765.
Le philosophe allemand, par M. Jeh***. Amsterdam-Paris, Vente, 1769.
Rosette ou la fille du monde philosophe. Rotterdam, 1767.
Suite et conclusion du Roman comique de Scarron. Amsterdam-Rouen, le Boucher. Paris, Pillot, 1771.
Supplément à Chrysal ou les nouvelles aventures d'une guinée... Amsterdam, Rey. Lyon, Cellier. Paris, Dufour, 1769.
Le Télémaque français ou aventures d'un jeune provincial à la foire Saint-Odile. Paris, Edme, 1774.
Le Véridique ou Mémoires de M. de Fillerville... Amsterdam, Changuion. Paris, Le Jay, 1769.
Vie de la Bourbonnaise écrite par elle-même à sa mère. 1769.
Vie et aventures de Pierre Pinson, dit le chevalier Bero, cordelier manqué. Francfort, Paris, Edme, 1773.

XV. — ROMAN ET CONTE LICENCIÉUX.

- (CRÉBILLON FILS, *Les Egarements du cœur et de l'esprit...* 1761, 1764, 1765.)
 (— *La nuit et le moment...* 1764.)
 FALCONET, *Le début ou les premières aventures du chevalier de ****. Paris, Rozet, 1770.
 (GODARD D'AUCOURT, *Thémidore*, 1776.)
 HUERNE DE LA MOTHE, *Histoire nouvelle de Margot des Pelotons...* Genève, 1775.
 JULLIEN, dit DESBOULMIERS, *Les soirées du Palais-Royal...* 1762.
 (DE LA SOLLE, *Mémoires de Versorand*. 1774, 1777.)
 NOUGARET, *Les faiblesses d'une jolie femme...* Amsterdam-Paris, Belin, 1779 (1776).
 (VILLARET, *La belle allemande ou les galanteries de Thérèse*. Strasbourg, Strinck, 1776 [1764, 1766, 1774].)
Confidences à une amie ou aventures galantes d'un militaire, écrites par lui-même. Genève, 1763.
Histoire du comte de Clare... Cologne, Le Jeune, 1770.
Les leçons de la volupté ou la jeunesse du chevalier de Mononville. Cythère, 1776.
Mémoires et aventures du chevalier de Saint-Vincent. Londres, 1770.
*Voilà mes malheurs, anecdotes de Mlle de B****. Berlin, Fortier, 1763.

XVI. — ROMANS D'ANALYSE MORALE.

- BARTHE, *La jolie femme ou la femme du jour*. Amsterdam, Changuion, 1769 (1770, 1770).

CARMONTELLE, *Le triomphe de l'amour sur les mœurs de ce siècle*,.. Amsterdam-Paris, Musier, 1773.

(CERVANTÈS, *Don Quichotte*, 1768, 1768, 1771.)

CRÉBILLON FILS, *Le Hasard du coin du feu*... La Haye, 1763.

— *Collection complète des Œuvres*. Londres, 1772 (1777, 1779).

(DUGLOS, *Les Confessions du comte de ****. 1765, 1767, 1773, 1776.)

(— *Mémoires pour servir de suite aux Considérations sur les mœurs de ce siècle*, 1777.)

(HAMILTON, *Œuvres*, 1760-1762, 1776, 1777.)

(— *Mémoires du comte de Grammont*, 1772, 1776.)

IMBERT (P), *Les deux frères ou la famille comme il y en a tant*. Amsterdam-Paris, Bastien, 1779.

(MME DE LA FAYETTE, *La Princesse de Clèves*, 1764, 1780¹.)

(— *Zayde*, 1764, 1780.)

LESEROS DE LA VERSANE, *Caractères des femmes ou aventures du chevalier de Miran*. Londres-Paris, Pierres, 1769 (1770, 1772).

(MARIVAUD, *Le paysan parvenu*. Paris, Duchesne, 1764 [1772].)

(— *La Vie de Marianne*. Londres, Kermaneck [1778].)

NOUGARET, *L'indiscret ou les aventures parisiennes*. Londres-Paris, Bastien, 1779.

(— *Les passions des différents âges*... Utrecht, 1766).

(Abbé PRÉVOST, *Le doyen de Killerine*. 1762, 1771.)

(— *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, 1775. — *Manon Lescaut*, 1762.)

(— *Cléveland*, 1763, 1764, 1767, 1777.)

Mme ROBERT, *Les Succès d'un fat*. Avignon-Paris, Lesclapart, 1762 (1762).

Combat de l'amour avec l'intérêt ou la trahison punie. Strasbourg, s. n., 1762.

Marianne ou la paysanne de la forêt d'Ardennes. Liège-Paris, de Hansy, 1767.

Les Matinées du Palais-Royal. Paris, Bastien, 1772.

Les Refus, par M. D. B. Amsterdam-Paris, Mérigot, 1772.

ROMANS D'ANALYSE MORALE DE MME RICCOBONI² ET ROMANS
QUI SEMBLENT AVOIR SUBI SON INFLUENCE.

Mme RICCOBONI, *Histoire de Julie Mandeville*... Paris, Duchesne, 1764.

(— *Histoire de M. le Marquis de Cressy*, 1766, 1772.)

— *Lettres d'Adelaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre*... Paris, Humblot, 1767 (1771, 1780).

— *Histoire de miss Jenny Revel*... Paris, Brocas et Humblot, 1764 (1775).

1. Voir *Revue d'histoire littéraire de la France*. Année 1913, pp. 904 et suivantes.

2. Voir E.-A. Crosby. *Une romancière oubliée. Mme Riccoboni*. Paris, 1924.

- (— *Lettres de mistriss Fanni Butlerd*, 1767, 1772, 1776.)
 — *Lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière...* Paris, Humblot, 1772 (1775).
 (— *Lettres de milady Juliette Gatesby...* 1761, 1762, 1762, 1762, 1769, 1774, 1780.)
 — *Lettres de Mylord Rivers à sir Charles Cardigan...* Paris, Humblot, 1777 (1777, 1778).
 — *Recueil de pièces détachées.* Paris, Humblot, 1765 (1772).
 — *Les vrais caractères du sentiment, ou histoire d'Ernestine.* Liège, Boubers, 1765.
 — *Œuvres.* Paris, Neuchâtel, Société typographique, 1780.
 Mme THIROUX D'ARCONVILLE, *L'amour éprouvé par la mort ou lettres modernes de deux amants de vieille roche.* Amsterdam-Paris, 1763.
 Mme DE BOURNON-MALARME, *Lettres de miladi Lindsey, ou l'épouse pacifique.* Londres-Paris, Cailleau, 1780.
 — *Mémoires de Clarence Welldone...* Londres-Paris, Cailleau, 1780.
Lettres de milord Rodez pour servir à l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle. Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, de Hansy, 1768.
*Lettres de Mademoiselle de Jussy à Mademoiselle de ***.* Amsterdam-Paris, Bauche, Duchesne, Cellot, 1762.

XVII. — VOYAGES IMAGINAIRES.

- BLONDEAU (P). *Voyage de Moncacht-Apé pour servir de suite ou de pendant aux voyages de Gulliver.* Berne, 1778.
 DUBOIS-FONTANELLE, *Naufrage et aventures de M. Pierre Viaud, natif de Bordeaux...* Bordeaux-Liège, Descer, 1772 (1768, 1770, 1780).
 (DE FOE, *Robinson Crusoë.* Imité par Feutry. Amsterdam-Paris, Panckoucke, 1766 [1781, 1768, 1766, 1775, 1776].)
 (DE MARTIGNY, *Voyage d'Alcimédon...* Nancy, Leclerc. Paris, Merlin, 1768.)
 MOUTONNET DE CLAIRFONS, *Les Iles Fortunées ou les aventures de Bathylle et de Cléobule...* Canarie-Paris, Le Boucher, 1778 (1771).
 Mme ROBERT, *Voyages de milord Céton dans les sept planètes.* Paris, 1765.
 P.-F. PUISIEUX, *Les hommes volants ou les aventures de Pierre Wilkins ..* Londres-Paris, Brunet, 1763.
 TIPHAIGNE DE LA ROCHE, *Histoire des Galligènes ou Mémoires de Duncan.* Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, Durand, 1765.
 VILLENEUVE DE LISTONAY, *Le voyageur philosophe dans un pays inconnu aux habitants de la terre.* Amsterdam, 1761.
Les hommes volants ou les aventures de Pierre Wilkins. Londres-Paris, 1763.
Voyage de M. Robertson aux terres australes, traduit sur le manuscrit anglais. Amsterdam, 1767.

XVIII. — ROMANS DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES.

Bibliothèque bleue ou recueil d'histoires singulières et naïves. Paris, Lacombe, 1769 (Refonte prétendue littéraire de Robert le Diable, Richard sans Peur, etc...).

J. CASTILHON, *Bibliothèque bleue entièrement refondue et augmentée.* Paris, 1770-1775 (1776-1783). Les différents récits qui forment cette bibliothèque (Pierre de Provence, Robert le Diable, les quatre fils Aymon, etc...) ont été publiés séparément par Castilhon de 1770 à 1783.

LA CALPRENÈDE, *Les amants illustres ou la Nouvelle Cléopâtre* (abrégé par Lebreton). Amsterdam, Arkstée et Merkus. Paris, de Hansy, 1769.

LE NOBLE, *Le gage touché...* Nouv. édit. Londres-Paris, Musier, 1773 (1771).

LE VAYER DE BOUTIGNY, *Tarsis et Zélie.* Paris, Musier, 1774.

MARGUERITE DE NAVARRE, *Nouvelles.* Berne, Société typographique, 1780-1781.

Mme de TENAIN, *La religieuse intéressée et amoureuse...* Cologne, 1764.

Voir également, dans les romans d'intrigue et d'intrigue historique, les romans de Préchac et Challes.

XIX. — ROMANS DU MOYEN AGE.

CALAHORRA, *Histoire du chevalier du Soleil...* (trad. et abrégé par de Paulmy). Amsterdam-Paris, 1780.

(CAYLUS, *Histoire du vaillant chevalier Tiran le Blanc*, traduite de l'espagnol. Londres, Compagnie, 1775 [Londres, s. d.]..)

THOMASSEAU DE CURSAY, *Les deux frères, histoire morale.* Liège-Paris, Fétil, 1770 (1761) « tiré de li Romans d'Ebroïn et Mainfroi » pub. in fine.

XX. — ROMANS TROUBADOUR.

BILLARDON DE SAUVIGNY, *Histoire amoureuse de Pierre Lelong et de sa très honorée dame Blanche Bazu, écrite par iceluy.* Londres, 1765 (1768, 1778).

Mlle BODIN DE BOISMORTIER, *Histoire de Jacques Feru et de valeureuse damoiselle Agathe Mignard.* La Haye-Paris, Cuissart, 1766.

XXI. — RECUEILS COLLECTIFS.

Bibliothèque de campagne. Edition de 1761 (Voir Manuel des Châteaux (115), p. 156. Comprend des romans de Baudot de Juigny, Mlle Bernard, Choisy, Mme de Fontaine, Mlle de la Force, Le Noble, Saint-Réal, Prince de Conti, Mme de la Fayette, Mme de Tencin, les Egarements de Crébillon).

Même titre. Edition de Duchesne, 1778, 24 vol. (Voir Manuel des châteaux, p. 78).

Nouvelle bibliothèque de campagne, ou choix d'épisodes. Paris, 1769, et 1775 (Voir Manuel des châteaux, p. 157).

CHAMFORT et HÉRISSANT, *Bibliothèque de société, contenant des mélanges intéressants de littérature et de morale...* Londres-Paris, Delalain, 1771 (au t. IV, extraits de *Télémaque*, contes de Voltaire, La Motte, Boufflers).

CONTANT D'ORVILLE, *Romans moraux, pour servir de supplément à la bibliothèque de campagne.* Francfort, Varrentrapp, 1769-1771 (1769) (romans de Contant d'Orville et Baculard d'Arnaud).

SAVIN, *Mes Soirées ou le manuel amusant.* Neuchâtel, Société typographique, Paris, 1775.

Bibliothèque amusante ou Recueil choisi de jolis romans, anecdotes intéressantes et contes moraux... Paris, Grangé et cabinet littéraire, 1770 (J'ai vu 2 vol. Annonce 1 vol. par mois. Contes galants, fantaisistes, moraux).

Le goût de bien des gens ou recueil de contes, tant en vers qu'en prose. Amsterdam, Changuion. Paris, Le Jay, 1769, 2 vol. (Contes moraux, nouvelles sentimentales, contes fantaisistes, galants, satiriques, philosophiques).

Lectures amusantes ou choix varié de romans, contes moraux et anecdotes historiques... Amsterdam-Paris, Cabinet littéraire, 1771 (J'ai vu 2 vol. Annonce 12 vol. par an. Contes et extraits galants).

Les Récréations de la toilette. Histoires, anecdotes... Paris, 1775, 2 vol.

(*Le Cabinet des fées ou collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux.* Amsterdam-Paris, 1785 et suiv., 41 vol.).

Bibliothèque des Romans.

Bibliothèque universelle des romans. Paris, Demonville, 1^{er} juillet 1775-1789 (1 vol. par mois, 2 vol. en janvier, avril, juillet, octobre). En 1777, les volumes parus sont réédités et on ouvre un nouveau bureau d'abonnement. Voir Avis, dans le volume du 1^{er} octobre 1775 de la Bib. de la Sorbonne. LF. r. 2, in-12. La collection est dirigée par le marquis de Paulmy qui utilise sa vaste bibliothèque. D'après le Cabinet des fées (XXXVII, p. 64) c'est Bastide qui aurait été le véritable directeur, aidé pendant plusieurs années par Paulmy. Le Cabinet des fées (XXXVII, p. 164) donne comme collaborateurs le comte de Tressan, marquis de Paulmy, abbé C***, Mayer [Barbier (Dict. des ouvrages anonymes) donne dix noms]. De 1775 à décembre 1780, la Bibliothèque publie environ 150 extraits de romans d'intrigue ou romans héroïques des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles (extraits du *Grand Cyrus*, de *Clélie*, de *Pharamond*, de *Polexandre*; 3 vol. d'extraits de *Cassandre*); une quarantaine de contes ou extraits galants, fantaisistes, facétieux; sept à huit extraits de romans de

mœurs; une dizaine d'extraits de romans et contes moralisants (dont *Télémaque*, les *Voyages de Cyrus* de Ramsay, le *Sethos* de Terrasson). Elle ne fait que prolonger le plus ancien passé, et, en apparence, le plus vieilli. Je ne relève, comme romans sentimentaux, qu'une nouvelle de Baculard d'Arnaud, un extrait de Mayer et une nouvelle du genre sombre. Son originalité est seulement de faire connaître un certain nombre de contes, romans, poèmes héroïques, anglais, italiens (long extrait de *l'Enfer* de Dante), espagnols, allemands, portugais, arabes, persans, chinois, provençaux, flamands, esclavons, scandinaves; elle est cosmopolite. Surtout elle donne une quarantaine d'extraits de fabliaux et romans du moyen âge.

TABLE DES MATIÈRES DE L'INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE.

LE MILIEU

CHAPITRE I.

LE ROMAN FRANÇAIS DE 1741 A 1760.

I. — *La Théorie.* 7

Un grand nombre de critiques tiennent le roman pour un genre dangereux ou inutile, p. 7 ; — Pourtant ces sévérités sont très discutées ; des théoriciens le défendent, p. 8 ; — et surtout des romanciers, p. 8 ; — On discute également sur les règles du roman. Les romans héroïques et galants du xvii^e s. sont encore lus et vantés, p. 10 ; — on conçoit le roman comme un poème héroïque en prose où l'on veut de l'histoire et de la galanterie, p. 10 ; — on y demande une intrigue compliquée et singulière, p. 13 ; — et c'est là bien souvent ce que louent les critiques dans les romans dont ils rendent compte.

Il y a pourtant des romans simples qui sont admirés, p. 15 ; — Critique des romans gothiques ; le P. Bougeant, etc..., p. 16 ; — critique de la galanterie, p. 17 ; — des complications d'intrigue, p. 18 ; — éloges du naturel par les critiques et les romanciers, p. 19 ; — éloge de ces qualités dans les romans anglais, p. 20 ; — éloge même du roman « domestique » et « commun », p. 21. — On goûte peu cependant le roman trivial et « bas », p. 23 ; — et critique sur ce point des romans anglais, p. 24.

Conclusion. Survivances du passé, mais goût plus précis pour le roman vrai, à condition qu'il ne s'encanaille pas.

II. — *La Pratique.* 25

Le roman d'intrigue. — Abondance des romans, de 1741 à 1760, p. 25 ; — très forte proportion des romans d'intrigue,

p. 26 ; — extravagance de ces intrigues ; le chevalier de Mouhy, p. 27 ; — Bastide, p. 28 ; — divers romanciers, p. 29 ; — banalité des procédés, p. 30 ; — les intrigues « historiques », p. 30 ; — les tiroirs, p. 31 ; — procédés divers, p. 31. — Même des romanciers de talent ont écrit de ces romans : Prévost ; Mme de Tencin ; des romanciers anglais, p. 33. — Rousseau lui-même a été tenté, p. 34.

Pourtant on écrit des romans où l'intrigue est relativement simple : Richardson, Mme de Tencin, etc..., p. 35. — Rousseau prend position contre le roman d'intrigue p. 36.

Les historiettes et les contes. — Le goût des récits courts se développe, p. 36. — Abondance de la production des contes, p. 36 ; — tendance, par suite, à écrire des romans moins longs. Rousseau résiste à cette tendance, p. 37.

Romans d'analyse galante. — On garde, du xviii^e s., le goût des analyses sentimentales abstraites. Marivaux, Mme de Tencin, Duclos, etc..., p. 38. — Et Rousseau lui-même a étudié des subtilités sentimentales, p. 39.

Romans de mœurs. — On cherche pourtant le roman « vrai ». Artifices des romanciers pour persuader qu'ils publient des mémoires ou lettres qui sont vrais, p. 40. — Goût pour le roman de mœurs ; les romans anglais, p. 42 ; — quelques romans français de mœurs, peu nombreux, p. 42.

Roman réaliste. — Le réalisme des romans anglais, p. 43. — Le roman réaliste et poissard en France ; il est peu abondant, p. 43.

Roman moral et philosophique. — C'est surtout dans le conte que la philosophie s'insinue, p. 44 ; — dans le roman cette philosophie n'est guère qu'une morale, p. 45. — Influence des romanciers moralistes anglais, p. 46. — Les romans français les imitent copieusement, p. 47. — Rousseau ne fait que suivre le courant, p. 48.

Roman sentimental et passionné. — En même temps que la morale on commence à goûter les ivresses du sentiment, p. 49 ; — sentiment qui se confond souvent avec des sensualités, p. 49, — qu'on retrouvera dans la *Nouvelle-Héloïse*, p. 51, — mais qui est aussi parfois de la passion ardente, dans les situations et dans l'expression. Exemples de Guillot de la Chassagne, Thibouville, Baculard d'Arnaud, p. 51. — Autres exemples moins significatifs : Mme de Graigny, l'abbé Prévost, p. 55. — Place exacte de ce roman avant la *Nouvelle-Héloïse*. Il est encore peu nombreux, et de qualité médiocre ; mais il existe, p. 57.

Roman sombre. — Ceux de l'abbé Prévost, p. 58 ; — autres exemples, p. 59. — Le roman sombre est antérieur à Rousseau p. 59.

CHAPITRE II.

LES MOEURS

Critique des mœurs mondaines. — Les discussions et les enseignements de la *Nouvelle Héloïse* ne s'expliquent pas seulement par les méditations, observations ou lectures précises de Rousseau. La critique des mœurs parisiennes et mondaines est alors à la mode. On raille les petits-maitres, p. 62 ; — le persiflage, p. 63 ; — le bel air, p. 63 ; — la licence des mœurs, p. 63.

Retour à la vie rurale. — En même temps on vante les vertus de la vie rurale, p. 65 ; — on écrit des traités d'agriculture ; l'*Ami des hommes* du marquis de Mirabeau, p. 66 ; — les sociétés d'agriculture, p. 67.

Le sentiment de la nature. — Le goût de la campagne, des villégiatures, des promenades, avant la *Nouvelle Héloïse*, p. 67 ; — il est parfois conventionnel, p. 69, — mais souvent sincère et profond, p. 70, — même dans quelques romans, d'ailleurs rares, p. 70.

L'art des jardins. — Ce goût nouveau se traduit dans la transformation des jardins, souvent encore géométriques, p. 71, — mais qui deviennent anglais ou chinois de 1750 à 1760 p. 73.

La montagne. — Par contre, s'il y a quelque curiosité pour la Suisse (vogue des *Alpes* de Haller), p. 74, — la montagne est à peu près complètement inconnue avant Rousseau p. 75.

DEUXIÈME PARTIE.

LA COMPOSITION ET LA RÉDACTION DU ROMAN

CHAPITRE I.

LES ÉTAPES DE LA COMPOSITION DU ROMAN

Sa doctrine devait interdire à Rousseau d'écrire des romans, p. 77. — Mais son tempérament l'y poussait, p. 77. — Son existence avait fortifié son tempérament, p. 79 ; — jusqu'au moment où il se mêle à la société mondaine et philosophique, p. 79. — Mais il rompt avec elle en se retirant à l'Ermitage, p. 80. — Comment il s'y plonge dans la rêverie romanesque, p. 80. — Les progrès de cette rêverie, d'après les *Confessions*, p. 81. — Corrections qu'il convient d'y apporter et qui prouvent que le roman fut achevé en dix-huit

mois, p. 82. — Réponse aux arguments de M. P. M. Masson, p. 84.

Pendant ces dix-huit mois les projets de Rousseau se transforment. C'est d'abord un rêve d'amour chimérique, p. 85, — que l'arrivée de Sophie d'Houdetot et la passion de Rousseau pour elle transforment en roman vécu, p. 86; — et que la rupture, qui ramène Rousseau vers la morale et sa morale, achève en roman vertueux, p. 87. — L'étude des brouillons ne permet pas d'ailleurs de préciser le détail de ces étapes, p. 89.

CHAPITRE II.

LES SOUVENIRS DE ROUSSEAU

I. — *Les lectures.*

91

L'Intrigue et les caractères. — Les lectures romanesques de Rousseau : 1^o Les contes et romans romanesques. Rousseau, malgré des tentations, n'en retient rien, p. 91. — 2^o Les romans anglais. Rousseau choisit, comme eux, une intrigue simple, p. 93. — Surtout il doit à *Clarisse Harlowe* l'opposition des deux amies, Claire et Julie, p. 94, — quelques détails, peut-être, p. 94, — et plus certainement tout ce qu'il y a dans *l'Héloïse* de prédication prolixe, et le ton de cette prédication, p. 95. — Cette influence de *Clarisse* n'est d'ailleurs pas essentielle, p. 96. — *L'Héloïse* ne doit sans doute rien ou presque rien à d'autres romans, ni à *Paméla*, ni à l'abbé Prévost, p. 97, — ni à Lesage, Marivaux, Duclos, *Lettres portugaises*, etc., p. 98.

Les discussions d'idées. — Elles sont abondantes dans *l'Héloïse*, qui répète parfois ou copie les œuvres antérieures de Rousseau, p. 99. — Surtout il y a des souvenirs précis de Muralt qui passe à Rousseau certaines de ses idées sur les Français, p. 101; — et sur les Anglais, p. 102. — Rousseau se souvient certainement d'un livre de Formey (et peut-être de quelques autres) dans sa discussion sur le suicide, p. 103, — du *Voyage d'Anson* dans le récit du voyage de Saint-Preux autour du monde, p. 104; — avec plus ou moins de précision des nombreuses discussions contemporaines sur le duel, p. 106, — ou sur l'oniromancie, p. 107; — des critiques dirigées contre la tragédie classique, p. 108; — et très précisément de *l'Esprit* d'Helvétius, p. 109 — et des poètes italiens dont il intercale les citations, p. 110.

Au total ces souvenirs livresques n'interviennent dans *l'Héloïse* que pour des détails et des digressions, p. 111.

II. — *Les souvenirs vécus.*

111

Saint-Preux et Julie. — Rousseau s'est mis lui-même, avec

ses rêves personnels, dans son *Saint-Preux*, p. 111, — et même parfois dans sa *Julie*, p. 112. — Il a mis aussi dans son roman des réalités de sa vie passée, p. 114 — et surtout ses souvenirs d'amour, p. 114, — ceux de Mme de Warens, p. 115 ; — parfois de Suzanne Serre, p. 117 — et enfin, pour l'essentiel, ceux de Mme d'Houdetot, p. 117. — Les phrases du roman et les termes dans lesquels Rousseau écrit à Mme d'Houdetot se correspondent, p. 118 ; — les caractères de Julie et de Sophie se ressemblent, p. 119 ; — l'idée même du ménage honnête, à trois, a été suggérée à Rousseau par sa situation et même par Sophie. p. 122

Wolmar ne ressemble ni à d'Holbach, ni à La Mettrie, p. 122, — mais il a quelques traits de Saint-Lambert, p. 124 — sans qu'il en soit le portrait, p. 125.

Et, au total, la *Nouvelle Héloïse* n'est pas faite de souvenirs ; elle est avant tout une création du rêve intérieur. p. 125.

Le décor et les mœurs. — Pourquoi Rousseau choisit le lac de Genève, p. 125 ; — émotions qu'il doit au paysage, p. 126 ; — sympathie pour les mœurs des habitants du pays de Vaud ; elles ressemblent vraiment à celles que décrit la *Nouvelle Héloïse*, p. 127. — La vie de château près de Lausanne vers 1750, p. 128. — Cette vie simple mais prospère diffère sans doute des misères de la Savoie, p. 129 ; — pourtant on vit souvent en Savoie comme dans le roman de Rousseau, p. 130. — M. de Conzié, p. 130. — M. de Charlie, p. 130. — Les gentilshommes savoyards, p. 131. — Conclusion. Le roman fond et recrée des souvenirs complexes, p. 131.

CHAPITRE III.

LA RÉDACTION DU ROMAN

Comment Rousseau rédige, souvent par inspirations brusques et désordonnées, p. 133 ; — ses corrections sont presque toujours des additions ; il développe, à la réflexion, p. 135 ; — et il s'exalte, qu'il s'agisse de passion, p. 135 — ou de discussions, p. 136. — Dans le détail du style presque toujours aussi il corrige en développant, p. 138 ; — il lui arrive pourtant de choisir, p. 138 — et de condenser, p. 138 — et de se défier de son esprit et de son goût, p. 139.

Ces corrections ne sont presque jamais des corrections pittoresques, p. 140 ; — elles s'attachent surtout à l'expression des idées ou des sentiments, p. 140 ; — et elles sont si abondantes et si méticuleuses qu'il n'est pas toujours aisé d'en trouver les raisons, p. 140. — Trois exemples détaillés, p. 140. — Et très souvent ces corrections sont de pures corrections de rythme et d'harmonie dont les raisons sont tantôt claires et tantôt insaisissables, p. 144.

TROISIÈME PARTIE.

LA PUBLICATION ET LES ÉDITIONS DU ROMAN

CHAPITRE I.

L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

- I. — *Les éditions.* — A. Première édition, p. 147. — B. L'édition de 1763, p. 150. — C. Les éditions annotées, p. 155. — D. Conclusion, p. 157.
- II. — *Les manuscrits.* — A. Histoire des manuscrits, p. 158. — B. Usage des manuscrits, p. 159. — C. Chronologie des manuscrits, p. 163.

CHAPITRE II.

BIBLIOGRAPHIE DES ÉDITIONS DU XVIII^e SIÈCLE

- I. — *Histoire de la première édition.* 167
- II. — *La première édition et les éditions dérivées.* — A. Edition de Rey, p. 178. — B. Préface et recueil d'estampes, p. 184. — C. Edition de Paris, p. 185. — D. Contrefaçons, p. 186.
- III. — *L'édition Duchesne.* — A. Édition de 1764, p. 194. — B. Edition de 1764 (1770), p. 197. — C. Édition de Londres (Bruxelles), 1774, p. 199.
- IV. — A. *Edition de Rey, 1763 et éditions dérivées*, p. 202. — B. Contrefaçons, p. 203. — C. Rééditions, p. 205.
- V. — *Édition de Genève et éditions dérivées.* — A. Edition de Genève, 1780-1781, p. 209. — B. Editions filiales, p. 217.
- VI. — *Éditions postérieures au dépôt des manuscrits à la Convention*, p. 227. — Conclusion, p. 232.
Tableau des filiations, p. 234.

QUATRIÈME PARTIE.

L'INFLUENCE DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE

CHAPITRE I.

LE SUCCÈS DU ROMAN

I. — *Témoignages généraux*. 237

Les copies et lectures avant la mise en vente, p. 237. — L'engouement à la mise en vente, à Paris, et en province, p. 238.

II. — *L'accueil des gens de lettres*. 239

Les gens de lettres sont généralement hostiles ; surtout Voltaire, p. 239, — la *Correspondance littéraire*, p. 239, — Borde, p. 239, — et bien d'autres, p. 241. — Un certain nombre mêlent les éloges et les critiques (*Journal Encyclopédique*, La Harpe, Mme de Staël, etc...), p. 242. — Leurs critiques sont d'ailleurs assez souvent judicieuses, qu'elles touchent aux défauts littéraires, p. 243 — ou aux paradoxes psychologiques et moraux du livre, p. 244.

Pourtant ces défauts n'ont pas été sensibles à un certain nombre de gens de lettres dont l'enthousiasme déborde. Si cet enthousiasme peut être parfois de commande, p. 245, — il est évidemment sincère chez le *Mercur*, le *Journal des Savants*, etc... p. 246.

III. — *L'accueil du grand public*. 247

Il est lui aussi enthousiaste, qu'il s'agisse des amis de Rousseau, p. 247 — ou des simples lecteurs dont Rousseau a conservé les lettres, p. 248. Les raisons de leurs transports sont :

Les délices du sentiment. — Les gens de lettres n'y ont pas été très sensibles, d'Alembert excepté, p. 250 ; — mais les autres s'en sont enivrés, p. 251. — *Les délices de la vertu*. — On ne les sépare pas de celles du sentiment, p. 251. — Sans doute on a beaucoup discuté la moralité de la *Nouvelle Héloïse*, p. 252 ; mais ceux qui la discutent sont presque toujours des gens de lettres, p. 252. — Même un certain nombre de gens de lettres sont persuadés que le roman de Rousseau est une éloquente leçon de morale, p. 254. — Ceux qui ne font pas métier d'écrire le croient comme eux ; des calvinistes, p. 255, — des femmes, p. 256, — des hommes, p. 257, —

dont la *Nouvelle Héloïse* a parfois réformé la vie, p. 257; — Loiseau de Mauléon, Seguiet de Saint-Brisson, p. 258, — « Cassius », p. 259. — Cette morale qu'on admire dans le roman est, dans ses règles, la morale traditionnelle, mais son principe est nouveau, c'est la morale du cœur, p. 260 — et on s'y donne si bien qu'on oublie presque toujours ce qu'il y a dans le roman d'audaces religieuses qui avaient inquiété Malesherbes, p. 261 et que des prêtres mêmes font l'éloge de l'œuvre, sans réserves, p. 262.

CHAPITRE II.

INFLUENCES DIVERSES SUR LES MOEURS

Le retour à la vie rustique, p. 264. — Il a commencé très nettement avant la *Nouvelle Héloïse*, de 1750 à 1760, p. 264 — comme le goût des jardins anglais, p. 264. — Par contre la *Nouvelle Héloïse* révèle la Suisse et la montagne, p. 265; — et elle transforme le sentiment de la nature, p. 266 — en lui donnant une profondeur sentimentale toute nouvelle, p. 266.

CHAPITRE III.

INFLUENCE SUR LE ROMAN

I. — *Les ramanciers disciples de Rousseau.* 268

L'intrigue et les caractères. — Les romans mêmes qui subissent l'influence de Rousseau peuvent subir l'influence parallèle de *Clarisse* qu'on rapproche d'ailleurs très souvent de la *Nouvelle Héloïse*, p. 268. — Exemples de romans où les deux influences se mêlent, p. 269. — Mais, ces réserves faites, l'influence de Rousseau reste profonde. C'est de Rousseau qu'on se réclame d'ailleurs ouvertement, p. 270. — Si le souvenir de Rousseau n'est parfois qu'une réclame, p. 271, — il est souvent sincère et se traduit par la recherche des passions ardentes, traduites dans un style véhément, p. 271, — mais aussi par celle de la vertu et des satisfactions de la conscience, p. 273. — Les mêmes influences se retrouvent dans les romans qui ne font pas appel ouvertement au souvenir de Rousseau, p. 274. — Bien qu'il faille encore songer souvent à Richardson, p. 275, — c'est Rousseau qui surtout les inspire et leur dicte le pathétique de la passion, p. 277 — et celui de la vertu, d'une vertu fidèle à la morale traditionnelle, p. 279 — et à laquelle on peut reprocher seulement une complaisance excessive pour le plaisir des sens dans l'amour permis, p. 281. — complaisance que Rousseau avait d'ailleurs suggérée, p. 282.

Le sentiment de la nature. — Avant la *Nouvelle Héloïse* la nature a très rarement sa place dans le roman, p. 284. — Après elle, cette nature joue assez souvent un rôle important; elle s'associe à l'âme des personnages.

Le roman personnel. — Nous savons aujourd'hui que la *Nouvelle Héloïse* est un roman personnel. On s'en est très rarement douté au XVIII^e siècle. Et l'on écrit rarement des romans personnels, p. 285.

Influences diverses. — Le roman rustique et domestique dans la *Nouvelle Héloïse*, s'il a été goûté des contemporains, ne leur a rien révélé, p. 286.

II. — *L'évolution générale du roman.* 287

Les Théoriciens. — Ils ne posent pas de questions nouvelles et ressassent seulement le problème de la moralité du roman, p. 287 — en démontrant qu'il peut instruire en émouvant le cœur, p. 288 — à propos de Richardson ils s'intéressent à la question du roman vrai, qu'ils acceptent, p. 289 — en faisant la critique du roman réaliste, p. 290.

La pratique du roman. — Nombre relativement restreint des romans inspirés profondément de Rousseau, p. 291 — ou même imités de Rousseau et de Richardson, p. 291. — Bien qu'il faille tenir compte de la qualité relative de ces romans, p. 291 — il reste pourtant que Rousseau n'a conquis que la moindre partie des romanciers, p. 292 — dont beaucoup vont seulement au roman anglais, p. 292 — à Voltaire et au genre du conte satirique ou philosophique, p. 293. — Mais l'influence de Rousseau se manifeste pourtant, en dehors de ses disciples, par la diminution soudaine et considérable du roman d'intrigue, abandonné par tous ceux qui se piquent de littérature, p. 295; — presque toujours il devient pour le moins roman d'intrigue moralisant ou sentimental, p. 296. — Bien que la *Bibliothèque des romans* témoigne de la persistance du goût pour les genres romanesques du passé, p. 296 — la faveur des lecteurs va vers un genre nouveau, le roman et surtout conte moral, p. 297 — devant quoi reculent le conte et roman licencieux, p. 298 — comme le roman réaliste, qui disparaît presque entièrement, p. 299. — Le roman d'analyse morale continue sa carrière, comme par le passé, p. 300. — Noter le goût pour les romans « gaulois » ou « troubadours », p. 301.

Conclusion sur l'influence de la *Nouvelle Héloïse*, p. 301.

APPENDICES.

I. La *Nouvelle Héloïse* et le pays de Clarens, p. 309.

II. La *Chronologie* de la *Nouvelle Héloïse*, p. 313.

BIBLIOGRAPHIES.

- I. Ouvrages fréquemment cités, p. 321.
 - II. Bibliographies méthodiques. 1. Théorie du roman, p. 323. — 2. Jugements sur la *Nouvelle Héloïse*, p. 328.
 - III. Bibliographie des romans. 1. Romans publiés de 1741 à 1760, p. 336. — 2. Romans publiés de 1761 à 1780, p. 358.
-

843.56 J9 1925 V01



a39001



008025580b

215

1925

U.1

Stechert-Hafner

Inc.

31 E. 10 St.

New York 3

